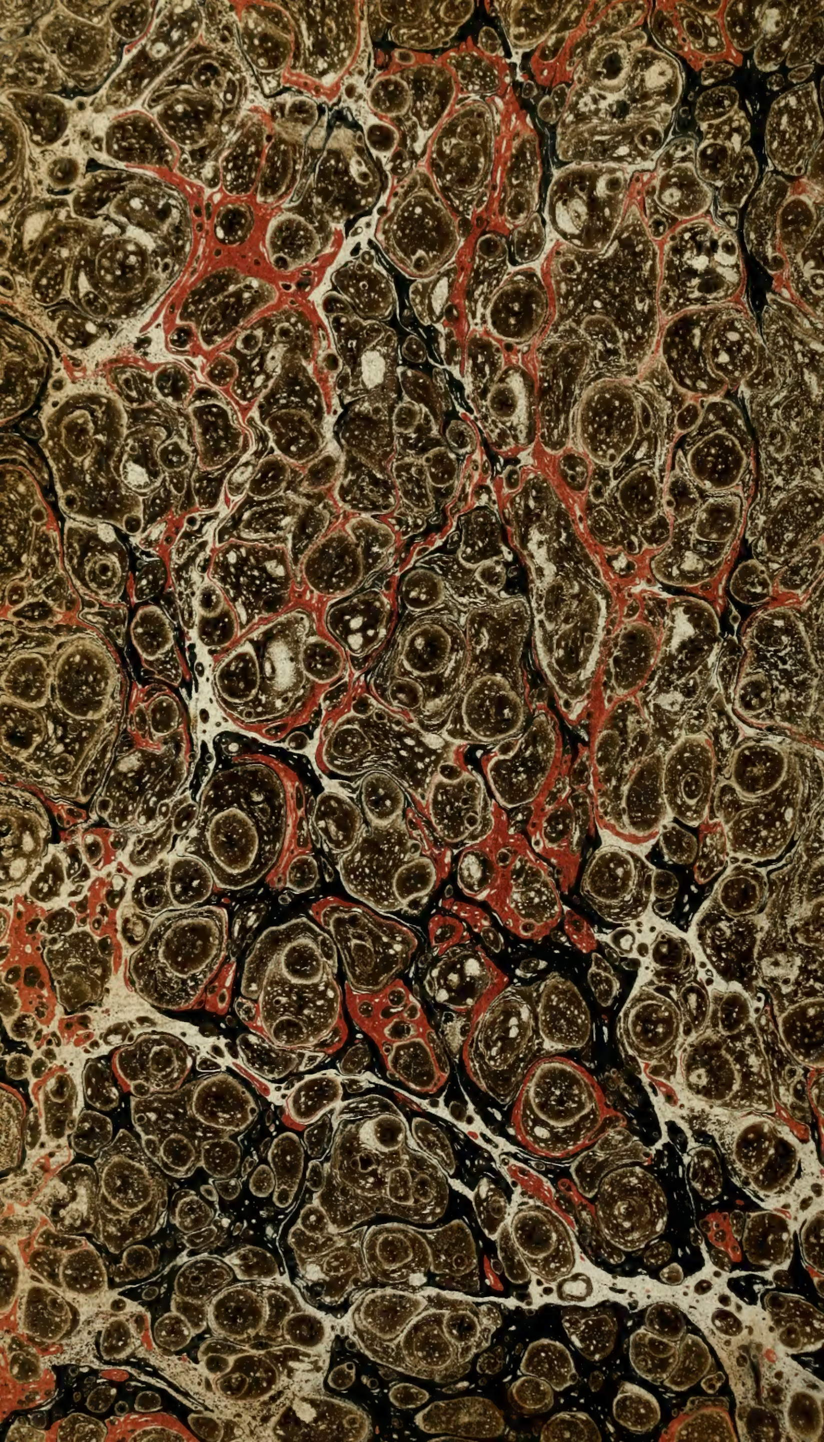
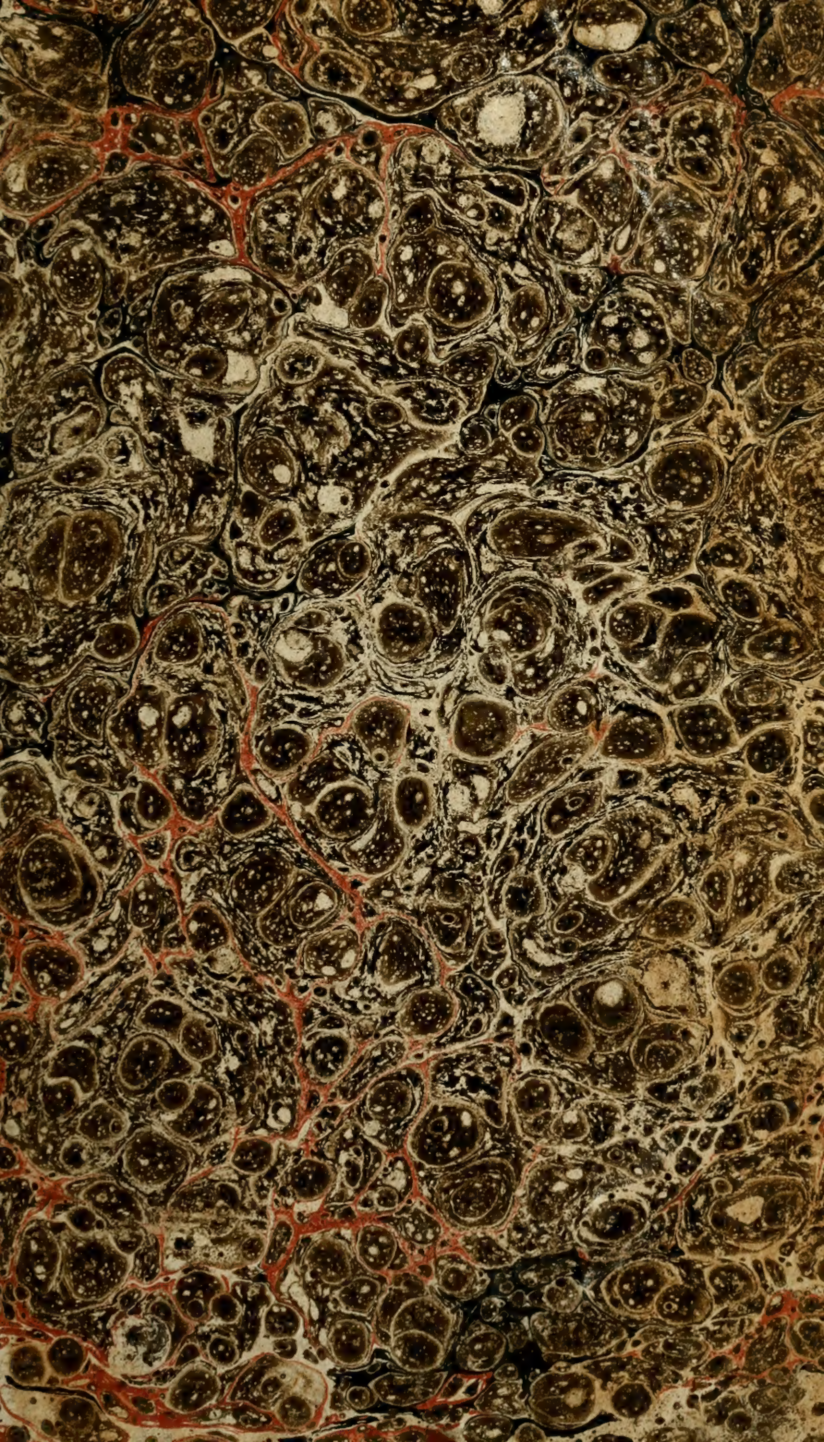
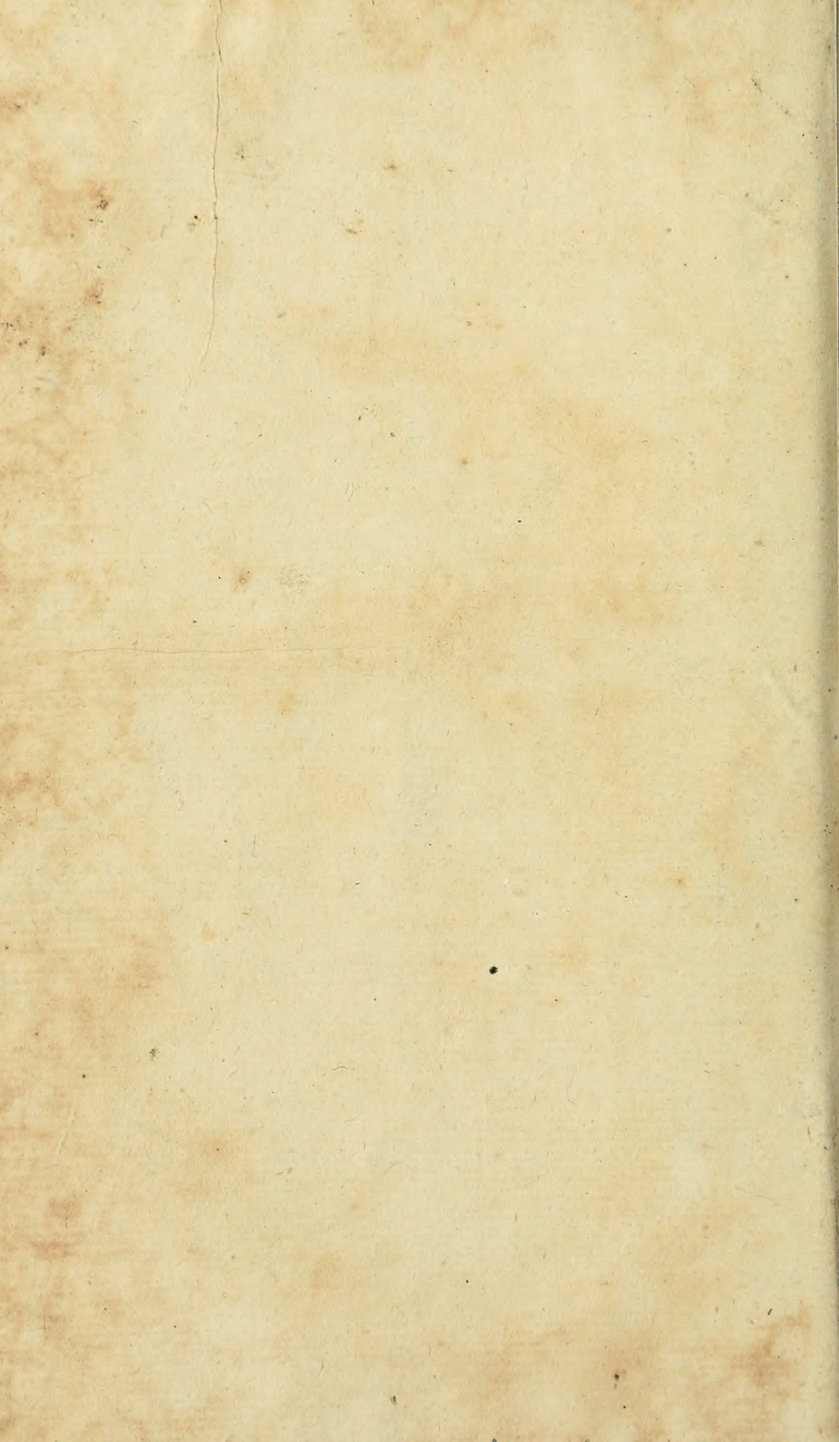








# ŒUVRES

COMPLÈTES

# DE ROLLIN.

---

TOME DIX-SEPTIÈME.

A PARIS,

CHEZ
- FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS, Libraires, rue Jacob, n° 24;
- LOUIS JANET, Libraire, rue St-Jacques, n° 59;
- BOSSANGE PÈRE, Libraire, rue de Richelieu, n° 60;
- VERDIÈRE, Libraire, quai des Augustins, n° 25.

# ŒUVRES

COMPLÈTES

# DE ROLLIN.

NOUVELLE ÉDITION,

ACCOMPAGNÉE D'OBSERVATIONS ET D'ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES,

PAR M. LETRONNE,

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

---

## HISTOIRE ROMAINE.

TOME V.

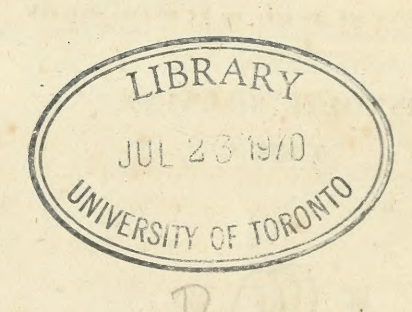


PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI, ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXIII.



# HISTOIRE ROMAINE

DEPUIS LA FONDATION DE ROME

JUSQU'A LA BATAILLE D'ACTIUM.

SUITE DU

# LIVRE DIX-SEPTIÈME.

§ III. *Marcellus entre en charge. Plaintes du peuple. Grand incendie à Rome. Campaniens, auteurs de cet incendie, punis de mort. Plaintes des Campaniens contre Fulvius. Ils suivent à Rome Lévinus, qui revenait de Grèce. Plaintes des Siciliens contre Marcellus. Suite de cette affaire, laquelle enfin se termine heureusement. Jugement sévère prononcé par le sénat contre les Campaniens. Nouvelle charge imposée aux citoyens, qui excite de grands murmures. Conseil salutaire du consul Lévinus. Tout le monde porte à l'envi son or et son argent au trésor. Parti extrême que prend Annibal à l'égard de ses villes alliées. Salapie reprise par les Romains. Défaite d'une flotte romaine par celle de Tarente. La garnison de la citadelle de Tarente remporte un avantage sur celle de la ville. Affaires de la Sicile. Lévinus*

*se rend maître d'Agrigente, et chasse entièrement les Carthaginois de la Sicile. Affaires d'Espagne. Scipion forme un grand dessein, et y prépare toutes choses pendant les quartiers d'hiver. L'armée et la flotte partent ensemble, et arrivent en même temps devant Carthagène. Situation de cette ville. Elle est assiégée par terre et par mer. Carthagène prise d'assaut et par escalade. Butin considérable. Manière de partager le butin usitée parmi les Romains. Scipion harangue l'armée victorieuse, et loue le courage et le zèle des troupes. Dispute fort vive au sujet de la couronne murale, terminée pacifiquement par Scipion. Générosité de Scipion envers les ôtages et les prisonniers. Sage conduite du même à l'égard des dames qui se trouvent parmi les ôtages. Il rend sans rançon une jeune princesse d'une rare beauté à Allucius, à qui elle était promise en mariage. Vive reconnaissance de ce prince. Éloge de Scipion. Il envoie Lélius à Rome pour y porter la nouvelle de sa victoire. Il fait faire l'exercice aux troupes de terre et de mer. Scipion retourne à Tarragone. Les Carthaginois dissimulent leur douleur sur la prise de Carthagène.*

AN. R. 542.
AV. J.C. 210.

M. CLAUDIUS MARCELLUS. IV.
M. VALÉRIUS LÆVINUS. II.

Marcellus entre en charge.
Liv. lib. 26, cap. 26.

Marcellus, étant entré en charge aux ides de mars (le 15), assembla ce jour-là le sénat seulement pour la forme, et déclara « qu'en l'absence de son collègue « il ne mettrait en délibération aucune affaire qui re-

« gardât la république ou les départements des géné-
« raux : qu'il savait qu'il y avait un grand nombre de
« Siciliens aux environs de Rome dans les maisons de
« campagne de ceux qui portaient envie à sa gloire, et
« que, bien loin de les empêcher de débiter ouverte-
« ment à Rome les accusations que la calomnie avait
« inventées contre lui, il leur aurait donné sur-le-champ
« audience dans le sénat, si ces étrangers n'eussent pas
« affecté de publier qu'ils n'osaient parler contre le
« consul en l'absence de son collègue : qu'aussitôt que
« Lévinus serait arrivé à Rome, il introduirait les Sici-
« liens dans le sénat, et ne permettrait pas qu'on traitât
« d'aucune affaire avant qu'on les eût entendus : que
« M. Cornélius (c'était le préteur de Sicile) avait en
« quelque façon fait battre la caisse dans toute sa pro-
« vince pour lui susciter des accusateurs, et en en-
« voyer à Rome le plus grand nombre qu'il pourrait;
« qu'actuellement, pour ternir sa réputation, il ne ces-
« sait d'écrire aux amis qu'il avait dans la ville que la
« guerre n'était pas terminée dans la Sicile ».

Le consul, ayant fait admirer ce jour-là sa retenue et sa modération, congédia le sénat. Il paraissait que jusqu'à l'arrivée de l'autre consul, tout allait demeurer dans l'inaction. L'oisiveté, comme il arrive ordinairement, excita les murmures du peuple. « On se plaignait « des maux qu'une si longue guerre avait causés : que « toutes les campagnes par où Annibal avait passé « étaient ravagées et désertes : que l'Italie était épuisée « par les levées : qu'il n'y avait point d'année qu'on « ne perdît quelque grande bataille : et qu'on venait « d'élever au consulat deux généraux d'un caractère vif, « entreprenant, et qui ne respiraient que les combats;

Plaintes du peuple.

« capables enfin de troubler le repos de la république « en pleine paix, loin qu'ils fussent d'humeur à lui « laisser prendre quelque repos dans la guerre. »

Grand incendie à Rome. Liv. lib. 26, cap. 27.

Un incendie qui s'alluma autour de la place publique en plusieurs endroits tout à la fois pendant la nuit interrompit ces discours. L'embrasement dura une nuit et un jour entier, et consuma un grand nombre d'édifices. Il paraissait clairement que c'était un effet de la malice des hommes, et non du hasard. C'est pourquoi le consul, par l'autorité du sénat, déclara en pleine assemblée du peuple que quiconque dénoncerait les coupables aurait pour récompense une somme d'argent, s'il était libre, et la liberté, s'il était esclave. Cette promesse engagea un esclave, nommé *Mannus*, à dénoncer les Calavius, ses maîtres, et avec eux cinq autres jeunes gens des meilleures maisons de Capoue, dont les pères avaient eu la tête tranchée par l'ordre de Q. Fulvius. On se saisit et d'eux et de leurs esclaves : ils nièrent d'abord le fait; mais, quand ils virent qu'au milieu de la place publique l'on commençait à appliquer à la question ceux dont ils s'étaient servis pour mettre le feu, ils avouèrent tout. Ils furent tous punis de mort avec leurs complices, et le dénonciateur reçut pour récompense, outre la liberté, une somme d'argent [1] qui montait à mille francs de notre monnaie.

Campaniens, auteurs de cet incendie, punis de mort.

Plaintes des Campaniens contre Fulvius. Ils suivent à Rome Lévinus qui revenait de Grèce.

Le consul Lévinus, passant par Capoue à son retour de Grèce, fut entouré d'une foule de Campaniens qui le conjuraient, les larmes aux yeux, de leur permettre d'aller à Rome se jeter aux pieds des sénateurs pour implorer leur miséricorde, s'il était possible de les

[1] Viginti millia æris.

fléchir, et pour les supplier qu'ils ne permissent pas à Flaccus de les exterminer entièrement et d'abolir jusqu'au nom des Campaniens, comme il paraissait en avoir le dessein. Flaccus répondit à cette invective « qu'il n'avait aucune haine personnelle contre les « Campaniens : mais qu'il les haïssait comme les en- « nemis déclarés de la république, et qu'il ne cesserait « point de les traiter comme tels tant qu'il les verrait « dans la disposition d'esprit où ils étaient à l'égard de « Rome : qu'il n'y avait point dans l'univers de nation « plus acharnée contre le nom romain : que la raison « qu'il avait de les tenir renfermés dans leurs murailles, « c'est que ceux d'entre eux qui pouvaient s'échapper « se répandaient aussitôt dans la campagne comme des « bêtes féroces, tuant et déchirant tout ce qui se trou- « vait sous leur main : que les uns s'étaient réfugiés au- « près d'Annibal, les autres étaient allés à Rome pour « y mettre le feu; que le consul, en arrivant dans « cette ville, trouverait au milieu de la place publique « des traces récentes du crime de ces furieux : que, « pour lui, il ne croyait pas qu'il y eût de sûreté à « permettre aux Campaniens d'entrer dans Rome ». Lévinus, ayant obligé les Campaniens de jurer à Flaccus qu'ils reviendraient à Capoue cinq jours après qu'ils auraient reçu réponse du sénat, leur commanda de le suivre à Rome.

Il entra dans la ville suivi de ce cortége, qui se trouva grossi par les Siciliens venus à sa rencontre; et deux généraux qui avaient acquis une gloire immortelle par la prise de deux villes des plus célèbres du monde, allaient avoir pour accusateurs ceux mêmes qu'ils avaient vaincus par la force des armes.

Les consuls mirent d'abord en délibération les arrangements qu'il convenait de prendre pour la campagne où l'on allait entrer. Lévinus fit connaître en quelle situation se trouvaient alors les affaires de la Macédoine et de la Grèce, celles des Étoliens, des Acarnaniens, des Locriens, et ce qu'il avait fait lui-même dans ces provinces, tant par mer que par terre. Le sénat ensuite régla tout ce qui regardait les divers départements, soit des consuls, soit des autres commandants. Et pour ce qui regarde les consuls en particulier, il fut ordonné que l'un d'eux resterait en Italie pour y faire la guerre contre Annibal, et que l'autre passerait en Sicile. On arrêta que la république n'aurait sur pied cette année que vingt et une légions romaines.

Après que le sénat eut entièrement réglé ce qui regardait le nombre des troupes et leurs différentes destinations, les consuls tirèrent leurs départements au sort. La Sicile échut à Marcellus, avec le commandement de la flotte; et Lévinus se trouva chargé de commander dans l'Italie, et d'y faire la guerre contre Annibal. Quand les Siciliens qui étaient dans le vestibule du sénat, eurent appris cet arrêt du sort, ils furent si pénétrés de douleur, qu'une seconde prise de Syracuse ne les aurait pas affligés davantage. Ils poussèrent des cris lamentables, qui attirèrent sur eux les yeux de toute l'assemblée, et donnèrent lieu à diverses réflexions. Dans la consternation où ils étaient, ils adressèrent leurs plaintes à tous les sénateurs en général, et à chacun d'eux en particulier, protestant « qu'ils « abandonneraient leur patrie et la Sicile, si Marcellus « y revenait avec la souveraine autorité : qu'avant qu'ils « lui eussent donné aucun sujet de mécontentement, il

Plaintes des Siciliens contre Marcellus. Suite de cette affaire, laquelle enfin se termine heureusement. Liv. lib. 26, cap. 29-32. Plut. in Marcello, pag. 311.

« avait usé envers eux d'une rigueur excessive, et leur « avait montré une colère implacable; que ne ferait-il « point après les plaintes qu'il savait qu'ils avaient por- « tées à Rome contre lui! qu'il serait plus avantageux « à cette île infortunée d'être engloutie par les feux du « mont Etna ou submergée dans les gouffres de la « mer, que d'être livrée à la vengeance de son ennemi « déclaré ».

Ces plaintes amères, souvent répétées dans les maisons des grands, qui en étaient touchés à proportion ou de la compassion qu'ils avaient pour les Siciliens, ou de la jalousie qu'ils avaient contre Marcellus, passèrent jusque dans le sénat. On demanda aux consuls qu'ils voulussent bien consulter l'assemblée sur l'échange de leurs provinces.

Marcellus répondit « que, si les Siciliens avaient déjà « eu audience dans le sénat, il aurait peut-être pensé « et agi autrement qu'il n'était disposé à le faire. Mais « que, pour ne donner lieu à personne de dire que la « crainte les eût empêchés de parler en toute liberté « contre un homme à la puissance duquel ils allaient « être soumis, il était prêt, si son collègue n'y trouvait « point d'inconvénient, de changer de province avec « lui : qu'il priait seulement le sénat de ne point donner « d'avance gain de cause aux Siciliens contre lui en or- « donnant cet échange par un arrêt. Comme il n'aurait « pas été raisonnable, ajouta-t-il, de donner à Lévinus « le choix des départements sans les soumettre à la « décision du sort, ce serait encore me faire un affront « plus signalé de lui donner l'emploi qui m'est échu ».

Le sénat, après avoir fait connaître ce qu'il désirait, mais sans l'ordonner, se sépara. Les consuls, ayant

conféré ensemble, changèrent de province; le destin, dit Tite-Live, forçant tous les obstacles pour mettre Marcellus aux mains avec Annibal, afin que, comme il était le premier des Romains qui avait eu la gloire de le vaincre, il fût aussi le dernier que le Carthaginois pût se vanter d'avoir fait tomber dans ses embûches, et cela dans le temps que les armes romaines prospéraient et reprenaient le dessus.

Après l'échange des provinces, les Siciliens, ayant été introduits dans le sénat, commencèrent leur harangue par l'éloge du roi Hiéron, faisant honneur à tout le peuple syracusain des services et de l'attachement fidèle de ce prince à la république romaine. Ils ajoutèrent « que les citoyens de Syracuse n'avaient eu « aucune part à la rupture de l'alliance et des traités, « ni à toutes les violences qui en avaient été les suites : « qu'Hiéronyme d'abord, puis Hippocrate et Épicyde, « exerçant sur eux une dure tyrannie, les avaient tenus « comme dans les fers : mais que leurs cœurs avaient « toujours été pour les Romains : qu'ils en avaient donné « dans tous les temps des preuves certaines : que soixante « et dix jeunes gens des plus considérables de la ville « avaient formé contre Hippocrate et Épicyde une con- « spiration qui n'avait manqué que par la faute de Mar- « cellus : que les principaux de Syracuse n'avaient point « cessé, en passant dans son camp, de lui promettre « qu'ils lui livreraient la ville quand il voudrait; qu'il « n'avait fait aucun cas de ces avances, dans l'espérance « de se faire un grand nom en prenant la ville de force : « que, n'ayant pu y réussir, il avait mieux aimé traiter « de la reddition de la place avec Sosis et Méric, gens « de néant, qu'avec les premiers de la ville qui lui en

« avaient tant de fois fait la proposition, sans jamais
« être écoutés, afin sans doute d'avoir un prétexte plus
« plausible de piller et d'égorger les plus anciens alliés
« du peuple romain : qu'en effet Marcellus les avait
« traités avec la dernière inhumanité; qu'excepté les
« maisons dénuées de tout, et les temples dépouillés de
« tous leurs ornements, il n'était rien resté dans Syra-
« cuse : qu'ils suppliaient les sénateurs d'avoir com-
« passion de leur misère, et de leur faire rendre tout ce
« qui pourrait encore leur être restitué ».

Après qu'ils eurent achevé ce discours plaintif, Lévinus leur ordonna de sortir de la salle, afin qu'on pût prendre les avis des sénateurs. Mais Marcellus, prenant la parole : « Non, non, dit-il, qu'ils demeurent, afin
« que je réponde en leur présence, puisque notre ré-
« compense, en faisant la guerre pour vous, messieurs,
« c'est d'avoir pour accusateurs ceux que nous avons
« soumis à votre empire : que Capoue et Syracuse prises
« dans une même année aient la satisfaction d'avoir cité
« à votre tribunal leurs vainqueurs. »

Les députés rentrèrent donc dans la salle : et Marcellus reprenant son discours : « Je n'ai pas assez oublié
« la majesté du peuple romain, dit-il, ni la grandeur
« de la place que j'occupe actuellement, pour abaisser
« un consul jusqu'à répondre aux accusations de ces
« Grecs, si c'était moi qui parusse ici comme coupable.
« Mais il s'agit bien moins d'examiner les traitements
« dont j'ai usé à leur égard que la peine qu'ils ont mé-
« ritée par leur révolte. S'ils n'ont point été nos enne-
« mis, il n'y a point de différence pour moi entre avoir
« maltraité Syracuse dans le temps présent, ou l'avoir
« fait du temps d'Hiéron; mais s'ils se sont révoltés

« contre nous, s'ils ont poursuivi nos ambassadeurs les « armes à la main, s'ils nous ont fermé leurs murailles « et leurs portes, et se sont servis des armées des Car- « thaginois pour se défendre contre nous, peuvent-ils « se plaindre d'avoir souffert des hostilités, eux qui en « ont exercé de si réelles à notre égard? L'obscurité « même de ceux avec qui l'on m'accuse d'avoir traité, « est une preuve que je n'ai rejeté aucun de ceux qui se « sont présentés pour rendre service à notre république. « Avant que j'assiégeasse Syracuse, j'ai fait tous mes « efforts pour conclure la paix avec les Syracusains, « tantôt en leur envoyant des ambassadeurs, tantôt en « me trouvant en personne à des conférences avec eux. « Mais, voyant qu'ils poussaient l'insolence jusqu'à ou- « trager nos ambassadeurs, et à m'insulter moi-même, « je me suis vu obligé malgré moi d'avoir recours à la « force. C'est devant Annibal et les Carthaginois vain- « cus avec eux, qu'il leur conviendrait de porter leurs « plaintes contre la sévérité dont on a usé à leur égard, « et non pas devant le sénat du peuple vainqueur. Pour « moi, je proteste que je n'ai rien fait qui ne soit con- « forme aux lois de la guerre et aux lois de l'équité. Que « vous autorisiez les arrangements que j'ai cru devoir « prendre, c'est ce qui importe beaucoup plus à la ré- « publique qu'à moi : j'ai rempli mon devoir. C'est à « vous à prendre garde qu'en désapprouvant et annu- « lant ce que j'ai fait, vous ne rendiez les autres géné- « raux moins ardents et moins zélés pour le service de « la république. »

Marcellus, après avoir ainsi parlé, sortit du sénat, et alla au Capitole pour y faire les levées; et les députés siciliens se retirèrent aussi. Alors Lévinus mit

l'affaire en délibération. Les avis furent assez longtemps partagés. Plusieurs soutenaient avec T. Manlius Torquatus, qui avait ouvert ce sentiment, « que les « généraux de la république avaient été chargés de faire « la guerre contre des tyrans également ennemis de « Syracuse et de Rome, et non contre Syracuse même : « que leur devoir avait été de la délivrer comme alliée, « et non de la prendre comme une ville ennemie ; et, « après l'avoir prise, de lui rendre ses lois et sa liberté, « et non de la ravager. Si Hiéron, cet ami et cet allié « si fidèle, revenait sur la terre, oserait-on lui montrer « d'un côté Syracuse à moitié ruinée, et dénuée de tous « les ornements qui la décoraient de son temps ; et de « l'autre, Rome enrichie des dépouilles de sa malheu« reuse patrie ? »

Malgré ces déclamations véhémentes, qui avaient pour principe, dans quelques-uns la compassion pour les Siciliens, dans d'autres l'envie contre Marcellus, l'arrêt que le sénat rendit fut pourtant assez modéré et assez favorable au consul. On confirma tout ce qu'il avait fait et réglé pendant la guerre et depuis sa victoire, et l'on en ordonna l'exécution. Le sénat déclara qu'il prendrait soin des intérêts des Syracusains, et ordonna au consul Lévinus de leur accorder tous les soulagements qui n'iraient point au détriment de la république.

On envoya sur-le-champ deux sénateurs au Capitole pour faire revenir Marcellus; et les Siciliens étant aussi rentrés dans le sénat, on lut, en présence des parties intéressées, l'arrêt qui venait d'être rendu. On congédia les députés de Syracuse, après leur avoir donné toutes les marques possibles d'amitié et de bienveillance. Mais,

avant que de se retirer, ils se jetèrent aux pieds de Marcellus, le priant et le conjurant de leur pardonner tout ce qu'ils avaient pu dire pour déplorer leurs malheurs et obtenir quelque soulagement en faveur de leur patrie; et de vouloir bien recevoir sous sa protection la ville de Syracuse, et en regarder les habitants comme ses clients. Le consul leur répondit avec beaucoup de bonté et de clémence. Les Syracusains, après le retour des députés, rendirent à Marcellus tous les plus grands honneurs dont ils purent s'aviser, établirent une fête qui portait son nom [1] et qui subsistait encore du temps de Cicéron, et ordonnèrent par une loi expresse que, toutes les fois que Marcellus ou quelqu'un de sa famille viendrait à Syracuse, les Syracusains se couronneraient de chapeaux de fleurs, et offriraient en action de graces des sacrifices aux dieux. Marcellus, de son côté, se fit un honneur de les protéger; et ses descendants, tant que subsistèrent son nom et sa famille, furent toujours les patrons de Syracuse.

Plut.

Ainsi se termina, au contentement et à la gloire des deux parties, une affaire commencée avec une si grande vivacité, mais qui paraissait néanmoins excitée moins par le ressentiment de ceux de Syracuse que par la jalousie de quelques Romains ennemis de Marcellus, comme Plutarque le dit clairement.

Jugement sévère prononcé par le sénat contre les Campaniens. Liv. lib. 26, c. 33, 34.

Le sénat donna ensuite audience aux députés de Capoue. Leurs plaintes étaient encore plus lamentables que celles des Siciliens : mais leur cause était moins favorable; car ils ne pouvaient nier qu'ils n'eussent mérité d'être punis rigoureusement, et ils n'avaient pas

[1] Marcellea.

comme les autres un prétexte spécieux de rejeter leur révolte sur des tyrans : mais ils croyaient que tant de sénateurs morts de poison ou décapités étaient une satisfaction suffisante. Ils ajoutaient « qu'il ne restait plus « qu'un petit nombre de nobles campaniens à qui leur « conscience n'avait pas fait des reproches assez vifs « pour les porter à s'ôter eux-mêmes la vie, et que le « vainqueur, tout irrité qu'il était, n'avait pas jugés « assez criminels pour les punir de mort : qu'ils deman- « daient la liberté pour eux et pour les leurs, avec une « partie de leurs biens : qu'ils attendaient cette grace « des Romains, dont la plupart leur étaient unis par des « alliances, ou même par le sang, depuis tant de ma- « riages qui avaient été contractés entre les familles des « deux nations ».

Après que ces députés furent sortis du sénat, on délibéra pendant quelque temps si l'on ferait revenir de Capoue Q. Fulvius, pour traiter en sa présence de cette affaire, qui le regardait personnellement, et dont il devait être mieux instruit que tout autre. On conclut enfin qu'il ne convenait point de lui faire quitter son poste, où sa présence était nécessaire, d'autant moins qu'il se trouvait dans la compagnie plusieurs sénateurs qui, ayant servi dans l'armée pendant le siége de Capoue, avaient été témoins de tout ce qui s'y était passé, et en pouvaient instruire le sénat.

L'affaire fut donc mise en délibération. M. Atilius, le plus accrédité de ceux qui avaient servi sous Flaccus contre les Campaniens, ayant été prié de dire son avis, parla en ces termes : « J'ai été admis au conseil que les « proconsuls tinrent après la prise de Capoue. Là, après « que l'on eut examiné qui d'entre les Campaniens avait

« rendu quelque service à notre république, on ne
« trouva que deux femmes; savoir, Vestia Oppia de
« la ville d'Atella, mais qui résidait en ce temps-là à
« Capoue, et Faucula Cluvia, autrefois courtisane. La
« première n'a pas laissé passer un seul jour sans offrir
« aux dieux des sacrifices pour le salut et la victoire du
« peuple romain : l'autre a secrètement fourni des ali-
« ments à ceux de nos prisonniers qui en manquaient.
« Tout le reste des Campaniens a été animé contre nous
« d'une haine égale à celle des Carthaginois; et Q. Ful-
« vius a plutôt fait trancher la tête aux plus illustres
« qu'aux plus coupables de cette nation. Au reste, je
« ne vois pas que le sénat puisse rien décider au sujet
« des Campaniens, qui sont citoyens romains, sans
« consulter le peuple. »

Sur la remontrance d'Atilius, le peuple fut consulté par un de ses tribuns, et il s'en rapporta entièrement à la décision du sénat.

En conséquence de ce décret du peuple, le sénat commença par rendre à Oppia et à Cluvia leurs biens et leur liberté, ajoutant que, si elles voulaient demander au sénat quelque autre récompense, elles n'avaient qu'à se rendre à Rome. Combien est louable le zèle d'Oppia, qui offrait tous les jours des sacrifices pour les Romains! Mais quel reproche pour les personnes qui s'intéressent si peu maintenant pour les affaires publiques!

On fit pour chaque famille des Campaniens différents décrets que Tite-Live n'a pas cru devoir rapporter en détail. On ordonna qu'aucun de ceux qui s'étaient trouvés dans Capoue pendant que les portes en avaient été fermées aux Romains ne resterait dans la ville ou dans le territoire, passé un certain jour, et

on leur assigna pour leur établissement un lieu au-delà et à quelque distance du Tibre. On en plaça d'autres, moins coupables, à de moindres distances de Capoue. On ne voulut pas qu'aucun d'eux possédât des terres ou des maisons qui ne fussent éloignées de la mer au moins de quinze milles (quatre ou cinq lieues). On fit vendre à Capoue les biens de tous les sénateurs et de tous ceux qui avaient possédé des magistratures à Capoue, à Atella, ou à Calatia, villes voisines de Capoue. On envoya à Rome, pour y être vendues, toutes les personnes libres qui avaient été réduites en servitude. Enfin on ordonna, par rapport aux statues d'airain prises sur les Campaniens, que le collége des pontifes déciderait ce qui devait être regardé comme sacré, ce qui pouvait passer pour profane. Quand on se représente l'excès de haine, de fureur et de cruauté où Capoue s'était portée contre les Romains, on n'est point étonné de la sévérité de ce châtiment. Les députés s'en retournèrent le désespoir dans le cœur, ne se plaignant plus de Flaccus, mais de l'injustice des dieux et de la cruauté de la fortune.

Nouvelle charge imposée aux citoyens, qui excite de grands murmures. Liv. lib. 26, cap. 35, 36.

Après qu'on eut congédié les Siciliens et les Campaniens, on fit des levées pour recruter les armées : après quoi l'on songea aussi à remonter les flottes de matelots. Mais comme on ne trouvait pour ce dernier besoin ni assez de sujets dans la république, ni assez d'argent dans le trésor public pour acheter des hommes et les soudoyer, les consuls ordonnèrent que les particuliers fourniraient selon leur rang et leur revenu, comme il s'était déja pratiqué, certain nombre de rameurs dont ils paieraient la solde, et à qui ils donneraient des vivres, au moment de l'embarquement, pour trente

jours. Cette ordonnance excita un murmure si universel et un mécontentement si déclaré, qu'il se serait infailliblement élevé une sédition, s'il s'était trouvé un chef capable de l'appuyer et de la soutenir. On se plaignait hautement « que les consuls, après avoir ruiné « les Siciliens et les Campaniens, songeaient à accabler « et à perdre le peuple romain lui-même : qu'épuisés « par les impôts excessifs qu'ils payaient depuis tant « d'années, il ne leur restait plus que le sol de leurs « champs stériles et déserts : que les ennemis avaient « brûlé leurs métairies, et que la république leur avait « enlevé les esclaves qu'ils employaient à la culture de « la terre, en les forçant de les donner pour servir ou « comme soldats dans les armées, ou comme matelots « sur la flotte : que la solde payée aux rameurs et les « tributs annuels leur avaient arraché le peu d'argent « qui leur était resté : qu'il n'y avait point d'autorité « ni de violence qui pût leur faire donner ce qu'ils « n'avaient pas. Que les consuls vendent donc nos « biens, s'écriaient-ils ; qu'ils aillent jusqu'à réduire nos « personnes en esclavage, il ne nous restera pas même « de quoi nous racheter ».

Ce n'était point en secret ni par petits pelotons que l'on tenait ces discours, mais tout ouvertement, et sous les yeux mêmes des consuls, qui se trouvaient comme investis par une multitude de citoyens irrités, qu'il n'était possible de calmer ni par la sévérité, ni par la douceur. Les consuls, sagement, déclarèrent au peuple qu'ils lui donnaient trois jours pour faire réflexion sur ce qui avait été proposé ; et eux-mêmes employèrent cet intervalle à chercher quelque expédient qui pût les tirer d'embarras. Le lendemain ils assemblèrent le sénat

pour délibérer sur cette affaire. Ils représentèrent « que « véritablement le peuple avait quelque raison de mur- « murer, et de refuser les secours qu'on lui demandait : « mais que néanmoins il fallait, de nécessité absolue, « imposer aux particuliers ce fardeau ; car, n'y ayant « point d'argent dans le trésor public, quel autre moyen « restait-il de lever et de payer des rameurs ? et com- « ment pourraient-ils, sans avoir des flottes en état « d'agir, conserver la Sicile, éloigner Philippe de « l'Italie, et en défendre les côtes ? »

Conseil salutaire de Lévinus.

Dans une si fâcheuse conjoncture, les sénateurs étant fort embarrassés, et ne sachant quel parti prendre ni quel conseil donner, le consul Lévinus prit la parole, et dit « que comme les magistrats étaient au-dessus des « sénateurs par leur rang [1], et les sénateurs au-dessus « des simples citoyens, aussi devaient-ils donner l'exem- « ple quand il était question d'aider la patrie, et pren- « dre sur eux les charges les plus pesantes et les plus « pénibles. Voulez-vous trouver dans les inférieurs de « la docilité et de la soumission à l'égard des impôts et « des subsides, contribuez les premiers, vous et les « vôtres. La dépense sera moins à charge aux petits, « quand ils verront que les grands s'imposent eux- « mêmes au-delà de ce qu'ils seraient obligés de porter. « Si donc nous voulons que le peuple romain ait des « flottes bien équipées, que les particuliers fournissent « volontiers des rameurs, commençons, tout ce que

[1] « Magistratus senatui, et senatum populo, sicut honore præstent, ita ad omnia, quæ dura atque aspera essent, subeunda duces debere esse. Si quid injungere inferiori velis, id priùs in te ac tuos si ipse juris statueris, faciliùs omnes obedientes habeas. Nec impensa gravis est, quum ex ea plus quàm pro virili parte sibi quemque capere principum vident. » (Liv.)

« nous sommes de sénateurs, par en fournir nous-
« mêmes les premiers. Portons dès demain au trésor
« public tout notre or, tout notre argent, et tout ce
« que nous avons de cuivre monnayé, ne réservant que
« nos anneaux pour nous, nos femmes et nos enfants,
« et l'ornement en forme de cœur (*bullam*) que por-
« tent nos fils dans leur enfance. Ceux de nous qui
« ont des femmes et des filles pourront garder une once
« d'or pour l'usage de chacune d'elles; ceux qui ont
« possédé des magistratures curules retiendront les
« harnais de leurs chevaux, et la quantité d'argent qui
« est nécessaire pour avoir la salière et la coupe qu'un
« usage religieux a consacrées. Les autres sénateurs
« ne conserveront qu'une livre d'argent, et cinq mille
« pièces de cuivre monnayé pour chaque famille. Met-
« tons entre les mains des triumvirs, ou magistrats de
« la banque, tout le reste de notre or, de notre argent
« et de notre cuivre monnayé; et cela sans aucun ar-
« rêt du sénat, afin que cette contribution volontaire
« et un empressement si louable à servir la patrie
« piquent d'honneur premièrement les chevaliers, et
« ensuite tous les autres citoyens, et inspirent à tous
« une émulation égale pour le bien public. Voilà le
« seul expédient que nous ayons pu trouver, mon col-
« lègue et moi, après avoir examiné l'affaire avec toute
« l'attention possible. Allez, messieurs, et, avec l'aide
« des dieux, commencez à mettre notre conseil à exé-
« cution. En sauvant la république nous sauvons nos
« biens particuliers; mais en trahissant les intérêts
« communs, inutilement mettrions-nous les nôtres à
« couvert ».

Cette proposition fut si bien reçue, et exécutée avec

tant de zèle et d'ardeur, qu'on remercia même les consuls d'en avoir donné l'ouverture. Dès que les sénateurs se furent retirés dans leurs maisons, ils firent porter tout leur or, leur argent et leur cuivre monnayé dans le trésor, avec tant d'émulation, que c'était à qui se ferait inscrire le premier sur les registres, et que les triumvirs ne pouvaient suffire à recevoir ce qu'on leur présentait, ni les greffiers à en faire l'enregistrement. Les chevaliers imitèrent l'ardeur des sénateurs, et le peuple celle des chevaliers. Ainsi, sans aucune ordonnance, sans qu'il fût besoin de l'autorité du magistrat, la république eut ses flottes garnies de rameurs, et de l'argent pour les soudoyer; et toutes choses étant prêtes pour commencer la campagne, les consuls se rendirent à leurs départements.

Tout le monde porte à l'envi son or et son argent au trésor.

Depuis que la guerre était ouverte, les bons et les mauvais succès, les gains et les pertes avaient été tellement balancés, que les Romains et les Carthaginois semblaient avoir actuellement autant à craindre et à espérer que lorsque les deux peuples avaient commencé à se battre. Mais ce qui faisait le plus de peine à Annibal, c'est que la mollesse et l'inutilité des tentatives pour défendre Capoue, pendant que les Romains l'attaquaient avec une vigueur incroyable, avait extrêmement nui à sa réputation dans l'esprit de la plupart des peuples de l'Italie, et beaucoup refroidi leur attachement à son parti. Il ne pouvait pas mettre dans toutes les villes qu'il avait prises des troupes capables de les contenir, sans diviser son armée en plusieurs petits corps, ce qui ne convenait nullement à ses projets, ni en retirer les garnisons sans s'exposer à être abandonné de la plupart de ses alliés. Comme il était

Parti extrême que prend Annibal à l'égard de ses villes alliées. Liv. lib. 26, cap. 38.

également avare et cruel, il se détermina à piller et ravager les places qu'il ne pouvait conserver, et à les laisser dans un état à ne pouvoir être d'aucune utilité à ses ennemis; mais ce parti ne lui fut pas moins funeste par l'événement qu'il était horrible en lui-même; car il perdit par là l'affection, non-seulement de ceux qu'il traita si indignement, mais encore de tous les autres peuples de l'Italie, qui se crurent menacés d'un semblable sort. Le consul, de son côté, était attentif à profiter de toutes les occasions qui se présentaient de faire rentrer les anciens alliés de la république dans leur devoir.

Salapie reprise par les Romains. Liv. lib. 26, cap. 38.

Salapie (maintenant *Salpe*) était une ville d'Apulie soumise à Annibal et où il avait une bonne garnison. Dasius et Blasius étaient les deux principaux citoyens de cette place. Le dernier, entièrement attaché au parti des Romains, avait tenté plusieurs fois, mais toujours inutilement, d'y faire entrer Dasius; il ne se rebuta point, et ne cessa de le solliciter, jusqu'à ce qu'à force de lui faire de nouvelles instances et de lui remontrer combien ce changement serait avantageux à l'un et à l'autre, aussi-bien qu'à leur patrie, il le fît consentir à livrer la ville à Marcellus, avec la garnison carthaginoise, composée de cinq cents Numides. Mais ces braves gens vendirent chèrement leur vie: c'était l'élite de la cavalerie d'Annibal. Ainsi, quoiqu'ils eussent été surpris, et qu'ils ne pussent faire usage de leurs chevaux dans la ville, cependant, s'étant saisis de leurs armes au milieu du tumulte, ils firent tous leurs efforts pour sortir; et, n'en pouvant venir à bout, ils se battirent en désespérés, ne voulant quitter les armes qu'avec la vie: de sorte qu'il n'en tomba pas plus de cinquante

vivants au pouvoir des Romains. La perte de ces cavaliers fut plus sensible et fit plus de tort à Annibal que celle de la ville de Salapie. Depuis ce temps-là il ne fit plus rien de considérable avec sa cavalerie, qui était la partie de ses forces qui lui avait donné jusque-là le plus d'avantage sur l'ennemi.

Défaite d'une flotte romaine par celle de Tarente. Liv. lib. 26, cap. 39.

Cependant la garnison romaine qui défendait la citadelle de Tarente ne pouvait presque plus résister à la famine qui la pressait ; et M. Livius, gouverneur de cette place, n'avait de ressource que dans les provisions qui lui venaient de Sicile. Pour les faire passer en sûreté le long des côtes d'Italie, on tenait auprès de Rhége une flotte de vingt vaisseaux : le commandant s'appelait *D. Quintius*, officier d'une naissance obscure, mais qui s'était avancé par son mérite. Étant parti de Rhége, il rencontra, près d'un lieu appelé *le Port sacré*, la flotte de Tarente, composée, comme la sienne, de vingt vaisseaux, et commandée par Démocrate. Le combat ne tarda pas à s'engager. Jamais deux flottes, même puissantes et nombreuses, ne se choquèrent avec tant d'ardeur et de furie. On en vint tout d'un coup à l'abordage ; et les soldats, passant d'une galère à l'autre, combattaient de front et de pied ferme comme ils auraient pu faire sur terre. Le succès demeura long-temps douteux. Mais Quintius, chef de l'escadre romaine, ayant été tué, et sa galère forcée par l'ennemi, tout le reste se débanda ; chacun ne songea plus qu'à la fuite. Quelques-unes de ces galères furent coulées à fond ; et les autres, ayant gagné la terre à force de rames, furent prises par ceux de Thurium ou de Métaponte. Heureusement les vaisseaux de charge qui suivaient la flotte et portaient

des vivres échappèrent presque tous à la poursuite des vainqueurs.

La garnison de la citadelle de Tarente remporte un avantage sur celle de la ville. Liv. lib. 26, cap. 39.

Un avantage que la garnison de la citadelle de Tarente remporta sur les ennemis la consola un peu du malheur de la flotte. Livius, gouverneur de la citadelle, se rendant attentif à profiter de toutes les occasions qui se présentaient, n'eut pas plus tôt appris que quatre mille hommes, sortis de la ville pour aller fourrager dans la campagne, couraient le pays sans précaution, qu'il envoya contre eux un de ses braves officiers, nommé *C. Persius*, avec deux mille soldats. Celui-ci, ayant trouvé les fourrageurs épars çà et là, en fit un grand carnage, et obligea le peu qui put lui échapper à rentrer à la hâte dans Tarente, dont les portes n'étaient qu'à moitié ouvertes, tant les habitants craignaient que Persius ne se jetât dans la ville avec les fuyards.

Affaires de la Sicile. Liv. lib. 26, cap. 40.

Pendant ce même temps le consul Lévinus arriva en Sicile, où il était attendu avec un égal empressement par tous les alliés de la république, tant anciens que nouveaux. Le premier de ses soins fut de mettre quelque ordre aux affaires de la ville de Syracuse, que la paix récente dont elle jouissait n'avait pu encore rétablir entièrement dans son ancienne tranquillité.

Lévinus se rend maître d'Agrigente, et chasse entièrement les Carthaginois de la Sicile.

Ensuite il mena ses légions contre Agrigente, la seule place importante de la province qui restât au pouvoir des ennemis, et dans laquelle les Carthaginois avaient une forte garnison. Il eut le bonheur de réussir parfaitement dans cette entreprise. Hannon avait le principal commandement; mais la plus grande ressource des Carthaginois était Mutines, chef des Numides. Cet officier, parcourant toute la Sicile avec ses troupes, ravageait

les terres des alliés des Romains; et il n'était pas possible ni de lui fermer le chemin d'Agrigente quand il voulait y rentrer, ni de l'empêcher d'en sortir toutes les fois qu'il avait envie d'aller piller la campagne. La gloire que Mutines avait acquise par ses heureux succès, commençant à faire ombrage à celle d'Hannon, excita contre lui la jalousie et la haine de ce général, qui, ne pouvant plus apprendre sans chagrin les avantages que cet officier continuait de remporter sur les ennemis, lui ôta sa charge pour la donner à son propre fils. La jalousie, le plus bas de tous les vices, aveugle ceux qui ont le malheur de s'y livrer. Hannon se tenait assuré que Mutines cesserait d'être estimé des Numides dès qu'il n'aurait plus d'autorité sur eux : tout le contraire arriva. L'injustice faite à ce brave officier ne fit qu'augmenter pour lui l'affection et l'attachement de ses Numines; et Mutines, de son côté, ne put souffrir l'affront qu'il avait reçu : de sorte qu'il envoya secrètement un courrier à Lévinus, promettant de lui livrer Agrigente. Lorsqu'ils furent convenus des conditions et de la manière dont la place devait être remise aux Romains, les Numides s'emparèrent de la porte qui donnait sur la mer; et, ayant tué ou chassé ceux qui la gardaient, ils introduisirent dans la ville un corps d'ennemis qui s'étaient rendus exprès de ce côté-là. Ils s'avançaient déja vers le milieu de la ville, et jusque dans la place publique, en ordre de bataille, lorsque Hannon, entendant le bruit et le tumulte qu'ils causaient, mais qu'il attribuait à la mutinerie des Numides, qui s'étaient déja soulevés plus d'une fois, accourut pour apaiser la sédition. Alors, ayant aperçu une multitude supérieure en nombre à celle des Numides, et discernant de plus près

le langage des Romains, qui ne lui était pas inconnu, il prit le parti de fuir; et, étant sorti de la ville par la porte opposée avec Épicyde, ils se rendirent l'un et l'autre sur le bord de la mer; et ayant trouvé, heureusement pour eux, une petite barque, ils s'embarquèrent dessus pour passer en Afrique, abandonnant aux Romains la possession de la Sicile qu'ils leur disputaient depuis tant d'années. Le reste de la multitude, Carthaginois et Siciliens mêlés ensemble, sans se mettre en devoir de se défendre, coururent avec autant de précipitation que d'aveuglement et d'effroi vers les portes de la ville pour se sauver; mais, les ayant trouvées fermées, ils furent tués autour des portes mêmes.

Lévinus, se voyant absolument maître d'Agrigente, fit trancher la tête aux principaux de la ville, après les avoir fait battre de verges, et vendit tous les autres citoyens avec le butin. Il envoya à Rome tout ce qu'il en retira. Le bruit de la prise d'Agrigente et de la vengeance exercée sur ses habitants, s'étant répandu dans la Sicile, soumit tout le reste au pouvoir des Romains. En très-peu de temps vingt villes leur furent livrées par des intelligences secrètes : ils en prirent six de force, et plus de quarante se rendirent volontairement.

Le consul, ayant puni ou récompensé les premiers citoyens de ces villes selon qu'ils le méritaient, obligea les Siciliens de renoncer enfin à la guerre, et de s'appliquer uniquement à l'agriculture, afin que cette île fût en état par sa fécondité non-seulement de nourrir ses propres habitants, mais encore de fournir des blés à la ville de Rome et à l'Italie, comme elle avait souvent fait en plusieurs occasions. Alors il emmena avec lui en Italie quatre mille hommes, amas confus de bandits

chassés de différents pays pour leurs crimes, accoutumés à vivre de rapine et de brigandage, et qui ne pouvaient que troubler la paix encore mal affermie dont la Sicile commençait à jouir. Ainsi fut terminée entièrement cette année la guerre de Sicile.

Affaires d'Espagne. Siége et prise de Carthagène. Suite de cette prise. Polyb. l. 10, p. 579-596. Liv. lib. 26, c. 41-51.

Pour ce qui regarde l'Espagne, P. Scipion va commencer à s'y faire connaître, et à nous donner par sa conduite l'idée d'un des plus grands capitaines qui aient peut-être jamais été. C'est d'après Polybe principalement que nous parlons de la sorte; et il était en état d'en bien juger, puisqu'il ne rapporte rien de tout ce qui regarde ce grand homme que sur le témoignage de C. Lélius, qui, depuis la plus tendre jeunesse jusqu'à la mort de Scipion, l'avait accompagné dans toutes ses entreprises, et avait toujours été le fidèle dépositaire de tous ses secrets.

Scipion, informé, avant que de sortir de Rome, que son père n'avait été vaincu que par la trahison des Celtibériens, et parce que l'armée romaine avait été partagée, ne se laissa point entraîner à cette terreur universelle que les Carthaginois, par leurs victoires en Espagne, avaient jetée dans tous les esprits. Ayant appris ensuite que les alliés d'en-deçà de l'Èbre n'avaient pas changé à l'égard des Romains, que les généraux des Carthaginois ne s'accordaient pas entre eux, et traitaient durement ceux qui leur étaient soumis, il partit plein de confiance, et se promit les plus heureux succès.

Scipion forme un grand dessein, et y prépare toutes choses pendant les quartiers d'hiver.

A peine fut-il arrivé en Espagne, que, roulant déja dans son esprit un grand dessein, il mit tout en mouvement; et, profitant du loisir des quartiers d'hiver, il se fit instruire avec toute l'exactitude possible de l'état où étaient les affaires des ennemis. Ce sont de

Polyb. pag. 580.

pareils soins et de pareilles prévoyances qui préparent et assurent les grands succès. Il apprit que, selon que nous l'avons déja observé, la prospérité avait été bientôt suivie de la mésintelligence entre les généraux carthaginois ; qu'ils avaient séparé leurs forces, qu'ils étaient à de très-grandes distances l'un de l'autre, et qu'il n'y avait aucun d'eux qui ne fût au moins à dix journées de la nouvelle Carthage.

Là-dessus il jugea d'abord qu'il n'était pas à propos de tenter une bataille rangée ; qu'en prenant ce parti il faudrait, ou combattre tous les ennemis rassemblés (et alors ce serait tout hasarder, tant à cause des pertes précédentes que parce qu'il avait beaucoup moins de troupes que les ennemis), ou n'attaquer que l'un des trois généraux, auquel cas il craignait que, celui-ci mis en fuite, et les autres venant à son secours, il ne fût enveloppé, et ne tombât dans les mêmes malheurs que Cnéus Scipion son oncle, et Publius son père. Il se tourna donc d'un autre côté.

Sachant que la nouvelle Carthage était d'une ressource infinie pour les ennemis, et qu'elle pouvait mettre un grand obstacle aux succès qu'il espérait, il se fit instruire pendant le quartier d'hiver, par des prisonniers, de tout ce qui la regardait. Il apprit que c'était presque la seule ville d'Espagne sur la Méditerranée qui eût un port propre à recevoir une flotte et une armée navale : qu'elle était située de manière que les Carthaginois pouvaient commodément y venir d'Afrique : qu'on y gardait une grande quantité d'argent : que tous les équipages des armées y étaient, et les ôtages de toute l'Espagne : et, ce qui était le plus important, que la garnison n'était que de mille hommes, parce qu'il ne

venait dans l'esprit à personne que, les Carthaginois étant maîtres de presque toute l'Espagne, quelqu'un osât songer à mettre le siége devant cette place : que la ville était d'ailleurs véritablement fort peuplée, mais d'artisans, de marchands et d'autres gens de cette espèce, tous parfaitement neufs en matière de guerre, et qui ne serviraient qu'à avancer la prise de la ville, si tout d'un coup il venait l'attaquer.

Il n'ignorait pas non plus ni la situation de la ville, ni les munitions qu'elle renfermait, ni la disposition de l'étang dont elle était environnée. Quelques pêcheurs l'avaient informé qu'en général cet étang était marécageux, guéable en beaucoup d'endroits, et que fort souvent la marée se retirait sur le soir. Tout cela lui fit conclure que, s'il venait à bout de son dessein, il incommoderait autant les ennemis qu'il avancerait ses propres affaires; que, si cela manquait, il lui serait aisé, tenant la mer, de se retirer sans perte, pourvu seulement qu'il mît son camp en sûreté ; chose qui n'était pas difficile, vu l'éloignement où étaient les troupes des ennemis. Ainsi, laissant tout autre dessein, il ne pensa plus pendant le quartier d'hiver qu'à faire les préparatifs de ce siége; et, ce qui est remarquable à l'âge où il était alors, il ne s'ouvrit sur cette entreprise à personne qu'à C. Lélius, jusqu'à ce qu'il crût qu'il était à propos de la déclarer.

L'armée et la flotte partent ensemble, et arrivent devant Carthagène. Polyb. l. 10, pag. 583. Liv. lib. 26, cap. 42.

Dès que le printemps fut arrivé, Scipion mit ses vaisseaux en mer, et ordonna à toutes les troupes auxiliaires des alliés de se rendre à Tarragone. Ensuite il fit conduire de là sa flotte et les vaisseaux de charge jusqu'à l'embouchure de l'Èbre, où il donna ordre aux légions de se rendre aussi en sortant de leurs quartiers

d'hiver. Il partit lui-même sur-le-champ de Tarragone avec cinq mille alliés pour aller se mettre à la tête de son armée. Dès qu'il fut arrivé, ayant assemblé ses troupes, « il commença par remercier les anciens sol- « dats du zèle et de l'affection qu'ils avaient témoignés « à son père et à son oncle pendant leur vie et après leur « mort, et de la valeur avec laquelle ils avaient conservé « au peuple romain une province dont la perte parais- « sait certaine. Il ajouta que ces défaites ne devaient « point les décourager : que ce n'était point par la va- « leur des Carthaginois que les Romains avaient été « vaincus, mais par la trahison des Celtibériens, sur la « foi desquels les généraux s'étaient trop légèrement « séparés les uns des autres : que les ennemis se trou- « vaient actuellement dans les mêmes circonstances ; « qu'ils s'étaient partagés en différentes contrées : que « les traitements indignes qu'ils faisaient à leurs alliés « avaient indisposé tous les Espagnols contre Carthage ; « qu'une partie avait déja traité avec lui par députés ; « que le reste en ferait autant dès qu'on verrait les Ro- « mains au-delà de l'Èbre : que les généraux des enne- « mis, n'étant pas d'accord entre eux, ne voudraient « point se joindre pour les combattre, et que, combat- « tant séparément, ils ne pourraient pas soutenir le « premier effort des Romains : que toutes ces raisons « devaient les animer à passer ce fleuve avec confiance, « et à attendre des dieux une protection déclarée ».

Après ce discours, ayant laissé à M. Silanus, qui commandait avec lui, trois mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux pour garder le pays en-deçà du fleuve, il passa de l'autre côté avec le reste de l'armée, sans rien découvrir à personne de son dessein, qui

etait, comme nous l'avons dit, d'emporter d'emblée la nouvelle Carthage.

Il faut se souvenir, dit Polybe après tout le récit qui vient d'être fait, que Scipion n'a encore que vingt-sept ans [1], et que les affaires dont il se chargea sont des affaires dont les disgraces précédentes ne laissaient espérer aucun succès. Engagé à les rétablir, il laisse les routes frayées et connues de tout le monde, et s'en fait de nouvelles que ni ses ennemis ni ceux qui le suivent ne peuvent deviner. Et ces nouvelles routes, il ne les prend que sur les réflexions les plus solides.

Après avoir donné ordre en secret à C. Lélius, qui devait commander la flotte, et à qui seul il avait fait part de son dessein, de cingler vers la nouvelle Carthage, aujourd'hui appelée *Carthagène*, il se mit à la tête des troupes de terre, et s'avança à grandes journées. Son armée était de vingt-cinq mille hommes de pied et de deux mille cinq cents chevaux. Après sept jours de marche il parut devant la ville, et campa du côté qui regarde le septentrion. Il avait ordonné à Lélius de faire un circuit avec sa flotte, et d'en régler la course de façon qu'elle entrât dans le port en même temps que l'armée paraîtrait du côté de la terre; ce qui fut exécuté ponctuellement. Scipion fit conduire derrière son camp un fossé et un double retranchement. Du côté de la ville il ne fit aucune fortification, la seule situation du poste le mettant à couvert de toute insulte.

Situation de Carthagène. Polyb. l. 10, pag. 583. Liv. lib. 26, cap. 42.

Polybe, avant que d'entrer dans le détail du siége, décrit la situation de la ville et des environs. Je la copierai d'après lui, sans crainte de me tromper, cet

[1] Selon Tite-Live, il n'en avait que vingt cinq.

auteur ayant été sur les lieux mêmes pour s'en mieux assurer.

Carthage-la-Neuve, dit-il, est située vers le milieu de la côte d'Espagne, dans un golfe tourné du côté du vent d'Afrique[1]. Ce golfe a environ vingt stades de profondeur (un peu moins d'une lieue) et dix de largeur à son entrée. Il forme une espèce de port, parce qu'à l'entrée s'élève une île, qui des deux côtés ne laisse qu'un passage étroit pour y aborder. Les flots de la mer viennent se briser contre cette île, ce qui donne à tout le golfe une parfaite tranquillité, excepté lorsque les vents d'Afrique, soufflant par ces deux ouvertures, agitent la mer. Ce port est fermé à tous les autres vents par le continent qui l'environne. Du fond du golfe s'élève une montagne en forme de péninsule, sur laquelle est la ville, qui, du côté de l'orient et du midi, est défendue par la mer, et du côté de l'occident par un étang qui se porte aussi vers le septentrion; en sorte que l'isthme, ou l'espace entre les deux mers, qui joint la ville au continent, n'est que de deux stades, c'est-à-dire d'un peu plus de deux cent huit toises. La ville, vers le milieu, est basse et enfoncée. Au midi on y va de la mer par une plaine. Le reste est environné de collines, deux hautes et rudes, et trois autres beaucoup plus douces, mais caverneuses et difficiles à approcher. L'enceinte de la ville n'était autrefois que de vingt stades[2].

Par cette situation des lieux, la tête du camp des Romains était en sûreté, se trouvant défendue d'un côté par l'étang, et de l'autre par la mer. Il n'y avait

[1] *Africus*, vent qui souffle entre l'occident et le midi.

[2] Moins d'une lieue.

que le milieu, placé vis-à-vis de ce que j'ai appelé l'*isthme*, qui fût exposé et sans défense. Scipion ne jugea pas à propos de le fortifier, soit que par là il eût dessein d'épouvanter les assiégés en marquant plus de confiance, soit que, disposé à attaquer, il voulût que rien ne l'arrêtat en sortant de son camp ou en s'y retirant.

Carthagène assiégée par terre et par mer. Polyb. l. 10, pag. 585. Liv. lib. 26, cap. 43.

La flotte étant arrivée à propos, comme on l'a dit, Scipion assembla son armée. Dans la harangue qu'il lui fit, il ne se servit, pour l'encourager, que des raisons qui lui avaient persuadé à lui-même d'entreprendre le siége, et que nous avons rapportées. « Après avoir « montré que l'entreprise était possible, et avoir fait « voir en peu de mots combien, si elle réussissait, elle « serait préjudiciable aux ennemis et avantageuse aux « Romains, il promit des couronnes d'or à ceux qui les « premiers seraient montés sur la muraille, et les ré- « compenses accoutumées à quiconque se signalerait « dans cette occasion. Enfin il ajouta que ce dessein lui « avait été inspiré par Neptune ; que ce dieu, lui ayant « apparu pendant le sommeil, lui avait promis qu'au « temps de l'attaque il le secourrait infailliblement, et « d'une manière si évidente, que toute l'armée recon- « naîtrait les effets de sa présence. » La justesse et la solidité des raisons qu'il apporta, les couronnes qu'il promit, et par-dessus tout cela l'assistance de Neptune montrée comme certaine, inspirèrent aux soldats une ardeur extraordinaire.

Le lendemain, ayant garni la flotte de traits de toute espèce, il donna ordre à Lélius, qui la commandait, d'attaquer la ville du côté de la mer. Du côté de la terre Scipion détacha deux mille de ses plus braves

soldats, leur donna des gens pour porter des échelles, et commença l'attaque vers les neuf heures du matin. Magon, qui commandait dans la ville, ayant partagé sa garnison, laissa cinq cents hommes dans la citadelle, et posta les cinq cents autres sur la colline qui est à l'orient. Deux mille habitants, à qui il distribua les armes qui se trouvèrent dans la ville, furent placés à la porte qui regardait l'isthme, et qui par conséquent conduisait au camp des Romains; et le reste des habitants eut ordre de se tenir prêt à venir au secours, en quelque endroit que la muraille fût insultée.

Dès que Scipion eut fait donner par les trompettes le signal de l'assaut, Magon fit marcher les deux mille hommes qui gardaient la porte, persuadé que cette sortie effraierait les ennemis, et renverserait leur dessein. Ces troupes fondent avec impétuosité sur ceux des Romains qui étaient rangés en bataille au bout de l'isthme. Il se donne là un grand combat. De part et d'autre, c'est-à-dire, de l'armée et de la ville, chacun anime les siens par de grands cris. Mais le secours n'était pas égal, les Carthaginois ne pouvant sortir que par une porte, et ayant un chemin de près de deux stades [1] à faire; au lieu que les Romains étaient à portée, et venaient de plusieurs côtés. Scipion, pour se ménager cet avantage, avait à dessein mis ses gens en bataille près de son camp, afin de laisser aux assiégés plus d'espace à parcourir pour venir au combat, voyant bien que, si ce premier corps, qui était l'élite des habitants, était une fois défait, tout serait en confusion dans la ville, et que personne n'aurait plus la hardiesse de sortir

[1] Deux cent cinquante pas.

de la porte. Comme de part et d'autre ce n'étaient que des troupes choisies qui combattaient, la victoire fut quelque temps douteuse et sans se déclarer. Enfin les Carthaginois, obligés de succomber, pour ainsi dire, sous le poids des soldats légionaires, dont le nombre augmentait sans cesse, furent repoussés. Grand nombre perdirent la vie sur le champ de bataille et en se retirant; mais la plus grande partie fut écrasée en entrant dans la porte; ce qui jeta les habitants dans une si grande consternation, que les murailles furent abandonnées. Peu s'en fallut que les Romains n'entrassent dans la ville avec les fuyards; mais du moins cette déroute leur donna lieu d'appliquer sans crainte leurs échelles.

Scipion se trouva dans la mêlée, mais, tant qu'il put, avec sûreté de sa personne. Trois soldats vigoureux marchaient devant lui et le couvraient de leurs boucliers contre les traits que l'on faisait voler de dessus les murs en grande quantité. Tantôt il voltigeait sur les côtés, tantôt il montait sur des lieux élevés : ainsi, voyant tout ce qui se passait, et étant vu de tout le monde, il contribua beaucoup à l'heureux succès de ce combat, chacun s'empressant pour mériter les louanges ou éviter les reproches d'un tel spectateur et d'un tel juge. Cette attention du général fit que rien ne fut négligé dans cette action, et que tous les ordres furent donnés et exécutés à propos.

Ceux qui montèrent les premiers aux échelles ne trouvèrent pas tant d'obstacle dans le courage des assiégés que dans la hauteur des murailles. Les ennemis s'aperçurent de l'embarras où elle les jetait, et leur résistance en devint plus vigoureuse. En effet, comme

ces échelles étaient fort hautes, les soldats y montaient en grand nombre à la fois, et les brisaient par la pesanteur du fardeau. Si quelques-unes résistaient, les premiers qui montaient jusqu'au bout étaient éblouis par la profondeur du précipice; et pour peu qu'ils fussent repoussés, ils ne pouvaient se retenir, et tombaient du haut en bas. Si l'on poussait contre eux, par les créneaux, des poutres, ou quelque autre chose semblable, tous ensemble étaient renversés et brisés contre terre. Malgré ces difficultés, les Romains ne laissèrent pas de continuer l'escalade avec la même ardeur et le même courage. Les premiers étant culbutés, les suivants prenaient leur place, jusqu'à ce qu'enfin, les soldats ne pouvant plus résister à la fatigue, le général fit sonner la retraite.

Les assiégés triomphaient en quelque sorte, croyant avoir détourné pour toujours le danger, et se flattaient au moins de pouvoir traîner assez le siége en longueur pour donner aux généraux carthaginois le temps de venir à leur secours. Ils ignoraient jusqu'où allait l'ardeur et la vivacité de Scipion. En attendant que la mer se retirât, il dispose cinq cents hommes avec des échelles sur le bord de l'étang. Il poste à l'endroit où le combat s'était donné des troupes fraîches, les exhorte à bien faire leur devoir, et leur fournit plus d'échelles qu'auparavant pour attaquer la muraille d'un bout à l'autre. On donne le signal, on applique les échelles, et les soldats y montent dans toute la longueur de la muraille. Il s'excite un grand trouble parmi les Carthaginois. Ils s'étaient imaginé n'avoir plus rien à craindre, et voilà qu'un nouvel assaut les rejette dans le même péril. D'un autre côté les traits leur manquaient, et le nombre des

morts leur abattait le courage. Leur embarras était extrême : cependant ils se défendirent aussi bravement qu'il était possible.

Pendant le plus grand feu de l'escalade, la mer commença à se retirer, et les eaux à quitter les bords de l'étang, en sorte que les Romains, qui ne savaient pas la cause de cet écoulement, ne pouvaient assez l'admirer. Alors Scipion, qui avait eu soin de tenir tout prêts des guides habiles et expérimentés, commanda aux troupes qu'il avait postées de ce côté-là d'entrer dans l'étang, et de ne rien appréhender. Un de ses grands talents était d'élever le courage de ceux qu'il exhortait, et de les remplir de confiance. Les soldats obéirent, et se jetèrent à l'envi dans l'étang. Il était environ midi ; et comme un vent de septentrion qui s'éleva poussait encore avec violence la marée qui se retirait déja d'elle-même, l'eau se trouva si basse, que les soldats n'en avaient au plus que jusqu'à la ceinture, et que dans quelques endroits à peine leur venait-elle jusqu'aux genoux. Ce fut alors que toute l'armée crut que quelque divinité conduisait l'entreprise, et qu'on se rappela tout ce que Scipion, dans sa harangue, avait promis du secours de Neptune ; et ce souvenir enflamma tellement le courage des soldats, qu'ils ne voyaient plus de danger, comptant qu'ils avaient ce dieu à leur tête.

Carthagène prise d'assaut et par escalade. Polyb. l. 10, pag. 588. Liv. lib. 26, cap. 46.

Tout le fort de l'attaque était vers la porte située vis-à-vis le camp des Romains. Cependant les cinq cents hommes qui avaient passé l'étang arrivèrent au pied de la muraille, et de là en gagnèrent le haut sans trouver de résistance ; car les habitants, la croyant imprenable de ce côté-là, n'avaient pris aucun soin de la fortifier, et n'avaient pas même cru devoir employer

des troupes pour la garder, portant toute leur attention du côté où les Romains paraissaient faire les plus grands efforts. Le détachement des cinq cents hommes dont nous venons de parler entra donc dans la ville sans obstacle, et dans le moment ils coururent vers la porte où les deux partis en étaient aux mains. Là, le combat occupait si fort, non-seulement les esprits, mais encore les yeux et les oreilles des Carthaginois, que personne ne s'aperçut de ce qui s'était passé de l'autre côté, sinon lorsqu'ils sentirent les coups dont on les frappait par-derrière, et qu'ils se virent entre deux corps d'ennemis. Les Carthaginois ne songèrent plus qu'à se mettre en sûreté par la fuite. Les Romains ayant brisé les barres de fer qui fermaient la porte, ceux qui étaient au-dehors entrèrent en foule. Les soldats qui étaient montés en assez grand nombre par-dessus les murailles, se répandirent de toutes parts pour égorger les habitants par ordre de Scipion, qui leur défendit en même temps de piller que le signal n'en fût donné. Voyant que les ennemis se sauvaient par deux endroits différents, les uns sur l'éminence tournée vers l'orient, et gardée par un corps de cinq cents hommes, les autres dans la citadelle, où Magon s'était retiré lui-même avec ceux des soldats qui avaient abandonné les murailles, il partagea aussi ses troupes en deux corps. Il envoya l'un pour s'emparer de la hauteur dont on vient de parler, pendant que lui-même marcha avec mille hommes du côté de la citadelle. L'éminence fut emportée dès la première attaque. Magon se mit d'abord en devoir de se défendre; mais, se voyant investi de toutes parts, sans espérance de pouvoir résister, il se rendit au vainqueur, avec la place et les troupes qu'il avait dedans.

Butin considérable. Liv. lib. 26, cap. 47.

Jusqu'à ce moment on avait fait main basse sur tous ceux des habitants qui étaient en âge de porter les armes; mais Scipion fit cesser le carnage dès qu'il se vit maître de la citadelle. Alors la ville fut abandonnée au pillage. Le butin fut très-considérable. Dix mille hommes libres devinrent prisonniers des Romains. Ils demeurèrent maîtres de toutes les machines de guerre, qui étaient en très-grand nombre. On porta au général beaucoup d'or et d'argent : deux cent soixante-seize coupes d'or, presque toutes d'une livre pesant; dix-huit mille trois cents livres d'argent, tant en monnaie qu'en vaisselle, qui valent, selon notre manière de peser l'argent, un peu plus de vingt-huit mille cinq cent quatre-vingt-treize marcs. On mit ces richesses entre les mains du questeur ou receveur, C. Flaminius, après avoir pesé et compté le tout devant lui. Polybe dit que tout l'argent qui avait été pris sur les Carthaginois se montait à plus de six cents talents [1], lesquels, joints aux quatre cents qu'il avait apportés de Rome, lui donnaient plus de mille talents [2] pour fournir aux frais de la guerre.

Polyb. pag. 593.

Manière de partager le butin usitée parmi les Romains. Polyb. l. 10, p. 589, 590.

La nuit étant venue, ceux qui avaient ordre de rester dans le camp y restèrent. Le général, avec mille soldats, se logea dans la citadelle. Il donna ordre aux autres troupes, par le ministère des tribuns, de sortir des maisons, de rassembler par cohortes sur la place tout le butin qu'ils avaient fait, et de passer la nuit auprès. Les armés à la légère furent amenés du camp et postés sur la colline qui regarde l'orient. Ainsi fut réduite en la puissance des Romains la nouvelle Carthage.

[1] Un million huit cent mille livres. = Probablement 3,600,000 deniers romains, valant 2,946,000 francs. — L.

[2] Trois millions.

Le lendemain, tout ce qui s'était pris tant sur la garnison que sur les citoyens et les artisans ayant été rassemblé sur le marché, les tribuns le distribuèrent à leurs légions, selon l'usage établi chez les Romains. Or, telle était la manière d'agir de ce peuple dans la prise des villes : on destinait une partie des troupes au pillage, mais jamais plus de la moitié. Ceux qui devaient exécuter le pillage étaient choisis sur tous les corps qui composaient l'armée, et chacun apportait à sa cohorte ou à sa légion ce qu'il avait pris. Le butin était vendu à l'encan, et les tribuns en partageaient le prix en portions égales, qui se donnaient non-seulement à ceux qui avaient occupé les postes nécessaires pour assurer le pillage, mais encore à ceux qui avaient gardé les tentes et les bagages, aux malades et aux autres qui avaient été détachés pour quelque fonction que ce fût. Et de peur qu'il ne se commît quelque infidélité dans cette partie de la guerre, on faisait jurer aux soldats, le premier jour qu'ils s'assemblaient, avant que d'entrer en campagne, qu'ils ne mettraient rien à part du butin, et qu'ils apporteraient fidèlement tout ce qu'ils auraient pris. Au reste, continue Polybe, les Romains, par cette sage coutume, se sont précautionnés contre les mauvais effets de la passion de s'enrichir ; car l'espérance d'avoir part au butin étant égale pour tous, et aussi certaine pour ceux qui restaient aux postes que pour ceux qui faisaient le pillage, la discipline était toujours exactement gardée. Il n'en est pas ainsi chez les peuples qui ont pour maxime que ce que chacun a pris dans le pillage des villes lui appartient : car alors la partie des troupes qui est frustrée du butin se trouve en même temps destituée du motif le plus puissant sur le soldat

pour l'engager à faire son devoir et à mépriser les périls, qui est la vue et l'attrait du gain. On sait que David ordonna « que celui qui aurait combattu et celui qui « serait demeuré au bagage, auraient la même part au « butin et le partageraient également », et que cette coutume devint une loi stable dans Israël.

1 Reg. xxx. 24, 25.

Il restait encore dans la ville des provisions que les ennemis avaient amassées : quarante mille boisseaux de blé-froment, et deux cent soixante et dix mille boisseaux d'orge. On força et l'on prit dans le port cent trente vaisseaux, la plupart avec leur charge, composée de blé, d'armes, de vivres, de fer, de voiles, de cordages, et autres matières nécessaires pour mettre une flotte en état d'agir. Scipion s'empara aussi de dix-huit galères, qui augmentèrent considérablement sa flotte : il en avait déja trente-cinq. Ainsi, de tant de biens que la conquête de Carthagène avait mis en la possession des Romains, la ville elle-même était le moins considérable.

Scipion harangue l'armée victorieuse, et loue son courage et son zèle.

Liv. lib. 26. cap. 48.

Ce jour-là Scipion, ayant confié la garde de la ville à Lélius et aux soldats de la flotte, ramena lui-même les légions dans le camp, et leur ordonna de prendre de la nourriture et du repos. Le lendemain, ayant assemblé les soldats de l'armée de terre et ceux des vaisseaux, « il commença par remercier les dieux immortels, non-« seulement de ce qu'ils avaient en un seul jour réduit « sous sa puissance la ville la plus opulente de toute la « province, mais de ce qu'ils y avaient auparavant ras-« semblé toutes les richesses de l'Afrique et de l'Espagne, « pour ôter aux ennemis toutes leurs ressources, et le « mettre lui et les siens dans l'abondance. Ensuite il « loua les soldats, dont la valeur avait surmonté tant

« d'obstacles sans pouvoir être arrêtée ni par la sortie « imprévue des Carthaginois, ni par la hauteur extraor- « dinaire des murailles, ni par le passage difficile d'un « étang inconnu, ni par une forte citadelle que défendait « une bonne garnison. Il avoua qu'il devait à tous un « succès si glorieux et si inespéré; mais que l'honneur « de la couronne murale était dû en particulier à celui « qui était monté le premier sur la muraille. Que celui « qui croyait avoir mérité une récompense si glorieuse « n'avait qu'à se présenter. »

Dispute fort vive au sujet de la couronne murale, terminée pacifiquement par Scipion. Liv. lib. 26, cap. 48.

Il s'en présenta deux au lieu d'un : Q. Trébellius, centurion de la quatrième légion, et Sext. Digitius, soldat de la flotte. La dispute s'échauffa extrêmement, beaucoup moins encore entre les deux prétendants qu'entre l'armée de terre et celle de mer, qui prenaient chacune hautement le parti de celui qui était de leur corps. Lélius, commandant de la flotte, parlait fortement pour les troupes maritimes, et Sempronius Tuditanus appuyait le parti des légions. Scipion, voyant que cette contestation était près de dégénérer en une sédition ouverte, nomma trois commissaires, qu'il chargea d'examiner mûrement la cause, et de décider, sur la déposition de témoins dignes de foi, lequel des deux compétiteurs était monté le premier sur la muraille. Ces commissaires furent C. Lélius et M. Sempronius, tous deux intéressés dans la cause, auxquels Scipion associa P. Corn. Caudinus, qui était neutre. Ils se mirent en devoir de prendre connaissance de cette affaire. Mais cet expédient, qui semblait devoir calmer les esprits, ne fit que les échauffer davantage; car Lélius et Sempronius, qui avaient retenu chacun leur parti dans le devoir avec assez de peine, ne se furent pas plus

tôt retirés en changeant la qualité de chefs en celle de juges, que les soldats ne gardèrent plus aucune mesure. Alors Lélius, quittant ses collègues, alla trouver Scipion sur son tribunal, et lui fit connaître l'état des choses. Il lui dit qu'on était prêt, de part et d'autre, à se porter aux dernières extrémités, et à faire d'une dispute d'honneur une véritable guerre civile. Il insista particulièrement sur ce que les soldats des deux partis étaient prêts à se parjurer, chacun regardant l'intérêt de sa cause, et non la vérité, dans ce qu'ils offraient d'attester par serment; et qu'il était à craindre que la peine d'un tel parjure ne retombât sur toute l'armée et sur la république.

Scipion, ayant loué la sage et religieuse attention de Lélius, convoqua l'assemblée, et, pour réunir tout d'un coup les esprits, déclara que Q. Trébellius et Sext. Digitius étaient montés dans le même temps sur la muraille, et que, pour récompenser leur valeur, il leur accordait à tous deux la couronne murale. Ensuite il donna des louanges, et distribua des récompenses aux autres, à proportion du courage que chacun avait fait paraître, et des services qu'il avait rendus pendant le siége. Lélius, amiral de la flotte, fut celui sur le mérite duquel il s'étendit davantage. Après lui avoir donné les plus grands éloges, ne craignant point de l'associer à sa gloire, jusqu'à le mettre de niveau avec lui-même, il lui fit présent d'une couronne d'or et de trente bœufs.

La couronne murale était ordinairement d'or, et façonnée par le haut en créneaux tels qu'il y en a aux murailles des villes. L'ardeur que nous voyons ici entre ces deux contendants montre l'effet merveilleux que

produisaient sur l'esprit des soldats ces marques d'honneur et de distinction ; et il en faut dire autant des autres récompenses militaires. Voilà ce qui rend des troupes invincibles.

Générosité de Scipion envers les ôtages et les prisonniers. Polyb. l. 10, pag. 591. Liv. lib. 26, cap. 49.

Scipion, après avoir ainsi loué et récompensé la valeur des siens, assembla les prisonniers, qui étaient, comme nous l'avons déja dit, près de dix mille, et ordonna qu'on en fît deux classes : une des gens distingués et des bourgeois de Carthagène, de leurs femmes et de leurs enfants ; l'autre, des artisans. Après avoir exhorté les premiers à s'attacher aux Romains et à ne jamais perdre le souvenir de la grace qu'il allait leur accorder, il les renvoya chacun chez eux. Ils se prosternèrent devant lui, et se retirèrent fondant en larmes, mais en larmes de joie, que tirait de leurs yeux un événement auquel ils s'attendaient si peu. Pour les artisans, il leur dit qu'ils étaient maintenant esclaves du peuple romain ; mais que, s'ils s'affectionnaient à la république, et lui rendaient, chacun selon sa profession, les services qu'ils devaient, ils pouvaient compter qu'on les mettrait en liberté dès que la guerre contre les Carthaginois serait heureusement terminée. Ils étaient au nombre de deux mille, qui eurent ordre d'aller donner leurs noms au questeur ; et on les partagea en bandes de trente, sur chacune desquelles on proposa un Romain pour y veiller.

Parmi le reste des prisonniers, Scipion choisit ceux qui avaient meilleure mine et le plus de vigueur pour en grossir le nombre de ses rameurs. Il leur fit la même promesse qu'aux artisans ; et les assura qu'après qu'il aurait vaincu les Carthaginois, il leur donnerait la

liberté, s'ils servaient les Romains avec zèle et avec affection.

Cette conduite à l'égard des prisonniers lui gagna, et à la république, l'amitié et la confiance des citoyens de Carthagène; et, par l'espérance de la liberté qu'il fit concevoir aux artisans, il leur inspira une grande ardeur pour son service; sans parler ici de l'augmentation considérable que reçurent ses forces de mer par un effet de cette même clémence à l'égard des prisonniers.

Il mit ensuite à quartier Magon et ceux des Carthaginois qui avaient été pris avec lui, deux desquels étaient du conseil des anciens, et quinze du sénat. Il les donna en garde à Lélius, lui enjoignant d'en avoir tout le soin possible. Puis, s'étant fait amener tous les ôtages des Espagnols, qui étaient au nombre de plus de trois cents, il commença par flatter et caresser les enfants les uns après les autres, leur promettant, pour les consoler, que dans peu ils reverraient leurs parents. Il exhorta les autres à ne pas se laisser abattre à la douleur. Il leur représenta « qu'ils étaient sous la puissance d'un « peuple [1] qui aimait mieux gagner les hommes par des « bienfaits que de les assujettir par la crainte, et s'unir « les peuples étrangers sous le nom honorable d'amis « et d'alliés, que de leur imposer le joug honteux de la « servitude ». Après cela, ayant choisi entre les dépouilles celles qui convenaient le plus à son dessein, il en fit des présents à chacun selon son sexe et son âge. Il donna aux petites filles des jeux d'enfants et des

[1] « Venisse eos in populi romani potestatem, qui beneficio quàm metu obligare homines malit; exterasque gentes fide ac societate junctas habere, quàm tristi subjectas servitio. » (Liv.)

bracelets, et aux jeunes garçons des couteaux et de petites épées.

Quelle bonté! quelle attention! Ayant demandé à tous les otages leur pays, et ayant su combien il y en avait de chaque nation, il envoya des courriers à leurs parents, et les fit avertir de venir retirer leurs enfants. Comme quelques villes lui avaient déja envoyé des députés pour redemander ceux qui leur appartenaient, il les leur remit sur-le-champ entre les mains, et ordonna au questeur C. Flaminius d'avoir grand soin des autres, et de les traiter avec beaucoup de douceur et d'humanité.

Sage conduite de Scipion à l'égard des dames qui se trouvèrent parmi les ôtages. Liv. lib. 26, cap. 49. Polyb. l. 10, pag. 592.

Pendant qu'il était occupé de ces soins, une dame fort âgée, femme de Mandonius, frère d'Indibilis, roi des Ilergètes, sortit de la foule des ôtages, et, s'étant jetée à ses pieds, elle le conjura, les larmes aux yeux, de recommander à ceux qui gardaient les dames d'avoir égard à leur sexe et à leur naissance. Scipion, qui n'entendit pas d'abord sa pensée, l'assura qu'il avait donné ordre qu'on ne les laissât manquer de rien. Mais cette dame reprenant la parole : « Ce ne sont pas, lui dit-elle, « ces commodités qui nous touchent : dans l'état où la « fortune nous a réduites, de quoi ne devons-nous pas « nous contenter? J'ai bien d'autres inquiétudes quand « je considère d'une part la licence de la guerre, et de « l'autre la jeunesse et la beauté des princesses que vous « voyez ici devant vous; car, pour moi, mon âge me « met à l'abri de toute crainte à cet égard. » Elle avait avec elle les filles d'Indibilis, et plusieurs autres de même rang, toutes dans la fleur de l'âge, qui la respectaient comme leur mère. Scipion comprenant alors quel était le sujet de sa crainte : « Ma propre gloire,

« dit-il, et celle du peuple romain, sont intéressées à « ne pas souffrir que la vertu, toujours respectable en « quelque lieu que ce puisse être, soit exposée dans mon « camp à un traitement indigne d'elle. Mais vous me « fournissez encore un nouveau motif d'y veiller avec « plus de soin, par l'attention vertueuse que vous faites « paraître à ne penser qu'à la conservation de votre « honneur au milieu de tant d'autres sujets de crainte. » Après cet entretien, il les confia à des officiers d'une sagesse éprouvée, et leur ordonna d'avoir pour elles tout le respect qu'ils pourraient rendre aux mères et aux femmes de leurs alliés et de leurs hôtes.

Il rend sans rançon une jeune princesse d'une rare beauté à Allucius, à qui elle était promise en mariage. Vive reconnaissance de ce prince. Liv. lib. 26, cap. 50. Polyb. l. 10, pag. 593.

Ce fut en cette occasion que ses soldats lui amenèrent une jeune personne d'une beauté si accomplie, qu'elle attirait sur elle les regards de tout le monde. Il voulut savoir qui elle était et à qui elle appartenait; et ayant appris, entre autres choses, qu'elle était sur le point d'être mariée à Allucius, prince des Celtibériens, il le manda avec les parents de cette jeune prisonnière. Et, comme on lui avait dit qu'Allucius l'aimait éperdument, ce seigneur espagnol ne parut pas plus tôt en sa présence, qu'avant même que de parler au père et à la mère, il le prit en particulier; et, pour calmer les inquiétudes qu'il pouvait avoir au sujet de la jeune Espagnole, il lui parla en ces termes : « Nous « sommes jeunes, vous et moi, ce qui fait que je puis « vous parler avec plus de liberté. Ceux des miens qui « m'ont amené votre épouse future, m'ont en même « temps assuré que vous l'aimiez avec une extrême ten-« dresse; et sa beauté ne m'a laissé aucun lieu d'en dou-« ter. Là-dessus, faisant réflexion que si, comme vous, « je songeais à prendre un engagement, et que je ne

« fusse pas uniquement occupé des affaires de ma patrie, « je souhaiterais que l'on favorisât une passion si hon-« nête et si légitime, je me trouve heureux de pouvoir, « dans la conjoncture présente, vous rendre un pareil « service. Celle que vous devez épouser a été parmi « nous comme elle aurait été dans la maison de son père « et de sa mère : je vous l'ai réservée pour vous en faire « un présent digne de vous et de moi. La seule recon-« naissance que j'exige de vous pour ce don, c'est que « vous soyez ami du peuple romain; et que, si vous me « jugez homme de bien, tel que mon père et mon oncle « ont paru aux peuples de cette même province, vous « sachiez qu'il y en a dans Rome beaucoup qui nous « ressemblent, et qu'il n'est point de peuple dans l'uni-« vers que vous deviez plus craindre d'avoir pour ennemi, « ni souhaiter davantage d'avoir pour ami. »

Allucius, pénétré de reconnaissance et de joie, baisait les mains de Scipion, et priait les dieux de le récompenser en sa place pour un si grand bienfait, puisque lui-même il n'était pas en état de le faire autant qu'il l'aurait souhaité et que le méritait son bienfaiteur. Scipion appela ensuite les père et mère et les autres parents de la jeune fille. Ils avaient apporté une grande somme d'argent pour la racheter; mais quand ils virent qu'il la leur rendait sans rançon, ils le conjurèrent, avec de grandes instances, de recevoir d'eux cette somme comme un présent, et témoignèrent que par cette complaisance et cette nouvelle grace il mettrait le comble à leur joie et à leur reconnaissance. Scipion, ne pouvant résister à des prières si vives et si pressantes, leur dit qu'il acceptait ce don, et le fit mettre à ses pieds. Alors, s'adressant à Allucius : *J'ajoute*, dit-il, *à la*

*dot que vous devez recevoir de votre beau-père cette somme, que je vous prie d'accepter comme un présent de noces.*

Ce jeune prince, charmé de la libéralité et de la politesse de Scipion, alla publier dans son pays les louanges d'un si généreux vainqueur. Il s'écriait, dans les transports de sa reconnaissance, « qu'il était venu dans l'Es« pagne un jeune héros semblable aux dieux, qui se « soumettait tout, moins encore par la force de ses « armes que par les charmes de ses vertus et la gran« deur de ses bienfaits ». C'est pourquoi, ayant fait des levées dans le pays qui lui était soumis, il revint quelques jours après trouver Scipion avec un corps de quatorze cents cavaliers.

Allucius, pour rendre plus durables les marques de sa reconnaissance, fit graver dans la suite l'action que nous venons de rapporter sur un bouclier d'argent dont il fit présent à Scipion; présent infiniment plus estimable et plus glorieux que tous les trésors et tous les triomphes. Ce bouclier, que Scipion emporta avec lui en retournant à Rome, périt au passage du Rhône avec une partie du bagage. Il était demeuré dans ce fleuve jusqu'à l'an 1656, que quelques pêcheurs le trouvèrent. Il est aujourd'hui dans le cabinet du roi.

Mémoires de l'Acad. des Bell.-Lettr. t. I, p. 182.

Éloge de Scipion.

J'aurai lieu dans la suite de m'arrêter sur ce qui regarde le caractère de Scipion, et je l'ai déja fait ailleurs avec assez d'étendue; mais je ne puis m'empêcher ici d'observer en peu de mots que, dans l'expédition dont nous parlons, il fait paraître toutes les qualités d'un grand général. Nous avons vu qu'il forma de lui-même le dessein le plus hardi qu'il fût possible d'imaginer, et tellement éloigné de toute vraisemblance, que les

ennemis ne soupçonnaient pas même qu'on pût y songer. Il passe le quartier d'hiver, non dans l'oisiveté et l'inaction, non à faire bonne chère ou à jouer, mais à s'informer sous main de ce qui avait quelque rapport à l'entreprise qu'il méditait, et à préparer sourdement tout ce qui pouvait contribuer à la faire réussir : il garde sur le tout un profond secret, et ne communique ses vues qu'à une seule personne à qui il se fiait entièrement, et qui lui était nécessaire pour les mettre à exécution. Dès que le printemps paraît, l'armée et la flotte partent sans savoir à quoi on les destine; elles arrivent ensemble précisément dans le moment et au lieu marqués, et Carthagène se trouve assiégée en même temps par terre et par mer. Le général le plus consommé dans le métier de la guerre pouvait-il prendre des mesures plus justes? Scipion n'avait alors que vingt-sept ans, tout au plus; et l'on peut dire que c'était ici son coup d'essai et les prémices de son commandement. Dans le siége même, quel courage, quelle intrépidité, mêlée pourtant d'une sage discrétion! quelle présence d'esprit, qui prévoit tout, qui suffit à tout, et qui donne partout les ordres nécessaires! Mais Scipion est encore plus grand, et se surpasse lui-même dans ce qui suit la prise de la ville et dans l'usage qu'il fait de la victoire, où il montre une grandeur d'ame, une noblesse de sentiments, un talent de gagner les cœurs, et, ce qui est au-dessus de tout, une vertu, une sagesse, une retenue, d'autant plus admirables, comme le remarque un historien, que Scipion alors était jeune, sans engagement et victorieux : *et juvenis, et cælebs, et victor.*

Val. Max. lib. 4, c. 3.

Après que Scipion eut réglé toutes choses de con-

cert avec Lélius, il lui donna une galère à cinq rangs; et, y ayant embarqué Magon et les sénateurs carthaginois qui avaient été pris avec lui, il l'envoya à Rome pour y porter la nouvelle de sa victoire. Il était persuadé que, comme on n'y espérait rien du côté de l'Espagne, on n'y aurait pas plus tôt appris les avantages qu'il avait remportés, que l'on reprendrait courage, et que l'on penserait plus sérieusement que jamais à pousser cette guerre. Pour lui, il resta quelque temps dans la nouvelle Carthage pour y exercer son armée navale, et montrer aux tribuns de quelle manière ils devaient exercer celle de terre.

Scipion envoie Lélius à Rome pour y porter la nouvelle de sa victoire. Polyb. l. 10, pag. 594. Liv. lib. 26, cap. 51.

Le premier jour les légions défilèrent devant lui sous les armes l'espace de quatre mille pas; le second, il leur ordonna de nettoyer et de fourbir leurs armes devant leurs tentes; le troisième, les troupes présentèrent aux yeux l'image d'une véritable bataille, les soldats se battant avec des épées de bois [1] qui avaient un bouton au bout, et lançant les uns contre les autres des javelots garnis aussi d'un bouton à la pointe; le quatrième fut destiné au repos et au divertissement; le cinquième on recommença l'exercice comme au premier jour : tant que les troupes restèrent à Carthagène, elles observèrent cette alternative de travail et de repos.

Scipion fait faire l'exercice aux troupes de terre et de mer.

Il n'oublia pas sa cavalerie; et il lui faisait faire devant lui toutes les évolutions qui lui conviennent selon les différents besoins et les différentes conjonctures où elle peut se trouver : surtout il l'exerçait à avancer sur l'ennemi, et à faire retraite, de manière que, lors même qu'on était obligé de presser la marche,

[1] Præpilatis.

on ne quittât pas ses rangs, et que le même intervalle se trouvât toujours entre les escadrons, rien n'étant plus dangereux que de mettre aux mains une cavalerie qui a perdu ses rangs.

Les soldats de la flotte, de leur côté, s'avançant en pleine mer pendant qu'elle était calme, éprouvaient la vitesse de leurs vaisseaux par la représentation d'une bataille navale.

Ces exercices, continués hors de la ville par mer et par terre, disposaient les corps et les esprits tout à la fois à des combats réels et véritables. C'était en tenant ainsi toujours les troupes en haleine que les Romains les rendaient infatigables, et les accoutumaient à garder en tous lieux et en tout temps la discipline militaire dans toute son exactitude.

Pendant ce même temps la ville retentissait du bruit que faisaient des ouvriers de toute espèce en travaillant dans les ateliers publics à fabriquer des armes de toute sorte, et généralement tout ce qui est nécessaire pour la guerre. Le général se trouvait partout, assistant aux exercices et de la flotte et des légions, et passant chaque jour un temps considérable à examiner les ouvrages de toute espèce, auxquels un nombre infini d'ouvriers travaillaient à l'envi les uns des autres dans les magasins et dans les arsenaux.

Dans tout ce que nous avons rapporté jusqu'ici du siége et de la prise de Carthagène, et des événements qui ont suivi, manque-t-il, par rapport à Scipion, quelque trait, quelque couleur au portrait d'un général accompli? Polybe, en traçant d'une main habile ce portrait, qui n'est point flatté, mais tiré d'après nature, a eu dessein sans doute d'instruire toute la postérité,

et de proposer aux généraux et aux officiers d'armées un modèle propre à former de grands hommes pour la guerre : car c'est là une des principales fins de l'histoire.

Scipion retourne à Tarragone. Polyb. l. 10, pag. 594. Liv. lib. 26, cap. 51.

Lorsque Scipion crut ses troupes suffisamment exercées, et la ville à couvert de toute insulte par les fortifications qu'il y avait faites et la garnison qu'il y laissa, il partit pour se rendre à Tarragone. Ayant rencontré en chemin les ambassadeurs de plusieurs nations, il en expédia quelques-uns sur-le-champ ; il remit à donner audience aux autres quand il serait arrivé à Tarragone, où il avait ordonné à tous les alliés, tant anciens que nouveaux, de se rendre.

Les Carthaginois dissimulent leur douleur sur la prise de Carthagène. Liv. ibid.

La prise de Carthagène causa une terrible consternation parmi les Carthaginois. D'abord leurs généraux supprimèrent cette nouvelle. Mais dans la suite, ne pouvant plus la cacher ni la dissimuler, ils affectaient de diminuer autant qu'ils pouvaient le mérite de cette victoire. Ils disaient « qu'il ne s'agissait que d'une seule « ville surprise par un coup fourré [1] : que cependant un « si petit objet avait suffi pour enfler le cœur d'un jeune « général qui, par une joie insolente, donnait à ce « faible avantage l'air d'une conquête importante et « d'une grande victoire ; mais qu'au moment qu'il ap- « prendrait que les trois généraux carthaginois appro- « chaient avec leurs trois armées, les calamités de sa « maison se présenteraient à sa mémoire, et rabattraient « beaucoup de sa fierté et de son orgueil ». Voilà ce qu'ils publiaient en parlant au peuple et aux soldats ;

[1] « Necopinato adventu ac propè furto unius diei.... interceptam. Cujus rei tam parvæ præmio elatum insolentem juvenem, immodico gaudio speciem magnæ victoriæ imposuisse. »

mais dans le fond ils sentaient parfaitement combien la perte de Carthagène leur était préjudiciable, et combien elle donnait d'avantage à leurs ennemis pour l'avenir.

---

# LIVRE DIX-HUITIÈME.

Ce livre ne renferme que l'histoire de trois années, 542, 543, 544. Il contient principalement divers combats de Marcellus contre Annibal, la prise de Tarente par Fabius, les avantages remportés par Scipion en Espagne, la mort de Marcellus, le passage d'Asdrubal en Italie, l'entière défaite de ce général par les deux consuls Livius et Néron.

§ I. *Marcellus prend quelques villes du Samnium. Fulvius est battu et tué dans un combat contre Annibal, près d'Herdonée. Combats entre Marcellus et Annibal sans avantage bien décidé. Conjuration des Campaniens découverte. On ravitaille la citadelle de Tarente. Ambassadeurs de Syphax à Rome, et des Romains à Syphax. Ambassade au roi d'Égypte. La flotte romaine ravage l'Afrique. Dispute au sujet du dictateur. Nouvelle dispute entre le dictateur et les tribuns. Lélius arrive à Rome. Département des provinces. Valérius Flaccus, nommé prêtre de Jupiter, réforme ses mœurs, et rétablit un privilége attaché à sa charge. Plaintes et murmures des colonies romaines : douze refusent de fournir leur contingent. Les consuls leur font de vifs reproches.*

*Les dix-huit autres colonies font leur devoir avec joie. Or tiré du trésor secret pour les pressants besoins de l'état. On nomme des censeurs. Ils exercent leur charge avec une juste sévérité.*

An. R. 542.
Av J.C. 210.

M. CLAUDIUS MARCELLUS. IV.
M. VALÉRIUS LÉVINUS. II.

Marcellus prend quelques villes du Samnium. Liv. lib. 27, cap. 1.

Les affaires d'Espagne nous ont fait perdre de vue pour quelque temps celles d'Italie. Le consul Marcellus s'étant rendu maître de Salapie par intelligence, comme nous l'avons dit, prit de force Maronée et Mèles sur les Samnites. Il y défit environ trois mille hommes qu'Annibal y avait laissés en garnison, et abandonna à ses soldats tout le butin, qui fut assez considérable. Il y trouva aussi deux cent quarante mille boisseaux de blé, et cent dix mille boisseaux d'orge.

Fulvius est battu et tué dans un combat contre Annibal près d'Herdonée. Liv. ibid.

Ces avantages ne lui causèrent pas tant de joie qu'il ressentit de douleur pour la perte que fit quelques jours après la république auprès de la ville d'Herdonée [1], lieu malheureux pour les Romains, qui y avaient déja été battus deux ans auparavant par Annibal. Le proconsul Cn. Fulvius, portant le même prénom et le même nom que le préteur qui avait été vaincu dans l'action que je viens de rappeler, était campé auprès d'Herdonée, dans l'espérance de reprendre cette ville, qui, après la bataille de Cannes, avait quitté le parti des Romains. Annibal, informé que le proconsul se tenait peu sur ses gardes, marcha vers Herdonée avec tant de promptitude,

[1] Ou Erdonée, dans la Pouille. = Au sud-est de Lucérie, sur la voie qui conduisait de Beneventum à Canusium. — L.

que les Romains le virent arrivé avant qu'ils fussent informés de sa marche. Il leur présenta la bataille, que Fulvius, plein d'audace et de bonne opinion de lui-même, accepta sans balancer. Le combat fut vif, et les Romains se comportèrent en braves gens. Dans le feu de l'action, Annibal détacha sa cavalerie, dont une partie alla fondre sur leur camp, et l'autre attaqua par-derrière ceux qui étaient aux mains avec les Carthaginois. Pour-lors les Romains, se voyant entre deux ennemis, furent mis en désordre. Les uns prirent la fuite ouvertement; les autres, après avoir fait de vains efforts pour se défendre, furent taillés en pièces. Cn. Fulvius lui-même resta sur la place, avec onze tribuns légionaires : sept mille hommes selon quelques-uns, et treize mille selon d'autres, périrent dans cette action. Le vainqueur demeura maître du camp et de tout le butin.

Combats entre Marcellus et Annibal, sans avantage bien décidé. Liv. lib. 27, cap. 2.

Marcellus, sans être trop effrayé de cette perte, écrivit au sénat pour lui apprendre le malheur du proconsul et de l'armée qui avaient péri auprès d'Herdonée. Il marqua « qu'il marchait contre Annibal; et qu'ayant bien su, « après la bataille de Cannes, rabattre l'orgueil que lui « donnait une victoire si complète, il saurait bien en- « core lui arracher la joie que lui inspirait ce dernier « avantage ». En effet, il va chercher Annibal, et lui présente la bataille. L'action fut vive et longue, et l'avantage à peu près égal. Annibal se retire de nuit, et est suivi par le consul, qui le joignit dans l'Apulie auprès de Venouse. Là ils passèrent plusieurs jours à se harceler dans des actions où les Romains avaient presque toujours l'avantage, mais qui pouvaient plutôt passer pour de légères escarmouches que pour de véri-

tables combats. Annibal décampait ordinairement pendant la nuit, et épiait l'occasion de tendre des piéges à son ennemi : mais Marcellus s'attachait à ne le suivre que de jour, et après avoir fait reconnaître soigneusement les lieux.

Conjuration des Campaniens découverte. Liv. lib. 27, cap. 3.

Cependant Q. Fulvius Flaccus, qui commandait toujours dans Capoue avec le titre de proconsul, découvrit une nouvelle conspiration tramée par les Campaniens. Dans la crainte que le séjour trop délicieux de cette ville ne corrompît ses soldats comme il avait corrompu ceux d'Annibal, il en avait fait sortir ses troupes, et les avait obligées de se bâtir des casernes hors des portes et des murailles. Ces casernes étaient la plupart construites de claies, de planches ou de roseaux, et couvertes de chaume, toutes matières combustibles. Cent soixante et dix Campaniens, à la sollicitation de deux frères de la famille des Blosiens, l'une des plus considérables de la ville, avaient conjuré de brûler le tout dans l'espace d'une seule nuit. Le complot ayant été découvert par les esclaves des Blosiens mêmes, le proconsul fit aussitôt fermer les portes de la ville ; et, ayant mis les soldats sous les armes, il arrêta tous les complices ; et après qu'on leur eut donné la question avec beaucoup de rigueur, ils furent condamnés à la mort, et exécutés sur-le-champ. On donna la liberté aux dénonciateurs, et à chacun d'eux dix mille as [1].

On ravitaille la citadelle de Tarente.

Au milieu de divers événements heureux ou malheureux qui attiraient l'attention des Romains, on n'oubliait pas la citadelle de Tarente. On envoya M. Ogulnius et P. Aquilius en Étrurie pour acheter des blés,

[1] 500 livres.

et les faire transporter par mer à Tarente. Avec ces provisions partit un renfort pour la garnison de la citadelle, composé de mille soldats moitié romains, moitié alliés, tirés de l'armée qui gardait la ville de Rome.

Valère est mandé de Sicile pour présider aux assemblées. Liv. lib. 27, cap. 4.

On était sur la fin de la campagne, et le temps de l'élection des magistrats approchait. Mais Marcellus ayant écrit au sénat qu'il était actuellement occupé à poursuivre Annibal qui fuyait devant lui et refusait le combat, et qu'il était de la dernière importance de ne le pas perdre de vue, les sénateurs se trouvèrent dans l'embarras : car d'un côté ils ne jugeaient pas qu'il fût à propos d'interrompre les opérations militaires du consul en le faisant revenir à Rome dans le temps qu'il était le plus nécessaire à l'armée; et de l'autre, ils craignaient que la république ne se trouvât sans consuls pour l'année prochaine. Ils crurent que le meilleur parti était de mander le consul Valère, quoiqu'il fût en Sicile, et qu'il lui fallût repasser la mer. Ainsi le préteur L. Manlius lui écrivit par ordre du sénat, et lui envoya les lettres de Marcellus, afin qu'il connût, par la lecture qu'il en ferait, les raisons que les sénateurs avaient de le faire revenir plutôt que son collègue.

Ambassadeurs de Syphax à Rome.

Ce fut à peu près dans ce temps qu'il vint à Rome des ambassadeurs de la part du roi Syphax pour apporter la nouvelle des avantages que ce prince avait remportés dans la guerre qu'il avait contre les Carthaginois. Ils assuraient que « Carthage n'avait pas de plus grand « ennemi que Syphax, ni les Romains de meilleur ami : « qu'il avait déja envoyé des ambassadeurs en Espagne « aux deux Scipions; que maintenant il envoyait à la

« source même et à la capitale de l'empire demander « l'amitié des Romains ». Le sénat ne se contenta pas de faire à Syphax une réponse très-obligeante ; il nomma pour ambassadeurs auprès de lui L. Génucius, P. Pétélius et P. Popilius, qui furent chargés, en accompagnant ceux de Syphax à leur retour, de lui porter pour présent une robe à la romaine, une tunique de pourpre, une chaise curule et une coupe d'or pesant cinq livres (sept marcs six onces et demie). Ils avaient ordre, par la même occasion, de voir les autres petits rois d'Afrique, et de leur offrir de la part du sénat des robes brodées de pourpre et des coupes d'or du poids de trois livres (quatre marcs cinq onces et demie)[1].

Ambassade vers Syphax.

On fit aussi partir M. Atilius et Manius Acilius pour se rendre à Alexandrie auprès de Ptolémée (Philopator) et de Cléopatre, qui régnaient alors. Ils devaient leur demander le renouvellement de l'alliance et de l'amitié qui avait été contractée entre la république et les rois d'Égypte, et leur donner pour présents, au roi une robe et une tunique de pourpre avec une chaise d'ivoire, et à la reine un manteau brodé avec une espèce de voile de pourpre[2].

Ambassade au roi d'Égypte.

M. Valérius, conformément aux lettres de son collègue et à l'ordre du sénat, partit de Sicile avec dix galères pour se rendre à Rome, après avoir remis le commandement de la province et de l'armée au préteur Cincius, et envoyé en Afrique M. Valérius Messala, général de la flotte, avec ce qui lui restait de vaisseaux, tant pour ravager le pays ennemi que pour examiner les mouvements et les desseins des Carthaginois. Le

Le consul Valère revient à Rome, et rend compte des affaires de Sicile. Liv. lib. 27, cap. 5.

[1] Quatre marcs 48 grains. — L. [2] Amiculum.

consul, étant arrivé à Rome, assembla aussitôt le sénat, et lui rendit compte de ce qu'il avait fait en Sicile. Il dit, « qu'après une guerre de près de soixante ans [1], « pendant laquelle on avait souvent essuyé des pertes « très-considérables sur terre et sur mer, il avait enfin « achevé de soumettre cette île à la puissance du peuple « romain : qu'il n'y restait pas un seul Carthaginois, et « que tous les Siciliens que la crainte avait chassés de « leur patrie étaient revenus dans leurs villes et dans « leurs campagnes, où ils s'occupaient à labourer la « terre et à l'ensemencer; que cette île, si long-temps « ravagée par la guerre, se voyait heureusement repeu- « plée, et en état, par le rétablissement de l'agriculture, « non-seulement de nourrir ses habitants, mais encore « de fournir des vivres en abondance au peuple romain, « tant en paix qu'en guerre. »

Ensuite on fit entrer dans le sénat Mutines, et ceux qui, comme lui, avaient bien mérité de la république. On leur accorda à tous des honneurs et des récompenses proportionnés à leurs services, selon la parole que leur en avait donnée le consul : on donna même à Mutines la qualité de citoyen romain, en vertu d'une loi que proposa un tribun du peuple autorisé par un arrêt du sénat.

La flotte romaine ravage l'Afrique. Liv. lib. 27, cap. 5

Pendant que ces choses se passaient à Rome, M. Valérius Messala, étant arrivé en Afrique avant le jour avec cinquante vaisseaux, fit une descente sur les terres d'Utique, dont les habitants ne s'attendaient point à une pareille hostilité; et, après avoir ravagé tout le pays, il rentra dans ses vaisseaux avec un grand nom-

[1] Cinquante-cinq ans, depuis l'année de Rome 488.

bre de prisonniers et un riche butin, et retourna aussitôt en Sicile, où il aborda au port de Lilybée, n'ayant employé que treize jours à cette expédition. Alors il interrogea ses prisonniers sur la situation des affaires de l'Afrique afin d'en rendre compte au consul. « Il sut « par leur rapport qu'il y avait à Carthage cinq mille « Numides commandés par Masinissa, fils de Gala, « jeune prince d'une valeur extraordinaire, et qu'on « levait dans toute l'Afrique d'autres soldats merce-« naires pour les envoyer à Asdrubal en Espagne : et « que ce dernier avait ordre de passer au plus tôt en « Italie avec le plus de troupes qu'il pourrait pour se « joindre à son frère Annibal; que les Carthaginois « fondaient toutes leurs espérances sur cette jonction : « qu'outre cela ils équipaient une grande flotte pour « rentrer en Sicile, et qu'on croyait qu'elle y passerait « incessamment. »

Dispute au sujet du dictateur.

Quand le consul M. Valérius eut lu les lettres de Messala, qui l'instruisaient de toutes ces particularités, les sénateurs furent si effrayés de ces préparatifs des ennemis, qu'ils crurent que le consul ne devait pas attendre le temps des élections, mais nommer un dictateur pour y présider, et retourner sur-le-champ dans sa province. Une difficulté les arrêtait. Le consul déclara que, quand il serait de retour en Sicile, il choisirait pour dictateur M. Valérius Messala, qui y commandait actuellement la flotte. Or, les sénateurs prétendaient que le dictateur ne pouvait être nommé que sur les terres appelées *romaines*, et que ces terres étaient renfermées dans les bornes de l'Italie. Après plusieurs contestations, le peuple, de concert avec le sénat, ordonna que l'on créât dictateur Q. Fulvius Flaccus, qui était

pour-lors à Capoue. Le consul prévint le jour de cette assemblée du peuple, en partant secrètement la nuit qui le précéda pour retourner en Sicile. Les sénateurs, déconcertés par cette retraite, écrivirent au consul Marcellus, pour le prier de secourir la république abandonnée par son collègue, et de nommer dictateur celui que le peuple avait désigné. Marcellus créa dictateur Q. Fulvius; et celui-ci nomma pour général de la cavalerie P. Licinius Crassus, grand-pontife.

Nouvelle dispute entre le dictateur et les tribuns. Liv. lib. 27, cap. 6.

Lorsqu'il s'agit de procéder à l'élection des consuls, il survint une nouvelle difficulté. La centurie des jeunes appelée *Galeria*, à laquelle il était échu par le sort de donner la première son suffrage, nomma consul Q. Fulvius, actuellement dictateur, et Q. Fabius, et les autres centuries paraissaient déterminées à confirmer ce choix. Deux tribuns s'y opposèrent, prétendant qu'il était contre l'ordre de créer consul celui qui était dictateur, et de le faire ainsi passer sans intervalle d'une charge à une autre; et que d'ailleurs il n'était pas moins contre la bienséance d'élever au consulat celui-là même qui présidait à l'élection des consuls. Après de longues disputes, le dictateur et les tribuns convinrent de s'en rapporter au sénat. Comme la chose n'était pas sans exemple, et que d'ailleurs il paraissait d'une grande importance qu'on mît à la tête des armées les généraux les plus habiles et les plus expérimentés dans le métier de la guerre, le sénat fut d'avis qu'on ne devait point apporter d'obstacle à la liberté des suffrages. Les tribuns s'étant rendus à ces raisons, l'assemblée suivit son plan : Q. Fabius Maximus fut créé consul pour la cinquième fois, et Q. Fulvius Flaccus pour la quatrième. Ensuite l'on créa préteurs L. Véturius Philo,

T. Quintius Crispinus, C. Hostilius Tubulus et C. Aurunculéius.

Sur la fin de cette campagne, une flotte carthaginoise, composée de quarante vaisseaux, sous la conduite d'Amilcar, passa en Sardaigne, et fit une descente sur les terres des Olbiens; mais le préteur P. Manlius Vulson étant venu à la rencontre des ennemis, ils se rembarquèrent; et, ayant tourné autour de l'île, ils allèrent ravager le territoire de Caralis (*Cagliari*), dans la partie opposée, et s'en retournèrent en Afrique avec un butin considérable de toute espèce.

Lélius arrive à Rome. Liv. lib. 27, cap. 7.

Vers le même temps C. Lélius arriva à Rome, trente-quatre jours après être parti de Tarragone. Il entra dans la ville avec ses prisonniers, autour desquels il se fit un grand concours de peuple. Ils n'étaient que quinze ou seize, mais gens distingués. Dès le lendemain, ayant été introduit dans le sénat, il raconta ce qu'avait fait Scipion en Espagne : « qu'il avait pris en un jour « Carthagène, la capitale de toute la province : qu'il « avait repris plusieurs des villes qui s'étaient soulevées, « et en avait attiré d'autres dans le parti de la répu- « blique ». Le rapport des prisonniers se trouva conforme aux lettres que M. Valérius Messala avait écrites. Ce qui alarma davantage les sénateurs, fut le passage d'Asdrubal dans l'Italie, dans un temps où elle avait bien de la peine à résister aux seules forces d'Annibal. Lélius fut ensuite présenté au peuple, à qui il rendit compte de toutes choses comme il avait fait au sénat. On ordonna des actions de graces pendant un jour pour les heureux succès que P. Scipion avait eus; et Lélius fut renvoyé promptement en Espagne avec les mêmes vaisseaux qui l'avaient amené.

Q. FABIUS MAXIMUS. V.
Q. FULVIUS FLACCUS. IV.

An. R. 543.
Av. J.C. 209.

Département des provinces.
Liv. lib. 27, cap. 7.

Les deux consuls entrèrent dans l'exercice de leur charge, selon la coutume, le jour des ides de mars, c'est-à-dire le quinze. Ils eurent l'un et l'autre pour département l'Italie : Fabius du côté de Tarente, et Flaccus dans la Lucanie et le Brutium. On continua le commandement à Marcellus pour une année. Crispinus fut envoyé à Capoue, C. Aurunculéius en Sardaigne, L. Véturius à Rimini. M. Valérius et L. Cincius furent continués en Sicile. On ne fit aucun changement dans les généraux ni dans les armées d'Espagne, sinon que l'on continua le commandement à Scipion et à Silanus, non pour un an, mais pour autant de temps que le sénat le jugerait à propos.

C. Mamilius Vitulus parvient le premier d'entre les plébéiens à la dignité de grand-curion [1].

Valérius Flaccus, nommé prêtre de Jupiter, réforme ses mœurs, et rétablit un privilége attaché à sa charge.
Liv. lib. 27, cap. 8.

Dans le même temps, P. Licinius, grand-pontife, obligea C. Valérius Flaccus, malgré lui, de se faire sacrer prêtre de Jupiter. Le fait est très-particulier. Ce Flaccus s'était décrié pendant sa jeunesse par son indolence et par le dérèglement de ses mœurs. Ces deux défauts l'avaient rendu odieux à L. Flaccus, son frère, et à tous ses autres parents. Licinius, ami sans doute de sa maison, ne perdit pas l'espérance de le ramener à son devoir. Il lui représenta quel malheur c'était pour lui que d'affliger ainsi et de déshonorer toute sa famille;

[1] Il y avait trente curies à Rome, comme il a été expliqué ailleurs. Chaque curie avait son chef, nommé *curion*, qui était chargé de tout ce qui regardait les cérémonies de religion de sa curie. Le premier d'entre eux s'appelait le *grand-curion*.

et lui fit entendre qu'un moyen sûr de rétablir sa réputation, serait de prendre une charge de prêtre de Jupiter, et d'en remplir de telle sorte les fonctions, que la sagesse de sa conduite couvrît et fît oublier toutes les fautes et tout le dérangement de sa vie passée. Le jeune homme le crut, et se livra à ses conseils. Occupé uniquement de l'étude des cérémonies sacrées, du soin des sacrifices et du culte des dieux, il renonça si bien à ses anciennes habitudes, que parmi les jeunes Romains il n'y en avait aucun qui fût plus généralement estimé des premiers du sénat, ni plus considéré dans sa famille et dans toute la ville.

C'est une grande affliction pour des pères, il faut en convenir, et la plus sensible qui puisse leur arriver, que de voir leurs enfants s'écarter de leur devoir et s'abandonner au dérèglement. Mais ce qui arrive ici est pour eux une importante leçon, qui leur apprend à mettre de la différence[1] entre des fautes causées par la vivacité de l'âge qui laissent des ressources, et celles qui viennent d'un caractère endurci dans le mal et absolument incorrigible; à ne point désespérer du retour de leurs enfants; à les y préparer par des remontrances mêlées de bonté et de douceur; à ne point employer à leur égard des menaces outrées et des voies de rigueur, qui ne sont propres qu'à aigrir et à irriter leurs passions; enfin, et ce moyen ne se trouve que dans le christianisme, à mériter par leur propre conduite que celui qui a un pouvoir souverain sur les cœurs change celui de leurs enfants.

Le jeune homme dont nous parlons s'acquit avec le

[1] « Adhibenda est moderatio, quæ sanabilia ingenia distinguere a deploratis sciat. » (SEN. *de Clem.* l. 1, c. 2.)

temps une si grande réputation de probité et de sagesse, qu'il se crut en état d'entreprendre de rentrer en possession d'un privilége attaché autrefois à sa charge, et dont ceux qui l'avaient exercée avant lui étaient déchus depuis plusieurs années par leur indignité. Ce privilége consistait à avoir droit d'entrer dans le sénat. En effet, pour faire revivre cette prérogative, il s'y présenta. Le préteur L. Licinius lui ayant ordonné de sortir, il demanda le secours et l'appui des tribuns. Il soutenait que c'était un privilége accordé anciennement aux prêtres de Jupiter, avec la robe bordée de pourpre et la chaise curule. Le préteur, au contraire, prétendait qu'un pareil droit devait être fondé non sur des exemples surannés qu'on tirait des ténèbres d'une antiquité inconnue, mais sur une possession constante et sur un usage récent; et il assurait qu'aucun prêtre de Jupiter n'avait joui de ce droit depuis un temps immémorial. Les tribuns répliquèrent que la mauvaise conduite des prêtres avait pu faire tort à leurs personnes, non à leur sacerdoce. Le préteur ne persista point dans son opposition. Flaccus fut admis dans le sénat avec un consentement général des sénateurs et du peuple; et tout le monde jugea qu'il avait mérité cette distinction plutôt par la pureté de ses mœurs que par le droit de sa charge.

Plaintes et murmures des colonies romaines. Liv. lib. 27, cap. 9.

Un soulèvement inopiné causa, dans cette même année, beaucoup d'alarme à Rome; et il pouvait en effet avoir de très-funestes suites. Les Latins et les alliés murmuraient ouvertement dans leurs assemblées, et se plaignaient « que par les levées d'hommes et d'argent « qu'on faisait depuis dix ans sur eux on avait épuisé « leurs familles et leurs bourses : qu'il n'y avait point

« de campagne qui ne fût signalée par quelque grande « défaite : que les batailles ou les maladies leur enle« vaient tous leurs citoyens : qu'ils regardaient comme « perdus pour eux beaucoup plus ceux qui avaient été « enrôlés par les Romains que ceux qui avaient été « pris par les ennemis, puisque Annibal les renvoyait « sans rançon dans leur pays, au lieu que les Romains « les reléguaient loin de l'Italie, dans des contrées où « ils vivaient en exilés bien plus qu'en soldats ; que « ceux de Cannes souffraient depuis huit ans en Sicile « un opprobre qui ne finirait qu'avec leur vie, puisque « les Carthaginois, dont la retraite seule devait les déli« vrer, étaient plus forts et plus redoutables que jamais : « que, si l'on ne leur renvoyait point les anciens sol« dats, et qu'on les obligeât toujours d'en fournir de « nouveaux, il ne leur resterait bientôt plus personne : « qu'ainsi, avant que de se voir réduits à la dernière « disette d'hommes et d'argent, ils étaient résolus de « refuser au peuple romain des secours ; qu'aussi-bien « la nécessité les mettrait au premier jour hors d'état « de les lui accorder : que, si les Romains voyaient « tous les alliés dans la même disposition, ils songe« raient infailliblement à faire la paix avec les Cartha« ginois ; qu'autrement l'Italie ne serait jamais tran« quille tant que vivrait Annibal ». Voilà ce qui se passa dans les assemblées des alliés.

Douze refusent de fournir leur contingent. Les consuls leur font de vifs reproches.

Trente[1] d'entre les colonies romaines avaient actuellement à Rome leurs députés. De ces trente il y en eut douze qui déclarèrent nettement aux consuls qu'elles n'avaient ni argent ni soldats à leur donner. Les con-

[1] Il y en avait jusqu'à ce temps-ci, selon Sigonius, cinquante-trois.

suls, frappés d'une déclaration aussi funeste qu'elle était nouvelle, crurent que, pour les détourner d'un dessein si pernicieux, il était plus à propos d'employer les réprimandes qu'une douceur qui ne servirait qu'à les rendre plus fiers. Ils leur répondirent donc « qu'ils « avaient été assez hardis pour faire aux consuls une « proposition que les consuls eux-mêmes n'oseraient « répéter dans le sénat ; que le discours qu'ils tenaient « ne devait pas être regardé comme un simple refus de « contribuer à l'entretien de la guerre, mais comme « une véritable révolte contre le peuple romain : qu'ils « retournassent donc au plus tôt dans leurs colonies, « et qu'ils en délibérassent tout de nouveau avec leurs « concitoyens, de manière que l'on pût penser qu'une « proposition si criminelle avait été plutôt sur leurs « lèvres que dans leurs cœurs : qu'ils eussent soin de « leur représenter qu'ils n'étaient ni des Campaniens ni « des Tarentins, mais des Romains ; que leurs pères, « nés à Rome, en avaient été détachés pour aller ha- « biter les terres qu'on avait prises sur les ennemis, et « afin d'augmenter et d'étendre le nom romain ; que ce « que des enfants devaient à leurs pères, ils le devaient « à Rome, et qu'ils ne pouvaient pas penser autrement, « à moins qu'ils n'eussent étouffé dans leurs cœurs tous « les sentiments d'une juste reconnaissance : qu'encore « un coup, ils remissent l'affaire en délibération, et « qu'ils fissent réflexion que le discours qui venait de « leur échapper n'allait pas à moins qu'à détruire l'em- « pire romain, et à mettre la victoire entre les mains « d'Annibal ».

Les consuls, à différentes reprises, employèrent inutilement bien des discours pour faire entendre raison aux

députés. Insensibles à toutes leurs remontrances, ils répliquèrent « qu'ils n'avaient aucune représentation à « faire de la part des Romains à ceux qui les avaient « envoyés, et qu'il n'était pas nécessaire que leurs peu- « ples remissent en délibération une affaire qui était « toute décidée, puisqu'ils n'avaient ni argent ni soldats « à fournir ».

Les consuls, voyant qu'ils étaient inflexibles, firent leur rapport dans le sénat. Cette nouvelle jeta dans tous les esprits une telle consternation, que la plupart s'é- crièrent « que c'en était fait de l'empire; que les autres « colonies imiteraient un si pernicieux exemple, et que « tous les alliés sans doute avaient conspiré de livrer la « ville de Rome à Annibal ».

Les consuls exhortèrent les sénateurs à prendre cou- rage, et les consolèrent par l'espérance de trouver plus de fidélité et de soumission dans les autres colonies. Ils ajoutèrent « que même celles qui étaient sorties de « leur devoir pourraient y rentrer, et que, si on leur « envoyait des députés du sénat qui n'usassent point de « prières, mais qui prissent un ton d'autorité, ils ré- « veilleraient dans leurs cœurs les sentiments de crainte « et de respect pour l'empire romain ».

Les dix-huit autres colonies font leur devoir avec joie. Liv. lib. 27, cap. 10.

Le sénat s'en rapporta à leur prudence, et leur donna pouvoir de faire tout ce qu'ils jugeraient être le plus convenable au bien de la république. Après donc qu'ils eurent sondé la disposition des autres colonies, ils de- mandèrent à leurs députés s'ils étaient disposés à fournir à la république le contingent qu'ils devaient. M. Sex- tilius, député de Frégelles, répondit au nom de tous « que les soldats qu'ils étaient obligés de fournir étaient « tout prêts; qu'ils en donneraient même un plus grand

« nombre s'il le fallait : et que dans tout le reste ils « exécuteraient avec zèle et avec empressement tout ce « que le peuple romain jugerait à propos de leur or« donner ; que les moyens de le faire ne leur man« quaient pas, et la volonté encore moins [1] ».

Les consuls, après avoir beaucoup loué leur zèle et leur fidélité, ajoutèrent « que des offres si généreuses « méritaient des remercîments de la part du sénat » ; et ils les y introduisirent. Le sénat, non content de leur avoir répondu par un décret conçu dans les termes les plus honorables, chargea encore les consuls de les présenter dans l'assemblée du peuple, d'y faire valoir tous les services que la république avait reçus d'eux en différentes occasions, et surtout ce dernier, par lequel ils mettaient le comble à tous les autres.

On ne peut, ce me semble, entendre le récit que je viens de faire sans se sentir touché et attendri, encore tant de siècles après, par rapport à des peuples si fidèles et si généreux. Il n'est donc pas étonnant que Tite-Live, zélé comme il l'était pour la gloire de Rome, fasse éclater ici sa joie, son admiration et sa reconnaissance à l'égard de ces mêmes colonies. Il croirait [2], dit-il, les frustrer de la justice et de la gloire qui leur était due s'il laissait dans le silence une action si éclatante : et il se regarde comme chargé par sa double qualité de Romain et d'historien de transmettre à la postérité, de consacrer en quelque sorte les noms de ces dix-huit colonies, dont on peut dire que le zèle sauva

[1] « Ad id sibi neque opes deesse, animum etiam superesse. » (Liv.)

[2] « Ne nunc quidem post tot secula sileantur, fraudenturve laude suâ, Signini fuere, et Norbani, etc. Harum coloniarum subsidio tum imperium populi romani stetit. » (Liv.)

pour-lors l'empire romain; et il nous les a tous conservés dans l'endroit dont il s'agit.

Pour les douze autres colonies qui refusèrent d'obéir, le sénat ordonna au consul de les laisser dans un parfait oubli, sans congédier leurs députés, ni les retenir à Rome, ni leur parler en aucune façon. Ce silence [1], par où l'on affectait de punir leur refus, parut plus convenable à la dignité du peuple romain que tout l'éclat qu'on aurait pu faire.

Or tiré du trésor secret pour les besoins pressants de l'état.

Entre les autres moyens que les consuls mirent en usage pour être en état de continuer la guerre, ils tirèrent du trésor l'or [2] qu'on y gardait avec soin, et que l'on tenait en réserve pour les besoins pressants de la république. On en tira environ quatre mille livres pesant [3] (six mille deux cent cinquante de nos marcs); et de cette somme on en donna aux deux consuls, aux proconsuls M. Marcellus et P. Sulpicius, et au préteur L. Véturius, à qui la Gaule était échue, à chacun cinq cents livres [4] pesant (781 marcs et deux onces). Le consul Fabius en reçut de plus cent livres [5] (156 marcs et deux onces), qui devaient être portées dans la citadelle de Tarente. Le reste fut employé à payer comptant les vêtements que l'on faisait faire pour l'armée d'Espagne, dont le général et les soldats acquéraient tant de gloire.

Fulvius, après cela, tint les assemblées pour la

[1] «Ea tacita castigatio maximè ex dignitate populi romani visa est.» (Liv.)

[2] Cet or était appelé *vicesimarium*, parce qu'il provenait du vingtième du prix auquel était estimé un esclave affranchi par son maître. Cet impôt fut établi l'an de Rome 397.

[3] Environ 5347 marcs, dont la valeur actuelle est de 4,475,000 fr. — L.

[4] 668 marcs. — L.

[5] 133 marcs. — L.

nomination des censeurs. On éleva à cette charge M. Cornélius Céthégus et P. Sempronius Tuditanus, qui n'avaient pas encore été consuls. Le peuple, avec le concours de l'autorité du sénat, porta une loi qui donnait à ces censeurs la commission de louer au profit de la république les terres de Capoue.

On nomme des censeurs. Liv. lib. 27, cap. 11.

Il s'éleva une contestation entre les deux censeurs touchant le choix du prince du sénat. On appelait ainsi celui dont le nom paraissait à la tête du tableau des sénateurs; et c'était un grand honneur à Rome. Le soin de dresser ce tableau était échu par sort à Sempronius; et par conséquent, c'était à lui à nommer le prince du sénat. Il avait jeté la vue sur Q. Fabius Maximus. Cornélius, son collègue, s'opposait à ce choix. Il prétendait qu'on devait, à cet égard, observer la coutume des anciens, qui avaient toujours déféré cet honneur au plus ancien des censeurs qui vivait encore; et c'était alors Titus Manlius Torquatus. Sempronius répliquait que les dieux, qui lui avaient attribué ce choix par le sort, lui donnaient aussi une liberté entière : qu'en conséquence, il nommerait Fabius, qui était incontestablement le premier et le plus illustre citoyen de Rome, au jugement même d'Annibal. Cornélius, après avoir encore résisté quelque temps, se rendit enfin; et Sempronius donna pour prince et pour chef au sénat Q. Fabius Maximus, alors consul.

Contestation au sujet du prince du sénat.

On fit ensuite lecture, selon l'usage, du tableau des sénateurs. Il y en eut huit dont les noms furent passés; ce qui emportait la dégradation. De ce nombre était L. Cécilius Métellus, lequel, après la bataille de Cannes, avait donné à plusieurs officiers l'infame conseil d'abandonner l'Italie. On en usa de même à l'égard des che-

Juste sévérité exercée par les censeurs.

valiers qui se trouvaient dans le même cas : mais il y en avait très-peu. On priva de leurs chevaux, c'est-à-dire qu'on dégrada du rang de chevalier tous ceux qui s'étaient trouvés à la bataille de Cannes parmi les légions, et qui servaient alors en Sicile : le nombre en était fort grand. A cette rigueur on en ajouta une autre, en déclarant qu'on ne leur tiendrait aucun compte des années qu'ils avaient servi jusque-là, et en les obligeant à faire dix campagnes montés à leurs dépens ; ce qui était le temps de service prescrit aux cavaliers. On rechercha aussi ceux qui, ayant dix-sept ans au commencement de la guerre, auraient dû entrer dans le service, et ne l'avaient pas fait. Ils furent réduits au dernier degré entre les citoyens, ne conservant de tous les droits attachés à cette qualité que celui d'être employés dans les rôles pour porter les charges de l'état. Ensuite les censeurs firent marché avec les entrepreneurs pour rétablir les édifices que le feu avait consumés.

---

§ II. *Fabius se prépare à assiéger Tarente. Marcellus se présente devant Annibal près de Canouse. Premier combat avec un égal avantage de part et d'autre. Second combat où Annibal est supérieur. Vive réprimande de Marcellus à son armée. Troisième combat, où Annibal est vaincu et mis en fuite. Plusieurs peuples rentrent sous l'obéissance des Romains. Fabius assiége et prend Tarente par intelligence. Il n'en emporte qu'une seule statue. Annibal tend un piége à Fabius. Sa ruse est découverte. Jeunesse de Caton. Scipion fait rentrer les peuples d'Espagne dans le parti des Romains. Asdrubal et Scipion songent à en venir aux mains. Indibilis et Mandonius quittent les Carthaginois pour se joindre à Scipion. Belle réflexion de Polybe sur l'usage qu'il faut faire de la victoire. Combat entre Scipion et Asdrubal. Celui-ci est vaincu et mis en fuite. Scipion refuse le nom de roi qui lui est offert par les Espagnols. Massiva, jeune prince numide, renvoyé par Scipion à ses parents sans rançon et avec des présents. Jonction des trois généraux carthaginois. Leurs résolutions.*

Fabius se prépare à assiéger Tarente. Liv. lib. 27, cap. 12.

Les consuls, ayant terminé à Rome toutes les affaires qui les y retenaient, partirent pour la guerre. Fulvius, le premier, se rendit à Capoue. Fabius le suivit peu de jours après, ayant conjuré son collègue, en parlant à lui-même, et Marcellus par les lettres qu'il lui écrivit, de faire une vigoureuse guerre à Annibal pour occuper toutes ses forces, pendant que lui-même attaquerait

Tarente avec chaleur. Il leur représenta l'importance de ce siége, en leur faisant sentir qu'on n'aurait pas plus tôt enlevé cette place au général carthaginois, que, n'ayant plus d'amis ou d'alliés dont il pût espérer aucun secours, il serait infailliblement obligé d'abandonner l'Italie.

Il envoya en même temps un courrier au gouverneur qui commandait le garnison de Rhége, lui ordonnant premièrement d'aller avec ses troupes ravager les terres des Brutiens, et ensuite d'attaquer la ville de Caulonia [1]. Ce commandant exécuta ces ordres avec zèle et empressement.

Marcellus se présente devant Annibal près de Canouse. Liv. lib. 27, cap. 12. Plut in Marcello, pag. 313.

Marcellus, pour remplir les intentions du consul, et parce que d'ailleurs il était persuadé qu'aucun général romain n'était plus capable que lui de tenir tête à Annibal, se mit en campagne dès que la terre put fournir des fourrages, et alla se présenter devant lui près de Canouse. Annibal tâchait alors d'engager les habitants de cette ville à la révolte. Mais, dès qu'il sut que Marcellus approchait, il décampa. Le pays était tout découvert, et peu propre à des embûches : c'est ce qui l'obligea de chercher ailleurs des lieux remplis de bois, de défilés et de coteaux. Marcellus le suivait de près, campait toujours à sa vue, et n'avait pas plus tôt achevé ses travaux, qu'il lui présentait la bataille.

Premier combat avec égal avantage.

Annibal, content d'escarmoucher avec quelques petits détachements de cavalerie et de frondeurs, ne croyait pas qu'il fût de son intérêt de hasarder une bataille générale. Cependant, quelque précaution qu'il prît pour l'éviter, il se vit forcé d'en courir les risques; car Marcellus, qui ne le perdait pas de vue, l'ayant atteint, se

[1] *Castel vetere*, dans la Calabre ultérieure.

mit à attaquer de toutes parts ses travailleurs, et l'empêcha de se retrancher. Ainsi ils en vinrent aux mains, et combattirent avec toutes leurs forces, jusqu'à ce que la nuit, étant sur le point d'arriver, les sépara sans que la victoire se fût encore déclarée. Ils se retranchèrent fort à la hâte à cause du peu de jour qui leur restait, et passèrent la nuit assez près les uns des autres.

Second combat, où Annibal est supérieur.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Marcellus rangea son armée en bataille. Annibal accepta le défi, et, avant que de commencer la charge, il exhorta ses soldats à bien faire : « qu'ils se souvinssent de Trasimène et de « Cannes, et rabattissent la fierté d'un ennemi incom- « mode, qui ne leur donnait pas un moment de repos, « qui les harcelait sans relâche dans leurs marches et « dans leurs campements, et ne leur laissait pas le temps « de respirer; qu'il leur fallait voir tous les jours en « même temps le lever du soleil, et l'armée des Romains « en bataille : que, pour l'obliger à faire la guerre avec « moins de vivacité, il fallait lui faire éprouver de nou- « veau la valeur des Carthaginois. » Animés par ces remontrances, et irrités d'ailleurs par l'acharnement d'un ennemi qui les tourmentait sans cesse, ils commencèrent le combat avec une animosité extraordinaire. Après que l'action eut duré plus de deux heures, l'aile droite des alliés commença à plier du côté des Romains. Marcellus, qui s'en aperçut, fit aussitôt avancer la douzième légion à l'avant-garde. Mais, pendant que les uns lâchent le pied sans se reconnaître, et que les autres ne se présentent pour les remplacer qu'avec beaucoup de lenteur, tout le corps de bataille fut ébranlé et mis en désordre, et, la crainte l'emportant sur la honte, tous prirent ouvertement la fuite.

Il fut tué dans le combat environ deux mille sept cents tant citoyens qu'alliés; et parmi eux quatre centurions romains et deux tribuns légionaires. On perdit quatre drapeaux de l'aile droite des alliés, qui la première avait fui, et deux de la légion qui avait été envoyée pour prendre sa place.

Vive réprimande de Marcellus à son armée. Liv. lib. 27, cap. 13. Plut. in Marcello, pag. 313.

Quand les soldats furent rentrés dans le camp, Marcellus les réprimanda d'un ton si vif et si sévère, qu'ils furent encore plus sensibles aux reproches de leur général irrité qu'à la douleur d'avoir combattu tout le jour avec désavantage. « Je rends graces aux dieux im« mortels, dit-il, autant qu'on le peut faire après un « si mauvais succès, de ce que l'ennemi vainqueur n'est « pas venu attaquer notre camp dans le temps que vous « vous y retiriez avec tant de précipitation : car assuré« ment la même terreur qui vous a fait quitter le champ « de bataille vous aurait fait abandonner votre camp. « D'où peut donc venir cette frayeur et cette conster« nation? Qui peut vous avoir fait oublier en si peu de « temps qui vous êtes et quels sont vos ennemis? Ne « sont-ce pas les mêmes que vous avez vaincus et pour« suivis tant de fois pendant toute la campagne pré« cédente, que vous avez harcelés jour et nuit tout « récemment, et que vous avez fatigués par des escar« mouches continuelles? Mais j'ai tort d'exiger de vous « que vous souteniez la gloire de vos précédents avan« tages: je ne vous remettrai ici devant les yeux que « l'égalité du succès entre vous et vos ennemis dans « le combat d'hier. C'était une grande honte pour vous « que cette égalité. Qui eût cru que vous fussiez ca« pables de tomber encore plus bas, et de vous couvrir « d'une ignominie encore plus grande? quel changement

« peut-il être arrivé dans l'espace d'une nuit et d'un jour ?
« vos troupes ont-elles diminué? celles des ennemis
« ont-elles augmenté? Pour moi, il ne me paraît pas
« que je parle à mes soldats, ou à des Romains. Je vois
« bien les mêmes hommes et les mêmes armes; mais ce
« ne sont plus les mêmes courages. Si vous n'aviez pas
« dégénéré de vous-mêmes, les Carthaginois vous au-
« raient-ils vus fuir? auraient-ils enlevé les drapeaux
« d'une seule compagnie ou d'une seule cohorte? Ils
« pouvaient bien, jusqu'à présent, se vanter d'avoir
« taillé en pièces les légions romaines; vous leur avez
« aujourd'hui procuré la gloire d'avoir vu des Romains
« tourner le dos devant eux. »

A ces paroles, ce ne fut qu'un cri de toute l'armée. Ils prièrent Marcellus d'oublier ce qui s'était passé ce jour-là, et de mettre dans la suite leur courage à telle épreuve qu'il voudrait. « Oui, dit-il, dès demain je vous « mettrai à l'épreuve en vous menant au combat, afin « que vous obteniez la grace que vous demandez, vic- « torieux plutôt que vaincus. » En attendant, il commanda que l'on donnât du pain d'orge aux cohortes qui avaient perdu leurs drapeaux, et que les centurions des compagnies à qui ce déshonneur était arrivé demeurassent, pendant un temps marqué, dans la grande place du camp sans baudrier, leur épée nue à la main; ce qui était un genre de peine militaire usité parmi les Romains: qu'au surplus ils fussent tous sous les armes dès le lendemain matin, tant la cavalerie que l'infanterie. Alors il les congédia bien mortifiés, mais avouant qu'ils avaient bien mérité la réprimande qu'on venait de leur faire : que ce jour-là il n'y avait eu dans toute l'armée d'homme et de romain que leur général;

et que, pour lui faire oublier leur faute, il fallait ou vaincre ou mourir.

Troisième combat où Annibal est vaincu et mis en fuite. Liv. lib. 27, cap. 14. Plut. in Marcello, pag. 313.

Le lendemain, ils se trouvèrent tous sous les armes, suivant l'ordre de Marcellus. Ce général loua la contenance et la disposition où il les voyait, et declara qu'il placerait aux premiers rangs ceux qui avaient commencé à fuir et les cohortes qui avaient perdu leurs drapeaux : tous l'avaient demandé avec instance comme une grace. Il les avertit, au reste, qu'il fallait combattre et vaincre, et faire en sorte que la nouvelle de leur victoire arrivât à Rome aussitôt que celle de leur défaite et de leur fuite. Il leur ordonna ensuite de prendre de la nourriture, afin d'avoir assez de vigueur pour soutenir le combat, s'il durait long-temps. Après avoir dit et fait tout ce qui était capable d'animer le courage des soldats, il les mena au combat.

Quand Annibal vit qu'ils venaient le chercher, *ce Marcellus*, dit-il, *est un étrange homme! il ne peut supporter ni la bonne ni la mauvaise fortune*[1]. *Vainqueur, il nous pousse l'épée dans les reins : vaincu, il revient au combat avec plus de fierté qu'auparavant.* Après avoir dit ces paroles, il fit sonner la charge, et vint à la rencontre des Romains. Le combat fut bien plus opiniâtre que la veille, les Carthaginois faisant tous leurs efforts pour conserver l'avantage du jour précédent, et les Romains pour effacer la honte de leur défaite.

Marcellus avait placé sur les deux ailes de la première ligne les troupes qui avaient mal fait leur devoir le jour

[1] « Cum eo nimirùm, inquit, hoste res est qui nec bonam nec malam ferre fortunam potest. Seu vicit, ferociter instat victis : seu victus est, instaurat cum victoribus certamen. » (Liv.)

précédent : elles étaient commandées par L. Cornélius Lentulus et C. Claudius Néron. Pour lui, il s'était réservé le corps de bataille, afin d'être témoin de tout ce qui se passerait, et en état d'animer ses troupes. Annibal avait mis à la première ligne les Espagnols, qui étaient l'élite de son armée et en faisaient la principale force. Mais, voyant que le combat demeurait trop longtemps douteux, il fit conduire les éléphants vers le front de la bataille, espérant qu'ils pourraient causer quelque désordre parmi les ennemis. En effet, ils portèrent le trouble parmi les enseignes et dans les premiers rangs, et ils écrasèrent ou mirent en fuite tous ceux qui se trouvèrent d'abord à leur rencontre. La déroute aurait été plus grande, si C. Décimius Flavus, tribun légionaire, ayant saisi l'étendard de la première compagnie des *hastaires*, n'eût ordonné aux soldats de cette compagnie de le suivre. Il les mena dans l'endroit où ces bêtes énormes, ramassées en un peloton, causaient le plus de ravage, et leur commanda de lancer contre elles leurs javelots. Il n'y en eut pas un qui ne portât, étant jetés de si près contre de si grosses masses d'animaux pressés les uns contre les autres. Ils ne furent cependant pas tous blessés; mais ceux qui sentirent la pointe de ces traits enfoncés dans leur corps, prenant la fuite, et, dans cet état, n'étant pas moins redoutables à leurs gens qu'aux ennemis, entraînèrent aussi ceux qui étaient sans blessures. Alors tous les soldats romains qui se trouvèrent à portée coururent, à l'exemple des premiers, après cette troupe fugitive, et accablèrent de traits tous les éléphants qu'ils purent joindre. Ces animaux se jetèrent donc sur les Carthaginois avec beaucoup de furie, et firent parmi eux plus de ravage

qu'ils n'en avaient fait parmi les Romains, d'autant que la peur a bien plus de pouvoir sur eux, et les emporte avec bien plus de violence, que ne fait la voix ou la main de ceux qui les gouvernent.

L'infanterie romaine s'avança aussitôt contre les Carthaginois, dont les éléphants avaient rompu les rangs, et n'eut pas de peine à mettre en fuite des gens qui avaient perdu de vue leurs drapeaux et qui ne pouvaient plus se rallier. Alors Marcellus détacha après eux sa cavalerie, qui les poursuivit jusqu'aux portes de leur camp, où ils rentrèrent avec peine, pleins de frayeur et de consternation. Pour surcroît de malheur, deux éléphants étaient tombés morts au milieu de la porte même; et, comme ils en fermaient l'entrée, les soldats étaient obligés de se jeter dans le fossé, et de sauter par-dessus la palissade, pour se sauver. Aussi ce fut là qu'il s'en fit un plus grand carnage. Il y eut environ huit mille soldats et cinq éléphants de tués. Cette victoire coûta cher aux Romains. Les deux légions perdirent environ dix-sept cents hommes, et les alliés plus de treize cents, sans parler d'un grand nombre de blessés, tant des citoyens que des alliés; mais la terreur du nom d'Annibal était encore alors si grande parmi les Romains, que l'on pouvait regarder comme un exploit éclatant d'avoir réduit ses troupes à prendre la fuite, quoique cet avantage fût acheté par une perte considérable.

Annibal décampa dès la nuit suivante. Marcellus aurait bien voulu le poursuivre, mais la multitude de ses blessés l'en empêcha. Ceux qu'on avait envoyés pour observer la marche des ennemis rapportèrent le lendemain qu'Annibal se retirait dans le Brutium.

Plusieurs peuples rentrent sous l'obéissance des Romains. Liv. lib. 27, cap. 15.

Dans le même temps les Hirpiniens, les Lucaniens et les Volscentes se rendirent au consul Q. Fulvius, et lui livrèrent les garnisons carthaginoises qu'ils avaient dans leurs villes. Ce général les reçut avec beaucoup de douceur, louant leur disposition présente, et leur reprochant légèrement leur faute passée. Les Brutiens firent aussi quelques démarches vers les Romains, mais sans beaucoup d'effet, apparemment parce que la présence d'Annibal les tenait en respect. Fabius, de son côté, prit de force la ville de Manduria, dans le pays des Salentins [1] : il y fit quatre mille prisonniers et un butin fort considérable.

Fabius assiége et prend Tarente par intelligence. Liv. lib. 27, c. 15, 16. Plut. in Fab. pag. 187. App. in Bell. Annibal. pag. 342.

De là Fabius se rendit à Tarente, et campa à l'embouchure même du port. Caton, fort jeune encore, servait sous lui dans cette campagne. Fabius prépara tout pour le siége. La mer était libre pour les Romains, la flotte des Carthaginois ayant été envoyée à Corcyre (*Corfou*), pour seconder le dessein de Philippe d'attaquer les Étoliens. Le hasard fournit à Fabius une occasion de terminer promptement et sans peine une entreprise si importante. Annibal avait mis dans cette ville un corps de Brutiens pour aider à la défendre : celui qui le commandait aimait éperdument une femme dont le frère servait dans l'armée de Fabius. Sur une lettre que cette femme écrivit à son frère, celui-ci se jeta, de concert avec son général, dans Tarente, comme déserteur. Aidé des caresses artificieuses de sa sœur, il gagna bientôt la confiance de cet officier, et il l'engagea enfin à livrer aux Romains le quartier de la ville dont la garde lui avait été confiée. Lorsqu'ils eurent concerté

[1] Dans la terre d'Otrante.

les moyens d'exécuter ce dessein, le soldat sortit secrètement de la ville pendant la nuit, alla trouver Fabius, et l'instruisit des mesures qu'il avait prises avec le Brutien. Le général romain ne perdit point de temps. Après qu'il eut donné, au commencement de la nuit, le signal dont on était convenu à ceux qui défendaient la citadelle, et à ceux qui avaient la garde du port, et qu'il se fut placé lui-même vis-à-vis d'un certain endroit de la ville que le soldat lui avait indiqué, les trompettes commencèrent à se faire entendre tout à la fois de la citadelle, du port et des vaisseaux qui venaient de la haute mer vers la ville ; et l'on affecta de pousser de grands cris, et de faire un extrême fracas dans tous ces endroits, dont la ville n'avait rien à craindre. Fabius cependant tenait ses troupes bien cachées dans le poste qu'il avait occupé, et leur faisait observer un grand silence. L'officier-général qui gardait le canton de la ville vis-à-vis duquel Fabius s'était mis en embuscade, voyant que tout était tranquille de ce côté-là, au lieu qu'il entendait partout ailleurs un grand bruit, appréhenda que, tandis qu'il demeurerait les bras croisés dans son poste, Fabius ne donnât quelque assaut d'un autre côté. Ainsi il marcha avec ce qu'il avait de monde vers la citadelle, où il entendait qu'il y avait le plus de mouvement et de tumulte. Fabius s'en aperçut bientôt. Il fit porter aussitôt des échelles à la partie du mur où était postée la cohorte des Brutiens, comme il l'avait appris du soldat qui ménageait cette intelligence. Ce fut par là que l'on commença à gagner la muraille, et à passer ensuite dans la ville avec le secours des Brutiens, qui recevaient les Romains à mesure qu'ils se présentaient. On enfonça ensuite la porte la plus pro-

chaine, ce qui donna lieu aux soldats de Fabius d'entrer en plus grand nombre. Alors, poussant de grands cris, vers le lever du soleil ils s'avancèrent jusque dans la place publique sans trouver aucune résistance, et attirèrent sur eux tous ceux qui combattaient du côté de la citadelle et du port.

Le combat commença à l'entrée de la place avec assez de chaleur, mais ne fut pas soutenu de même de la part des Tarentins, bien inférieurs aux Romains en courage, en armes, en expérience et en forces. Ainsi, dès que les Romains eurent lancé contre eux leurs javelines, avant presque que d'en venir aux mains, ils tournèrent le dos, et se sauvèrent, par différents détours, dans leurs maisons ou dans celles de leurs amis. Les Romains firent main basse sur tous ceux qu'ils rencontrèrent, sans distinction de soldats ou de bourgeois, de Carthaginois ou de Tarentins. Ils n'épargnèrent pas beaucoup les Brutiens, soit qu'ils les méconnussent, soit pour assouvir leur ancienne haine, soit enfin pour faire croire que Tarente avait été prise par la force des armes, et non par trahison. Si c'était par l'ordre de Fabius même, comme le dit Plutarque, qu'ils en eussent usé de la sorte à l'égard des Brutiens, à qui ils étaient redevables de la prise de la ville, ce serait pour lui une puérile vanité et une horrible perfidie; mais il me semble qu'un tel soupçon ne peut pas tomber sur un si grand homme.

Après que les soldats eurent versé bien du sang, ils se dispersèrent par la ville pour la piller. On dit que l'on y fit trente mille prisonniers. On y trouva une grande quantité d'argent, tant en monnaie qu'en vais-

selle : quatre-vingt-sept mille livres d'or pesant [1] ; ce qui fait cent trente-cinq mille neuf cent trente-sept marcs quatre onces, ou quarante-trois millions cinq cent mille livres, sans compter l'argent. Cette somme paraît exorbitante. Plutarque ne parle que de trois mille talents, qui font neuf millions, en supposant que ce sont des talents d'argent. La différence est énorme.

Fabius n'emporte de Tarente qu'une seule statue.

Tarente était presque aussi riche en statues et en tableaux que l'avait été Syracuse. Les statues représentaient les dieux de Tarente de hauteur naturelle, chacun avec les armes qui lui étaient propres, et dans la posture de combattant. Le questeur demandant à Fabius ce qu'il voulait qu'on fît des dieux des Tarentins, *Laissons*, dit-il, *aux Tarentins leurs dieux qui les ont si mal servis, et qui sont irrités contre eux.* Il emporta seulement une statue d'Hercule, qui était d'une grandeur extraordinaire, et que Plutarque appelle pour cette raison *le colosse d'Hercule.* Strabon nous apprend qu'elle était d'airain, et de la main de Lysippe, le plus habile statuaire de l'antiquité. Fabius la plaça dans le Capitole, et mit tout auprès sa propre statue.

Pendant que ces choses se passaient à Tarente, Annibal força de se rendre à lui ceux qui avaient assiégé Caulonia : et, ayant appris que Tarente était aussi attaquée, il se mit en devoir de l'aller secourir, marchant jour et nuit, sans donner de repos à ses troupes. Mais, ayant su en chemin que la ville était prise, *Les Romains*, dit-il, *ont aussi leur Annibal. Nous avions pris Tarente par ruse, ils l'ont reprise par la même voie.* Il lui arriva pour la première fois d'avouer, dans

[1] 116,850 marcs, environ 97 millions. — L.

cette occasion, à ses amis en particulier, « qu'il voyait « depuis long-temps qu'il lui serait très-difficile de se « rendre maître de l'Italie avec les forces qu'il avait; « mais qu'alors il le trouvait absolument impossible ».

Annibal tend un piége à Fabius. Sa ruse est découverte. Liv. lib. 27, cap. 16. Plut. in Fab. pag. 185.

Annibal, pour ne paraître pas avoir fui, ne retourna point d'abord sur ses pas, mais campa dans le même endroit où il avait appris cette mauvaise nouvelle, environ à cinq milles de la ville. Après y être resté un petit nombre de jours, il se retira à Métaponte, dont il envoya deux habitants à Fabius, qui était encore à Tarente, avec des lettres supposées des premiers de la ville, qui promettaient à ce consul de lui livrer Métaponte avec la garnison carthaginoise, à condition qu'on oublierait et qu'on leur pardonnerait tout le passé. Fabius n'usa pas en cette occasion de sa prudence accoutumée. Il ajouta foi trop légèrement aux discours qu'on lui tenait, marqua aux députés le jour qu'il devait s'approcher de Métaponte, et les renvoya avec des lettres pour les premiers de cette ville, qui furent portées sur-le-champ à Annibal. Ce général, ravi de voir que sa ruse avait réussi jusqu'à tromper Fabius même, plaça une embuscade près de Métaponte. Mais le consul, ayant trouvé les auspices contraires, aussi-bien que les entrailles de la victime qu'il avait immolée, ne sortit point de Tarente. Les Métapontins, qui ne le virent point arriver au jour marqué, renvoyèrent vers lui les mêmes députés pour le presser de venir. Il les fit arrêter, et la crainte de la question dont il les menaça leur fit tout avouer.

Jeunesse de Caton.

J'ai dit auparavant que Caton servait sous le consul Fabius Maximus lorsque celui-ci forma le siége de Tarente. Comme ce Romain paraîtra dans la suite avec

éclat dans la république, il n'est pas hors de propos de faire connaître comment il avait passé sa jeunesse.

Plut. in Cat. pag. 336.

Caton était de Tusculum [1]. Avant que d'aller à la guerre, il passa ses premières années dans les terres que son père lui avait laissées près du pays des Sabins. Un travail continuel, une vie sobre et réglée, lui avaient fait un tempérament fort et robuste, et capable de soutenir les plus rudes fatigues.

Près de sa maison de campagne était la petite métairie qui avait appartenu à Manius Curius. Il allait souvent s'y promener; et, considérant la petitesse du champ, la pauvreté et la simplicité de la maison, il ne pouvait se lasser d'admirer ce grand homme, qui, étant devenu le plus illustre des Romains, ayant vaincu les nations les plus belliqueuses, et chassé Pyrrhus de l'Italie, cultivait lui-même ce petit champ, et, après tant de triomphes, habitait encore une si chétive maison. Il trouvait une véritable grandeur d'ame dans cette simplicité; et, non content d'une stérile admiration, il la prit pour modèle, et se fit un devoir et un honneur de l'imiter.

Il y avait en ce temps-là un homme des plus nobles et des plus puissants de Rome, qui, par son grand sens et par son bon esprit, était très-capable de démêler et de connaître une vertu naissante, et qui, par sa bonté, sa générosité, sa douceur, était très-propre à la nourrir et à l'aider à se produire au grand jour : c'était Valérius Flaccus [2]. Il avait des terres contiguës à la petite mé-

[1] Ville du Latium, *Frascati*.

[2] Ce Valérius Flaccus ne devait pas être, ce semble, beaucoup plus âgé que Caton, puisqu'il fut consul et censeur avec lui. Plutarque néanmoins en parle ici comme d'un homme déja assez important.

tairie de Caton. Là, il entendait souvent parler ses esclaves de la manière de vivre de son jeune voisin, et du travail qu'il faisait aux champs. On lui racontait que dès le matin il allait aux petites villes des environs plaider les causes de ceux qui s'adressaient à lui pour les défendre : que de là il revenait dans son champ, où, jetant une mauvaise tunique sur ses épaules, il travaillait avec ses domestiques; et, qu'après le travail, assis avec eux à table, il mangeait du même pain, et buvait du même vin. On lui rapportait encore d'autres marques d'un caractère sage et modéré, et des discours pleins de sens et de raison. Il eut la curiosité de le voir et de l'entendre, et il l'invita à souper. Depuis ce moment, ayant fait une liaison particulière avec lui, il reconnut dans ce jeune homme un caractère si sage et des talents si propres pour la ville, qu'il vit bien que c'était comme une plante excellente qui méritait d'être cultivée et transplantée dans un meilleur terroir. Il lui conseilla donc et lui persuada d'aller à Rome pour se mettre en état d'entrer dans le maniement des affaires publiques.

Il n'y fut pas long-temps sans se faire des amis et des admirateurs, surtout par la force et l'éloquence de ses plaidoyers : car, regardant le talent de la parole comme un instrument non-seulement utile, mais absolument nécessaire à quiconque ne voulait pas vivre dans l'obscurité, et qui songeait à se faire considérer dans la république, il l'avait cultivé avec un fort grand soin.

D'abord, parmi les plus anciens sénateurs, il choisit Q. Fabius Maximus pour s'attacher à lui. Cicéron fait parler ainsi Caton à ce sujet : « Encore tout jeune[1],

Plat. in Cat. pag. 337.

[1] « Ego Q. Maximum... adolescens ita dilexi senem, ut æqualem. Erat enim in illo viro comitate condita gravitas : nec senectus mores mutaverat. » (Cic. *de Senect.* n. 10.)

« j'aimai ce respectable vieillard, comme s'il eût été de « mon âge. Il avait une gravité mêlée de bonté et de « politesse, et son grand âge n'avait rien diminué de « la douceur de son caractère tout aimable. » De jeunes gens [1] qui recherchent ainsi, dans quelque emploi que ce soit, la connaissance et l'amitié de ceux qui s'y distinguent par leur mérite et leur probité, donnent de grandes espérances pour l'avenir : car il y a tout lieu de présumer que, se plaisant à leur conversation, étant témoins de leur conduite, et les regardant comme leurs modèles, ils se piqueront un jour de les imiter [1].

Caton était d'une famille très-ancienne, mais plébéienne, et qui n'avait jamais été illustrée dans aucun de ses ancêtres par les charges curules, ce qui faisait à Rome la noblesse. Ceux qui, sortis de ces familles, commençaient à s'élever, étaient appelés *les hommes nouveaux (homines novi)*. Caton [2], qui n'avait point l'avantage de la naissance, songea à se rendre recommandable par un autre endroit, c'est-à-dire par le mérite et la vertu, et à devenir la source et le principe de la noblesse de sa famille. C'était dès-lors une coutume à

[1] « Facillimè et in optimam partem cognoscuntur adolescentes, qui se ad claros et sapientes viros, benè consulentes, reipublicæ contulerunt, quibuscum si frequentes sint, opinionem afferunt populo, eorum fore se similes, quos sibi ipsi delegerint ad imitandum. » (*De Offic.* lib. 2, n. 26.)

[2] « Venit mihi in mentem M. Catonis, hominis sapientissimi, qui quum se virtute, non genere, populo romano commendari putaret, quum ipse sui generis initium ac nominis ab se gigni et propagari vellet, hominum potentissimorum suscepit inimicitias. » (In *Verr.* ult. n. 180.)

« Hoc magis ab omnibus ejusmodi civis laudandus ac diligendus est, qui non solùm a republica civem improbum removet, verùm etiam se ipsum ejusmodi fore profitetur ac præstat, ut sibi non modò communi voluntate virtutis atque officii, sed etiam ut quâdam magis necessariâ ratione rectè sit honestèque vivendum.... Nam qui sibi hoc sumpsit, ut corrigat mores aliorum ac peccata reprehendat, quis huic ignoscat, si quâ in re ipse ab religione officii declinârit? (In *Verr.* III, 1. 2.)

Rome que les jeunes gens de bonne volonté qui aspiraient aux charges se rendissent accusateurs de quelque illustre citoyen qui aurait prévariqué contre son devoir d'une manière criante, pour signaler leur entrée dans le monde par une si éclatante démarche, et pour se rendre le peuple favorable. Un jeune homme qui tenait cette conduite méritait en effet d'être loué de tous les gens de bien : parce qu'en même temps qu'il travaillait à écarter de la république un méchant citoyen, il prenait un engagement solennel d'être vertueux, et ajoutait au devoir commun et général une obligation particulière et personnelle de mener une vie sage et irréprochable; car, quand un homme a tant fait que de se donner pour censeur et pour accusateur des fautes d'autrui, lui pardonnerait-on s'il faisait le plus léger écart du sentier étroit de la justice et de la vertu? Telle fut la route que prit Caton pour parvenir aux dignités, et il ne craignit point, dans cette vue, de s'attirer l'inimitié des citoyens les plus puissants de Rome. Son zèle pouvait n'être pas toujours éclairé, mais il était fort louable en lui-même.

Cic. de Senect. cap. 10.

Caton fit sa première campagne sous Fabius, consul alors pour la quatrième fois. Cinq ans après, sous son cinquième consulat, il le suivit à l'expédition de Tarente : il pouvait avoir dans ce temps environ vingt-quatre ans; et, l'année suivante, il servit en Sicile en qualité de tribun légionaire.

Telle fut la jeunesse d'un homme qui jouera bientôt un grand rôle dans la république.

Scipion fait rentrer les peuples d'Espagne dans le parti

P. Scipion avait employé tout l'hiver précédent à faire rentrer les peuples d'Espagne dans le parti des Romains, en les gagnant, tantôt par des présents, tantôt

par la restitution gratuite de leurs ôtages et de leurs prisonniers. Dès le commencement du printemps, un des plus illustres d'entre les Espagnols, nommé Édescon, vint le trouver. Sa femme et ses enfants étaient au pouvoir des Romains. Mais, outre cette raison, il était comme entraîné par une disposition générale de tous les esprits à préférer le parti des Romains à celui des Carthaginois. La même cause engagea Mandonius et Indibilis, qui étaient sans contredit les princes les plus considérables de l'Espagne, à se retirer avec tous leurs vassaux sur des collines qui commandaient le camp des Carthaginois, et d'où, en continuant de tenir les hauteurs, ils pouvaient gagner l'armée romaine sans rien appréhender de la part d'Asdrubal qu'ils abandonnaient.

des Romains. Liv. lib. 27, cap. 17. Polyb. l. 10, pag. 604.

Asdrubal et Scipion songent a en venir aux mains. Polyb. l. 10, pag. 607. Liv. lib. 27, cap. 17.

Ce général, voyant que les affaires des Romains prenaient extrêmement le dessus, pendant que celles des Carthaginois dépérissaient de jour en jour, et que le cours qu'avaient pris les choses ne pouvait être arrêté que par quelque coup d'éclat, par quelque avantage marqué, résolut d'en venir incessamment aux mains avec les ennemis. Scipion souhaitait la bataille avec autant d'ardeur qu'Asdrubal, non-seulement parce que ses bons succès lui élevaient le courage, mais encore parce qu'il aimait mieux n'avoir à combattre qu'un ennemi que de les avoir tous à la fois sur les bras, ce qui ne manquerait pas d'arriver s'il leur donnait le temps de se joindre. Après tout, supposé qu'il lui fallût en venir aux mains avec plus d'un ennemi, il avait, par une sage prévoyance, trouvé le moyen d'augmenter son armée, en sorte qu'elle était en état de ne rien craindre : car, comme il vit que le service de la flotte n'était plus nécessaire depuis que celle des Carthaginois avait aban-

donné toutes les côtes d'Espagne, il mit ses vaisseaux à couvert dans le port de Tarragone, et joignit aux troupes de terre celles qui étaient destinées à servir sur mer. Il pouvait sans peine leur fournir à tous des armes, parce qu'il en avait trouvé un grand nombre parmi les dépouilles de Carthagène, et qu'il en avait encore fait fabriquer une prodigieuse quantité par les ouvriers qu'il avait enfermés dans les arsenaux et les magasins de cette ville.

Ce fut avec ces forces que Scipion, dès le commencement du printemps, sortit de Tarragone, et alla chercher les ennemis avec Lélius, qui était revenu de Rome, et sans lequel il ne voulut tenter aucune entreprise importante. Il ne trouva dans son chemin que des amis et des alliés qui venaient de toutes parts à sa rencontre, chacun à l'entrée de leur pays, et qui l'accompagnaient ensuite et grossissaient son armée. Ce fut dans cette marche que Mandonius et Indibilis vinrent le joindre avec leurs troupes. Indibilis porta la parole, et son discours ne se ressentit en rien de la grossièreté d'un barbare. Il parla avec beaucoup de dignité et de retenue, prenant à tâche d'excuser son changement de parti, comme fondé sur la nécessité, plutôt que de s'en faire honneur comme d'une résolution prise de gaîté de cœur; et exécutée à la première occasion qui s'en était présentée. Il dit « qu'il savait bien que le nom de dé-« serteur était aussi suspect aux nouveaux alliés qu'il « paraissait détestable aux anciens : qu'il ne blâmait « point ce sentiment commun à tous les hommes, « pourvu qu'on ne considérât pas le nom seul de trans-« fuge, mais les raisons que chacun pouvait avoir de « le devenir. Il étala ensuite les services importants que

**Indibilis et Mandonius quittent les Carthaginois pour se joindre à Scipion.**
Liv. lib. 27, cap. 17.

« son frère et lui avaient rendus aux généraux cartha-
« ginois, auxquels il opposa l'avarice insatiable et l'ar-
« rogance insupportable dont toute la nation carthagi-
« noise les avait payés [1], et enfin les mauvais traitements
« de toute espèce qu'elle leur avait fait souffrir à eux et
« à leurs sujets : qu'ainsi il y avait déja long-temps que
« lui et son frère n'étaient plus unis que de corps et
« extérieurement avec les Carthaginois, mais que leur
« cœur et leur affection était du côté de ceux par qui
« ils savaient que la justice et les lois étaient religieuse-
« ment observées : que les dieux mêmes trouvaient bon
« qu'on recourût à eux pour obtenir leur protection
« contre l'injustice et la violence des hommes : que,
« pour eux, tout ce qu'ils demandaient à Scipion,
« c'était de ne leur faire ni un mérite ni un crime de
« leur changement, mais de juger d'eux par la conduite
« qu'il leur verrait garder à l'avenir ».

Scipion leur répondit « que c'était là sa disposition,
« et qu'il ne taxerait point d'infidélité et de désertion des
« princes qui n'avaient pas cru être obligés à observer
« l'alliance avec un peuple qui méprisait également les
« lois divines et les lois humaines ». Alors on leur rendit
leurs femmes et leurs enfants, qu'ils reçurent en pleurant de joie; et ce jour-là même Scipion les logea et les
régala comme ses amis et ses hôtes. Le lendemain il fit
un traité avec eux, et les renvoya dans leur pays pour
en tirer les secours qu'ils s'engageaient de lui fournir.

Belle réflexion de Polybe sur l'usage qu'il faut faire de la victoire.

Polybe, à l'occasion de ce qui vient d'être rapporté,
fait une réflexion bien sensée, et d'une grande importance en matière de politique et de gouvernement. Il

[1] On en verra bientôt une preuve.

est beau, dit-il, de conduire une guerre de façon qu'on remporte l'avantage sur les ennemis; mais il faut encore plus d'habileté et de prudence pour bien user de la victoire. Les Carthaginois ne savaient que vaincre. Après avoir défait les armées romaines et tué les deux généraux Publius et Cnéus Scipion, se flattant qu'on ne pouvait plus leur disputer l'Espagne, ils n'eurent plus aucun ménagement pour les peuples de cette contrée.

Polyb. l. 10, p. 606.

La manière dont Indibilis fut traité, et que Polybe rapporte dans un autre endroit, en est une preuve bien claire. C'était un des princes les plus puissants d'Espagne et des plus affectionnés au service des Carthaginois. Sa fidélité fut mise à une rude épreuve, puisqu'elle lui coûta la perte de son royaume. Il y avait été rétabli depuis, en récompense de son attachement et de son zèle pour les intérêts de Carthage. Asdrubal, fils de Gisgon, devenu fier et insolent depuis l'avantage qu'il avait remporté sur les Romains, et abusant de son crédit pour satisfaire son avarice, exigea d'Indibilis une somme considérable; et comme ce prince ne se pressait point d'exécuter un ordre si injuste, Asdrubal, sous un faux prétexte et une calomnieuse accusation, l'obligea à lui donner sa fille en ôtage.

Excerpt. e Polyb. apud Vales. p. 29.

Quelle fut la suite des mauvais traitements que les Carthaginois firent aux peuples d'Espagne? Au lieu d'amis et d'alliés, ils en firent des ennemis. Et ils ne pouvaient pas éviter ce malheur, pensant, comme ils faisaient, que, pour contenir les alliés dans le devoir, il fallait les traiter avec hauteur et dureté, et ne sachant pas que la meilleure manière de conserver les empires est de suivre constamment les maximes qui ont servi

Polyb. l. 10, pag. 606.

à les conquérir. Or, il est évident que le vrai moyen de s'acquérir l'obéissance et la soumission d'un peuple, c'est de lui faire du bien actuellement, et de lui en faire espérer encore davantage dans la suite. Mais si, après l'avoir conquis, on le maltraite et on le gouverne despotiquement, on ne doit pas être surpris que ce changement de maximes dans ceux qui gouvernent entraîne après lui le changement de conduite dans ceux qu'ils avaient soumis. La crainte et la terreur[1] sont de faibles liens pour contenir les peuples dans l'obéissance; elles ne retiennent que la main, et n'ont point de pouvoir sur le cœur. La preuve en est que, dès qu'elles disparaissent, la haine et la révolte éclatent.

Les Romains n'en usaient pas de la sorte. Dès les commencements de la république[2], où ils étaient encore très-faibles, leur grande maxime fut de traiter les vaincus avec bonté et douceur, et de leur faire sentir leur autorité par des bienfaits, non par la violence. Ils cherchaient à s'attacher des amis plutôt qu'à faire des esclaves; et ils ne croyaient pas qu'une domination pût être ferme et stable, si les sujets n'obéissaient que malgré eux, et non de cœur. Et c'est ce qui les a rendus si puissants.

Combat entre Scipion et Asdrubal. Celui-ci est vaincu et mis en fuite.

La désertion d'Indibilis acheva de déterminer Asdrubal à donner le combat. Il comptait que la victoire, s'il la remportait, le mettrait en état de faire rentrer les peuples d'Espagne dans leur devoir; et que, s'il était

[1] « Metus et terror infirma vincula caritatis : quæ ubi removeris, qui timere desierint, odisse incipient. » (Tac. in *Agric.* cap. 32.)

[2] « Populo romano jam a principio inopi, melius visum amicos, quàm servos, quærere; tutiusque rati volentibus, quàm coactis, imperitare. » (Sallust. in *B. Jug.*)

« In pace, beneficiis magis, quàm metu, imperium agitare. » (Id. in *B. Catil.*)

vaincu, il se retirerait dans les Gaules avec les troupes qu'il aurait ramassées, et passerait en Italie pour secourir son frère Annibal.

Polyb. l. 10, p. 608-610. Liv. lib. 27, cap. 18, 19.

L'armée d'Asdrubal était alors dans la campagne de Castulon, près de la ville de Bétule ou Bécule[1]. Averti de l'approche des Romains, il alla se poster sur un coteau, au haut duquel il y avait une plaine assez étendue. Il était couvert par ses derrières d'une bonne rivière; le reste, c'est-à-dire le devant et les côtés, était défendu par une pente assez rude à monter. Un peu au-dessous de cette plaine, par une descente assez douce, on en trouvait une seconde qui allait un peu en pente, mais qui se terminait néanmoins à une espèce de rive d'un accès aussi difficile que la première. Le lendemain, Asdrubal, voyant que les Romains se tenaient en bataille devant leurs retranchements, fit descendre dans cette seconde plaine la cavalerie des Numides et les soldats armés à la légère, Baléares et Africains. Scipion, parcourant à cheval les divers rangs de son armée, animait les troupes en leur représentant « que l'ennemi, « désespérant de leur résister en rase campagne, et se « défiant de son propre courage, croyait trouver de la « sûreté dans la situation du lieu où il avait établi son « camp; mais que les soldats romains avaient bien esca- « ladé les murailles de Carthagène, encore plus hautes « que le poste qu'occupait Asdrubal ». Il n'en dit pas davantage, et se mit aussitôt en mouvement avec un détachement des plus légers et des plus braves de son

[1] Les géographes varient beaucoup sur la situation de *Castulon* et de *Bétule* ou *Bécule*.

Cellarius et La Martinière placent ces deux villes près de la source du *Bætis* ou *Guadalquivir;* Castulon, au nord du fleuve. = Selon d'Anville, *Cazlona*. — L.

armée, pour aller attaquer les Numides et les frondeurs qu'Asdrubal avait postés sur la seconde plaine. Outre la difficulté du chemin, qui était rude et escarpé, il fallut essuyer une grêle de toute sorte de traits qu'on fit pleuvoir sur eux. Mais, quand ils furent arrivés à un terrain uni, et qu'on en fut venu aux mains, les ennemis, dès le premier choc, furent renversés. Les Romains en firent un grand carnage, et forcèrent ceux qui restaient à aller rejoindre le gros de l'armée sur la plus haute éminence.

Scipion, ayant ordonné ensuite aux victorieux de suivre le chemin qui les menait directement au centre des ennemis, partagea ce qui lui restait de troupes avec Lélius, et lui commanda, en prenant sur la droite, de chercher autour de la colline une route par où il pût monter avec plus de facilité. Pour lui, prenant à gauche, après un circuit assez court, il alla attaquer les ennemis en flanc. Le désordre se met d'abord parmi les Carthaginois, tandis qu'ils veulent faire face aux Romains qui s'avançent par différents endroits en poussant de grands cris. Ils étaient dans cet embarras lorsque Lélius arriva. Aussitôt ils reculèrent en arrière pour empêcher qu'on ne les prît à dos; et, la première ligne ayant aussi plié pour suivre ce mouvement, ceux des Romains qui montaient par le milieu gagnèrent le haut; ce qu'ils n'auraient jamais pu faire tant que les Carthaginois auraient gardé leurs rangs, et que les éléphants auraient couvert le front de leur bataille. La déroute fut générale, et le carnage fort grand. On leur tua dans cette action environ huit mille hommes.

Asdrubal, avant la bataille, avait pris la précaution de sauver le trésor. Alors, ayant fait partir les éléphants

les premiers, et ramassé autant de fuyards qu'il put, il se retira vers le Tage pour gagner ensuite les Pyrénées et passer dans les Gaules.

Scipion ne crut pas devoir le poursuivre, comme je le dirai bientôt. Il abandonna le camp des ennemis au pillage, et en accorda tout le butin aux soldats, excepté les personnes libres, dont le nombre montait à dix mille hommes de pied, et deux mille cavaliers. Il fit vendre les Africains, et renvoya les Espagnols sans rançon.

Scipion refuse le nom de roi qui lui est offert par les Espagnols. Liv. lib. 27, cap. 18, 19.

Ils furent si sensibles à cette générosité, que, s'étant rassemblés autour de lui, tant ceux qu'il avait pris la veille que ceux qui s'étaient rendus à lui auparavant, ils le saluèrent du nom de roi avec une acclamation et un consentement général. Scipion leur répondit, après avoir fait faire silence par un héraut, « qu'il ne con-« naissait point de titre plus glorieux que celui d'*impe-« rator* qu'il avait reçu de ses soldats; que le nom de « *roi*[1], estimé et respecté partout ailleurs, était insup-« portable à Rome; que, s'ils croyaient remarquer en « lui les qualités royales, et s'ils les regardaient comme « ce qu'il y a de plus grand dans l'homme, ils pouvaient « penser de lui ce qu'il leur plairait, mais qu'il les priait « de ne lui point donner ce nom ». Ces peuples, tout barbares qu'ils étaient, sentirent quelle grandeur d'ame il y avait de mépriser ainsi, comme du haut de sa vertu, un nom qui fait l'objet des vœux ou de l'admiration du reste des mortels. Il fit ensuite des présents à tous

[1] « Regium nomen, alibi magnum, Romæ intolerabile esse. Regalem animum in se esse, si id in hominis ingenio amplissimum ducerent, tacitè judicarent, vocis usurpatione abstinerent. Sensère etiam barbari magnitudinem animi, cujus miraculo nominis alii mortales stuperent, id ex tam alto fastigio aspernantis. » (Liv.)

les seigneurs espagnols; et parmi une grande multitude de chevaux qui faisaient partie du butin, il pria Indibilis d'en prendre trois cents à son choix.

Massiva, jeune prince numide, renvoyé par Scipion sans rançon, et avec des présents. Liv. lib. 27, cap. 18, 19.

Pendant que le questeur était occupé à vendre les prisonniers africains, selon l'ordre qu'il en avait reçu, on lui présenta un jeune enfant d'une beauté et d'une physionomie qui le faisait distinguer de tous les autres. Ayant appris qu'il était de race royale, il l'envoya à Scipion. Ce général lui demanda « qui et de quel pays « il était, et comment, si jeune encore, il s'était trouvé « à la bataille ». Il répondit « qu'il était Numide, et « s'appelait Massiva; qu'ayant eu le malheur de perdre « son père, il avait été élevé dans le palais de Gala, roi « des Numides, qui était son aïeul maternel; qu'il avait « passé tout récemment en Espagne avec Masinissa son « oncle, lorsque celui-ci y était venu avec sa cavalerie « pour secourir les Carthaginois; que Masinissa, jus-« que-là, ne lui avait pas voulu permettre, à cause de « sa jeunesse, de se trouver à aucun combat; que, le « jour que la bataille s'était donnée entre les Carthagi-« nois et les Romains, il avait pris secrètement un « cheval et des armes, et s'était jeté dans la mêlée à « l'insu de son oncle, mais que, son cheval s'étant abattu « sous lui, il avait été renversé par terre, et pris par « les Romains ».

Scipion chargea quelqu'un de la garde de ce jeune prince: et ayant terminé les affaires qui l'obligeaient à rester sur son tribunal, il rentra dans sa tente; et, l'ayant fait venir, il lui demanda s'il serait bien aise de retourner auprès de Masinissa. L'enfant lui répondit, en versant des larmes de joie, que c'était tout ce qu'il souhaitait le plus au monde. Alors Scipion lui

donna un anneau d'or, une tunique appelée chez les Romains *laticlave*, une casaque militaire à l'espagnole, avec une agrafe d'or, et un cheval richement équipé; après quoi il le congédia, en lui donnant une escorte de cavaliers, qui avaient ordre de l'accompagner aussi loin qu'il voudrait.

Liv. lib. 27, cap. 20.

Scipion, ayant assemblé le conseil de guerre pour délibérer sur le parti qui restait à prendre contre les ennemis, quelques-uns étaient d'avis qu'il poursuivît Asdrubal sans perdre de temps. Mais il ne jugea pas à propos de le faire, craignant que Magon et l'autre Asdrubal n'arrivassent assez tôt pour joindre leurs troupes à celles de leur collègue. C'est pourquoi, se contentant d'envoyer quelques troupes pour garder le passage des Pyrénées, il employa le reste de la campagne à recevoir les peuples d'Espagne qui revenaient dans l'alliance des Romains.

Jonction des trois généraux carthaginois

La crainte de Scipion était bien fondée : car, quelques jours après le combat de Bétule, il était à peine sorti des défilés de Castulon en retournant à Tarragone, qu'il apprit que Magon et Asdrubal, fils de Gisgon, étaient venus de la partie ultérieure de l'Espagne joindre Asdrubal, fils d'Amilcar, trop tard pour lui sauver une défaite qu'il avait déja essuyée, mais assez tôt pour lui donner de bons conseils et d'utiles secours pour l'avenir. L'événement marque combien Scipion agit avec prudence, en hâtant comme il fit le combat : quelques jours de délai pouvaient ruiner toutes ses mesures et l'exposer à un grand danger.

Liv. lib. 28, cap. 42.

Fabius, dans la suite, lui reprochera comme une faute d'avoir laissé échapper de ses mains Asdrubal, en ne le poursuivant point après le gain de la bataille,

et de lui avoir donné lieu de passer en Italie; ce qui pouvait causer la ruine de Rome, s'il avait joint son frère Annibal. C'en serait une grande en effet, s'il avait été possible d'empêcher ce passage : mais la manière faible dont Fabius, extrêmement acharné pour-lors contre Scipion, lui fait ce reproche, laisse entrevoir, ce me semble, que lui-même ne le trouvait pas trop bien fondé; car il se contente de lui reprocher le fait sans apporter aucune raison qui en prouve l'imprudence.

Leurs résolutions.

Les trois généraux réunis ensemble tinrent conseil sur les diverses opérations de la campagne prochaine. Dans l'examen que l'on fit de la disposition des différents peuples de l'Espagne, le seul Asdrubal, fils de Gisgon, se flattait que ceux qui habitaient aux extrémités de la province, du côté de l'Océan et de Cadix, connaissant peu les Romains, étaient encore dans les intérêts des Carthaginois, et que l'on pouvait compter sur leur fidélité. Mais l'autre Asdrubal et Magon rendaient un témoignage bien différent par rapport au reste de l'Espagne. Ils convenaient que Scipion, « par « ses bienfaits, avait gagné tous les esprits, tant en gé« néral qu'en particulier, et que les troupes des Cartha« ginois seraient exposées à des désertions continuelles, « jusqu'à ce qu'on eût fait passer tous les soldats espa« gnols ou aux extrémités de la province, ou même « dans la Gaule : que, pour ces raisons, quand même « le sénat de Carthage ne l'aurait pas ordonné, Asdru« bal aurait dû passer en Italie, où était le fort de la « guerre, et où la querelle des deux empires devait se « décider : que ce parti devenait nécessaire, quand ce « ne serait que pour tirer les Espagnols d'un pays où « le nom de Scipion était en si grande vénération; qu'il

« devait donc remplacer par des soldats espagnols toutes « les pertes que son armée avait faites, soit par le mau- « vais succès du combat, soit par les désertions : qu'il « était aussi à propos que Magon laissât le comman- « dement de son armée à Asdrubal, fils de Gisgon, et « passât avec une bonne somme d'argent dans les îles « Baléares pour y faire des levées de soldats, et que ce « même Asdrubal, avec ses troupes, se retirât au fond « de la Lusitanie (*le Portugal*), et évitât d'en venir à « un combat avec les Romains; qu'on tirât de toute « la cavalerie ce qu'il y avait de meilleur pour former « un corps de trois mille chevaux, avec lequel Masi- « nissa parcourût l'Espagne citérieure [1] pour secourir « les alliés des Carthaginois et ravager les campagnes « des ennemis ». Après avoir formé ces projets, ils se séparèrent pour aller les exécuter. C'est là tout ce qui se passa en Espagne cette année.

§ III. *Marcellus, accusé par ses ennemis, se justifie avec succès. Les nouveaux consuls entrent en charge. Jeux apollinaires rendus annuels. Les habitants d'Arrétium sont obligés de donner des ôtages. On traite l'affaire des Tarentins dans le sénat. Affaire de Livius. Un détachement de Romains donne dans une embuscade d'Annibal. Nouvelle embuscade d'Annibal : Marcellus y est tué. Contraste de Fabius et de Marcellus. Annibal est pris lui-même dans ses piéges à Salapie. Il fait lever le siége de Locres. Le consul Crispi-*

[1] Ce sont les Carthaginois qui parlent ici. Il paraît naturel d'entendre par l'*Espagne citérieure* ce que les Romains appelaient l'*Espagne ultérieure*, c'est-à-dire depuis l'Èbre jusqu'à l'Océan.

*nus écrit au sénat pour lui apprendre la mort de Marcellus, et en reçoit différents ordres. La flotte romaine bat celle des Carthaginois près de Clupée. Affaires des Grecs. Mort de Crispinus consul. Claud. Néron et M. Livius désignés consuls. Ils se réconcilient. Département des deux consuls. Dénombrement. Lieu des assemblées couvert. Les consuls font les levées avec une nouvelle sévérité. Asdrubal passe les Alpes. Il assiége Plaisance. Réponse dure de Livius à Fabius, peu vraisemblable. Il remporte une victoire sur Annibal; et bientôt après une seconde. Lettres d'Asdrubal à Annibal interceptées. Dessein hardi que forme Néron. Il part pour aller joindre Livius son collègue. Alarme de Rome sur la nouvelle du départ de Néron. Il déclare son dessein à ses troupes. Néron arrive au camp de Livius, et joint ses troupes à celles de son collègue. Combat contre Asdrubal. Entière défaite de son armée: lui-même est tué. Néron retourne à son armée. Tête d'Asdrubal jetée dans le camp d'Annibal. Il se retire dans le fond du Brutium. Triomphe de Livius et de Néron. Réflexion sur l'entreprise de Néron, et sur la conduite de Livius.*

Il semble que, dès que Scipion paraît sur la scène, la gloire de tous les autres généraux romains commence à s'éclipser. Celle de Fabius se soutenait néanmoins encore; et la prise de Tarente, quoique plutôt l'effet de la ruse que de la force, ne laissait pas de lui faire honneur. Mais la réputation de Fulvius s'affaiblissait beau-

coup, et Marcellus était même en mauvais renom depuis qu'il avait été battu par les Carthaginois; outre qu'on était mécontent de ce qu'il avait mis ses troupes à couvert dans Venouse sans attendre la fin de la campagne, pendant qu'Annibal marchait la tête levée dans toute une grande partie de l'Italie. C. Publicius Bibulus, tribun du peuple, était son ennemi déclaré. Par les déclamations continuelles dont il faisait retentir toutes les assemblées depuis la journée où Marcellus avait été maltraité par Annibal, il l'avait déja décrié dans l'esprit de la populace; et l'on ne parlait pas moins que de le dépouiller de son emploi, lorsque ses amis obtinrent qu'il laissât un de ses lieutenants à Venouse pour y commander en sa place, pendant qu'il viendrait à Rome se justifier des accusations que l'on formait contre lui pendant son absence.

Par hasard Marcellus et Fulvius arrivèrent à Rome le même jour: le premier, pour repousser l'affront qu'on lui préparait; et l'autre, pour présider aux assemblées qui allaient se tenir pour la nomination des consuls.

Marcellus, accusé par ses ennemis, se justifie avec beaucoup de succès.

Liv. lib. 27, cap. 21. Plut. in Marcello, pag. 314.

L'affaire de Marcellus se traita dans le cirque Flaminien avec un grand concours du peuple et de tous les ordres de la république. Le tribun du peuple attaqua non-seulement Marcellus, mais tout le corps des nobles. « Il leur reprochait que c'était par leurs artifices et leurs délais affectés qu'Annibal demeurait depuis dix ans dans l'Italie, et semblait s'en être mis en « possession par un séjour plus long qu'il n'en avait « jamais fait à Carthage : que le peuple romain était « bien récompensé d'avoir continué le commandement « à Marcellus, dont l'armée, deux fois battue par l'ennemi, se donnait du bon temps, et vivait à l'aise pen-

« dant tout l'été à l'ombre des murs et des maisons de « Venouse. » Marcellus répondit en peu de mots et avec beaucoup de noblesse, se contentant de rapporter modestement ses principales actions, dont le simple récit, sans réflexions et sans autres preuves, était pour lui une pleine apologie. Mais les premiers et les plus considérables d'entre les citoyens prirent hautement sa défense, et parlèrent en sa faveur avec beaucoup de force et de liberté. Ils exhortèrent le peuple à ne pas juger plus mal de Marcellus que leur ennemi même, en l'accusant de lâcheté, lui qui était le seul de leurs généraux qu'Annibal évitait avec soin, et contre lequel il persévérait à fuir le combat avec autant d'empressement qu'il en avait à le chercher contre tous les autres.

Le jugement ne fut pas douteux. Non-seulement la proposition que faisait le tribun d'ôter le commandement à Marcellus fut rejetée, mais dès le lendemain toutes les centuries le créèrent consul d'un commun consentement. On ne peut s'empêcher de sentir une indignation secrète contre la licence effrénée du tribun qui oblige un aussi grand homme que Marcellus à comparaître devant le peuple comme accusé, et à venir rendre compte de ses actions. Mais c'est cette licence, toute vicieuse et blâmable qu'elle était, qui a conservé longtemps dans Rome la liberté, qu'on pouvait appeler l'ame de la république, en contenant les généraux et les magistrats dans le devoir par une juste subordination, et par une entière dépendance de l'autorité du peuple et de l'empire des lois.

On donna à Marcellus pour collègue T. Quintius Crispinus, qui était actuellement préteur. Le lendemain on nomma à la préture P. Licinius Crassus Dives, qui

était grand-pontife, P. Licinius Varus, Sex. Julius Cæsar, Q. Claudius Flamen.

Dans le temps même qu'on tenait l'assemblée, les citoyens eurent quelque inquiétude au sujet de l'Étrurie, dont on craignait le soulèvement; et le préteur qui était sur les lieux avait mandé que ceux d'Arrétium paraissaient être à la tête de l'entreprise. Marcellus y fut envoyé sur-le-champ; et sa présence y arrêta tout d'un coup les mouvements qui commençaient à éclore.

M. CLAUDIUS MARCELLUS. V.
T. QUINTIUS CRISPINUS.

An. R. 544.
Av. J. C. 208.

Les nouveaux consuls entrent en charge.
Liv. lib. 27, c. 22.

Ces deux consuls entrèrent en charge la onzième année de la guerre d'Annibal. On leur donna à l'un et à l'autre pour département l'Italie, avec les deux armées qui avaient servi sous les consuls de l'année précédente. On assigna aussi à chacun des autres magistrats et généraux son emploi et sa province. Toutes les forces de la république consistèrent cette année en vingt-et-une légions; c'est-à-dire, cent cinq mille hommes de pied et six mille trois cents chevaux.

Jeux apollinaires rendus annuels.
Id. ib. c. 23.

La peste dont la ville fut alors affligée donna lieu au peuple de vouer et d'établir pour toujours les jeux apollinaires, et d'en fixer le jour, qui fut le 5 juillet.

Ceux d'Arrétium sont forcés de donner des ôtages.
Id. ib. c. 24.

L'inquiétude augmentant tous les jours au sujet de ceux d'Arrétium, le sénat écrivit au propréteur Tubulus qu'il eût à leur demander sur-le-champ des ôtages; et ils y envoyèrent C. Térentius Varron, avec pouvoir de recevoir ces ôtages et de les amener à Rome. Dès que celui-ci fut arrivé à Arrétium avec des troupes, il mit des corps de garde dans tous les postes conve-

nables; et, ayant fait venir les sénateurs dans la place publique, il les somma de donner des ôtages. Et, sur ce qu'ils demandèrent deux jours pour en délibérer, il leur déclara que, s'ils n'obéissaient sur-le-champ, il enléverait dès le lendemain tous les enfants des sénateurs. Aussitôt il commanda aux officiers de faire si bonne garde aux portes, que personne ne pût sortir de la ville. La négligence dont on usa dans l'exécution de cet ordre donna lieu à sept des principaux sénateurs d'en sortir la nuit avec leurs enfants. Leurs biens furent confisqués et vendus le lendemain. On tira des autres sénateurs six-vingts ôtages, qui furent conduits à Rome, et l'on prit de justes mesures pour s'assurer de la ville.

On traite l'affaire des Tarentins dans le sénat. Liv. lib. 27, cap. 25. Plut. in Fab. pag. 187.

L'affaire des Tarentins fut ensuite agitée dans le sénat avec beaucoup de chaleur en présence de Fabius. Ce général, qui avait employé la force des armes pour les réduire, employa alors son crédit pour les défendre. Tous les autres étaient déclarés contre eux, et soutenaient qu'étant aussi coupables que les Campaniens, ils devaient être punis avec autant de sévérité. Après bien des contestations, le sénat, conformément à l'avis de Manius Acilius, ordonna qu'on tiendrait une forte garnison dans la ville, que tous les habitants seraient contenus dans l'enceinte de leurs murailles, et que dans la suite, quand l'Italie serait devenue plus tranquille, on examinerait tout de nouveau leur affaire.

Affaire de Livius.

On ne fut pas moins partagé sur la manière dont on devait traiter M. Livius, gouverneur de la citadelle de Tarente. Les uns voulaient qu'il fût noté par un arrêt du sénat pour avoir livré par sa négligence la ville aux ennemis : les autres lui décernaient des récompenses pour avoir défendu la citadelle pendant cinq ans; et ils

prétendaient que c'était à lui qu'on avait obligation de ce qu'on avait repris Tarente. *Il est vrai*, dit Fabius en souriant; *car si Livius n'avait point perdu cette ville, je ne l'aurais point reprise.* L'affaire n'eut point de suite.

Les deux consuls s'étaient joints dans l'Apúlie, et campaient séparément entre Venouse et Bantia, ne laissant entre eux qu'environ une lieue d'intervalle. Annibal, quittant le pays des Locriens, s'approcha de leur armée. Les consuls, d'un caractère également vif et bouillant, mettaient presque tous les jours leurs troupes en bataille, ne doutant point qu'ils ne pussent terminer heureusement la guerre, si Annibal osait hasarder le combat contre les deux armées consulaires jointes ensemble. C'est de quoi le général carthaginois était bien éloigné. Il se renfermait uniquement dans les ruses qui avaient coutume de lui réussir, et il ne songea qu'à dresser des embûches à ses ennemis.

Un détachement de Romains donne dans une embuscade d'Annibal. Liv. lib. 27, cap. 26. Plut. in Marcello, pag. 315.

Comme il ne se donnait que de légers combats entre les deux armées, où les deux partis avaient alternativement l'avantage, les consuls crurent que l'on pourrait pendant cette espèce d'inaction former le siége de Locres; et pour cela ils ordonnèrent à une partie des troupes qui étaient en garnison dans Tarente d'aller investir Locres par terre, pendant que le préteur de Sicile, L. Cincius, l'assiégerait par mer. Annibal, averti de ce qui se passait, détacha trois mille hommes de pied et deux mille cavaliers, à qui il ordonna d'aller se mettre en embuscade sur le chemin de Tarente à Locres, dans un vallon au-dessous de Pétilia. Les Romains, qui n'avaient point envoyé à la découverte, donnèrent dans ce piége. Les ennemis leur tuèrent sur la

place environ deux mille hommes, et en firent deux cents prisonniers. Le reste, ayant pris la fuite, se dispersa dans la campagne et dans les bois, et regagna Tarente.

Nouvelle embuscade d'Annibal. Marcellus y est tué.

Il y avait entre le camp des Carthaginois et celui des Romains une éminence couverte de broussailles et de cavités. Les Romains s'étonnaient comment Annibal, étant arrivé le premier à un endroit si commode, ne l'avait pas occupé; mais c'est cela même qui aurait dû leur être suspect. Il y avait envoyé pendant la nuit quelques escadrons numides, avec ordre de se tenir cachés le jour dans le milieu du bois sans remuer en aucune façon, de peur que les Romains ne les aperçussent, ou que la lueur de leurs armes ne les trahît. Dans le camp de Marcellus, on pensait et l'on parlait de la manière la plus capable de favoriser le dessein de l'ennemi. On disait hautement qu'il fallait se saisir de cette colline et s'y fortifier, parce que, si Annibal les prévenait, ils auraient l'ennemi au-dessus de leurs têtes. Le consul Marcellus fut frappé de ces discours; et s'adressant à son collègue, *Que n'allons-nous nous-mêmes sur le lieu*, dit-il, *avec un petit nombre de cavaliers? Quand nous aurons examiné ce poste de nos propres yeux, nous serons plus sûrs du parti qu'il nous faudra prendre.* Est-ce donc là une fonction de généraux et de consuls? Crispinus y consentit, et sur-le-champ ils partirent avec deux cent vingt cavaliers, tous Étrusques, excepté quarante, qui étaient de Frégelles. M. Marcellus, fils du consul, et d'autres officiers, les accompagnèrent. Les ennemis avaient placé un soldat qui, sans être vu des Romains, découvrait tous les mouvements qui se faisaient dans leur armée. Cette sentinelle ayant donné

son signal, ceux qui étaient en embuscade laissent approcher Marcellus jusqu'au pied du tertre. Ils eurent même l'attention de ne point quitter leur poste que leurs camarades n'eussent fait un circuit, les uns à droite, les autres à gauche, pour enfermer les ennemis par derrière. Alors ils se levèrent, et tous ensemble, en poussant de grands cris, vinrent fondre sur le détachement des Romains. Les consuls, voyant qu'il leur était également impossible de gagner la hauteur dont les ennemis étaient maîtres, et de retourner en arrière, étant enveloppés de tous côtés, prirent le parti de se défendre courageusement; et ils auraient plus long-temps disputé la victoire, si la fuite des Étrusques n'eût jeté la frayeur parmi les autres. Cependant les Frégellans, abandonnés de leurs compagnons, ne cessèrent point de combattre tant que les consuls à leur tête les animèrent par leurs discours et par leur exemple : mais lorsqu'ils virent qu'ils étaient blessés l'un et l'autre, et que Marcellus même, après avoir été percé d'un coup de lance, était tombé mourant de dessus son cheval, alors le peu qui restait prit la fuite avec Crispinus, percé de deux javelots, et le jeune Marcellus, qui était blessé. Aulus Manlius, tribun légionaire, et M. Aulius, l'un des commandants des alliés, furent tués dans l'action : l'autre, qui était L. Arennius, fut fait prisonnier. Des licteurs des consuls il y en eut cinq qui tombèrent vivants entre les mains des ennemis : le reste fut tué ou s'enfuit avec le consul. Quarante-trois cavaliers périrent, ou dans le combat ou dans la fuite : dix-huit demeurèrent prisonniers. On commençait à faire quelque mouvement dans le camp pour aller au

secours des consuls, lorsqu'on y vit revenir Crispinus et le fils de son collègue, tous deux blessés, avec les tristes restes d'une si malheureuse expédition.

Contraste de Fabius et de Marcellus. Plut. in Fab. pag. 185. Plut. in Marcello.

On ne peut refuser à Marcellus l'honneur d'avoir été un des plus grands capitaines romains. Fabius et lui contribuèrent également, quoique par des voies bien différentes, à sauver la république; et c'est avec raison que l'un fut appelé *le bouclier*, et l'autre *l'épée* de Rome. Fabius, d'un caractère ferme et constant, ne se départit jamais du plan qu'il forma d'abord, absolument nécessaire, au moins dans les commencements, pour rétablir les affaires et pour rendre peu à peu la confiance aux troupes découragées; et, semblable à une rivière qui coule sans bruit et qui gagne toujours du terrain, il s'appliqua et réussit à miner insensiblement les forces d'un ennemi fier des victoires qu'il avait remportées. Marcellus, au contraire, d'une valeur vive et brillante, fit succéder à la consternation dont les Romains étaient saisis depuis long-temps l'impatience de combattre, et leur éleva le courage jusqu'à les porter non-seulement à ne pas céder facilement la victoire, mais à la disputer opiniâtrément; en sorte qu'Annibal rencontrait à tous moments sur ses pas Marcellus, comme un torrent impétueux qui renversait tous ses desseins et ruinait toutes ses entreprises. Ainsi la fermeté et la constance de l'un à se tenir toujours sur la défensive, mêlée à l'audace et à la vivacité de l'autre, qui hasardait tout, fut le salut de Rome.

Mort de Marcellus inexcusable. Liv. lib. 27, cap. 27.

Mais il faut avouer que, si la gloire de leur vie a été à peu près égale, quoique par un genre de mérite tout différent, la fin de Marcellus paraît donner l'avantage

à la sage lenteur de Fabius. Cette mort [1], déplorable par toutes sortes d'endroits, l'est surtout en ce qu'on peut lui reprocher d'avoir exposé au danger de périr sa personne, celle de son collègue, et en même temps toute la république, par une vivacité qui ne convenait ni à son âge (il avait plus de soixante ans), ni à la prudence qu'il devait avoir acquise depuis tant d'années qu'il faisait la guerre. Quand la présence du commandant est nécessaire ou d'un grand poids pour le succès d'une action importante et décisive, il doit pour-lors payer de sa personne; mais lorsque l'avantage qui reviendra de la victoire n'est que médiocre, ou qu'il hasarde tout en s'exposant, ce n'est plus bravoure, mais témérité et bravade. Il doit se souvenir qu'il y a une extrême différence entre un général et un simple soldat. Il ne s'exposera que comme il convient à un général, comme la tête, et non comme la main; comme celui qui doit donner les ordres, et non comme ceux qui doivent les exécuter. Euripide dit dans une de ses pièces [2], *que, si un général doit mourir, ce doit être en laissant sa vie entre les mains de la vertu;* comme pour faire entendre qu'il n'y a point de véritable valeur sans sagesse et sans prudence, et que la vertu seule, non un vain désir de gloire, a droit sur la vie d'un général, parce que le premier devoir du courage est de sauver celui qui sauve les autres. Aussi Appien remarque-t-il qu'Annibal le loua comme soldat, et le blâma fort comme capitaine.

Plut. in Marcello.

Plut. in compar. Pelop. et Marc. [Tom. 2, p. 476, ed. Reisk.]

App. in Bello Hannib. pag. 342.

[1] « Mors Marcelli, quum alioquì miserabilis fuit, tum quòd nec pro ætate (major jam enim sexaginta annis erat), neque pro veteris prudentia ducis, tam improvidè se, collegamque, et propè totam rempublicam in præceps dederat. » (Liv.)

[2] Dont on ignore le nom. — L.

Annibal est pris lui-même dans ses piéges à Salapie.
Liv. lib. 27, cap. 28.
Appian. pag. 343.

Annibal, pour profiter de la terreur qu'il savait bien que la mort de Marcellus et la blessure de son collègue avaient répandue parmi les ennemis, alla aussitôt camper avec son armée sur l'éminence au bas de laquelle le combat s'était donné. Il y trouva le corps de Marcellus, et lui fit donner la sépulture. Pour Crispinus, effrayé de la mort de son collègue et de sa propre blessure, il se retira la nuit suivante sur les premières et les plus hautes montagnes qu'il rencontra, et y fortifia son camp de manière à ne pouvoir être attaqué par aucun côté.

Dans cette occasion les deux généraux firent paraître l'un et l'autre beaucoup d'adresse et de prudence, l'un pour tendre des piéges à son ennemi, l'autre pour les éviter. L'anneau de Marcellus était tombé au pouvoir d'Annibal avec son corps. Crispinus, craignant qu'il ne s'en servît pour tromper les alliés de la république, écrivit à toutes les villes voisines que son collègue avait été tué, qu'Annibal avait entre ses mains le cachet dont Marcellus se servait pendant sa vie; que par conséquent il ne fallait ajouter aucune foi aux lettres qui porteraient le nom de Marcellus et l'empreinte de son cachet. La précaution était sage, et ne fut pas inutile. A peine le courrier de Crispinus était-il arrivé à Salapie, qu'on y reçut une lettre d'Annibal, mais écrite au nom de Marcellus, qui leur mandait qu'il viendrait à Salapie la nuit suivante, que les soldats de la garnison se trouvassent prêts à exécuter ses ordres, supposé qu'il eût besoin d'eux. Ceux de Salapie s'aperçurent aussitôt de la fraude, et, bien persuadés qu'Annibal, irrité de leur trahison, cherchait l'occasion de s'en venger, aussi-bien que de la perte de ses cavaliers, ils renvoyèrent le messager d'Annibal, qui était un déserteur romain, afin de

Voyez ci-devant, p. 24.

pouvoir, sans témoin, prendre de justes mesures contre la tromperie de leur ennemi.

Les officiers disposèrent les habitants sur les murailles de la ville et dans tous les lieux qui avaient besoin d'être gardés, ordonnèrent aux sentinelles et aux corps de garde de veiller cette nuit avec plus d'attention que jamais, et placèrent les plus braves soldats de la garnison auprès de la porte par où ils jugeaient qu'Annibal devait arriver. Il s'en approcha en effet vers la fin de la nuit. Les déserteurs romains étaient à l'avant-garde, armés à la romaine; et, parlant tous latin, ils appellent les sentinelles, et leur ordonnent d'ouvrir la porte au consul, qui était près d'arriver. Les sentinelles, feignant de se mettre en mouvement à leur voix, s'agitent et se remuent beaucoup pour ouvrir la porte. Comme la herse était abattue, ils se servent en partie de leviers, en partie de cordes, pour la relever. Les déserteurs ne la virent pas plus tôt assez haute pour y pouvoir passer debout, qu'ils se présentèrent en foule pour entrer; mais lorsqu'il en fut passé environ six cents, les gardes, lâchant la corde qui tenait la herse suspendue, la laissèrent retomber avec un grand fracas. Les habitants aussitôt se jetèrent sur les transfuges qui étaient entrés, et qui portaient leurs armes négligemment attachées derrière leur dos, comme des gens qui marchent sans rien craindre parmi des amis et des alliés : d'autres assomment à coups de pierres, de bâtons et de traits, ceux des ennemis qui sont restés hors des portes. Ainsi Annibal, après avoir été pris lui-même dans les filets qu'il avait tendus, se retira bien confus, et s'en alla du côté de Locres, pour faire lever le siége de cette ville, que Cincius attaquait vigoureusement

avec les machines de tout genre qu'il avait amenées de Sicile.

Annibal fait lever le siége de Locres. Liv. lib. 27, cap. 28.

Magon, qui défendait la place, ne comptait presque plus pouvoir la sauver, lorsque la nouvelle de la mort de Marcellus lui donna quelque espérance. Elle fut bientôt augmentée par le courrier qui lui apprit qu'Annibal, après avoir fait prendre les devants à la cavalerie numide, venait lui-même à son secours avec son infanterie, qu'il faisait marcher avec toute la diligence possible. C'est pourquoi, dès qu'il fut averti de l'approche des Numides par le signal qu'on lui en donna de dessus une hauteur, il fit aussitôt ouvrir les portes de la ville, et vint fondre lui-même sur les ennemis avec une fierté et une vigueur qui étonnèrent les assiégeants. Cette surprise, et non l'égalité des forces, balança d'abord l'avantage du combat; mais les Numides ne furent pas plus tôt arrivés, que les Romains effrayés regagnèrent la mer et leurs vaisseaux, laissant au pouvoir des Carthaginois les machines dont ils s'étaient servis pour battre les murailles de Locres. Ainsi il n'en coûta à Annibal que de se montrer pour faire lever le siége de Locres.

Le consul Crispinus écrit au sénat pour lui apprendre la mort de Marcellus, et en reçoit différents ordres. Liv. lib. 27, cap. 29.

Lorsque Crispinus apprit que le général carthaginois était parti pour le pays des Brutiens, il ordonna à M. Marcellus, tribun légionaire, qui apparemment n'avait été blessé que légèrement, de conduire à Venouse l'armée que son collègue avait commandée. Pour lui, il partit avec ses légions pour se rendre à Capoue, porté dans une litière, dont il avait peine à supporter le mouvement à cause de ses blessures, qui étaient très-considérables. En partant il écrivit au sénat pour lui apprendre la nouvelle de la mort de son collègue, et

le danger où il était lui-même. Il manda « qu'il ne pou-« vait se rendre à Rome pour y présider à l'élection « des magistrats, parce qu'outre le fâcheux état où le « mettaient ses blessures, il craignait pour la ville de « Tarente, sur laquelle Annibal, étant dans le Brutium, « pouvait faire quelque entreprise; qu'il priait qu'on lui « envoyât quelques sénateurs, gens de tête et d'expé-« rience, avec lesquels il pût conférer ».

La lecture de cette lettre causa, en même temps, et beaucoup de douleur pour la mort de l'un des consuls, et beaucoup d'inquiétude pour la vie de l'autre. Ils envoyèrent Q. Fabius le fils à l'armée de Venouse, et au consul trois députés, qui furent Sext. Julius César, L. Licinius Pollio, et L. Cincius Alimentus, qui était revenu de Sicile depuis quelques jours. Ils eurent ordre de lui dire que, s'il ne pouvait pas venir lui-même à Rome pour présider aux élections, il créât un dictateur pour tenir les assemblées en sa place.

La flotte romaine bat celle des Carthaginois près de Clupée. Liv. lib. 27, cap. 29.

Pendant cette même campagne, V. Valérius passa de Sicile en Afrique avec une flotte de cent vaisseaux; et ayant fait une descente auprès de Clupée, il ravageait tout le pays d'alentour sans trouver aucune résistance. Mais il fut obligé de rentrer promptement dans ses vaisseaux, parce qu'il apprit que la flotte des Carthaginois, composée de quatre-vingt-trois bâtiments, était près d'arriver. Il lui donna bataille dans le voisinage de Clupée, et la battit; et, ayant pris dix-huit vaisseaux et mis tout le reste en fuite, il revint à Lilybée avec un grand butin.

Affaires des Grecs. Liv. lib. 27, cap. 30-32.

Il y avait en ce même temps de grands mouvements en Grèce, suscités ou fomentés par les Romains pour donner de l'occupation à Philippe. Les Étoliens d'un

côté, soutenus des Romains, Philippe et les Achéens de l'autre, y jouaient les principaux rôles. J'ai parlé de ces évènements dans l'Histoire ancienne, à laquelle ils appartiennent plus particulièrement; je rapporterai dans la suite ce qui a plus de rapport à l'histoire romaine.

Mort de Crispinus, consul. Liv. lib. 27, cap. 33.

Sur la fin de cette année, le consul T. Quintius Crispinus, après avoir créé un dictateur pour tenir les assemblées, mourut de ses blessures. Ce dictateur fut T. Manlius Torquatus, qui nomma pour général de la cavalerie Cn. Servilius.

Claude Néron et M. Livius désignés consuls. Liv. lib. 27, cap. 33, 34.

Comme les deux armées consulaires se trouvaient sans généraux si près des ennemis, le premier soin des sénateurs, toute autre affaire cessante, fut de créer des consuls dont la prudence, jointe à la valeur, pût les mettre à couvert des ruses d'Annibal. Ils faisaient réflexion « que toutes les pertes que l'on avait souffertes « dans cette guerre ne devaient être imputées qu'au « caractère impétueux et bouillant des généraux qui « avaient commandé; et que, surtout dans cette der- « nière année, les consuls, pour s'être trop abandonnés « à l'ardeur qui les portait à en venir aux mains avec « Annibal, s'étaient jetés eux-mêmes dans le précipice; « mais que les dieux, par un effet de leur bonté et de « leur miséricorde, avaient épargné les armées, qui « n'avaient point de part à cette faute, et n'avaient « fait tomber que sur les consuls la peine due à leur « témérité ».

Les sénateurs, en examinant sur qui ils pouvaient jeter les yeux pour le consulat, jugeaient que C. Claudius Néron méritait cet honneur préférablement à tout autre. Comme néanmoins, en convenant de ses excellentes qualités, il leur paraissait d'un caractère un peu

trop vif et trop entreprenant eu égard aux conjonctures présentes, et par rapport à un ennemi tel qu'Annibal, ils croyaient qu'il lui fallait donner un collègue dont la retenue et la prudence fussent capables de modérer son ardeur.

M. Livius, plusieurs années auparavant, avait été condamné, comme nous l'avons rapporté, par un jugement du peuple au sortir de son consulat. Il avait ressenti si vivement cet affront, qu'il s'était retiré à la campagne, et il avait été huit ans sans mettre le pied dans Rome, refusant d'avoir aucun commerce avec des citoyens injustes et ingrats. Au bout de ce temps, les consuls M. Marcellus et M. Valérius l'engagèrent enfin à revenir à la ville; mais, renfermé dans le secret de sa maison, il ne prit aucune part aux affaires publiques, conservant toujours un extérieur triste et morne, et laissant croître sa barbe et ses cheveux. Les censeurs L. Véturius et P. Licinius l'obligèrent ensuite de quitter toutes ces marques d'une affliction si persévérante et de venir au sénat. Il céda à leur autorité; mais quelque affaire qu'on y traitât, il n'ouvrait jamais la bouche que pour donner tout au plus son avis en un mot. Enfin il rompit ce silence obstiné pour défendre un de ses parents dans une affaire d'honneur : ce pouvait être ce M. Livius, gouverneur de Tarente, dont nous avons parlé au commencement de cette année. Cette nouveauté attira sur lui les yeux et l'attention de tout le sénat; chacun fit ses réflexions. On disait « que le « peuple l'avait condamné injustement, et que ç'avait « été une perte très-considérable pour la république « d'avoir été privée pendant une guerre si importante « du secours et des conseils d'un homme qui pouvait

« lui être si utile : que l'unique moyen de réparer cette « faute, était de le donner pour collègue à Néron ».

Le peuple se prêta volontiers à cette proposition. Livius seul s'opposa au consentement général de toute la ville. Il leur reprochait leur inconstance. *Vous ne vous êtes point laissé toucher*, leur disait-il, *à mes tristes prières, ni à tout cet extérieur lugubre convenable à la misère d'un accusé; et maintenant vous m'offrez la pourpre malgré moi. Vous accablez le même homme d'honneurs et d'ignominie. Si vous me croyez homme de bien, pourquoi m'avez-vous condamné? Si vous me jugez coupable, pourquoi me confiez-vous un second consulat, après vous être si mal trouvés du premier?* Les sénateurs tâchaient de le ramener en lui proposant « l'exemple de Camille, « lequel, condamné à un exil injuste, en était revenu « pour sauver Rome des mains des Gaulois. Ils lui re« présentaient qu'aux mauvais traitements de la patrie [1], « comme à ceux d'un père ou d'une mère, on ne doit « opposer que la douceur et la patience ». Enfin ils firent tant, qu'ils vainquirent sa résistance, et l'obligèrent d'accepter le consulat avec Néron.

Liv. lib. 27, cap. 35.

Trois jours après on procéda à l'élection des préteurs, puis on fit le département des provinces. T. Manlius eut ordre de passer la mer avec le caractère d'ambassadeur, pour examiner ce qui se passait dans la Grèce; et comme on devait célébrer, pendant cette campagne, les jeux olympiques [2], où l'on voyait ordinairement un grand concours de tous les peuples du

[1] « Ut parentum sævitiam, sic patriæ, patiendo ac ferendo leniendam esse. » (Liv.)

[2] Dodwel prétend et prouve que ces jeux avaient été célébrés l'été précédent.

nom grec, il était chargé, s'il pouvait passer en sûreté à travers les ennemis, de se trouver à cette assemblée, et là de déclarer aux Siciliens que la guerre avait obligés de quitter leur pays, et aux citoyens de Tarente qu'Annibal avait exilés, que le peuple romain leur permettait de retourner dans leur patrie, et de rentrer en possession des biens qui leur avaient appartenu avant la guerre.

Comme l'année où l'on allait entrer menaçait la république des plus grands dangers, et qu'il n'y avait point de consuls actuellement en charge, tous les yeux étaient tournés sur ceux que l'on venait de désigner; et l'on souhaitait ardemment qu'ils tirassent au plus tôt au sort, afin que chacun d'eux sût de bonne heure quel serait son département, et connût l'ennemi auquel il devait avoir affaire.

Néron et Livius sont réconciliés. Liv. lib. 27, cap. 35. Val. Max. l. 4, c. 2.

On parla aussi de les remettre bien ensemble avant qu'ils partissent pour la guerre, et ce fut Fabius qui en fit la proposition. Le sujet de leur division était que Néron avait porté témoignage contre Livius dans le jugement où celui-ci fut condamné. Livius s'était toujours montré le plus irréconciliable, parce qu'il croyait avoir été méprisé dans le temps de sa disgrace, et le mépris, dans de telles circonstances, est beaucoup plus piquant. Ainsi il résistait à toutes les instances qu'on lui faisait, prétendant même que leur division serait avantageuse à la république, en ce que chacun d'eux remplirait ses devoirs avec plus de zèle et d'application, et se tiendrait plus sur ses gardes pour ne point donner d'avantage à son ennemi. Enfin néanmoins il céda à l'autorité du sénat, et la réconciliation se fit sincèrement de part et d'autre, à ce qu'il parut par la suite; grand

éloge pour ces deux consuls, et surtout pour Livius! jamais sujet d'inimitié ne fut plus vif ni plus piquant[1]; cependant la vue du bien public et le respect pour les prières de tant d'illustres sénateurs, non-seulement étouffèrent en eux tout souvenir et tout ressentiment du passé, mais établirent entre eux une union et une concorde dignes d'une ancienne et constante amitié qui n'aurait jamais souffert d'altération.

Départements des deux consuls.

On n'assigna pas aux consuls, comme on avait fait les années précédentes, des provinces voisines, et où ils pussent agir l'un et l'autre ensemble et de concert: mais on les envoya aux deux extrémités de l'Italie, en sorte que l'un avait pour son partage le pays des Brutiens et la Lucanie, où il devait faire tête à Annibal, pendant que l'autre, dans la Gaule cisalpine, irait au-devant d'Asdrubal; car on apprenait que celui-ci était près de passer les Alpes, et cette nouvelle donnait beaucoup d'inquiétude aux Romains.

Dénombrement. Liv. lib. 27, cap. 36.

Cette année les censeurs P. Sempronius Tuditanus et M. Cornélius Céthégus achevèrent le dénombrement, et cela pour la première fois depuis l'arrivée d'Annibal dans l'Italie. Dans ce dénombrement il se trouva cent trente-sept mille cent huit citoyens, c'est-à-dire près de la moitié moins qu'il n'y en avait avant la guerre[2]: car l'année d'avant l'entrée d'Annibal dans l'Italie le nombre des citoyens se montait à deux cent soixante-et-dix mille deux cent treize.

Liv. epit. lib. 20.

[1] Quæ fuerunt inimicitiæ graviores in civitate? quas in viris fortissimis non solùm exstinxit reipublicæ dignitas et ipsorum, sed etiam ad amicitiam consuetudinemque traduxit. » (Cic. *de Provinc. consul.* 22.)

[2] « *Minor aliquantò numerus.* On voit ici qu'*aliquantus* signifie quelquefois *multus*, comme aussi dans ce passage de Cicéron: *auri navem evertat gubernator, an paleæ; in re* ALIQUANTÙM, *in gubernatoris inscitia nihil interest.* » (*Parad.* III, 1.)

Cette année aussi l'on couvrit d'un toit la partie de la place publique appelée *comitium*, où était la tribune aux harangues, dans le voisinage du lieu où s'assemblait le sénat, *curia*.

Lieu des assemblées couvert.

C. CLAUDIUS NÉRO.

M. LIVIUS. II.

An. R. 545.
Av. J.C. 207.

Après qu'on eut satisfait à différents devoirs de religion, les consuls ne songèrent plus qu'à lever des soldats, ce qu'ils firent avec plus d'exactitude et de sévérité qu'il ne s'était pratiqué les années précédentes. L'arrivée d'un nouvel ennemi dans l'Italie avait redoublé la crainte et l'inquiétude de ces généraux; et le nombre des jeunes gens considérablement diminué rendait les nouvelles recrues beaucoup plus difficiles.

Les consuls font les levées avec une nouvelle sévérité.
Liv. lib. 27, cap. 38.

Tout le monde était d'avis que les consuls partissent incessamment pour la guerre : car on jugeait qu'il était nécessaire que l'un fût en état de s'opposer à Asdrubal lorsqu'il descendrait des Alpes, pour empêcher qu'il ne soulevât les habitants de la Gaule cisalpine et ceux d'Étrurie, qui n'attendaient que l'occasion de se déclarer contre les Romains; et que l'autre donnât tant d'occupation à Annibal dans le pays des Brutiens, où il était, qu'il ne pût aller au-devant de son frère. Pour hâter leur départ et lever toutes les difficultés, le sénat leur donna une pleine et entière liberté de choisir entre toutes les armées celles qu'ils aimeraient le mieux, de faire tels échanges qu'il leur conviendrait, et de faire passer les officiers et les soldats d'une province dans une autre, selon qu'ils le jugeraient le plus à propos pour le bien de la république. Les consuls usèrent de

cette permission qu'on leur donnait, avec beaucoup d'union et de concert.

Quelques auteurs marquent que Scipion envoya d'Espagne à Livius des secours très-considérables : savoir, huit mille, tant Espagnols que Gaulois, deux mille Romains qu'il avait détachés d'une légion, et environ dix-huit cents cavaliers, moitié Espagnols, moitié Numides; et que M. Lucrétius fut chargé de conduire ce renfort en Italie par mer : que C. Mamilius lui envoya aussi de Sicile des frondeurs et des archers, environ quatre mille.

Asdrubal passe les Alpes. Liv. lib. 27, cap. 39. Appian. pag. 343.

Les lettres que l'on reçut alors à Rome de la part du préteur Porcius, qui était actuellement dans la Gaule cisalpine, augmentèrent l'inquiétude qu'y causait le passage d'Asdrubal. Elles portaient qu'il était sorti de ses quartiers d'hiver, et qu'actuellement il passait les Alpes; que les Liguriens avaient formé un corps de huit mille hommes, qui ne manqueraient pas de se joindre au général carthaginois dès qu'il serait arrivé en Italie, à moins qu'on n'envoyât des troupes pour occuper cette nation dans son pays : que, pour lui, il s'avancerait autant qu'il le pourrait, sans exposer une armée aussi faible que la sienne. Ces lettres obligèrent les consuls de hâter leurs levées, et de se rendre dans leurs départements plus tôt qu'ils n'avaient résolu, afin de contenir chacun son ennemi dans sa province, et d'empêcher la jonction des deux frères.

Ce qui contribua le plus au succès de ce dessein, ce fut l'opinion d'Annibal même : car, quoiqu'il espérât bien que son frère arriverait pendant cette campagne en Italie, cependant, lorsqu'il faisait réflexion à tout ce qu'il avait souffert lui-même au passage du Rhône

et des Alpes pendant cinq mois entiers qu'il avait eu à lutter contre les lieux autant que contre les hommes, il ne comptait pas qu'Asdrubal passât avec autant de facilité qu'il le fit. C'est ce qui le retint plus long-temps dans ses quartiers d'hiver.

Mais Asdrubal trouva beaucoup moins de difficultés et d'obstacles qu'on ne l'avait pensé généralement, et qu'il ne l'avait appréhendé lui-même : car non-seulement les Auvergnats et tout de suite les autres nations de la Gaule et des Alpes le reçurent, mais encore elles le suivirent à la guerre. Et outre que son frère avait frayé ces routes, qui auparavant étaient impraticables, les habitants du pays eux-mêmes, à force de voir passer du monde au milieu d'eux depuis douze ans, étaient devenus plus traitables et moins farouches : car avant ce temps-là, n'ayant jamais vu d'étrangers sur leurs montagnes, et n'en étant point sortis eux-mêmes pour aller visiter d'autres contrées, ils n'avaient aucun commerce avec tout le reste des humains. Et d'abord, ne connaissant pas le dessein d'Annibal, ils s'étaient imaginé qu'il en voulait à leurs cabanes et à leurs forts, et qu'il venait pour leur enlever leurs troupeaux et les emmener eux-mêmes prisonniers. Mais depuis douze ans que l'Italie était le théâtre de la guerre, ils avaient eu le temps de comprendre que les Alpes n'étaient qu'un passage ; que deux nations puissantes, séparées l'une de l'autre par un espace immense de terres et de mers, disputaient ensemble de l'empire et de la gloire. Voilà ce qui ouvrit et facilita le passage des Alpes à Asdrubal. Il amenait avec lui quarante-huit mille hommes d'infanterie, huit mille chevaux, et quinze éléphants.

Appian.

Asdrubal assiége Plaisance.

Mais le siége qu'il forma de la ville de Plaisance lui fit perdre tout l'avantage qu'il aurait pu tirer de sa diligence. Il avait cru qu'il se rendrait aisément maître de cette ville située au milieu d'une plaine, et que par la ruine d'une colonie si illustre il jetterait la terreur parmi toutes les autres. Et ce ne fut pas seulement à lui que cette vaine tentative fut préjudiciable, mais encore à Annibal : car celui-ci, voyant qu'Asdrubal après être arrivé en Italie beaucoup plus tôt qu'on n'avait lieu de l'espérer s'amusait autour de Plaisance, n'avait pas cru devoir sortir si promptement de ses quartiers d'hiver. Il savait combien les siéges sont des entreprises longues et pénibles, et quelles difficultés il y avait éprouvées lui-même en plus d'une occasion.

Les Romains, en voyant leurs consuls prendre au sortir de Rome deux routes opposées, partagèrent aussi leurs inquiétudes comme entre deux guerres qu'ils avaient à soutenir en même temps. « Ils se souvenaient « des maux qu'Annibal seul avait causés à l'Italie. Pou- « vaient-ils espérer que les dieux leur seraient assez « favorables pour leur accorder la victoire sur deux en- « nemis tout à la fois? Ils faisaient réflexion que jus- « qu'ici ils ne s'étaient soutenus que par une alternative « de pertes et d'avantages qui s'étaient balancés mutuel- « lement : que la république, abattue par les défaites de « Trasimène et de Cannes, avait été comme relevée « de sa chute par les heureux succès qu'elle avait eus « en Espagne : que la perte des deux Scipions, défaits « et tués coup sur coup avec leurs armées dans cette « même Espagne, avait été suivie de près de plusieurs « avantages que Rome avait eus dans la Sicile et dans « l'Italie; outre que la distance qu'il y a entre l'Italie et

« l'Espagne, où ce malheur était arrivé, avait donné aux « Romains le temps de respirer : mais qu'actuellement « ils avaient deux guerres à soutenir en même temps « dans le sein de l'Italie; qu'ils avaient sur les bras deux « armées formidables commandées par les deux plus il- « lustres généraux des Carthaginois; et que le poids du « danger, qui auparavant était séparé, venait mainte- « nant fondre tout entier sur un seul et même lieu : que « celui des deux frères qui aurait le premier vaincu se « joindrait aussitôt à l'autre. » La mort toute récente des deux derniers consuls augmentait encore leur consternation, et ne présentait à leurs esprits que de tristes présages pour l'avenir. Telles étaient les réflexions pleines de trouble et d'inquiétude que faisaient les Romains en accompagnant, selon la coutume, les consuls à leur départ.

Réponse dure de Livius à Fabius peu vraisemblable. Liv. lib. 2[illegible] cap. 40.

Tite-Live rapporte que Fabius, toujours attentif au bien public, et ne perdant jamais de vue le plan qu'il avait si heureusement suivi en faisant la guerre contre Annibal, crut devoir avertir le consul Livius, avant qu'il partît, de ne rien hasarder jusqu'à ce qu'il connût le génie et les forces de ceux qu'il aurait à combattre. *Je donnerai la bataille*, reprit brusquement Livius, *dès que je verrai l'ennemi*. Et comme Fabius lui demandait quel pouvait être le motif de cette grande précipitation : *Ou j'aurai*, dit le consul, *la gloire de vaincre les ennemis, ou je goûterai le plaisir bien doux, quoique peut-être peu légitime, de me venger de mes citoyens*. De telles dispositions, si elles eussent été véritablement dans le cœur de Livius, auraient dû faire tout appréhender aux Romains, et donneraient une bien mauvaise idée de lui. Mais sa conduite ne res-

semblera en rien à ce discours, et doit faire croire qu'il ne l'a point tenu. Et réellement il semble que l'avertissement de Fabius aurait bien mieux convenu à Néron, dont le caractère était vif et bouillant, qu'à son collègue, qu'on avait choisi exprès pour tempérer la vivacité de l'autre.

Avant que Néron arrivât dans sa province, le préteur C. Hostilius attaqua dans une rencontre Annibal, lui tua près de quatre mille hommes, et lui enleva neuf drapeaux.

Hostilius, en allant vers Capoue, rencontra le consul Néron auprès de Venouse. Là, ce général forma de l'élite des deux armées un corps de quarante mille hommes de pied et de deux mille cinq cents chevaux, pour s'en servir à faire la guerre contre Annibal.

Néron remporte une victoire contre Annibal.
Liv. lib. 27, cap. 41, 42.

Celui-ci, ayant tiré toutes ses troupes des quartiers d'hiver, et des villes du Brutium où elles étaient en garnison, vint à Grumante en Lucanie [1], dans l'espérance de reprendre les villes de ce pays que la crainte avait obligées de rentrer dans le parti des Romains. Le consul s'y rendit aussi de Venouse, ayant fait reconnaître les lieux par où il passait, et campa à quinze cents pas des ennemis. Entre le camp des Romains et celui des Carthaginois il y avait une plaine dominée par une colline toute découverte, que les Romains avaient à leur droite, et les ennemis à leur gauche. Cette hauteur ne donna point d'ombrage ni aux uns ni aux autres, parce que, n'y ayant ni bois, ni enfoncement, elle n'était point propre à des embûches. Il se faisait des deux côtés quelques légères escarmouches au

[1] *Basilicata*, et partie de la Principauté citérieure.

milieu de la plaine. Néron paraissait n'avoir d'autre but que de retenir Annibal, et d'empêcher qu'il ne lui échappât : Annibal, au contraire, cherchant à s'ouvrir un libre passage, faisait tous ses efforts pour attirer Néron au combat. Alors le consul, usant contre Annibal des ruses que celui-ci avait employées tant de fois contre les Romains, détacha de son armée un corps d'infanterie composé de cinq cohortes et de dix compagnies [1], et leur ordonna de monter pendant la nuit sur le coteau, de descendre dans le vallon qui était derrière, et de s'y tenir cachés ; stratagème qu'il crut devoir réussir avec d'autant plus de facilité, qu'une colline si nue et si découverte laissait moins craindre de surprise. Il convint avec les deux officiers qui devaient commander ce détachement, du temps où ils sortiraient de leur embuscade et viendraient attaquer les ennemis.

Pour lui, dès la pointe du jour, il rangea en bataille toutes ses troupes, tant infanterie que cavalerie. Dans le même moment, Annibal donna aussi aux siens le signal du combat. Sur-le-champ ils courent aux armes, ils sortent précipitamment hors de leurs retranchements, traversent la plaine pour aller aux ennemis. Néron, voyant qu'ils s'avançaient avec plus d'ardeur que d'ordre et de discipline, commanda à C. Aurunculéius de faire partir les cavaliers de la troisième légion, dont il était tribun, avec le plus d'impétuosité qu'il pourrait contre les Carthaginois, l'assurant que, répandus pêle-mêle dans la plaine comme ils étaient,

[1] *Additis quinque manipulis.* Le manipule formait deux compagnies. La cohorte contenait trois manipules. Chaque manipule était de six-vingts hommes pour les hastaires et les princes, et de soixante seulement pour les triaires.

il serait aisé de les rompre et de les écraser avant qu'ils se missent en bataille.

Annibal n'était pas encore sorti de son camp, qu'il entendit les cris des combattants. Aussitôt il mena toutes ses troupes contre l'ennemi. Les cavaliers que Néron avait fait agir dès le commencement avaient déja répandu la terreur dans les premiers rangs des Carthaginois. La première légion et un corps à peu près égal d'infanterie des alliés commençaient aussi à combattre. Les Carthaginois, en désordre, en venaient aux mains avec l'infanterie ou la cavalerie des ennemis, selon que le hasard les portait d'un ou d'autre côté. Les renforts qu'on envoie coup sur coup pour soutenir les plus avancés augmentent insensiblement la mêlée et le désordre. Malgré le tumulte et l'effroi, Annibal, en vieux et expérimenté capitaine, aurait mis en bataille toutes ses troupes, capables elles-mêmes de seconder son habileté par le grand usage qu'elles avaient de la guerre, si les cris des cohortes et des compagnies romaines qui fondaient du haut de la colline sur les Carthaginois, et qui les attaquaient par-derrière, ne lui eussent fait appréhender qu'on ne lui fermât le chemin de son camp. Voilà ce qui acheva de déconcerter les soldats d'Annibal, et les obligea de prendre ouvertement la fuite.

Le carnage fut moins grand, parce que la proximité de leur camp leur offrit bientôt un asyle contre la cavalerie des Romains, qui les poursuivait avec beaucoup de chaleur et leur marchait sur les talons, pendant que les cohortes qui descendaient de la colline par un chemin découvert et d'une pente aisée les avaient pris en flanc. On leur tua cependant plus de huit mille hommes;

on fit plus de sept cents prisonniers; on enleva neuf drapeaux; et quoique les éléphants n'eussent été d'aucun usage dans un combat tumultuaire comme celui-là, il y en eut pourtant quatre de tués et deux de pris. Les vainqueurs ne perdirent pas plus de cinq cents hommes, tant citoyens qu'alliés.

Le lendemain, Annibal se tint en repos dans son camp. Néron rangea les siens en bataille; mais, voyant que personne ne paraissait, il leur ordonna de ramasser les dépouilles des ennemis, et de réunir les corps de leurs camarades en un tas pour leur donner la sépulture. Pendant plusieurs jours consécutifs le consul se présenta aux portes des Carthaginois avec tant de fierté, qu'il semblait vouloir y donner l'assaut; jusqu'à ce qu'enfin Annibal, ayant fait allumer un grand nombre de feux et dresser plusieurs tentes dans la partie de son camp qui donnait sur celui des ennemis, il en partit vers le milieu de la nuit, laissant un petit nombre de Numides, qui devaient se montrer aux portes et aux retranchements pendant qu'avec le reste de l'armée il marchait du côté de l'Apulie.

Dès le matin l'armée romaine, à son ordinaire, vint se présenter. Les Numides, ayant paru pendant quelque temps sur les retranchements comme on le leur avait ordonné, pour amuser les Romains, partirent à toute bride et allèrent rejoindre le gros de leur armée. Le consul, remarquant qu'il régnait un grand silence dans le camp des Carthaginois, et que ceux mêmes qu'il avait vus le matin aller et venir aux portes étaient aussi disparus, y fit entrer deux cavaliers, qui, en ayant examiné toutes les parties avec soin, lui rapportèrent qu'Annibal l'avait absolument abandonné. Alors le con-

sul y entra avec ses troupes; et ne les y ayant laissées qu'autant de temps qu'il fallut pour le parcourir et le piller, il les fit rentrer dans le sien avant la nuit.

Second avantage de Néron sur Annibal. Liv. lib. 27, cap. 42.

Le lendemain, dès le matin, il se mit en marche; et, suivant à grandes journées les traces de l'armée ennemie, il la joignit assez près de Venouse, où il la combattit encore, et tua deux mille Carthaginois. Annibal décampa de là, et, marchant toujours pendant la nuit et sur des hauteurs pour éviter d'en venir aux mains avec les ennemis, il gagna la ville de Métaponte. Aussitôt il fit partir Hannon, qui commandait dans le pays, avec un petit détachement pour aller faire de nouvelles levées dans le pays des Brutiens; et, ayant joint à son armée le reste des troupes de cet officier, il retourna sur ses pas à Venouse, et s'avança de là jusqu'à Canouse. Néron n'avait point cessé de le poursuivre; et lorsqu'il avait marché vers Métaponte, il avait fait venir Q. Fulvius dans la Lucanie, pour ne point laisser ce pays sans défense.

Annibal fait maintenant un triste personnage, et bien différent de celui qu'il avait fait dans les premières années de la guerre. Il ne lui restait de ressource que dans l'arrivée de son frère, et il en attendait des nouvelles avec impatience.

Lettres d'Asdrubal à Annibal interceptées. Liv. lib. 27, cap. 43.

Asdrubal, après avoir été obligé de lever le siége de Plaisance, avait fait partir quatre cavaliers gaulois et deux numides pour porter à Annibal les lettres qu'il lui écrivait. Ces cavaliers, ayant traversé heureusement toute la longueur de l'Italie en passant toujours au milieu des ennemis, enfin, lorsqu'ils étaient près d'arriver, en cherchant à joindre Annibal qui se retirait alors vers Métaponte, furent portés par des chemins qu'ils ne con-

naissaient pas, jusqu'à Tarente. Là, ils furent pris par des fourrageurs de l'armée romaine qui couraient la campagne, et menés au propréteur Q. Claudius. Ils tâchèrent d'abord d'éluder ses demandes par des réponses vagues; mais la crainte des tourments dont il étala l'appareil à leurs yeux les ayant bientôt forcés de dire la vérité, ils lui avouèrent qu'ils portaient des lettres à Annibal de la part d'Asdrubal son frère. Claudius, sur-le-champ, fit conduire avec une bonne escorte les cavaliers au consul Néron, et lui fit rendre les lettres cachetées comme elles l'étaient. Il apprit par la lecture de ces lettres qu'Asdrubal prétendait se joindre à son frère dans l'Ombrie; et il fut instruit encore plus à fond des desseins de ce général par les questions qu'il fit aux prisonniers, et par les réponses qu'il en tira. Alors il se persuada que, dans les conjonctures présentes, les consuls ne devaient pas se contenter de faire la guerre suivant la méthode accoutumée, en se tenant renfermés chacun dans les bornes de leur département, pour faire tête à l'ennemi que le sénat leur avait destiné : qu'il fallait former quelque dessein grand, hardi, nouveau et imprévu, dont le projet ne jetât pas moins de terreur parmi les Romains que parmi les Carthaginois, mais dont l'exécution heureuse changeât les alarmes des premiers en une joie aussi grande qu'inespérée. Ce dessein était de tromper Annibal en laissant auprès de lui son camp toujours dans le même état, de manière qu'il pût croire que le consul était présent; de traverser lui-même toute la longueur de l'Italie, d'aller se joindre à son collègue pour accabler Asdrubal, et de revenir ensuite dans son camp avant qu'Annibal se fût aperçu de son absence.

Dessein hardi que forme Néron.

Il part pour aller joindre Livius son collègue. Liv. lib. 27, cap. 44. Appian. pag. 343.

Néron envoya les lettres d'Asdrubal aux sénateurs, et les instruisit de ce qu'il avait résolu de faire. Il leur donna différents avis sur les précautions qu'il croyait qu'on devait prendre dans la conjoncture présente. En même temps il dépêcha des cavaliers dans tous les pays par où il devait conduire son armée, pour ordonner de sa part à tous les habitants des villes et des campagnes de tenir sur le chemin des vivres tout prêts pour la nourriture des soldats, d'y faire conduire des chevaux et d'autres bêtes de somme pour porter ceux qui se trouveraient fatigués. Pour lui, il choisit dans toute son armée ce qui s'y trouvait de meilleures troupes, dont il forma un corps de six mille hommes de pied et de mille cavaliers, à qui il fit entendre qu'il voulait attaquer une ville de Lucanie dans le voisinage de son camp, et surprendre la garnison carthaginoise qui la défendait : qu'ils fussent tout prêts à marcher quand il l'ordonnerait. Il partit de nuit, et prit sa route du côté du Picénum (*Marche d'Ancône*), ayant laissé Q. Catius, un de ses lieutenants, pour commander en son absence.

Alarme de Rome sur la nouvelle du départ de Néron.

La nouvelle du dessein du consul et de son départ ne jeta pas moins de consternation dans Rome qu'il y en avait eu quelques années auparavant lorsqu'Annibal était venu camper aux portes de la ville. On ne savait si l'on devait louer une résolution si hardie, ou la blâmer. Il paraissait que l'on n'en jugerait que par l'événement ; ce qui est une injustice visible, mais ordinaire aux hommes. « On exagérait les périlleuses conséquences que « pourrait avoir un projet qui semblait livrer en proie « à Annibal un camp laissé sans chef et sans forces ; « un projet qui ne pouvait avoir de succès qu'autant « que l'on réussirait à tromper le général le plus attentif

« et le plus clairvoyant qui fut jamais. Qu'arriverait-il
« si Annibal venait à apprendre le départ de Néron, et
« qu'il entreprît ou de le poursuivre avec toute son ar-
« mée, ou de fondre sur son camp, laissé en proie et
« sans défense ? Ils se rappelaient ces horribles défaites
« qui avaient mis l'empire romain si près de sa ruine,
« et cela dans un temps où ils n'avaient en tête qu'un
« seul général et une seule armée : au lieu que main-
« tenant ils se voyaient sur les bras deux guerres pu-
« niques, deux grandes armées, et presque deux An-
« nibal ; car ils égalaient Asdrubal à son frère, et même
« s'étudiaient à trouver des raisons pour lui donner
« l'avantage. Et, suivant les impressions de la crainte [1],
« toujours ingénieuse à faire envisager les objets du
« mauvais côté, ils grossissaient à leurs yeux tout ce
« qui était favorable à l'ennemi, et diminuaient au con-
« traire tout ce qui pouvait leur donner à eux-mêmes
« quelque espérance. »

Néron déclare son dessein à ses troupes. Liv. lib. 27, cap. 45.

Cependant Néron était déja en marche. Il n'avait point d'abord fait connaître à ses soldats où il les menait. Lorsqu'il eut fait assez de chemin pour pouvoir s'ouvrir à eux sans danger, il leur exposa son dessein, ajoutant « que jamais entreprise n'avait été ni plus ha-
« sardeuse en apparence, ni plus sûre en effet ; qu'il les
« menait à une victoire certaine, puisque, l'armée de
« son collègue étant déja formidable par elle-même,
« pour peu qu'ils y ajoutassent de renfort ils ne pou-
« vaient manquer de faire pencher la balance : que la
« surprise seule que causerait parmi les ennemis au
« moment du combat l'étrange nouvelle de l'arrivée

[1] « Omnia majora etiam vero præsidia hostium, minora sua, metu interprete semper in deteriora inclinato, ducebant. » (Liv.)

« d'un second consul avec une armée suffisait pour leur « assurer la victoire ; que dans la guerre tout dépend « de la renommée[1], et que les plus légers motifs déci- « dent souvent de la confiance ou de la crainte du sol- « dat : qu'au reste ils auraient tout l'honneur d'un succès « que les hommes, suivant leur manière ordinaire de « juger, attribueraient certainement tout entier à ceux « qui seraient venus les derniers au secours des autres : « qu'ils voyaient eux-mêmes avec quel empressement « les peuples venaient au-devant d'eux ; qu'ils enten- « daient les éloges que l'on donnait à leur valeur et les « vœux que l'on faisait pour leur prospérité ».

Néron arrive au camp de Livius, et joint ses troupes à celles de son collègue. Liv. lib. 27, cap. 46.

En effet, tous les chemins par où ils passaient étaient bordés d'une foule d'hommes et de femmes accourus des lieux voisins, qui mêlaient les louanges aux vœux et aux prières, relevant le courage de l'entreprise, et en demandant aux dieux l'heureux succès. Il y avait un combat de générosité entre les peuples et les soldats ; ceux-là voulant donner avec abondance, et ceux-ci ne voulant rien recevoir au-delà du nécessaire. Ainsi, le courage et l'ardeur des troupes de Néron croissant toujours, on arriva enfin, en six ou sept jours d'une marche forcée, près du camp de Livius. Néron avait envoyé des courriers devant, pour avertir Livius de son arrivée, et lui demander s'il voulait que leur jonction se fît le jour ou la nuit, et s'ils camperaient ensemble ou séparément. Son collègue trouva plus à propos qu'il arrivât de nuit. Afin de mieux tromper l'ennemi, et de lui cacher la venue de ce nouveau renfort, il fut résolu que l'on ne donnerait point au camp de Livius plus d'éten-

[1] « Famam bellum conficere, et parva momenta in spem metumque impellere animos. » (Liv.)

due qu'il n'en avait auparavant, et que les officiers, les piétons, les cavaliers de Néron, seraient reçus et recueillis chacun par son semblable.

Les troupes de Néron entrèrent dans le camp à la faveur des ténèbres et du silence. La joie fut réciproque dans les deux armées. Dès le lendemain on tint un conseil de guerre, auquel le préteur L. Porcius assista. Il était campé dans le voisinage des consuls; et, avant même qu'ils fussent arrivés, conduisant son armée par des lieux élevés, tantôt il s'était présenté aux ennemis dans des défilés étroits pour en disputer le passage, tantôt il les avait attaqués en flanc ou par-derrière, et avait mis en pratique toutes les ressources que l'art militaire peut fournir au plus faible pour fatiguer un ennemi plus fort et plus puissant.

Dans le conseil la plupart étaient d'avis « que l'on « différât de quelques jours le combat, pour donner le « temps à Néron et à ses soldats de se reposer et de re- « prendre haleine. Mais Néron non-seulement conseilla, « mais pria avec instance de ne point rendre téméraire « par le délai une entreprise que la promptitude rendait « infaillible. Il représenta qu'Annibal, retenu par une « espèce de charme qui ne pouvait pas durer long-temps, « ne s'était avisé ni de le suivre, ni d'attaquer son camp : « que, si l'on faisait diligence, on pouvait espérer qu'As- « drubal serait vaincu, et lui retourné à son armée avant « qu'Annibal eût fait aucun mouvement : que d'accor- « der du temps à l'ennemi, c'était livrer à Annibal le « camp qui lui était opposé, et lui ouvrir le chemin « pour se joindre à son frère; qu'il fallait donc donner « sur-le-champ la bataille, et profiter de l'erreur des « ennemis tant absents que présents, qui ignoraient

« également les uns et les autres le nombre et les forces « de ceux qu'ils avaient en tête, ceux-ci les croyant plus « grandes, et ceux-là les croyant moindres qu'elles n'é- « taient en effet ».

Combat contre Asdrubal. Entière défaite de son armée : lui-même est tué. Liv. lib. 27, cap. 47-49.

Cet avis l'emporta, et l'on sortit du camp en ordre de bataille. Asdrubal se mit aussi d'abord en devoir de combattre; mais, en habile général attentif à tout, ayant remarqué de vieux boucliers qu'il n'avait point encore vus, des chevaux plus fatigués et plus efflanqués que les autres, et jugeant même à l'œil que le nombre des ennemis était plus grand que de coutume, il fit sonner la retraite, et retourna dans son camp. Il n'oublia rien pour éclaircir ses soupçons; et, sur les rapports que lui firent ceux qu'il avait envoyés à la découverte, il connut à la vérité que le camp du consul n'avait pas plus de circuit qu'auparavant, non plus que celui du préteur Porcius, et c'est ce qui l'embarrassait. Mais apprenant qu'on n'avait donné qu'une fois le signal dans le camp de Porcius, et qu'on l'avait donné deux fois dans celui du consul, ce capitaine expérimenté, et accoutumé à faire la guerre contre les Romains, ne douta plus que les deux consuls ne fussent réunis.

Il entra pour-lors dans une terrible inquiétude sur ce qui était arrivé à son frère. Il ne pouvait s'imaginer, ce qui était pourtant très-véritable, qu'un capitaine comme Annibal se fût laissé faire illusion jusqu'au point de ne pas savoir où étaient le général et l'armée à qui il avait affaire. Il jugea qu'assurément il fallait que son frère eût reçu quelque échec considérable, et il craignit fort d'être venu trop tard à son secours.

Occupé de ces tristes pensées, il fit éteindre tous les feux qui étaient dans son camp, et ordonna à ses

troupes de décamper. Dans le désordre d'une marche nocturne et précipitée, ses guides lui échappèrent; de sorte que l'armée, qui ne connaissait pas le pays, erra d'abord à l'aventure au travers des champs; et, bientôt après, la plupart des soldats, accablés de sommeil et de lassitude, abandonnèrent leurs drapeaux, et se couchèrent de côté et d'autre le long du chemin. Asdrubal, en attendant que l'on vît plus clair, ordonna à ses gens de continuer leur marche le long du Métaure, et n'avança pas beaucoup en suivant les bords obliques et tortueux de ce fleuve, qu'il avait dessein de passer dès qu'il le pourrait; mais il ne trouva point de gué, ce qui donna le temps aux ennemis de le joindre avec leurs trois armées.

Toutes les troupes, étant réunies, se rangèrent en bataille. Néron commandait à la droite, Livius à la gauche, le préteur au corps de bataille. Asdrubal avait commencé à s'emparer d'une hauteur assez voisine du fleuve, dans le dessein de s'y retrancher; mais, voyant qu'il lui était impossible d'éviter le combat, il fit tout ce que l'on pouvait attendre de la présence d'esprit et du courage d'un grand capitaine. Il prit tout d'un coup un poste avantageux et rangea ses troupes dans un terrain étroit, leur donnant plus de profondeur que de largeur. Il plaça les éléphants à l'avant-garde, et mit les Gaulois, qui étaient la partie la plus faible de ses troupes, à la gauche, où ils étaient appuyés à la hauteur dont j'ai parlé. Il se chargea lui-même de l'aile droite avec les Espagnols, vieilles troupes en qui il avait le plus de confiance. Enfin, il plaça les Liguriens dans le milieu, immédiatement après les éléphants.

Asdrubal commença l'attaque, bien résolu de vaincre

ou de mourir dans cette occasion, et il marcha contre l'aile gauche des Romains, commandée par Livius. Là se donnèrent les plus grands coups. De part et d'autre, des troupes aguerries et pleines de courage, animées encore par la présence des généraux, combattaient avec une opiniâtreté invincible, sans que pendant long-temps la victoire se déclarât d'aucun côté.

Les éléphants avaient mis d'abord quelque désordre dans les premiers rangs du centre des Romains; mais ensuite les cris qu'on poussait de part et d'autre lorsque le combat fut plus échauffé les effrayèrent de telle sorte, qu'il ne fut plus possible de les gouverner, et qu'ils se tournèrent également contre les deux partis.

Néron ayant fait d'inutiles efforts pour monter sur la colline qu'il avait en face, et voyant qu'il n'était pas possible d'aller aux ennemis par ce chemin : *Quoi!* s'écria-t-il en s'adressant à ses troupes, et ne pouvant souffrir plus long-temps cette inaction, *sommes-nous donc venus ici de si loin et avec tant de diligence pour demeurer les bras croisés et être simples spectateurs?* Il part aussitôt avec la plus grande partie de l'aile droite, passe derrière la bataille, fait tout le tour de l'armée, et vient fondre obliquement sur l'aile droite des Carthaginois; et bientôt, s'étendant, il prend même l'ennemi par les derrières. Jusque-là le combat avait été douteux; mais quand les Espagnols, et, bientôt après, les Liguriens, se virent attaqués en même temps de front, par les flancs et en queue, la déroute fut entière, et ils furent taillés en pièces. Le carnage passa bientôt jusqu'aux Gaulois, où l'on trouva encore moins de résistance. Vaincus par le sommeil, et accablés par la fatigue, à laquelle tous les anciens ont remarqué que cette nation

succombait facilement, à peine pouvaient-ils soutenir le poids de leurs corps et de leurs armes; et comme on était sur le midi, brûlés tout à la fois de la chaleur et de la soif, ils se laissaient tuer ou prendre sans se mettre en peine de défendre leur vie et leur liberté.

Il y eut plus d'éléphants tués par leurs gouverneurs mêmes que par les ennemis. Ces gouverneurs étaient munis d'une espèce de couteau pointu, et d'un maillet; et quand ils voyaient que leurs bêtes entraient en fureur, et qu'ils n'en étaient plus les maîtres, ils enfonçaient ce couteau avec le maillet entre les deux oreilles à l'endroit où le cou se joint à la tête. C'était là le moyen le plus sûr et le plus prompt qu'on pût employer pour les tuer quand on ne pouvait plus les gouverner; et l'invention en était due à Asdrubal.

Ce général mit dans cette journée le comble à la gloire qu'il s'était déja acquise par un grand nombre de belles actions. Il mena ses soldats épouvantés et tremblants au combat contre un ennemi qui les surpassait en nombre et en confiance. Il les anima par ses paroles, il les soutint par son exemple; il employa les prières et les menaces pour ramener les fuyards, jusqu'à ce qu'enfin, voyant que la victoire se déclarait pour les Romains, et ne pouvant survivre à tant de milliers d'hommes qui avaient quitté leur patrie pour le suivre, il se jeta au milieu d'une cohorte romaine, où il périt en digne fils d'Amilcar, et en digne frère d'Annibal.

Ce combat fut le plus sanglant de toute cette guerre; et, soit par la mort du général, soit par le carnage qui fut fait des troupes carthaginoises, il servit comme de représailles pour la journée de Cannes. Appien remarque que ce fut pour consoler et dédommager les

Appian. pag. 343.

Romains de cette terrible perte, que Dieu leur accorda ici un avantage si considérable. Il fut tué dans ce combat cinquante-six mille ennemis, et l'on en fit prisonniers cinq mille quatre cents. On retira des mains des Carthaginois plus de quatre mille citoyens qui étaient prisonniers chez eux : ce qui fut une consolation pour la mort de ceux qui avaient été tués dans cette bataille ; car cette victoire coûta assez cher aux Romains, puisqu'ils l'achetèrent par la perte de huit mille des leurs, qui furent tués sur la place. Les vainqueurs étaient si las de tuer et de répandre du sang, que le lendemain, comme on vint dire à Livius qu'il était aisé de tailler en pièces un gros d'ennemis qui s'enfuyait : *Non, non;* répondit le général, *il est bon qu'il en reste quelques-uns pour porter la nouvelle de la défaite des ennemis et de notre victoire.*

Néron retourne à son armée, Liv. lib. 27, cap. 50.

Néron, dès la nuit qui suivit le combat, partit pour retourner à son armée; et, faisant encore plus de diligence à son retour qu'il n'en avait fait en venant, il rentra, après six jours de marche, dans le camp qu'il avait laissé près d'Annibal. Il trouva moins de monde sur sa route, parce qu'il n'avait point envoyé de courriers devant lui. Ceux qui s'y rencontrèrent étaient transportés d'une joie qu'ils ne pouvaient contenir.

Mais ce qu'il est difficile d'exprimer et de faire sentir, ce sont les divers mouvements qui agitèrent les citoyens de Rome, soit pendant qu'ils furent dans l'incertitude de l'événement, soit quand ils eurent appris la nouvelle de la victoire. Depuis qu'on y avait su le départ de Néron, tous les jours les sénateurs entraient dès le matin dans le sénat avec les magistrats, et le peuple remplissait la place publique; et personne ne retour-

nait dans sa maison que la nuit ne fût venue; tant ils étaient occupés du soin des affaires publiques! Les dames travaillaient pour le bien commun d'une autre manière, en se répandant en foule dans les temples, et y offrant continuellement aux dieux leurs prières et leurs vœux. Ces païens nous apprennent combien et comment nous devons nous intéresser au salut de l'état.

La nouvelle de la victoire cause une joie incroyable dans Rome.

Pendant que toute la ville était ainsi partagée entre la crainte et l'espérance, un bruit assez confus et assez incertain se répandit à Rome que deux cavaliers qui s'étaient trouvés à la bataille étaient venus dans le camp que l'on avait placé à l'entrée de l'Ombrie, et qu'ils y avaient annoncé la défaite des ennemis. Cette nouvelle paraissait trop importante pour être crue légèrement, et l'on n'osait pas se flatter qu'elle fût vraie. Bientôt après on reçut la lettre que L. Manlius Acidinus écrivait du camp d'Ombrie, et qui confirmait l'arrivée des cavaliers et leur rapport. Cette lettre fut portée à travers la place publique jusqu'au tribunal du préteur; et tout le monde courut avec tant d'empressement et d'ardeur aux portes de la salle où se tenait le sénat, que le courrier ne pouvait en approcher, chacun l'arrêtant pour lui faire des questions, et demandant avec grands cris que la lettre fût lue dans la tribune aux harangues avant que d'être portée au sénat. Les magistrats eurent de la peine à faire écarter la foule, et à faire céder l'avidité et l'empressement populaire à l'ordre et à la décence qu'il convenait d'observer. La lettre fut lue d'abord dans le sénat, puis dans l'assemblée du peuple, et elle fit différentes impressions sur les citoyens, selon la différence de leur caractère : car les uns, sans rien attendre davantage, se livrèrent sur-le-champ à tous

les transports d'une joie excessive; les autres refusaient d'y ajouter foi jusqu'à ce qu'ils eussent vu les députés des consuls, ou entendu la lecture de leurs lettres.

Enfin l'on apprit que ces députés arrivaient. Alors tous les citoyens, jeunes et vieux, coururent au-devant d'eux avec un égal empressement, chacun brûlant d'envie d'apprendre le premier une si agréable nouvelle [1], et de s'en assurer sur le témoignage de ses yeux et de ses oreilles. Ils remplirent les chemins jusqu'au pont Milvius [2]. Les députés arrivèrent dans la place publique entourés d'une multitude infinie de toutes sortes de gens qui s'adressaient ou à eux, ou à ceux de leur suite, pour savoir ce qui s'était passé : et à mesure qu'ils apprenaient que le général des ennemis avait été tué, et toute son armée taillée en pièces; que les consuls vivaient, que leurs légions n'avaient souffert aucune perte considérable, ils allaient aussitôt faire part aux autres de la joie dont ils étaient remplis. Les députés arrivèrent assez difficilement dans le sénat; et l'on eut encore plus de peine à empêcher que le peuple n'y entrât avec eux, et ne se confondît avec les sénateurs. Les lettres, ayant été lues devant eux, furent portées dans l'assemblée du peuple, à qui l'on en fit aussi la lecture. L. Véturius, l'un des députés, exposa ensuite plus en détail ce qui s'était passé; et son récit fut suivi de cris de joie et d'applaudissements de tout le peuple, qu'il serait difficile de bien représenter.

Les citoyens sortirent aussitôt de la place publique pour aller, les uns dans les temples remercier les dieux

[1] « Primus quisque auribus oculisque haurire tantum gaudium cupientes. » (Liv.)

[2] Aujourd'hui *Ponte-Mole*, à la distance de près d'une lieue de Rome.

d'une si grande faveur, les autres dans leurs maisons pour apprendre à leurs femmes et à leurs enfants un succès si grand et si inespéré. Le sénat ordonna des actions de graces publiques pour trois jours, en reconnaissance de la victoire signalée que les consuls Livius et Néron avaient remportée sur les Carthaginois. Le préteur C. Hostilius indiqua dans l'assemblée du peuple ces processions, où se trouvèrent les hommes et les femmes en très-grand nombre.

Cette victoire causa dans la république une révolution salutaire, et, depuis ce jour, les citoyens recommencèrent à contracter ensemble, à vendre, acheter, faire des emprunts et des paiements, comme on a coutume de faire quand on jouit d'une paix tranquille. C'est dans cette même année, selon Pline, que l'on commença dans Rome à battre de la monnaie d'or.

Plin. l. 33, cap. 3.

Tête d'Asdrubal jetée dans le camp d'Annibal; il se retire dans le fond du Brutium.

Liv. lib. 27, cap. 51.

Pendant tous ces mouvements, le consul Néron était arrivé dans son camp. La tête d'Asdrubal jetée dans celui des Carthaginois apprit à leur général le funeste sort de son frère. Deux des prisonniers que le consul fit passer dans son camp l'instruisirent en détail de ce qui s'était passé à la journée de Métaure. Annibal, consterné d'une nouvelle également funeste à sa patrie et à sa maison, s'écria qu'*il reconnaissait à ce cruel coup la fortune de Carthage*. Horace lui met dans la bouche des paroles qui expriment bien ses sentiments : *C'en est fait : je n'enverrai plus à Carthage de superbes courriers*[1]. *En perdant Asdrubal, je perds toute mon espérance et*

[1] Carthagini jam non ego nuncios
Mittam superbos. Occidit, occidit
Spes omnis et fortuna nostri
Nominis, Asdrubale interempto.
(HORAT. l. 4, *od.* 4.)

10.

*tout mon bonheur.* Il décampa dans le moment, et se retira aux extrémités de l'Italie dans le Brutium, où il ramassa tout ce qui lui restait de troupes, n'étant plus en état de les conserver séparées les unes des autres comme auparavant. Il ordonna en même temps à tous les Métapontins de quitter leur ville, et à tous ceux de la Lucanie qui étaient dans son parti d'abandonner leur pays, et de le venir joindre chez les Brutiens.

Triomphe de Livius et de Néron. Liv. lib. 28, cap 9.

Quoiqu'il y ait eu quelque intervalle entre la victoire et le triomphe des consuls, je rapporterai ici tout de suite ce qui regarde ce triomphe, pour ne point interrompre le fil d'une histoire si intéressante, et que l'on sent bien que Tite-Live a travaillée avec un soin particulier, et, s'il est permis de parler ainsi, avec une sorte de complaisance.

Vers la fin de la campagne, les deux consuls eurent également permission de revenir à Rome; avec cette différence pourtant, que Livius y ramena ses troupes, qui n'étaient plus nécessaires dans la Gaule, au lieu que celles de Néron eurent ordre de rester dans la province pour s'opposer aux desseins d'Annibal. Les deux consuls, par les lettres qu'ils s'écrivirent, convinrent que, pour garder jusqu'au bout cette bonne intelligence qu'ils avaient observée jusque-là entre eux, ils règleraient leur départ de deux provinces si éloignées, de façon qu'ils pussent arriver en même temps à Rome, et que celui qui serait le premier à Préneste [1] y attendrait son collègue. Le hasard voulut qu'ils y vinssent le même jour. De là ils envoyèrent un courrier à Rome, avec un édit qui ordonnait au sénat de s'assembler trois jours après dans le temple de Bellone pour les recevoir.

[1] Maintenant *Palestrine*, ville de l'État de l'Église.

Étant partis au jour marqué, ils trouvèrent, en approchant de la ville, que le peuple en était sorti en foule pour venir au-devant d'eux. Ils s'avancèrent vers le temple de Bellone entourés de cette multitude infinie, chacun, non content de les saluer, s'empressant d'approcher d'eux et de baiser leurs mains victorieuses. Les uns les félicitaient de leur victoire ; d'autres les remerciaient du service important qu'ils avaient rendu à la république en la délivrant du péril extrême qui la menaçait. Après qu'ils eurent rendu compte au sénat de leur conduite, selon la coutume de tous les généraux, ils demandèrent premièrement que « l'on rendît « aux dieux des actions de graces solennelles pour le « courage qu'ils leur avaient inspiré dans cette guerre, « et pour l'heureux succès dont ils l'avaient couronné ; « et, en second lieu, qu'on leur permît à eux-mêmes « d'entrer en triomphe dans la ville. » Tous les sénateurs répondirent d'une commune voix « que c'était avec une « extrême joie qu'ils leur accordaient leur demande, « étant pénétrés de la plus vive reconnaissance pour un « succès si éclatant, dont Rome était redevable en pre- « mier lieu à la protection des dieux, et après eux au « courage et à la prudence des consuls ».

On va voir entre ces deux généraux un rare exemple d'union et de concorde. Comme ils avaient agi avec un concert parfait dans la bataille et la victoire, ils voulurent aussi montrer le même concert dans le triomphe. Mais, parce que l'action s'était passée dans la province de Livius, que c'était lui qui le jour de la bataille avait eu les auspices et le commandement, et que son armée était revenue à Rome avec lui, au lieu que Néron avait laissé la sienne dans la province, ils convinrent que le

premier entrerait dans la ville porté sur un char attelé de quatre chevaux, accompagné de son armée, au lieu que Néron serait simplement à cheval sans aucune suite.

Le triomphe ainsi réglé augmenta encore la gloire des deux consuls, mais surtout de celui qui, supérieur en mérite, cédait si généreusement tous les honneurs à son collègue. Aussi tous les éloges furent-ils pour Néron. On disait « que celui qu'on voyait à cheval sans pompe et « sans suite avait traversé en six jours toute la longueur « de l'Italie, et avait combattu en Gaule contre As- « drubal dans le même temps qu'Annibal le croyait « campé près de lui dans l'Apulie; qu'ainsi le même « consul [1], en un même jour et aux deux extrémités de « l'Italie, avait tenu tête aux deux plus redoutables « ennemis de la république, en opposant à l'un sa pru- « dence, et à l'autre sa personne : que d'un côté le nom « de Néron avait suffi pour contenir Annibal; et qui « pouvait douter que, de l'autre, la victoire remportée « sur Asdrubal ne dût être attribuée au renfort du « même Néron, qui, par sa prompte arrivée, avait « étourdi et accablé le général carthaginois? que l'autre « consul pouvait donc, tant qu'il voudrait, se faire « traîner sur un char magnifique, attelé d'un plus grand « nombre encore de chevaux; que c'était cet unique « cheval qui portait le vrai triomphateur; et que Né-

[1] « Ita unum consulem pro utraque parte Italiæ adversùs duos duces, duos imperatores, hinc consilium suum, hinc corpus opposuisse : nomen Neronis satis fuisse ad continendum castris Annibalem : Asdrubalem verò, quâ aliâ re, quàm adventu ejus, obrutum atque exstinctum esse? Itaque iret alter consul sublimis curru multijugis, si vellet, equis : uno equo per Urbem verum triumphum vehi; Neronemque, etiamsi pedes incedat, vel partâ eo bello, vel spretâ eo triumpho gloriâ, memorabilem fore. » (Liv.)

« ron, quand même il irait à pied, serait mémorable à « jamais, soit par la gloire qu'il avait acquise dans cette « guerre, ou par celle qu'il avait méprisée dans le « triomphe ». Tant qu'on fut en marche jusqu'au Capitole, le peuple tint de pareils discours au sujet de Néron, et ne cessa d'avoir les yeux attachés sur lui.

L'argent qu'on avait pris sur les ennemis, et qui montait, selon Polybe, à plus de trois cents talents [1] (neuf cent mille livres), fut porté dans le trésor public. Livius distribua à chacun de ses soldats quatorze [2] sesterces (trente-cinq sous). Néron en promit autant aux siens, quand il serait de retour à son armée.

On remarqua que, le jour du triomphe, les soldats, qui étaient ceux de Livius, célébrèrent Néron dans leurs chansons beaucoup plus que leur propre général; que les cavaliers donnèrent mille louanges à L. Véturius et à Q. Cécilius, lieutenants des consuls, et exhortèrent le peuple à les nommer consuls pour l'année suivante. Les consuls eux-mêmes confirmèrent ce témoignage avantageux de la cavalerie en faisant valoir dans l'assemblée du peuple les services de ces deux officiers, dont le courage et le zèle avaient beaucoup contribué à la victoire.

Réflexions sur l'entreprise de Néron, et sur la conduite de Livius.

Dans l'importante action que nous venons de rapporter, c'est-à-dire dans la défaite d'Asdrubal, qui eut de si grandes suites, et qui, à proprement parler, décida du sort de la seconde guerre punique, les consuls font tous deux un beau et grand personnage; et il me semble que, s'il fallait prendre parti pour l'un ou pour l'autre, on serait embarrassé auquel des deux on devrait donner

[1] 1,800,000 deniers, valant 1,472,000 fr. — L.

[2] 3 fr. 81 cent. — L.

la préférence. La hardiesse du dessein que forma Néron, la singularité de l'entreprise, jointe surtout à l'heureux succès dont elle fut suivie, jette un éclat qui frappe, qui étonne, et qui enlève les suffrages. Aussi voyons-nous que dans leur triomphe, quoique Livius parût seul donné en spectacle, l'armée et le peuple se déclarèrent pour Néron; tous les yeux étaient attachés sur sa personne, et ce fut en sa faveur principalement que les louanges et les applaudissements furent prodigués.

Mais ce hardi projet, qui excite si fort l'admiration, est-il donc véritablement louable en lui-même? et quel jugement en portera-t-on, si on le sépare de cet éclat éblouissant qui l'environne après l'événement? Les alarmes des Romains pendant que Néron était en marche pour aller joindre son collègue étaient-elles mal fondées? et avaient-ils tort d'être disposés à accuser de témérité un général qui livrait en quelque sorte son armée et son camp en proie à l'ennemi en les laissant sans chef et dénués de la meilleure partie de leurs forces? et était-il vraisemblable qu'un guerrier aussi actif et aussi vigilant que l'était Annibal dût demeurer pendant plus de douze jours endormi jusqu'au point de ne s'apercevoir en aucune sorte du départ des troupes et de l'absence du consul?

Il faut avouer que, s'il y avait eu en cela de la témérité, le succès, quelque heureux qu'il ait été, ne pourrait ni couvrir ni excuser la faute du général; mais on ne peut pas porter ce jugement de l'entreprise de Néron. Il n'est pas si étonnant qu'Annibal ait ignoré le départ des troupes du consul, ou n'en ait pas été fort touché. Un général fait tous les jours des détachements de son armée, plus ou moins grands, qui sont sans consé-

quence. Celui-ci n'était pas fort considérable. Sept mille hommes ôtés d'une armée de plus de quarante mille ne l'affaiblissaient pas assez pour la mettre hors d'état de défense. Il y laissait des officiers dont il connaissait l'habileté et le courage, et qu'il savait être très-capables de commander en chef: d'ailleurs, trois ou quatre corps d'armées romaines qui environnaient de toutes parts Annibal suffisaient pour l'empêcher de faire de grands progrès en l'absence du consul, quand même il s'en serait aperçu. Ajoutons que ce général, qui voyait ses forces beaucoup diminuées par plusieurs échecs qu'il avait reçus, semblait être devenu moins vif et moins hardi pour attaquer. C'était donc avec raison que l'entreprise de Néron, qui contribua si fort à la victoire, fut généralement admirée. J'aurais grand tort si je prétendais justifier de même plusieurs actions de sa vie.

D'un autre côté, la conduite de Livius n'est pas moins digne d'admiration. On sait combien les généraux romains, même les plus sages, étaient jaloux de la gloire de terminer seuls et par eux-mêmes une entreprise ou une guerre qu'ils avaient commencée, et combien ils craignaient qu'un rival ne vînt la leur enlever ou même la partager avec eux. Livius ne fait rien paraître de cette faiblesse ordinaire aux plus grands hommes, ou plutôt de cette délicatesse de gloire et d'honneur. Il était en état d'arrêter et de vaincre par lui-même Asdrubal, ou du moins il pouvait s'en flatter: cependant il voit sans jalousie son collègue, peu de temps auparavant son ennemi déclaré, venir partager avec lui l'honneur de la victoire. Il fallait que sa réconciliation eût été bien sincère, et qu'il y eût en lui un amour de la patrie bien vif et bien dominant, pour

étouffer absolument dans son cœur une sensibilité si naturelle à l'homme, et surtout à l'homme de guerre. On voit aussi par là combien la réponse dure qu'on lui met dans la bouche à l'égard de Fabius a peu de vraisemblance.

# LIVRE DIX-NEUVIÈME.

Ce livre renferme l'histoire de quatre années, 545, 546, 547, 548. Il contient principalement les expéditions de Scipion en Espagne, la première guerre des Romains contre Philippe, roi de Macédoine, la nomination du même Scipion au consulat, et le dessein qu'il forme de porter la guerre en Afrique.

§ I. *État des affaires d'Espagne. Silanus défait deux corps d'ennemis coup sur coup, et fait prisonnier Hannon, l'un des chefs. Prise d'Oringis dans la Bétique par L. Scipion. P. Scipion se retire à Tarragone. La flotte romaine, après avoir ravagé l'Afrique, bat celle des Carthaginois. Traité conclu entre les Romains et quelques autres peuples contre Philippe. Philippe remporte quelques avantages contre les Étoliens. Sulpicius fuit devant ce prince; et celui-ci, à son tour, fuit devant Sulpicius. Les Romains et Philippe se mettent en campagne. Attale et Sulpicius attaquent et prennent Orée. Sulpicius est obligé de lever le siége de Chalcis. Description de l'Euripe. Attale est presque surpris par Philippe. Ce prince retourne en Macédoine. Les Étoliens font la paix avec Philippe. Les Romains font aussi la paix*

*avec ce prince, et les alliés de part et d'autre y sont compris. Département des nouveaux consuls. Extinction du feu dans le temple de Vesta. Culture des terres rétablie en Italie. Éloge d'Annibal. Éloge de Scipion. Réflexion de Tite-Live sur les affaires d'Espagne. Scipion remporte une grande victoire sur les Carthaginois, commandés par Asdrubal et Magon. Scipion retourne à Tarragone. Masinissa se joint aux Romains. Scipion recherche l'amitié de Syphax, va le trouver en Afrique, et s'y rencontre avec Asdrubal. Scipion assiége et prend Illiturgis, et la détruit entièrement. Castulon se rend, et est traitée avec moins de sévérité. Jeux et combats de gladiateurs donnés par Scipion en l'honneur de son père et de son oncle. Résolution horrible des habitants d'Astapa. Ils sont tous tués. Entreprise sur Cadix. Maladie de Scipion, qui donne lieu à une sédition. Révolte des Romains campés à Sucrone. Scipion use d'une adresse infinie pour apaiser et punir la sédition.*

An. R. 545.
Av. J.C. 207.

C. CLAUDIUS NÉRON.
M. LIVIUS. II.

État des affaires d'Espagne. Liv. lib. 28, cap. 1.

Nous avons vu l'effet que la mort d'Asdrubal avait produit en Italie : voici quelle était alors en Espagne la situation des Romains et des Carthaginois. Asdrubal, fils de Gisgon, s'était retiré dans la Bétique. Les côtes de la mer Méditerranée, et toute la partie orientale de la province, étaient occupées par les troupes de Scipion, et soumises à la domination des Romains. Han-

non, qui était venu d'Afrique avec une nouvelle armée pour succéder à Asdrubal, fils d'Amilcar, s'étant joint à Magon, entra dans la Celtibérie, qui est au milieu des terres, où il se vit bientôt à la tête d'une puissante armée.

Silanus défait deux corps d'ennemis coup sur coup, et fait prisonnier Hannon, l'un des chefs. Liv. lib. 28, cap. 1, 2.

Scipion envoya contre lui M. Silanus, avec dix mille hommes de pied et cinq cents chevaux. Celui-ci fit tant de diligence, malgré la difficulté des chemins, qu'il arriva assez près des ennemis avant qu'ils eussent eu aucune nouvelle de sa marche. Il n'en était éloigné que de dix mille pas lorsqu'il apprit, des transfuges celtibériens qui lui avaient servi de guides, qu'il y avait assez près du chemin par où il devait passer, deux armées ennemies : l'une sur la gauche, commandée par Magon, et composée de neuf mille Celtibériens nouvellement levés, qui n'observaient presque aucune discipline ; l'autre, sur la droite, toute de Carthaginois aguerris et bien disciplinés, commandée par Hannon. Silanus n'hésita point. Il ordonna à ses troupes de prendre le plus qu'elles pourraient sur la gauche, évitant de se faire voir aux gardes avancées des ennemis. Elles n'en étaient plus qu'à mille pas, lorsque les Celtibériens les virent enfin, et commencèrent à s'ébranler, mais avec beaucoup de consternation et de désordre. Silanus avait fait prendre de la nourriture à son armée, et l'avait rangée en bataille. Magon, aux premiers bruits qu'il entendit, accourut promptement, et disposa ses troupes dans le meilleur ordre qu'il lui fut possible. On en vint aux mains. Les Celtibériens ne firent pas une longue résistance, et furent taillés en pièces. Les Carthaginois, qui, sur la nouvelle du combat, étaient venus de l'autre camp et s'étaient hâtés extrêmement

pour arriver à leur secours, eurent le même sort. Hannon, leur général, fut pris avec ceux des Carthaginois qui étaient arrivés les derniers, et qui avaient trouvé leurs compagnons déja défaits. Presque toute la cavalerie et ce qu'il y avait de vieilles troupes dans l'infanterie suivit Magon dans sa fuite, et en dix jours de marche alla se ranger sous les drapeaux d'Asdrubal, dans la province de Cadix : mais les Celtibériens, nouvelles milices, se dispersèrent dans les forêts prochaines, et de là regagnèrent leurs maisons.

Par cette victoire remportée fort à propos Silanus étouffa des mouvements qui n'étaient pas fort considérables dans leur naissance, mais qui pouvaient devenir la source d'une guerre très-dangereuse, si les Carthaginois, après avoir soulevé les Celtibériens, avaient eu le temps de faire prendre aussi les armes aux nations voisines. C'est pourquoi Scipion lui donna tous les éloges que sa diligence et sa valeur méritaient; et, pour ne point frustrer lui-même l'espérance que cet heureux succès donnait de terminer bientôt la guerre, il partit sur-le-champ pour aller chercher aux extrémités de l'Espagne Asdrubal, le seul ennemi qui restait à vaincre.

Ce général carthaginois était alors campé dans la Bétique, pour retenir dans le parti des Carthaginois les peuples de cette contrée qui étaient leurs alliés : mais, ayant appris le dessein de Scipion, il décampa avec une précipitation qui ressemblait plus à une fuite qu'à une retraite, et se réfugia sur les bords de l'Océan, du côté de Cadix; et, comme il était persuadé que tant qu'il tiendrait ses troupes réunies en un seul corps il serait exposé aux attaques des ennemis, il distribua ses

soldats en différentes villes, dont les murailles défendraient leurs personnes, comme leurs armes en défendraient les murailles.

Prise d'Oringis dans la Bétique par L. Scipion. Liv. lib. 28, cap. 3, 4.

Scipion, jugeant que les villes où les ennemis s'étaient renfermés lui coûteraient pour les prendre peu de peine à la vérité, mais beaucoup de temps, résolut de retourner sur ses pas dans l'Espagne citérieure, c'est-à-dire en-deçà de l'Èbre : cependant, pour ne pas laisser absolument ce pays à la discrétion des Carthaginois, il envoya son frère L. Scipion avec dix mille hommes de pied et mille chevaux pour assiéger Oringis, la ville la plus opulente de cette contrée. Elle ne fit pas une longue résistance. Les habitants, dans la crainte que l'ennemi, s'il les prenait d'assaut, n'égorgeât tous ceux qui lui tomberaient sous la main, sans distinction ou d'Espagnols ou de Carthaginois, ouvrirent les portes de la ville aux Romains. Tous les Carthaginois furent chargés de chaînes, aussi-bien que trois cents des habitants qui avaient fait tous leurs efforts pour faire avorter le dessein de leurs compatriotes. On rendit aux autres leur ville, leurs biens et la liberté. Il y eut à la prise de cette ville environ deux mille des ennemis de tués : les Romains ne perdirent pas plus de quatre-vingt-dix hommes.

Cette conquête donna une grande joie à L. Scipion et à ses troupes, et leur fit beaucoup d'honneur lorsqu'ils allèrent rejoindre leur général et son armée, conduisant devant eux une foule de prisonniers qu'ils avaient faits à cette expédition. P. Scipion donna à son frère toutes les louanges qu'il méritait, parlant dans les termes les plus honorables de la prise d'Oringis, dont il égalait la gloire à celle qu'il avait acquise

P. Scipion se retire à Tarragone.

lui-même en se rendant maître de Carthagène. Mais, comme l'hiver approchait, et qu'il ne lui restait pas assez de temps pour tenter le siége de Cadix, ou pour aller attaquer les diverses parties de l'armée d'Asdrubal dispersées par la province, il repassa avec toutes ses troupes dans l'Espagne citérieure, et, ayant mis ses légions en quartier d'hiver, et fait partir son frère pour Rome avec Hannon et les plus considérables des prisonniers carthaginois, il s'en alla lui-même à Tarragone.

La flotte romaine, après avoir ravagé l'Afrique, bat celle des Carthaginois. Liv. lib. 28, cap. 4.

Cette même année la flotte romaine commandée par le proconsul M. Valérius Lévinus passa de Sicile en Afrique, et fit de grands ravages sur les limites du territoire de Carthage, et même autour des murailles d'Utique. Comme elle s'en retournait en Sicile, elle rencontra celle des Carthaginois, composée de soixante et dix vaisseaux de guerre. Elle l'attaqua, prit dix-sept galères, et en coula quatre à fond : tout le reste fut mis en déroute. Le général romain, ayant ainsi vaincu les ennemis par terre et par mer, s'en retourna à Lilybée avec un butin considérable de toute espèce; et, comme il ne paraissait plus de vaisseaux ennemis sur toute cette mer, on fit passer de Sicile à Rome des convois de blé très-considérables.

Traité conclu entre les Romains et quelques autres peuples contre Philippe. Polyb. l. 9, p. 561-571.

Il a été parlé au livre seizième, § II, du traité conclu entre les Romains et ceux d'Étolie contre Philippe, roi de Macédoine. On avait invité plusieurs autres peuples et plusieurs rois à y entrer. Il paraît qu'Attale, roi de Pergame, Pleurate et Scerdilède, tous deux rois, le premier dans la Thrace, l'autre dans l'Illyrie, profitèrent de cette invitation. Les Étoliens exhortèrent ceux de Sparte à en faire autant. Leur député repré-

senta vivement aux Lacédémoniens tous les maux dont les rois de Macédoine les avaient accablés, surtout le dessein qu'ils avaient toujours eu et qu'ils avaient encore d'opprimer la liberté de la Grèce. Il conclut en demandant que les Lacédémoniens persévérassent dans l'alliance qu'ils avaient anciennement faite avec les Étoliens, qu'ils entrassent dans le traité conclu avec les Romains, ou que du moins ils demeurassent neutres.

Lyciscus, député des Acarnaniens, parla ensuite, et se déclara ouvertement pour les Macédoniens. Il fit valoir les services « que Philippe, père d'Alexandre, et « Alexandre lui-même, avaient rendus à la Grèce en « attaquant et ruinant les Perses, qui en étaient les « plus cruels ennemis. Il insista sur la honte et sur le « danger qu'il y avait de donner entrée dans la Grèce « à des barbares : il appelait ainsi les Romains. Il dit « qu'il était de la sagesse des Spartiates de prévoir de « loin l'orage qui commençait à se former en Occident, « et qui bientôt sans doute éclaterait, d'abord sur la « Macédoine, puis sur la Grèce entière, dont il cause- « rait la ruine ».

Le fragment de Polybe où cette délibération est rapportée ne marque point quel en fut le succès. La suite de l'histoire fait connaître que Sparte se joignit aux Étoliens et accéda au traité. Elle était pour-lors partagée en deux factions, dont les intrigues et les disputes, poussées jusqu'aux dernières violences, excitaient de grands troubles dans la ville. L'une portait avec chaleur les intérêts de Philippe, l'autre était ouvertement déclarée contre lui. Celle-ci prévalut. Il paraît que Machanidas était à la tête de la dernière, et que, profitant des troubles qui agitaient pour-lors la républi-

que, il s'en rendit maître et en devint le tyran. Les alliés songèrent à faire au plus tôt usage du surcroît de forces que leur donnait le nouveau traité par l'union de plusieurs peuples.

Origine d'Attale, roi de Pergame.

Attale I^er^, roi de Pergame, rendit de grands services au peuple romain dans la guerre contre Philippe. Cette petite souveraineté avait été fondée, un peu plus de quarante ans avant le temps dont nous parlons, par Philétère, officier fort estimé pour sa bravoure et sa prudence. Lysimaque, l'un des successeurs d'Alexandre, lui confia ses trésors, qu'il avait renfermés dans le château de Pergame. Après la mort de Lysimaque, Philétère demeura maître des trésors et de la ville. Il les laissa en mourant à Eumène I^er^, son neveu, qui augmenta sa principauté de quelques villes qu'il prit sur les rois de Syrie. Attale I^er^, son cousin, dont il s'agit ici, lui succéda. Il prit le titre de roi après avoir vaincu les Galates, et le transmit à sa postérité, qui en jouit jusqu'à la troisième génération.

Je vais achever tout de suite l'histoire de cette guerre des Romains et de leurs alliés contre Philippe, en la reprenant depuis le consulat de Marcellus et de Crispinus, où nous l'avons laissée, jusqu'à la paix conclue sous le consulat de Scipion et de Crassus. Moyennant cet arrangement, je ne serai point obligé de couper par des faits beaucoup moins importants le fil de l'histoire de la guerre d'Annibal, qui est ici notre grand objet.

An. R. 544. Av. J.C. 208. Philippe remporte quelques avantages

Machanidas fut des premiers à se mettre en campagne. Il entra avec ses troupes sur les terres des Achéens, dont il était tout voisin. Aussitôt les Achéens et leurs alliés députent vers Philippe, et le pressent de

venir en Grèce pour les défendre et les soutenir. Il ne tarda pas. Les Étoliens, sous la conduite de Pyrrhias, qui cette année avait été nommé leur général, conjointement avec le roi Attale, s'avancent à sa rencontre jusqu'à Lamia. Pyrrhias avait avec lui les troupes qu'Attale et Sulpicius lui avaient envoyées. Philippe le battit deux fois, et les Étoliens furent obligés de se renfermer dans les murs de Lamia. Philippe se retira à Phalère[1] avec son armée.

contre les Étoliens. Liv. lib. 27, cap. 30. Polyb. l. 10, pag. 612.

Il en partit pour se rendre à Argos, où l'on était près de donner les jeux néméens, dont il était bien aise d'augmenter la célébrité par sa présence. Pendant qu'il était occupé à la célébration de ces jeux, Sulpicius, étant parti de Naupacte[2], et ayant débarqué entre Sicyone et Corinthe, ravagea tout le plat pays. Philippe, sur cette nouvelle, quitta les jeux, marcha promptement contre les ennemis, et, les trouvant chargés de butin, il les mit en fuite, et les poursuivit jusqu'à leurs vaisseaux. De retour aux jeux, il fut reçu avec un applaudissement général, d'autant plus, qu'ayant quitté son diadème et sa pourpre royale, il s'égalait et se confondait avec les simples citoyens, spectacle bien agréable et bien flatteur pour des villes libres. Mais autant que ses façons populaires l'avaient fait aimer, autant bientôt ses débauches énormes le rendirent odieux.

Sulpicius fuit devant Philippe. Liv. lib. 27, cap. 30, 31.

Quelques jours après la célébration des jeux, Philippe s'avance jusqu'à la ville d'Élis[3], qui avait reçu garnison étolienne. Le premier jour il ravagea les terres

Philippe, à son tour, fuit devant Sulpicius. Liv. lib. 27, cap. 32.

[1] Ville de Thessalie.

[2] Sur le golfe de Corinthe, maintenant *Lépante*.

[3] Ville de l'Élide dans le Péloponnèse.

voisines; puis il s'approcha de la ville en bataille rangée, et fit avancer quelques corps de cavalerie jusqu'aux portes, pour engager les Étoliens à faire une sortie. Ils sortirent en effet. Mais Philippe fut bien étonné de voir parmi eux des troupes romaines. Sulpicius étant parti de Naupacte avec quinze galères, et ayant débarqué quatre mille hommes, était entré de nuit dans la ville d'Élis. Le combat fut rude. Démophante, général de la cavalerie des Éléens, ayant aperçu Philopémen, qui commandait celle des Achéens, s'avança hors des rangs, et courut impétueusement contre lui. Celui-ci l'attendit de pied ferme; et, le prévenant, il le renversa d'un coup de pique aux pieds de son cheval. Démophante tombé, sa cavalerie prit la fuite. D'un autre côté l'infanterie éléenne combattait avec avantage. Le roi, voyant que les siens commençaient à plier, pousse son cheval au milieu de l'infanterie romaine. Son cheval, percé d'un coup de javelot, le jette par terre. Alors le combat devient furieux, chacun de son côté faisant des efforts extraordinaires, les Romains pour se saisir de Philippe, les Macédoniens pour le sauver. Le roi signala son courage en cette occasion, ayant été obligé de combattre longtemps à pied au milieu de la cavalerie. Le carnage fut grand. Enfin Philippe, ayant été enlevé par les siens, et mis sur un autre cheval, se retira. Il alla camper à cinq milles de là; et, le lendemain, ayant attaqué un château où s'était renfermée une grande multitude de paysans avec tous leurs troupeaux, il fit quatre mille prisonniers, et prit vingt mille bêtes, tant de gros que de menu bétail; faible avantage, et qui ne devait pas le consoler de l'affront qu'il venait de recevoir à Élis.

Plut. in Philop. p. 360.

Dans ce moment, il reçut nouvelle que les barbares avaient fait une irruption dans la Macédoine. Il partit sur-le-champ pour aller défendre son pays, ayant laissé à ses alliés deux mille cinq cents hommes de son armée. Sulpicius avec sa flotte se retira à Égine [1], où il se joignit au roi Attale, et y passa l'hiver.

An. R. 545. Av. J.C. 207. Les Romains et Philippe se mettent en campagne. Liv. lib. 28, cap. 5.

Dès que le printemps fut venu, le proconsul Sulpicius et le roi Attale sortirent d'Égine, et se rendirent à Lemnos [2] avec leurs flottes, qui, jointes ensemble, faisaient soixante galères. Philippe, de son côté, pour être en état de faire face à l'ennemi, soit par terre, soit par mer, s'avança vers Démétriade [3]. Les ambassadeurs des alliés de la Macédoine y vinrent de tous côtés pour implorer son secours dans le danger pressant où ils se trouvaient. Il les écouta favorablement, et leur promit à tous de leur envoyer du secours selon que le temps et le besoin l'exigeraient. Il le fit en effet, et envoya différents corps de troupes en différents endroits pour les mettre en sûreté contre l'attaque des ennemis; après quoi il retourna à Démétriade. Et afin de pouvoir courir à propos au secours des alliés qui seraient attaqués, il établit dans la Phocide, dans l'Eubée et dans la petite île de Péparèthe [4] des signaux, et plaça de son côté sur le Tisée, montagne fort haute de Thessalie, des gens pour les observer, afin d'être averti promptement de la marche des ennemis et des endroits qu'ils auraient dessein d'attaquer.

J'ai expliqué ailleurs avec étendue ce que Polybe a

[1] Petite île dans le golfe Saronique. *Engia.*

[2] *Stalimène*, île de l'Archipel.

[3] Ville de Thessalie dans la Magnésie.

[4] Petite île de la mer Égée vers la Thessalie.

écrit sur les signaux par le feu. La matière est fort curieuse.

Attale et Sulpicius assiégent et prennent Orée. Liv. lib. 28, cap. 5, 6.

Le proconsul et le roi Attale s'avancèrent vers l'Eubée, et formèrent le siége d'Orée, qui en est une des principales villes. Elle avait deux citadelles très-bien fortifiées, et pouvait faire une longue résistance : mais Plator, qui y commandait pour Philippe, la livra par trahison aux assiégeants. Il avait donné exprès les signaux trop tard, afin que le secours ne pût pas arriver à propos. Il n'en fut pas ainsi de Chalcis, que Sulpicius avait assiégée aussitôt après qu'Orée avait été prise. Les signaux y furent donnés à propos : et le commandant, sourd aux promesses du proconsul, se préparait à faire une bonne défense. Sulpicius vit bien qu'il avait fait une tentative imprudente, et il eut la sagesse d'y renoncer sur-le-champ. La ville était très-bien fortifiée par elle-même, et d'ailleurs située sur l'Euripe, ce détroit fameux, dans lequel le flux et le reflux n'arrivent pas sept fois par jour à des temps fixes et marqués, comme c'est, dit Tite-Live, le bruit commun, mais où ce mouvement alternatif est bien plus fréquent, et où les flots sont agités, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, avec tant de violence qu'on dirait que ce sont des torrents qui se précipitent par bonds du haut des montagnes sans règle et sans mesure : de sorte que les vaisseaux ne peuvent en aucun temps y trouver ni repos ni sûreté

Sulpicius est obligé de lever le siége de Chalcis.

Description de l'Euripe.

Attale est presque surpris par Philippe. Liv. lib. 28, cap. 7.

Attale assiégea Oponte, ville des Locriens, située assez près de la mer. Philippe fit une diligence extraordinaire pour la secourir, ayant fait en un seul jour plus de soixante milles, c'est-à-dire plus de vingt lieues. La ville venait d'être prise quand il approcha ; et il au-

rait pu surprendre Attale qui la ravageait, si celui-ci, averti de son arrivée, ne se fût retiré précipitamment. Philippe le poursuivit jusqu'au bord de la mer.

Attale, s'étant retiré à Orée, et ayant appris que Prusias, roi de Bithynie, était entré dans ses états, reprit le chemin de l'Asie, et Sulpicius retourna à l'île d'Égine. Philippe, après avoir pris plusieurs petites villes, et fait échouer le dessein de Machanidas, tyran de Sparte, qui songeait à attaquer les Éléens, occupés à préparer la célébration des jeux olympiques, se rendit à l'assemblée des Achéens, qui se tenait à Égium [1], où il comptait trouver la flotte carthaginoise, et la joindre à la sienne : mais celui qui la commandait ayant appris qu'Attale et les Romains étaient partis d'Orée, se retira, dans la crainte qu'ils ne vinssent l'attaquer.

Philippe retourne en Macédoine. Liv. lib. 28, cap. 8.

Philippe avait une vraie douleur [2] de voir que, quelque diligence qu'il pût faire, il n'arrivait jamais à temps pour exécuter ses projets, la fortune, disait-il, prenant plaisir à éluder tous ses efforts, à lui enlever sous ses yeux toutes les occasions, et à lui ravir des mains tous ses avantages lorsqu'il était près de les saisir. Il dissimula pourtant son chagrin dans l'assemblée, et y parla avec un air de fermeté et de confiance. Ayant pris les dieux et les hommes à témoin qu'il n'avait manqué aucune occasion de se mettre en marche pour chercher partout les ennemis, il ajouta qu'il était [3] difficile

[1] Ville de l'Achaie proprement dite.

[2] « Philippus mœrebat et angebatur quum ad omnia ipse raptim isset, nulli tamen se rei in tempore occurrisse, et rapientem omnia ex oculis elusisse celeritatem suam fortunam. » (Liv.)

[3] « Vix rationem iniri posse, utrùm ab se audaciùs, an fugaciùs ab hostibus geratur bellum. » (Liv.)

de décider s'il faisait paraître plus d'audace à les chercher, ou eux plus de promptitude à le fuir : que c'était déja de leur part un aveu qu'ils se croyaient inférieurs à lui en forces; mais qu'il espérait remporter bientôt sur eux une victoire complète, qui en serait une preuve sensible. Ce discours rassura beaucoup les alliés. Après avoir donné les ordres nécessaires, et fait quelques légères expéditions, il retourna en Macédoine pour y porter la guerre contre les Dardaniens.

An. R. 546. Av. J.C. 206. Les Étoliens font la paix avec Philippe. Liv. lib. 29, cap. 12.

Il se passa une année pendant laquelle les Romains, occupés de soins plus importants, donnèrent peu d'attention aux affaires de la Grèce. Les Étoliens se voyant négligés de ce côté-là, qu'ils regardaient comme leur unique ressource, firent leur paix avec Philippe dans l'année où Scipion fut consul avec Crassus. A peine le traité était-il conclu, qu'on vit arriver P. Sempronius, proconsul, avec dix mille hommes d'infanterie, mille chevaux, et trente-cinq vaisseaux de guerre; ce qui était un secours fort considérable. Il sut fort mauvais gré aux Étoliens d'avoir conclu cette paix sans le consentement des Romains, contre la teneur expresse du traité d'alliance.

An. R. 547. Av. J.C. 205.

Les Romains font aussi la paix avec Philippe; et les alliés de part et d'autre y sont compris. Liv. ibid.

Cependant il ne s'opiniâtra point à poursuivre la guerre; et les Épirotes, qui en souhaitaient aussi la fin, s'étant assurés de ses dispositions, envoyèrent des députés vers Philippe, qui était retourné en Macédoine, pour le porter à conclure une paix générale, lui faisant entendre qu'ils se tenaient comme assurés que, s'il consentait à avoir une entrevue avec Sempronius, ils conviendraient facilement des conditions. Le roi reçut cette proposition avec joie, et se rendit en Épire. Comme de part et d'autre on souhaitait la paix, Philippe afin de

mettre ordre aux affaires de son royaume, les Romains pour être en état de pousser plus vigoureusement la guerre contre Carthage, le traité fut bientôt conclu. On convint que trois ou quatre villes ou petits peuples de l'Illyrie demeureraient aux Romains, et l'Atintanie [1] à Philippe, au cas que le sénat y consentît. Le roi fit comprendre dans le traité Prusias, roi de Bithynie, les Achéens, les Béotiens, les Thessaliens, les Acarnaniens, les Épirotes : les Romains, de leur part, y comprirent ceux d'Ilium, le roi Attale, Pleurate, Nabis, tyran de Sparte, qui avait succédé à Machanidas, les Éléens, les Messéniens, les Athéniens. Le peuple romain ratifia le traité, parce qu'on était bien aise que la république fût délivrée de tout autre embarras pour tourner toutes ses forces contre l'Afrique. Ainsi fut terminée cette guerre en Grèce par une paix qui ne fut pas de longue durée.

Je reprends le fil de l'histoire de la guerre contre Annibal, que j'ai un peu interrompu pour raconter de suite ce qui regarde celle contre Philippe.

L. VÉTURIUS.
Q. CÆCILIUS.

An. R. 546.
Av. J.C. 206.

C'est ici la treizième année de la seconde guerre punique. Les deux consuls eurent pour province le Brutium (la Calabre ultérieure), et furent chargés de tenir tête à Annibal. On marqua leurs départements à tous ceux qui devaient commander.

Département des consuls.
Liv. lib. 28, cap. 11.

Tous les prodiges qu'on annonça pour-lors en grand nombre ne causèrent pas tant de crainte et tant d'a-

Extinction du feu dans le temple de Vesta.

[1] Dans la Macédoine, contre l'Épire.

Liv. lib. 28, cap. 11.

larmes que l'extinction du feu dans le temple de Vesta. La vestale par la négligence de qui ce malheur était arrivé fut frappée de verges par l'ordre du grand-pontife P. Licinius; et l'on ordonna à ce sujet des prières particulières pour apaiser la colère des dieux.

Culture des terres rétablie en Italie.

Avant que les consuls partissent pour la guerre, le sénat les avertit de prendre soin de rappeler dans les campagnes ceux qui les avaient abandonnées, et de rétablir la culture des terres. Ce qui rendait ce rétablissement difficile, c'est que la guerre avait emporté la plupart des hommes libres qui s'attachaient au labourage, qu'on ne trouvait pas assez d'esclaves pour les remplacer; que les troupeaux avaient été enlevés, et les métairies ruinées ou brûlées en beaucoup d'endroits. Malgré ces obstacles, l'autorité des consuls rendit aux campagnes un grand nombre de leurs habitants.

Dès que le printemps fut venu, les consuls partirent pour aller se mettre à la tête de leurs armées. Ils passèrent dans la Lucanie, qu'ils firent rentrer sous la puissance du peuple romain, sans être obligés d'employer la force des armes.

Éloge d'Annibal. Liv. lib. 28, cap. 12. Polyb. l. 11, pag. 637.

Cette année se passa sans qu'il y eût aucune action entre eux et Annibal : car ce général, après avoir vu tout récemment sa famille et sa patrie frappées d'un si terrible coup par la mort d'Asdrubal son frère, et par l'entière défaite de son armée, ne crut pas qu'il lui convînt d'aller attaquer des ennemis victorieux. Les Romains, de leur côté, voyant qu'il se tenait en repos, jugèrent à propos de l'y laisser, tant son nom seul leur paraissait redoutable dans le temps même qu'autour de lui tout tombait en décadence! Ici Polybe, et après lui Tite-Live, font une réflexion tout-à-fait capable de

donner une grande idée d'Annibal. Il semble, disent-ils, que ce grand homme se soit montré encore plus digne d'admiration dans la mauvaise fortune que dans la bonne. En effet, n'est-ce pas une chose qui tient du prodige, que depuis treize ans qu'il faisait la guerre dans un pays étranger, fort loin de sa patrie, avec des succès fort différents, à la tête d'une armée composée, non de citoyens carthaginois, mais d'un amas confus de plusieurs nations qui n'étaient unies entre elles ni par les mêmes lois, ni par le même langage, et dont les habits, les armes, les cérémonies, les sacrifices, et les dieux même, étaient différents, il ait su les lier ensemble, et serrer leur union par des nœuds si étroits, que pendant cette longue suite d'années il ne se soit jamais élevé ni aucune discorde entre ses troupes, ni aucune sédition contre leur chef, quoique souvent les vivres et l'argent leur eussent manqué dans un pays ennemi? ce qui, dans la première guerre punique, avait causé tant de désordres entre les commandants et les soldats! Mais depuis qu'il eut perdu son unique ressource par la mort d'Asdrubal et la défaite de son armée, et qu'il eut été obligé de se retirer dans un petit coin du Brutium en abandonnant tout le reste de l'Italie, à qui ne paraîtra-t-il pas surprenant qu'il ne se soit excité aucun mouvement parmi ses soldats dans une conjoncture où tout lui manquait? car les Carthaginois, assez embarrassés à trouver des moyens de se conserver dans l'Espagne, ne lui envoyaient pas plus de secours que s'il eût eu tout en abondance dans l'Italie. Voilà un de ces traits qui caractérisent un homme supérieur, et qui font voir jusqu'à quel point Annibal avait porté l'habileté dans le métier de la guerre.

Éloge de Scipion.

Celle de Scipion n'était pas moins admirable. La sage vivacité de ce général, encore fort jeune, rétablit entièrement les affaires des Romains en Espagne, comme la courageuse lenteur de Fabius l'avait fait auparavant en Italie. De si heureux commencements se soutinrent toujours par une conduite uniforme, qui ne se démentit jamais en rien, et par une suite non interrompue de grandes et belles actions qui mirent le comble à sa gloire, et terminèrent heureusement la plus dangereuse guerre qu'eurent jamais les Romains.

Réflexion de Tite-Live sur les affaires d'Espagne. Liv. lib. 28, cap. 12.

Tite-Live remarque ici que les affaires d'Espagne, par rapport aux Carthaginois, étaient à peu près dans la même situation que celles d'Italie : car les Carthaginois, ayant été vaincus dans un combat où leur chef fut pris, avaient été obligés de se retirer aux extrémités de la province, et jusque sur les bords de l'Océan. Toute la différence qu'il y avait, c'est que l'Espagne, tant par le génie des habitants que par la nature et la situation des lieux, était beaucoup plus propre à renouveler la guerre, non-seulement que l'Italie, mais que toutes les autres parties de l'univers. Aussi, quoique ce soit la première des provinces qui sont en terre ferme où les Romains soient entrés, c'est cependant la dernière qui ait été tout-à-fait soumise; ce qui n'arriva que sous Auguste.

Scipion remporte une grande victoire sur les Carthaginois commandés par Asdrubal et Magon.

Dans le temps dont il s'agit, Scipion donna de grandes preuves de son habileté et de son courage. Asdrubal, fils de Gisgon, le plus illustre des généraux carthaginois après ceux de la famille barcienne, étant revenu de Cadix, passa dans l'Espagne ultérieure [1].

[1] On appelait *Espagne citérieure* celle qui était en-deçà de l'Èbre par rapport aux Romains, et *ultérieure* celle qui était au-delà. Celle-ci com-

Avec le secours de Magon, frère d'Annibal, il fit de grandes levées dans tout le pays, et mit sur pied une armée de cinquante mille hommes d'infanterie [1], et de quatre mille cinq cents chevaux. Les deux généraux carthaginois campèrent auprès de Silpia [2] dans une vaste plaine, à dessein d'accepter la bataille, si les Romains la leur présentaient.

Liv. lib. 28, c. 12-16.

Scipion jugea bien qu'il n'était pas en état de résister à de si grandes forces avec les seules légions romaines, et qu'il fallait absolument leur opposer, au moins pour la montre, des secours tirés de l'Espagne même, en évitant cependant de se confier à ces barbares, et d'en associer à son armée un si grand nombre, qu'en lui manquant de foi ils pussent causer sa perte, comme ils avaient causé celle de son père et de son oncle. Le détail du combat qui va suivre prouvera avec quelle sagesse il exécuta ce projet. Étant parti de Tarragone, et ayant reçu en chemin à Castulon quelques secours que Silanus lui amenait, il s'avança jusqu'à la ville de Bécula [3] avec toutes ses forces, qui montaient à quarante-cinq mille hommes de pied, et trois mille chevaux.

Quand les deux armées furent en présence, il se donna de légères escarmouches de part et d'autre. Après que les deux partis eurent assez essayé leurs forces dans plusieurs petits combats, Asdrubal le premier mit ses troupes en bataille. Les Romains aussitôt en firent autant. Les deux armées étaient rangées devant les retranchements de leur camp, où elles demeuraient

prenait la Lusitanie (*le Portugal*) et les pays voisins au midi.

[1] Polybe fait monter cette armée à 70 mille hommes d'infanterie.

[2] Il paraît, par le récit qui va suivre, que cette ville doit avoir été située dans la Bétique.

[3] Ces deux villes étaient près de la source du *Bætis*, ou *Guadalquivir*; Castulon, au nord du fleuve.

en repos, l'une attendant que l'autre commandât la charge. Le soir étant venu sans que ni l'une ni l'autre se fussent ébranlées, Asdrubal d'abord, et Scipion après lui, firent rentrer les soldats dans leur camp. Ce manége dura plusieurs jours, sans qu'on en vînt à une action.

Les deux armées demeuraient toujours rangées de la même sorte. D'un côté les Romains, et de l'autre les Carthaginois, mêlés d'Africains, étaient au corps de bataille. Les Espagnols, également alliés des Romains et des Carthaginois, étaient sur les ailes dans les deux armées. Trente-deux éléphants placés devant les premiers rangs des Carthaginois paraissaient de loin comme des châteaux ou comme des tours. On comptait dans les deux camps que les troupes combattraient dans l'ordre où elles avaient été rangées jusqu'alors : mais Scipion avait résolu de changer toute cette disposition le jour qu'il livrerait véritablement la bataille. Dès le soir, il donna ordre qu'on fît prendre de la nourriture aux hommes et aux chevaux avant le jour, et que la cavalerie se tînt prête à marcher au premier ordre.

A peine le jour avait-il paru, qu'il détacha toute sa cavalerie avec les soldats armés à la légère contre les corps de garde des Carthaginois. Un moment après il partit lui-même avec toute son infanterie, plaçant, contre l'opinion des ennemis et des siens, les soldats romains sur les ailes, et les Espagnols dans le milieu de la bataille. Asdrubal, éveillé au bruit de cette attaque imprévue, sortit promptement de sa tente. Il n'eut pas plus tôt aperçu les Romains devant ses retranchements, les Carthaginois en désordre, et toute la plaine cou-

verte d'ennemis, que de son côté il envoya toute sa cavalerie contre celle de Scipion, sortit lui-même de son camp à la tête de son infanterie, sans rien changer à l'arrangement dont il avait usé jusque-là dans sa bataille. Le combat fut long-temps douteux entre les cavaliers; et il était difficile que de leur part il devînt décisif, parce que ceux qui pliaient (ce qui arrivait alternativement aux deux partis) trouvaient une retraite assurée auprès de leur infanterie.

Mais, lorsque les deux corps de bataille ne furent plus qu'à cinq cents pas l'un de l'autre, Scipion mit fin à ce combat, ayant ordonné aux légions de s'ouvrir pour recevoir au milieu d'elles la cavalerie et les soldats légèrement armés, dont il fit deux troupes, qu'il plaça au corps de réserve derrière les deux ailes : et quand il fut sur le point de donner sur les ennemis, il commanda aux Espagnols, qui étaient dans le milieu de sa bataille, de marcher serrés et à petits pas. Pour lui, de l'aile droite où il commandait, il envoya dire à Silanus et à Marcius d'étendre l'aile gauche qu'ils conduisaient comme ils lui verraient étendre la droite, et de faire marcher les plus alertes de leurs gens de pied et de cheval contre l'ennemi pour commencer la mêlée avant que les bataillons du milieu fussent à portée de se choquer. Ainsi, ayant allongé les deux ailes, ils marchaient à grands pas contre l'ennemi, menant chacun trois cohortes d'infanterie, trois escadrons de cavalerie, et les armés à la légère, tandis que le reste les suivait, formant une ligne oblique avec le corps de bataille pour aller attaquer les Carthaginois par les flancs.

Il restait un vide dans le milieu, parce que les Espagnols marchaient plus lentement, selon l'ordre qu'ils

en avaient reçu ; et déja les ailes en étaient aux mains, que les Carthaginois et les Africains, qui faisaient la principale force des ennemis, n'étaient pas encore arrivés à la portée du trait. D'ailleurs, ils n'osaient pas s'avancer sur les ailes pour secourir ceux des leurs qui y combattaient, de peur de dégarnir leur centre, et de l'exposer à découvert à l'ennemi qui était près de l'attaquer. Ainsi leurs ailes avaient affaire à deux ennemis tout à la fois : à la cavalerie et aux soldats armés à la légère, qui avaient fait un circuit pour les prendre en flanc; et aux cohortes, qui les pressaient de front pour les séparer du corps de leur bataille. On voit dans tout ce qui vient d'être dit ce que peut l'habileté d'un commandant.

Les ailes se battirent pendant quelque temps avec courage : mais la chaleur étant devenue plus grande, les Espagnols, qui avaient été obligés de sortir du camp sans avoir pris de nourriture, étaient d'une faiblesse à ne pouvoir soutenir leurs armes, pendant que les Romains, pleins de force et de vigueur, avaient encore cet avantage sur eux, que, par la prudence de leur général, ce qu'il y avait de plus fort dans leur armée n'avait eu affaire qu'à ce qu'il y avait de plus faible dans celle des ennemis. Ceux-ci donc, épuisés de force et de courage, lâchèrent pied, gardant cependant leurs rangs comme si toute l'armée eût fait retraite par l'ordre de son général. Mais alors le vainqueur ayant commencé à les pousser de tous côtés avec d'autant plus de vigueur qu'il les voyait reculer, il ne leur fut pas possible de résister plus long-temps; et, malgré tous les efforts et toutes les remontrances d'Asdrubal, la crainte l'emportant sur la honte, ils se débandèrent,

prirent ouvertement la fuite, et se retirèrent avec beaucoup d'effroi dans leur camp. Les Romains les y auraient poursuivis, et s'en seraient rendus maîtres sans un violent orage pendant lequel il tomba une si grande abondance de pluie, que les vainqueurs eux-mêmes eurent bien de la peine à regagner leur camp.

Asdrubal, voyant que les Turdétans l'avaient abandonné, et que tous les autres alliés étaient près d'en faire autant, décampa la nuit suivante pour empêcher que le mal n'allât plus loin. A la pointe du jour, Scipion, averti de la retraite des ennemis, ordonna à sa cavalerie de les poursuivre. Quoique par l'erreur de ses guides sa marche eût été inutilement allongée, elle atteignit néanmoins les ennemis, et, les prenant tantôt en queue et tantôt en flanc, elle les fatiguait sans relâche; et elle retarda assez leur fuite pour donner aux légions le temps d'arriver. Depuis ce moment ce ne fut plus un combat, mais une véritable boucherie, jusqu'à ce que le général, exhortant lui-même ses soldats à fuir, se sauva sur les montagnes voisines avec un gros d'environ six mille hommes à moitié désarmés; tout le reste fut tué ou pris. Asdrubal, voyant que ses troupes passaient de moment à autre dans le camp des ennemis, abandonna son armée, gagna le bord de la mer pendant la nuit, et se jeta dans des vaisseaux qui le portèrent à Cadix.

Scipion retourne à Tarragone. Liv. lib. 28, cap. 16.

Scipion, ayant appris la fuite d'Asdrubal, laissa à Silanus dix mille hommes de pied et mille chevaux pour achever de dissiper les restes de cette armée. Pour lui, en soixante et dix jours il retourna à Tarragone avec le reste de ses troupes, examinant tout de suite, et chemin faisant, la conduite que les villes et

les petits princes du pays avaient tenue à l'égard des Romains, et distribuant les récompenses ou les peines selon leurs mérites.

Masinissa se joint aux Romains. Liv. lib. 28, cap. 16.

Après son départ, Masinissa, ayant pris des mesures secrètes avec Silanus pour être admis dans l'alliance des Romains, passa en Afrique avec un petit nombre de ses sujets, dans le dessein d'attirer au même parti toute sa nation. Tite-Live n'assigne aucun motif de ce changement de Masinissa, et se contente de dire que la constante fidélité avec laquelle il persévéra dans l'amitié des Romains jusqu'à la fin de sa vie, qui fut très-longue, fait juger qu'il ne le fit pas sans de bonnes raisons.

Mais par le détail que nous ferons ailleurs des révolutions arrivées en ce temps-ci, même dans la Numidie, il paraîtra que les Carthaginois prirent parti contre Masinissa. Ce fut là vraisemblablement ce qui engagea ce prince à se détacher de leur alliance; ensuite le mariage de Sophonisbe, qui lui avait été promise, et qui fut donnée à Syphax, acheva de le rendre irréconciliable à leur égard.

Liv. lib. 28, cap. 29.

Magon suivit Asdrubal à Cadix avec les vaisseaux que ce dernier lui avait renvoyés. La fuite ou la désertion dispersèrent dans les villes voisines tout le reste du parti carthaginois abandonné de ses chefs; on n'en vit plus rien paraître, au moins qui fût considérable par son nombre ou par ses forces. C'est ainsi que Scipion chassa les Carthaginois de l'Espagne, six ans après qu'il eut pris le commandement des armées de cette province, et treize après que la guerre eut commencé entre les deux nations.

Silanus, n'ayant plus d'ennemis à combattre, revint

trouver Scipion à Tarragone, et lui apprit que la guerre était absolument terminée.

Quelque temps après, L. Scipion arriva à Rome, où son frère l'envoyait avec un grand nombre de prisonniers illustres pour y annoncer la soumission de l'Espagne entière. Cette nouvelle répandit dans la ville une joie universelle; on élevait jusqu'au ciel la sagesse et la valeur de ce jeune héros. Lui seul, insatiable de gloire, ne regardait tout ce qu'il avait fait jusqu'alors que comme une légère ébauche des grandes entreprises qu'il méditait. Occupé du dessein de porter la guerre jusqu'aux murs de Carthage, il jugea nécessaire de se ménager en Afrique quelque intelligence et quelque appui.

Scipion recherche l'amitié de Syphax, va le trouver en Afrique, et s'y rencontre avec Asdrubal. Liv. lib. 28, cap. 17, 18. App. Bell. hisp. 271.

Syphax régnait alors dans la meilleure partie de la Numidie, sur les peuples appelés *Masæsyli*. C'était un prince puissant, mais qui se piquait peu de bonne foi et de constance dans les engagements qu'il formait, comme il est assez ordinaire aux barbares. Il avait autrefois traité d'alliance et d'amitié avec les deux Scipion, père et oncle de celui dont il s'agit ici; et depuis il s'était rejoint au parti des Carthaginois. Scipion, qui croyait avoir besoin de lui pour réussir dans son grand dessein, entreprit de le regagner, et lui envoya Lélius avec des présents considérables. Syphax ne se fit pas beaucoup presser. Il voyait alors les affaires des Romains prospérer de tous côtés; celles des Carthaginois, au contraire, aller toujours en empirant, soit en Espagne, soit en Italie. Il déclara néanmoins qu'il ne voulait rien conclure qu'avec le général romain en personne. Lélius s'en retourna, ayant seulement tiré parole

de Syphax pour la sûreté de Scipion, s'il se déterminait à le venir trouver.

L'amitié de ce prince était de la dernière importance pour les vues que Scipion avait sur l'Afrique. C'était le roi le plus opulent de tout le pays ; il avait déja été en guerre avec les Carthaginois. Ses états étaient dans une situation très-commode par rapport à l'Espagne, dont ils n'étaient séparés que par un trajet de mer assez court. Scipion crut qu'un si grand avantage valait bien la peine qu'il s'exposât à un danger même considérable pour se le procurer; et sans balancer il part de Carthagène avec deux vaisseaux pour aller trouver Syphax. Dans le même temps, Asdrubal, fils de Gisgon, général carthaginois, qui venait d'être obligé d'abandonner l'Espagne, se retirait près du même prince avec sept vaisseaux. Il était déja dans le port lorsqu'il aperçut les deux galères romaines qui étaient encore en pleine mer. Il fit quelques mouvements pour aller les attaquer; mais le vent, qui était assez fort, ayant amené en peu de temps Scipion dans le port, Asdrubal n'osa plus entreprendre de l'insulter, et ne songea qu'à se rendre auprès de Syphax, où bientôt Scipion le suivit.

Syphax fut bien flatté de se voir ainsi recherché par deux généraux des deux plus puissants peuples de l'univers, qui venaient en un même jour lui demander son secours et son amitié. Il les invita tous deux à loger dans son palais; il fit même des efforts pour les engager à terminer par une entrevue tous leurs différends; mais Scipion s'en défendit en représentant qu'il n'avait point personnellement d'intérêts à démêler avec Asdrubal, ni de pouvoirs pour traiter d'affaires d'état

avec un ennemi. Il voulut bien néanmoins, à la prière du roi, manger avec Asdrubal, et même se mettre sur un même lit avec lui.

La conversation de Scipion avait tant d'attraits, et sa dextérité à manier les esprits était si grande, qu'il charma, pendant le repas, non-seulement Syphax, prince barbare, et plus aisé à gagner par une politesse et une douceur qui lui étaient tout-à-fait nouvelles, mais même Asdrubal, cet ennemi si acharné contre les Romains, et contre Scipion en particulier. Ce Carthaginois avoua, depuis, que cet entretien lui avait donné une plus haute idée de Scipion que ses victoires et ses conquêtes. Il ajouta qu'il ne doutait point que Syphax et son royaume ne fussent désormais entièrement dévoués aux Romains; tant Scipion avait un art merveilleux pour s'insinuer dans les esprits et pour gagner la confiance de tous ceux avec qui il traitait!

Mais une autre pensée occupait Asdrubal et lui causait de cruelles inquiétudes. « Il sentait bien que ce « n'était ni pour se procurer une agréable promenade « le long des côtes de la mer, ni par une vaine curio- « sité, qu'un capitaine d'une si haute réputation avait « passé en Afrique avec deux galères, en abandonnant « ses troupes dans une province nouvellement conquise, « et s'était livré, en terre ennemie, à la bonne foi d'un « prince, sur laquelle il n'avait pas fort lieu de comp- « ter; qu'assurément le but de Scipion, dans ce voyage, « était de se frayer un chemin pour attaquer l'Afrique. « Il savait qu'il y avait long-temps que ce général en « méditait la conquête, et demandait assez hautement « pourquoi, Annibal ayant bien eu l'audace de porter « la guerre dans le cœur de l'Italie, Scipion n'irait pas

« la faire jusqu'aux portes de Carthage. » Il concluait de tous ces raisonnements que les Carthaginois devraient dorénavant songer, non à recouvrer les Espagnes, mais à conserver l'Afrique; et il ne se trompait pas.

On pourrait demander s'il y avait de la prudence à Scipion d'entreprendre le voyage dont il s'agit ici, et de s'exposer sans nécessité à tous les dangers qui en pourraient être la suite. Quelques moments plus tôt, Asdrubal pouvait se saisir de sa personne; et quel malheur aurait-ce été pour Rome! Il ne courait guère moins de risque de la part de Syphax, prince qui n'était pas esclave de sa parole, actuellement allié des Carthaginois, et qui, se voyant maître de la personne de leur plus redoutable ennemi, pouvait fort bien être tenté de le leur livrer. Nous verrons dans la suite Fabius lui reprocher cette action comme téméraire et contraire aux règles. Mais l'autorité de Fabius, prévenu extrêmement contre Scipion, ne doit pas être ici d'un grand poids. Pour moi, je n'ose entreprendre de résoudre un pareil doute, j'en laisse la décision aux lecteurs. Si l'événement était un bon juge en pareille matière, la réponse serait aisée; mais le sage Fabius marque que l'événement n'est le maître que des personnes peu sensées. *Eventus stultorum magister est.* Quoi qu'il en soit, Scipion n'eut pas lieu de se repentir de son voyage, et il ne retourna en Espagne qu'après avoir fait une ligue offensive et défensive avec Syphax contre les Carthaginois. Étant remonté sur ses galères, il rentra au bout de quatre jours dans le port de Carthagène, et s'appliqua aussitôt aux affaires de la province.

Liv. lib. 22, cap. 39.

Les Romains, à la vérité, n'avaient plus rien à crain-

dre de la part des Carthaginois dans l'Espagne; mais il y avait encore quelques villes dont les habitants, se souvenant de la haine qu'ils avaient témoignée contre les Romains, ne demeuraient tranquilles que par crainte et non par attachement. Les plus grandes, aussi-bien que les plus coupables, étaient Illiturgis et Castulon. La dernière, après avoir été amie des Romains dans le temps de leur prospérité, les avait quittés pour les Carthaginois aussitôt après la défaite des Scipions et de leurs armées. Ceux d'Illiturgis avaient même signalé leur révolte par une cruauté horrible, en égorgeant ceux des Romains qui, après la perte de la bataille, étaient venus chercher un asyle parmi eux. Scipion, dès son entrée dans l'Espagne, savait bien ce que ces peuples avaient mérité; mais la vengeance n'eût pas été pour-lors à sa place. Maintenant que l'Espagne était tranquille, il crut qu'il était temps de punir les coupables.

Scipion assiége et prend Illiturgis, et la détruit entièrement. Liv. lib. 28, cap. 19, 20. App. Bell. hisp. p. 272.

Ayant donc fait venir L. Marcius de Tarragone, il lui ordonna d'aller assiéger Castulon avec la troisième partie de ses troupes; et lui-même mena le reste de l'armée contre Illiturgis, où il arriva après cinq jours de marche, accompagné de Lélius. Les habitants, avertis de loin, par les reproches de leur conscience, de ce qu'ils avaient à craindre, avaient fait tous les préparatifs nécessaires pour se bien défendre. Convaincus qu'ils ne pouvaient éviter les supplices et la mort, ils étaient déterminés à vendre bien cher leur vie. Cette résolution avait été prise généralement dans la ville. Hommes et femmes, vieillards et enfants, tout était soldat. La fureur et le désespoir leur tenaient lieu de courage, et rendaient superflue toute exhortation. Les

assiégés se défendirent avec tant d'ardeur, que cette armée qui avait dompté l'Espagne eut plus d'une fois la honte de se voir repoussée loin des murailles par la bourgeoisie d'une seule ville. Scipion, craignant que ce mauvais succès n'abattît le courage des siens, et n'augmentât encore l'audace des ennemis, crut devoir prendre part au péril. C'est pourquoi, après avoir reproché aux soldats leur peu de vigueur, il fit apporter des échelles, et déclara hautement qu'il allait monter lui-même à l'assaut si les autres refusaient de le faire. Il était déja au pied de la muraille lorsque tous les soldats, effrayés du péril où ils voyaient leur général exposé, lui crièrent d'une commune voix qu'il se retirât; et en même temps ils plantèrent leurs échelles à plusieurs endroits tout à la fois, et montèrent avec beaucoup d'intrépidité.

Lélius, de son côté, ne poussait pas son attaque avec moins d'ardeur. Ce fut alors que les assiégés commencèrent à perdre courage; et ceux qui défendaient les murs ayant été renversés, les Romains s'en rendirent aussitôt maîtres. La citadelle en même temps, à la faveur du tumulte qui s'excita dans la ville, fut prise par le côté même par lequel on la croyait imprenable, des déserteurs africains qui servaient dans l'armée romaine ayant grimpé avec beaucoup de peine jusqu'au haut du roc par des routes qui paraissaient impraticables.

Le carnage fut horrible, et l'on vit bien alors ce que pouvaient la colère, la haine, la vengeance. Personne ne songea à faire des prisonniers ou du butin, quoique les biens des habitants fussent à la discrétion des soldats. Le vainqueur fait main basse sur tous ceux

qu'il rencontre, et égorge indifféremment hommes et femmes, vieux et jeunes, jusqu'aux enfants qui étaient encore à la mamelle. Ensuite ils mettent le feu aux maisons, et détruisent tout ce que l'incendie a épargné, tant ils sont acharnés à effacer jusqu'aux traces qui pourraient conserver la mémoire d'une ville devenue si odieuse.

Castulon se rend, et est traitée avec moins de sévérité.

Scipion conduisit son armée de là à Castulon, qui était défendue non-seulement par les Espagnols du lieu, mais encore par quelques troupes carthaginoises, restes de l'armée d'Asdrubal que la fuite y avait rassemblés. L'arrivée de Scipion avait été prévenue par la nouvelle de la prise et de la ruine d'Illiturgis, qui avait jeté dans les esprits la crainte et le désespoir. Comme la cause des Carthaginois qui s'y trouvaient renfermés était différente de celle des habitants, et que chacun ne songeait qu'à ses intérêts sans se mettre en peine de ceux d'autrui, leur défiance mutuelle dégénéra bientôt en une discorde toute ouverte. Les assiégés livrèrent Himilcon, chef des Carthaginois, ses troupes et la ville à Scipion. Cette victoire fut moins sanglante que la précédente : aussi les habitants de Castulon étaient-ils moins coupables que ceux d'Illiturgis, et leur reddition volontaire avait bien adouci la colère des Romains.

Jeux et combats de gladiateurs donnés par Scipion en l'honneur de son père et de son oncle. Liv. lib. 28, cap. 21.

Après cette expédition, Marcius fut détaché pour aller réduire sous la puissance des Romains ceux des barbares qui n'étaient pas tout-à-fait domptés; et Scipion retourna à Carthagène, afin d'y remercier les dieux des avantages qu'il avait remportés par leur protection, et d'y célébrer les jeux et donner le combat de

gladiateurs dont il avait fait faire les préparatifs, pour honorer la mémoire de son père et de son oncle.

Il n'employa dans ces combats ni esclaves, ni mercenaires accoutumés à trafiquer de leur sang, mais tous gens qui s'étaient présentés volontairement, et sans aucun motif d'intérêt. Les uns avaient été envoyés par les rois du pays, qui étaient bien aises de faire connaître la valeur de leurs sujets : quelques-uns étaient venus d'eux-mêmes pour faire leur cour à Scipion ; d'autres, par bravade et par émulation, avaient fait ou accepté des défis, en conséquence desquels ils se battirent. Il y en eut enfin qui s'engagèrent à terminer par la voie des armes des querelles qu'ils n'avaient pu ou qu'ils n'avaient pas voulu finir autrement. On y vit même des personnes d'une condition illustre, tels que Corbis et Orsua, deux cousins germains, qui voulurent y décider, le fer à la main, à qui appartiendrait la principauté de la ville d'Ibis, qu'ils se disputaient entre eux. Corbis était le plus âgé ; mais Orsua était le fils du dernier possesseur, à qui son frère aîné avait remis cette seigneurie en mourant. Scipion tâcha de les accommoder à l'amiable, et de les réconcilier ; mais ils lui déclarèrent que leurs plus proches parents leur avaient déja fait cette proposition qu'ils n'avaient point voulu écouter, et que le dieu Mars était le seul qu'ils voulussent reconnaître pour arbitre de leur différend. La fureur avec laquelle ils se battirent, préférant la mort à la nécessité de se voir soumis l'un à l'autre, fut tout à la fois et un spectacle bien intéressant pour l'armée, et une leçon bien propre à faire sentir quel mal c'est parmi les hommes que la passion de régner. L'aîné demeura

victorieux et paisible possesseur de la ville. Le combat des gladiateurs fut suivi de jeux funèbres, autant magnifiques qu'ils pouvaient l'être dans la province et dans un camp.

Résolution horrible des habitants d'Astapa. Ils sont tous tués.
Liv. lib. 28, cap. 22, 23.
App. Bell. hisp. p. 273.

Cependant les lieutenants de Scipion agissaient conformément à ses ordres dans les lieux où ils les avaient envoyés. Marcius, ayant passé le fleuve Bétis, reçut à composition deux villes opulentes, sans avoir eu besoin d'employer la force des armes. Il n'en fut pas ainsi d'Astapa. L'armée romaine s'étant approchée de cette ville pour l'attaquer, les habitants, qui savaient que, par des brigandages et des meurtres commis de sang-froid, ils avaient irrité les Romains contre eux au point de n'en pouvoir espérer de pardon, et d'ailleurs comptant peu sur la bonté de leurs murailles, ou sur la force de leurs armes, formèrent contre eux-mêmes une résolution étrange et barbare. Ils entassèrent au milieu de la place publique leurs meubles les plus riches avec tout leur or et leur argent, firent asseoir sur ce monceau précieux leurs femmes et leurs enfants, et entourèrent le tout de bois sec et propre à s'embraser en un moment. Ensuite ils ordonnèrent à cinquante jeunes gens vigoureux et bien armés de garder en ce lieu, tant que le succès du combat serait douteux, et leurs trésors et les personnes qui leur étaient infiniment plus chères que leurs biens, et, quand ils s'apercevraient qu'il n'y aurait plus d'espérance, de mettre le feu au bûcher, et de ne rien laisser de ce qui était confié à leur garde, sur quoi l'ennemi pût exercer sa fureur; que, pour eux, s'ils ne pouvaient sauver la ville ni éviter d'être vaincus, ils périraient tous dans le combat. Ils ajoutèrent des imprécations horribles

contre ceux que le manque de courage ou l'espérance de sauver leur vie empêcheraient d'exécuter ce projet.

Après avoir pris ces mesures, ils ouvrirent tout d'un coup les portes de la ville, et vinrent fondre sur les Romains avec une extrême furie. On ne s'attendait pas à une telle sortie. Quelques escadrons, avec les soldats armés à la légère, sortirent dans le moment même du camp pour aller à leur rencontre; mais ils furent vivement repoussés, et les Romains auraient été obligés de combattre près de leurs retranchements, si le corps des légions, s'étant mis en bataille le plus promptement qu'il put, ne fût allé au-devant des ennemis. Alors même ceux d'Astapa, se précipitant comme des désespérés au milieu des armes et des blessures, jetèrent pendant quelque temps le désordre dans les premiers rangs de l'infanterie romaine. Mais ces vieux soldats, opposant une valeur constante à l'audace et à la témérité de ces furieux, arrêtèrent par le carnage des premiers la fougue de ceux qui suivaient. Voyant néanmoins qu'aucun ne pliait, et que, déterminés à mourir, ils se faisaient tuer sans quitter leur poste, ils ouvrirent leur bataillon, ce qui leur était aisé, vu leur grand nombre, et, ayant enfermé les ennemis au milieu, ils les obligèrent de se resserrer en rond, et les tuèrent tous depuis le premier jusqu'au dernier.

Le meurtre qui se faisait en même temps dans la ville était bien plus affreux; car c'étaient des concitoyens qui égorgeaient une troupe de femmes et d'enfants incapables, par leur sexe ou par leur faiblesse, d'aucune défense; qui ensuite jetaient leurs corps, la plupart encore vivants, dans un bûcher allumé exprès, dont la flamme était presque éteinte par l'abondance

du sang qui ruisselait de toute part; et qui enfin, las de tuer, se jetèrent avec leurs armes dans les flammes, pour être consumés avec leurs compatriotes qu'ils venaient de massacrer d'une manière si déplorable.

Tout était exécuté lorsque les Romains entrèrent dans la ville. Et d'abord, à un spectacle si atroce, ils s'arrêtèrent étonnés et interdits. Mais, un moment après, lorsqu'ils eurent aperçu l'or et l'argent qui brillaient à travers les autres choses que le feu dévorait, l'avidité naturelle fit son effet. Ils se jetèrent avec tant d'empressement au milieu de l'incendie pour en tirer ces richesses, que plusieurs y périrent, d'autres furent endommagés par la vapeur des flammes, ceux qui s'étaient avancés les premiers n'ayant pas la liberté de reculer, parce qu'ils étaient pressés par les derniers, qui voulaient avoir part au butin. Ainsi la ville d'Astapa fut entièrement consumée par le fer et par le feu, sans que le soldat pût en aucune sorte profiter du butin.

Marcius n'eut plus besoin d'employer la force pour soumettre tout le reste du pays; et, ayant tout pacifié par la seule terreur de ses armes, il ramena ses troupes victorieuses à Carthagène, où Scipion l'attendait.

Je ne sais si l'histoire fournit un plus terrible exemple de la fureur et de la rage où le désespoir peut porter les hommes. On ne peut pas en faire retomber la haine sur les Romains, l'ennemi auquel ils avaient affaire étant opiniâtrément déterminé à mourir, et ne voulant ni demander ni recevoir de quartier.

Entreprise sur Cadix. Liv. lib. 28, cap. 23.

Dans le même temps, il vint de Cadix des transfuges qui offrirent à Scipion de lui livrer cette ville, la garnison carthaginoise et le général qui la commandait. Magon s'y était retiré après sa défaite; et, ayant ras-

semblé des vaisseaux sur l'Océan, il avait tiré quelques secours des côtes d'Afrique qui étaient au-delà du détroit, et des quartiers d'Espagne les plus voisins, par le ministère d'Hannon, officier carthaginois. Scipion reçut la parole des déserteurs et leur donna la sienne; et, les ayant renvoyés, il fit partir Marcius avec un corps de troupes pour aller attaquer Cadix par terre, pendant que Lélius, de concert avec lui, presserait cette ville du côté de la mer avec sept galères à trois rangs et une à cinq.

Maladie de Scipion, qui donne lieu à une sédition. Liv. lib. 28, cap. 24-29. Appian. Bell. hisp. p. 273-275.

Cependant Scipion fut attaqué d'une maladie assez fâcheuse, et que la renommée faisait beaucoup plus dangereuse qu'elle n'était en effet, comme il arrive d'ordinaire par la pente qu'ont naturellement les hommes à exagérer et à grossir toujours de quelque nouvelle circonstance les récits qu'on leur fait. Toute la province, et surtout les quartiers les plus éloignés, furent remplis de trouble et de confusion par ces nouvelles mêlées de vrai et de faux. Et l'on vit quelles suites aurait eues la mort de ce général, si elle eût été réelle, puisque le bruit qui s'en répandit à faux en causa de si terribles. Les alliés devinrent infidèles, et les soldats séditieux. Mandonius et Indibilis, ayant soulevé leurs sujets et nombre de Celtibériens, vinrent ravager les terres des alliés du peuple romain : et dans le camp de Sucrone les soldats oublièrent ce qu'ils devaient à leur général et à leur patrie.

Révolte des Romains campés à Sucrone.

Près de Sucrone[1] était un corps de huit mille Romains, qu'on avait fait camper en ce lieu pour contenir dans le devoir les peuples voisins de l'Èbre. Ces

[1] Ville située à l'embouchure du fleuve Sucro, aujourd'hui *Xucar*.

troupes avaient déja commencé à se mutiner avant que la nouvelle de la maladie de Scipion se fût répandue. Le long repos, comme il arrive d'ordinaire, avait insensiblement produit la licence. Accoutumées pendant la guerre à vivre au large dans le pays ennemi, elles souffraient avec peine de se voir réduites à l'étroit en temps de paix. D'abord ce n'étaient que des murmures secrets. *S'il y a encore des ennemis dans la province*, disaient ces soldats, *pourquoi nous retient-on dans un pays tranquille, où nous demeurons les bras croisés sans rien faire? Ou, si la guerre est terminée, pourquoi ne nous fait-on pas repasser en Italie?* La nouvelle de la maladie de Scipion, suivie de près du bruit de sa mort, augmenta infiniment leurs mauvaises dispositions. Ils demandèrent leur solde avec plus de hauteur et de fierté qu'il ne convenait à des soldats bien disciplinés. Dans les corps-de-garde, on porta l'insolence jusqu'à dire des injures aux tribuns qui faisaient la ronde, et plusieurs allèrent piller pendant la nuit les villages voisins dont les habitants étaient du nombre des alliés : enfin, en plein jour et tout ouvertement, ils abandonnaient leurs drapeaux, et s'en allaient où ils jugeaient à propos, sans demander congé à leurs officiers. On n'avait plus d'égard dans ce camp ni aux lois de la guerre, ni à l'autorité des commandants : le caprice et la fantaisie des soldats tenaient lieu de règle.

Ils conservaient cependant encore une apparence de camp romain, uniquement dans l'espérance que leurs tribuns se rendraient complices de leur sédition et de leur fureur. Dans cette pensée, ils souffraient que leurs officiers s'assemblassent en conseil de guerre dans la principale place du camp; ils leur demandaient

le signal, et faisaient la garde chacun à leur tour, selon la coutume. Ainsi, quoique dans le fond ils eussent absolument secoué le joug, néanmoins ils s'imposaient eux-mêmes la loi de garder tous les dehors de soldats soumis et obéissants. Mais enfin, quand ils s'aperçurent que leurs tribuns désapprouvaient leur conduite, qu'ils la voulaient réformer, et refusaient de prendre part à leur révolte et d'entrer dans leur conspiration, ils ne gardèrent plus de mesures, et la sédition éclata ouvertement. Ils chassèrent leurs officiers du camp, et d'une voix unanime déférèrent le commandement à deux simples soldats, auteurs de la sédition, nommés C. Albius, de Calès, et C. Atrius, d'Ombrie. Ces deux insolents ne se contentèrent pas des ornements de tribuns des soldats; ils eurent l'impudence de prendre les marques du souverain pouvoir, et de faire porter devant eux les haches et les faisceaux, sans faire réflexion que cet appareil superbe, qu'ils employaient pour retenir les autres dans le respect et dans la crainte, serait bientôt l'instrument du supplice que leur crime avait mérité.

Les séditieux attendaient de moment à autre des courriers qui leur apprissent les funérailles de Scipion : mais, plusieurs jours s'étant passés sans que le bruit de sa mort se confirmât, alors on commença à en rechercher les premiers auteurs, chacun s'en défendant et aimant mieux paraître avoir cru trop légèrement une pareille nouvelle que l'avoir inventée. Ce fut alors que les chefs du soulèvement, ne se voyant plus soutenus avec la même chaleur qui avait paru d'abord dans les esprits, commencèrent à envisager avec frayeur les faisceaux qu'ils avaient follement usurpés, et à redouter les effets d'une puissance véritable et légitime, prête à

faire tomber sur eux tout le poids d'une juste vengeance.

Scipion use d'une adresse infinie pour apaiser et punir la sédition.

La sédition était déja sinon étouffée, du moins fort étourdie, lorsqu'on apprit par des courriers sur qui l'on pouvait compter, premièrement que Scipion vivait, et ensuite qu'il était absolument hors de danger. Bientôt après, sept tribuns légionaires, envoyés par Scipion même, arrivèrent dans le camp. La vue de ces officiers aigrit d'abord les esprits; mais leurs manières douces et familières, accompagnées d'un air de bonté, firent bientôt rentrer tout le monde dans le calme. Se mêlant dans les cercles où ils voyaient plusieurs soldats s'entretenir ensemble, ils prenaient part à la conversation, et, sans leur faire aucun reproche sur leur conduite passée, ils paraissaient seulement curieux d'apprendre ce qui pouvait causer leur mécontentement et leurs alarmes. Les soldats se plaignaient de ce qu'on ne leur avait point payé leur solde aux jours marqués. Ils ajoutaient que c'étaient eux qui, par leur courage, avaient sauvé la gloire du nom romain, et conservé la province que la mort des deux Scipions et la défaite de leurs armées avaient exposée au dernier danger. Les tribuns répondaient que ces plaintes étaient légitimes et leurs demandes raisonnables, et qu'ils ne manqueraient pas d'en avertir le général: qu'ils étaient ravis qu'il ne fût rien arrivé de plus fâcheux : qu'il était aisé de les satisfaire : que Scipion et la république étaient en état et avaient intention d'accorder à leurs services et à leur courage la récompense qu'ils avaient méritée.

Scipion n'était point embarrassé quand il s'agissait de faire la guerre, c'était son métier; mais, n'ayant point encore éprouvé de sédition, celle-ci l'inquiétait.

Il craignait, de la part de son armée, des excès qui ne laissassent plus de lieu à la clémence : il craignait lui-même d'outrer la sévérité. Il résolut d'user de prudence et de modération, comme il avait déja commencé. Pour cet effet, il envoya dans les villes tributaires ceux qui étaient chargés de lever les deniers de la république; et cette démarche fit espérer aux soldats qu'ils toucheraient incessamment la solde qui leur était due. Quelques jours après, il publia une ordonnance qui leur enjoignait de venir à Carthagène pour recevoir leur paie, séparément par compagnies, ou tous ensemble s'ils l'aimaient mieux. La sédition était déja bien affaiblie : mais quand on sut que ceux des Espagnols qui s'étaient soulevés rentraient dans le calme, elle fut tout-à-fait éteinte; car Mandonius et Indibilis n'avaient pas plus tôt appris que Scipion jouissait d'une parfaite santé, qu'abandonnant leur entreprise, ils étaient retournés dans leur pays : ainsi il n'y avait plus ni citoyen ni étranger que les soldats de Sucrone pussent associer à leur révolte.

Après bien des réflexions, ils prirent l'unique parti qui se présentait à eux : c'était de remettre leur sort entre les mains de leur général, soit qu'il voulût user à leur égard d'une juste rigueur, soit qu'il penchât vers la clémence, de quoi ils ne désespéraient pas entièrement. « Ils se représentaient qu'il avait bien pardonné « à des ennemis vaincus par la force des armes : que « dans leur sédition il n'y avait pas eu une épée tirée, « pas une goutte de sang répandue : qu'étant demeurés « bien loin du dernier excès du crime, ils ne méritaient « pas non plus une excessive rigueur. » C'est ainsi qu'ils se flattaient eux-mêmes, suivant la pente naturelle qu'ont

les hommes à diminuer et à excuser leurs fautes. Ils étaient seulement en doute s'ils iraient chercher leur solde tous ensemble ou en differentes bandes. Ils prirent le parti qui leur parut le plus sûr : c'était de ne point se séparer.

Scipion, de son côté, délibérait sur la conduite qu'il devait tenir à leur égard. Son conseil était partagé en deux sentiments : les uns voulaient que l'on se bornât au supplice des chefs, qui étaient environ trente-cinq; les autres croyaient qu'une sédition si criminelle demandait une punition plus générale. L'avis le plus doux prévalut. Au sortir du conseil on avertit les soldats qui étaient à Carthagène de se tenir prêts à marcher contre les Espagnols révoltés, et de se munir de vivres pour plusieurs jours. On voulait donner lieu de croire que c'était sur cette expédition qu'on venait de délibérer.

Quand les séditieux approchèrent de Carthagène, ils apprirent que le lendemain toutes les troupes que Scipion avait dans cette ville devaient partir sous la conduite de Silanus. Cette nouvelle ne les délivra pas seulement de la crainte et de l'inquiétude que leur laissait le souvenir de leur crime, mais encore leur causa une extrême joie. Ils s'imaginaient avec plaisir que leur général allait rester seul avec eux, et qu'ils seraient plus en état de lui donner la loi que de la recevoir de lui. Ils entrèrent dans la ville vers le coucher du soleil, et virent les troupes de Carthagène qui faisaient tous les préparatifs de leur départ.

Pendant la nuit, ceux sur qui l'on voulait faire tomber la punition furent arrêtés. On avait pris de bonnes mesures pour se saisir d'eux sans bruit. Vers la fin de la nuit, les bagages de l'armée, qu'on feignait de faire

partir, commencèrent à se mettre en marche. A la pointe du jour, les troupes s'avancèrent jusque hors de la ville, mais s'arrêtèrent à la porte, et l'on mit des gardes à toutes les autres portes pour empêcher que qui que ce fût ne sortît.

Après ces précautions, ceux qui étaient arrivés la veille vinrent à l'assemblée, où ils étaient appelés, avec un air de fierté et d'arrogance, comme des gens qui, par leurs cris, allaient donner de la terreur à leur général, loin de rien craindre de sa part. Alors Scipion monta sur son tribunal, et en même temps les troupes qu'on avait fait sortir de la ville en armes, étant rentrées, se répandirent autour des soldats qui étaient venus à l'assemblée sans armes comme c'était la coutume. Dans ce moment toute leur fierté les abandonna, comme ils l'avouèrent depuis; et ce qui les effraya davantage, fut la vigueur et l'embonpoint de Scipion, qu'ils s'étaient attendus de trouver abattu d'une longue maladie, et un visage plus allumé et plus en feu qu'ils ne lui avaient jamais remarqué, même aux jours de bataille. Il demeura quelque temps assis sans rien dire, jusqu'à ce qu'on vint l'avertir que les auteurs de la sédition avaient été conduits dans la place publique, et que tout était prêt.

Alors, ayant fait faire silence par le héraut, il parla en ces termes : « Je n'eusse jamais cru qu'ayant à parler « à mes soldats je pusse être embarrassé sur ce que « j'aurais à leur dire : cependant aujourd'hui et les pen« sées et les expressions me manquent ; je ne sais même « quel nom je dois vous donner. Vous appellerai-je « citoyens? vous vous êtes révoltés contre votre patrie; « soldats? vous avez secoué le joug de l'autorité de

« votre général, et violé la religion du serment qui
« vous liait à lui; ennemis? l'extérieur, les visages,
« l'habillement, annoncent des citoyens; les actions,
« les discours, les complots me montrent en vous des
« ennemis. En effet, en quoi vos intentions et vos es-
« pérances ont-elles été différentes de celles des Espa-
« gnols révoltés? Vous êtes même plus coupables et
« plus insensés qu'eux : car, après tout, ils ont suivi
« pour guide de leur fureur Mandonius et Indibilis,
« princes de race royale; au lieu que vous avez eu la
« bassesse de reconnaître pour vos généraux un Atrius,
« un Albius, tous deux vil et infame rebut de l'armée.
« Niez que vous ayez tous trempé dans un dessein si
« détestable et si extravagant; soutenez que ç'a été le
« projet d'un petit nombre d'insensés et de scélérats :
« je vous croirai volontiers, et j'ai intérêt de le croire.

« Pour moi, après avoir chassé les Carthaginois de
« l'Espagne, je ne m'imaginais pas, vu la conduite que
« j'avais gardée, qu'il y eût dans toute la province un
« seul lieu où ma vie fût odieuse, un seul homme qui
« souhaitât ma mort. Combien me trompais-je dans
« cette espérance! Au moment que le bruit de ma mort
« s'est répandu dans mon camp, mes soldats, mes pro-
« pres soldats, non-seulement l'ont appris avec indif-
« férence, mais ils en ont même attendu la confirmation
« avec empressement. Je suis bien éloigné de penser que
« toute l'armée ait été dans ces sentiments. Si je le
« croyais, je ne pourrais plus supporter une vie qui
« serait devenue à charge à tous mes citoyens et à tous
« mes soldats, et j'en ferais ici le sacrifice à vos yeux.

« Cessons de parler de ce qui me regarde. Supposons
« que vous avez cru ma mort avec plus de témérité que

« de joie, ou même que je n'aie pas mérité autant que « je me l'imaginais votre attachement et votre fidélité. « Mais que vous avait fait la patrie, que vous trahis- « siez en vous unissant avec Mandonius et Indibilis? « que vous avait fait le peuple romain pour tourner « vos armes contre lui? quelle injure en aviez-vous « reçue pour vouloir en tirer une pareille vengeance? « Quoi! votre paie différée de quelques jours pendant « la maladie de votre général vous a paru une raison « assez forte pour violer toutes les lois divines et hu- « maines? Autrefois une condamnation injuste et un « exil malheureux poussa Coriolan à assiéger Rome; « mais le respect seul qu'il devait à sa mère lui fit tomber « les armes des mains, et l'obligea de renoncer à son « entreprise.

« Quel était, après tout, le but de la vôtre, et quel « fruit prétendiez-vous tirer d'un complot aussi insensé « qu'il était criminel? Espériez-vous ôter au peuple « romain la possession de l'Espagne, et vous en rendre « maîtres? Mais, quand je serais mort, la république « aurait-elle fini avec ma vie? l'empire du peuple ro- « main aurait-il été détruit avec moi? Aux dieux ne « plaise que la durée d'un état fondé sous leurs auspices « pour subsister éternellement devienne égale et soit « bornée à celle d'un corps fragile et périssable comme « le mien! Le peuple romain a survécu à la perte de « Paul Émile, de Marcellus, des deux Scipions, mon « père et mon oncle, et de tant d'illustres généraux « qui ont péri dans la même guerre; et il survivra à « mille autres que le fer ou la maladie pourront em- « porter. Vous avez assurément perdu la raison et le « bon sens en perdant de vue votre devoir; et l'on ne

« peut vous regarder que comme des gens tombés en « frénésie et possédés d'un esprit de vertige.

« Mais que tout le passé demeure enseveli dans un « éternel oubli, s'il se peut, ou du moins dans un pro- « fond silence. De mon côté, je ne vous en ferai plus « de reproches. Puissiez-vous oublier aussi pleinement « que moi les excès auxquels vous vous êtes portés! « Ainsi, quant à ce qui vous regarde tous en général, « si vous vous repentez de votre faute, je suis content. « Pour Albius, Atrius, et les autres scélérats qui vous « ont corrompus, ils laveront leur crime dans leur « sang. Si vous avez repris l'usage de votre raison, leur « supplice non-seulement ne vous fera point de peine, « mais vous sera même agréable; car il n'y a personne « à qui ils aient fait plus de tort qu'à vous. »

Sitôt que Scipion eut cessé de parler, on présenta de concert aux yeux et aux oreilles des coupables tout ce qui pouvait porter la terreur dans leurs ames. Les soldats de l'autre armée qui s'étaient répandus autour de l'assemblée commencèrent à frapper de leurs épées sur leurs boucliers; et dans le même moment on entendit la voix du héraut qui citait ceux qu'on avait condamnés dans le conseil. Après les avoir dépouillés de leurs habits, on les traîna au milieu de la place; et sur-le-champ on fit paraître les instruments de leur supplice. Pendant qu'on les attacha au poteau, qu'on les battit de verges, et qu'on leur trancha la tête, leurs complices demeurèrent immobiles, et tellement saisis de crainte, qu'il ne leur échappa ni aucune plainte ni même aucun gémissement.

On tira ensuite les corps des suppliciés du milieu de la place, qu'on eut soin de nettoyer; et les soldats,

ayant tous été appelés l'un après l'autre, vinrent prêter un nouveau serment entre les mains des tribuns, au nom de Scipion, et dans le même moment on leur paya tout ce qui leur était dû.

Admirable sagesse de Scipion dans la manière dont il se conduit dans la révolte de Sucrone.

Il aurait manqué quelque chose à la gloire de Scipion, si sa dextérité à manier les esprits et son habileté à traiter les affaires les plus délicates, qualités absolument nécessaires à quiconque est chargé du gouvernement, n'eussent été mises à l'épreuve. L'affaire dont je parle, c'est-à-dire la révolte ouverte d'un corps de troupes de huit mille hommes, était des plus embarrassantes. On ne pouvait point sévir contre une armée entière, et l'on ne devait point laisser un tel crime impuni. Une rigueur outrée et une indulgence excessive étaient également dangereuses : aussi notre général prit-il un sage milieu entre ces deux extrémités, en ne faisant tomber la punition que sur un petit nombre des plus criminels, et accordant le pardon à tout le reste, mais après une réprimande d'autant plus vive et plus sensible, qu'elle était mêlée de plus de douceur et de bonté, et ne paraissait forte que par la raison et par la vérité. On a vu et admiré les précautions qu'il prit pour se mettre en état de faire sans risque et sans danger une si terrible exécution. Elle coûta beaucoup sans doute au bon cœur de Scipion. Nous le verrons incessamment s'en expliquer lui-même. Un général ne se résout à retrancher et à faire périr quelques membres gangrenés que pour sauver le corps entier. Selon Platon [1], cité

[1] « Nam, ut Plato ait, nemo prudens punit, quia peccatum est, sed ne peccetur. Revocari enim præterita non possunt : futura prohibentur; et quos volet nequitiæ malè cedentis exempla fieri, palàm occidet, non tantùm ut pereant ipsi, sed ut alios pereundo deterreant. » (Sen. *de Ira*, lib. I, n. 16.)

par Sénèque, l'homme prudent ne punit pas simplement parce qu'on a péché, car le passé n'est plus susceptible de correction, mais afin qu'on ne pèche plus à l'avenir; et c'est ce que produit la punition exemplaire, qui empêche les autres de tomber dans un pareil malheur. Tout cela demande une grande sagesse; et il faut avouer qu'elle paraît ici avec éclat dans la conduite de Scipion. Ainsi fut terminée la révolte de Sucrone.

§ II. *Tentative inutile de Lélius et de Marcius sur la ville de Cadix. Combat naval entre Lélius et Adherbal dans le détroit même. Lélius et Marcius retournent vers Scipion. Ce général marche contre Mandonius et Indibilis, et les défait entièrement. Indibilis envoie son frère Mandonius vers Scipion, qui leur accorde le pardon. Entrevue de Scipion et de Masinissa. Magon reçoit ordre de passer en Italie, et d'aller se joindre à Annibal. Il fait une tentative inutile sur Carthagène. Il retourne à Cadix, dont on lui ferme les portes. Magon passe dans les îles Baléares. Cadix se rend aux Romains. Scipion retourne à Rome. Il est créé consul. Députation de ceux de Sagonte aux Romains. Dispute au sujet du dessein qu'avait Scipion de porter la guerre en Afrique. Discours de Fabius contre Scipion. Réponse de Scipion à Fabius. Réflexion sur le discours de Fabius. Scipion, après quelque doute, s'en rapporte au sénat, qui lui permet de passer en Afrique. Fabius traverse, autant qu'il le peut, l'entreprise de Scipion. Zèle merveilleux des alliés*

*pour ce consul. Il part pour se rendre en Sicile, et son collègue dans le Brutium. Magon aborde en Italie, et s'empare de Gênes.*

Tentative inutile de Lélius et de Marcius sur la ville de Cadix. Liv. lib. 28, cap. 30.

REVENONS à Lélius et à Marcius, qui étaient partis, comme nous l'avons dit, le premier avec une escadre de huit vaisseaux, et l'autre par terre, pour assiéger de concert Cadix, dont ils comptaient se rendre facilement les maîtres par une secrète intelligence que les Romains y avaient ménagée. Ils furent trompés dans leur espérance. Magon, qui était alors à Cadix, ayant découvert la conspiration, avait fait arrêter tous les complices, et avait chargé le préteur Adherbal de les conduire à Carthage. Celui-ci, en conséquence, les ayant embarqués sur une galère à cinq rangs de rames, lui fit prendre les devants parce qu'elle était plus pesante, et la suivit de près avec huit galères à trois rangs. Lorsque la galère à cinq rangs entrait dans le détroit, Lélius, parti du port de Cartéia avec une pareille galère et suivi de sept autres à trois rangs, fondit vivement sur Adherbal et sur ses galères. L'action s'engagea sur-le-champ, mais ne ressembla en rien à un combat naval. L'habileté de la manœuvre, les efforts des rameurs, les ordres des capitaines, tout était inutile. La rapidité des eaux serrées dans ce détroit gouvernait seule toutes les opérations du combat, et emportait les galères tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Au milieu pourtant de ce trouble et de cette confusion, la quinquérème des Romains coula à fond deux trirèmes des ennemis, et brisa toutes les rames d'un des côtés d'une troisième, le long de laquelle elle passa avec violence. Elle aurait traité de même toutes les autres, si Adher-

Combat naval entre Lélius et Adherbal dans le détroit même.

bal, avec les cinq qui lui restaient, n'eût gagné la pleine mer à force de voiles.

Lélius et Marcius retournent vers Scipion. Liv. lib. 28, cap. 31.

Lélius, retourné victorieux à Cartéia, apprit tout ce qui était arrivé à Cadix : que la conspiration avait été découverte, que les conjurés étaient envoyés à Carthage, et que l'affaire était manquée absolument. Voyant qu'il ne restait plus aucune espérance de la faire réussir, il écrivit à L. Marcius que le seul parti qu'ils avaient à prendre était de retourner vers leur général : ce qu'ils firent tous deux quelques jours après, et allèrent rejoindre Scipion à Carthagène.

Leur départ délivra Magon d'une grande inquiétude; et la nouvelle qu'il apprit du soulèvement des Illergètes lui fit concevoir un grand dessein. Il envoya au sénat de Carthage des députés, lesquels, exagérant extrêmement la révolte des Illergètes, et la sédition arrivée dans le camp des Romains, conclurent à ce qu'on envoyât à Magon des secours, faisant entendre que par ce moyen il se flattait de faire rentrer les Carthaginois dans la possession de l'empire d'Espagne, qu'ils avaient reçu de leurs ancêtres.

Scipion marche contre Mandonius et Indibilis, et les défait entièrement. Liv. lib. 28, cap. 31-34.

Mandonius et Indibilis, étant retournés dans leur pays, demeurèrent quelque temps en repos, attendant des nouvelles du parti que prendrait le général romain au sujet de la sédition, et ne désespérant point, si l'on accordait le pardon aux citoyens, d'obtenir aussi la même grace. Mais, quand ils eurent appris avec quelle rigueur on avait puni les coupables, ils jugèrent bien qu'ils ne seraient pas traités moins sévèrement. C'est pourquoi, ayant fait reprendre les armes à leurs sujets, et ayant ramassé les troupes auxiliaires qu'ils avaient eues auparavant, ils passèrent avec une armée de vingt

mille hommes de pied et de deux mille cinq cents chevaux dans les terres des Sédétans [1], où ils avaient campé au commencement de la sédition. Il paraît que bientôt après ils repassèrent l'Èbre, et retournèrent dans leur pays.

Scipion, ayant facilement regagné l'affection de ses soldats, et par le paiement de la solde qu'il fit compter à tous sans distinction d'innocents ou de coupables, et par des manières de bonté et de douceur qui annonçaient un parfait oubli du passé, crut devoir leur parler avant que de les mener contre l'ennemi. Il assembla donc l'armée; et après avoir témoigné un vif ressentiment contre la révolte et la perfidie des princes rebelles, il ajouta « qu'il partait pour aller tirer vengeance de « leur crime avec des dispositions bien différentes de « celles où il s'était trouvé lorsqu'il lui avait fallu « ramener à leur devoir des citoyens qui s'en étaient « écartés : que pour-lors ç'avait été pour lui comme « déchirer ses propres entrailles que de se voir obligé « d'expier par la mort de trente misérables une faute, « soit d'imprudence, soit même de mauvaise volonté, « qui enveloppait huit mille hommes; et que cette « exécution lui avait coûté bien des larmes et des « gémissements. Mais qu'à présent il allait d'un grand « cœur verser le sang coupable d'une nation étrangère « qui, par une perfidie détestable, venait de rompre les « seuls liens qui l'attachaient à lui, c'est-à-dire ceux de « l'amitié et de la bonne foi : qu'à l'égard de son armée, « outre qu'elle n'était composée que de citoyens et « d'alliés latins, il voyait avec plaisir qu'il ne s'y trou-

[1] Ces peuples habitaient dans la partie méridionale de l'Aragon, endeçà de l'Èbre.

« vait presque point de soldats qui n'eussent été amenés « d'Italie en Espagne, ou par son père, ou par lui-« même; qu'ils étaient tous attachés au nom des Sci-« pions; qu'ils étaient accoutumés à combattre sous « leurs auspices : que de sa part il comptait les ramener « à Rome pour avoir part au triomphe qu'ils lui au-« raient mérité par leur courage; et qu'il se flattait aussi « que, quand il demanderait le consulat, ils s'intéres-« seraient pour lui comme s'il s'agissait de l'honneur « de toute l'armée : qu'à l'égard de l'expédition où il les « conduisait, il faudrait qu'ils eussent oublié leurs pro-« pres exploits pour la regarder comme une véritable « guerre : que les Illergètes, contre lesquels ils allaient « marcher, ne devaient être comptés que pour des bri-« gands, qui n'étaient propres qu'à piller les terres, « qu'à brûler les maisons et à enlever les troupeaux de « leurs voisins; que, quand il s'agirait de combattre en « bataille rangée, ils mettraient toute leur ressource, « non dans la force de leurs armes, mais dans la légè-« reté de leurs pieds : qu'ils le suivissent donc sous la « protection des dieux pour punir des téméraires et des « perfides ».

Il les congédia après ce discours, en leur ordonnant de se tenir prêts pour marcher le lendemain. Il partit en effet comme il l'avait dit, et en dix jours de chemin il arriva sur les bords de l'Èbre. Il passa ce fleuve sans perdre de temps, et, après quatre autres journées, il campa à la vue des ennemis. Les rebelles, attirés dans une embuscade, furent battus d'abord, et perdirent assez de monde. Cet échec ne fit que les irriter; et, dès le lendemain matin, ils parurent en bataille. Le combat se donna dans une vallée qui n'était pas fort

spacieuse. Les Espagnols furent entièrement défaits : leur cavalerie et les deux tiers de leur infanterie furent taillés en pièces ; l'autre tiers, qui n'avait point eu de part au combat, parce que le lieu était trop étroit, échappa aux vainqueurs avec les deux princes auteurs de la révolte. Les Romains se rendirent maîtres du camp des ennemis, où ils firent trois mille prisonniers, outre le butin de toute espèce qui tomba entre leurs mains. Ils perdirent dans cette occasion douze cents hommes, tant citoyens qu'alliés, et eurent plus de trois mille blessés. La victoire eût été moins sanglante, si la bataille se fût donnée dans un lieu plus étendu, et d'où la fuite eût été plus aisée.

Indibilis envoie son frère Mandonius vers Scipion, qui leur accorde le pardon. Liv. lib. 28, cap. 34.

Indibilis, renonçant à une guerre qui lui avait si mal réussi, crut que, dans le mauvais état de ses affaires, il n'avait point de ressource plus assurée que la clémence de Scipion, dont il avait déja fait une heureuse épreuve. Il lui envoya donc son frère Mandonius, qui, s'étant prosterné aux pieds du vainqueur, « rejeta tout ce qui « s'était passé sur une malheureuse fatalité qui avait « répandu partout un air empoisonné de révolte, et « avait entraîné comme malgré eux non-seulement les « Illergètes et les Lacétans, mais les Romains même : « qu'après la faute qu'ils avaient faite, ils étaient absolu- « ment déterminés, lui, son frère, et tous leurs sujets, « ou à rendre à Scipion, s'il l'ordonnait, une vie qu'ils « tenaient de sa bonté, ou à lui en dévouer tout le reste, « s'il était assez généreux pour les conserver une seconde « fois ; qu'ils remettaient leur sort entre les mains du « vainqueur, et n'attendaient rien que de sa miséri- « corde ».

Scipion, ayant reproché vivement aux deux frères,

tant absent que présent, leur perfidie, ajouta « que par « leur crime ils avaient mérité de perdre la vie, mais « qu'ils la conserveraient par sa bonté et celle du peuple « romain : qu'il ne leur ôterait point leurs armes comme « on avait coutume d'en user à l'égard des peuples re- « belles, n'ayant pas besoin de se précautionner par « cette voie contre une révolte qu'il ne craignait point; « qu'il n'exigerait pas d'eux non plus des ôtages pour « s'assurer de leur fidélité, parce que, s'ils y man- « quaient, ce serait contre eux-mêmes qu'il sévirait, « et non contre des innocents : qu'ayant éprouvé ce que « pouvaient la bonté et la colère du peuple romain, « c'était à eux de choisir entre l'une ou l'autre, et de « voir s'ils aimaient mieux l'avoir pour ennemi que « pour ami ».

Après avoir ainsi parlé à Mandonius, il le congédia, en exigeant de lui seulement une certaine somme qu'il destinait au paiement de ses troupes. Pour lui, après avoir ordonné à Marcius de l'aller attendre dans l'Espagne ultérieure, et renvoyé Silanus à Tarragone, il resta encore quelques jours dans le même lieu, pour y recevoir des Illergètes l'argent qu'il leur avait demandé; après quoi il alla en grande diligence rejoindre Marcius assez près de l'Océan.

Entrevue de Scipion et de Masinissa. Liv. lib. 28. cap. 35. Appian. pag. 275.

Différentes raisons avaient successivement différé la conclusion de la négociation entre Scipion et Masinissa, parce que ce prince ne voulait point traiter avec d'autres qu'avec le général en personne. C'est ce qui obligea alors Scipion à entreprendre un voyage si long et qui l'écartait si fort de la province tarragonaise, où il prétendait s'embarquer pour retourner à Rome. Masinissa était à Cadix; dès qu'il fut informé par Marcius de l'ar-

rivée de Scipion, pour avoir un prétexte de s'éloigner il fit entendre à Magon que ses chevaux dépérissaient en demeurant renfermés dans l'île, qu'ils étaient à charge aux habitants en même temps qu'ils souffraient eux-mêmes de la disette générale, outre qu'une inaction trop longue amollissait le courage des cavaliers. Par ces remontrances il engagea le général carthaginois à lui permettre de passer dans le continent pour ravager les terres des Espagnols les plus voisines. De là il envoya trois des principaux d'entre les Numides vers Scipion, pour convenir avec lui du temps et du lieu de leur entrevue, avec ordre à deux d'entre eux de rester auprès de lui en qualité d'ôtages. Le troisième fut renvoyé à Masinissa pour l'amener au lieu marqué par Scipion; et ils s'y rendirent de part et d'autre, accompagnés d'un petit nombre de personnes.

Le prince numide avait déja conçu une haute idée du mérite de Scipion sur le seul bruit de ses exploits; et il s'était même formé de sa personne une image digne d'un héros. Mais la vue enchérit encore sur l'imagination, et augmenta de beaucoup l'estime et la vénération dont il était déja prévenu. En effet [1], l'air de noblesse et de majesté que Scipion avait naturellement était encore relevé par la longueur et la beauté de sa chevelure et par la parure mâle et militaire de ses vêtements, qui n'avait rien d'affecté, ni qui ressentît le luxe; d'ailleurs il était alors dans la force de l'âge, et l'embonpoint qu'il avait repris après une longue et

[1] Præterquam quòd suâpte naturâ multa majestas inerat, adornabat promissa cæsaries, habitusque corporis non cultus munditiis, sed virilis verè ac militaris; et ætas in medio virium robore, quod plenius nitidiusque ex morbo velut renovatus flos juventæ faciebat. » (Liv.)

dangereuse maladie avait comme renouvelé en lui une fleur de jeunesse qui lui donnait encore un plus grand éclat. Masinissa, frappé d'étonnement au premier coup-d'œil, commença par le remercier de la bonté qu'il avait eue de lui renvoyer son neveu sans rançon. Il l'assura « que depuis ce jour-là il avait cherché avec empresse-« ment l'occasion d'une entrevue, et qu'il l'avait saisie « avec joie dès le moment que la bonté des dieux la « lui avait fait naître : qu'il souhaitait avec passion de « lui rendre à lui et au peuple romain de tels services, « que jamais prince étranger ne leur en eût rendu de « pareils : que, quoiqu'il eût toujours eu ce désir jus-« qu'alors, il n'avait pu le mettre à exécution dans « l'Espagne, qui était pour lui une terre inconnue et « étrangère ; mais qu'il comptait bien l'accomplir dans « sa terre natale, en Afrique, où le droit de sa naissance « l'appelait au trône ; que, si les Romains y faisaient « passer Scipion à la tête d'une armée, il tenait pour « certain qu'on verrait bientôt la fin de l'empire de « Carthage ».

Cette entrevue et ce discours causèrent une grande joie à Scipion. Il savait que Masinissa et ses Numides faisaient toute la force de la cavalerie ennemie. D'ailleurs il croyait voir sur le visage et dans les yeux de ce jeune prince des marques d'un courage noble et élevé. Lui ayant donné sa parole et reçu la sienne, il retourna à Tarragone, et Masinissa à Cadix, après avoir, de concert avec les Romains, enlevé quelque butin de dessus les terres voisines, afin qu'il ne parût pas qu'il eût fait dans le continent un voyage inutile.

Magon, voyant que l'espérance qu'il avait fondée, premièrement sur la sédition des soldats romains, en-

suite sur la révolte d'Indibilis, avait disparu, et que les affaires d'Espagne étaient absolument désespérées, se préparait à repasser en Afrique, lorsqu'il reçut ordre du sénat de Carthage de se rendre en Italie avec la flotte qu'il avait à Cadix, d'attirer à sa solde le plus grand nombre qu'il pourrait de Gaulois et de Liguriens, et d'aller se joindre à Annibal, afin de ne pas laisser ralentir une guerre qui avait été commencée avec tant d'ardeur, et dont les premiers succès avaient été si heureux. Pour exécuter cet ordre, outre l'argent qui lui avait été envoyé de Carthage, il tira des sommes considérables de Cadix, ayant pillé non-seulement le trésor public de cette ville, mais encore les temples des dieux, et forcé tous les particuliers de lui apporter tout ce qu'ils avaient d'or et d'argent.

Il fait une tentative inutile sur Carthagène. Liv. lib. 28, cap. 35.

Il se mit en mer avec ces secours; et comme il côtoyait l'Espagne, ayant débarqué ses soldats assez près de Carthagène, il pilla les campagnes voisines, et fit ensuite approcher sa flotte de la ville même. Là, ayant tenu ses soldats dans leurs vaisseaux pendant le jour, il les en fit sortir pendant la nuit, et les conduisit à cette partie de la muraille par où les Romains avaient attaqué et pris la ville, croyant que la garnison qu'on y avait laissée n'était pas assez forte pour la défendre, et que les habitants peut-être, peu contents du gouvernement présent, feraient quelque mouvement dont il pourrait profiter. Il fut entièrement trompé dans son espérance. A la première approche des Carthaginois, les Romains, ayant ouvert la porte de la ville, fondirent sur eux en poussant de grands cris; et en ayant fait un grand carnage, ils les poursuivirent jusque sur le bord de la mer.

Il retourne à Cadix, dont on lui ferme les portes.

Magon, s'étant rembarqué, se présenta pour rentrer dans Cadix; mais, n'y ayant point été reçu, il aborda avec sa flotte à Cimbis, petit port assez voisin de Cadix même. De là il envoya des députés dans l'île pour se plaindre aux habitants de ce qu'ils lui avaient fermé leurs portes, à lui qui était leur ami et leur allié. Les chefs en rejetèrent la faute sur la populace, qui s'était voulu venger par là, disaient-ils, de quelque pillage que ses soldats avaient fait avant que de s'embarquer. Il demanda à parler aux premiers magistrats. Ils ne furent pas plus tôt venus le trouver, qu'il les fit mettre en croix, après les avoir fait déchirer à coups de fouet. C'est ainsi qu'il traita les chefs d'une ville non-seulement alliée de Carthage, mais qui avait avec elle une origine commune, car Cadix était aussi une colonie de Tyr. De là il alla à l'île de Pityuse[1], située à cent milles du continent, et habitée pour-lors par des Phéniciens. Sa flotte y fut fort bien reçue; et on lui fournit non-seulement des vivres en abondance, mais encore des hommes et des armes pour réparer la perte qu'il avait faite auprès de Carthagène.

Magon passe dans les îles Baléares. Cadix se rend aux Romains. Liv. lib. 28, cap. 37.

Magon passa ensuite dans les îles Baléares, à cinquante milles de là. Il y a deux îles de ce nom, appelées maintenant *Majorque* et *Minorque*. La plus grande, qui était aussi la plus considérable par le nombre de ses habitants et de ses soldats, avait un port où il espérait passer commodément l'hiver, dans lequel on était près d'entrer. Mais, dès que les Carthaginois approchèrent, les Baléares firent pleuvoir sur eux une si effroyable grêle de pierres, que, bien loin d'oser entrer dans le

[1] Les anciens comptaient deux îles Pityuses, que l'on appelle aujourd'hui *Yviça* et *Formentera*.

Strab. l. 3, pag. 168.

port, ils regagnèrent bien vite la pleine mer. On sait que les Baléares étaient la nation de l'univers la plus habile à manier la fronde; on les formait à cet exercice dès le plus bas âge, et l'on ne donnait point de pain aux enfants pour déjeuner qu'ils n'eussent frappé au but avec la fronde. Magon passa dans la plus petite de ces îles, assez fertile, mais moins peuplée et moins aguerrie que l'autre. Il y eut un succès plus heureux. Il y leva deux mille hommes de troupes auxiliaires, et, les ayant envoyés à Carthage pour y passer l'hiver, il tira les vaisseaux à sec. Il paraît que c'est de ce Magon que le port de Minorque a été appelé *le port Mahon*, *portus Magonis*. Dès que Magon eut abandonné les bords de l'Océan, ceux de Cadix se rendirent aux Romains.

Scipion retourne à Rome. Liv. lib. 28, cap. 38.

Après que Scipion eut achevé de chasser les Carthaginois de l'Espagne, il en partit avec dix vaisseaux pour retourner en Italie, remettant le gouvernement de la province à L. Lentulus et à L. Manlius Acidinus, qui y avaient été envoyés pour commander en qualité de proconsuls. Le sénat lui donna audience hors de la ville, dans le temple de Bellone, où il exposa tout ce qu'il avait fait en Espagne; combien de fois il avait combattu en bataille rangée, combien de villes il avait prises sur les ennemis, et combien il avait soumis de nations à l'empire du peuple romain. Il dit qu'ayant trouvé en arrivant en Espagne quatre généraux à la tête de quatre armées victorieuses, il n'avait pas laissé, en la quittant, un Carthaginois dans toute la province. Il témoigna quelque désir du triomphe, en récompense de tous ces services rendus à la république; mais il ne s'opiniâtra point à le demander, sachant que jusqu'à

ce jour on n'avait accordé cette distinction à aucun commandant qui eût agi sans être revêtu de quelque magistrature. Or, Scipion était allé en Espagne avec la simple qualité de proconsul, qui n'était pas une charge. Au sortir de l'audience du sénat, il entra dans la ville, faisant porter devant lui quatorze mille trois cent quarante-deux livres d'argent en masses, et une grande quantité d'argent monnayé, qu'il fit mettre dans le trésor public.

Il est créé consul.

Ensuite L. Véturius Philon tint les assemblées pour la création des consuls; et toutes les centuries, d'un consentement unanime et avec des marques extraordinaires d'estime et de faveur, nommèrent P. Scipion, et lui donnèrent pour collègue P. Licinius, grand-pontife. On remarqua que cette assemblée fut plus nombreuse qu'aucune n'avait jamais été depuis que cette guerre avait commencé. Les citoyens y étaient venus de toutes parts, non-seulement pour donner leurs suffrages à Scipion, mais encore pour avoir le plaisir de le voir. C'était un concours étonnant de peuple autour de sa maison. Cette foule l'accompagna lorsqu'il alla au Capitole offrir à Jupiter les cent bœufs qu'il avait fait vœu en Espagne de lui immoler après son retour. Il n'y avait personne qui ne se promît que, comme Lutatius avait terminé la première guerre de Carthage, P. Scipion terminerait la seconde, et chasserait de l'Italie les Carthaginois comme il les avait chassés de l'Espagne. Dans cette vue, on lui destinait pour province l'Afrique, comme s'il n'y avait plus d'ennemis dans l'Italie. On procéda ensuite à l'élection des préteurs.

An. R. 547.
Av. J.C. 205.

P. CORNÉLIUS SCIPION.

P. LICINIUS CRASSUS.

Ce fut la quatorzième année de la seconde guerre de Carthage que P. Scipion et P. Licinius Crassus prirent possession du consulat. Scipion proposa d'abord au sénat et obtint qu'il lui fût permis de célébrer les jeux auxquels il s'était engagé par un vœu dans le temps que les soldats s'étaient révoltés en Espagne, et de tirer de l'argent qu'il avait porté dans le trésor public les sommes nécessaires pour cette dépense.

Députation de ceux de Sagonte aux Romains. Liv. lib. 28, cap. 39.

Alors il introduisit les députés des Sagontins dans le sénat, où le plus âgé d'entre eux commença en ces termes : « Quoiqu'il ne soit pas possible, messieurs, de « rien ajouter aux maux que nous avons soufferts pour « vous conserver une fidélité inviolable, cependant, « après les bienfaits que nous avons reçus de vous et de « vos généraux, nous ne saurions nous plaindre de « notre sort. » Il fit ensuite un long dénombrement de tout ce qu'avaient fait pour eux, d'abord les deux Scipions, puis celui qui venait d'être nommé consul. « C'est pour vous rendre graces de ces bienfaits, si « grands que nous n'aurions osé les attendre des dieux « mêmes, que le sénat et le peuple de Sagonte nous ont « envoyés vers vous, et en même temps pour vous « féliciter de ce que vos armes ont eu depuis quelques « années des succès si avantageux dans l'Espagne et dans « l'Italie, que, dans la première, vous avez poussé vos « conquêtes non-seulement jusqu'à l'Èbre, qui servait « autrefois de bornes à votre empire, mais jusqu'aux « bords de l'Océan, c'est-à-dire jusqu'aux extrémités « de la terre, et que vous n'avez laissé à Annibal, dans

« l'autre, que l'espace qu'il occupe avec son camp,
« dans lequel vous le tenez comme assiégé. On nous a
« ordonné, non-seulement de rendre au grand Jupiter
« les actions de graces que méritent de si singulières
« faveurs, mais encore de lui offrir, avec votre agré-
« ment, cette couronne d'or, et de la placer dans son
« temple en reconnaissance des victoires qu'il vous a
« accordées sur vos ennemis. Nous vous supplions de
« nous le permettre, et de ratifier par votre autorité les
« bienfaits que nous avons reçus de vos généraux. »

Le sénat répondit aux députés des Sagontins « que
« la ruine et le rétablissement de Sagonte seraient pour
« toutes les nations une preuve authentique de la fidé-
« lité inviolable que les deux peuples s'étaient gardée
« l'un à l'autre : que les généraux de la république,
« en rétablissant Sagonte, avaient agi conformément
« aux désirs du sénat ; qu'il confirmait avec joie tous
« les avantages qu'ils leur avaient accordés, puisqu'en
« agissant ainsi, ils n'avaient fait que suivre la volonté
« et exécuter les ordres qu'ils avaient reçus de la com-
« pagnie : qu'il leur permettait d'offrir à Jupiter le don
« qu'ils avaient apporté ». Ensuite on ordonna que les
députés fussent nourris et logés aux dépens de la répu-
blique tant qu'ils resteraient sur ses terres, et que, par
forme de présent, on leur comptât à chacun dix mille
as [1]. Aussitôt après on fit entrer dans le sénat les am-
bassadeurs des autres nations, et on leur donna au-
dience. Ceux de Sagonte ayant demandé la permission
de visiter les différentes parties de l'Italie, autant qu'ils
le pourraient faire en sûreté, on leur donna des guides

[1] Dix mille *as* valent à peu près cinq cents francs.

pour les conduire, avec des lettres de recommandation pour tous les magistrats des villes où ils passeraient, à qui l'on ordonnait de les recevoir avec distinction.

Dispute au sujet du dessein qu'avait Scipion de porter la guerre en Afrique. Liv. lib. 28, cap. 40. Plut. in Fab. pag. 188.

Après qu'on eut terminé ces affaires, qui étaient de moindre conséquence, on délibéra sur celles de la république, et principalement sur la levée de nouvelles troupes, et sur les départements qu'il fallait assigner aux généraux. Tous les citoyens destinaient assez ouvertement l'Afrique à Scipion; et lui-même, pensant que s'attacher à suivre pas à pas Annibal en Italie c'était une occupation peu brillante, et qui conviendrait mieux à un vieillard accablé d'années qu'à un jeune et vaillant guerrier comme il était, ne dissimulait pas qu'il croyait avoir été nommé consul, non pour continuer la guerre, mais pour la finir; ce qu'il ne pouvait exécuter à moins qu'il ne passât en Afrique, et n'allât porter la terreur des armes romaines jusqu'aux murs de Carthage. Il ne craignait pas même de faire connaître que, si le sénat s'opposait à ce dessein, il agirait hautement auprès du peuple pour en obtenir la permission.

Discours de Fabius contre Scipion. Liv. lib. 28, cap. 40-42.

Les premiers des sénateurs désapprouvaient ce projet; mais la plupart n'osaient pas s'expliquer ouvertement, soit qu'ils craignissent le consul, ou qu'ils cherchassent à lui faire leur cour. Fabius Maximus, se croyant au-dessus de ces timides ménagements, ouvrit le premier l'avis contraire aux désirs de Scipion. Voici le discours que Tite-Live lui met dans la bouche : « Je « sais, messieurs, qu'il y en a plusieurs entre vous qui « croient que ce que nous mettons aujourd'hui en déli- « bération est une affaire déja décidée, et que c'est per- « dre le temps que de dire son avis sur le projet de faire « passer cette année nos armées en Afrique. Mais je ne

« vois pas comment on peut avoir cette pensée, puisque
« ni le sénat, ni le peuple, n'ont encore autorisé ce des-
« sein : ou, si le consul regarde le département de l'A-
« frique comme lui étant assuré, je ne puis m'empêcher
« de dire que c'est de sa part se jouer, non-seulement
« de chaque sénateur en particulier, mais même de tout
« le sénat, que de feindre de le consulter sur une ma-
« tière déja conclue et arrêtée.

« Je sens bien qu'en m'opposant à cet empressement
« extraordinaire de passer en Afrique, je m'attirerai
« infailliblement deux reproches: on dira, en premier
« lieu, qu'un tel sentiment est l'effet de cette lenteur
« que l'on prétend m'être naturelle, et que je permets
« aux jeunes gens d'appeler timidité et engourdisse-
« ment, pourvu que les personnes sensées avouent que,
« si les conseils des autres ont paru d'abord plus spé-
« cieux, l'événement a fait voir jusqu'ici que les miens
« étaient plus solides et plus salutaires : d'un autre côté,
« l'on m'accusera peut-être de porter envie à un consul
« plein de mérite, et d'être jaloux de la gloire qu'il ac-
« quiert tous les jours, et dont je ne puis souffrir l'ac-
« croissement.

« Mais, s'il ne suffit pas, pour me mettre à l'abri d'un
« soupçon si injurieux, de considérer soit ma vie et ma
« conduite passée, soit les honneurs de la dictature et
« de cinq consulats que j'ai exercés, soit enfin toute la
« gloire que je me suis acquise tant en guerre qu'en
« paix, et qui est au point de m'inspirer plutôt le dé-
« goût et la satiété que de laisser place à de nouveaux
« désirs, mon âge, au moins, devrait bien me justifier
« de ce reproche; car enfin s'imaginera-t-on que je
« puisse être susceptible de jalousie à l'égard d'un jeune

« homme qui n'est pas même de l'âge de mon fils ? Pen-
« dant ma dictature, lorsque je jouissais encore de
« toutes mes forces, et que je courais la plus impor-
« tante et la plus brillante carrière, je n'opposai que
« la patience et la modération aux insultes de mon gé-
« néral de la cavalerie ; et l'on ne me vit point faire
« de résistance, ni dans le sénat, ni devant le peuple,
« à l'égalité, aussi injurieuse qu'inouie, que l'on vou-
« lait mettre et que l'on mit en effet entre lui et moi.
« J'aimai mieux employer les actions que les paroles,
« pour obliger celui que tous les citoyens m'avaient
« égalé à me mettre lui-même au-dessus de lui. Est-il
« donc vraisemblable qu'aujourd'hui, comblé et rassasié
« d'honneurs, je cherche à entrer en lice et en dispute
« avec un jeune homme qui, tout estimable qu'il est
« d'ailleurs, ne fait que commencer à s'ouvrir la route
« de l'honneur et de la gloire ? S'imaginera-t-on que,
« las comme je le suis, non-seulement des affaires, mais
« de la vie même, je songe à le supplanter pour obtenir
« en sa place la commission de porter la guerre en
« Afrique ? Non, non, il me faut vivre et mourir avec
« la gloire que j'ai acquise. J'ai arrêté le cours des
« victoires d'Annibal pour mettre en état la jeunesse
« qui devait venir après moi d'aller plus loin et de le
« vaincre.

« Mais vous devez me pardonner, Scipion, si, n'ayant
« jamais fait plus de cas de l'estime des hommes et de
« ma propre réputation que de l'utilité publique, je ne
« préfère pas non plus votre gloire au bien de l'état.
« Quoique, après tout, est-il bien vrai que je mette
« obstacle à votre gloire ? Sans doute, si nous n'avions
« point de guerre ici, ou si nous avions affaire à un

« ennemi qu'il ne fût pas fort glorieux de vaincre, vous
« retenir en Italie, même par la vue du bien public,
« ce serait vous ôter avec la guerre les moyens d'ac-
« quérir de l'honneur; mais Annibal étant actuellement
« en Italie à la tête d'une armée considérable, avec la-
« quelle il la tient comme assiégée depuis quatorze ans,
« aurez-vous lieu d'être mécontent de vous-même, et
« sera-ce un exploit peu glorieux pour vous, si vous
« venez à bout, pendant votre consulat, de chasser de
« l'Italie un ennemi qui nous y a causé tant de maux
« et tant de défaites sanglantes, et si vous avez l'hon-
« neur de terminer cette seconde guerre de Carthage
« comme Lutatius a eu celui de mettre fin à la pre-
« mière?

« Je m'en rapporte à votre propre jugement. Pouvez-
« vous penser qu'il soit plus honorable pour vous d'avoir
« chassé les Carthaginois de l'Espagne qu'il ne le sera de
« délivrer l'Italie de la guerre qui la désole depuis tant
« d'années? Annibal n'est point encore dans un état à
« faire croire que celui qui veut aller faire la guerre
« ailleurs évite de l'avoir pour ennemi plutôt par mé-
« pris que par crainte. Vous dites que vous ne voulez
« passer en Afrique que pour l'y attirer et l'y combattre.
« Pourquoi user de tant de détours? pourquoi n'aller
« pas directement l'attaquer où il est? L'ordre naturel
« ne demande-t-il pas que vous mettiez votre pays en
« sûreté avant que d'attaquer celui des ennemis? que
« la paix soit dans l'Italie avant que de faire passer la
« guerre dans l'Afrique? et que nous soyons délivrés
« nous-mêmes de toute crainte avant que d'entrepren-
« dre de porter la terreur de nos armes chez les en-
« nemis?

« Si vous pouvez rendre ce double service à la patrie, « à la bonne heure. Après avoir vaincu ici Annibal, « allez attaquer Carthage. Mais si l'un de ces deux avan- « tages doit être nécessairement réservé à de nouveaux « consuls, faites réflexion que le premier, outre qu'il « est beaucoup plus considérable et plus glorieux en « lui-même, conduit naturellement au second, et en « renferme tout l'honneur, comme en étant la cause et « le principe.

« Je ne parle point de l'impossibilité où nous sommes « de trouver des fonds suffisants pour entretenir tout à « la fois deux armées, en Italie et en Afrique, pour équi- « per des flottes, et pour fournir les vivres et toutes les « autres provisions nécessaires aux troupes de terre et « de mer. Indépendamment de cet embarras, qui n'est « pas petit, il n'y a personne parmi nous qui ne com- « prenne à quel péril nous expose une pareille entre- « prise : car enfin, si Annibal vainqueur faisait mar- « cher une seconde fois ses troupes contre Rome (j'es- « père que les dieux détourneront de dessus nos têtes « un si grand malheur; mais ce qui est arrivé une fois, « on est forcé de le regarder comme possible); si donc « nous nous trouvions dans un danger si pressant, pour- « rions-nous alors vous appeler de l'Afrique à notre se- « cours comme nous avons appelé Q. Fulvius de Capoue?

« Mais êtes-vous sûr que la fortune vous sera favo- « rable en Afrique? La mort funeste de votre père et « de votre oncle défaits et tués avec leurs armées, dans « l'espace de trente jours, après de si glorieux succès, « vous montre ce que vous pouvez et ce que vous « devez craindre.

« Je ne finirais point si je voulais compter tous les

« rois et tous les généraux qui, pour être passés témé-
« rairement dans le pays de leurs ennemis, ont été en-
« tièrement défaits avec les armées qu'ils y avaient con-
« duites. Les Athéniens, cette république si sage et si
« prudente, laissant la guerre qu'ils avaient dans leur
« pays, passèrent en Sicile avec une flotte nombreuse
« sous la conduite d'un jeune guerrier, également illus-
« tre par sa naissance et par sa valeur. Quelle fut la
« suite d'une expédition si hardie? Un seul combat naval
« abattit pour jamais la puissance de cette république,
« la plus florissante qui fût alors.

« J'ai tort de vous rapporter des exemples étrangers
« et si anciens. Cette même Afrique, dont il s'agit main-
« tenant, et le célèbre Régulus, sont pour nous une
« triste mais salutaire leçon qui doit nous apprendre
« jusqu'où va l'inconstance de la fortune.

« Croyez-moi, Scipion, lorsque du haut de vos vais-
« seaux vous apercevrez cette puissante et belliqueuse
« contrée, vous avouerez que vos Espagnes n'ont été
« qu'un jeu en comparaison de l'Afrique : car enfin qui
« ne voit pas la différence infinie qu'il y a entre ces
« deux expéditions? Après avoir traversé sans aucun
« danger, sans rencontrer un seul vaisseau ennemi, la
« mer qui baigne les côtes de l'Italie et de la Gaule,
« vous abordâtes à Emporie [1], ville alliée de notre em-
« pire; vous y débarquâtes tranquillement vos troupes,
« que vous conduisîtes de là à Tarragone, autre ville
« alliée, sans trouver sur la route aucun obstacle ni
« aucun péril, passant toujours par des terres d'amis
« et d'alliés. Au sortir de cette ville, vous fûtes reçu

[1] *Ampurias*, ville d'Espagne en Catalogne.

« dans des pays gardés et occupés par nos troupes.
« Vous rencontrâtes vers les bords de l'Èbre les ar-
« mées de votre père et de votre oncle, que leur mal-
« heur même, et le désir de venger la mort de leurs
« généraux, avaient rendues plus formidables que ja-
« mais. Elles avaient à leur tête L. Martius, choisi à la
« vérité tumultuairement et par le suffrage des soldats
« pour les commander, mais à qui il ne manquait que
« la naissance et l'avantage d'avoir passé par les pre-
« mières charges pour pouvoir être mis en parallèle avec
« les plus grands capitaines. Vous assiégeâtes Cartha-
« gène fort à votre aise, sans qu'aucune des trois ar-
« mées carthaginoises se mît en état de la défendre.

« Toutes ces actions, et celles qui suivirent, dont je
« ne prétends point diminuer le mérite, ne sont en
« nulle sorte comparables pour la difficulté aux obsta-
« cles et aux dangers qui se rencontreront dans la guerre
« d'Afrique. Nous n'y avons aucun port où notre flotte
« puisse aborder, aucun pays disposé à nous recevoir,
« aucune ville qui nous soit alliée, aucun roi qui nous
« soit ami, aucun endroit enfin où nous puissions ou
« camper ou marcher sans avoir aussitôt les ennemis
« sur les bras. Pouvez-vous compter sur Syphax et sur
« les Numides? C'est bien assez pour vous de vous y
« être fié une fois impunément. La témérité n'est pas
« toujours heureuse, et la fraude ordinairement cherche
« à s'attirer la confiance dans des choses de peu de con-
« séquence, pour se dédommager ensuite en trompant
« avec plus d'avantage dans quelque occasion impor-
« tante et qui en vaille la peine. Votre père et votre
« oncle ne furent accablés par les armes des ennemis
« qu'après avoir été abandonnés par la trahison des

« Celtibériens leurs alliés ; et vous-même n'avez pas eu « tant à craindre de la part d'Asdrubal et de Magon, « avec qui vous étiez en guerre, que de celle de Man- « donius et d'Indibilis avec qui vous aviez fait amitié. « Pouvez-vous compter sur la fidélité des Numides, vous « qui avez éprouvé la révolte de vos propres soldats ?

« Il est vrai que Syphax et Masinissa aiment mieux « l'empire de l'Afrique pour eux-mêmes que pour les « Carthaginois ; mais ils aiment mieux y voir dominer « les Carthaginois que toute autre nation. La jalousie « maintenant, et différentes vues d'intérêt, les animent « les uns contre les autres, et les divisent, parce qu'ils « n'ont rien à craindre du dehors. Montrez-leur les armes « des Romains et des armées étrangères, ils se réu- « niront dans le moment, et accourront de toutes parts « comme pour éteindre un incendie qui les menace tous « également. Vous savez que les Carthaginois ont défendu « l'Espagne avec assez d'opiniâtreté, quoiqu'à la fin ils « aient succombé. Ils montreront bien un autre zèle et « un autre courage quand il s'agira de défendre les mu- « railles de leur patrie, les temples de leurs dieux, leurs « autels et leurs foyers ; lorsqu'en allant au combat ils « seront suivis de leurs femmes éplorées et de leurs « petits enfants, qui n'auront de ressource que dans « leur valeur.

« Il y a plus. Ne peut-il pas arriver que les Carthagi- « nois comptant assez sur la force et la bonté de leurs « murailles, sur l'union des peuples d'Afrique, sur la « fidélité des rois leurs alliés, envoient une nouvelle « armée d'Afrique en Italie dès qu'ils nous verront pri- « vés de votre secours et de celui de vos légions ? Ne « peut-il pas arriver que, sans dégarnir l'Afrique, ils

« ordonnent à Magon, qui, étant sorti des îles Baléares « avec sa flotte, côtoie actuellement la Ligurie, de se « joindre à Annibal ? Nous nous trouverons alors dans « les mêmes alarmes où nous avons été tout récemment « lorsque Asdrubal est passé en Italie ; cet Asdrubal « que vous laissâtes échapper de vos mains en Espagne, « vous qui vous faites fort de fermer avec vos troupes « toutes les issues, non-seulement de Carthage, mais « de l'Afrique entière. Vous me direz que vous l'avez « vaincu ; et c'est par cette raison-là même que je suis « fâché, autant pour votre honneur que pour l'intérêt « de la république, que vous ayez laissé le chemin de « l'Italie ouvert à un général que vous veniez de battre.

« Je ne puis vous faire un parti plus avantageux que « d'attribuer à votre bonne conduite tous les heureux « succès que vous avez eus pendant que vous avez com- « mandé nos armées, et de rejeter les disgraces sur l'in- « constance de la fortune. Plus vous avez de valeur et « d'habileté dans la guerre, plus Rome et toute l'Italie « ont intérêt de se conserver pour elles-mêmes un si « bon défenseur. Vous ne sauriez nier vous-même que « le fort de la guerre ne soit où est Annibal, puisque « vous déclarez que vous ne passez en Afrique que dans « le dessein de l'y attirer. Par conséquent c'est contre « lui que vous devez faire la guerre, ou dans ce pays- « ci, ou dans celui où vous voulez passer. Aurez-vous « donc plus d'avantage sur lui en Afrique, où vous « serez seul avec votre armée, qu'en Italie, où vous « serez secondé de votre collègue et de ses troupes ? La « victoire encore toute récente des consuls Néron et « Livius ne nous apprend-elle pas de quelle importance « il est que les deux consuls agissent de concert ? An-

« nibal ne sera-t-il pas plus à craindre lorsqu'il com-
« battra sous les murailles de Carthage, soutenu des
« forces de toute l'Afrique, que dans un petit coin du
« Brutium, où il est aujourd'hui renfermé, et où il at-
« tend en vain depuis si long-temps de nouveaux ren-
« forts? Quel dessein, de mieux aimer combattre dans
« un lieu où vos forces seront moindres de la moitié,
« et celles de l'ennemi beaucoup plus grandes, qu'ici,
« où vous aurez deux armées à employer contre une
« seule, déja affaiblie par tant de combats, et fatiguée
« d'une guerre si longue et si pénible!

« Voyez quelle différence il y a entre votre conduite
« et celle de votre père. Après avoir été nommé consul,
« il partit pour aller commander en Espagne; mais,
« ayant appris qu'Annibal passait les Alpes pour se ren-
« dre en Italie, il revint sur ses pas pour aller le com-
« battre à la descente des Alpes. Et vous, qui voyez
« Annibal en Italie, vous songez à vous en éloigner;
« non que vous trouviez cette entreprise utile à la ré-
« publique, mais parce que vous vous imaginez qu'elle
« vous fera plus d'honneur : comme lorsque vous aban-
« donnâtes votre province et votre armée sans être au-
« torisé ni par un ordre du peuple, ni par un décret du
« sénat; et qu'en vous mettant en mer avec deux galères
« seulement, vous exposâtes avec votre personne le sa-
« lut de la république et la majesté du peuple romain
« qui vous avait confié le commandement de ses armées.

« Pour moi, messieurs, je pense que P. Scipion a été
« nommé consul non pour lui, mais pour nous et pour
« la république; et que les troupes qu'il commande ont
« été levées pour défendre Rome et l'Italie, et non afin
« que nos consuls, usant d'une autorité despotique

« comme s'ils étaient des rois, les transportent partout
« où il leur plaira, et les fassent servir à leurs desseins
« ambitieux. »

Fabius, par ce discours qu'il avait préparé avec soin, fit entrer dans son sentiment la plus grande partie des sénateurs. Les anciens surtout étaient entraînés par l'autorité de ce grand homme, et préféraient sans balancer sa sagesse et son expérience consommée à la valeur impétueuse d'un jeune général. Scipion était trop avancé pour reculer; et d'ailleurs, persuadé avec raison de la beauté et de l'utilité de son projet, piqué personnellement du peu de ménagement que Fabius avait gardé avec lui, il n'était pas sans doute disposé à lui sacrifier ses lumières. Il prit donc la parole à son tour, et s'expliqua en ces termes : « Fabius lui-même
« a bien senti, messieurs, et il en est d'abord convenu,
« que son avis pouvait être soupçonné de jalousie. Pour
« moi, je n'oserais pas former une telle accusation contre
« un si grand homme : mais, soit faute de s'être bien
« expliqué, soit parce qu'en effet il a la vérité contre
« lui, il me paraît qu'il ne s'est pas tout-à-fait purgé de
« ce soupçon : car, pour persuader que ce n'est pas
« l'envie qui le fait agir, il a relevé en termes magni-
« fiques les honneurs par lesquels il a passé et la répu-
« tation que ses exploits lui ont acquise; comme si
« c'était aux gens du commun à se mesurer avec moi,
« et que, si j'ai à appréhender la jalousie de quelqu'un,
« ce ne fût pas précisément de la part de celui qui,
« étant arrivé au comble de la gloire, où j'avoue que
« j'aspire comme lui, serait fâché que je devinsse un
« jour son égal. Il a parlé de sa vieillesse, et m'a mis,
« du côté de l'âge, au-dessous de son fils même; comme

« si le désir de la gloire se bornait à cette vie mortelle,
« et ne s'étendait pas jusqu'à la postérité la plus recu-
« lée. Je suis persuadé que les grandes ames se com-
« parent non-seulement avec les hommes illustres de
« leur temps, mais encore avec les héros de tous les
« siècles. Pour moi, je ne vous dissimulerai pas, Fabius,
« que j'ai conçu le dessein, non-seulement de vous éga-
« ler, mais même, si je le puis (permettez-moi de le
« dire) de vous surpasser. Aux dieux ne plaise que ni
« vous à mon égard, ni moi par rapport à ceux qui
« me suivront, nous entrions dans une disposition de
« jalousie qui nous fasse craindre que quelque citoyen
« ne nous ressemble! Une telle façon de penser serait
« préjudiciable non-seulement à ceux à qui nous por-
« terions envie, mais encore à toute la république, ou,
« pour mieux dire, à tout le genre humain.

« Fabius a fort exagéré les périls où je m'exposerai
« si je passe en Afrique; de façon même qu'il a semblé
« craindre pour moi aussi-bien que pour la république.
« Mais d'où lui vient tout d'un coup cette inquiétude
« pour ma vie et pour ma réputation? Après que mon
« père et mon oncle eurent été tués, que leurs armées
« eurent été presque absolument défaites, que les Espa-
« gnes étaient perdues, que quatre généraux carthagi-
« nois à la tête de quatre armées tenaient tout le pays
« sous leur puissance; lors enfin que, dans l'assemblée
« où il s'agissait de nommer un chef pour aller com-
« mander dans cette province, personne, excepté moi,
« ne se présenta, de sorte que le peuple romain fut
« obligé de me confier à l'âge de vingt-quatre ans le
« soin d'une guerre si désespérée, pourquoi ne se trouva-
« t-il alors personne qui représentât la faiblesse de mon

« âge, les forces des ennemis, les difficultés de la guerre,
« et la mort encore récente de mon père et de mon
« oncle? A-t-on fait aujourd'hui en Afrique quelque
« perte plus sanglante que celle que nous avions faite
« alors en Espagne? Y a-t-il en Afrique des généraux
« plus habiles et des armées plus nombreuses qu'il n'y
« en avait dans ce temps-là en Espagne? Avais-je alors
« plus d'expérience et de capacité pour faire la guerre
« que je n'en puis avoir à l'heure qu'il est? Les Cartha-
« ginois sont-ils des ennemis plus redoutables pour nous
« dans un pays que dans un autre?

« Il est bien aisé, après que j'ai défait et mis en fuite
« quatre armées carthaginoises; après que j'ai pris un
« si grand nombre de villes ou par force, ou par com-
« position; après que j'ai dompté tant de princes, tant
« de rois, tant de nations féroces et barbares, et que
« j'ai poussé mes conquêtes jusqu'aux bords de l'Océan;
« en un mot, après que j'ai réduit toute l'Espagne sous
« notre pouvoir, de sorte qu'il n'y reste pas la moindre
« étincelle de guerre, il est sans doute bien aisé de ra-
« baisser mes exploits. Il sera aussi facile, lorsque j'au-
« rai vaincu et dompté l'Afrique, de diminuer des objets
« qu'aujourd'hui, pour me retenir en Italie, l'on affecte
« de grossir, et que, par des termes pleins d'emphase
« et d'exagération, on représente comme des monstres.

« Fabius prétend que nous n'avons aucun moyen
« d'aborder en Afrique, que nous n'avons sur les côtes
« aucun port qui nous soit ouvert : et en même temps
« il nous parle de la défaite et de la prison de Régulus;
« comme si ce général avait échoué dès son entrée dans
« cette province! Et il ne veut pas se souvenir que ce
« Régulus, tout malheureux qu'il a été dans la suite,

« trouva pourtant le moyen d'entrer dans l'Afrique ;
« que la première année il remporta sur les ennemis
« des avantages considérables, et qu'il fut toujours in-
« vincible tant qu'il n'eut affaire qu'aux Carthaginois.
« C'est donc en vain, Fabius, que vous prétendez m'ef-
« frayer par son exemple. Quand ce malheur nous serait
« arrivé tout récemment, et dans la guerre présente,
« et non pas dans la première guerre il y a cinquante
« ans, pourquoi la défaite et la captivité de Régulus
« m'empêcheraient-elles en ce cas de passer en Afrique,
« après que la défaite et la mort des deux Scipions ne
« m'ont point empêché de passer en Espagne ? Pourquoi
« ne me piquerais-je pas de rendre à ma patrie les ser-
« vices que le Lacédémonien Xanthippe a bien pu rendre
« à Carthage ? Son exemple ne peut servir qu'à augmen-
« ter ma confiance en me montrant qu'un seul homme
« peut causer de si étonnantes révolutions.

« Vous nous citez encore les Athéniens, qui, laissant
« l'ennemi au milieu de leur pays, passèrent témérai-
« rement en Sicile. Mais puisque vous avez assez de
« loisir pour nous conter ces fables grecques, que ne
« nous parlez-vous plutôt d'Agathocle, roi de Syracuse,
« qui, pour délivrer la Sicile des ravages que les troupes
« carthaginoises y exerçaient depuis long-temps, passa
« dans cette même Afrique, et porta la guerre dans le
« sein du même pays d'où elle était venue infester la
« Sicile ?

« Mais pourquoi chercher dans l'antiquité et chez les
« étrangers des exemples qui prouvent combien il y a
« d'avantage à se rendre l'assaillant, à éloigner de son
« pays le danger, et à le porter dans celui de l'ennemi ?
« Annibal ne nous en fournit-il pas la preuve la plus

« présente et la plus forte? Il y a bien de la différence « entre désoler les terres étrangères, et voir ravager les « siennes. Celui qui attaque a plus de courage que celui « qui se défend. D'ailleurs, les objets inconnus et qu'on « ne considère que dans l'éloignement paraissent tou- « jours plus redoutables. Pour bien juger de ce que l'on « doit espérer ou craindre de son ennemi, il faut en- « trer sur ses terres et le voir de près. Annibal n'avait « jamais espéré de faire soulever contre les Romains « dans l'Italie tous les peuples qui prirent son parti « après la bataille de Cannes. Combien les Carthaginois « trouveront-ils moins de zèle et d'attachement dans les « peuples d'Afrique, eux qui ne sont pas moins infidèles « à l'égard de leurs alliés que durs et cruels à l'égard de « leurs sujets!

« Il y a d'ailleurs une grande différence entre Rome et « Carthage. Abandonnés de nos alliés, nous nous som- « mes soutenus par nos propres forces et par la valeur « des soldats romains, au lieu que les Carthaginois « n'emploient que des troupes mercenaires, des Afri- « cains et des Numides, nations les plus inconstantes et « les plus perfides de l'univers.

« Pourvu qu'on ne m'arrête point ici, vous appren- « drez dans un même temps et mon arrivée en Afrique, « et la désolation de tout le pays, et la retraite préci- « pitée d'Annibal, et le siége de Carthage. Attendez- « vous à recevoir d'Afrique des nouvelles et plus agréables « et plus fréquentes que vous n'en receviez d'Espagne. « Je n'ai pas conçu ces espérances au hasard; elles sont « fondées sur la fortune du peuple romain, sur la pro- « tection que nous avons lieu d'attendre des dieux té- « moins et vengeurs de la rupture du traité par les

« Carthaginois, et sur l'alliance des rois Syphax et
« Masinissa, à l'amitié desquels je me fierai de façon
« que je me tiendrai bien en garde contre leur incon-
« stance.

« Les circonstances des temps et des lieux me décou-
« vriront bien des avantages que je ne puis apercevoir
« de si loin; et il est d'un homme sage et d'un habile
« général de saisir les occasions favorables qui se pré-
« sentent, et de tourner les hasards à son profit par sa
« bonne conduite.

« J'aurai Annibal pour antagoniste, comme vous le
« souhaitez, Fabius : mais je l'entraînerai dans sa pa-
« trie, plutôt qu'il ne me retienne dans la mienne. Je
« le forcerai de combattre dans son propre pays, et Car-
« thage sera le prix du vainqueur plutôt que quelques
« forts à demi ruinés du Brutium.

« Vous dites que Rome et l'Italie seront en danger
« pendant que je ferai ce trajet, que je débarquerai mes
« troupes en Afrique, et que je m'avancerai vers Car-
« thage : mais prenez garde, Fabius, que ce ne soit
« faire affront et injustice à mon illustre collègue, de
« croire qu'il n'est pas capable de défendre sa patrie
« contre Annibal affaibli et presque abattu comme il
« est aujourd'hui, tandis que vous avez bien pu arrêter
« le cours rapide de ses progrès dans le temps qu'il
« avait encore toutes ses forces, et que, fier de trois
« victoires consécutives, il marchait la tête levée dans
« toutes les parties de l'Italie comme dans un pays de
« conquête.

« Après tout, quand le dessein que je propose ne
« serait pas le plus propre à terminer promptement
« cette guerre, il serait cependant de notre honneur

« de faire connaître aux rois et aux peuples étrangers,
« que nous avons assez de courage non-seulement pour
« défendre l'Italie, mais encore pour aller attaquer
« l'Afrique. Il serait honteux pour le peuple romain
« qu'on publiât qu'aucun de ses généraux n'ose former
« un projet pareil à celui d'Annibal, et que l'Afrique,
« ayant été tant de fois attaquée et ravagée par nos
« flottes et par nos armées pendant la première guerre,
« qui n'avait pour objet que la Sicile, aujourd'hui
« qu'il s'agit du salut de l'Italie, jouit d'une parfaite
« tranquillité. Il est temps que l'Italie se repose après
« avoir essuyé tant de ravages et d'incendies; il est temps
« que l'Afrique éprouve à son tour les fléaux que la
« guerre entraîne après elle. Plutôt que Rome, du haut
« de ses murailles, voie une seconde fois l'armée ennemie
« campée à ses portes, faisons voir aux Carthaginois,
« de dessus leurs remparts, les légions romaines mena-
« çant leur patrie d'une ruine prochaine : que l'Afrique
« soit désormais le théâtre de la guerre; rendons-lui
« tous les maux qu'elle nous a faits, la terreur, la fuite,
« le ravage des campagnes, la désertion des alliés, et
« toutes les autres calamités que nous avons éprouvées
« pendant quatorze ans.

« Voilà ce que j'avais à dire des affaires de la répu-
« blique et du projet de la campagne prochaine. Je
« craindrais de vous ennuyer par des discours inutiles
« et déplacés, si, à l'exemple de Fabius, qui s'est ap-
« pliqué à rabaisser les succès que j'ai eus dans l'Es-
« pagne, j'entreprenais d'élever ma réputation sur les
« ruines de la sienne. Je n'en ferai rien, messieurs; et
« tout jeune que je suis, j'aurai encore l'honneur de
« l'emporter sur un homme de son âge par ma modé-

« ration et ma retenue. Vous avez pu remarquer dans « toute ma conduite que, sans chercher à me faire « valoir, je me suis toujours contenté de l'estime que je « vous aurais donné lieu de concevoir de moi par mes « actions plutôt que par mes paroles. »

Réflexion sur le discours de Fabius.

Voilà une dispute bien vive et une espèce de procès entre deux grands hommes, qui ont plaidé chacun leur cause avec beaucoup d'éloquence. J'en laisse aux lecteurs le jugement définitif. Tite-Live ne s'explique point sur le motif secret qui animait ici Fabius, mais il lui met dans la bouche un discours qui le fait assez connaître. Il ne serait point étonnant (et c'est ainsi qu'en juge Plutarque) que, du caractère dont était ce sage temporiseur, il eût improuvé une entreprise aussi hasardeuse que paraissait celle de transporter la guerre en Afrique, et qu'il eût mis dans tout leur jour les dangereuses conséquences qu'il croyait y voir. Mais cette application à rabaisser en tout les heureux succès de Scipion, à diminuer la gloire de ses plus belles actions, à relever avec une malignité affectée ses prétendues fautes, ressemble beaucoup au langage de la jalousie et de l'envie. L'acharnement que nous verrons bientôt qu'il fera paraître en toute occasion pour traverser l'entreprise de Scipion semble manifester les sentiments de son cœur. Fabius était un grand homme certainement, mais il était homme. Nous avons admiré sa modération et sa patience dans la dispute qu'il eut avec Minucius. Il était alors soutenu par le sentiment et la conviction intérieure de sa supériorité de mérite au-dessus de son rival; mais ici la vue d'un mérite naissant qu'il ne peut se dissimuler, et dont l'éclat, qui ira toujours en croissant, peut obscurcir la réputation qu'une longue suite

d'années et de services lui a acquise, lui donne une inquiétude dont il n'est pas le maître, et le tire de cette assiette tranquille où le tenait la possession d'une gloire que personne ne lui avait encore disputée.

Scipion, après quelque doute, s'en rapporte au sénat, qui lui permet de passer en Afrique. Liv. lib. 28, cap. 45.

Quoi qu'il en soit, le sénat ne fut pas content du discours de Scipion, parce que le bruit s'était répandu que, s'il n'obtenait pas de cette compagnie la permission de passer en Afrique, il la demanderait au peuple. C'est pourquoi Q. Fulvius, qui avait été quatre fois consul et censeur, somma le consul de déclarer en présence des sénateurs s'il s'en rapporterait à eux de la distribution des départements, ou s'il porterait l'affaire devant le peuple. Et comme il répondit qu'il ferait ce qu'il jugerait le plus avantageux à la république : « Si « je vous ai interrogé, répliqua sur-le-champ Fulvius, « ce n'est pas que je ne susse déja par avance quelle « serait votre réponse, et ce que vous aviez dessein de « faire : car vous faites assez sentir vous-même que vous « ne vous êtes présenté au sénat que pour le sonder, et « non pour le consulter; et l'on sait que, si nous ne vous « accordons pas sur-le-champ le département que vous « désirez, vous avez une requête toute prête à présenter « au peuple : ainsi je me crois en droit de refuser de « dire mon avis, par la raison que, quand même il « serait suivi de tous, le consul ne voudrait pas s'y con- « former; et je prie les tribuns de ne pas permettre qu'à « ce sujet il me soit fait aucune violence. » Il s'éleva là-dessus une dispute, Scipion prétendant que les tribuns ne devaient pas autoriser un sénateur à refuser de dire son avis lorsqu'il était interrogé par le consul. Mais les tribuns, sans avoir égard à ses représentations, donnèrent leur décret en ces termes : « Si le consul s'en

« rapporte au sénat pour la distribution des départe-
« ments, nous voulons qu'on s'en tienne à ce qui aura
« été décidé, et nous ne permettrons pas que l'affaire
« soit portée devant le peuple : s'il ne s'en rapporte pas
« au sénat, nous sommes prêts à secourir ceux qui re-
« fuseront de s'expliquer sur cet article. » Le consul de-
manda un jour pour en conférer avec son collègue.

Le lendemain Scipion déclara qu'il se soumettait au jugement du sénat. En conséquence, le sénat fit le département des provinces entre les deux consuls, sans les tirer au sort, parce que la dignité de grand-pontife ne permettait pas à Licinius Crassus de sortir de l'Italie. On décerna à Scipion la Sicile, avec les trente galères que C. Servilius avait commandées l'année précédente, et on lui permit de passer en Afrique, s'il jugeait que le bien de la république le demandât. Licinius fut chargé de faire la guerre contre Annibal, dans le Brutium, avec l'armée de l'un des deux consuls de l'année précédente, à son choix. On régla aussi les autres départements; ensuite on célébra les jeux que Scipion avait fait vœu de donner. Le concours du peuple fut grand, et il assista à ces jeux avec une grande satisfaction. On envoya à Delphes des présents, pour faire part à Apollon du butin qu'on avait pris sur Asdrubal.

Fabius traverse autant qu'il peut l'entreprise de Scipion. Liv. lib. 28, cap. 45. Plut. in Fab. p. 188, 189.

Fabius, n'ayant pu réussir à empêcher qu'on ne permît à Scipion de passer en Afrique, s'il le jugeait à propos, employa tout son crédit à le traverser dans l'exécution de ce projet. La permission de faire de nouvelles levées ayant été refusée à Scipion par les intrigues secrètes de son adversaire, il se réduisit à demander qu'il lui fût permis au moins d'emmener avec lui tous les soldats volontaires qu'il pourrait attirer dans son

armée. Fabius s'y opposa de tout son pouvoir. Il allait criant dans les assemblées, soit du sénat, soit du peuple, « qu'il ne suffisait pas à Scipion de fuir Annibal, « s'il n'emmenait aussi toutes les forces qui restaient « en Italie, repaissant la jeunesse de vaines espérances, « et leur persuadant d'abandonner leurs pères, leurs « femmes, leurs enfants et leur ville, aux portes de la- « quelle on voyait un puissant ennemi, jusque-là tou- « jours invincible ». Malgré ces vives clameurs, Scipion obtint ce qu'il demandait, et sept mille volontaires se joignirent à lui.

Fabius avait empêché qu'on ne lui assignât les fonds nécessaires pour son armement. Scipion, pour ne pas rebuter le sénat, n'insista pas beaucoup sur cet article : il se contenta de demander qu'il lui fût permis de recevoir des alliés les différents secours qu'ils voudraient bien lui fournir pour construire et équiper de nouvelles galères; ce qu'on ne put lui refuser. On voit ici combien il est important à un général de se faire aimer des peuples. Il s'agissait de mettre sur pied vingt galères à cinq rangs de rames, et dix à quatre. Le zèle des alliés fut si grand, que, se piquant à l'envi de secourir le consul, promptement et chacun selon ses facultés, quarante-cinq jours après que le bois eut été abattu, les vaisseaux furent mis en mer tout équipés et tout armés.

Zèle merveilleux des alliés.

Scipion part pour se rendre en Sicile, et son collègue dans le Brutium. Liv. lib. 28, cap. 46.

Tout étant prêt, Scipion partit pour la Sicile, et Licinius pour le pays des Brutiens. Entre les deux armées que celui-ci trouva dans sa province, il choisit celle qui avait servi sous les ordres du consul L. Véturius. Métellus garda le commandement de l'autre. Les préteurs partirent aussi pour se rendre dans leurs départements.

Comme on manquait de l'argent nécessaire pour la continuation de la guerre, on ordonna aux questeurs de vendre une partie du territoire de Capoue qui avait été confisqué au profit de la république. Le préteur de la ville eut ordre de veiller à ce que les Campaniens n'habitassent point ailleurs qu'aux lieux qui leur avaient été assignés pour demeures, et de punir les contrevenants.

Magon aborde en Italie, et s'empare de Gênes. Liv. lib. 28, cap. 46.

Pendant cette même campagne, Magon, fils d'Amilcar, sortit de Minorque, où il était resté pendant l'hiver, et conduisit en Italie douze mille hommes de pied et environ deux mille cavaliers, toute jeunesse choisie, qu'il avait embarquée sur trente galères accompagnées d'un grand nombre de vaisseaux de charge : et, comme il n'y avait point de troupes pour garder les côtes, il s'empara d'abord de la ville de Gênes ; et de là, cherchant à exciter quelque soulèvement, il profita de l'occasion d'une guerre entre deux peuples de la Ligurie pour faire alliance avec l'un des deux contre l'autre, et entrer ainsi en action. Mais il fut obligé de diminuer considérablement ses forces de mer ; et ayant laissé son butin à Savone avec dix vaisseaux pour le garder, il envoya le reste de sa flotte à Carthage, pour défendre la côte maritime contre les entreprises de Scipion, qu'on disait devoir incessamment passer en Afrique. L'armée de Magon croissait de jour en jour, les Gaulois, que le bruit de son nom avait attirés, venant se joindre à lui.

Ces nouvelles alarmèrent fort les sénateurs. Ils ordonnèrent sur-le-champ au proconsul M. Livius de conduire à Rimini l'armée qu'il commandait en Étrurie, et au préteur Cn. Servilius de faire sortir de Rome, s'il

croyait que le bien de la république le demandât, les légions de la ville. Il en donna le commandement à M. Valérius, qui les mena à Arrétium.

Dans le même temps, Cn. Octavius prit autour de la Sardaigne, dont il était préteur, environ quatre-vingts barques carthaginoises chargées du blé qu'on envoyait à Annibal.

Il ne se passa rien, cette année, dans le Brutium, qui mérite d'être rapporté. Des maladies contagieuses désolèrent également les troupes des Romains et celles des Carthaginois; et, pour surcroît de malheur, ces dernières eurent beaucoup à souffrir de la famine. Annibal passa toute la campagne auprès du temple de Junon Lacinie, où il éleva un autel, dont il fit la dédicace, et sur lequel il fit graver en caractères grecs et puniques, et en termes pompeux, un ample dénombrement de ses exploits guerriers.

§ III. *Scipion arme trois cents cavaliers romains aux dépens de pareil nombre de Siciliens. Il choisit dans les légions les plus anciens soldats et les plus expérimentés. Il prend toutes les mesures nécessaires pour son grand dessein. Il règle quelques affaires de Sicile. Indibilis renouvelle la guerre en Espagne. Bataille dans laquelle Indibilis est tué et son armée défaite. Mandonius et les autres auteurs de la révolte sont livrés aux Romains. Lélius ravage l'Afrique avec sa flotte. Alarme de Carthage. Mesures que prennent les Carthaginois pour se mettre en état de défense. Masinissa vient trouver Lélius, et se plaint de la lenteur de Scipion. Lélius retourne en Sicile. Ma-*

*gon reçoit les convois de Carthage. Locres reprise sur les Carthaginois. Avarice et cruauté de Pléminius et des Romains dans la ville de Locres. Combat dans cette ville entre les Romains mêmes. Pléminius traité cruellement par deux tribuns. Scipion donne gain de cause à Pléminius. Celui-ci fait mourir les tribuns avec une cruauté inouie. Maladie répandue dans l'armée du consul Licinius. La mère des dieux, appelée* la Mère Idée, *est apportée de Pessinonte à Rome. Scipion Nasica est déclaré le plus homme de bien de toute la république. Arrêt du sénat contre les douze colonies qui avaient refusé de payer leur contingent. On ordonne le paiement des sommes prêtées à la république par les particuliers. Députés de Locres envoyés à Rome. Plainte douloureuse des Locriens contre Pléminius. Fabius parle contre Scipion avec beaucoup d'aigreur. Le sénat nomme des commissaires pour examiner l'affaire de Pléminius et les plaintes formées contre Scipion. Les commissaires partent pour Locres. Pléminius est condamné, et envoyé à Rome. Les commissaires arrivent à Syracuse. Scipion est pleinement justifié. Retour des commissaires à Rome. Mort de Pléminius. Scipion comblé de louanges dans le sénat. Réflexion sur la conduite de Fabius à l'égard de Scipion.*

P. CORNÉLIUS SCIPION.
P. LICINIUS CRASSUS.

An. R. 547.
Av J.C. 205.

Scipion arme trois cents cava-

Scipion ne fut pas plus tôt arrivé en Sicile, qu'il forma diverses compagnies des volontaires qui l'y

liers romains aux dépens de pareil nombre de Siciliens. Liv. lib. 29, cap. 1.

avaient suivi. Mais il en réserva trois cents des plus beaux hommes, des plus jeunes, des plus vigoureux, qu'il tenait auprès de sa personne sans armes. Ils ne pouvaient deviner ce que voulait dire cette distinction, ni à quoi on les destinait. Cependant il choisit, parmi les Siciliens les plus considérables par leur naissance et par leur fortune, trois cents cavaliers pour passer avec lui en Afrique, et leur indiqua un jour où ils devaient s'assembler et paraître devant lui montés et équipés comme il le leur avait ordonné. Cette guerre, qui allait les arracher du sein de leur patrie, et les exposer, tant par mer que par terre, à des travaux et à des périls auxquels ils n'étaient point accoutumés, leur causait une inquiétude mortelle, aussi-bien qu'à leurs parents. Au jour marqué ils se présentèrent devant Scipion avec leurs armes et leurs chevaux. « J'apprends, « leur dit alors ce général, qu'il y en a parmi vous qui « se font une peine de m'accompagner en Afrique. Ceux « qui sont dans ces sentiments me feront plaisir de me « le déclarer dès à présent. Ils peuvent compter que je « ne leur en saurai point du tout mauvais gré, aimant « beaucoup mieux qu'ils s'expliquent ici que d'attendre « à se plaindre quand nous serons sur les lieux, où ils « ne seraient que des soldats inutiles à la république. » Il s'en trouva d'abord un plus hardi que les autres, qui ne fit point de difficulté d'avouer à Scipion qu'il resterait en Sicile, si on lui en laissait la liberté. « Jeune « homme, dit alors Scipion, puisque vous me dites si « ingénument votre pensée, je vais vous fournir un « soldat qui prendra votre place, et à qui vous livrerez « vos armes, votre cheval, et tout votre équipage de « guerre. Emmenez-le sur-le-champ dans votre maison,

« et ayez soin qu'on lui fasse faire l'exercice de façon « qu'il apprenne à manier un cheval et à se servir de « ses armes. » Le jeune Sicilien ayant accepté cette condition avec joie, Scipion lui mit entre les mains un des trois cents à qui il n'avait point encore donné d'armes. Tous les autres, voyant leur camarade dégagé sans avoir déplu au général, s'excusèrent comme avait fait le premier, et cédèrent leur place à celui qui leur fut présenté. Ainsi trois cents cavaliers romains furent équipés aux dépens des trois cents Siciliens, sans qu'il en coûtât rien à la république. Les Siciliens se chargèrent de les faire instruire et exercer ; et l'on dit qu'ils devinrent un excellent corps de cavalerie, et rendirent de grands services à la république en plusieurs combats.

Il choisit dans les légions les plus anciens soldats et les plus expérimentés.

Faisant ensuite la revue des légions, il choisit par préférence les plus anciens soldats, surtout ceux qui avaient servi sous M. Marcellus, parce qu'il les croyait les mieux disciplinés et les plus propres aux siéges des villes, par la longue expérience qu'ils en avaient faite à celui de Syracuse, qui avait duré si long-temps ; car Scipion ne se proposait rien moins dès-lors que d'attaquer et de ruiner Carthage.

Il prend toutes les mesures nécessaires pour son grand dessein.

L'hiver approchant, il distribua son armée dans les villes, ordonna aux différents peuples de Sicile de lui fournir du blé pour épargner celui qu'il avait amené d'Italie ; fit radouber les anciens navires, et les envoya sous la conduite de C. Lélius piller les cotes d'Afrique ; tira les nouveaux à bord auprès de Palerme, parce que, ayant été fabriqués à la hâte de bois encore vert, il était à propos qu'ils demeurassent à sec pendant l'hiver.

Ayant pris toutes les mesures nécessaires pour se

Il règle quelques affaires de Sicile.

mettre en état de bien commencer la campagne prochaine, il vint à Syracuse, qui n'était pas encore bien remise des rudes secousses qu'elle avait essuyées pendant la guerre. Les habitants l'ayant prié de leur faire rendre les effets que quelques-uns des vainqueurs leur avaient enlevés pendant la guerre, et qu'ils retenaient avec la même violence depuis même que le sénat en avait ordonné la restitution, il regarda comme un premier devoir de faire observer la foi publique. C'est pourquoi, premièrement par un édit, puis par des jugements rendus contre ceux qui s'opiniâtraient à garder leur proie, il remit les Syracusains en possession de leurs biens. Cet acte de justice fut infiniment agréable, non-seulement à ceux qui en profitèrent, mais encore à tous les autres peuples de Sicile, qui, par reconnaissance, firent de plus grands efforts pour aider Scipion dans cette guerre. C'est cette bonté et cette justice des généraux et des gouverneurs de provinces, qui faisaient aimer le gouvernement romain.

Indibilis renouvelle la guerre en Espagne. Liv. lib. 29, cap. 2. Appian. pag. 276.

Pendant cette même campagne il s'éleva une guerre dangereuse en Espagne, excitée par Indibilis, prince des Illergètes; et la cause de ce soulèvement ne fut autre que l'estime et l'admiration pour Scipion portées jusqu'au mépris pour tous les autres capitaines de la république. Indibilis se persuadait « que Scipion était « le seul général qui restât aux Romains, tous les autres « ayant été tués par Annibal : que c'était pour cela « même qu'après la défaite des deux Scipions en Es- « pagne, ils n'avaient trouvé que lui qu'ils pussent en- « voyer en leur place; et qu'ensuite, se voyant extrême- « ment pressés dans l'Italie, ils avaient été obligés de « le rappeler pour l'opposer à Annibal : qu'outre que

« ceux qui commandaient actuellement en Espagne « n'étaient capitaines que de nom, on en avait encore « retiré toutes les vieilles troupes; que les soldats que « l'on y avait laissés n'étaient que des apprentis qui « s'alarmaient à la vue du moindre péril : que jamais « on ne trouverait une occasion si favorable de délivrer « l'Espagne du joug des Romains : que les Espagnols « avaient été jusque-là esclaves ou des Carthaginois, « ou des Romains, et quelquefois des deux nations en-« semble : que les Carthaginois avaient été chassés du « pays par les Romains; que, si les Espagnols vou-« laient s'unir et agir de concert, il leur serait aisé « d'en chasser aussi les Romains, et de reprendre les « mœurs, les lois et la façon de vivre de leurs pères, « en se délivrant pour jamais de toute domination étran-« gère ». Par de pareils discours il souleva non-seulement ses vassaux, mais encore les Ausétans et les autres peuples circonvoisins. Il assembla en très-peu de jours trente mille hommes de pied et quatre mille cavaliers dans le pays des Sédétans, où il avait ordonné de se rendre.

D'un autre côté, L. Lentulus et L. Manlius Acidinus, qui commandaient pour les Romains, ne crurent pas devoir négliger ces premiers mouvements, qui pouvaient avoir des suites importantes. Ayant joint leurs forces, ils entrèrent dans le pays des Ausétans; et le traversant sans y faire aucun dégât, quoiqu'ils fussent informés de leur révolte, ils arrivèrent jusqu'à la vue des ennemis, dont ils n'étaient éloignés que de trois milles. Ils tentèrent d'abord les voies de la négociation pour les engager à rentrer dans le devoir et à mettre

bas les armes. Mais les Espagnols, pour toute réponse, ayant envoyé leur cavalerie contre les fourrageurs des Romains, celle des Romains vint au secours; ce qui occasiona un combat de cavalerie, où il ne se passa pourtant rien de mémorable de part ni d'autre.

Bataille dans laquelle Indibilis est tué, et son armée défaite. Liv. lib. 29, cap. 3.

Le lendemain il se donna une bataille dans toutes les formes. Des deux côtés on combattit avec beaucoup de courage. La victoire fut long-temps douteuse, jusqu'à ce que, le roi Indibilis ayant été d'abord percé de plusieurs coups, puis renversé mort d'un coup de javeline, ceux qui combattaient autour de lui prirent la fuite et entraînèrent après eux le reste de l'armée. Les Romains les poursuivirent vivement, et en firent un grand carnage. Il y eut ce jour-là treize mille Espagnols de tués, et huit cents de pris. Les Romains ne perdirent guère plus de deux cents hommes, tant citoyens qu'alliés.

Les Espagnols qui étaient restés se dispersèrent premièrement dans les campagnes, puis se retirèrent chacun dans leurs villes. Ils furent ensuite convoqués par Mandonius pour tenir une assemblée, dans laquelle, las de la guerre, ils se plaignirent amèrement de ceux qui les avaient engagés à la renouveler, et furent d'avis qu'on envoyât des ambassadeurs aux Romains pour leur livrer leurs armes et se remettre sous leur puissance. Lorsque ces députés furent arrivés dans le camp des Romains, après avoir rejeté la révolte sur Indibilis et les autres grands, dont la plupart avaient été tués dans le combat, ils se soumirent eux et toute leur nation aux vainqueurs. Les généraux romains leur répondirent qu'ils n'accepteraient leurs offres qu'à condition qu'on leur livrerait Mandonius et les autres

auteurs de la révolte : qu'autrement ils allaient faire entrer leurs armées dans le pays des Illergètes, des Ausétans et des autres peuples rebelles.

Mandonius et les autres auteurs de la révolte sont livrés aux Romains.

Les députés ayant rapporté cette réponse dans l'assemblée, Mandonius et les autres chefs furent arrêtés sur-le-champ, et livrés aux Romains. On rendit la paix aux Espagnols : mais on leur doubla les impôts pour cette année; on leur demanda du blé pour six mois, des casaques et des toges pour l'armée; et il y eut trente peuples qui furent obligés de donner des ôtages. Le soulèvement de l'Espagne ayant été ainsi apaisé en très-peu de temps et sans beaucoup d'efforts, toutes les forces de la république furent tournées contre l'Afrique.

Lélius ravage l'Afrique avec sa flotte. Liv. lib. 29, cap. 4.

C. Lélius, s'étant approché d'Hippone pendant la nuit, fit sortir, dès le point du jour, les soldats de la flotte, et les mena piller la campagne. Comme ils ne trouvèrent aucune résistance de la part des habitants, aussi tranquilles que dans un temps de paix, ils y firent un grand dégât. La nouvelle qui en fut portée à Carthage remplit la ville d'effroi et de consternation. On publiait que la flotte des Romains, commandée par Scipion, était arrivée; car on savait que ce général était déja passé en Sicile. Comme dans ce premier abord ils n'avaient pu reconnaître exactement le nombre ni des vaisseaux dont la flotte ennemie était composée, ni des soldats qui ravageaient le pays, la crainte, toujours ingénieuse à augmenter le mal, leur grossissait le danger. Ils se livrèrent donc d'abord à la frayeur et à une espèce de désespoir, puis à des réflexions tristes et accablantes, en considérant « que la « fortune avait tellement changé de face à leur égard, « qu'après avoir eu leurs troupes victorieuses campées « aux portes de Rome, après avoir défait tant d'armées

Alarme de Carthage.

« des ennemis et soumis tous les peuples de l'Italie de gré
« ou de force, ils étaient eux-mêmes à la veille de voir,
« par un revers des plus funestes, l'Afrique ravagée et
« Carthage assiégée par les Romains, avec cette diffé-
« rence qu'ils avaient beaucoup moins de ressources que
« les Romains pour soutenir de pareilles calamites : que
« le peuple de Rome et le pays latin fournissaient une
« jeunesse qui semblait renaître de ses propres ruines,
« et se multiplier en quelque sorte après les plus grandes
« défaites : que, pour eux, ni Carthage, ni la campagne,
« ne pouvaient leur donner des soldats ; qu'ils n'em-
« ployaient que des troupes mercenaires tirées d'Afrique,
« toujours prêtes, sur la moindre lueur d'un gain plus
« grand, à changer de maîtres et à manquer de fidélité :
« que, de deux rois qu'ils avaient eus pour alliés, Sy-
« phax n'avait plus le même attachement pour eux de-
« puis que Scipion s'était abouché avec lui ; et que Masi-
« nissa les avait ouvertement abandonnés, et était de-
« venu leur plus grand ennemi : qu'il ne leur restait
« plus d'espérance, ni de ressource : que d'ailleurs Magon
« n'avait point réussi à soulever les peuples de la Gaule
« contre les Romains, et n'avait pu encore se joindre
« à Annibal : qu'enfin la réputation d'Annibal lui-même
« diminuait de jour à autre, aussi-bien que ses forces ».

**Mesures que prennent les Carthaginois pour se mettre en état de défense.**

La même terreur qui, sur la première nouvelle de l'arrivée de la flotte romaine, avait comme assoupi et abattu leur courage, les réveilla ensuite, et ils commencèrent à chercher les moyens de se délivrer du péril qui les menaçait. Il fut résolu qu'on ferait promptement des levées, tant dans la ville que dans les campagnes ; qu'on enverrait des officiers en différents endroits de l'Afrique pour en tirer des troupes auxiliaires ; qu'on fortifierait

la ville; qu'on y ferait entrer des vivres et des armes, tant offensives que défensives, et qu'on équiperait une flotte pour l'envoyer à Hippone contre celle des Romains.

Dans le temps qu'ils s'occupaient de ces préparatifs, ils apprirent enfin que c'était Lélius, et non pas Scipion, qui était arrivé, et qu'il n'avait amené de troupes que ce qu'il en fallait pour faire des courses dans la campagne; mais que le fort de la guerre était encore dans la Sicile. Cette nouvelle leur donna le temps de respirer; ce qui n'empêcha pas qu'ils n'envoyassent sur-le-champ des ambassadeurs à Syphax et aux autres rois du pays, pour les faire souvenir de l'alliance qui les unissait avec les Carthaginois. Ils en dépêchèrent aussi vers le roi Philippe, avec ordre de lui offrir deux cents talents d'argent [1] (deux cent mille écus) pour l'engager à passer en Sicile ou dans l'Italie. Ils envoyèrent aussi des ordres à leurs généraux en Italie de faire les derniers efforts pour y retenir Scipion, et de n'épargner rien de tout ce qui serait capable de jeter la terreur dans l'esprit des Romains. Ils joignirent à ces ordres des renforts pour Magon : vingt-cinq vaisseaux de guerre, six mille hommes de pied, huit cents chevaux, sept éléphants, et des sommes d'argent considérables, qu'il devait employer à lever des troupes auxiliaires avec lesquelles il fût en état de s'approcher de Rome et de se joindre à Annibal. Telles étaient les mesures que prenaient les Carthaginois pour se mettre en sûreté contre les desseins des ennemis.

Masinissa vient trouver Lélius.

Cependant Lélius faisait un butin immense dans le pays, qu'il avait trouvé sans défense et sans troupes,

[1] 1,100,000 fr. — L.

et se plaint de la lenteur de Scipion.

lorsque Masinissa, qui avait appris l'arrivée d'une flotte romaine, vint à lui avec un petit nombre de cavaliers. Il se plaignit de la lenteur de Scipion, et représenta « qu'il aurait déja dû être passé en Afrique avec son « armée pendant que les Carthaginois étaient consternés « et que Syphax était occupé à faire la guerre contre « lui (Masinissa): que ce prince était actuellement em- « barrassé et flottant entre l'alliance romaine et celle des « Carthaginois; mais que, si on lui donnait le temps de « mettre ordre à ses affaires, il ne tiendrait aux Ro- « mains aucune des paroles qu'il leur avait données: « qu'il fît donc à Scipion toutes les instances possibles « pour l'engager à se rendre au plus tôt en Afrique: « que, pour lui, quoiqu'il eût été obligé d'abandonner « ses états, il ne laisserait pas de se joindre aux Romains « avec un secours considérable d'infanterie et de cava- « lerie. Au reste il exhortait Lélius à s'éloigner de l'A- « frique, ajoutant qu'il y avait grande apparence que « la flotte des ennemis était partie de Carthage, et qu'il « ne lui conseillait pas de la combattre en l'absence de « Scipion ». Après cet entretien, Masinissa prit congé de Lélius; et celui-ci, dès le lendemain, partit avec ses vaisseaux chargés de butin, et retourna en Sicile, où il fit part à Scipion des avis que Masinissa lui avait donnés.

Lélius retourne en Sicile.

Magon reçoit les convois de Carthage. Liv. lib. 29, cap. 5.

A peu près dans le même temps, les vaisseaux qu'on avait envoyés de Carthage à Magon arrivèrent en Italie près de Gênes. Magon, en conséquence des ordres qu'il reçut, fit le plus de levées qu'il lui fut possible. Les Gaulois n'osaient pas lui fournir ouvertement des troupes, parce que l'armée des Romains était actuellement sur leurs terres ou dans le voisinage. M. Livius fit

passer d'Étrurie en Gaule l'armée qu'il commandait, et se joignit à Sp. Lucrétius, dans le dessein, ou d'aller au-devant de Magon, en cas qu'il sortît de la Ligurie pour s'approcher de Rome, ou, si le Carthaginois demeurait en repos dans un coin des Alpes, de rester dans le pays, aux environs de Rimini, pour couvrir de là l'Italie.

Quand Lélius fut retourné en Sicile, Scipion, animé par les remontrances de Masinissa, n'avait pas moins d'impatience de passer en Afrique que les soldats en avaient de l'y suivre lorsqu'ils voyaient tirer des vaisseaux le butin immense que Lélius y avait fait. Mais ce grand projet fut encore retardé par une entreprise moins importante dont l'occasion se présenta à la traverse. Il s'agissait de reprendre la ville de Locres, qui, dans le soulèvement général de l'Italie, avait quitté les Romains pour suivre le parti des Carthaginois.

Locres reprise sur les Carthaginois.
Liv. lib. 29. cap. 6-8

Sur un avis que Scipion reçut à Syracuse d'une intelligence secrètement ménagée pour remettre Locres sous le pouvoir des Romains, il y fit conduire trois mille soldats de ceux qui étaient à Rhége, et chargea le propréteur Q. Pléminius de cette entreprise. Lui-même s'avança à Messine pour être plus à portée d'apprendre des nouvelles de tout ce qui se passerait. Les trois mille hommes, étant arrivés de nuit à Locres, furent reçus dans la citadelle, d'où ils fondirent sur les sentinelles des Carthaginois qu'ils trouvèrent endormies. Dans le trouble et la confusion d'une attaque si imprévue, les Carthaginois, frappés de terreur, et sans songer à se défendre, se réfugièrent dans la seconde citadelle; car il y en avait deux assez voisines l'une de l'autre Les habitants étaient maîtres de la ville, qui,

placée au milieu des deux partis, allaient devenir la proie de celui qui resterait vainqueur. Tous les jours il se livrait de petits combats entre ceux qui faisaient des sorties des deux citadelles. Q. Pléminius commandait les Romains, et Amilcar la garnison carthaginoise; et l'un et l'autre, tirant des secours des lieux voisins, augmentaient peu à peu le nombre de leurs soldats. Enfin Annibal lui-même marcha au secours des siens; et les Romains auraient succombé, si le peuple de Locres, indigné de l'orgueil et de l'avarice des Carthaginois, ne se fût déclaré pour ses anciens alliés.

Dès que Scipion eut appris ce qui se passait à Locres, et qu'il sut qu'Annibal en personne était près d'y arriver, pour ne pas laisser périr les troupes qu'il y avait envoyées, dans un péril d'où il ne leur était pas aisé de se tirer par elles-mêmes, il partit promptement de Messine, où il laissa son frère Lucius à sa place. Annibal était déja arrivé sur les bords d'une rivière qui n'était pas éloignée de Locres, et de là il avait envoyé un courrier aux siens pour les avertir d'attirer au combat, dès que le jour paraîtrait, les Romains et les Locriens, et de le continuer jusqu'à ce qu'il vînt attaquer la ville d'un côté, tandis que tout le monde serait attentif à ce qui se passerait de l'autre. La flotte romaine cependant arriva à Locres quelques heures avant la nuit. Scipion débarqua ce qu'il avait amené de soldats, et avant le coucher du soleil il entra avec eux dans la ville. Dès le lendemain, les Carthaginois, étant sortis de leur forteresse, commencèrent le combat; et Annibal, résolu d'escalader la ville, s'approchait déja des murailles, lorsque tout d'un coup les Romains, ayant fait ouvrir les portes, firent sur lui une vigoureuse sor-

tie, qui le surprit fort, car il ignorait que Scipion fût entré dans la place. Ils tuèrent deux cents hommes. Annibal fit rentrer les autres dans son camp aussitôt qu'il sut que le consul était à la tête des ennemis; et, ayant fait avertir ceux qui étaient dans la forteresse de songer eux-mêmes à leur sûreté, il décampa la nuit suivante. Les Carthaginois, se voyant abandonnés, prirent le parti, le lendemain, de mettre le feu aux maisons qui étaient en leur pouvoir, afin d'arrêter l'ennemi par le tumulte que causerait cet incendie; et étant sortis de la citadelle, ils rejoignirent Annibal avant la nuit.

Scipion, voyant que les ennemis avaient abandonné leur citadelle et leur camp, fit assembler les Locriens; et leur ayant fait une sévère réprimande au sujet de leur révolte, il punit de mort ceux qui en étaient les auteurs, et donna leurs biens aux chefs de la faction opposée, pour récompense de leur inviolable fidélité. Il ajouta, à l'égard des Locriens en général, « qu'il ne « prendrait point sur lui de leur accorder des graces « ou de leur imposer des peines : qu'ils députassent vers « le sénat, à qui seul il appartenait de décider de leur « sort; qu'en attendant, ce qu'il pouvait leur assurer, « c'est que, malgré leur infidélité envers le peuple ro- « main, ils se trouveraient mieux sous les Romains jus- « tement irrités qu'ils n'avaient été sous les Carthagi- « nois qu'ils avaient pour amis et pour alliés ». Ensuite, ayant laissé Pléminius comme son lieutenant pour garder la ville avec les troupes qui l'avaient prise, il retourna à Messine avec celles qu'il avait amenées avec lui.

Avarice et cruauté de Pléminius [illegible]

Pendant que les Locriens avaient été sous la domination des Carthaginois, ils en avaient été traités avec

des Romains dans la ville de Locres.

tant de hauteur et de cruauté, qu'ils pouvaient, ce semble, supporter des injustices médiocres, non-seulement avec patience, mais presque avec une sorte de joie. Cependant (qui le croirait?) Pléminius et les soldats romains qui gardaient la ville sous ses ordres surpassèrent tellement Amilcar et la garnison carthaginoise en toutes sortes d'excès d'avarice et d'inhumanité, qu'on eût dit qu'ils se proposaient moins de l'emporter sur leurs ennemis par la force des armes que par l'audace à commettre les plus grands crimes. Dans les mauvais traitements que les commandants et les soldats firent souffrir à ces malheureux habitants, ils n'omirent rien de ce qui peut faire haïr et détester aux petits et aux faibles le pouvoir des grands et des puissants. Il n'est point d'infamies et de cruautés qu'ils n'exerçassent sur eux, sur leurs femmes, sur leurs enfants. Leur avarice n'épargna pas même les choses sacrées, et, sans parler du pillage des autres temples, elle se porta jusqu'à enlever les trésors de celui de Proserpine, sur lesquels, jusque-là, personne n'avait osé porter les mains, excepté le seul Pyrrhus, qui même eut ensuite horreur de son sacrilége, et, se croyant poursuivi par la vengeance divine, reporta dans le temple tous les trésors qu'il en avait enlevés.

La tempête qu'éprouva Pyrrhus après son crime fut regardée comme une punition du ciel; et de même Tite-Live attribue ici à la colère des Dieux la fureur et la rage qui s'empara de tous ceux qui avaient eu part à ce dernier sacrilége, et qui arma les chefs contre les chefs, les soldats contre les soldats, pour se détruire les uns les autres par une barbarie qui n'a point d'exemple.

Combat entre les Romains mêmes. Pléminius traité cruellement par deux tribuns. Liv. lib. 29, cap. 9.

Pléminius avait la principale autorité dans la ville, et avait sous lui les troupes qu'il avait amenées de Rhége; et Scipion y avait fait venir de Sicile deux tribuns légionaires, qui commandaient de même les soldats qu'il leur avait donnés. Un jour qu'un des soldats de Pléminius s'enfuyait avec une coupe d'argent, poursuivi par ceux de la maison où il l'avait prise, il rencontra par hasard en son chemin les tribuns Sergius et Matiénus, qui lui arrachèrent la coupe dont il était saisi. Il commença à crier et à appeler ses camarades à son secours, qui accoururent dans le moment, aussi-bien que les soldats des tribuns; en sorte que, le nombre croissant insensiblement de part et d'autre avec le tumulte, il se livra enfin un combat dans les formes entre la troupe de Pléminius et celle des tribuns. Les soldats de Pléminius ayant été battus, coururent vers leur chef, lui montrant leurs blessures et le sang dont ils étaient couverts, poussant de grands cris, exagérant la violence de leurs adversaires, et leur imputant même d'avoir chargé d'injures atroces Pléminius pendant le combat.

Alors ce commandant, outré de colère, sortit brusquement de son logis; et, ayant appelé les tribuns, il commanda qu'après les avoir dépouillés on les battît de verges. Il se passa du temps avant qu'on pût exécuter cet ordre, parce que les tribuns se défendaient, et imploraient le secours de leurs soldats. En effet, ceux-ci ayant appris ce qui se passait, accoururent de tous les quartiers de la ville, comme si l'on eût donné le signal d'un combat contre l'ennemi. En arrivant, ils virent qu'on commençait déja à déchirer leurs officiers à coups de verges. Ce spectacle les transporta d'une

rage si violente, qu'oubliant dans le moment, non-seulement le respect qu'ils devaient à la majesté du commandement, mais foulant aux pieds tout sentiment d'humanité, ils commencèrent par traiter avec la dernière cruauté les licteurs de Pléminius. Ensuite, ayant écarté tous ceux qui auraient pu le défendre, ils se jettent sur Pléminius lui-même, l'accablent de mille coups; et après lui avoir coupé le nez et les oreilles, ils le laissent sur la place presque sans vie.

Scipion donne gain de cause à Pléminius.

Scipion, ayant appris ces nouvelles à Messine, où il était encore, repassa à Locres sur une galère; et, ayant pris connaissance de l'affaire, il donna gain de cause à Pléminius, lui conserva l'autorité qu'il avait dans la ville, déclara les tribuns coupables, et ordonna qu'on les conduisît à Rome au sénat chargés de chaînes. Après quoi il retourna à Messine, et de là à Syracuse.

Pléminius fait mourir les tribuns avec une cruauté inouie.

Mais Pléminius, transporté de fureur et de rage, se plaignit que Scipion ne lui avait pas rendu pleine justice; et, se persuadant que personne n'était en état de juger sainement de la punition que méritait une telle injure que celui qui l'avait soufferte, il ordonna qu'on amenât les tribuns en sa présence, les fit déchirer de mille coups, et, après leur avoir fait souffrir tous les supplices qu'il est possible d'imaginer, non content de les avoir vu expirer sous ses yeux, il fit jeter leurs corps à la voirie, et défendit qu'on leur donnât la sépulture. Il traita avec la même cruauté les principaux de Locres, qui étaient allés se plaindre de ses violences et de ses injustices; et depuis ce temps-là la colère et la vengeance lui firent redoubler les excès auxquels il ne s'était porté auparavant que pour assouvir son avarice et sa brutalité. Par là non-seulement il devint lui-même

l'objet de l'exécration publique, mais il ternit encore la réputation du général qui l'avait mis en place.

Maladie répandue dans l'armée du consul Licinius.
Liv. lib. 29, cap. 10.

Le temps des assemblées pour l'élection des consuls approchait, lorsqu'on reçut à Rome des lettres du consul Licinius qui mandait au sénat « que la maladie était « dans son armée; que lui-même en était attaqué; et « qu'il n'aurait pas été possible de résister aux enne-« mis, si la même contagion ne se fût répandue dans « leur camp avec encore plus de violence : que pour « cette raison, ne pouvant pas se rendre lui-même à « Rome, il nommerait, si les sénateurs le trouvaient « bon, Q. Cécilius Métellus dictateur pour tenir les « assemblées en sa place : qu'il était à propos de con-« gédier l'armée de Métellus, parce que, d'une part, « elle n'était d'aucun usage depuis qu'Annibal avait mis « ses troupes en quartier d'hiver, et que d'ailleurs la « maladie y faisait de si horribles ravages, qu'il n'y res-« terait pas un soldat, si on ne la séparait au plus tôt ». Les sénateurs répondirent au consul qu'ils lui laissaient la liberté de faire là-dessus ce qu'il jugerait le plus convenable au bien de la république.

La mère des dieux, appelée *la Mère Idée*, est apportée de Pessinonte à Rome.
Liv. lib. 29, c. 10, 11 et 14.
App. Bell. Annib. pag. 345

Les esprits des Romains avaient été tout d'un coup frappés d'une inquiétude scrupuleuse à l'occasion des pluies de pierres (c'est-à-dire de grosse grêle) qui étaient tombées assez fréquemment pendant cette année; ce qui les avait obligés de consulter les livres de la sibylle ou sibyllins. On y trouva un oracle qui déclarait que, quand un ennemi étranger aurait porté la guerre dans l'Italie, le moyen de le vaincre et de le chasser d'Italie était d'aller chercher la Mère Idée à Pessinonte, et de l'amener à Rome. Cette déesse était aussi appelée *Rhéa*, *Ops*, *la mère des dieux*; et le nom d'*Idée* lui

venait du mont *Ida* en Phrygie, où elle était honorée d'un culte particulier : son temple le plus respecté était dans la ville de Pessinonte. Les sénateurs avaient été d'autant plus touchés de cette prédiction trouvée par les décemvirs, que les députés qui avaient porté à Delphes l'offrande dont il a été parlé ci-dessus marquaient qu'Apollon Pythien, après avoir agréé le sacrifice, avait répondu *que les Romains étaient sur le point de remporter sur leurs ennemis une victoire beaucoup plus grande que celle qui avait donné lieu aux présents qu'on lui avait offerts.* A ces deux motifs d'espérance ils ajoutaient la confiance extraordinaire qui avait porté Scipion à demander pour département l'Afrique; confiance que l'on pouvait regarder comme un présage assuré qu'il terminerait cette guerre à l'avantage des Romains. Pour hâter donc l'accomplissement des destins, des présages, des oracles qui leur promettaient la victoire, ils songèrent aux mesures qu'il y avait à prendre pour transporter la déesse à Rome.

Dans cette vue, ils envoyèrent en ambassade vers Attale, roi de Pergame, avec lequel ils avaient été unis dans la guerre contre la Macédoine, M. Valérius Lévinus, qui avait été deux fois consul, persuadés que ce prince se porterait volontiers à faire plaisir au peuple romain en ce qu'il pourrait. Lévinus avait avec lui quatre collègues; on leur donna cinq galères à cinq rangs, afin qu'ils parussent avec dignité parmi des peuples à qui on voulait donner une grande idée du peuple romain. En faisant route pour l'Asie, ils abordèrent à Delphes, dont ils consultèrent l'oracle pour savoir quel succès ils devaient espérer de l'entreprise qui faisait le sujet de leur voyage. Il leur fut répondu « que ce serait

« par l'entremise du roi Attale qu'ils obtiendraient ce « qu'ils venaient chercher de si loin : que, quand ils « auraient conduit la déesse à Rome, ils eussent soin « de l'y faire recevoir par les mains du plus honnête « homme qui fût en cette ville ». Ils arrivèrent à Pergame, d'où Attale, après les avoir reçus d'une manière fort gracieuse et fort honorable, les conduisit à Pessinonte en Phrygie. Là, il leur mit entre les mains une pierre que les habitants avaient en grande vénération, l'appelant *la mère des dieux*, et il leur donna pouvoir de la transporter à Rome.

Lorsqu'ils furent près d'arriver, M. Valérius Falton, l'un des députés, prit les devants pour annoncer dans la ville l'arrivée prochaine de la déesse, et avertir qu'on cherchât le plus homme de bien, et le plus digne de recevoir la déesse, comme l'oracle de Delphes l'avait ordonné. Ce fut un grand embarras pour le sénat de se voir obligé de décider quel était le plus homme de bien de la république. « Il n'y avait point de citoyen [1], dit « Tite-Live, qui n'eût préféré sans hésiter cette victoire « remportée à juste titre, à tous les commandements et « à toutes les dignités qu'on pouvait obtenir par les suf- « frages du sénat et du peuple. » « Parcourez tous les fastes, « dit un autre auteur [2], et tous les triomphes qui y sont « rapportés, et vous reconnaîtrez qu'il n'est point de « gloire plus éclatante que celle de tenir le premier rang « parmi les gens de bien. » Il y a donc dans la vertu une grandeur bien réelle, puisqu'elle doit être préférée

[1] Veram certè victoriam ejus rei sibi quisque mallet, quàm ulla imperia honoresve suffragio seu Patrum seu plebis delatos. »

[2] « Explica totos fastos, constitue omnes currus triumphales : nihil tamen morum principatu speciosius reperies. » (VAL. MAX. lib. 8, c. 15.)

à tout ce qu'il y a de plus brillant et de plus recherché ; mais on sera bien étonné de voir que parmi tant de grands hommes d'une si haute réputation et d'un mérite si généralement reconnu qui étaient alors à Rome, une distinction si honorable tomba sur un jeune homme qui n'avait pas encore vingt-sept ans : c'était Publius Scipion, surnommé *Nasica*, fils de Cnéus, qui était mort en Espagne. Il est bien fâcheux que l'histoire ne nous apprenne point quelles qualités déterminèrent le sénat à prononcer ce jugement.

Scipion Nasica est déclaré le plus homme de bien de toute la république.

Le jeune Scipion eut ordre d'aller jusqu'à Ostie au-devant de la déesse avec toutes les dames romaines, de la tirer du vaisseau qui la portait, et de la mettre entre les mains des dames. Quand le vaisseau fut entré dans le Tibre, il arriva, s'il en faut croire les historiens, un accident qui causa une grande surprise et une grande douleur : le vaisseau s'arrêta tout d'un coup sans qu'il fût possible de le faire avancer. Alors une des dames romaines, nommée *Claudia Quinta*, dont la réputation avait été jusque-là équivoque (c'était sa trop grande parure qui avait donné lieu à ces mauvais bruits), pria les dieux que, si les soupçons contre sa vertu étaient sans fondement, le vaisseau, auquel elle avait attaché sa ceinture pour le tirer, la suivît : ce qui arriva dans le moment. Scipion prit la déesse des mains des prêtres, et la transporta sur le bord, où elle fut reçue par les dames romaines. Se succédant les unes aux autres pour partager un si glorieux fardeau, elles entrèrent dans la ville, dont tout le peuple était sorti pour aller au-devant de la déesse ; et, partout où elle passait, les portes des maisons étaient garnies de vases où fumait l'encens pour honorer son passage. En même temps tout retentissait

Sueton. in Tib. cap. 2. Appian.

des prières qu'on lui adressait pour lui demander d'entrer dans Rome avec bonté, comme dans son domicile, et d'y établir sa résidence. Enfin les dames la déposèrent dans le temple de la Victoire sur le mont Palatin; et ce jour devint dans la suite un jour de fête pour les Romains. Il n'y eut point de si petit citoyen qui n'allât porter son offrande au mont Palatin. Les jours suivants on fit la cérémonie du *lectisterne*[1], et l'on représenta des jeux qui furent appelés *megalesia*, c'est-à-dire *les grands jeux*, du nom de la déesse, *grand'mère des dieux*.

Au reste, comme nous l'avons déja dit, cette déesse, recherchée avec tant de soin, apportée de si loin, attendue avec tant d'impatience, reçue avec tant de joie et tant de marques de respect, n'était autre chose qu'une pierre sans sculpture et sans forme. Peut-on lire les honneurs divins rendus à cette pierre brute par un peuple si sage d'ailleurs, sans déplorer les funestes effets de l'idolâtrie, et sans remercier avec une vive reconnaissance le Dieu miséricordieux qui nous en a préservés?

M. CORNÉLIUS CÉTHÉGUS.
P. SEMPRONIUS TUDITANUS.

An. R. 548.
Av. J.C. 204.

Arrêt du sénat contre les douze colonies qui avaient refusé de fournir leur contingent. Liv. lib. 29, cap. 15.

C'était ici la quinzième année de la seconde guerre avec les Carthaginois. Pendant qu'on délibérait sur les recrues des légions, quelques sénateurs remontrèrent que, la république étant enfin, par la bonté des dieux, délivrée des dangers et des craintes qui l'avaient alarmée pendant tant d'années, il était temps de ne plus

[1] Il a été parlé ailleurs de cette cérémonie.

souffrir ce que de fâcheuses conjonctures avaient obligé de tolérer. Cette proposition ayant excité la curiosité et l'attention du sénat, ils ajoutèrent que les douze colonies latines qui, sous le consulat de Q. Fabius et de Q. Fulvius, avaient refusé de fournir leur contingent, jouissaient depuis près de six ans d'une exemption entière de toutes les charges de la guerre, comme d'un privilége honorable qu'on eût accordé à leurs bons services; pendant que les alliés soumis et obéissants, pour prix de leur fidélité, étaient épuisés par les levées que l'on faisait tous les ans dans leur pays.

Ce discours, en rappelant dans l'esprit des sénateurs le souvenir d'une sorte de rébellion qu'ils avaient presque oubliée, renouvela en même temps le courroux et l'indignation qu'elle méritait. Ainsi le sénat, ayant voulu que cette affaire fût réglée avant toute autre, décerna que les consuls ordonneraient aux douze colonies dont il s'agissait d'envoyer à Rome leurs magistrats, avec dix des principaux citoyens de chacune, et leur déclareraient « que chaque colonie eût à donner « au peuple romain une fois autant d'hommes de pied « qu'elle en eût jamais fournis depuis que les ennemis « étaient dans l'Italie, en se réglant sur les années où « les levées avaient été les plus fortes, et, de plus, six-« vingts cavaliers : que, si quelqu'une n'avait pas assez « de cavaliers, il lui serait libre de donner trois fan-« tassins pour un cavalier; mais qu'on eût soin de « choisir les hommes de chaque espèce les plus à leur « aise, et de les envoyer hors de l'Italie dans tous les « lieux où l'on avait besoin de recrues : que, si quel-« ques-unes refusaient d'obéir, on retînt leurs magis-« trats et leurs députés sans les admettre à l'audience

« du sénat quand ils la demanderaient, jusqu'à ce qu'ils « eussent satisfait : qu'outre cela les mêmes colonies, « sur chaque somme de mille as, en paieraient un de « tribut annuel; et que l'on y ferait le dénombrement « des personnes et des biens suivant la forme que les « censeurs romains leur prescriraient, c'est-à-dire sui- « vant l'usage qui se pratiquait à l'égard du peuple « romain; et que les censeurs des colonies, avant que « de sortir de charge, apporteraient leur registre à « Rome, où ils feraient serment qu'il aurait été dressé « conformément à la loi ».

En vertu de cet arrêt, les magistrats et les principaux de ces colonies furent appelés à Rome, où les consuls leur notifièrent la volonté du sénat à l'égard des troupes et du tribut. Ils se récrièrent tous à l'envi les uns des autres contre une exaction qui leur paraissait excessive. Ils représentèrent « qu'ils ne pouvaient « point fournir un si grand nombre de soldats; qu'à « peine étaient-ils en état de donner le contingent ex- « primé dans le traité : qu'ils demandaient en grace « qu'on leur permît de se présenter dans le sénat pour « lui faire des remontrances : qu'ils n'avaient pas mé- « rité qu'on les accablât de la sorte; mais que, quand « il faudrait périr, ni leur faute, ni le courroux du « sénat, ne pouvaient pas leur faire donner plus de « soldats qu'ils n'en avaient ». Les consuls, sans rien rabattre de ce qui avait été arrêté, retinrent les députés à Rome, et renvoyèrent les magistrats dans leurs colonies pour y faire des levées, leur déclarant « qu'ils « n'auraient point d'audience qu'ils n'eussent amené les « troupes qu'on exigeait d'eux ». Ainsi, n'ayant plus d'espérance de paraître devant le sénat, ni d'obtenir

aucun adoucissement, ils firent les levées prescrites dans les douze colonies, et trouvèrent aisément le nombre de soldats qu'on leur demandait, parce que leur jeunesse avait eu le temps de se multiplier pendant plusieurs années qu'ils avaient joui d'une totale exemption.

On ordonne le paiement des sommes prêtées à la république par les particuliers. Liv. lib. 29, cap. 16.

Une autre affaire, qui avait été ensevelie dans un silence encore plus long que la précédente, fut ensuite proposée par M. Valérius Lévinus. Il dit qu'il était juste de rendre enfin à plusieurs particuliers les sommes qu'ils avaient bien voulu avancer à la république pendant qu'il était consul avec Marcellus; que personne ne devait être étonné qu'il prît un intérêt personnel à faire acquitter la foi publique, puisque non-seulement il avait été consul l'année que ces deniers avaient été prêtés, mais que de plus c'était lui qui avait proposé cette contribution volontaire, le trésor public étant épuisé, et le peuple n'étant pas en état de payer les tributs ordinaires. Cet avis fit plaisir à tout le sénat; et les consuls ayant été priés de mettre l'affaire en délibération, il fut ordonné que ces dettes seraient acquittées en trois paiements, dont le premier se ferait sur-le-champ par les consuls de cette année, et les deux autres par ceux qui seraient en charge la troisième et la cinquième année suivante.

Députés de Locres envoyés à Rome. Liv. lib. 29, cap. 16.

L'arrivée des députés de Locres qui venaient porter leurs plaintes à Rome de tous les maux qu'ils souffraient, et dont on n'avait point été informé jusqu'à ce jour, suspendit toute autre affaire, et attira seule l'attention de toute la ville. L'indignation publique éclata moins encore contre le crime et l'impiété de Pléminius, que contre la négligence inexcusable de Scipion dans

une affaire si importante, et contre son indulgence aveugle à l'égard d'un officier généralement décrié; car c'étaient là les reproches que l'on faisait à ce général. La suite nous montrera s'ils étaient fondés où non.

Les députés des Locriens, au nombre de dix, revêtus d'habits de deuil, portaient en leurs mains des branches d'olivier, suivant l'usage pratiqué par les Grecs lorsqu'ils demandaient des graces; et, les présentant aux consuls qui étaient assis sur leur tribunal dans la place publique, ils se prosternèrent à leurs pieds en poussant des cris et des gémissements lamentables. Les consuls leur ayant demandé qui ils étaient et ce qu'ils voulaient, ils répondirent qu'ils étaient Locriens, et qu'ils avaient essuyé de la part de Pléminius et des soldats romains des outrages que le peuple romain n'aurait jamais fait souffrir même à des Carthaginois. Ils demandèrent permission de s'adresser au sénat pour y exposer leur misère.

Plaintes douloureuses des Locriens contre Pléminius. Liv. lib. 29, cap. 17, 18.

Lorsqu'ils eurent obtenu l'audience qu'ils désiraient, le plus âgé d'entre eux prit la parole et tint ce discours : « Je sais, messieurs, que, pour vous mettre en état de « bien juger de nos plaintes, il est important que vous « sachiez comment Locres a été livrée à Annibal, et « comment nous sommes rentrés sous votre domination « après avoir chassé la garnison carthaginoise : car, si « nous pouvons vous prouver évidemment que le con- « seil public de Locres n'a eu aucune part à la révolte, « et que c'est non-seulement de notre consentement, « mais encore par nos efforts et par notre courage que « vous êtes rentrés en possession de notre ville, vous « serez touchés plus vivement des injustices atroces et

« énormes dont votre lieutenant et vos soldats ont acca-
« blé de bons et de fidèles alliés.

« Mais je crois devoir remettre à un autre temps
« l'exposition des causes qui ont occasioné cette double
« révolution, et cela pour deux raisons : premièrement,
« afin que cette matière soit traitée en présence de
« Scipion qui a repris notre ville, et qui est un témoin
« irréprochable de tout ce que nous avons pu faire de
« bien et de mal ; en second lieu, parce que, de quelque
« façon que nous nous soyons conduits à votre égard,
« nous n'avons point certainement mérité les maux qu'on
« nous a fait souffrir.

« Nous ne pouvons nier, messieurs, que tant qu'Amil-
« car a été dans notre ville avec ses Numides et ses Afri-
« cains, nous n'ayons essuyé de leur part des traitements
« indignes et affreux : mais quelle comparaison avec ce
« que nous éprouvons aujourd'hui ? Je vous prie, mes-
« sieurs, de prendre en bonne part ce que je vais pren-
« dre la liberté de vous dire ; je ne le fais qu'avec une
« extrême répugnance. On peut dire qu'actuellement
« tout le genre humain attend en suspens, qui du peu-
« ple romain ou du peuple carthaginois deviendra le
« maître de l'univers. Or, s'il fallait déterminer ce
« choix sur les outrages que nous avons reçus des Car-
« thaginois, et sur ceux que nous recevons actuelle-
« ment de votre garnison, il n'y a personne qui ne
« préférât leur domination à la vôtre. Et cependant
« voyez quels sont les sentiments des Locriens à votre
« égard. Lorsque nous éprouvions de la part des Cartha-
« ginois un traitement beaucoup moins dur, nous avons
« eu recours à votre général ; et présentement que nous

« souffrons de la part de votre garnison des injures qui « passent les hostilités les plus atroces, c'est à vous « seuls que nous adressons nos plaintes. Ou vous au- « rez compassion de notre misère, messieurs, ou nous « n'avons rien à espérer même des dieux immortels.

« Q. Pléminius, votre lieutenant, a été envoyé à « Locres pour la reprendre sur les Carthaginois, et il « y est demeuré avec les mêmes troupes dont il s'était « servi pour cette expédition. Cet officier (car l'excès « de nos maux nous donne le courage de parler avec « liberté), cet officier n'a rien ni d'un homme, excepté « la figure, ni d'un Romain, excepté l'habillement et le « langage. C'est un monstre horrible semblable à ceux « que la fable suppose s'être emparés du détroit qui « nous sépare de la Sicile, pour le malheur de ceux qui « naviguaient le long de ces côtes. Encore s'il était le « seul qui exerçât contre vos alliés son avarice, sa « cruauté, sa brutalité, peut-être pourrions-nous par « notre patience suffire à ce gouffre, quelque profond « et immense qu'il soit : mais il a tellement lâché la « bride à la licence et au désordre, que de tous vos « centurions, de tous vos soldats, il en a fait autant de « Pléminius. Il n'y en a pas un qui ne pille, qui ne « dépouille, qui ne frappe, ne blesse et ne tue ; pas « un qui ne déshonore les femmes mariées et les jeunes « personnes de l'un et de l'autre sexe, après les avoir « arrachées par force des bras de leurs parents. Tous « les jours notre ville est prise d'assaut, tous les jours « elle est pillée ; jour et nuit l'on entend de toutes parts « les cris douloureux des femmes et des enfants qu'on « enlève et qu'on emporte par violence. Pour tout dire, « en un mot, je pose en fait qu'il n'est aucune famille

« à Locres, aucune personne qui n'ait souffert sa part « des maux dont je parle; et que, d'un autre côté, il « n'est aucune espèce d'injustice, de violence, d'in- « famie, qu'on n'y ait exercée sur quiconque a pu en « être l'objet.

« Mais j'ai à vous parler d'un article qui nous touche « encore plus que tout le reste, parce qu'il regarde les « dieux, et dont il ne vous est pas indifférent d'être « instruits, parce qu'il pourrait attirer leur colère sur « vous s'il demeurait impuni. Nous avons chez nous un « temple de Proserpine, de la sainteté duquel vous avez « sans doute entendu parler dans le temps que vous « souteniez la guerre en Italie contre Pyrrhus. Il en « coûta cher à ce prince pour avoir enlevé les trésors « de ce temple, qui jusque-là avaient été inviolables. « Sa flotte fut battue d'une horrible tempête, et tous « les vaisseaux qui portaient les trésors de la déesse « vinrent échouer sur nos côtes. Un si affreux désastre « ouvrit enfin les yeux à ce prince malgré son orgueil « et sa fierté : il reconnut qu'il y avait des dieux; et « ayant fait chercher avec soin tout l'argent qu'il avait « pris, il le fit reporter dans le temple de Proserpine. « Cette satisfaction n'empêcha pas qu'il ne fût malheu- « reux le reste de sa vie. Ayant été chassé d'Italie, il « termina ses jours à Argos par une mort également « funeste et indigne de sa gloire passée.

« Votre lieutenant et vos tribuns, quoique bien in- « formés de ce fait et de beaucoup d'autres pareils, « n'ont pas laissé de porter leurs mains sacriléges sur « ces trésors, et de se souiller, eux, leurs maisons et « vos soldats, d'une proie si abominable. Je craindrais, « messieurs, si vous n'aviez soin d'expier leur sacrilége

« par une réparation exemplaire, que la déesse ne s'en « vengeât sur votre république qui en est innocente « comme elle l'a déja fait sur les coupables. Il s'est « formé entre eux deux partis. Pléminius commandait « l'un, et les tribuns légionaires étaient à la tête de « l'autre. Ils en sont venus aux mains plusieurs fois « avec une animosité et un acharnement aussi grand « que s'ils combattaient contre les Carthaginois. Il s'est « commis de part et d'autre des cruautés inouies. Voilà « de quelle manière la déesse punit les violateurs de son « temple.

« Pour ce qui regarde les injures que nous avons « reçues, nous n'avons et n'aurons jamais recours qu'à « vous seuls pour en obtenir la vengeance. Nous ne « demandons pas que vous ajoutiez foi sur-le-champ à « nos plaintes, et que vous condamniez Pléminius sans « l'entendre. Qu'il se présente en personne; qu'il en- « tende nos accusations; qu'il les réfute. Si dans tout « ce que nous avons avancé il se trouve la moindre « exagération, nous ne refusons pas d'être livrés par « vous à toutes ses fureurs et à sa brutalité. »

Quand les députés eurent cessé de parler, Fabius leur demanda s'ils avaient porté leurs plaintes à Scipion. Ils répondirent « qu'ils lui avaient envoyé des députés, « mais qu'il était occupé aux préparatifs de la guerre; « et qu'actuellement, ou il était déja embarqué pour « l'Afrique, ou près de s'embarquer: que d'ailleurs ils « avaient éprouvé combien le lieutenant avait de crédit « sur l'esprit de son général, lorsque Scipion, ayant pris « connaissance de l'affaire de cet officier avec les tri- « buns, avait fait mettre les derniers en prison, au lieu

« qu'il avait laissé dans sa place cet officier, aussi cou-
« pable ou même plus coupable qu'eux ».

Fabius parle contre Scipion avec beaucoup d'aigreur. Liv. lib. 29, cap. 19.

Après cet éclaircissement, on congédia les Locriens, et l'on commença à délibérer. Plusieurs du sénat attaquèrent avec aigreur non-seulement Pléminius, mais Scipion lui-même. Q. Fabius fut celui qui parla avec le plus d'emportement, en reprochant à Scipion « qu'il « était né pour corrompre la discipline militaire : que « c'était ainsi qu'en Espagne la sédition de ses soldats « avait fait plus de tort à la république que les armes « des Carthaginois ; que, par une licence inconnue jus- « qu'ici parmi les Romains, et purement tyrannique, « il usait à l'égard des troupes, tantôt d'une indulgence « excessive, tantôt d'une rigueur qui allait jusqu'à la « cruauté. Il conclut à ce que Pléminius fût amené à « Rome, et tenu en prison pendant qu'on lui ferait son « procès; et que, si les accusations des Locriens se trou- « vaient bien fondées, il fût étranglé dans la prison, « et tous ses biens confisqués : qu'on rappelât Scipion à « Rome pour être sorti de sa province sans la permis- « sion du sénat, et qu'on engageât les tribuns du peuple « à le faire dépouiller par le peuple de son commande- « ment : qu'on répondît aux Locriens que le sénat et le « peuple romain n'avaient nulle part aux injustices dont « ils se plaignaient, et en étaient fort touchés ; qu'on « leur déclarât qu'ils étaient regardés à Rome comme « des gens de bien et d'honneur, comme de bons amis « et de fidèles alliés ; qu'on leur restituât leurs enfants, « leurs femmes et leurs biens : qu'on s'informât exacte- « ment à quelle somme montaient les trésors qui avaient « été enlevés, et qu'on en remît le double dans le temple ;

« qu'on fît un sacrifice d'expiation, après avoir préala-
« blement conféré avec le collége des pontifes pour ap-
« prendre d'eux quelles cérémonies il convenait de faire,
« à quels dieux il fallait s'adresser, et quelles victimes
« il fallait immoler pour expier le sacrilége de ceux qui
« avaient pillé les trésors de Proserpine : enfin il voulait
« que tous les soldats qui étaient en garnison à Locres
« fussent transportés dans la Sicile, et qu'on envoyât à
« leur place quatre cohortes des alliés du nom latin. »

La dispute qui s'alluma entre ceux qui favorisaient Scipion et ceux qui lui étaient contraires fit qu'on ne put recueillir les voix ni terminer ce jour-là. Outre les attentats de Pléminius et la désolation des Locriens, on reprochait encore à ce général une façon de se vêtir peu séante pour un homme de guerre [1], et surtout pour un Romain. On ajoutait « qu'il passait son
« temps à entendre les discours et les dissertations des
« rhéteurs et des philosophes, et à juger de l'adresse et
« de la force des athlètes : que ses officiers et toute sa
« maison vivaient dans la même mollesse au milieu des
« délices de Syracuse : qu'il semblait avoir oublié Car-
« thage et Annibal : que toute son armée, plongée dans
« la même licence qui avait corrompu les soldats de
« Sucrone et ceux de Locres, était plus redoutable aux
« alliés du peuple romain qu'à ses ennemis ».

Le sénat nomme des commissaires pour examiner l'affaire des Locriens et les plaintes

Quoique ces accusations, en partie vraies, en partie fausses, fussent appuyées sur quelque vraisemblance, on s'en tint cependant à l'avis de Q. Métellus qui convenait avec Fabius dans tous les autres chefs, mais lui était opposé dans ce qui regardait la personne de

[1] C'était d'user d'un manteau et de chaussures qui étaient propres aux Grecs. *Cum pallio crepidisque inambulare in gymnasio.*

formées contre Scipion. Liv. lib. 29, cap. 20.

Scipion. « Que penserait-on, disait-il, du sénat et du « peuple romain, si, après avoir choisi Scipion encore « jeune pour recouvrer les Espagnes, ce qu'il avait « exécuté avec beaucoup de prudence et de valeur; si, « après l'avoir créé consul pour terminer la guerre de « Carthage; si, dans le temps même qu'il faisait espérer « à toute la république qu'il arracherait Annibal du « sein de l'Italie et soumettrait l'Afrique, ils le rappe- « laient tout d'un coup de sa province, et le forçaient « de revenir à Rome avec Pléminius, en le condamnant « en quelque sorte sans l'entendre? Que cette conduite « serait d'autant plus étrange, que les Locriens dé- « claraient que c'était en son absence qu'on les avait « accablés de tous les maux qu'ils avaient soufferts, et « qu'ainsi on ne pouvait lui reprocher tout au plus que « d'avoir eu un peu trop d'indulgence et de ménage- « ment pour le commandant qu'il avait établi dans leur « ville. Que son sentiment était que l'on fît partir dans « trois jours pour la Sicile le préteur M. Pomponius, « à qui cette province était échue; que les consuls en- « voyassent avec lui dix commissaires tirés du sénat à « leur choix, et deux tribuns du peuple, avec un édile; « et que le préteur, avec ce conseil, prît connaissance « de toute l'affaire : que, s'ils reconnaissaient que ce fût « par l'ordre ou du consentement de Scipion qu'on eût « exercé sur les Locriens les violences dont ils se plai- « gnaient, alors ils lui ordonnassent de sortir de sa « province : qu'en cas qu'il fût déja passé en Afrique, « les deux tribuns du peuple et l'édile, avec deux com- « missaires au choix du préteur, partissent aussitôt pour « l'Afrique; les tribuns et l'édile, pour ramener Scipion « à Rome; les deux commissaires, pour commander

« l'armée jusqu'à ce qu'on eût envoyé un nouveau gé-
« néral en sa place : que si, au contraire, M. Pom-
« ponius et les dix commissaires du sénat trouvaient
« que Scipion n'eût eu aucune part au malheur des
« Locriens, il restât en ce cas à la tête de ses troupes,
« et continuât la guerre ainsi qu'il l'avait projetée. »

Les commissaires partent pour Locres. Pléminius est condamné et envoyé à Rome. Liv. lib. 29, c. 20, 21.

L'arrêt du sénat ayant été dressé sur ce plan, qui était fort sage et fort mesuré, on pria les tribuns du peuple de choisir parmi eux ou de tirer au sort les deux qui devaient partir avec le préteur et les commissaires. Le collége des pontifes fut consulté sur ce qu'il fallait faire pour expier les vols et les sacriléges commis dans le temple de Proserpine. Les tribuns qui partirent avec le préteur et les commissaires furent M. Claudius Marcellus, et M. Cincius Alimentus. On leur associa un édile plébéien, qui devait par leur ordre arrêter Scipion en cas qu'il refusât d'obéir au préteur, soit en Sicile, soit en Afrique, s'il y était déja passé, et le ramener à Rome en vertu de l'autorité sacrée et inviolable attachée à la charge de tribun du peuple. Ce conseil jugea à propos de se rendre à Locres avant que de passer à Messine.

Ils commencèrent par faire charger de chaînes et conduire à Rhége Pléminius, et trente-deux de ses complices. Après quoi leur premier soin fut, selon les ordres dont ils étaient chargés, de s'acquitter de tout ce que la religion exigeait pour la réparation du sacrilége. Ayant donc ramassé tout l'argent qui se trouva chez Pléminius et ses soldats, ils y joignirent celui qu'ils avaient apporté avec eux; et après avoir remis le tout dans le trésor de la déesse, ils lui offrirent un sacrifice d'expiation.

Le préteur ensuite fit assembler la garnison, lui ordonna de sortir de la ville et de camper au milieu de la campagne, défendant à tout soldat, sous des peines très-rigoureuses, de rester dans la ville, ou d'emporter avec soi quoi que ce fût qui ne lui appartînt pas. Il permit alors aux Locriens de reprendre leur bien où ils le trouveraient, et de répéter ce qui aurait disparu. Avant toutes choses, il voulut qu'on leur rendît sur-le-champ les personnes libres, menaçant des châtiments les plus rudes ceux qui retiendraient qui que ce pût être. Enfin, ayant assemblé les Locriens, il leur déclara « que le sénat et le peuple romain leur rendaient leur « liberté et leurs lois : que, si quelqu'un d'entre eux vou- « lait accuser Pléminius, ou quelque autre, il n'avait « qu'à le suivre à Rhége : que, s'ils avaient dessein d'ac- « cuser Scipion au nom de leur ville, comme ayant or- « donné ou approuvé les violences dont on avait usé « envers eux, ils envoyassent leurs députés à Messine, « et qu'il y examinerait toute cette affaire avec son « conseil ».

Les Locriens firent de grands remercîments au préteur et aux commissaires, au sénat et au peuple romain, ajoutant qu'ils iraient accuser Pléminius : « qu'à l'égard « de Scipion, quoiqu'il eût paru peu sensible à leurs « maux, c'était un personnage qu'ils aimaient mieux « avoir pour ami que pour ennemi : qu'ils étaient bien « persuadés que ce n'était ni par son ordre ni de son « consentement qu'on leur avait fait de si énormes in- « justices ; qu'il avait ou trop cru Pléminius, ou trop « peu écouté les Locriens : qu'il y avait des hommes qui « naturellement étaient assez ennemis du crime pour « souhaiter qu'il ne se commît pas, mais qui n'avaient

« pas assez de fermeté pour le punir quand il avait été « commis ».

Ce discours, qui justifiait Scipion, fit grand plaisir au préteur et aux commissaires, qui se trouvaient par là déchargés d'une commission fort onéreuse. Ils condamnèrent Pléminius, et avec lui trente-deux autres qu'ils envoyèrent à Rome pieds et mains liés. Pour eux, ils prirent le chemin de la Sicile pour examiner par eux-mêmes si les reproches que l'on faisait à Scipion sur sa conduite particulière, et sur le peu de discipline de son armée, avaient quelque fondement, et pour en rendre compte ensuite au sénat.

Les commissaires arrivent à Syracuse. Scipion est pleinement justifié. Liv. lib. 29, cap. 22.

Scipion, ayant appris qu'ils venaient à Syracuse, se mit en état de se justifier par des effets, et non par des paroles. Il fit assembler ses troupes et donna ordre que la flotte se trouvât toute prête, comme si l'on eût dû combattre ce jour-là les Carthaginois par mer et par terre. Le jour qu'ils arrivèrent il les reçut chez lui avec beaucoup d'honnêteté et de politesse; et dès le lendemain il leur montra les deux armées de terre et de mer non-seulement en état de donner bataille aux ennemis, mais représentant en effet, chacune à sa manière, une image de combat. Ensuite il conduisit le préteur et les commissaires dans les magasins et dans les arsenaux, où ils trouvèrent en abondance et dans le meilleur ordre qui fût possible toutes les provisions, les armes et les machines dont on a besoin dans la guerre. La vue de ces préparatifs, tant en gros et en général que dans le détail et le particulier, les remplit d'une si grande admiration, qu'ils demeurèrent pleinement persuadés que, si les Carthaginois pouvaient être vaincus, ce devait être par ce général et par son armée. Ils exhor-

tèrent donc Scipion à passer en Afrique sous la protection des dieux, et à remplir au plus tôt l'espérance que le peuple romain avait conçue de lui le jour que toutes les centuries l'avaient nommé consul; et ils partirent de Sicile avec la même joie que s'ils étaient retournés à Rome pour y apporter la nouvelle de la victoire, et non des préparatifs magnifiques que Scipion avait faits pour être en état de la remporter.

Retour des commissaires à Rome.

Mort de Pléminius. Liv. lib. 29, cap. 22.

Pléminius et ses complices ayant été conduits à Rome, furent aussitôt mis en prison; et d'abord, ayant été amenés devant le peuple par les tribuns, ils trouvèrent les esprits si prévenus par le souvenir des injures qu'ils avaient faites aux Locriens, qu'il ne semblait pas qu'ils pussent espérer aucune indulgence. Mais, comme on les faisait paraître souvent dans la place publique, la difformité de Pléminius, à force de frapper les yeux des citoyens, fit insensiblement succéder la compassion à la haine et à la colère; outre que la considération de Scipion, tout absent qu'il était, contribuait beaucoup à leur rendre la multitude favorable.

Il y a de la diversité entre les auteurs sur la manière dont ce misérable termina sa vie. Selon quelques-uns, il mourut dans la prison avant que le peuple eût prononcé son jugement. Selon d'autres, il resta en prison plusieurs années, au bout desquelles ayant gagné quelques scélérats pour faire mettre le feu en différents endroits de la ville, afin de pouvoir se sauver à la faveur du tumulte, il fut découvert et étranglé dans le cachot.

Scipion comblé de louanges

Pour ce qui regarde Scipion, son affaire ne fut jamais traitée que dans le sénat, où tous les commissaires et

les tribuns, d'une commune voix, parlèrent avec tant d'éloges de sa flotte, de son armée, et de son mérite personnel, que tous les sénateurs décernèrent unanimement qu'il passât au plus tôt en Afrique, lui laissant la liberté de choisir parmi les troupes qui étaient en Sicile celles qu'il mènerait avec lui, et celles qu'il laisserait pour la garde de la province.

dans le sénat.

Réflexion sur la conduite de Fabius à l'égard de Scipion.

C'est ainsi que finit l'importante commission donnée à plusieurs des premiers magistrats de Rome pour une affaire dont le principal objet était Scipion. Elle se termina à son avantage ; et par conséquent elle ne fit pas d'honneur à Fabius, le plus ardent de ses adversaires. Quelque grande et juste estime qu'ait acquise à ce dernier un mérite supérieur, sa conduite à l'égard de Scipion fait naître contre lui de violents soupçons de jalousie et d'envie, vice capable de ternir seul la plus éclatante réputation. Il s'oppose au dessein que formait ce jeune général de passer en Afrique; et il le fait avec une aigreur et une malignité qui ressentent bien la passion, quoique couvertes et déguisées, peut-être, à ses propres yeux, d'un zèle apparent du bien public. Le dessein ayant été approuvé dans le sénat contre son avis, il emploie tout son crédit à en traverser l'exécution, en empêchant qu'on ne lui fournisse les fonds nécessaires et qu'on ne lui permette de faire de nouvelles levées. Scipion ayant surmonté tous ces obstacles, et étant passé en Sicile, Fabius saisit des bruits vagues répandus contre lui, et sans autre examen conclut à le rappeler, et à lui ôter le commandement. Reconnaît-on dans un tel procédé la sagesse d'un vieillard, d'ailleurs si respectable? Voilà où conduit l'amour-propre nourri par de longs succès,

et une trop grande estime de sa propre excellence [1], qui ne souffre point de rival.

### *Digression sur les repas des Romains.*

Cette matière, dont j'ai promis de parler, demanderait beaucoup d'étendue, si l'on songeait à la traiter un peu à fond. Je me contenterai, selon ma coutume, d'en donner une légère idée.

Les Romains ne faisaient, à proprement parler, qu'un repas : c'était le souper. Ils prenaient bien quelque peu de nourriture vers le milieu du jour, pour se soutenir, et se mettre en état d'attendre le repas du soir. *Pransus non avidè*, dit Horace, *quantùm interpellet inani ventre diem durare.* Mais ce léger dîner ne peut s'appeler un repas, non plus que le déjeuner et le goûter, qui n'étaient que pour les enfants.

Lib. I, Sat. 6.

L'heure du souper était la neuvième ou la dixième heure du jour, c'est-à-dire trois heures, ou même deux heures avant le coucher du soleil. Jusque-là on s'était appliqué tout entier aux affaires sérieuses : mais pour-lors on avait l'esprit libre de tout soin, et l'on se trouvait en état de recevoir chez soi ses amis. Prévenir ce temps pour se mettre à table et pour souper, c'est ce qu'Horace appelle *diem frangere... partem solido demere de die;* abréger le jour, en couper et en retrancher une partie. Ils disaient aussi, pour signifier la même chose, *epulari de die.* C'était un air de débauche qu'évitaient les gens sages, de se mettre ainsi de bonne heure à table.

[1] « Nimius sui suspectus, et insitum mortalitati vitium se suaque mirandi. » (SEN. *de Benef.* lib. 2, c. 26.)

A Rome, le bain précédait toujours le souper : ce qui, d'un côté, était nécessaire pour entretenir la propreté, les Romains n'usant point de linge sur eux, et, de l'autre, pouvait servir à aiguiser l'appétit. Les riches et les gens accommodés avaient des bains domestiques. Pline le jeune, dans la description qu'il fait de ses maisons de campagne, nous marque quel soin l'on prenait alors d'y construire des bains où l'on trouvât toutes les commodités nécessaires pour y prendre à son aise ce soulagement. Pour les gens du peuple, il y avait des bains publics, dont quelques-uns étaient même des édifices somptueux, et dans lesquels la magnificence des empereurs avait semblé prendre plaisir à se signaler.

Au sortir du bain, avant que de se mettre à table, on prenait un habit plus ou moins léger, selon la saison, et le maître de la maison se piquait souvent d'en fournir de magnifiques à ses hôtes.

Le lieu où l'on prenait les repas s'appelait *triclinium*, parce que la table était environnée de trois lits. Les tables ont été de différentes figures, selon la différence des temps, carrées, rondes, en demi-cercle. Je ne parlerai que des premières, qui ont été d'un plus fréquent usage. L'un des quatre côtés demeurait vacant et libre pour servir les mets.

Dans les premiers temps, les Romains mangeaient assis sur de simples bancs, à la manière des peuples de Crète et de Sparte. Dans la suite, la coutume d'être couchés en mangeant s'établit parmi eux : on croit qu'elle leur vint de l'Asie et de la Grèce. Les dames conservèrent long-temps l'ancien usage d'être assises à table, plus conforme à la modestie et à la pudeur du sexe. Valère Maxime rapporte qu'aux repas religieux

Lib. 2, cap. 1.

que l'on donnait aux dieux, les déesses étaient assises pendant que les dieux étaient couchés sur des lits.

On rangeait un lit autour de chacun des trois côtés de la table. Chaque lit tenait pour l'ordinaire trois personnes, quelquefois quatre et cinq, mais rarement. Les lits étaient couverts de tapis, et garnis de coussins pour les convives. Dans les commencements, et la matière et les couvertures des lits, tout était fort simple; mais le luxe y introduisit dans la suite une magnificence extraordinaire. Ce luxe vint d'Asie [1]. Ce fut dans le triomphe de Cn. Manlius qu'on vit pour la première fois à Rome des lits d'airain, des tapis et des couvertures d'étoffes les plus fines et les plus précieuses, des buffets travaillés avec un extrême soin et une grande dépense. Et ce n'étaient encore là que les premiers commencements et comme les semences de ce prétendu bon goût, que, quelque temps après, des hommes d'un génie inventif et d'une merveilleuse sagacité pour tous les raffinements du luxe [2], et en même temps d'une prodigalité sans bornes, portèrent à des excès qu'on a peine à croire.

Nous avons déja dit que les convives commençaient par prendre le bain, après quoi ils se revêtaient d'habits destinés pour la table. Avant que de monter sur les lits, ils quittaient leurs souliers pour plus grande propreté. Dans les parties de plaisir ils usaient des essences et des parfums les plus exquis, et portaient des couronnes

[1] « Luxuriæ peregrinæ origo ab exercitu asiatico invecta in Urbem est. Ii primùm lectos æreos, vestem stragulam pretiosam et abacos Romam advexerunt.... Vix tamen illa, quæ tum conspiciebantur, semina erant futuræ luxuriæ. » (Liv. lib. 39, c. 6.)

[2] « Prodigi et sagacis ad luxuriæ instrumenta ingenii. » (Plin. lib. 9, cap. 11.)

de fleurs sur la tête. Ils montaient en cet état sur leurs lits.

Le repas commençait toujours par des libations et des prières que l'on faisait aux dieux, en versant un peu de vin sur la table en leur honneur : coutume de l'antiquité la plus reculée, comme on le voit dans Homère et dans Virgile. Didon, dans le premier repas qu'elle donne à Énée, adresse ses prières à Jupiter, et lui fait ensuite des libations.

> Jupiter, hospitibus nam te dare jura loquuntur, etc.
> Dixit, et in mensa laticum libavit honorem.

AEneid. l. 1 v. 735-740.

Cette cérémonie était généralement établie : *mensam adisti*, est-il dit dans une des déclamations attribuées à Quintilien, *ad quam quum venire cœpimus, deos invocamus*. Les anciens finissaient toujours les repas par où ils les avaient commencés, c'est-à-dire par les prières et les libations, comme on le voit en plusieurs endroits des Morales de Plutarque. Je ne puis m'empêcher d'insérer ici la traduction d'un passage grec d'Héliodore, qui est fort précis. *Il est temps* (y est-il dit) *de renvoyer les convives ; mais auparavant souvenons-nous de Dieu. On porta ensuite la coupe des libations à tous les assistants; et le repas finit de la sorte.* Cet acte de religion, par où commençaient et finissaient les repas, était comme une protestation publique que faisaient les païens qu'ils reconnaissaient tenir de la libéralité de Dieu toutes les nourritures dont ils faisaient usage. Et c'est pour cela que les auteurs anciens parlent toujours de la table comme d'une chose sacrée. Tacite appelle les cérémonies employées aux repas, *sacra mensæ*.

Quintil. Declam. 301.

Heliodor. AEthiop. l. 5, sub finem.

Annal. l. 15, cap. 52.

C'est une chose bien triste, et qui marque un grand oubli de Dieu, de voir que la coutume de consacrer en quelque sorte le commencement et la fin des repas par la prière et par l'action de graces, observée de tout temps par les païens, soit maintenant parmi nous abolie entièrement à la table de presque tous les grands seigneurs et de tous les riches, et n'ait plus lieu que parmi les bourgeois; encore commence-t-elle à y être négligée, tant le mauvais exemple des grands a de force et devient contagieux!

Après qu'on avait satisfait aux devoirs de religion, on créait un roi du festin, qui prescrivait les lois qu'on devait y garder, et le nombre des coups qu'il fallait boire. C'était le sort ordinairement qui décidait de cette royauté.

Horat. lib. 2, Od. 7.

............Quem Venus [1] arbitrum
Dicet bibendi?..................

Lib. 1, Od. 4.

Nec regna vini sortiere talis.

Quelquefois, par exemple, on obligeait de boire autant de coups qu'il y avait de lettres dans le nom de la personne dont on buvait la santé. Cicéron observe que Verrès [2], qui avait foulé aux pieds toutes les lois du peuple romain, obéissait ponctuellement aux lois de la table. Au reste cette cérémonie de joie et de gaieté s'observait dans les repas les plus sages. Caton le censeur disait que cette royauté de table, et cette espèce de législation établie par une coutume ancienne, lui faisait grand plaisir [3].

[1] Ce mot signifie ici le coup de dé le plus heureux, comme serait parmi nous *rafle de six*.

[2] « Iste prætor severus ac diligens, qui populi romani legibus nunquam paruisset, iis diligenter legibus parebat, quæ in poculis ponebantur. »

[3] « Me verò et magisteria delectant a majoribus instituta, et is sermo qui more majorum a summo adhi-

Il est temps de faire servir les mets. Dans les repas d'appareil, des esclaves lestement vêtus [1], et ceints de serviettes blanches, apportaient en cérémonie les plats. Ils étaient suivis par un écuyer tranchant [2], qui, d'une main légère et savante, dépeçait les viandes avec art, et souvent en cadence. Il y avait d'autres esclaves préposés au buffet pour présenter les coupes, verser du vin, changer les assiettes. Le buffet était l'endroit de la salle à manger où le maître du logis étalait avec le plus de pompe sa magnificence en y exposant en grand nombre des vases et des coupes d'or et d'argent ciselés par la main des plus habiles ouvriers, et souvent enrichis de pierreries.

Leurs repas étaient à plusieurs services, comme parmi nous. Une singularité qui mérite de n'être pas oubliée, c'est qu'au premier service on donnait toujours des œufs frais : *ab ovo usque ad mala*, dit Horace, pour signifier, depuis le commencement du repas jusqu'à la fin. Il paraît aussi qu'ils faisaient servir le fruit sur une autre table que celle qu'on avait employée pour le fond du repas. De là l'expression de Virgile, *mensæ grata secundæ dona*, pour marquer le dessert, fruits crus ou cuits, ou confits, pâtisseries légères, et autres choses semblables, qu'ils appelaient d'un nom commun *dulciaria*, ou *bellaria*.

Dans les beaux temps de la république, les repas, quoique simples, étaient préparés avec soin, mais sans délicatesse recherchée. La gaîté et la liberté qui y

betur in poculis. » (Cic. *de Senect.* n. 46.)

[1] « Agmen servorum nitentium, et ministrorum ornatissimorum turba linteis succincta. » (Sen.)

[2] « Alius pretiosas aves scindit, et per pectus et clunes certis ductibus circumferens eruditam manum, in frusta excutit. » (Idem.)

régnaient, jointes à l'agrément et à la solidité de la conversation, en faisaient le principal assaisonnement. Caton le censeur, tout austère qu'il était ailleurs, se déridait et quittait son sérieux à table. Il n'était point ennemi de la joie. Il buvait volontiers et souvent, mais toujours modérément; et il dit lui-même qu'il aimait les petits coups : *me dèlectant pocula, sicut in symposio Xenophontis, minuta et rorantia.* Quand il était à sa campagne, il priait tous les jours à souper quelques-uns de ses amis du voisinage, et il passait joyeusement le temps avec eux, en se montrant homme de très-bonne et très-agréable compagnie, non-seulement à ceux de son âge, mais encore aux jeunes gens, comme ayant une grande expérience du monde, et ayant vu par lui-même et entendu des autres une infinité de choses curieuses, que l'on écoutait avec plaisir. Il était persuadé que la table était un des moyens les plus propres à faire naître et à entretenir l'amitié. A la sienne, les propos les plus ordinaires étaient les éloges des bons et braves citoyens, et jamais on ne disait un mot des méchants ou de ceux qui étaient sans mérite. Caton ne souffrait pas qu'on en parlât à sa table ni en bien ni en mal, et il était attentif et adroit à en détourner l'occasion. C'était la douceur de l'entretien qui lui rendait agréables les repas qui duraient long-temps [1]; et il savait bon gré, disait-il, à la vieillesse, qui, en diminuant en lui le besoin du boire et du manger, lui avait en récompense augmenté le goût et le plaisir de

Cic. de Senect. n. 46. Plut. in Cat. pag. 351.

[1] « Ego propter sermonis delectationem tempestivis quoque conviviis delector, nec cum æqualibus solùm (qui pauci admodùm restant), sed cum vestra etiam ætate atque vobiscum : habeoque senectuti magnam gratiam, quæ mihi sermonis aviditatem auxit, potionis et cibi sustulit. » (Cic. *de Senect.* n. 46.)

Cic. de Senect. n. 45.

la conversation. Il fait une remarque fort sensée sur la différence du nom que les Grecs et les Romains donnent au repas. Les premiers l'appellent συμπόσιον, *compotatio*, ce qui signifie proprement *une assemblée de personnes qui boivent* et mangent *ensemble*; par où ils paraissent donner dans les repas la préférence à ce qui en fait le moindre mérite[1]. Chez les Romains le repas est appelé *convivium*, une assemblée de personnes qui *vivent ensemble*, c'est-à-dire qui conversent entre elles, qui s'entretiennent, qui tiennent des discours également spirituels et agréables; car c'est là proprement *vivre*. Aussi Caton disait-il que ce qui lui plaisait le plus dans les repas n'était point la bonne chère, mais la compagnie et la conversation de ses amis [2]. Y a-t-il parmi nous beaucoup de tables où les repas se passent de la sorte? Il ne paraît pas que l'on se pique d'y faire grande dépense d'esprit.

Le luxe d'Asie, quand on l'eut vaincue, passa bientôt à Rome, et infecta les tables comme tout le reste. Les bouffons, les farceurs, les joueuses d'instruments[3], les danseuses en firent l'accompagnement ordinaire. Les repas furent préparés avec plus de soin et de dépense. Alors, dit Tite-Live, un cuisinier, dont les anciens faisaient peu de cas et peu d'usage, devint un homme de conséquence; et ce qui n'avait été jusque-là qu'un

[1] « Ut quod in eo genere minimum est, id maximè probare videantur. »

[2] « Neque ipsorum conviviorum delectationem voluptatibus magis, quàm cœtu amicorum et sermonibus metiebar. »

[3] « Tum psaltriæ, sambucistriæque, et convivalia ludionum oblectamenta addita epulis : epulæ quoque ipsæ et curâ et sumptu majore apparari cœptæ. Tum coquus, vilissimum antiquis mancipium et æstimatione et usu, in pretio esse; et quod ministerium fuerat, ars haberi cœpta. » (Liv. lib. 39, c. 6.)

bas et vil ministère fut regardé comme un emploi et un art important. Le mal alla toujours en croissant, et fut porté à des excès qui paraissent à peine croyables. Les repas de Luculle sont connus de tout le monde. On en vint à cette perversité de goût, de n'estimer les mets que l'on servait dans un festin que par leur rareté, et par le prix énorme qu'ils coûtaient [1], non par leur bonté et leur qualité réelle. Quelquefois il ne faut qu'un homme pour gâter ainsi toute une nation, comme on l'a dit du fameux Apicius [2], qui, s'étant donné pour maître dans la science des bons morceaux, vint à bout de corrompre tout son siècle.

Sénèque nous peint avec des couleurs bien vives, dans le portrait qu'il fait de cet Apicius, l'image d'un homme sensuel et voluptueux, qui reçoit avidement et savoure comme à longs traits le plaisir par tous ses sens. Voyez, dit-il, un Apicius appuyé sur un coussin rempli de roses [3], contemplant la magnificence de sa table, satisfaisant son ouïe par les concerts les plus harmonieux, sa vue par les spectacles les plus charmants, son odorat par les parfums les plus exquis, et son palais par les viandes les plus délicates.

On fit, à diverses reprises, plusieurs sages règle-

[1] « Appositas dapes non sapore, sed sumptu æstimabant. » (PACAT. *in Panegyr. Theod.*)

« O miserabiles, quorum palatum nisi ad pretiosos cibos non excitatur! pretiosos autem non eximius sapor, aut aliqua faucium dulcedo, sed raritas et difficultas parandi facit. » (SEN. *de Consolat. ad Helv.* cap. 9.)

[2] « Apicius, scientiam popinæ professus, disciplinâ suâ seculum infecit. » (Id. ibid. cap. 10.)

[3] « Vide hos eosdem (Nomentanum et Apicium) e suggestu rosæ spectantes popinam suam, aures vocum sono, spectaculis oculos, saporibus palatum suum delectantes. Mollibus lenibusque fomentis totum lacessitur corpus; et, ne nares interim cessent, odoribus variis inficitur locus ipse, in quo luxuriæ parentatur. » (Id. *de Vita Beata*, lib. 11.)

ments pour arrêter la dépense excessive des repas et des festins. Le premier parut l'an de Rome 571, sous le consulat de Q. Fabius et de M. Claudius, et fut appelé *lex Orchia*. Mais le luxe, plus fort que les lois, rompit toutes les barrières qu'on s'efforça de lui opposer en différents temps, et demeura presque toujours victorieux et triomphant. Tacite nous apprend que le luxe de la table, qui depuis plus de cent ans était excessif, s'amortit beaucoup sous Vespasien; et entre plusieurs autres raisons de ce changement, il en apporte une qui fait beaucoup d'honneur à cet empereur. Comme Vespasien, dit cet auteur, gardait dans sa table et dans toute sa manière de vivre l'ancienne simplicité[1] des Romains, plusieurs, pour plaire au prince, se piquèrent de l'imiter. Ainsi son exemple, plus puissant que toutes les lois et toutes les peines dont elles menaçaient, vint à bout en peu de temps de réformer les désordres publics. Il en sera ainsi dans tous les états quand celui qui est le maître et le distributeur des récompenses se déclare pour la vertu : pour-lors l'honneur, l'espérance, la protection et surtout l'exemple du prince, ont une force infinie sur l'esprit des sujets, et sont capables d'abolir ou du moins de faire disparaître les vices les plus enracinés.

Je reviens à quelques circonstances du repas, dont j'ai différé de parler jusqu'ici. La table, dans les premiers temps, était nue; et, à mesure qu'on levait un service, on avait soin de l'essuyer, et de la tenir dans une grande propreté. On la couvrit dans la suite d'une

[1] « Præcipuus adstricti moris auctor Vespasianus fuit, antiquo ipse cultu victuque. Obsequium indè in principem, et æmulandi ardor, validior quàm pœna ex legibus et metus. » (Tac. *Annal.* lib. 3, c. 55.)

nappe, qui s'appelait *mantile.* Mais ce qui paraît étonnant, c'est que, long-temps même après le siècle d'Auguste, ce n'était point la mode que l'on fournît des serviettes aux conviés, *mappas :* ils en apportaient de chez eux. Catulle se plaint d'un certain Asinius qui lui avait pris la sienne, et le menace de le diffamer par ses vers, s'il ne la lui renvoie promptement.

> Marrucine Asini, manu sinistrâ
> Non bellè uteris in joco atque vino.
> Tollis lintea negligentiorum....
> Quare aut hendecasyllabos trecentos
> Exspecta, aut mihi linteum remitte.

Martial dit à peu près la même chose d'un Hermogène.

> Attulerat mappam nemo, dum furta timentur:
> Mantile e mensa sustulit Hermogenes.

Je ne m'arrête point à une coutume assez commune chez les anciens, mais fort basse et indigne, de se faire vomir exprès pour réveiller l'appétit, et pour se mettre en état de manger sur nouveaux frais, comme si l'on n'avait point encore commencé à le faire. Ils prenaient pour cela d'un vin léger et fade, qui ne manquait pas de produire l'effet qu'ils voulaient. Quelle honte! « Ils « vomissent pour manger [1], dit Sénèque, et ils mangent « pour vomir; et ils ne se donnent pas le temps de « digérer des viandes qu'ils font venir à grands frais « du bout du monde. »

Je ne parle point non plus de la variété et de l'excellence des vins que les Romains employaient dans leurs

[1] « Vomunt ut edant, edunt ut vomant; et epulas, quas toto orbe conquirunt, nec concoquere dignantur. » (SEN. *de Consol. ad Helv* c. 9.)

repas. Horace en fait l'éloge en plus d'un endroit. Il était assez voluptueux et d'assez bon goût pour mériter d'en être cru sur sa parole.

Leur coutume de garder des vins pendant un très-long temps est connue de tout le monde. Pline en cite un exemple qui étonne. On avait conservé jusqu'au siècle où il vivait des vins recueillis sous le consulat de L. Opimius, et qui avaient par conséquent duré près de deux cents ans.

Plin. lib. 14, cap. 4

Je finirai cette digression par une difficulté qui laisse toujours du doute et de l'embarras dans l'esprit. L'habitude où nous sommes de manger assis fait que nous avons peine à comprendre que la posture des Romains, qui mangeaient couchés sur des lits, pût être aussi commode. Il faut pourtant bien que cela ait été ainsi, puisque les Romains, après avoir long-temps suivi la coutume de manger assis, la quittèrent enfin pour adopter l'autre, qu'ils ont toujours observée depuis : en sorte que c'était chez eux une marque de douleur et de deuil que de manger assis. Plutarque rapporte que Caton ne mangea qu'assis depuis l'ouverture de la guerre entre César et Pompée. On ne sait pas l'époque précise de ce changement : mais il y a beaucoup d'apparence qu'il fut la suite et l'effet du commerce des Romains avec les Asiatiques. On sait que ces peuples, vaincus par les armes romaines, communiquèrent à leurs vainqueurs le goût du luxe et des délices, et l'attention à rechercher les aises et les commodités de la vie. Voyons donc comment dans cette situation, qui nous paraît fort gênante, ils mangeaient, buvaient, et s'entretenaient avec les convives.

J'ai déja dit qu'il y avait ordinairement trois per-

sonnes sur un lit. Ce lit était un peu plus bas que la table. Ils avaient la partie du corps supérieure un peu élevée et soutenue par des coussins, et la partie inférieure étendue en long sur le lit derrière le dos de celui qui suivait. S'appuyant sur le coude gauche, ils se servaient de la main droite, qu'ils avaient libre, pour boire et pour manger. Il arrivait ainsi que celui qui était le second avait la tête vis-à-vis de la poitrine du premier; et que, s'il voulait lui parler, principalement lorsque la chose devait être secrète, il était obligé de se pencher sur son sein, en comprenant sous ce nom depuis le bas du visage jusqu'à la ceinture. Ce qui est dit ici peut servir à faire entendre quelle était la situation de saint Jean dans la cène [1] par rapport à Jésus-Christ, et comment la femme pécheresse pouvait répandre ses parfums sur les pieds du Sauveur. Il y a beaucoup d'apparence que dans la conversation, lorsqu'elle était longue, ce qui arrivait ordinairement, celui qui parlait, pour se faire entendre des convives, se tenait presqu'à son séant, ayant le dos soutenu par des coussins. C'est au lecteur à juger si cette posture était fort commode.

[1] Le tableau de la Cène, par le Poussin, dont il y a plusieurs copies, et dont les estampes sont fort multipliées, représente fort bien la disposition des lits et des conviés, et la situation particulière de saint Jean.

# LIVRE VINGTIÈME.

Ce livre renferme l'histoire de près de cinq années, depuis 548 jusqu'à 552. Les principaux faits contenus dans ce livre sont, l'arrivée de Scipion en Afrique, l'incendie des deux camps ennemis, la défaite et la prise de Syphax, l'histoire de Sophonisbe, la sortie d'Annibal de l'Italie, sa défaite au combat de Zama en Afrique, la paix accordée aux Carthaginois, qui termine la seconde guerre punique.

§ I. *Syphax épouse Sophonisbe, fille d'Asdrubal. Syphax renonce à l'amitié de Scipion et à l'alliance des Romains. Scipion cache à ses soldats l'infidélité de Syphax. Scipion se rend à Lilybée, et prépare tout pour le départ de la flotte. Elle part. La flotte aborde en Afrique. La terreur se répand dans les campagnes et dans les villes. Scipion ravage les terres, après avoir défait un détachement de cavalerie carthaginoise. Masinissa vient se joindre à Scipion. Action de cavalerie. Hannon est défait par Scipion, et tué. Scipion ravage l'Afrique. Il entreprend le siége d'Utique, et est obligé de l'interrompre. Convois envoyés à Scipion. Le consul Sempronius est battu par Annibal, puis le bat à son tour avec beau-*

*coup d'avantage. Le consul Cornélius contient l'Étrurie dans le devoir. Conduite bizarre et indécente des censeurs Livius et Néron. Loi Cincia.*

An. R. 548.
Av. J.C. 204.

M. CORNÉLIUS.
P. SEMPRONIUS.

Syphax épouse Sophonisbe, fille d'Asdrubal. Liv. lib. 29, cap. 13.

Pendant que les Romains étaient occupés des affaires que je viens de rapporter, les Carthaginois, de leur côté, prenaient des mesures contre les desseins de leurs ennemis. Ils avaient élevé des guérites et allumé des feux sur tous les promontoires; et, après avoir passé l'hiver dans des alarmes et des inquiétudes continuelles, s'informant de tout, et tremblant à chaque nouvelle qu'ils recevaient, ils conclurent enfin avec le roi Syphax une alliance qui n'était pas peu importante pour leur défense, et privèrent Scipion d'un des principaux appuis sur lesquels il avait compté pour former son plan de passer en Afrique. Asdrubal, fils de Gisgon, n'était pas seulement uni avec Syphax par les liens de l'hospitalité qu'ils avaient contractée ensemble, lorsque, revenant d'Espagne, il s'était trouvé, comme nous l'avons dit, dans le palais de ce prince avec Scipion; mais il y avait entre eux un projet d'une alliance plus étroite, et le Carthaginois négociait le mariage de sa fille Sophonisbe avec le prince numide. Il l'avait autrefois promise à Masinissa; mais les intérêts de sa patrie l'emportèrent aisément sur cet engagement. Il se hâta de consommer le traité avec Syphax; et, le voyant transporté pour Sophonisbe d'un amour violent, il la fit venir de Carthage, et la maria sans différer. Au milieu des fêtes et de la réjouissance des noces, Asdrubal pria

Syphax de joindre à l'alliance particulière qu'ils venaient de faire entre eux une alliance publique entre les Numides et les Carthaginois. Le roi accepta la proposition; et tous deux firent serment que les deux nations auraient désormais les mêmes amis et les mêmes ennemis.

Syphax renonce à l'amitié de Scipion, et à l'alliance des Romains.

Au reste, Asdrubal n'ayant pas oublié l'alliance que Syphax avait aussi jurée à Scipion, et connaissant le peu de fondement qu'il y avait à faire sur les promesses de ce prince barbare, il craignit que le mariage de sa fille ne fût un lien trop faible pour l'arrêter quand Scipion serait passé en Afrique. C'est pourquoi, profitant des premières ardeurs du prince numide, il l'engagea, par ses instances, auxquelles se joignirent les caresses de la jeune épouse, à envoyer des ambassadeurs à Scipion en Sicile, pour lui déclarer « que les « promesses qu'il lui avait faites lorsqu'il l'avait reçu à « sa cour ne devaient plus être un motif pour lui de « passer en Afrique; qu'il avait épousé la fille d'Asdru- « bal fils de Gisgon, avec qui Scipion avait logé dans « son palais; et qu'en conséquence de cette union par- « ticulière il avait fait une alliance publique avec le « peuple de Carthage : que ses premiers vœux étaient « que les Romains fissent la guerre contre les Cartha- « ginois loin de l'Afrique, comme ils avaient fait jus- « qu'alors, afin qu'il ne se trouvât pas dans la nécessité « de prendre part à leur démêlé, et de s'attacher à un « parti en se déclarant contre l'autre; mais que, si les « Romains venaient à attaquer l'Afrique, et que leur « armée s'approchât de Carthage, il ne pourrait pas « s'empêcher de combattre pour l'Afrique, qui lui avait

« donné la naissance, et pour la patrie de son épouse « et de son beau-père ».

Les ambassadeurs que Syphax avait chargés de cette commission trouvèrent Scipion à Syracuse. Quoique l'inconstance de Syphax fît perdre à ce général une ressource considérable, et sur laquelle il avait beaucoup compté pour faire réussir les desseins qu'il avait formés contre l'Afrique, il ne se rebuta point; mais, renvoyant promptement les ambassadeurs de ce prince avant que le sujet de leur voyage fût divulgué dans l'armée, il les chargea pour leur maître d'une lettre par laquelle il l'exhortait, en des termes très-forts, « à ne point violer « les loix de l'hospitalité qui les unissait l'un et l'autre; « à se souvenir de l'alliance qu'il avait faite avec le « peuple romain; à ne point trahir sa foi, son honneur, « sa conscience; enfin, à respecter et à craindre les « dieux témoins et vengeurs des traités ». Au reste, comme il n'était pas possible de cacher l'arrivée des Numides, qu'on avait vus en différents endroits de la ville, et qu'il était à craindre, d'un côté, que le motif de leur voyage ne fût découvert par le soin même qu'on prendrait de le celer, et, de l'autre, que le bruit de cette rupture, quand il viendrait à éclater, ne rebutât les troupes, Scipion, pour détourner le mauvais effet que cette nouvelle pourrait causer, lui en substitua une fausse et tout opposée. Ayant donc fait assembler les soldats, il leur dit « qu'il n'y avait plus de temps à « perdre: que les rois ses alliés le pressaient de venir « incessamment à leur secours : que Masinissa aupara- « vant était venu trouver Lélius pour se plaindre à lui « d'un si long retardement: que maintenant Syphax lui

Scipion cache à ses soldats l'infidelité de Syphax. Liv. lib. 29, cap. 24.

« faisait demander par ses ambassadeurs quelle raison « pouvait le retenir si long-temps en Sicile ; qu'il le « priait, ou de passer au plus tôt en Afrique, ou, si « le plan était changé, de l'en avertir afin qu'il prît les « mesures qu'il jugerait nécessaires pour sa propre sû- « reté et pour celle de son royaume : qu'ainsi, comme « tout était prêt pour le départ, et qu'il n'était pas pos- « sible de différer davantage, son dessein était d'en- « voyer sa flotte à Lilybée, d'y assembler toutes ses « troupes tant d'infanterie que de cavalerie, et de s'em- « barquer pour l'Afrique, sous la protection des dieux, « au premier vent favorable ».

Le mensonge net et hardi que Scipion emploie ici par rapport à Syphax conviendrait mieux à un Carthaginois qu'à un Romain ; et il est bien éloigné de la disposition que l'on a admirée dans Épaminondas, aussi grand homme de guerre que Scipion, mais plus délicat que lui sur les droits de la vérité, pour laquelle il avait un tel respect, qu'il ne croyait pas qu'il lui fût permis de mentir, même en riant et par manière de divertissement : *adeò veritatis diligens, ut ne joco quidem mentiretur.*

Corn. Nep. in Epamin. cap. 3.

Scipion se rend à Lilybée, et prépare tout pour le départ de la flotte.

Liv. lib. 29, cap. 24.

Scipion, en conséquence, écrivit à M. Pomponius, pour le prier de venir le trouver à Lilybée, s'il le jugeait à propos, afin qu'ils examinassent de concert quelles légions et quelle quantité de troupes il conviendrait de conduire en Afrique. En même temps il envoya des ordres sur toute la côte pour assembler et amener à Lilybée tous les vaisseaux de charge qui s'y rencontreraient. Tout ce qu'il y avait de troupes et de vaisseaux en Sicile s'étant rendu à Lilybée, la ville ne pouvait contenir tant de soldats, ni le port tant de bâtiments ;

et toute cette multitude avait une si grande ardeur de mettre à la voile et de passer la mer, qu'il semblait qu'on les menait en Afrique, non pour faire la guerre, mais pour recueillir les fruits d'une victoire déja certaine. Surtout les soldats qui étaient restés de l'armée de Cannes étaient persuadés qu'il n'y avait que Scipion qui pût leur donner lieu de mériter par d'utiles et d'importants services la fin de leur honte et le rétablissement dans tous leurs droits. Scipion, de son côté, ne méprisait pas ce genre de troupes. Il était convaincu que ce n'était pas par leur lâcheté que la bataille de Cannes avait eté perdue; et il savait qu'il n'y avait point de plus vieux soldats dans toutes les armées romaines; et que d'ailleurs ceux-ci étaient expérimentés non-seulement dans les différents genres de combats, mais encore dans les siéges. Ces troupes composaient la cinquième et la sixième légion. Il en fit la revue, et en forma un corps d'élite, écartant les soldats dont il n'espérait pas tirer un bon service, et les remplaçant de ceux qu'il avait amenés d'Italie. Il renforça même ces légions pour le nombre, et voulut qu'elles eussent chacune six mille deux cents hommes de pied et trois cents cavaliers. Parmi les alliés du nom latin, cavalerie et infanterie, il préféra aussi ceux qui s'étaient trouvés à la bataille de Cannes. On ne sait pas précisément à quoi montait le nombre des troupes qui s'embarquèrent : les historiens varient beaucoup sur ce sujet. La flotte était composée de cinquante gros vaisseaux, et de près de quatre cents barques.

Scipion eut grand soin qu'elle ne manquât de rien; et pour cela il entra par lui-même dans le dernier détail, pour voir si ses ordres avaient été bien exécutés.

M. Pomponius, qui avait été chargé des provisions de bouche, en fit mettre dans les vaisseaux pour quarante-cinq jours, dont il y en avait de cuites pour quinze. On y mit aussi de l'eau, tant pour les hommes que pour les bêtes, pour un pareil nombre de jours. Les vaisseaux de charge étaient au centre, couverts, à la droite, de vingt gros bâtiments commandés par le général lui-même, et par L. Scipion son frère, et, à la gauche, d'autant de vaisseaux de même espèce, sous la conduite de C. Lélius, commandant de la flotte, et de M. Porcius Caton, questeur. Les gros vaisseaux avaient chacun un fanal; ceux de charge, deux : l'amiral en avait trois par distinction, et pour être plus aisément remarqué. Il commanda aux pilotes d'aborder au canton d'Empories [1], dont les habitants, peu belliqueux, et même amollis par les délices et la fertilité du terroir, paraissaient peu capables de faire résistance. Le départ fut fixé pour le lendemain.

Départ de la flotte. Liv. lib. 29, cap. 26.

On avait déja vu plusieurs flottes romaines partir de Sicile et du même port de Lilybée. Mais ni pendant cette guerre, ni dans tout le cours de la première, il n'y en avait eu aucune dont le départ eût été célébré par un aussi grand concours de spectateurs, quoique cependant, si l'on jugeait d'une flotte par le nombre de ses bâtiments, on en avait vu qui avaient transporté au-delà de la mer les deux consuls avec deux armées consulaires, composées de presque autant de vaisseaux de guerre que Scipion avait alors de barques de charge: mais l'importance de cette seconde guerre, infiniment supérieure à l'autre; le danger extrême où l'Italie s'était

[1] Le canton d'*Empories* était sur la petite Syrte, appelée maintenant le *golfe de Gabes*, sur la côte du royaume de Tunis.

trouvée, et où elle se trouvait encore après tant de sanglantes défaites; la haute réputation de Scipion, fondée sur les glorieux exploits qu'il avait déja exécutés, et sur ceux que l'on attendait de son courage et de son bonheur; le dessein hardi de passer en Afrique, qui n'était point encore venu dans l'esprit d'aucun des généraux; le bruit qu'il avait répandu avec un air et un ton de confiance, qu'il allait arracher Annibal du sein de l'Italie et faire repasser la guerre en Afrique, où elle serait enfin terminée; tout cela avait excité une curiosité avide dans l'esprit des peuples, et attiré une attention extraordinaire sur le départ de la flotte. Le port était rempli non-seulement de tous les habitants de Lilybée, mais encore d'un grand nombre de députés de tous les peuples de Sicile, que le désir de faire leur cour à Scipion ou leurs affaires auprès du préteur Pomponius avaient amenés dans cette ville. De plus, les soldats des légions qui restaient en Sicile s'y étaient rendus pour dire adieu à leurs camarades; et, si la flotte attirait les yeux de cette multitude infinie qui couvrait le port et les parties du rivage d'où elle pouvait être aperçue; cette multitude elle-même n'était pas un spectacle moins brillant pour la flotte.

Dès qu'il fut jour, Scipion parut sur le tillac du vaisseau amiral; et, ayant commandé au héraut de faire faire silence: « Dieux et déesses de la terre et de la mer, « dit-il, je vous prie et vous conjure de donner un heu« reux succès à tous les desseins que j'ai formés et for« merai dans la suite, et de les faire tourner à mon « utilité et à ma gloire, aussi-bien qu'à celle du peuple « romain, des alliés du nom latin, et de tous ceux qui « portent les armes sous les auspices du peuple romain

« et les miens, tant par terre que par mer; de nous « accorder de jour en jour, et de nous continuer sans « cesse de plus en plus votre protection; de nous pro- « curer la victoire et le triomphe sur nos ennemis; de « nous ramener dans notre patrie chargés de leurs dé- « pouilles et pleins de joie et de santé; de nous donner « les moyens de nous venger de nos ennemis publics et « particuliers, et de faire retomber sur la république « des Carthaginois tous les malheurs dont ils avaient « menacé le peuple romain. » Après cette prière on égorgea la victime, dont il jeta, selon la coutume, les entrailles crues dans la mer, et avec le son de la trompette il fit donner le signal du départ.

Étant partis avec un vent favorable, ils perdirent bientôt le rivage de vue. Mais sur le midi il s'éleva un brouillard si épais, qu'à peine les vaisseaux pouvaient-ils éviter de s'entre-choquer : quand ils furent avancés en pleine mer, le vent tomba; et le même brouillard ayant continué pendant toute la nuit suivante, il se dissipa au lever du soleil, et le vent recommença à les pousser avec la même force, en sorte qu'ils aperçurent bientôt la terre. Un moment après, le pilote dit à Scipion qu'ils n'étaient pas à plus de cinq milles [1] de l'Afrique : qu'il apercevait le promontoire de Mercure [2]; et que, s'il lui ordonnait de tourner de ce côté-là, toute la flotte serait bientôt dans le port. Scipion pria aussitôt les dieux que ce fût pour son bonheur et pour celui de la république qu'il eût vu la terre d'Afrique, et il ordonna au pilote d'aller aborder un peu plus bas.

Ils étaient poussés par le même vent; mais il s'éleva

[1] Une lieue et demie.

[2] Le cap Bon, au royaume de Tunis, près de la ville appelée anciennement *Clypea*.

un brouillard semblable à celui de la veille, et à peu près dans le même temps, qui leur déroba la vue de la terre et fit tomber le vent. La nuit survint, qui les mit dans l'impossibilité entière de songer à aborder. Ils jetèrent l'ancre pour empêcher que les vaisseaux ne se heurtassent les uns contre les autres, ou n'allassent donner contre le rivage. Dès que le jour parut, le vent recommença, et, le brouillard s'étant dissipé, on découvrit tous les bords de l'Afrique. Scipion demanda ce que c'était que le promontoire le plus prochain; et sur ce qu'on lui dit qu'il s'appelait LE BEAU : *Ce nom est d'un bon présage*, dit-il, *abordez à cet endroit.* Aussitôt toutes les proues furent tournées de ce côté-là, et les troupes furent mises à terre.

Abord de la flotte en Afrique. Liv. lib. 29, cap. 27.

La terreur se répand dans les campagnes et dans les villes. Liv. lib. 29, cap. 28.

Après le débarquement, les Romains campèrent sur les hauteurs les plus voisines. Déja, à la vue, premièrement de la flotte, puis des soldats qui sortaient en foule de leurs vaisseaux, la terreur et la consternation s'étaient répandues, non-seulement dans les campagnes voisines, mais dans les villes même. Une multitude confuse d'hommes, de femmes et d'enfants qui s'enfuyaient en poussant leurs troupeaux devant eux, avait rempli tous les chemins; de sorte qu'on eût dit que l'Afrique était abandonnée de tous ses habitants. Mais les gens de la campagne apportaient encore dans les villes une terreur plus grande que celle dont ils étaient saisis eux-mêmes. Surtout il se répandit à Carthage une épouvante et une consternation presque aussi grande que si la ville eût été prise d'assaut : car, depuis les consuls Régulus et Manlius, c'est-à-dire depuis plus de cinquante ans, les Carthaginois n'avaient point vu d'armée romaine dans leur pays; toutes les hostilités

s'étaient bornées à quelques descentes qui n'avaient point eu de suites : c'est ce qui rendit alors la frayeur plus grande. En effet, ils n'avaient ni une armée assez forte, ni un général assez experimenté, pour les défendre contre les troupes et le général des Romains. Asdrubal, fils de Gisgon, avait beaucoup de réputation et de mérite : mais on se souvenait encore que ce même Scipion l'avait battu plusieurs fois en Espagne, et l'avait enfin chassé de la province; et ils ne le croyaient pas plus en état de tenir tête à Scipion, que leurs troupes levées à la hâte de résister aux vieilles bandes des ennemis. C'est pourquoi, comme si dans le moment Scipion eût dû venir attaquer Carthage, ils crièrent aux armes, fermèrent leurs portes, disposèrent des soldats armés sur les murs, et placèrent partout des corps-de-garde et des sentinelles, et l'on veilla toute la nuit.

Scipion ravage les terres après avoir défait un détachement de cavalerie carthaginoise. Liv. lib. 29, cap. 28, 29

Le lendemain cinq cents cavaliers qu'on avait envoyés du côté de la mer pour examiner les démarches des Romains et les troubler dans leur débarquement, rencontrèrent les corps de garde des ennemis : car Scipion avait déja envoyé sa flotte du côté d'Utique; et pour lui, s'étant un peu éloigné de la mer, il s'était emparé des hauteurs voisines, et avait placé une partie de sa cavalerie dans des postes avantageux, tandis que le reste était allé piller la campagne. Il se livra donc un combat de cavalerie qui ne fut pas avantageux aux Carthaginois. Il y en eut quelques-uns tués dans le combat même, mais beaucoup davantage dans la fuite, du nombre desquels fut un jeune officier Carthaginois, nommé *Hannon*, qui commandait ce parti. Scipion ne se contenta pas de ravager les campagnes d'alentour; il attaqua et prit une ville du voisinage, assez riche,

dans laquelle, outre un butin considérable dont il chargea aussitôt ses vaisseaux, et qu'il envoya en Sicile, il fit huit mille prisonniers, tant libres qu'esclaves.

Masinissa vient se joindre à Scipion. Liv. lib. 29, cap. 29-33.

Dans le commencement d'une expédition telle qu'était celle des Romains contre l'Afrique, les plus légers secours sont quelquefois d'une grande importance, et font toujours un sensible plaisir. Ce fut donc avec une grande joie que Scipion vit arriver dans son camp Masinissa. Ce prince, encore jeune pour-lors, avait essuyé d'étranges malheurs, s'étant vu dépouillé de son royaume, obligé à fuir de province en province, et près souvent de perdre la vie. Syphax, animé par Asdrubal, s'était déclaré contre lui et lui avait fait une cruelle guerre. Syphax était roi des Masésyliens, Masinissa des Masyliens : ces deux peuples portaient également le nom de Numides. Masinissa vint donc se joindre à Scipion, selon quelques-uns, avec deux mille chevaux; selon d'autres, avec deux cents seulement : l'état fâcheux de ses affaires rend ce dernier sentiment plus vraisemblable.

Les Carthaginois, ayant fait des levées, mirent sur pied un nouveau corps de cavalerie en la place de celui qui avait été défait avec son chef, et en donnèrent le commandement à Hannon, fils d'Amilcar. Ils envoyèrent lettres sur lettres, députés sur députés à Asdrubal et à Syphax pour les presser d'agir. Ils ordonnaient à l'un de venir défendre sa patrie presque assiégée par les ennemis; ils conjuraient l'autre d'accourir au secours de Carthage et de toute l'Afrique. Scipion était alors environ à mille pas de la ville d'Utique, où il était venu camper après avoir reste quelques jours au bord de la mer vis-à-vis de sa flotte.

Action de cavalerie. Hannon est défait par Scipion, et tué. Liv. lib. 29, cap. 34.

Comme Hannon, avec la cavalerie qu'on lui avait donnée, bien loin de pouvoir attaquer les ennemis, n'était pas même en état de les empêcher de piller la campagne, son premier soin fut de faire des levées pour augmenter le nombre de ses cavaliers. Sans rejeter ceux des autres nations, il enrôla le plus qu'il put de Numides, qui étaient les meilleurs hommes de cheval qu'il y eût en Afrique. Il avait rassemblé environ quatre mille chevaux lorsqu'il s'enferma dans la ville de Saléra. Scipion, après avoir bien instruit Masinissa de la manœuvre qu'il devait observer, lui donna ordre d'aller caracoler jusqu'aux portes de cette ville pour attirer les ennemis au combat. Ils ne manquèrent pas de sortir et de fondre sur Masinissa. Peu à peu le combat s'engagea, et fut long-temps douteux. Enfin ce prince, comme s'il se fût senti plus faible, commença à lâcher pied, non par une fuite précipitée, mais en se battant en retraite, et il attira les ennemis jusqu'aux collines qui cachaient la cavalerie romaine. Alors les gens de Scipion, qui étaient frais aussi-bien que leurs chevaux, parurent, et entourèrent Hannon et ses Africains, qui s'étaient bien fatigués à force de combattre Masinissa ou de le poursuivre. Masinissa, de son côté, en faisant volte-face, revint au combat. Hannon, et environ mille cavaliers qui faisaient son avant-garde, ayant été coupés par les Romains, et mis par là hors d'état de se sauver, furent tués sur la place. Tous les autres, effrayés de la perte de leur chef, s'enfuirent à bride abattue. Mais les vainqueurs les poursuivirent pendant près de dix lieues, et en prirent ou tuèrent encore environ deux mille, parmi lesquels il se trouva deux cents

cavaliers carthaginois des plus illustres par leurs richesses et par leur naissance.

Le jour même que ce combat se donna, les vaisseaux qui avaient porté en Sicile le premier butin dont on a parlé revinrent avec de nouvelles provisions.

Scipion ravage l'Afrique. Liv lib. 29, cap. 35.

Scipion fit des présents considérables aux officiers à proportion de leur valeur : mais il traita Masinissa avec plus de distinction qu'aucun autre. Il mit une forte garnison dans Saléra : et étant parti avec le reste de ses troupes, non-seulement il ravagea toutes les campagnes par où il passa, mais il prit même, chemin faisant, un grand nombre de villes ou de bourgs ; et, ayant porté de tous côtés la terreur de ses armes, il revint dans son camp sept jours après en être sorti, traînant après lui une grande multitude d'hommes et d'animaux, et un butin infini de toute espèce, qu'il fit porter dans ses vaisseaux, et il les renvoya en Sicile chargés une seconde fois de riches dépouilles.

Il entreprend le siége d'Utique, et est obligé de l'interrompre.

Le vainqueur, abandonnant le pillage et les autres expéditions de peu de conséquence, tourna toutes ses forces contre la ville d'Utique, dans le dessein, après l'avoir prise, d'en faire une place d'armes qui lui serait très-avantageuse pour l'exécution de ses projets. Il l'attaqua en même temps par terre et par mer, étant abondamment fourni de toutes les machines nécessaires pour un siége. Carthage se donna autant de mouvement pour sauver cette place que si elle avait été elle-même attaquée. Asdrubal, par les levées qu'il fit avec toute la diligence possible, mit sur pied jusqu'à trente mille hommes d'infanterie et trois mille chevaux. Mais, avec des forces si considérables, il n'osa pas approcher des

ennemis que Syphax ne fût venu le joindre. Ce prince arriva enfin avec cinquante mille hommes de pied et dix mille chevaux; aussitôt Asdrubal se mit en marche, et vint camper avec lui assez près d'Utique et des retranchements des Romains. Tout le fruit que tirèrent les Carthaginois d'un armement si considérable fut d'obliger Scipion à interrompre le siége d'Utique, après avoir fait inutilement pendant quarante jours tous les efforts imaginables pour s'en rendre maître. Ainsi, comme l'hiver approchait, il alla camper sur un promontoire qui s'étendait assez avant dans la mer, et se joignait à la terre ferme par une espèce d'isthme assez étroit, enfermant dans les mêmes retranchements l'armée de terre et celle de mer.

Convois envoyés à Scipion. Liv. lib. 29, cap. 36.

Outre les blés que Scipion avait enlevés des campagnes qu'il avait pillées, et ceux qu'on lui avait amenés de Sicile et d'Italie, le propréteur Cn. Octavius lui en apporta encore une grande quantité, qui lui étaient envoyés de Sardaigne par Ti. Claudius, préteur de cette province : de sorte que non-seulement il remplit les greniers qu'il avait déja, mais il fut obligé d'en faire encore bâtir de nouveaux. Comme ses soldats manquaient d'habits, il renvoya le même Octavius en Sardaigne pour en conférer avec le préteur de cette province. Octavius s'acquitta heureusement de cette commission; et en très-peu de temps il rapporta à Scipion douze cents robes (*togas*) et douze mille tuniques.

Le consul Sempronius est battu par Annibal, puis le bat à son tour avec beaucoup d'avantage.

Dans la même campagne où ces choses se passèrent en Afrique, le consul P. Sempronius, qui avait pour province le Brutium, fut attaqué dans sa marche par Annibal. Les deux partis combattirent par pelotons, plutot qu'en bataille rangée. Le consul fut repoussé,

et laissa sur la place douze cents des siens. Il regagna son camp avec assez de désordre. Cependant Annibal n'osa pas l'y attaquer. Ainsi le consul partit de ce lieu la nuit suivante, après avoir fait avertir le proconsul P. Licinius de venir le trouver avec ses légions. Dès que les deux généraux se furent joints, ils vinrent avec les deux armées chercher Annibal pour lui présenter le combat, qu'il accepta sans balancer. Il était encouragé par la victoire qu'il venait de remporter, et Sempronius par l'augmentation de ses forces. Le consul mit ses légions aux premiers rangs, et celles de Licinius au corps de réserve. Il défit et mit en fuite les Carthaginois, leur tua plus de quatre mille hommes, en fit prisonniers près de trois cents, et prit quarante chevaux avec onze drapeaux. Annibal, abattu par cette défaite, mena son armée du côté de Crotone.

Le consul Cornélius contient l'Étrurie dans le devoir.

Pendant ce temps-là le consul M. Cornélius, dans l'autre partie de l'Italie, employait la rigueur des jugements plutôt que la force de ses armes pour contenir ou ramener dans le devoir les Étrusques, qui, aux approches de Magon, s'étaient presque tous laissé emporter à l'amour de la nouveauté et au désir de changer de maîtres.

A Rome, les censeurs M. Livius et C. Claudius firent la revue du sénat. Q. Fabius Maximus fut nommé prince du sénat pour la seconde fois. Ils mirent un nouvel impôt sur le sel, ou plutôt l'augmentèrent : j'en ai parlé ailleurs. Le dénombrement fut achevé plus tard que de coutume, parce que les censeurs envoyèrent dans les provinces pour savoir au juste le nombre des soldats dont chaque armée était composée. Celui de tous les citoyens, en comptant les soldats, se trouva monter à

deux cent quatorze mille hommes. Ce fut C. Claudius Néron qui ferma le lustre, c'est-à-dire qui fit la clôture du dénombrement.

Conduite bizarre et indécente des deux censeurs Livius et Néron.
Liv. lib. 29, cap. 37.
Val. Max. lib. 2, c. 9.

On commença ensuite la revue des chevaliers; et les deux censeurs, par une circonstance qui paraît singulière, étaient de ce nombre. Quand on fut venu à la tribu Pollia, dans laquelle était M. Livius, comme le crieur hésitait à citer le censeur lui-même : *Citez M. Livius*, lui dit Néron; et, soit qu'il conservât contre lui un reste d'inimitié, soit qu'il affectât mal à propos de faire paraître une austère sévérité, il obligea Livius de se défaire de son cheval [1], sous prétexte qu'il avait été condamné par le peuple. M. Livius à son tour, dans la revue de la tribu Narniensis, obligea Néron, qui en était, de vendre son cheval, pour deux raisons : premièrement, pour avoir porté contre lui un faux témoignage; et en second lieu, parce qu'il ne s'était pas réconcilié de bonne foi avec lui. Ainsi tout le peuple romain fut témoin d'un démêlé très-scandaleux entre deux censeurs qui s'acharnaient mutuellement à détruire chacun la réputation de son collègue aux dépens de la sienne propre. Lorsqu'il fut question de sortir de charge, C. Claudius jura, selon la coutume, qu'il n'avait rien fait qui ne fût conforme aux lois; et, étant monté dans le trésor public, il mit son collègue parmi le nombre de ceux à qui il laissait le nom flétrissant de *tributaires*, ÆRARIOS [2]. M. Livius poussa encore plus loin la vengeance; car, étant venu après son collègue au trésor public, excepté la tribu Mécia, qui ne l'avait ni

[1] C'était le dégrader de sa qualité de chevalier.

[2] On appeloit ainsi ceux à qui les censeurs ôtaient tout droit, toute marque de citoyen, excepté l'obligation de payer le tribut.

condamné, ni créé consul et censeur après sa condamnation, il flétrit de la même ignominie tout le reste du peuple romain, c'est-à-dire trente-quatre tribus entières, « en punition, ajouta-t-il, de ce qu'elles l'avaient « condamné injustement, puis l'avaient nommé consul « et censeur ; ne pouvant nier qu'elles n'eussent péché, « ou une fois dans le jugement qu'elles avaient porté « contre lui, ou deux fois dans les assemblées où elles « l'avaient élevé aux charges depuis sa condamnation. « Il dit que Claudius se trouvait compris dans les trente-« quatre tribus ; mais que, s'il y avait eu quelque exem-« ple qu'un citoyen eût été en même temps condamné « deux fois à une même peine, il n'aurait pas manqué « d'imprimer cette note à C. Claudius nommément ».

Le jugement que porte Tite-Live de cette conduite des censeurs est remarquable. Il approuve celle de Livius par rapport au peuple. Le peuple, dit-il, méritait bien d'être noté pour son inconstance, et la leçon qui lui fut donnée à ce sujet convenait parfaitement à la sévérité d'un censeur et à la gravité des magistrats de ce temps-là [1] : mais l'animosité que ces deux censeurs firent paraître l'un contre l'autre était d'un fort mauvais exemple, et partait d'une bizarrerie d'esprit qui déshonorait la sage conduite qu'ils avaient gardée pendant leur consulat, et jetait une sorte de flétrissure sur leurs plus belles actions. Aussi ce travers les rendit-il odieux ; et dès qu'ils furent sortis de charge, C. Bébius, tribun, croyant avoir trouvé occasion de se faire valoir à leurs dépens, les accusa devant le peuple. Mais les sénateurs assoupirent cette affaire, pour ne point ex-

[1] « Pravum certamen notarum inter censores : castigatio inconstantiæ populi censoria, et gravitate temporum illorum digna. » (Liv.)

poser dans la suite la censure au caprice de la multitude.

Cette même année fut portée, par M. Cincius Alimentus, tribun du peuple, une loi qui défendait aux avocats de recevoir des parties ni argent ni présent. Le motif de cette loi était de délivrer le peuple d'une espèce de concussion qu'exerçait sur lui l'ordre des sénateurs, duquel étaient presque tous ceux qui se chargeaient de plaider. Fabius Maximus, alors très-âgé, ne laissa pas de monter à la tribune aux harangues pour appuyer la proposition du tribun. La loi passa, et elle est célèbre dans l'histoire : il est fait mention plus d'une fois de la loi Cincia jusque sous les empereurs.

Loi Cincia. Cic. de Senect. n. 10. Tacit. Ann. l. 11, c. 5. Liv. lib. 34, cap. 3.

Lorsque le temps des élections approcha, on fit revenir à Rome M. Cornélius, qui n'avait point de guerre dans l'Étrurie, plutôt que Sempronius, qui avait Annibal en tête. On créa consuls Cn. Servilius Cépion, et C. Servilius Géminus. On procéda ensuite à l'élection des autres magistrats.

§ II. *Partage des provinces entre les consuls. Éloge de Licinius. Commandement prorogé à Scipion. Les consuls se rendent à leurs départements. Scipion forme un grand dessein, et cependant amuse Syphax par l'espérance d'un accommodement. Scipion exécute son dessein, et brûle les deux camps des ennemis. Consternation générale dans Carthage. Les Carthaginois et Syphax lèvent de nouvelles troupes pour continuer la guerre. On donne un combat : Scipion remporte la victoire. Il soumet toutes les villes qui étaient de la dépendance de Carthage. Consternation des habitants*

*de cette ville. Annibal est rappelé en Afrique. Les Carthaginois attaquent la flotte romaine, et remportent un léger avantage. Masinissa rentre en possession de son royaume. Syphax remet de nouvelles troupes sur pied. Il est vaincu par Lélius et Masinissa, et fait prisonnier. Cirta, capitale des états de Syphax, se rend à Masinissa. Discours de Sophonisbe à Masinissa. Masinissa épouse Sophonisbe. Syphax est amené dans le camp des Romains. Il tâche de se justifier devant Scipion, en accusant Sophonisbe. Reproches de Scipion à Masinissa, pleins de douceur et de ménagements. Masinissa envoie du poison à Sophonisbe. Elle l'avale avec fermeté. Scipion console Masinissa et le comble de louanges. Lélius conduit à Rome Syphax et les prisonniers. Les Carthaginois envoient demander la paix à Scipion. Conditions de paix proposées par Scipion. Lélius arrive à Rome. Joie qu'y cause la nouvelle des victoires remportées en Afrique. Ambassadeurs de Masinissa bien reçus du sénat. Magon est vaincu. Il reçoit ordre de repasser en Afrique. Il meurt en chemin.*

An. R. 549.
Av. J.C. 203.

CN. SERVILIUS CÆPIO.

C. SERVILIUS GÉMINUS.

Partage des provinces entre les consuls.
Liv. lib. 30, cap. 1.

Ces deux consuls entrèrent en charge la seizième année de la seconde guerre punique. Ils tirèrent les provinces au sort, qui fit échoir le Brutium à Cépion, et l'Étrurie à Servilius Géminus. On régla ensuite le département des autres commandants.

P. Licinius, qui avait commandé l'année de son consulat et la suivante, fut rappelé. Tite-Live nous en fait ici un portrait qui le représente comme un homme accompli. Il avait tous les avantages extérieurs de la nature et de la fortune : la naissance, les richesses, la bonne mine, la force du corps. Il était homme éloquent dans tous les genres : également capable de plaider dans le barreau, d'opiner avec dignité dans le sénat, et de haranguer devant le peuple. Comme il était grand-pontife, il avait fait une étude particulière des lois de la religion, et s'y était rendu très-habile. Enfin, à tous les autres talents acquis et naturels qu'il possédait dans un degré aussi éminent qu'aucun autre Romain de son temps, il joignait les qualités militaires, et son consulat lui avait donné occasion de les faire paraître.

Éloge de Licinius.

La durée du commandement était fixée pour tous les autres : on ordonna que P. Scipion conserverait le sien jusqu'à ce que la guerre fût terminée, sans limiter aucun temps; et l'on indiqua des prières publiques pour demander aux dieux leur faveur et leur protection sur l'entreprise que Scipion avait déja heureusement commencée en passant en Afrique. Les forces de terre et de mer avec lesquelles les Romains firent la guerre cette année montaient à vingt légions, et cent soixante gros vaisseaux.

Commandement prorogé à Scipion.

Quand les consuls eurent satisfait à tous les devoirs de religion, ils partirent, aussi-bien que les préteurs, chacun pour leurs départements. Mais tous étaient principalement occupés de l'Afrique, comme si le sort la leur eût donnée pour province, soit qu'ils crussent que le salut et la gloire de la république dépendaient des succès qu'on aurait de ce côté-là, soit qu'ils voulussent

Les consuls se rendent à leurs départements. Liv. lib. 30, cap. 3.

faire plaisir à Scipion, sur qui tous les citoyens avaient alors les yeux tournés. C'est pourquoi on y transporta à l'envi, non-seulement de la Sardaigne, comme je l'ai déja dit, mais encore de la Sicile et de l'Espagne, des vêtements, des blés, des armes, et toutes sortes de provisions.

Scipion, de son côté, agissait en homme supérieur, embrassant tout à la fois, faisant face à tout. Il avait de quoi s'occuper; car, outre le siége d'Utique qu'il continuait, il était obligé de se tenir en garde contre Asdrubal, qui était campé à sa vue; et les Carthaginois avaient mis en mer une flotte bien équipée, dans le dessein de lui couper les vivres.

Scipion forme un grand dessein. Cependant il amuse Syphax par l'espérance d'un accommodement. Polyb. l. 14, p. 677-679. Liv. lib. 30, cap. 3 et 4. Appian. de Bello pun. pag. 10-15.

Au milieu de tant de soins il n'avait pas tout-à-fait renoncé à l'espérance de regagner Syphax, se flattant que peut-être les premiers feux de sa passion pour Sophonisbe, qui l'avait entraîné du côté des Carthaginois, seraient ralentis, sachant d'ailleurs que les Numides ne se faisaient pas un scrupule de violer la foi des traités. Il profita donc du voisinage des armées pour lier une négociation avec ce prince et pour sonder ce qu'il pensait, en lui laissant entrevoir quelque espérance d'accommodement entre les deux peuples; ce qui flatta agréablement l'ambition de Syphax, et l'engagea à faire une suspension d'armes.

Quelques-uns de ceux qu'il avait envoyés vers ce prince lui rapportèrent que les Carthaginois étaient logés dans leur camp sous des huttes faites uniquement de bois et de branchages, sans aucun mélange de terre; et que celles des Numides, de joncs et de feuillages, étaient partie au-dedans et partie hors du fossé et des retranchements. Ce récit fit naître à Scipion une pensée

qu'il roula beaucoup dans son esprit, mais qu'il tint d'abord fort secrète. Jusque-là il avait toujours rejeté les propositions qu'on lui apportait de la part de Syphax, qui étaient qu'il fallait que les Carthaginois sortissent de l'Italie, et les Romains de l'Afrique, toutes choses demeurant au reste dans le même état où elles étaient avant la guerre. Scipion commença alors à se rendre moins difficile, faisant paraître qu'il ne croyait pas que ce qu'on lui proposait fût impossible.

Syphax, charmé de cette nouvelle, ne prit plus garde de si près à ceux qui allaient et venaient. Scipion ne manqua pas de profiter de cette facilité. Il envoyait dans le camp du prince et plus souvent, et plus de monde à la fois : on resta même pendant quelques jours dans le camp les uns des autres sans défiance et sans précaution. Pendant cet intervalle Scipion fit partir avec ses députés quelques personnes intelligentes, et des officiers déguisés en esclaves, pour observer les entrées et les issues des deux camps, et s'informer de la manière dont on y faisait la garde le jour et la nuit. Il y avait deux camps : celui d'Asdrubal, où l'on comptait trente mille hommes de pied, et trois mille chevaux; et celui des Numides, où il y avait dix mille chevaux et cinquante mille hommes d'infanterie. Ils n'étaient éloignés l'un de l'autre que de dix stades (une demi-lieue). On voit par là quel intérêt avait Scipion de trouver un moyen d'éviter le combat contre des ennemis si supérieurs en nombre.

La manière dont l'affaire se traitait dans les entrevues donnait de jour en jour plus d'espérance à Syphax, et par lui aux Carthaginois, avec qui il agissait de concert, que la paix pourrait enfin se conclure. Quand

Scipion eut pris toutes les mesures nécessaires pour faire réussir son dessein, ses députés déclarèrent à Syphax que Scipion leur avait défendu de revenir sans lui rapporter une réponse positive, trouvant que l'affaire traînait trop en longueur. Cette apparence d'empressement fit croire au prince que les Romains souhaitaient la paix avec ardeur, et le porta à ajouter au projet d'accommodement quelques nouvelles conditions plus dures que les premières. Elles fournirent à Scipion un prétexte plausible de rompre la trève. Il dit donc au courrier qui les lui apporta de la part du roi qu'il en délibérerait avec le conseil de guerre : et dès le lendemain il répondit « que, quelque désir qu'il eût de faire « réussir la négociation, les conditions proposées par « le roi n'avaient pas paru supportables ; qu'il allât donc « déclarer à son maître que l'unique moyen qui lui res- « tait de vivre en paix avec les Romains était de renoncer « à l'alliance des Carthaginois ». Aussitôt il rompit la trève, afin de pouvoir exécuter son projet sans qu'on pût l'accuser de mauvaise foi.

Pendant les conférences, Scipion, ayant mis sa flotte en mer, y avait embarqué ses machines de guerre. Il avait en même temps envoyé deux mille hommes pour s'emparer d'une éminence qui commandait la ville d'Utique, et qu'il avait déja occupée. Ces mouvements avaient deux motifs : le premier, de détourner l'attention des ennemis du véritable dessein qu'il avait ; le second, d'empêcher que les habitants d'Utique, pendant qu'il agirait contre Syphax et Asdrubal, ne fissent quelque sortie sur son camp, où il laissait peu de monde. Il vint à bout de tromper non-seulement les ennemis, mais ses troupes mêmes, qui jusque-là, sur les prépa-

ratifs qu'il faisait, avaient cru qu'il songeait uniquement à surprendre Utique.

Scipion exécute son dessein, et brûle les deux camps des ennemis. Polyb. l. 14, p. 679-682. Liv. lib. 30, cap. 5-7. Appian. de Bello pun. pag. 10-12.

Après avoir pris des mesures si justes, Scipion tint conseil; et ayant ordonné à ceux qu'il avait employés pour reconnaître l'état du camp des ennemis de rendre compte de ce qu'ils y avaient remarqué, et prié Masinissa, qui en avait une connaissance particulière, de dire ce qu'il pensait, il déclara enfin lui-même l'entreprise qu'il voulait exécuter la nuit suivante, qui était de brûler les deux camps des ennemis. Il ordonna aux tribuns de faire sortir les légions du camp au premier signal qu'on leur donnerait après que l'on serait sorti du conseil. Les troupes prirent de la nourriture, et partirent, selon l'ordre qu'elles en avaient reçu, immédiatement après le coucher du soleil. Quelque temps après elles se mirent en ordre de bataille, et, marchant au petit pas, elles arrivèrent sur le minuit au camp des ennemis, distant du leur d'environ deux lieues : là Scipion, donnant une partie de ses troupes à Lélius, le chargea d'aller, accompagné de Masinissa et de ses Numides, attaquer le camp de Syphax et d'y mettre le feu. Et en même temps, prenant Lélius et Masinissa à part, il les conjura de remédier par un redoublement de vigilance et d'attention au trouble que la nuit pouvait apporter dans l'exécution d'une telle entreprise : que, pour lui, il attaquerait Asdrubal et les Carthaginois; mais qu'il ne commencerait que quand il aurait vu le feu au camp de Syphax.

Il n'attendit pas long-temps : car, dès que la flamme eut pris aux premières cabanes, elle se communiqua de proche en proche avec tant de promptitude, qu'en très-peu de temps toutes les parties du camp furent embra-

sées. On peut juger de la consternation que jeta parmi les ennemis un incendie nocturne, si promptement et si universellement répandu. Mais les barbares, qui l'attribuaient au hasard, sans penser en aucune façon aux Romains, étant accourus sans armes et presque nus pour l'éteindre, tombèrent entre les mains des ennemis bien armés, surtout des Numides, que Masinissa, par la connaissance qu'il avait des lieux, avait disposés dans tous les endroits par où l'on pouvait échapper. Le feu en étouffa plusieurs à moitié endormis dans leurs lits; plusieurs, se pressant les uns sur les autres, furent écrasés dans les portes mêmes, trop étroites pour recevoir tous ceux qui s'y précipitaient pour se sauver.

L'éclat que jetait un si grand embrasement frappa d'abord les sentinelles des Carthaginois : ensuite d'autres, que le bruit et le fracas avaient réveillés, s'en étant aussi aperçus, tombèrent dans la même erreur que les troupes du roi. Ils crurent que ce feu n'était qu'un accident fortuit. Les cris que poussaient les soldats blessés et égorgés par les Romains, pouvant être attribués à l'effroi que leur causait un incendie nocturne, les empêchaient d'en deviner la véritable cause. Ainsi, tous s'empressant de courir au secours des Numides, sans porter avec eux autre chose que ce qui pouvait servir à éteindre le feu, parce qu'ils ne croyaient pas avoir rien à craindre de la part des ennemis, ils tombaient entre leurs mains sans armes et sans défense. Tous furent tués, non-seulement par un effet de la haine ordinaire aux ennemis, mais encore plus parce qu'on ne voulait pas qu'il en restât un seul qui pût porter aux autres la nouvelle de ce qui se passait. Scipion

ensuite alla attaquer les portes du camp d'Asdrubal, qui étaient toutes abandonnées, comme il est naturel dans un pareil tumulte. Aussitôt il fit mettre le feu aux premières tentes : la flamme parut d'abord en plusieurs endroits séparés ; puis, venant à se réunir, elle embrasa le camp tout entier, et dévora en un moment tout ce qui était combustible. Les hommes et les animaux à demi brûlés gagnaient les portes pour se sauver : mais elles furent bientôt fermées par la foule même de ceux qui, s'y jetant en confusion, tombaient tous ensemble, et demeuraient entassés les uns sur les autres. Ceux que la flamme avait épargnés périrent par le fer. Presqu'en une seule heure les deux camps de Syphax et d'Asdrubal furent détruits. Cependant les deux chefs échappèrent avec environ deux mille hommes de pied et cinq cents chevaux, la plupart sans armes, blessés ou endommagés par les flammes, reste déplorable de deux armées si nombreuses. Le fer ou le feu firent périr environ quarante mille hommes et huit éléphants. Plus de cinq mille hommes restèrent prisonniers, parmi lesquels il y avait un grand nombre de Carthaginois des plus qualifiés et onze sénateurs : on prit aussi cent soixante et quatorze drapeaux, plus de deux mille sept cents chevaux numides, six éléphants, et une quantité prodigieuse d'armes que le général brûla pour en faire un sacrifice à Vulcain, qui, selon les idées païennes, venait de lui rendre un si bon service.

Asdrubal, fort mal accompagné, s'était sauvé dans la ville la plus prochaine ; et tous ceux qui avaient évité la mort s'y réfugièrent en suivant leur général à la piste. Mais bientôt après il en sortit, craignant que les habitants ne le livrassent à Scipion. Il ne se trompait pas :

les Romains ne se présentèrent pas plus tôt devant les portes de cette ville qu'elles leur furent ouvertes. Comme les Africains qui l'habitaient s'étaient rendus volontairement, on ne leur fit aucun mal. Scipion prit de suite deux autres villes, dont il accorda le butin aux soldats, avec tout ce que l'on avait pu sauver de l'incendie des deux camps. Syphax alla camper à huit lieues de là, dans un lieu bien fortifié : et Asdrubal se rendit à Carthage pour rassurer les citoyens, et empêcher qu'ils ne prissent quelque parti faible et timide.

Tout ce qu'on a jamais vu, dit Polybe, d'événements surprenants n'approche pas de celui-ci, et nous ne connaissons rien qui puisse nous en former l'image. Aussi, ajoute-t-il, c'est le plus beau et le plus hardi de tous les exploits de Scipion, quoique sa vie n'ait été qu'une suite d'un grand nombre d'actions éclatantes. En effet, rien ne manque ici de ce qui est propre à faire réussir d'importants projets : une sagacité et une attention merveilleuse à profiter des plus légères ouvertures que le hasard présente ; une vive et active prévoyance, qui prépare sans trouble et sans empressement toutes les mesures nécessaires ; une exactitude scrupuleuse, qui descend dans les moindres détails ; mais surtout un secret impénétrable, qui est l'ame des grandes entreprises.

**Consternation générale dans Carthage.** Polyb. l. 14, pag. 682. Liv. lib. 30, cap. 37.

La première nouvelle de la ruine des deux armées jeta dans les esprits des Carthaginois tant de terreur et de consternation, qu'ils ne doutèrent point que Scipion n'abandonnât sur-le-champ le siége d'Utique pour venir attaquer Carthage. C'est pourquoi les suffètes, qui étaient à Carthage ce que les consuls étaient à Rome, assemblèrent le sénat, qui se trouva partagé entre trois avis

différents : les uns voulaient que l'on envoyât des ambassadeurs à Scipion pour traiter avec lui de la paix; les autres, que l'on rappelât Annibal pour défendre sa patrie contre des ennemis qui la menaçaient d'une ruine prochaine; d'autres enfin, imitant dans l'adversité la constance des Romains, soutenaient qu'il fallait mettre sur pied de nouvelles troupes, et prier Syphax de demeurer constamment attaché à ses alliés, et de ne point se décourager pour une première défaite. Ce sentiment, soutenu de la présence d'Asdrubal et du crédit de la faction barcine opposée à la paix, prévalut sur les deux autres.

Les Carthaginois et Syphax lèvent de nouvelles troupes pour continuer la guerre.
Polyb. l. 14, pag. 682.
Liv. lib. 30, cap. 37.

On commença donc à faire des levées dans la ville et dans les campagnes; et l'on envoya des ambassadeurs à Syphax, qui, de son côté, se préparait à recommencer la guerre de toutes ses forces : car sa femme ne s'était pas contentée d'employer comme auparavant les caresses, déja assez puissantes sur l'esprit d'un mari aussi passionné que Syphax; mais elle y avait ajouté les prières les plus tendres et les plus pressantes, le conjurant, toute baignée de larmes, de ne point abandonner son père et sa patrie, et de ne point souffrir que Carthage fût dévorée par les mêmes flammes qui avaient consumé les deux camps. Les ambassadeurs ajoutaient, pour l'encourager, qu'ils avaient rencontré dans leur chemin quatre mille Celtibériens, tous jeunes et braves, que les officiers de Carthage avaient enrôlés en Espagne, et qu'Asdrubal viendrait bientôt le joindre avec des troupes considérables. Syphax, après avoir fait aux ambassadeurs une réponse très-obligeante et très-favorable, leur montra une grande multitude de Numides qu'il avait levés dans la campagne, et à qui il avait

donné depuis peu de jours des chevaux et des armes; et il les assura « que son dessein était de mettre sur pied « toute la jeunesse de son royaume : qu'il savait bien « que c'était par une surprise et non dans un combat « qu'ils avaient fait la dernière perte; et qu'il fallait « avoir été vaincu par la force des armes pour s'avouer « inférieur à son ennemi dans la guerre ». Il congédia les ambassadeurs de Carthage avec cette réponse; et, peu de jours après, Asdrubal et Syphax joignirent tout de nouveau leurs forces, qui montaient environ à trente mille combattants.

On donne un combat. Scipion remporte la victoire. Polyb. l. 14, p. 683-685. Liv. lib. 30, cap. 8.

Scipion, regardant Syphax et les Carthaginois comme des ennemis hors de combat, ne songeait plus qu'à presser le siége d'Utique; et déja il faisait approcher ses machines des murailles de cette ville, lorsqu'il apprit que les ennemis s'étaient remis en campagne avec de nouvelles armées. Il fut donc obligé d'interrompre ses attaques; et laissant, pour conserver au moins les apparences d'un siége, la partie la moins considérable de l'armée dans ses lignes et sur ses vaisseaux, il partit lui-même avec l'élite et le plus grand nombre de ses troupes pour aller chercher les ennemis. Il se posta d'abord sur une éminence éloignée de quatre milles du camp de Syphax. Le lendemain il descendit avec sa cavalerie dans une large plaine qui est au-dessous de cette hauteur, et passa tout le jour à harceler les ennemis, et à les défier, en poussant les escarmouches jusqu'aux portes de leur camp. Pendant les deux jours suivants, les armées firent réciproquement des courses l'une sur l'autre, et se livrèrent de légers combats, dans lesquels il ne se passa rien de mémorable.

Le quatrième jour, les deux partis se rangèrent véri-

tablement en bataille. Scipion, selon l'usage des Romains, plaça les princes à la seconde ligne, derrière les hastaires, qui formaient l'avant-garde, et les triaires au corps de réserve. Il mit la cavalerie italienne à l'aile droite, Masinissa et les Numides à la gauche. Syphax et Asdrubal opposèrent leurs Numides à la cavalerie italienne, et les Carthaginois à Masinissa. Les Celtibériens étaient au corps de bataille, et devaient combattre contre les légions romaines rangées vis-à-vis d'eux. Ce fut en cet ordre qu'ils en vinrent aux mains. Dès la première charge, les deux ailes des ennemis plièrent: les Numides de Syphax, qui n'étaient la plupart que des paysans, ne purent résister à la cavalerie romaine; ni les Carthaginois, qui n'étaient non plus que de nouvelles milices, à Masinissa, qui joignait à sa valeur et à son expérience la fierté que donne une victoire toute récente. Les Celtibériens, quoique abandonnés et à découvert par la fuite des deux ailes, restèrent cependant dans leur poste, parce que, ne connaissant pas le pays, ils ne pouvaient espérer de trouver leur salut dans la fuite; et la perfidie qui leur avait fait prendre les armes contre les Romains, bienfaiteurs de leur nation, leur ôtait toute espérance d'en obtenir quartier. Cependant les ailes étant rompues, ils furent bientôt enveloppés par les princes et les triaires. On en fit un carnage horrible, dont fort peu échappèrent. Les Celtibériens ne laissèrent pas d'être fort utiles aux Carthaginois; car non-seulement ils se battirent avec courage, mais ils favorisèrent encore beaucoup leur retraite. Si les Romains ne les eussent pas eus en tête, et qu'ils se fussent mis d'abord à la poursuite des fuyards, il ne s'en serait sauvé qu'un très-petit nombre. Leur longue

résistance donna moyen à Syphax de se retirer chez lui avec sa cavalerie, et à Asdrubal de regagner Carthage avec ce qui s'était sauvé de la bataille.

Scipion soumet toutes les villes qui étaient de la dépendance de Carthage. Polyb. l. 14, pag. 685. Liv. lib. 30, cap. 9.

Le lendemain Scipion envoya à la poursuite des vaincus Lélius et Masinissa, avec toute la cavalerie romaine et numide, et un détachement d'infanterie. Pour lui, avec le gros de l'armée, il réduisit sous la puissance des Romains toutes les villes voisines qui étaient de la dépendance des Carthaginois, employant la crainte et la force contre celles qui refusaient de se rendre volontairement. Tout le pays, fatigué de la longueur de la guerre et des impôts qu'il avait fallu payer pour la soutenir, était depuis long-temps préparé à un soulèvement général.

Consternation de Carthage.

A Carthage, quoique l'incendie des deux camps eût beaucoup ébranlé les esprits, la confusion devint bien plus grande par la perte de la bataille. Ce second coup les consterna, et leur fit perdre toute espérance : ils ne doutèrent point que pour cette fois Scipion, après avoir soumis le pays d'alentour, ne tournât ses armes contre la capitale même. Cependant il se trouva de sages et généreux sénateurs qui s'appliquèrent, dans un désastre si accablant, à relever le courage de leurs concitoyens et à leur faire prendre un parti vigoureux. Ils étaient d'avis qu'on allât par mer attaquer les Romains qui étaient devant Utique; qu'on tâchât de leur faire lever le siége, et qu'on leur présentât un combat naval pendant qu'ils ne s'attendaient à rien moins, et qu'ils n'avaient rien de prêt pour soutenir une pareille attaque. D'autres ajoutaient qu'il fallait, sans perdre de temps, envoyer des députés à Annibal en Italie, pour le rappeler en Afrique, parce que le succès que l'on

pouvait avoir contre la flotte ennemie, soulagerait à la vérité la ville d'Utique, mais ne délivrerait pas de crainte celle de Carthage, qui ne pouvait être défendue que par Annibal et son armée. D'autres enfin représentaient que ce qu'il y avait de plus pressant était de fortifier Carthage, de la mettre hors d'insulte, et de se tenir prêts à en soutenir le siége. Ces trois avis furent réunis, et mis sur-le-champ à exécution. Dès le lendemain la flotte se mit en mer; les députés partirent pour l'Italie, et l'on travailla aux fortifications de la ville avec une ardeur incroyable.

Annibal est rappelé en Afrique.

Scipion, n'ayant point trouvé de résistance en quelque lieu qu'il se présentât avec son armée victorieuse, avait fait un butin considérable. Il jugea à propos de le faire porter dans son premier camp devant Utique, d'aller avec ses troupes attaquer Tunis, et de camper à la vue de la ville même de Carthage, dans la pensée que son approche y jetterait l'épouvante. Les Carthaginois, ayant mis en peu de jours sur leurs vaisseaux l'équipage et les vivres nécessaires, se disposaient à mettre à la voile pour exécuter leur projet, lorsque Scipion arriva à Tunis. Ceux qui gardaient cette place, dans la crainte d'être attaqués et forcés, se retirèrent. Tunis était environ à cinq ou six lieues [1] de Carthage.

Les Carthaginois attaquent la flotte romaine. Liv. lib. 30, cap. 10. Appian. de Bello pun. pag. 13. Polyb. l. 14, pag. 686.

Les Romains travaillaient déja à se retrancher en cet endroit, lorsqu'ils aperçurent la flotte des ennemis qui voguait de Carthage à Utique. C'est pourquoi Scipion leur ordonna aussitôt d'abandonner leur ouvrage, et de se mettre en marche, craignant que les vaisseaux qu'il avait laissés au siége d'Utique ne fussent surpris et mis

[1] A six-vingts stades, selon Polybe, ou, ce qui revient au même, à quinze milles, selon Tite-Live.

en désordre par ceux des Carthaginois, auxquels ils n'étaient pas en état de résister, parce que ceux-ci étaient agiles et munis de tout ce qui est nécessaire pour bien manœuvrer dans un combat; au lieu que ceux des Romains, chargés de tout l'attirail d'un siége, n'étaient point du tout propres à livrer une bataille. Il ne se régla point ici sur l'usage que l'on a coutume de suivre dans ces sortes de combats. Ayant placé à l'arrière-garde et près de la terre les vaisseaux de guerre, qui sont destinés ordinairement à défendre les autres, il opposa aux ennemis du côté de la mer, en forme de murailles, tous ses vaisseaux de charge, dont il avait fait quatre rangs. Et pour empêcher que dans le tumulte du combat ils ne se déplaçassent, il les attacha tous ensemble, en traversant les mâts et les antennes d'un bâtiment dans un autre, et liant le tout avec de gros câbles, ce qui formait un corps dont les parties étaient inséparables. Ensuite il les couvrit de planches, afin que les soldats pussent passer de l'un à l'autre; et, sous ces espèces de ponts formés par les planches, il laissa des intervalles, par où les esquifs devaient passer entre les barques pour aller reconnaître les ennemis et se retirer en sûreté. Tout ceci ayant été exécuté à la hâte, il mit sur les vaisseaux de charge environ mille hommes choisis, et y fit porter toutes sortes de traits, surtout de ceux qui se lancent de loin, en assez grande quantité pour n'en point manquer, quelque long que fût le combat. Avec ces préparatifs et dans cet ordre, ils attendaient l'arrivée de l'ennemi dans l'intention de le bien recevoir.

Si les Carthaginois n'avaient point perdu de temps, ils auraient surpris les Romains dans le trouble et dans

l'embarras, et les auraient accablés dès la première attaque. Mais, étant encore effrayés des pertes qu'ils avaient faites sur terre, et ne se fiant pas trop à la mer, quoiqu'ils y fussent de beaucoup les plus forts, ils employèrent un jour entier à naviguer avec beaucoup de lenteur, et n'abordèrent qu'après le coucher du soleil au port que les Africains nommaient *Ruscinon*. Le lendemain, quand le soleil fut levé, ils mirent leurs vaisseaux en état dans la haute mer, comme pour donner une bataille dans les formes, et supposant que les Romains viendraient les attaquer. Ils demeurèrent assez long-temps dans cette situation; mais, voyant que les Romains ne faisaient aucun mouvement, ils vinrent fondre enfin sur leurs vaisseaux de charge. Cette action n'avait point l'air d'un combat naval; elle ressemblait plutôt à une attaque livrée par des vaisseaux à une muraille. Comme les vaisseaux de charge des Romains surpassaient de beaucoup en hauteur les galères ennemies, les traits des Carthaginois, jetés de bas en haut, devenaient la plupart inutiles; au lieu que ceux des Romains, lancés de haut en bas, avaient toute leur force. Les Carthaginois, après avoir essuyé long-temps cette grêle de traits qui les incommodait beaucoup, commencèrent enfin à jeter de dessus leurs vaisseaux dans les barques de charge des crochets de fer (qu'ils appelaient *harpagons*); et comme les Romains ne pouvaient les couper, non plus que les chaines auxquelles ils étaient suspendus, la galère à proue qui avait accroché un vaisseau de charge l'entraînait en se retirant en arrière, et avec lui toute la ligne dont il faisait partie, jusqu'à ce que les cordages qui le liaient avec les autres vinssent à se rompre par la violence dont il

Les Carthaginois remportent un léger avantage.

était emporté. Cette rude secousse mit en pièces les planches dont les ponts étaient faits, en sorte que les soldats romains eurent à peine le temps de passer sur le second rang des barques. Six de ces bâtiments de charge, ayant été traînés par la poupe à Carthage, y causèrent beaucoup plus de réjouissance que le succès ne le méritait en lui-même [1]. Mais après tant de sanglantes défaites reçues coup sur coup, après tant de larmes répandues sur les malheurs publics, le plus léger avantage était l'occasion d'une joie infinie, surtout parce qu'il arrivait contre toute espérance. D'ailleurs, c'était une consolation pour eux, et une idée qui les flattait, de penser que la flotte romaine aurait été entièrement détruite, si leurs capitaines avaient fait plus de diligence, et que Scipion ne fût pas venu à propos pour la secourir.

Masinissa rentre en possession de son royaume. Liv. lib. 30, cap. 11. Appian. pag. 13, 14. Syphax remet de nouvelles troupes sur pied.

Pendant le même temps, Lélius et Masinissa arrivèrent en Numidie après quinze jours de marche. Les Masyliens, sujets de Masinissa, se rendirent aussitôt avec beaucoup de joie et d'empressement auprès de leur roi, dont ils souhaitaient depuis long-temps le retour et le rétablissement. Quoique Syphax, dont on avait chassé de tout le pays les lieutenants et les garnisons, se tînt enfermé dans les bornes de son ancien royaume, son dessein n'était pas d'y demeurer long-temps. Sa femme, qu'il aimait éperdument, et Asdrubal, son beau-père, le sollicitaient sans relâche à continuer la guerre; et les forces d'un état aussi puissant que le sien, qui abondait en hommes et en chevaux, auraient

[1] « Major quàm pro re lætitia, sed eò gratior, quòd inter assiduas clades ac lacrymas unum quantumcumque ex insperato gaudium affulserat. » ( Liv. )

pu donner du courage à un prince encore moins féroce et moins présomptueux que lui. Ayant donc ramassé tout ce qu'il avait de gens capables de servir, il leur distribua des chevaux et des armes, et rangea la cavalerie par escadrons, et l'infanterie par cohortes, comme il l'avait autrefois appris des centurions romains que les Scipions lui avaient envoyés d'Espagne. A la tête d'une armée aussi nombreuse que celle qu'il avait eue quelque temps auparavant, mais au reste composée de soldats enrôlés tout récemment et sans aucune connaissance de la discipline militaire, il se crut en état d'aller chercher les Romains.

Il est vaincu par Lélius et Masinissa, et fait prisonnier.

Dès que Syphax se fut campé à la vue de l'ennemi, il y eut de fréquentes escarmouches qui engagèrent bientôt un combat de cavalerie dans les formes. Tant qu'elle agit seule, les Romains eurent de la peine à résister aux Masésyliens, que Syphax envoyait par gros détachements. Mais, dès que les gens de pied, en passant par les intervalles que les escadrons laissaient entre eux, eurent rassuré les cavaliers, les barbares demeurèrent étonnés de se voir sur les bras un ennemi auquel ils ne s'attendaient pas : bientôt après ils s'arrêtèrent, étant peu faits à ce genre de combat extraordinaire pour eux; et ils plièrent enfin tout-à-fait, la cavalerie romaine prenant sur eux, par le secours de ses fantassins, une supériorité qu'elle n'avait pas par elle-même. Déja les légions approchaient. Les Masésyliens, loin d'être en état de leur résister, n'en purent pas même soutenir la vue, tant ils furent abattus, ou par le souvenir de leurs défaites passées, ou par la crainte du danger présent. Là, pendant que Syphax se jette à travers les escadrons romains pour voir si la

honte de l'abandonner seul au pouvoir des ennemis pourrait arrêter la fuite des siens, il tomba de son cheval, qui avait reçu une grande blessure, et, ayant été fait prisonnier, fut mené à Lélius : spectacle bien doux pour Masinissa, détrôné autrefois par ce prince! La plus grande partie des vaincus se réfugia à Cirta, capitale du royaume de Syphax. Le carnage fut moins grand dans ce combat, où la cavalerie seule avait donné. Il y eut environ cinq mille des ennemis tués sur la place, et plus de deux mille faits prisonniers à l'attaque du camp, où les vaincus s'étaient jetés en foule après avoir perdu leur roi.

Masinissa sut bien profiter de la victoire. Il représenta à Lélius « que, s'il ne considérait que ce qui lui « serait le plus agréable, rien ne pouvait lui être plus « doux que d'aller se faire reconnaître dans son royaume, « où il venait d'être rétabli. Mais il ajoutait que, dans « la bonne fortune comme dans la mauvaise, on ne de- « vait jamais perdre un moment : que si Lélius lui per- « mettait de prendre les devants avec la cavalerie, il « marcherait droit à Cirta, et qu'infailliblement il s'en « rendrait maître en montrant aux habitants effrayés « leur roi prisonnier ; que Lélius le pouvait suivre à « petites journées avec l'infanterie ».

Cirta, capitale des états de Syphax, se rend à Masinissa. Liv. lib. 30, cap. 12. Appian. pag. 14, 15.

Ce plan fut suivi. Masinissa se rendit devant Cirta, et aussitôt il demanda une entrevue aux principaux de cette ville. Comme ils ignoraient le malheur de Syphax, ni le récit de ce qui s'était passé dans la bataille, ni les promesses de Masinissa, ni ses menaces, ne purent rien gagner sur eux qu'il ne leur eût montré leur roi prisonnier et chargé de chaînes. A un si triste spectacle, ce ne fut qu'un cri de douleur et de gémissement, qui

passa bientôt dans toute la ville. Les uns, par crainte, abandonnèrent les murailles; les autres, pour gagner les bonnes graces du vainqueur, ouvrirent les portes de la ville et se rendirent à lui. Masinissa, ayant mis des corps de garde aux portes et autour des murailles pour empêcher que personne ne s'enfuît, courut au palais du roi afin de s'en rendre maître.

Discours de Sophonisbe à Masinissa.

Sophonisbe, femme de Syphax, et fille d'Asdrubal, vint le recevoir dans le vestibule, et, l'ayant reconnu au milieu de la foule dont il était accompagné à l'éclat de ses armes et de ses habits, elle se jeta à ses pieds, et, après qu'il l'eut relevée, elle lui parla de la sorte : « Les « dieux, votre courage et votre fortune vous ont rendu « maître de mon sort; mais, s'il est permis à une cap- « tive d'adresser une prière timide à celui qui est l'ar- « bitre de sa vie et de sa mort, si vous daignez souffrir « que j'embrasse vos genoux et cette main victorieuse, « je vous conjure par la majesté royale dont nous par- « tagions il n'y a qu'un moment avec vous le sacré ca- « ractère, par le nom de Numide qui vous est commun « avec Syphax, par les dieux de ce palais, que je prie « de regarder votre arrivée d'un œil plus favorable qu'ils « n'ont vu son triste départ, je vous conjure de m'ac- « corder cette seule grace, de décider par vous-même « du sort de votre prisonnière, et de ne point souffrir « que je tombe sous la superbe et cruelle domination « d'aucun Romain. Quand je n'aurais été que la femme « de Syphax, c'en serait assez pour me faire préférer la « foi d'un prince numide, et né dans l'Afrique comme « moi, à celle d'un étranger. Mais vous sentez ce qu'une « Carthaginoise, ce que la fille d'Asdrubal doit crain- « dre de la part des Romains. Si vous ne pouvez me

« soustraire à leur puissance que par la mort, je vous « la demande comme la plus grande grace que vous « puissiez m'accorder. »

Masinissa épouse Sophonisbe.

Sophonisbe était à la fleur de son âge, et d'une rare beauté. Ses prières, qui ressemblaient plutôt à des caresses, réveillèrent aisément dans le cœur de Masinissa un feu mal éteint. Il ne put la voir, sans être attendri, tantôt embrasser ses genoux, tantôt lui baiser la main; et ce prince victorieux, vaincu à son tour par les charmes de sa prisonnière, lui promit, sans balancer, ce qu'elle lui demandait, et s'engagea à ne la point livrer au pouvoir des Romains. Il commença par promettre. La réflexion vint après. Plus il examina la promesse qu'il venait de faire, plus il trouva de difficulté à l'accomplir. Dans cet embarras, il suivit aveuglément le conseil imprudent et téméraire que lui suggéra sa passion. Il prend le parti de l'épouser le jour même, afin que ni Lélius qui devait arriver dans peu, ni Scipion lui-même, ne prétendissent plus avoir droit de traiter comme leur prisonnière une princesse devenue femme de Masinissa.

Dès que la cérémonie fut achevée et le mariage consommé, Lélius arriva; et, loin d'approuver ce qui s'était passé, il fut sur le point de faire enlever Sophonisbe du lit nuptial pour l'envoyer à Scipion avec Syphax et les autres prisonniers. Mais il se laissa vaincre aux prières de Masinissa, et voulut bien remettre la chose au jugement du général. Il se contenta donc d'envoyer au camp Syphax et les autres prisonniers, et il partit avec Masinissa pour achever la conquête de la Numidie.

Syphax est amené dans le camp des

Dès qu'on eut appris dans le camp des Romains qu'on y amenait Syphax, tous les soldats en sortirent avec

le même empressement qu'ils auraient eu pour aller voir la pompe d'un triomphe. Ce malheureux prince marchait le premier chargé de chaînes, et était suivi d'une troupe de Numides les plus qualifiés. Les Romains, pour relever leur victoire, exagérant à l'envi la grandeur et la puissance de Syphax et de sa nation, se disaient les uns aux autres « que c'était là ce roi pour « qui les Romains et les Carthaginois, les deux plus « puissants peuples de la terre, avaient eu tant de con- « sidération et de déférence; que Scipion, leur général, « n'avait pas fait difficulté, en abandonnant sa province « et son armée, de passer en Afrique avec deux galères « pour lui venir demander son amitié; et qu'Asdrubal, « général des Carthaginois, ne s'était pas contenté de le « venir trouver en personne dans son palais, mais lui « avait donné sa fille en mariage : que ce qui montrait « encore plus jusqu'où avaient été son pouvoir et ses « forces, c'est qu'après avoir chassé Masinissa de son « royaume, il l'avait réduit à la triste nécessité de se « cacher dans les forêts, et à ne pouvoir mettre sa vie « en sûreté qu'en répandant le bruit de sa mort ».

Romains. Liv. lib. 30, cap. 13.

Syphax, arrivé dans le camp, fut conduit à la tente de Scipion. Le souvenir de l'ancienne grandeur de ce prince, comparée avec le triste état où il le voyait; les droits sacrés de l'hospitalité; l'amitié particulière et l'alliance publique qu'ils avaient contractée ensemble, touchèrent vivement ce général, et il lui fit ôter ses chaînes. Ces mêmes motifs donnèrent de la confiance et du courage à Syphax lorsqu'il fut question de répondre au vainqueur : car Scipion lui ayant demandé à quoi il avait pensé lorsque non-seulement il avait renoncé à l'alliance des Romains, mais leur avait même déclaré

Il tâche de se justifier devant Scipion en accusant Sophonisbe.

la guerre, il rejeta d'abord uniquement sur Sophonisbe la cause de sa rupture avec les Romains, reconnaissant « que la première source de son malheur [1] était d'avoir « reçu dans sa maison et dans son lit une femme car- « thaginoise : que les mêmes flambeaux qui avaient al- « lumé ces noces fatales avaient embrasé son palais : « que c'était cette peste et cette furie qui, par ses char- « mes empoisonnés, lui avait ôté l'usage de sa raison ; et « qu'elle n'avait point cessé de le tourmenter qu'elle ne « lui eût mis elle-même entre les mains des armes cri- « minelles contre son ami et son hôte. Il ajouta qu'au « milieu de tant de maux il lui restait néanmoins une « consolation, puisqu'il voyait passer dans la maison « de son plus cruel ennemi la même furie qui avait « causé sa ruine : que Masinissa n'était ni plus sage ni « plus constant que lui ; que la jeunesse le rendait même « plus téméraire ; qu'au moins avait-il fait paraître dans « son mariage précipité plus de folie et de passion qu'on « n'en pouvait reprocher à Syphax ».

Ce discours, dicté encore plus par la jalousie que par la haine, fit naître de grandes inquiétudes dans l'esprit de Scipion. La précipitation avec laquelle Masinissa avait brusqué son mariage sans attendre et consulter Lélius, en faisant passer en un moment Sophonisbe de la qualité de prisonnière à celle d'épouse, justifiait les reproches de Syphax. Une conduite si peu mesurée choquait d'autant plus Scipion, que lui-même avait toujours été insensible à la beauté des prisonnières qu'il

[1] « Tum se insanisse.... quum carthaginiensem matronam domum acceperit. Illis nuptialibus facibus regiam conflagrâsse suam : illam furiam pestemque omnibus delinimentis animum suum avertisse atque alienâsse, nec conquièsse donec ipsa manibus suis nefaria sibi arma adversùs hospitem atque amicum induerit. » (Liv.)

avait faites en Espagne, quoiqu'il fût alors dans le plus grand feu de la jeunesse. Son inquiétude était comment il pourrait ramener Masinissa à la raison; car il ne voulait pas l'aliéner.

Reproches de Scipion à Masinissa, pleins de douceur et de ménagements. Liv. lib. 30, cap. 14.

Il était occupé de ces pensées lorsque Lélius et Masinissa arrivèrent. Il leur fit à tous deux un accueil également gracieux : il leur donna à l'un et à l'autre, en présence des principaux officiers de l'armée, toutes les louanges qui étaient dues à leurs exploits. Puis, tirant Masinissa en particulier, il lui parla en ces termes : « Je crois, prince[1], que c'est la vue de quelques « bonnes qualités que vous avez cru remarquer en moi « qui vous a engagé et à faire d'abord alliance avec moi « en Espagne, et, depuis mon arrivée en Afrique, à me « confier votre personne et toutes vos espérances. Or, « de toutes les vertus qui vous ont fait croire que je « méritais d'être recherché de vous, celle dont je me « fais le plus d'honneur est la force à repousser les traits « des passions trop ordinaires à notre âge. Je voudrais « bien, Masinissa, qu'à toutes les grandes qualités qui « vous rendent si estimable vous ajoutassiez encore celle « dont je parle. Non, prince, croyez-moi, non certai- « nement, nos ennemis les plus redoutables ne sont pas

[1] « Aliqua te existimo, Masinissa intuentem in me bona, et principio in Hispania ad jungendam mecum amicitiam venisse, et posteà in Africa te ipsum, spesque omnes tuas, in fidem meam commisisse. Atqui nulla earum virtus est, propter quas appetendus tibi visus sum, quâ ego æquè atque temperantiâ et continentiâ libidinum gloriatus fuerim. Hanc te quoque ad cæteras tuas eximias virtutes adjecisse velim. Non est, non (mihi crede) tantum ab hostibus armatis ætati nostræ periculum, quantum ab circumfusis undique voluptatibus. Qui eas suâ temperantiâ frenavit ac domuit, multò majus decus majoremque victoriam sibi peperit, quàm nos Syphace victo habemus. Quæ me absente strenuè ac fortiter fecisti, libenter et commemoravi, et memini. Cætera te ipsum reputare tecum, quàm, me dicente, erubescere, malo. » (Liv.)

« ceux qui nous attaquent les armes à la main; ce sont « les plaisirs, qui nous tendent des piéges de toutes « parts. Celui qui par sa vertu a su les dompter et leur « mettre un frein, peut se vanter d'avoir remporté une « victoire bien plus illustre que n'est celle qui nous a « rendus maîtres des états et de la personne de Syphax. « Je me suis fait un vrai plaisir de rendre témoignage « en public aux grandes actions que vous avez faites « en mon absence, et j'en conserve avec joie le souve- « nir. A l'égard du reste, j'aime mieux l'abandonner à « vos réflexions que de vous en faire rougir en vous le « représentant. C'est par les forces et sous le comman- « dement des généraux du peuple romain que Syphax « a été vaincu et fait prisonnier. De là il s'ensuit que « lui, sa femme, son royaume, ses sujets, ses villes, « ses campagnes, en un mot tout ce qu'il a eu en son « pouvoir appartient au peuple romain; et quand même « Sophonisbe ne serait pas Carthaginoise, et que nous « ne verrions pas son père à la tête des armées cartha- « ginoises, il faudrait néanmoins l'envoyer à Rome, « afin que le sénat et le peuple romain décidassent du « sort d'une princesse qui a fait prendre contre nous « les armes à un roi allié de l'empire. Tâchez donc, « prince, de vous vaincre vous-même : prenez garde « de déshonorer tant de vertu par un seul vice, et de « perdre tout le mérite des services que vous nous avez « rendus par une faute plus grande que n'est l'intérêt « qui vous l'a fait commettre. »

Masinissa envoie du poison à Sophonisbe. Liv. lib. 30, cap. 15.

Ce discours dut jeter Masinissa dans un étrange embarras. Comment tenir à Sophonisbe la parole qu'il lui avait donnée? comment refuser Scipion, de qui il dépendait? comment se vaincre lui-même? car sans doute

sa passion, quoique confondue par les sages avis de Scipion, ne put pas s'éteindre en un moment. La rougeur sur le front et les larmes aux yeux, il lui promit d'obéir, en le priant néanmoins d'avoir quelque égard à la parole par laquelle il s'était témérairement engagé envers Sophonisbe à ne la remettre au pouvoir de qui que ce fût; mais lorsqu'il fut seul dans sa tente, il se livra un terrible combat dans son cœur entre sa passion et son devoir. On l'entendit pendant long-temps pousser des gémissements qui marquaient l'agitation violente où il était. Enfin, après un dernier soupir, il se détermina à une résolution bien étrange, mais par laquelle il crut s'acquitter en même temps de ce qu'il devait et à Sophonisbe et à sa gloire. Il appela un officier fidèle, qui, selon l'usage pratiqué alors par les rois, gardait le poison dont ils faisaient leur dernière ressource dans les extrémités imprévues. Il lui ordonna de le préparer, de le porter à Sophonisbe, et de lui dire de sa part « que « Masinissa n'aurait rien souhaité davantage que de « pouvoir observer le premier engagement qu'il avait « contracté avec elle en l'épousant : mais que, ceux de « qui il dépendait lui en ôtant la liberté, il lui tenait du « moins l'autre promesse qu'il lui avait faite d'empê« cher qu'elle ne tombât sous la puissance des Romains; « qu'elle prît donc son parti avec tout le courage d'une « Carthaginoise, d'une fille d'Asdrubal, et de l'épouse « de deux rois. »

Elle avale le poison avec fermeté.

L'officier alla trouver Sophonisbe: et après qu'il lui eut présenté le poison : *J'accepte*, dit-elle, *ce présent nuptial, et même avec reconnaissance, s'il est vrai que Masinissa n'ait pu faire davantage pour sa femme : dis-lui pourtant que je quitterais la vie avec plus de*

*gloire et de joie, si je ne l'eusse point épousé la veille de ma mort.* Elle prit ensuite le poison avec autant de constance qu'il paraissait de fierté dans sa réponse.

Scipion console Masinissa, et le comble de louanges et de présents.

Scipion, ayant été informé de tout, entra dans de nouvelles craintes. Il crut avoir tout à appréhender des transports d'un jeune prince que la passion venait de porter à de telles extrémités. Il le mande sur-le-champ : et tantôt il le console en lui parlant avec douceur et tendresse; tantôt il lui fait quelques reproches sur la nouvelle faute qu'il venait de commettre, mais accompagnés d'un air de bonté et d'amitié qui en tempérait l'amertume.

Le lendemain, pour faire diversion à la tristesse de ce prince, il assembla l'armée; et là, en présence de toutes les troupes, après l'avoir appelé et reconnu roi au nom du peuple romain, après l'avoir comblé des louanges les plus flatteuses, il lui fit présent d'une couronne et d'une coupe d'or, d'une chaise curule, d'un sceptre d'ivoire, d'une robe de pourpre brodée, et d'une tunique ornée de palmes aussi en broderie, en ajoutant que c'étaient là les superbes ornements des triomphateurs, et que Masinissa était le seul, entre tous les étrangers, que le peuple romain jugeât digne de pareilles marques d'honneur. Il combla aussi de louanges Lélius, et lui donna une couronne d'or. Il récompensa ensuite tous les autres officiers, chacun à proportion des services qu'il avait rendus. Ces honneurs accordés à Masinissa adoucirent beaucoup sa douleur, et lui firent espérer qu'après la mort de Syphax il pourrait bien devenir maître de toute la Numidie.

Lélius conduit à Rome Syphax et

Scipion, ayant chargé Lélius de conduire à Rome Syphax et les autres prisonniers, et fait partir avec lui

les ambassadeurs de Masinissa, alla une seconde fois camper auprès de Tunis, et acheva les fortifications qu'il y avait commencées.

les prisonniers. Liv. lib. 30, cap. 16.

Les Carthaginois envoient demander la paix à Scipion.

La joie qu'avait causée aux Carthaginois le médiocre avantage remporté sur la flotte romaine fut d'une courte durée, et se changea bientôt en une consternation générale lorsqu'ils apprirent la défaite et la prise de Syphax, sur qui ils avaient compté presque plus que sur Asdrubal et son armée. Personne n'osant plus parler pour la continuation de la guerre, car il n'aurait pas été écouté, ils envoyèrent demander la paix à Scipion par trente députés, qui étaient les principaux du sénat, formant un conseil étroit, dont les avis influaient beaucoup sur les décisions du sénat en corps. Dès qu'ils furent arrivés dans le camp des Romains, et de là à la tente de Scipion, ils se prosternèrent aux pieds de ce général, apparemment selon l'usage des Orientaux, d'où les Carthaginois tiraient leur origine. Leur discours fut aussi rampant que l'avait été cette première démarche. Sans entreprendre de justifier leur conduite, ils rejetèrent la faute de tout ce qui s'était passé sur Annibal, et sur la cabale violente de ceux qui favorisaient son ambition. Ils demandaient grace pour leur république, qui avait mérité deux fois [1] de périr par la témérité de ses citoyens, et qui devrait une seconde fois son salut à la clémence de ses ennemis, ajoutant qu'ils savaient « que le peuple romain ne cherchait pas « la perte de ses adversaires, mais seulement la gloire « de les vaincre et de les soumettre : que, pour eux, ils « étaient disposés à recevoir, comme d'humbles esclaves,

[1] Ils entendent les deux guerres puniques.

« telles conditions qu'il plairait à Scipion de leur im-« poser ».

Conditions de paix proposées par Scipion. Liv. lib. 30, cap. 16. Appian. pag. 17.

Ce général leur répondit « qu'il était venu en Afrique « dans l'espérance de terminer la guerre par une vic-« toire complète, et non par une paix; et que cette « espérance s'était accrue par les heureux succès que les « dieux avaient accordés jusqu'ici à ses armes : que « cependant, quoiqu'il eût la victoire presque entre les « mains, il ne leur refusait pas la paix, pour faire con-« naître à tout l'univers que le peuple romain se piquait « d'entreprendre et de terminer les guerres avec justice; « qu'il leur accorderait donc la paix aux conditions « suivantes : que les Carthaginois rendraient tous les « prisonniers, les déserteurs, les esclaves fugitifs; qu'ils « retireraient leurs troupes de l'Italie et de la Gaule, « qu'ils renonceraient absolument à l'Espagne et à toutes « les îles qui étaient entre l'Afrique et l'Italie; qu'ils li-« vreraient aux Romains tous leurs vaisseaux de guerre, « à l'exception de vingt, et leur fourniraient cinq cent « mille boisseaux de froment et trois cent mille bois-« seaux d'orge ». Les auteurs ne conviennent pas de la somme d'argent qu'il exigea d'eux. Selon Tite-Live, quelques-uns assuraient qu'il leur demanda cinq mille talents [1] (quinze millions); d'autres, cinq mille livres d'argent pesant [2] (qui, en estimant le marc trente livres tournois, font seulement deux cent trente-quatre mille trois cent soixante-quinze livres); d'autres enfin disaient qu'il les obligea de fournir double paie à ses soldats. Il leur donna trois jours pour délibérer sur ces propositions; et en cas que Carthage les acceptât, il convint

[1] 27,500,000 fr. — L.

[2] 6,683 marcs d'argent dont la valeur actuelle est d'environ 361,000 fr. — L.

d'accorder une trève pendant laquelle ils enverraient des ambassadeurs à Rome. Les conditions furent acceptées, parce que les Carthaginois ne songeaient qu'à gagner du temps jusqu'à ce qu'Annibal fût revenu en Afrique. Ainsi ils ordonnèrent deux ambassades : l'une vers Scipion pour conclure la trève, et l'autre à Rome pour demander la paix. Ils firent partir avec cette dernière un petit nombre de prisonniers et de transfuges, seulement pour la forme, et pour faire croire qu'ils désiraient véritablement la paix.

Lélius arrive à Rome. La nouvelle des victoires remportées en Afrique cause une grande joie. Liv. lib. 30 cap. 17.

Cependant Lélius était arrivé à Rome, il y avait déja plusieurs jours, avec Syphax et les plus considérables des prisonniers numides. Il exposa au sénat tout ce qui s'était passé en Afrique; ce qui causa une grande joie pour le présent, et donna de grandes espérances pour l'avenir. Les sénateurs, ayant délibéré sur ce rapport, furent d'avis que l'on envoyât Syphax à Albe pour y être gardé en prison, et que l'on retînt Lélius à Rome jusqu'à l'arrivée des ambassadeurs de Carthage. De plus, on ordonna des actions de graces aux dieux, dont la solennité durerait quatre jours; et le préteur P. Élius, ayant congédié le sénat et convoqué l'assemblée du peuple, monta sur la tribune aux harangues avec Lélius. Dès que les citoyens eurent appris, de la bouche même du lieutenant de Scipion, que les armées des Carthaginois avaient été défaites et mises en déroute, qu'un roi célèbre et puissant avait été fait prisonnier, et que toute la Numidie avait été soumise, ils s'abandonnèrent à une joie démesurée, qu'ils témoignaient par des cris et autres mouvements impétueux, qui sont ordinaires à la multitude en pareilles occasions. C'est pourquoi le préteur ordonna sur-le-champ que les temples fussent

ouverts par toute la ville, et qu'on laissât au peuple la liberté de les visiter pendant tout le jour, et de rendre aux dieux les actions de graces que méritaient de si grands bienfaits. Cette vive reconnaissance parmi un peuple idolâtre est pour nous une grande leçon, et souvent un grand reproche.

Ambassadeurs de Masinissa bien reçus du sénat.

Le lendemain, le même préteur introduisit dans le sénat les ambassadeurs de Masinissa, « qui commen-« cèrent par féliciter les Romains des victoires que « Scipion avait remportées en Afrique. Puis ils ren-« dirent des actions de graces au nom de leur maître, « premièrement de ce que Scipion l'avait non-seulement « reconnu, mais fait roi, en le rétablissant dans les états « de son père, dans lesquels, après la ruine de Syphax, « il régnerait dorénavant, si le sénat le trouvait bon, « sans rival et sans compétiteur; ensuite, de ce qu'après « lui avoir donné de grands éloges en pleine assemblée, « il lui avait encore fait des présents magnifiques, dont « ce prince avait déja tâché de se rendre digne, et qu'il « s'efforcerait de mériter encore davantage dans la suite: « qu'il conjurait les sénateurs de ratifier par un décret « tout ce que Scipion avait fait en sa faveur, tant par « rapport au titre de roi que pour tous les autres dons « et bienfaits dont il l'avait honoré: qu'il les priait aussi « de vouloir bien, s'ils n'y trouvaient point d'inconvé-« nient, relâcher tous les prisonniers numides qui étaient « dans les prisons de Rome; que cette grace ferait hon-« neur à Masinissa parmi ses sujets ». On répondit aux ambassadeurs « que le roi devait partager avec les Ro-« mains les felicitations que méritaient les heureux suc-« cès de l'Afrique; que Scipion, en lui déférant le nom « de roi, et en lui donnant tous les autres témoignages

« d'estime et de bienveillance, avait parfaitement ré« pondu aux intentions du sénat, qui approuvait et ra« tifiait le tout avec beaucoup de plaisir ». Ils réglèrent ensuite les présents que les ambassadeurs devaient porter à leur roi : savoir, deux casaques de pourpre avec des agrafes d'or, deux tuniques de sénateur appelées *laticlaves*, deux chevaux richement harnachés, deux cuirasses avec le reste de l'armure d'un cavalier, deux tentes accompagnées de tout l'attirail militaire que l'on a coutume de fournir aux consuls. Le préteur eut ordre de faire porter ces dons à Masinissa. Les ambassadeurs reçurent, par forme de présent, chacun cinq mille pièces de monnaie avec deux habits, et ceux de leur suite chacun mille pièces et un habit; on donna aussi un habit à chacun des Numides qu'on avait tirés des prisons, et que l'on rendait au roi. Les ambassadeurs furent logés et régalés aux dépens du peuple romain.

Magon est vaincu. Il reçoit ordre de repasser en Afrique. Il meurt en chemin.

Dans la même campagne où se passa tout ce que je viens de raconter, le préteur P. Quintilius Varus et le proconsul M. Cornélius combattirent en bataille rangée, dans le pays des Gaulois Insubriens, contre Magon, général des Carthaginois, et frère d'Annibal. La victoire fut long-temps disputée, et tourna enfin du côté des Romains, mais elle leur coûta cher. Ce fut la dernière bataille qui se livra entre les Carthaginois et les Romains en Italie. Magon, qui avait été blessé dans le combat, se retira la nuit suivante vers les côtes de la mer, où il trouva des députés de Carthage, qui étaient abordés peu de jours auparavant dans le golfe de Gênes, et qui lui ordonnèrent de repasser incessamment en Afrique, où son frère Annibal avait reçu ordre pareil-

lement de se rendre au plus tôt. Il s'embarqua sur-le-champ avec ses troupes; mais il ne fut pas plus tôt au-delà de l'île de Sardaigne, qu'il mourut de sa blessure.

§ III. *Annibal quitte l'Italie avec douleur, et avec une espèce de rage. Inquiétude des Romains au sujet de Scipion. Ambassade des Sagontins à Rome. Sur la remontrance de quelques sénateurs, on ordonne des prières publiques en actions de graces du départ d'Annibal. Les ambassadeurs de Carthage demandent la paix au sénat. Ils sont renvoyés à Scipion. Le consul Servilius est rappelé de Sicile en Italie. Les Carthaginois violent la trève par la prise de quelques vaisseaux. Les ambassadeurs de Scipion sont insultés à Carthage. Annibal arrive en Afrique. Plaintes des alliés de Grèce contre Philippe. Mort du grand Fabius. Département des provinces sous les nouveaux consuls. Inquiétude des Romains sur le départ d'Annibal. Scipion renvoie à Annibal ses espions. Entrevue de Scipion et d'Annibal. Discours d'Annibal tiré de Polybe. Réponse de Scipion, tirée du même Polybe. Discours d'Annibal, tiré de Tite-Live. Réponse de Scipion, tirée du même Tite-Live. Préparation au combat décisif. Scipion range son armée en bataille. Annibal en fait autant. Les deux généraux exhortent leurs armées. Bataille de Zama entre Annibal et Scipion. Victoire des Romains. Éloge d'Annibal.*

Annibal quitte l'Italie avec douleur

Nous avons marqué auparavant qu'on avait envoyé des députés à Annibal pour lui donner ordre de re-

passer en Afrique avec ses troupes sans perdre de temps. Il ne les écouta qu'en frémissant de colère et de rage, et eut bien de la peine à retenir ses larmes. Quand ils eurent cessé de parler : « Ce n'est plus, dit-il, par des « voies indirectes, comme on a fait jusqu'à présent, en « empêchant qu'on ne m'envoyât des troupes et de l'ar-« gent, mais par des ordres bien clairs et bien positifs, « que mes ennemis me forcent de revenir en Afrique. « Voilà donc enfin Annibal vaincu, non par les Romains « qu'il a tant de fois mis en fuite et taillés en pièces, « mais par la jalousie et la mauvaise volonté des séna-« teurs de Carthage! La honte de mon retour causera « bien moins de joie à Scipion, mon ennemi, qu'à Han-« non, mon concitoyen, qui, ne pouvant accabler ma « famille par d'autres moyens, veut enfin l'ensevelir sous « les ruines de Carthage». Prévoyant depuis long-temps que les choses en viendraient là, il avait eu soin de tenir des vaisseaux tout prêts. C'est pourquoi, après avoir distribué dans un petit nombre de villes du Brutium qui tenaient encore pour lui, plus par crainte que par affection, tout ce qu'il avait de soldats incapables de servir, pour ne pas paraître abandonner totalement la partie, il emmena avec lui l'élite de ses troupes, ayant eu la cruauté de faire égorger dans le temple même de Junon Lacinie, qui jusque-là avait été un asyle inviolable pour les malheureux, un grand nombre de soldats qui, nés en Italie, refusaient de le suivre en Afrique.

Et avec une espèce de rage. Liv. lib. 30 cap. 20. Appian. Bell. Annib. p. 346-348.

Il y avait dans ce temple une colonne d'or massif. L'historien Célius racontait qu'Annibal prit la résolution de l'emporter avec lui, mais que la déesse Junon, lui ayant apparu de nuit en songe, et l'ayant menacé de lui faire perdre l'œil unique qui lui restait, s'il

Cic. de Divinat. lib. 1, n. 48.

osait commettre un tel sacrilége, il avait laissé la colonne dans le temple. Je doute fort qu'Annibal, sur la foi d'un songe, eût ainsi renoncé à une si belle proie.

Jamais exilé ne témoigna plus de regret en quittant son pays natal qu'Annibal en sortant d'une terre étrangère et ennemie. Il tourna souvent les yeux vers les côtes de l'Italie, « accusant les dieux et les hommes de « son malheur, et prononçant contre lui-même, dit « Tite-Live, mille imprécations de ce qu'au sortir de la « bataille de Cannes il n'avait pas conduit à Rome ses « soldats encore tout fumants du sang des Romains [1] : « que Scipion, qui pendant son consulat n'avait pas « seulement vu les Carthaginois dans l'Italie, avait eu « le courage et la hardiesse d'aller attaquer Carthage, « au lieu que lui, qui avait tué plus de cent mille « hommes à Trasimène et à Cannes, avait malheureu- « sement perdu son temps autour de Casilin, de Cumes, « et de Nole ». C'est avec de semblables plaintes mêlées de reproches amers contre lui-même, qu'il s'arracha du sein de cette Italie dont il était en possession depuis si long-temps.

Inquiétude des Romains au sujet de Scipion. Liv. lib. 30, cap. 21.

Les Romains apprirent en même temps la retraite d'Annibal et celle de Magon. La joie que leur devait causer une si heureuse délivrance fut diminuée par l'inquiétude où ils entrèrent au sujet de Scipion, sur qui seul tombait tout le poids de la guerre. En effet, ils avaient ordonné à leurs généraux d'Italie d'y retenir Annibal et Magon, et ils furent très-mécontents de ce que leurs ordres avaient été si mal exécutés.

Ambassade des

Dans ces jours-là même il arriva à Rome des ambas-

[1] Tite-Live suppose toujours que ce délai était une faute essentielle, dont Annibal lui-même se repentit dans la suite.

sadeurs des Sagontins qui amenaient avec eux des officiers qu'on avait envoyés de Carthage en Espagne pour y lever des troupes, et qu'ils avaient faits prisonniers. Ils exposèrent dans le vestibule du sénat les sommes dont ces officiers s'étaient trouvés chargés, qui montaient à deux cent cinquante livres d'or pesant et huit cents livres d'argent. On accepta les prisonniers qu'ils amenaient, et qui furent sur-le-champ enfermés sous bonne garde; mais on les obligea de reprendre l'or et l'argent, et on les remercia de leur attention et de leur zèle. On leur fit, outre cela, des présents, et on leur donna des vaisseaux pour s'en retourner en Espagne.

Sagontins Rome.

Quoique l'on eût souhaité à Rome qu'Annibal n'eût pas eu la liberté de passer en Afrique, c'était néanmoins un grand bien pour l'Italie d'être délivrée d'un si redoutable ennemi; et quelques sénateurs des plus anciens et des plus considérables, touchés de l'espèce d'indifférence avec laquelle on avait regardé à Rome cet événement, firent une réflexion bien sensée, et qui peut être d'un grand usage pour tous les temps. Ils firent observer, « que les hommes étaient moins sensibles aux « biens qu'ils recevaient qu'aux maux dont ils étaient « affligés [1]. Combien le passage d'Annibal en Italie « avait-il répandu de terreur et de consternation parmi « les Romains! Quels malheurs, quelles pertes, quelles « défaites, n'avaient-ils pas essuyés depuis ce temps-là, « qu'ils avaient vu les ennemis campés aux portes de « Rome! quels vœux n'avaient-ils point faits pour être « délivrés de ces calamités! combien de fois s'étaient- « ils écriés dans leurs assemblées : *Ne verrons-nous*

Sur la remontranc de quelque sénateurs, on ordonn des prières publiques e actions de graces du départ d'Annibal.

[1] « Segnius homines bona, quàm mala, sentire. »

« *jamais cet heureux jour où l'Italie, délivrée de ses* « *cruels ennemis, jouira d'une paix heureuse et tran-* « *quille!* que les dieux les avaient exaucés, et leur « avaient enfin accordé cette grace après seize années « de misères et d'alarmes, et que personne ne propo- « sait de leur rendre pour un si grand bienfait les « actions de graces qui leur étaient dues : tant il était « vrai que les hommes [1], loin d'être reconnaissants des « anciennes faveurs, marquaient peu de sensibilité pour « les graces même qu'ils recevaient actuellement! » Après ce discours, on demanda avec empressement que le préteur Élius mît la chose en délibération : et sur-le-champ il fut ordonné d'un commun consentement que pendant cinq jours on visiterait avec une piété reconnaissante tous les temples de la ville, et qu'on immolerait aux dieux six-vingts grandes victimes.

Les ambassadeurs de Carthage demandent la paix aux Romains. Ils sont renvoyés à Scipion. Liv. lib. 30, cap. 22.

On avait déja congédié Lélius et les ambassadeurs de Masinissa lorsqu'on apprit que ceux de Carthage, qui venaient demander la paix, étaient abordés à Pouzzoles, d'où ils devaient se rendre par terre à Rome. On jugea à propos de rappeler Lélius pour traiter de la paix en sa présence. Les ambassadeurs ne furent point reçus dans la ville. On les logea dans cette maison publique du champ de Mars dont il a été parlé ailleurs, et ils eurent audience dans le temple de Bellone. Ils y tinrent à peu près le même langage dont ils avaient usé en parlant à Scipion, imputant au seul Annibal toute la cause de cette guerre : « que c'était sans l'ordre du sénat « qu'il avait passé l'Èbre, puis les Alpes ; et que c'était « de sa propre autorité qu'il avait déclaré la guerre d'a-

[1] « Adeò, ne advenientem quidem gratiam homines benignè accipere, nedum ut præteritæ satis memores sint! »

« bord aux Sagontins, et depuis aux Romains eux-
« mêmes : mais qu'à juger sainement des choses, le
« traité d'alliance qui avait été fait du temps et par
« l'entremise du consul Lutatius, n'avait encore souf-
« fert aucune atteinte de la part du sénat et du peuple
« de Carthage ; que, pour ces raisons, toutes leurs
« instructions se bornaient à demander l'observation de
« la paix qui avait été conclue pour-lors entre les Ro-
« mains et les Carthaginois ».

Alors le préteur, suivant l'ancien usage, ayant per-
mis aux sénateurs de faire aux députés telles questions
qu'ils jugeraient à propos, plusieurs des anciens qui
avaient eu part aux traités les interrogèrent sur diffé-
rents articles. Mais les députés, qui étaient presque
tous fort jeunes, ayant répondu qu'ils n'avaient aucune
connaissance de ces choses, qui s'étaient passées dans
leur enfance, on se récria de toutes parts contre la
mauvaise foi ordinaire des Carthaginois, qui, à des-
sein, avaient choisi de jeunes ambassadeurs pour de-
mander une ancienne paix, dont ils ne se souvenaient
en aucune sorte, et dont ils n'avaient aucune connais-
sance.

Alors on les fit sortir du sénat, et l'on recueillit les
voix. M. Livius voulait qu'on fît venir le consul C. Ser-
vilius, qui était le moins éloigné, pour délibérer de la
paix en sa présence. Il représenta « que, l'affaire étant
« des plus importantes, il ne paraissait pas qu'il fût de
« la dignité du peuple romain qu'on la décidât sans la
« participation des deux consuls, ou au moins de l'un
« d'entre eux ». Q. Métellus, toujours favorable à Sci-
pion, dit « que comme c'était P. Scipion qui, en taillant
« en pièces les armées carthaginoises, et ravageant

« leurs campagnes, les avait réduits à la nécessité de « demander humblement la paix, personne ne pouvait « mieux juger de l'intention avec laquelle ils faisaient « cette démarche que celui qui menaçait actuellement « les murailles de Carthage; qu'il croyait donc que « c'était uniquement sur ses conseils qu'il fallait se ré- « gler pour leur accorder la paix ou pour la leur re- « fuser ». M. Valérius Lévinus, qui avait été consul avec Marcellus, soutenait « que c'étaient des espions, et « non des ambassadeurs, qui étaient venus de Car- « thage; et il conclut qu'il fallait leur ordonner de « sortir incessamment de l'Italie, et leur donner des « gardes pour les conduire jusqu'à leurs vaisseaux, et « cependant écrire à Scipion qu'il continuât la guerre « sans relâche ». Lélius et Fulvius ajoutaient « que Sci- « pion n'avait compté sur la paix qu'autant que Magon « et Annibal ne seraient point rappelés d'Italie : que « les Carthaginois ne refuseraient aucune condition « tant qu'ils attendraient ces deux généraux et leurs « armées; mais qu'ils ne les verraient pas plus tôt de « retour, que, sans se soucier des traités ni des dieux « même, ils reprendraient aussitôt les armes ». Tout bien examiné, l'on se tint à l'avis de Lévinus, et les ambassadeurs furent renvoyés sans avoir rien obtenu, et presque sans réponse.

Le consul Cn. Servilius est rappelé de Sicile en Italie. Liv. lib. 30, cap. 23.

Cependant le consul Cn. Servilius, s'attribuant la gloire d'avoir rendu la paix à l'Italie, passa en Sicile dans le dessein de poursuivre Annibal jusqu'en Afrique. Il s'imaginait, par une vanité ridicule, que c'était lui qui avait chassé d'Italie le général carthaginois, et, par conséquent, qu'il lui convenait de le poursuivre. Quand on eut appris cette nouvelle à Rome, les séna-

teurs d'abord furent d'avis que le préteur écrivît au consul que le sentiment du sénat était qu'il revînt en Italie. Mais le préteur ayant remontré que le consul n'aurait aucun égard à ses lettres, on créa dictateur P. Sulpicius, qui, en vertu d'une autorité supérieure à celle du consul, ayant obligé Servilius de revenir en Italie, passa le reste de l'année, avec M. Servilius, son général de cavalerie, à parcourir les villes d'Italie que la guerre avait détachées du service des Romains, et à examiner les différentes circonstances de leur défection qui pouvaient rendre chacune d'elles plus ou moins coupable.

Les Carthaginois violent la trêve par la prise de quelques vaisseaux romains. Liv. lib. 30, cap. 24. Appian. Bell. pun. 18, 19. Polyb. l. 15, pag. 689.

Pendant la trêve, un grand convoi envoyé par Lentulus, préteur de Sardaigne, et composé de cent vaisseaux de charge, escortés de vingt vaisseaux de guerre, arriva en Afrique sans avoir couru aucun risque de la part des ennemis ni de la mer. Cn. Octavius ne fut pas si heureux : car, étant sorti de Sicile avec deux cents vaisseaux de charge et trente vaisseaux de guerre, lorsqu'il était presque arrivé à la vue de l'Afrique sans aucun péril, le vent commença à l'abandonner, puis, lui devenant tout-à-fait contraire, dispersa ses vaisseaux de charge. Pour lui, avec les gros bâtiments, après avoir lutté un temps considérable contre les flots qui le repoussaient, il arriva à force de rames au promontoire d'Apollon : mais les barques furent poussées la plupart contre l'île d'Égimure, qui ferme du côté de la haute mer le golfe dans lequel Carthage est bâtie, environ à trente milles de la ville. Le reste fut porté vis-à-vis la ville même, à l'endroit appelé pour-lors *les bains chauds*. Tout ceci se passait à la vue de Carthage. Le peuple donc courut à la place publique. Les magistrats

assemblèrent aussitôt le sénat. La multitude, qui était dans le vestibule, pressait les sénateurs de donner les ordres nécessaires pour ne point laisser échapper une proie si considérable, qui venait d'elle-même se livrer entre leurs mains. Les plus modérés eurent beau représenter qu'on avait envoyé demander la paix, et que le temps de la trève n'était pas encore expiré; le peuple, confondu avec les sénateurs, fit de si grandes instances, qu'enfin il obligea le sénat de permettre à Asdrubal de passer avec une flotte de cinquante vaisseaux dans l'île d'Égimure, et de parcourir les rivages et les ports voisins, de ramasser les bâtiments des Romains que la tempête avait écartés, et de les conduire à Carthage. On reconnaît ici le caractère des Carthaginois, avides du gain jusqu'à la fureur, et peu délicats sur la bonne foi.

Les ambassadeurs de Scipion sont insultés à Carthage. Liv. lib. 30, cap. 25. Polyb. l. 15, p. 689-692.

Scipion fut d'autant plus indigné de cette insolence des Carthaginois, que la trève qu'il avait accordée à leurs instantes prières durait encore, et qu'ils n'avaient pas même attendu le retour des ambassadeurs qui étaient allés à Rome. Il envoya trois députés à Carthage pour se plaindre de cette infraction, qui ôtait toute espérance de conclure la paix. Ils furent insultés à leur arrivée par la multitude, qui s'assembla autour d'eux; et ils l'auraient peut-être encore été davantage à leur retour, si les magistrats, à leur prière, ne leur avaient donné une escorte qui les conduisit à peu de distance du camp des Romains. Encore, dans ce court intervalle, arriva-t-il que quatre galères détachées de la flotte carthaginoise, qui était à la rade d'Utique, vinrent attaquer la galère qui portait les ambassadeurs. Elle se défendit long-temps avec vigueur; mais enfin, pour échapper

aux ennemis, il fallut qu'elle se fît échouer contre le rivage. Il n'y eut que le vaisseau de perdu.

C'est après cette double rupture de la trève que Lélius et Fulvius arrivèrent de Rome dans le camp de Scipion avec les députés de Carthage. Ce général pouvait user de représailles; mais, ne songeant, pour toute vengeance, qu'à surpasser en vertu les Carthaginois, et à opposer sa généreuse probité à leur mauvaise foi, il les renvoya après leur avoir dit « qu'encore que les « Carthaginois eussent non-seulement rompu la trève « en attaquant ses vaisseaux, mais même violé le droit « des gens en insultant ses ambassadeurs, cependant il « ne se conduirait point à leur égard d'une manière qui « pût démentir ou la gravité romaine ou sa propre gé- « nérosité ». Dès qu'ils furent partis, il se mit en état de continuer la guerre comme il l'avait commencée.

Liv. lib. 30, cap. 25. Polyb. l. 15, pag. 693.

Annibal était près d'aborder, lorsqu'un des matelots, à qui il avait ordonné de monter au haut du mât pour reconnaître la terre, lui dit que la proue du vaisseau amiral était tournée vers un tombeau ruiné. Ce présage lui ayant déplu, il ordonna au pilote de passer outre. Ainsi il alla débarquer un peu plus loin, auprès de Leptis.

Annibal arrive en Afrique.

Sur la fin de l'année dont nous parlons, les villes de Grèce alliées du peuple romain envoyèrent des députés à Rome pour se plaindre que leurs terres avaient été ravagées par les troupes de Philippe, et que ce prince n'avait point voulu recevoir les ambassadeurs qu'on avait envoyés pour lui demander justice. Ils annoncèrent en même temps qu'il avait fait partir quatre mille hommes sous la conduite de Sopater, avec de grosses sommes d'argent, pour aller au secours d'Annibal en

Plaintes des alliés de Grèce contre Philippe.

Afrique. Sur ces nouvelles, le sénat fut d'avis qu'on lui envoyât des ambassadeurs pour lui déclarer, de la part des Romains, qu'une semblable conduite leur paraissait une infraction au traité de paix qui avait été fait entre eux et lui. C. Térentius Varron, C. Mamilius, et M. Aurélius, que l'on chargea de cette ambassade, partirent sur trois galères à cinq rangs, qu'on leur donna pour ce voyage.

Mort du grand Fabius. Liv. lib. 30, cap. 26.

Cette même année fut remarquable par la mort du grand Fabius. Il fut généralement regretté par tous les bons citoyens. Les particuliers, dans le dessein d'honorer sa mémoire, et de témoigner leur reconnaissance pour les services considérables qu'il avait rendus à la patrie, contribuèrent chacun à ses funérailles, comme à celles d'un père commun. Le peuple avait accordé le même honneur à son aïeul Fabius Rullus[1].

Val. Max. lib. 8, cap. 13, 3.

Celui dont nous parlons ici mourut dans un âge extrêmement avancé, s'il en faut croire Valère-Maxime; car, selon cet auteur, il fut augure durant soixante-deux ans; et il était déja sans doute homme formé quand il entra dans cette place, d'où Valère-Maxime conclut qu'il vécut presque un siècle entier. Mais cette opinion souffre quelque difficulté. Si sa vie fut fort longue, elle fut aussi fort illustrée par ses rares qualités et ses belles actions, qui lui auraient mérité le surnom de GRAND, MAXIMUS, quand il ne l'aurait pas trouvé déja établi dans sa famille. Il surpassa[2], par

[1] M. Rollin suit Tite-Live. Selon Plutarque, dont le sentiment paraît plus vraisemblable, Fabius Rullus était bisaïeul de celui dont il s'agit ici.

[2] « Superavit paternos honores, avitos æquavit. Pluribus victoriis et majoribus præliis avus insignis Rullus: sed omnia æquare unus hostis Annibal potest. Cautior tamen quàm promptior hic habitus fuit: et, sicut dubites, utrùm ingenio cunctator

rapport aux charges, la gloire de son père [1], et égala celle de son aïeul Rullus, qui fut comme lui cinq fois consul, et fut le premier de cette maison surnommé *Maximus*. Il est vrai que Rullus livra plus de batailles que lui, et remporta plus de victoires : mais avoir su tenir tête à un ennemi tel qu'Annibal, c'est un mérite et une gloire qui peut entrer en comparaison avec les plus grands exploits. Il montra plus de prudence et de circonspection que d'ardeur et de vivacité. On ne peut dire précisément si cette conduite lente et mesurée venait de son propre fonds et de son caractère, ou si c'était la conjoncture du temps et la nature de la guerre dont il fut chargé qui lui inspira cet esprit de précaution et de retenue. Mais ce qui est certain, c'est que par là ce sage temporiseur sauva la république, comme Ennius le remarque dans un vers connu de tout le monde :

Unus homo nobis cunctando restituit rem.

M. SERVILIUS.
TI. CLAUDIUS.

An. R. 550.
Av. J.C. 202.

Départe-ment des provinces.
Liv. lib. 30, cap. 27.

Les nouveaux consuls désiraient avec une égale ardeur d'avoir l'Afrique pour département. L'affaire fut renvoyée au peuple, qui continua le commandement à Scipion. Le sénat fut néanmoins obligé, sans doute par leurs instances importunes, d'ordonner que l'un des deux consuls passerait en Afrique avec une flotte de cinquante galères, toutes à cinq rangs de rames, et au-

fuerit, an quia ita bello propriè quod tum gerebatur aptum erat; sic nihil certius est, quàm unum hominem nobis cunctando rem restituisse, sicut Ennius ait. » (Liv.)

[1] Fabius Gurgès n'a été que trois fois consul, et Fabius Cunctator le fut cinq fois.

rait une autorité égale à celle de Scipion. Le sort fit échoir cet emploi à Ti. Claudius. L'autre consul eut pour département l'Étrurie. Pour s'attirer la protection du ciel, on ordonna aux consuls, avant qu'ils partissent pour la guerre, de faire célébrer les jeux et d'immoler les grandes victimes que le dictateur T. Manlius avait promises aux dieux [1], sous le consulat de M. Claudius Marcellus et de T. Quintius, en cas qu'au bout de cinq ans la république se trouvât dans le même état où elle était alors : ce qui fut exécuté.

Inquiétude des Romains sur le départ d'Annibal. Liv. lib. 30, cap. 28.

Cependant les esprits étaient partagés entre l'espérance et la crainte, et ces deux sentiments croissaient ensemble de jour en jour. « On ne savait si l'on devait « se réjouir de ce qu'Annibal, après avoir été pendant « seize ans comme en possession de l'Italie, l'avait enfin « abandonnée, ou s'affliger de ce qu'il était repassé en « Afrique avec ses troupes. On disait que la guerre, « pour avoir changé de théâtre, n'en était pas moins « dangereuse : que Q. Fabius, qui venait de mourir, « leur avait souvent prédit qu'Annibal serait beaucoup « plus redoutable lorsqu'il combattrait pour la défense « de sa patrie qu'il ne l'avait été en attaquant une terre « étrangère : que Scipion n'aurait pas affaire à un roi « barbare comme Syphax sans expérience de la guerre, « ni à son beau-père Asdrubal plus disposé à fuir qu'à « combattre, ni à une multitude de paysans ramassés « à la hâte et à demi armés : mais à Annibal, ce fameux « capitaine, qui était né, pour ainsi dire, dans la tente « de son père, et avait été élevé au milieu des armes ; « qui avait servi dès son enfance et commandé dès sa

[1] Ce vœu aurait dû être accompli l'année précédente, et l'ordre en avait été donné. Il survint apparemment quelque obstacle.

« jeunesse; qui, toujours suivi de la victoire, avait « rempli du bruit de son nom les Espagnes, les Gaules « et l'Italie, et laissé dans toutes ces provinces de glo- « rieux monuments de ses exploits : que ce général « marchait à la tête de soldats aussi anciens que lui « dans le service, endurcis dans des périls et des tra- « vaux qui paraissaient au-dessus des forces humaines, « qui s'étaient couverts mille fois du sang romain, et « portaient avec eux les dépouilles gagnées, non-seule- « ment sur des soldats, mais même sur des généraux : « que Scipion rencontrerait dans la bataille plusieurs « Carthaginois qui avaient tué de leur main des pré- « teurs, des généraux, et des consuls; qui se faisaient « remarquer par des couronnes et d'autres récompenses « militaires, témoins assurés de leur bravoure; qui « avaient pris des villes, forcé des camps : que tous les « magistrats romains ensemble ne faisaient pas porter « devant eux autant de faisceaux qu'Annibal en avait « conquis sur les généraux tués en diverses batailles. »

Par ces sortes de réflexions ils augmentaient eux-mêmes leurs frayeurs et leurs inquiétudes. D'ailleurs, étant accoutumés depuis un bon nombre d'années à voir la guerre se faire, pour ainsi dire, sous leurs yeux en différentes parties de l'Italie, d'une manière assez lente et sans espérance d'une fin prochaine, ils sentaient redoubler leur attention et leurs alarmes lorsqu'ils voyaient Scipion et Annibal prêts à en venir aux mains pour terminer une si fameuse querelle. Ceux même qui avaient le plus de confiance en Scipion, et qui comptaient le plus sur la victoire, éprouvaient plus d'émotion et une inquiétude plus vive à mesure que l'heure fatale et décisive approchait.

Les Carthaginois étaient à peu près dans les mêmes dispositions. Tantôt, voyant de près Annibal et considérant la grandeur de ses exploits militaires, ils se repentaient d'avoir demandé la paix avec tant d'empressement : tantôt, faisant réflexion qu'ils avaient perdu deux batailles; que Syphax, leur ami et leur allié, était prisonnier; qu'ils avaient été chassés de l'Espagne et de l'Italie, et que toutes ces disgraces étaient l'ouvrage de la prudence et de la valeur du seul Scipion, ils ne pouvaient s'empêcher de trembler, et de craindre que les destins n'eussent fait naître ce général pour la ruine et la destruction de Carthage.

Scipion renvoie à Annibal ses espions. Polyb. l. 15, pag. 693. Liv. lib. 30, cap. 29. Appian. 21.

Annibal, étant arrivé à Adrumette [1], donna quelques jours à ses soldats pour se remettre des fatigues de la navigation. Mais, étant pressé par les courriers qu'on lui envoyait coup sur coup pour l'avertir que tous les environs de Carthage étaient pleins d'ennemis, il se rendit à Zama, en marchant avec beaucoup de diligence. Ce lieu n'est éloigné de Carthage que de cinq journées. Il envoya de là trois espions pour examiner les mouvements de l'armée ennemie : mais ces espions furent arrêtés par les gardes avancées des Romains et conduits devant Scipion. Ce général, toujours plein de confiance et de générosité, leur dit qu'ils n'avaient rien à craindre de sa part. Il les mit même entre les mains d'un tribun des soldats, à qui il ordonna de les conduire dans toutes les parties du camp, et de leur laisser tout voir et tout examiner à leur aise. Ensuite, leur ayant demandé s'ils avaient satisfait leur curiosité, il leur donna une escorte et les renvoya à leur général.

[1] Selon plusieurs, *Hamamet*, sur la côte de Barbarie.

Annibal n'apprit de ses espions que des nouvelles fâcheuses : entre autres, que Masinissa était arrivé ce jour-là même avec un corps de six mille hommes de pied et quatre mille chevaux. Mais ce qui le frappa davantage, fut l'air de confiance et d'assurance que faisait paraître Scipion, et qu'Annibal regardait comme une preuve trop bien fondée des forces de son ennemi. Ainsi, quoiqu'il fût l'auteur de la guerre, et que son retour eût occasioné la rupture de la trève et des négociations, il se flatta que, s'il traitait de la paix avec toutes ses forces, il obtiendrait des conditions plus favorables que s'il était vaincu. Il envoya donc d'abord vers Masinissa, le faisant ressouvenir du séjour qu'il avait fait à Carthage pendant son bas âge pour y recevoir une éducation qui répondît à sa naissance, et lui représentant qu'il devait, par cette raison, regarder cette ville comme une seconde patrie. Il lui demandait pour toute grace de lui obtenir une entrevue avec Scipion. Masinissa, qui conservait une vive reconnaissance pour les instructions qu'il avait reçues à Carthage, et qui avait encore beaucoup d'amis dans cette ville, s'employa avec joie auprès de Scipion, et lui exposa la demande d'Annibal, que Scipion n'eut pas de peine à lui accorder.

Annibal s'adresse à Masinissa pour obtenir de Scipion une entrevue. Appian. 20.

Ces deux généraux, de concert, rapprochèrent leur camp l'un de l'autre afin de pouvoir négocier de plus près. Scipion se campa assez près de Nadagare, dans un lieu qui, outre les autres avantages, n'était éloigné de l'eau que d'un jet de trait. Annibal se posta à quatre milles de là, sur une éminence assez avantageuse, si ce n'est qu'il lui fallait aller chercher de l'eau bien loin. Ils choisirent pour leur conférence un lieu placé entre les deux

Entrevue de Scipion et d'Annibal. Polyb. l. 15, pag. 694. Liv. lib. 30, cap. 29.

camps, et assez découvert pour ne faire craindre aucune surprise. Le jour d'après ils sortirent chacun de leur camp avec quelques cavaliers, qu'ils firent ensuite retirer. Alors ces deux généraux, non-seulement les plus illustres de leur temps, mais comparables aux plus fameux capitaines et aux plus grands rois des siècles précédents, s'abouchèrent, ayant chacun un interprète. Ils demeurèrent quelque temps sans rien dire, se regardant l'un l'autre attentivement et saisis d'une admiration réciproque. Annibal parla le premier.

Nous avons dans Polybe et dans Tite-Live les discours que se tinrent l'un à l'autre ces deux généraux. J'ai cru qu'on ne me saurait point mauvais gré si je les insérais ici également. Je ne prendrai parti ni pour l'un, ni pour l'autre, et ne préviendrai point le jugement du lecteur. Je me contente de le faire souvenir que Polybe a écrit le premier, et que c'était un militaire.

### I. *Discours d'Annibal, tiré de Polybe,* lib. xv, cap. 694.

« Je souhaiterais de tout mon cœur que les Romains « et les Carthaginois n'eussent jamais pensé à étendre « leurs conquêtes, ceux-là au-delà de l'Italie, ceux-ci « au-delà de l'Afrique, et qu'ils se fussent renfermés les « uns et les autres dans ces deux beaux empires, dont « il semble que la nature avait elle-même fixé les bornes « et les limites. Il s'en faut bien que de part ni d'autre « nous nous soyons conduits de la sorte. Nous avons « d'abord pris les armes pour la Sicile. Nous nous som- « mes ensuite disputé la domination de l'Espagne. En- « fin, aveuglés par la fortune, nous avons été jusqu'à

« vouloir nous détruire réciproquement. Vous avez été
« réduits à défendre les murs de votre patrie contre
« moi; et nous, à notre tour, nous sommes dans le
« même danger. Il serait bien temps qu'après avoir com-
« mencé par apaiser la colère des dieux, vous et moi
« nous songeassions à terminer par nous-mêmes cette
« jalousie opiniâtre qui a jusqu'à présent armé les deux
« nations l'une contre l'autre.

« Pour moi, instruit par l'expérience jusqu'où va l'in-
« constance de la fortune, combien il faut peu de chose
« pour causer les plus terribles révolutions, enfin com-
« ment elle semble prendre plaisir à se jouer des hom-
« mes, je suis très-disposé à la paix; mais je crains fort,
« Scipion, que vous ne soyez pas dans les mêmes dis-
« positions : vous êtes dans la fleur de votre âge; tout
« vous a réussi selon vos souhaits, en Espagne et en
« Afrique; rien, jusqu'à présent, n'a traversé le cours
« de vos prospérités. Tout cela me fait appréhender que,
« quelque fortes que soient mes raisons pour vous porter
« à la paix, vous ne vous laissiez pas persuader.

« Cependant considérez, je vous prie, combien peu
« l'on doit compter sur la fortune. Vous n'avez pas be-
« soin pour cela de chercher des exemples éloignés :
« jetez les yeux sur moi. Je suis cet Annibal qui, de-
« venu par la bataille de Cannes maître de presque toute
« l'Italie, allai quelque temps après à Rome même, et,
« campé à quarante stades de cette ville, me regardais
« déja comme l'arbitre absolu du sort des Romains et
« de leur patrie. Et aujourd'hui, de retour en Afrique,
« me voici obligé de venir traiter avec un Romain des
« conditions auxquelles il voudra bien m'accorder mon
« salut et celui de Carthage. Que cet exemple vous

« apprenne à ne pas vous élever d'orgueil, et à faire « réflexion que vous êtes homme.

« Quand on délibère sur quelque affaire, la sagesse « demande qu'entre les biens on choisisse le plus grand, « et qu'entre les maux on prenne le moindre. Or, qui « est l'homme sensé qui voulût s'exposer de sang-froid « à un si grand péril que celui qui vous menace? Quand « vous remporteriez la victoire, vous n'ajouteriez pas « beaucoup ni à votre gloire, ni à celle de votre patrie : « au lieu que, si vous êtes vaincu, vous perdrez en un « moment tout ce que vous avez acquis jusqu'à présent « de gloire et d'honneur.

« A quoi donc se réduit tout ce discours? A vous « faire convenir de ces articles : que la Sicile, la Sar- « daigne et l'Espagne, qui ont fait ci-devant le sujet de « nos guerres, demeureront pour toujours aux Romains, « et que jamais les Carthaginois ne prendront contre « eux les armes pour leur disputer la possession de tous « ces pays-là; et que pareillement toutes les autres îles « entre l'Italie et l'Afrique appartiendront aux Romains. « Ces conditions me paraissent devoir convenir aux « deux peuples : d'un côté, elles mettent les Carthagi- « nois en sûreté pour l'avenir, et de l'autre elles vous « sont très-glorieuses, à vous en particulier, et à toute « votre république. » Ainsi parla Annibal.

*Réponse de Scipion, tirée du même,*
lib. xv, pag. 696, 697.

Scipion répondit « que ce n'étaient pas les Romains, « mais les Carthaginois, qui avaient été la cause de la « guerre de Sicile et de celle d'Espagne; qu'il en pre-

« nait à témoin Annibal lui-même, qui certainement « ne pouvait en disconvenir; mais que les dieux avaient « même décidé la question, en se déclarant par le suc- « cès, non pour les Carthaginois, auteurs d'une guerre « injuste, mais pour les Romains, qui n'avaient fait « que se défendre : que cependant ces heureux succès « ne lui faisaient pas perdre de vue l'incertitude des « choses humaines ». Il ajouta : « Si avant que les Ro- « mains passassent en Afrique vous fussiez sorti de « l'Italie, et que vous eussiez proposé les conditions « que vous venez de nous offrir, je ne crois pas qu'on « eût refusé de les écouter; mais aujourd'hui que vous « avez été obligé de quitter l'Italie malgré vous, et que « nous sommes en Afrique les maîtres de la campagne, « l'état des affaires est bien changé. Nous avons bien « voulu, à la prière de vos concitoyens qui ont été vain- « cus, commencer avec eux un traité, dont les articles « ont été mis par écrit. Outre ceux que vous proposez, « ce traité portait que les Carthaginois nous rendraient « nos prisonniers sans rançon, qu'ils nous livreraient « leurs vaisseaux de guerre, qu'ils nous paieraient cinq « mille talents, et qu'ils nous fourniraient pour tout « cela des ôtages. Telles sont les conditions dont nous « sommes convenus. Nous avons envoyé à Rome, les « uns et les autres, pour les faire ratifier par le sénat « et par le peuple, nous, de notre côté, témoignant « que nous les approuvions, et les Carthaginois de- « mandant avec instance qu'elles leur fussent accordées. « Et après que le sénat [1] et le peuple romain ont donné

[1] Il a été dit ci-dessus, d'après Tite-Live, plus croyable en cette partie, que le sénat romain avait renvoyé les ambassadeurs carthaginois presque sans réponse. Leurs demandes ne furent pas même proposées au peuple.

« leur consentement, les Carthaginois manquent à leur « parole et nous trompent Que faire après cela? pre- « nez ma place, je vous prie, et répondez-moi. Faut-il « les décharger des conditions les plus onéreuses du « traité? Certes, l'expédient serait merveilleux pour « leur apprendre à tromper dans la suite ceux qui les « auraient obligés. Mais, direz-vous, s'ils obtiennent « ce qu'ils demandent, ils n'oublieront jamais un si « grand bienfait. On en peut juger par leur conduite « encore toute récente. Ce qu'ils nous ont demandé « avec d'humbles supplications, ils l'ont obtenu ; et « cependant, sur la faible espérance que votre retour « leur a fait concevoir, ils ont commencé par nous « traiter en ennemis. Si aux conditions qui vous ont « été proposées on en ajoutait quelque autre encore plus « rigoureuse, en ce cas on pourrait porter une seconde « fois notre traité devant le peuple romain : mais, « puisqu'au contraire vous retranchez de celles dont on « était tombé d'accord, il n'y a plus de rapport à lui « en faire. Si vous me demandez donc à mon tour à « quoi je conclus, c'est, en un mot, qu'il faut que vous « vous rendiez, vous et votre patrie, à discrétion, ou « qu'une bataille décide en votre faveur. »

## II. *Discours d'Annibal, tiré de Tite-Live*, lib. xxx, pag. 30.

« Puisqu'il était dans l'ordre des destins qu'après « avoir été la première cause de la guerre présente, et « ayant eu tant de fois la victoire entre les mains, je « fusse réduit à faire les premières démarches pour « demander la paix, je suis ravi qu'ils m'aient adressé

« à un général tel que vous pour la lui demander. Vous
« vous êtes signalé par plusieurs exploits célèbres ; mais
« ce ne sera pas le trait de votre vie le moins glorieux,
« qu'Annibal, à qui les dieux ont accordé tant de fois
« la victoire sur les capitaines romains, ait été obligé
« de vous céder, et que vous ayez terminé une guerre
« qui a été mémorable par vos défaites avant que de
« l'être par les nôtres. Et ce qu'on peut encore regarder
« comme un caprice et comme un jeu de la fortune,
« c'est que votre père ait été le premier des généraux
« romains à qui je me suis présenté les armes à la main
« pour le combattre, et qu'aujourd'hui je vienne sans
« armes trouver son fils pour lui demander la paix.

« Il aurait été à souhaiter que les dieux eussent in-
« spiré à nos pères un esprit de modération et de paix,
« et que nous nous fussions renfermés, vous dans les
« bornes de l'Italie, et nous dans celles de l'Afrique :
« car enfin la Sicile et la Sardaigne, dont l'événement
« vous a rendus maîtres, ne sont que de faibles dé-
« dommagements pour tant de flottes considérables,
« tant d'armées nombreuses et tant de grands capitaines
« que ces deux provinces vous ont coûté : mais laissons
« là le passé, que l'on blâme inutilement, puisqu'il
« n'est pas possible de le changer. Nos succès ont été
« balancés jusqu'ici, et, en attaquant les autres dans
« leur pays, nous nous sommes exposés à périr dans le
« nôtre. Rome a vu les armées carthaginoises campées
« à ses portes et au pied de ses murailles, et nous en-
« tendons aujourd'hui de Carthage le bruit des armes
« et du camp des Romains.

« Maintenant nous traitons de la paix dans le temps
« où tout vous réussit, c'est-à-dire dans une conjoncture

« qui nous est aussi contraire qu'elle vous est favorable.
« Vous et moi, qui en traitons, nous sommes assuré-
« ment ceux qui avons et le plus d'intérêt qu'elle soit
« bientôt terminée, et le plus d'autorité pour n'être pas
« désavoués par nos républiques. Nous n'avons besoin
« pour la conclure que d'une disposition d'esprit qui
« ne cherche pas à l'éloigner. Pour moi, qui reviens
« en un âge déja avancé dans ma patrie, après en être
« sorti presque dans mon enfance, pendant un si long
« intervalle j'ai appris, par la variété des succès que j'ai
« éprouvés, à compter plus sur la raison et la prudence
« que sur le hasard et la fortune. Je crains qu'il n'en soit
« pas ainsi de vous, et que votre jeunesse et le bonheur
« qui vous a toujours accompagné jusqu'ici ne vous
« inspirent certains sentiments de hauteur, ennemis de
« l'esprit de paix et de modération. On ne s'occupe
« guère de l'adversité quand on n'a jamais été malheu-
« reux. Vous êtes aujourd'hui ce que je fus autrefois à
« Trasimène et à Cannes. Vous aviez à peine appris
« à obéir qu'on vous a confié le commandement des
« armées, et depuis ce temps-là vous avez réussi au-
« delà de vos espérances dans toutes les entreprises que
« vous avez formées, quelque hardies qu'elles aient été.
« Faisant servir à votre gloire les calamités même de
« votre famille, vous avez vengé la mort de votre père
« et de votre oncle, et donné à tout l'univers un témoi-
« gnage éclatant de votre courage et de votre piété.
« Après avoir chassé des Espagnes quatre armées car-
« thaginoises, vous avez recouvré ces provinces, que les
« Romains venaient de perdre. On vous a fait consul;
« et, dans des conjonctures où tous les autres capitaines
« ne se sentaient pas assez de courage pour défendre

« l'Italie, vous avez été assez hardi pour passer en « Afrique, où vous n'êtes pas plus tôt arrivé, qu'après « avoir défait deux armées coup sur coup, après avoir « brûlé et pris deux camps dans une même heure, après « avoir défait et pris Syphax, le plus puissant roi de « tout le pays, et réduit sous votre obéissance un grand « nombre de villes, tant de son empire que du nôtre, « vous m'avez enfin arraché de cette Italie dont j'étais « en possession depuis seize ans. Il se peut donc faire « que vous soyez plus charmé de l'éclat de la victoire « que des douceurs de la paix [1]. Je connais le caractère « des Romains : vous donnez dans le brillant plus que « dans le solide. Je me suis vu autrefois, faites-y ré- « flexion, dans un état de prospérité pareil à celui dont « vous jouissez aujourd'hui. Si les dieux, avec la bonne « fortune, nous donnaient aussi le bon esprit, nous pen- « serions à ce qui peut arriver dans la suite autant qu'à « ce qui est arrivé par le passé.

« Sans vous proposer l'exemple de tant d'autres ca- « pitaines, le mien seul peut vous instruire des diffé- « rentes révolutions de la fortune. Moi, que vous avez « vu, il n'y a pas long-temps, campé entre Rome et « le Téveron, prêt à escalader les murailles de votre « capitale, vous me voyez maintenant, après avoir « perdu deux frères illustres, tremblant pour Carthage, « déja presque assiégée, et contraint de vous demander, « par grace, d'épargner à ma patrie les alarmes que j'ai « fait sentir à la vôtre.

[1] « Potest victoriam malle, quàm pacem, animus. Novi vobis spiritus magis magnos, quàm utiles. Et mihi talis aliquandò fortuna affulsit. Quòd si in secundis rebus bonam quoque mentem darent dii, non ea solùm quæ evenissent, sed etiam ea quæ evenire possent, reputaremus. »

« Plus la fortune nous flatte, moins nous devons « nous y fier. Aujourd'hui que tout vous prospère et « que notre état est douteux, la paix vous sera glo- « rieuse à vous qui la donnez, au lieu qu'à nous qui « la demandons elle sera plus nécessaire qu'honorable. « Une paix certaine vaut mieux qu'une victoire en « espérance. La première dépend de vous, l'autre est « au pouvoir des dieux. Ne vous exposez pas à perdre « en un moment ce que vous avez gagné en tant « d'années. En faisant attention à vos forces, consi- « dérez aussi l'inconstance de la fortune et l'incertitude « des combats. Il y aura de côté et d'autre des armes « et des bras. C'est surtout dans la guerre que l'événe- « ment répond le moins aux espérances dont on s'est « flatté. La victoire, supposé qu'elle se déclare pour « vous, n'ajoutera pas tant aux avantages que la paix « vous assure, qu'un mauvais succès en diminuera. Un « moment peut vous ôter et tout ce que vous avez ac- « quis par le passé et tout ce que vous pouvez espérer « pour l'avenir. En faisant la paix, Scipion, c'est vous « qui décidez de votre sort : si vous voulez combattre, « ce sont les dieux qui en disposeront. Régulus eût été, « dans ce pays même où nous sommes actuellement, « un exemple des plus éclatants de bonheur et de cou- « rage, si, après avoir vaincu nos pères, il leur eût « accordé la paix. Mais, pour s'être laissé aveugler par « la prospérité et n'avoir pas usé modérément de son « bonheur, il fit une chute d'autant plus déplorable, « que la fortune l'avait élevé plus haut.

« Je sais que c'est à celui qui donne la paix d'en « prescrire les conditions ; mais peut-être ne sommes- « nous pas indignes de déterminer nous-mêmes la peine

« que nous devons subir. Nous consentons que vous de-
« meuriez les maîtres de tous les pays qui ont donné
« occasion à la guerre : de la Sicile, de la Sardaigne, de
« l'Espagne, et de toutes les îles qui sont entre l'Afrique
« et l'Italie. Renfermés dans les bornes étroites de
« l'Afrique, nous verrons, puisque les dieux le veulent
« ainsi, les Romains étendre leur domination, tant par
« terre que par mer, sur plusieurs nations étrangères.

« Je conviens qu'à cause du peu de sincérité que l'on
« a fait paraître pendant la trêve et dans les démarches
« qui ont été faites pour obtenir la paix, la bonne foi
« des Carthaginois peut vous être suspecte; mais l'ob-
« servation de la paix dépend beaucoup de l'autorité
« de ceux qui l'ont négociée. J'apprends que ce qui a
« principalement engagé vos sénateurs à nous la re-
« fuser, est le défaut de dignité dans les ambassadeurs
« qu'on leur avait envoyés pour en traiter avec vous.
« Aujourd'hui c'est Annibal qui la demande; et il la
« demande parce qu'il la croit avantageuse. Les mêmes
« avantages qui me déterminent à la demander m'en-
« gagent aussi à la maintenir; et comme j'ai fait en
« sorte que l'on ne pût se plaindre des suites d'une
« guerre dont j'étais l'auteur, jusqu'à ce que les dieux
« même aient paru porter envie à ma gloire, j'em-
« ploierai aussi tous mes soins pour empêcher que l'on
« ne puisse me faire de reproches sur une paix que
« j'aurai procurée. »

*Réponse de Scipion, tirée du même*, lib. XXX, cap. 31.

« Je savais bien, Annibal, que c'était l'espérance de « votre retour qui avait engagé les Carthaginois à « rompre la trève qu'on venait de faire, et à renoncer « à la paix qui semblait être sur le point de se conclure; « et vous n'en disconvenez pas vous-même, quand vous « retranchez des conditions proposées tout ce qu'on « nous accordait d'abord, excepté ce qui est depuis « long-temps en notre possession. Au reste, comme « vous avez soin de faire sentir à vos citoyens de quel « fardeau votre retour les délivre, c'est à moi aussi « d'empêcher que les avantages qu'ils nous cédaient par « le traité qu'on avait projeté, étant aujourd'hui sup- « primés, ne deviennent la récompense de leur perfidie. « Vos Carthaginois ne méritent pas qu'on leur accorde « les premières conditions ; et ils prétendraient que leur « fraude leur tournât à profit ? Ce n'est point le désir « de s'emparer de la Sicile qui a engagé nos pères à y « porter la guerre, ni l'ambition qui nous a fait passer « en Espagne. Autrefois le danger pressant des Mamer- « tins nos alliés, dans ces derniers temps la ruine « cruelle de Sagonte, voilà les motifs qui nous ont mis « en main des armes justes et légitimes. Vous avouez « vous-même que vous avez été les agresseurs ; et les « dieux l'ont attesté bien clairement, en accordant dans « la première guerre l'avantage au parti qui avait pour « lui le bon droit, comme ils le font et le feront encore « dans celle-ci.

« Pour ce qui me regarde, je ne perds point de vue

« ni la faiblesse humaine, ni l'inconstance de la for-
« tune, et je sais que tous nos projets sont exposés à
« mille revers. Au surplus, si vous aviez volontairement
« abandonné l'Italie avant que je fusse passé en Afrique,
« et que vous fussiez venu me trouver pour m'inviter à
« faire la paix, j'avoue que dans de telles circonstances
« je n'eusse pu rejeter vos propositions sans vous donner
« lieu de m'accuser de hauteur et de violence. Mais
« comme c'est malgré vous et après une longue ré-
« sistance que je vous ai forcé de quitter votre proie
« et de revenir en Afrique, permettez-moi de le dire,
« il n'y a point de raison de bienséance qui m'oblige à
« me rendre à vos désirs. Ainsi, en cas que l'on ajoute
« aux premières conditions (vous les connaissez) quel-
« que nouvel article en réparation de nos vaisseaux pris
« avec leur charge, et de l'outrage fait à nos ambassa-
« deurs pendant la trêve, je pourrai en conférer avec
« mon conseil de guerre : mais, si même ces premières
« conditions vous paraissent trop dures, préparez-vous
« à la guerre, puisque vous n'avez pu souffrir la paix. »

Après ces discours, les deux généraux retournèrent chacun vers le détachement qu'ils avaient laissé à quelque distance; et ils déclarèrent que, l'entrevue ayant été inutile, il fallait nécessairement en venir aux mains.

Préparatio[n] au combat décisif.
Liv. lib. 3[0] cap. 32.
Polyb. l. 1[5] pag. 697.

Dès qu'ils furent arrivés dans leur camp, « ils or-
« donnèrent aux soldats de préparer leurs armes et
« leurs courages pour une bataille qui allait décider du
« sort des deux nations par une victoire qui n'aurait
« point de retour : qu'avant la fin du jour suivant on
« saurait si ce serait Rome ou Carthage qui donnerait
« la loi, non à l'Afrique ou à l'Italie, mais à tout
« l'univers : que le péril qui menaçait les vaincus était

« égal à la récompense qui attendait les vainqueurs ». En effet, les Romains, s'ils étaient malheureux, n'avaient aucun moyen de se sauver d'une terre inconnue et ennemie; et les Carthaginois, après avoir employé en vain leur unique et dernière ressource, ne pouvaient manquer de périr, s'ils étaient vaincus.

Le lendemain, les deux plus grands généraux des deux peuples les plus puissants du monde, et les deux armées les plus aguerries que l'on vit jamais, s'avancèrent en pleine campagne pour une action qui allait mettre le comble, de part ou d'autre, à la gloire acquise par tant d'exploits, ou l'effacer et la détruire pour toujours.

Scipion range son armée en bataille. Polyb. l. 15, pag. 697. Liv. lib. 30, cap. 33. Appian. 22.

Voici de quelle manière Scipion rangea ses troupes en bataille. Il mit à la première ligne les hastaires, laissant des intervalles entre les cohortes; à la seconde les princes, plaçant leurs cohortes, non derrière les intervalles de la première ligne, comme c'était la coutume des Romains, mais derrière les cohortes de cette première ligne, afin de laisser des ouvertures aux éléphants de l'armée ennemie, qui étaient en très-grand nombre. Les triaires étaient à la troisième ligne dans le même ordre, et formaient le corps de réserve. Il plaça Lélius à l'aile gauche avec la cavalerie italienne, et Masinissa à la droite avec ses Numides. Il mit dans les intervalles de la première ligne des soldats armés à la légère, et leur donna ordre de commencer le combat; de manière que, s'ils ne pouvaient soutenir le choc des éléphants, ils se retirassent, ceux qui seraient les plus légers à la course, derrière toute l'armée, par les intervalles qui la traversaient en droite ligne; et ceux qui se verraient trop pressés, par les espaces qui

traversaient les lignes à droite et à gauche, afin de laisser à ces animaux un passage dans lequel ils fussent exposés aux traits qu'on leur lancerait de tous côtés.

Annibal en fait autant. Polyb. l. 15, pag. 699. Liv. lib. 30, cap. 33.

Annibal, voulant imprimer plus de terreur aux ennemis, posta à la tête de l'armée ses quatre-vingts éléphants, nombre qu'il n'avait point encore eu dans aucune bataille. Il mit à la première ligne les troupes auxiliaires des Liguriens et des Gaulois, avec les Baléares et les Maures, qui montaient en tout à près de douze mille hommes. La seconde ligne, qui faisait la principale force de l'armée, était composée d'Africains et de Carthaginois. Il plaça à la troisième ligne les troupes qui étaient venues avec lui d'Italie, et il les éloigna de la seconde ligne de plus d'un stade [1]. Il mit sur l'aile gauche la cavalerie des Numides, et sur la droite celle des Carthaginois.

Tel fut l'ordre de bataille des deux armées. J'aurais souhaité que Polybe ou Tite-Live eussent marqué précisément où montait le nombre des troupes de chaque côté. Appien donne en tout cinquante mille hommes à Annibal, et quatre-vingts éléphants; à Scipion, environ vingt-trois mille hommes de pied, quinze cents hommes de cheval, tant Romains qu'Italiens, sans compter la cavalerie de Masinissa fort nombreuse, et quinze cents chevaux d'un autre prince numide.

Avant que de commencer le combat, les généraux de

[1] Tite-Live dit seulement qu'Annibal laissa une médiocre distance entre ces deux lignes : *modico indè intervallo relicto*. Il ajoute que ces soldats d'Italie avaient la plupart suivi Annibal par nécessité plutôt que par inclination : et dans la suite il dit qu'il les plaça à l'arrière-garde et dans quelque éloignement, parce qu'il ne savait s'il devait les regarder comme amis ou comme ennemis. *Italicos intervallo quoque diremptos, incertos socii an hostes essent.* Polybe ne dit rien de tout cela.

Les deux généraux exhortent leurs armées. Polyb. l. 15, p. 698, 699. Liv. lib. 30, cap. 32, 33. Appian. 23.

part et d'autre eurent soin d'animer leurs troupes. Annibal, outre le dénombrement qu'il faisait des victoires qu'il avait remportées sur les Romains, des chefs qu'il avait tués, des armées qu'il avait taillées en pièces, employait divers motifs pour exhorter à bien combattre une armée composée de nations différentes entre elles par leur langage, leurs coutumes, leurs lois, leurs habillements, leurs armes, et qui n'avaient pas le même intérêt de faire la guerre. « Il promettait aux troupes « auxiliaires, outre leur paie ordinaire, de grandes ré-« compenses à prendre sur les dépouilles des ennemis : « il réveillait la haine que les Gaulois portaient natu-« rellement au nom romain : il offrait aux Liguriens « les fertiles campagnes de l'Italie, à la place des mon-« tagnes stériles qu'ils habitaient : il faisait craindre « aux Maures et aux Numides la domination tyrannique « de Masinissa. Pour ce qui regarde les Carthaginois, « il leur représentait qu'il s'agissait de défendre les « murailles de leur patrie, leurs dieux pénates, les « tombeaux de leurs ancêtres, leurs pères et leurs mères, « leurs femmes et leurs enfants : qu'il n'y avait pas de « milieu ; qu'ils allaient ce jour-là ou perdre la liberté « et la vie par leur défaite, ou acquérir l'empire de « l'univers par leur victoire. » Il se servait de truchements pour se faire entendre par les différentes nations.

Scipion, de son côté, « faisait ressouvenir ses Ro-« mains des victoires qu'ils avaient remportées dans « l'Espagne, et tout récemment en Afrique : il leur fai-« sait valoir l'aveu qu'Annibal lui-même avait fait mal-« gré lui de sa faiblesse en demandant la paix : il les « avertissait qu'ils touchaient à la fin de la guerre et

« de leurs travaux ; qu'ils avaient dans leurs mains la « ruine et les dépouilles de Carthage, et le retour dans « leur patrie », et il disait tout cela d'un air et d'un ton de vainqueur [1].

Bataille de Zama entre Annibal et Scipion. Polyb. l. 15, p. 700-702. Liv. lib. 30, c. 33-35. Appian. p. 23-26.

Tout étant prêt pour le combat, et les cavaliers numides ayant long-temps escarmouché de part et d'autre, Annibal donna ordre de mener les éléphants contre les ennemis. Les Romains aussitôt firent sonner les trompettes, et poussèrent en même temps de si grands cris, que les éléphants qui marchaient contre la droite des Romains, retournèrent en arrière, et mirent le désordre parmi les Maures et parmi les Numides qui formaient la gauche. Masinissa, les voyant ébranlés, acheva aisément de les mettre en déroute. Le reste des éléphants s'avança entre les deux armées dans la plaine, et fondit sur les armés à la légère des Romains, dont ils écrasèrent un grand nombre, malgré la grêle des traits dont ils étaient eux-mêmes accablés de toutes parts. Enfin épouvantés, les uns enfilèrent les intervalles que Scipion avait prudemment ménagés, les autres, en fuyant, revinrent sur l'aile droite, toujours poursuivis par la cavalerie romaine, qui, à coups de traits, les chassa jusque hors le champ de bataille. Lélius prit ce moment pour charger la cavalerie carthaginoise, qui tourna le dos et s'enfuit à toute bride. Lélius la poursuivit avec ardeur pendant que Masinissa faisait la même chose de son côté.

L'armée des Carthaginois était dénuée à droite et à gauche du secours de sa cavalerie : alors l'infanterie de part et d'autre s'avança à pas lents et en bon ordre, à

[1] « Celsus hæc corpore, vultuque ita læto, ut vicisse jam crederes, dicebat. »

l'exception de celle qu'Annibal avait amenée d'Italie, qui formait la troisième ligne, laquelle demeura dans le poste qui lui avait d'abord été donné. Quand on fut proche, les Romains, jetant de grands cris selon leur coutume, et frappant de leurs épées sur leurs boucliers, se lancent sur les ennemis. Du côté des Carthaginois, le corps des troupes étrangères qui formait la première ligne jette aussi de grands cris, mais confus et mal d'accord ensemble, parce que c'étaient toutes différentes nations. Comme on ne pouvait se servir ni des javelines, ni même des épées, et que l'on combattait main à main, les étrangers eurent d'abord quelque avantage sur les Romains, par leur agilité et par leur hardiesse, et en blessèrent un grand nombre. Cependant ceux-ci l'emportant par leur ordre et par la nature de leurs armes, gagnent du terrain, encouragés par la seconde ligne qui les suivait et ne cessait de les animer à bien combattre; au lieu que les étrangers, n'étant ni suivis ni secourus des Carthaginois, dont l'inaction au contraire les intimidait, perdent courage, lâchent pied; et, se croyant abandonnés ouvertement par leurs propres troupes, tombent en, se retirant, sur leur seconde ligne, et l'attaquent pour se faire jour. Ceux-ci se trouvent contraints de défendre courageusement leur vie; de sorte que les Carthaginois, attaqués par les étrangers, se virent, contre leur attente, deux ennemis à combattre, leurs propres troupes et les Romains. Tout hors d'eux-mêmes, et comme transportés de fureur, ils firent un grand carnage des uns et des autres, et mirent le désordre parmi les hastaires, qui pourtant se rallièrent bientôt, parce que ceux qui commandaient les princes, c'est-à-dire la seconde ligne,

firent alors avancer leurs troupes. La plus grande partie des étrangers et des Carthaginois périrent en cet endroit, taillés en pièces, partie les uns par les autres, partie par les Romains. Annibal ne voulut pas souffrir que les fuyards se mêlassent parmi ceux qui tenaient encore, dans la crainte que, remplis d'effroi comme ils étaient, et couverts de blessures, ils n'y portassent le désordre. Il ordonna même au premier rang de leur présenter la pique, ce qui les obligea de se retirer le long des ailes dans la plaine.

L'espace entre les deux armées étant alors tout couvert de sang, de morts et de blessés, Scipion se trouva dans un assez grand embarras : car, comment faire marcher ses troupes en bon ordre par-dessus cet amas confus d'armes et de cadavres encore sanglants et entassés les uns sur les autres? Il ordonne que l'on porte les blessés derrière l'armée : il rappelle les hastaires, qui poursuivaient les postes vis-à-vis le centre des ennemis, en attendant une nouvelle charge, et fait serrer les rangs aux princes et aux triaires sur l'une et l'autre aile.

Quand ils furent sur le même front que les hastaires, alors il se commença entre les deux partis un nouveau combat. L'infanterie de part et d'autre s'ébranle et charge avec beaucoup de courage et de vigueur. Comme des deux côtés le nombre, la résolution, les armes étaient égales, et que l'opiniâtreté était si grande que l'on mourait sur la place où l'on combattait plutôt que de lâcher pied, le sort du combat demeura long-temps douteux, sans qu'on pût conjecturer qui demeurerait maître du champ de bataille. Les choses étant dans cet état, Lélius et Masinissa, après avoir poursuivi assez

long-temps la cavalerie ennemie, revinrent fort à propos pour attaquer l'infanterie carthaginoise par les derrières. Ce fut cette dernière charge qui décida la victoire. Un grand nombre des Carthaginois furent tués sur le champ de bataille, où ils se trouvèrent investis presque de toutes parts. Plusieurs, s'étant dispersés dans les plaines d'alentour, y furent accablés par la cavalerie des Romains qui tenait tout le pays. Les Carthaginois laissèrent sur la place plus de vingt mille morts, tant de leurs citoyens que de leurs alliés. Il y en eut à peu près autant de pris, avec cent trente-trois drapeaux ou étendards, et onze éléphants. Les vainqueurs ne perdirent que quinze cents hommes. Ainsi finit cette grande action, qui contribua beaucoup à rendre les Romains les maîtres du monde.

Victoire des Romains.

Après la bataille, Scipion fit poursuivre ce qui s'était échappé de Carthaginois, pilla leur camp, et rentra ensuite dans le sien. Quant à Annibal, il se retira, sans perdre de temps, avec un petit nombre de cavaliers, et se sauva à Adrumette, après avoir tenté avant le combat, et dans le combat même, tous les moyens qui pouvaient lui procurer la victoire[1]. Surtout il fit paraître une adresse singulière et une prudence consommée dans l'ordonnance de sa bataille et dans la disposition de ses troupes. C'est un éloge qu'il reçut de la bouche de Scipion même, et de tous les connaisseurs.

Éloge d'Annibal. Liv. lib. 30, cap. 35.

Polybe lui rend le même témoignage, et il s'exprime en ces termes : On peut dire qu'Annibal fit dans cette occasion tout ce qu'il était possible de faire, et tout ce

Polyb. l. 15, pag. 702.

[1] « Omnia et in prælio, et ante aciem, priusquàm excederet pugnâ, expertus, et confessione etiam Scipionis, omniumque peritorum militiæ, illam laudem adeptus, singulari arte aciem illâ die instruxisse. » (Liv.)

que l'on devait attendre d'un général qui avait une si longue expérience dans le métier de la guerre, et qui s'était acquis une si grande et si juste réputation de prudence et de bravoure. Premièrement il entra en conférence avec Scipion pour tâcher de finir la guerre par lui-même. Ce n'était pas déshonorer ses premiers exploits : c'était se défier de la fortune, et se mettre en garde contre l'incertitude et la bizarrerie du sort des armes. Dans le combat, il se conduisit de façon qu'ayant à se servir des mêmes armes que les Romains, il ne pouvait mieux s'y prendre. L'ordonnance des Romains est très-difficile à rompre. Chez eux, l'armée en général, et chaque corps en particulier, combat de quelque côté que l'ennemi se présente, parce que leur ordre de bataille est tel, que les cohortes les plus proches du péril se tournent toujours toutes ensemble du côté qu'il faut. D'ailleurs leur armure leur donne beaucoup d'assurance et de hardiesse, la grandeur de leurs boucliers et la force de leurs épées contribuant beaucoup à les rendre fermes dans le combat, et difficiles à être vaincus. Cependant Annibal employa tout ce que la prudence et l'habileté pouvaient fournir de moyens pour vaincre tous ces obstacles. Il avait amassé grand nombre d'éléphants, et les avait mis à la tête de son armée pour troubler et rompre l'ordonnance des Romains. En postant à la première ligne les étrangers soudoyés, et après eux les Carthaginois, il avait en vue de lasser d'abord les ennemis, et d'émousser leurs épées à force de tuer. De plus, mettant les Carthaginois entre deux lignes, il les réduisait à la nécessité de combattre, suivant la maxime d'Homère. Enfin, il avait placé à une certaine distance les plus braves et les plus fermes,

Iliad. lib. 4, v. 297.

afin que, voyant de loin l'événement, et ayant toutes leurs forces, ils pussent, quand le moment favorable serait venu, tomber avec valeur sur les ennemis. Si ce héros, jusqu'alors invincible, après avoir fait pour vaincre tout ce qui se pouvait faire, n'a pas laissé d'être vaincu, on ne doit pas le lui reprocher. La fortune quelquefois s'oppose aux desseins des grands hommes; et d'ailleurs il arrive assez souvent qu'un habile général est vaincu par un plus habile.

J'ai cru devoir rapporter cette réflexion de Polybe sur l'intelligence que fit paraître Annibal dans la disposition de son armée à la bataille de Zama. J'en laisse le jugement aux connaisseurs et aux gens du métier; car la chose n'est pas sans difficulté. Je rapporte le sentiment des auteurs sans m'en rendre garant.

§ IV. *Annibal retourne à Carthage. Scipion se prépare à assiéger Carthage. Les ambassadeurs de Carthage viennent lui demander la paix. Numides défaits. Conditions de paix proposées par Scipion aux Carthaginois. Gisgon s'y oppose. Annibal lui impose silence. La flotte de Ti. Claudius est battue d'une rude tempête. La victoire de Scipion annoncée à Rome y cause une grande joie. Dispute au sujet du département des provinces. Le sénat donne audience d'abord aux ambassadeurs de Philippe, puis à ceux de Carthage. Paix accordée aux Carthaginois. Prisonniers rendus aux Carthaginois sans rançon. Les ambassadeurs retournent à Carthage. Cinq cents vaisseaux brûlés en pleine mer. Déserteurs punis. Annibal rit dans le sénat pendant que les autres*

*pleurent. Scipion donne à Masinissa le royaume de Syphax. Réflexion de Polybe sur le gouvernement de Carthage et de Rome au temps de la seconde guerre punique. Scipion retourne à Rome, et y reçoit l'honneur du triomphe. Il est honoré du surnom d'*Africain.

Annibal retourne à Carthage. Liv. lib. 30, cap. 35.

Annibal, après la perte de la bataille, s'était retiré, comme je l'ai dit, à Adrumette. Le sénat l'ayant mandé, il se rendit à Carthage, où il n'avait pas mis le pied depuis trente-six ans qu'il en était sorti encore fort jeune [1]. Il avoua en plein sénat qu'il avait été entièrement vaincu, que la bataille qui venait de se donner terminait absolument la guerre, et que Carthage ne pouvait plus maintenant espérer de salut qu'en obtenant des Romains la paix.

Scipion se prépare à assiéger Carthage. Liv. lib. 30, cap. 36.

Pour Scipion, il fit porter dans ses vaisseaux le butin, qui était fort considérable; et, étant retourné lui-même au bord de la mer, il y apprit que P. Lentulus avait abordé au camp des Romains près d'Utique avec cinquante gros vaisseaux, et cent barques chargées de toutes sortes de provisions. Croyant qu'il ne fallait pas donner aux Carthaginois le temps de se remettre de leur consternation, mais jeter de tous les côtés en même temps la terreur dans le sein de la capitale, après avoir envoyé Lélius à Rome pour y porter la nouvelle de sa victoire, il ordonna à Cn. Octavius de conduire par terre les légions jusqu'aux portes de Carthage; et lui-même, avec son ancienne flotte et celle que venait

[1] Voyez la note 1, page 381.

d'amener Lentulus, il partit de son camp devant Utique, et s'avança vers le port de Carthage.

Les ambassadeurs de Carthage viennent lui demander la paix.

Il n'en était pas fort éloigné, lorsqu'il aperçut une galère carthaginoise, parée de bandelettes et de branches d'olivier, qui venait à sa rencontre. Elle portait dix ambassadeurs, tous des premiers de la ville, lesquels, en conséquence de l'avis qu'avait donné Annibal dans le sénat, avaient été envoyés pour demander la paix. Ils s'approchèrent de la poupe du vaisseau que montait Scipion; et, lui présentant les rameaux d'olivier comme suppliants, ils implorèrent sa miséricorde et sa clémence. Il ne leur donna point d'autre réponse, sinon qu'ils vinssent le trouver à Tunis, où il allait camper. Pour lui, après avoir curieusement examiné la situation de Carthage, moins pour en faire usage dans la circonstance présente que pour humilier ses ennemis, il retourna à Utique, où il fit revenir aussi Octavius.

Numides défaits.

Étant parti de là pour aller à Tunis, il apprit en chemin que Vermina, fils de Syphax, venait au secours des Carthaginois avec une armée où il y avait plus de cavalerie que d'infanterie. Aussitôt il envoya contre ces Numides une partie des légions avec toute sa cavalerie. Ce détachement les attaqua le premier jour des saturnales, et les défit entièrement. Les cavaliers romains, les ayant investis de toutes parts, leur fermèrent même le chemin de la fuite, leur tuèrent quinze mille hommes sur la place, en prirent douze cents, avec quinze cents chevaux numides, et soixante-deux drapeaux. Vermina s'échappa au milieu du tumulte avec un petit nombre des siens.

Conditions de paix proposées par

Cependant Scipion était arrivé à Tunis, et s'était campé dans le même poste qu'il avait déja occupé. Ce

fut là que les députés de Carthage le vinrent trouver au nombre de trente. Quoiqu'ils parussent devant lui dans un état plus humilié et plus lugubre qu'auparavant, tel que l'exigeait leur misère présente, il leur témoigna cependant moins de compassion, n'ayant pas encore oublié leur perfidie. Il assembla son conseil. D'abord tous ceux qui le composaient, animés d'une juste indignation, opinaient à la ruine de Carthage. Mais ensuite, faisant réflexion à l'importance d'une telle entreprise, à la longueur du temps qu'entraînerait le siége d'une ville si grande et si bien fortifiée, et Scipion lui-même craignant qu'un successeur ne lui vînt enlever à peu de frais l'honneur de terminer une guerre qui lui avait coûté tant de travaux et de périls, tous les avis inclinèrent à la paix.

Scipion aux Carthaginois.
Liv. lib. 30, cap. 37.
Polyb. l. 15, pag. 705.

Le lendemain il fit rappeler les ambassadeurs; et, après leur avoir reproché en termes fort vifs leur mauvaise foi et leur perfidie, et les avoir exhortés à reconnaître enfin, après tant de défaites qui devaient être pour eux d'utiles leçons, qu'il y avait des dieux qui vengeaient les traités rompus et les serments violés, il leur déclara les conditions auxquelles on voulait bien leur donner la paix : « qu'ils garderaient leurs lois et leur « liberté : qu'ils posséderaient dans l'Afrique les villes et « les campagnes, telles et dans la même étendue qu'ils « les avaient tenues avant la guerre : qu'à compter de ce « jour-là il ne serait fait contre eux aucun acte d'hos- « tilité : qu'ils rendraient aux Romains tous les prison- « niers et tous les transfuges; qu'ils leur livreraient « tous leurs gros vaisseaux, excepté dix galères, et tout « ce qu'ils avaient d'éléphants domptés, et n'en domp- « teraient plus dans la suite : qu'il ne leur serait pas

« permis de faire la guerre ni dans l'Afrique, ni hors « de l'Afrique, sans le consentement du peuple romain : « qu'ils rendraient à Masinissa les maisons, terres, villes, « et autres biens qui lui avaient appartenu, ou à ses an- « cêtres, dans toute l'étendue du pays qu'on leur déter- « minerait : qu'ils fourniraient de vivres l'armée romaine « pendant trois mois ; qu'ils en paieraient la solde jus- « qu'à ce que leurs députés fussent revenus de Rome : « qu'ils paieraient aux Romains, en cinquante années, « dix mille talents d'argent [1], partagés en portions éga- « les, c'est-à-dire deux cents talents chaque année : que, « pour assurance de leur fidélité, ils donneraient cent « ôtages que le général romain choisirait dans leur jeu- « nesse depuis quatorze ans jusqu'à trente : qu'il leur « accorderait la trève qu'ils demandaient, à condition « que les barques qu'ils avaient surprises pendant la « première seraient rendues aux Romains avec tout ce « qui était dedans lors de leur prise ; que, sans cette « restitution, ils ne devaient espérer ni trève ni paix ».

Gisgon s'oppose à ces conditions. Annibal lui impose silence. Polyb. l. 15, pag. 706. Liv. lib. 30, cap. 37.

Les ambassadeurs, ayant reçu cette réponse, partirent au plus tôt pour Carthage, et en firent part au sénat et au peuple. Pendant qu'ils parlaient dans l'assemblée du peuple, Gisgon, sénateur carthaginois, ayant commencé un discours pour détourner ses concitoyens d'accepter ces conditions, qui lui paraissaient fort onéreuses, et se faisant écouter d'une multitude également incapable de faire la guerre et de souffrir la paix, Annibal, indigné qu'en de pareilles conjonctures on tînt de tels propos et qu'on y donnât attention, prit Gisgon par le bras, et le fit descendre assez brusquement

[1] Dix mille talents attiques feraient trente millions. Ceux-ci, qui étaient des talents euboïques, faisaient un peu moins.

de la tribune. Une démarche si violente, et bien éloignée du goût d'une ville libre comme était Carthage, excita un murmure universel. Annibal en fut troublé, et sur-le-champ il s'excusa. « Sorti de cette ville à l'âge « de neuf ans [1], leur dit-il, et n'y étant revenu qu'après « trente-six ans d'absence, j'ai eu tout le temps de m'in-« struire dans le métier de la guerre, et je me flatte « d'y avoir assez bien réussi. Pour vos lois et vos cou-« tumes, on ne doit pas être surpris que je les ignore ; « et c'est de vous que je veux les apprendre. » Cette espèce de satisfaction ayant adouci les esprits et apaisé le murmure, il continua de la sorte : « C'est mon zèle « pour le bien public qui m'a fait tomber dans la faute « qui vous choque; car je ne puis assez m'étonner qu'un « Carthaginois instruit de tout ce qui s'est passé de notre « part à l'égard des Romains, et les voyant devenus par « la victoire maîtres absolus de notre sort, ne se trouve « pas trop heureux de ce qu'ils nous traitent si favora-« blement. Ne nous amusons donc point à discourir ; « hâtons-nous de nous réunir tous dans le sentiment « d'accepter avec actions de graces des conditions plus « favorables que nous ne pouvions les espérer; et ne « songeons qu'à offrir des sacrifices aux dieux, et à leur « demander que le peuple romain ratifie le projet de « son général. »

Cet avis parut très-sage et tout-à-fait convenable aux intérêts de la république, et à l'extrémité de maux et de dangers où elle se trouvait. On résolut unanimement

[1] Tite-Live et Polybe s'expriment ainsi de concert. Cependant Annibal était à Carthage, selon Tite-Live, après la mort d'Amilcar, lorsque Asdrubal, son beau-frère, ainsi qu'il a été rapporté au liv. 13, demandait qu'on le lui envoyât en Espagne. Il ne paraît pas aisé de sauver cette contradiction.

d'accepter la paix aux conditions proposées, et sur-le-champ le sénat nomma des ambassadeurs pour la conclure.

Ce qui embarrassait le plus, c'était la restitution que les Romains demandaient préalablement : car on n'avait sous la main que les bâtiments mêmes qui leur avaient été pris, et il n'était pas aisé de retrouver les effets, ceux qui se les étaient appropriés les tenant bien couverts et cachés. On conclut que l'on commencerait par rendre les vaisseaux; qu'on chercherait ceux qui les avaient montés, et qu'on leur rendrait la liberté : qu'à l'égard des autres effets, on en paierait le prix que Scipion jugerait à propos d'y mettre.

Quand les députés furent revenus trouver Scipion, les questeurs eurent ordre de fixer, par l'examen de leurs registres, la valeur de tout ce qui avait appartenu à la république sur ces vaisseaux, et les particuliers de déclarer le prix de leurs effets : et pour le tout, on fit payer comptant aux Carthaginois vingt-cinq mille livres pesant d'argent. Quand cela fut fait, on leur accorda une trève de trois mois, à condition que, tant qu'elle durerait, ils n'enverraient point d'ambassadeurs autre part qu'à Rome; et que, s'il leur en venait à eux-mêmes de quelque nation que ce fût, ils ne les congédieraient point qu'auparavant ils n'eussent informé le général romain, et des puissances qui les avaient envoyés, et des demandes qu'ils étaient venus faire. Scipion fit partir pour Rome, avec les députés carthaginois, L. Véturius Philon, M. Marcius Ralla, et L. Scipion son frère.

Les convois qui vinrent ces jours-là de Sicile et de Sardaigne mirent les vivres à si bas prix, que les mar-

chands laissaient leurs blés aux capitaines des galères pour le prix de la voiture.

La flotte de Ti. Claudius est battue d'une rude tempête. Liv. lib. 30, cap. 38, 39.

On avait été alarmé à Rome au premier bruit de la rupture des négociations avec les Carthaginois et du renouvellement de la guerre; et l'on avait ordonné à Tib. Claude Néron, l'un des consuls, de passer promptement en Sicile avec sa flotte, et de là en Afrique, et à son collègue M. Servilius de rester près de Rome jusqu'à ce qu'on sût au juste en quel état se trouvaient les affaires d'Afrique. Le consul Claude agit avec beaucoup de lenteur dans les préparatifs et dans le départ de la flotte, piqué de ce que les sénateurs avaient rendu Scipion, plutôt que lui, maître des conditions auxquelles on devait conclure la paix. Étant enfin parti avec sa flotte, il fut attaqué d'une furieuse tempête qui brisa plusieurs de ses vaisseaux, et maltraita fort les autres. L'hiver l'ayant surpris à Caralis (aujourd'hui *Cagliari*) en Sardaigne, où il était occupé à les radouber, et le temps de sa magistrature étant écoulé, réduit à l'état de simple particulier, il ramena sans gloire sa flotte dans le Tibre.

La victoire de Scipion annoncée à Rome, y cause une grande joie. Liv. lib. 30, cap. 40.

Les députés que Scipion envoyait d'Afrique à Rome y étant arrivés avec ceux des Carthaginois, le sénat s'assembla dans le temple de Bellone. Alors L. Véturius Philon raconta, avec une extrême satisfaction de toute l'assemblée, comment les Carthaginois avaient perdu, près de leur capitale, une bataille qui ne leur laissait plus de ressource, et qui terminait enfin en faveur des Romains une guerre qui avait causé tant de maux. Quoique l'avantage remporté sur Vermina, fils de Syphax, ne fût qu'un léger surcroît de bonne fortune, il n'omit pas d'en faire mention. Alors on lui

ordonna de monter sur la tribune aux harangues, et de faire part au peuple d'une nouvelle si agréable. Aussitôt les citoyens s'abandonnèrent à la joie; et, après s'être félicités d'un si grand succès, ils se répandirent dans tous les temples pour en remercier les dieux, conformément au décret qui ordonnait des actions de graces publiques pendant trois jours.

Les députés des Carthaginois et ceux du roi Philippe, car il en était aussi venu à Rome de la part de ce prince, ayant demandé audience au sénat, on leur répondit que ce seraient les nouveaux consuls qui la leur donneraient.

An. R. 551.
Av. J.C. 201.

CN. CORNÉLIUS LENTULUS.
P. ÆLIUS PÆTUS.

Dispute au sujet du département des provinces.
Liv. lib. 30, cap. 40.

On attendait, pour régler le département des consuls, que les ambassadeurs de Macédoine et ceux de Carthage eussent eu audience, et l'on prévoyait que, la guerre étant finie d'un côté, elle allait commencer d'un autre. Le consul Lentulus brûlait du désir d'avoir l'Afrique pour son département. Il voyait bien que, si la guerre continuait encore, la victoire ne lui coûterait pas bien cher; et que, si l'on faisait la paix, il lui serait fort glorieux d'avoir mis fin pendant son consulat à une guerre si importante. Ainsi il déclara qu'il ne mettrait rien en délibération que préalablement on ne lui eût donné le commandement en Afrique : car son collègue n'y prétendait rien, étant d'un naturel sage et modéré; outre qu'il lui semblait qu'il ne serait pas moins inutile qu'injuste de vouloir disputer cet honneur à Scipion.

Les tribuns du peuple Q. Minutius Thermus et Manius Acilius Glabrion représentèrent « que Cn. Cor-

« nélius faisait une tentative dans laquelle le consul « Tib. Claudius avait déja échoué l'année d'auparavant, « puisque, le sénat ayant fait proposer au peuple de « statuer sur une pareille demande formée par ce con- « sul, toutes les trente-cinq tribus lui avaient préféré « Scipion ». L'affaire ayant été débattue avec beaucoup de chaleur, et dans le sénat, et devant le peuple, enfin la décision en fut remise au sénat. Les sénateurs donc, après avoir prêté serment de statuer selon les règles de l'équité et du bien public (car c'était là une des conditions dont on était convenu), ordonnèrent que l'un des deux consuls, selon l'arrangement qu'ils prendraient ensemble, ou qui serait réglé par le sort, resterait en Italie pendant que l'autre commanderait une flotte de cinquante vaisseaux : que celui à qui la flotte serait échue passerait en Sicile, et de là en Afrique, si la paix ne se faisait pas avec les Carthaginois ; qu'en ce cas le consul agirait par mer, et Scipion par terre avec la même autorité que devant : que, si les Carthaginois acceptaient les conditions de paix qu'on leur proposait, les tribuns feraient décider par le peuple si ce serait le consul ou Scipion qui leur donnerait la paix et ramènerait l'armée victorieuse en Italie, supposé qu'il fût à propos de la ramener ; que, si cet honneur était déféré à Scipion, le consul ne passerait point de Sicile en Afrique. On continua à P. Scipion le commandement des armées à la tête desquelles il se trouvait en Afrique.

Toutes ces résolutions du sénat, pleines de sagesse et d'équité, étaient pour le consul Lentulus une forte leçon et une tacite réprimande que sa jalousie lui avait justement attirée. Transporté d'un aveugle désir de

gloire, il voulait enlever à Scipion un honneur qu'il était évident que le peuple lui destinait à titre de justice et de reconnaissance pour tous les travaux et les dangers qu'il avait essuyés dans cette guerre. Le collègue de Lentulus avait agi bien plus sagement en reconnaissant qu'une telle entreprise était contraire en même temps et à l'équité et à la prudence [1], puisqu'elle ne pouvait réussir. La jalousie, vice bas et indigne d'un homme d'honneur, mérite d'être couverte de honte et exposée à un mépris général.

Le sénat donne audience aux ambassadeurs de Philippe. Liv lib. 30, cap. 42.

Après que le sénat eut réglé tout ce qui regardait les divers départements tant des consuls que des autres commandants, on songea à donner audience aux ambassadeurs de Philippe et à ceux des Carthaginois.

Ceux de Philippe furent introduits les premiers dans le sénat. Leur discours contenait trois chefs. Ils commencèrent par justifier leur maître des hostilités que les ambassadeurs romains, revenus depuis peu de Macédoine, l'avaient accusé d'avoir exercées contre les alliés de la république. En second lieu, ils se plaignirent eux-mêmes des alliés du peuple romain, mais beaucoup plus aigrement de M. Aurélius, l'un des trois ambassadeurs qu'on avait envoyés à Philippe : car ils lui reprochaient que, malgré son caractère, il était resté en Grèce pour y faire des levées de soldats ; qu'il avait fait la guerre au roi de Macédoine contre le traité, et qu'il en était souvent venu aux mains avec ses lieutenants : enfin ils demandaient qu'on rendît à Philippe, Sopater avec les soldats macédoniens qu'il avait com-

[1] « Qui gloriæ certamen cum Scipione, præterquam quòd iniquum esset, etiam impar futurum cernebat. » (Liv.)

mandés, et qui, étant dans l'armée et à la solde d'Annibal, avaient été faits prisonniers par les Romains.

M. Furius, qu'Aurélius avait envoyé de Macédoine exprès pour le défendre, répondit à ces accusations : « qu'Aurélius avait été laissé dans le pays pour empê-« cher que les alliés de la république, las des injures et « des ravages que Philippe exerçait continuellement « sur eux, ne prissent enfin son parti ; qu'au reste il « n'était point sorti des terres des alliés, et qu'il s'était « borné à empêcher que les soldats du roi ne fissent « impunément des courses sur leurs terres : que Sopater, « l'un des principaux de la cour du roi de Macédoine, « et même son parent, avait été envoyé en Afrique avec « quatre mille hommes et de l'argent pour secourir An-« nibal et les Carthaginois ».

Après que Furius eut cessé de parler, on demanda aux Macédoniens ce qu'ils avaient à répliquer ; et comme leurs réponses parurent embarrassées, sans leur permettre d'en dire davantage, on leur déclara « qu'il « était aisé de voir que le roi cherchait la guerre ; et « que, s'il ne changeait de conduite, il la trouverait « bientôt : qu'il avait doublement violé le traité, d'abord « en maltraitant les alliés du peuple romain et faisant « piller leurs campagnes par ses soldats, puis en don-« nant des secours d'hommes et d'argent aux ennemis « de la république : que Scipion n'avait rien fait dont « on pût raisonnablement se plaindre lorsqu'il avait « mis dans les fers, et traité en ennemis, des soldats « qu'il avait faits prisonniers dans le temps qu'ils com-« battaient contre le peuple romain : que, pour ce qui « regardait Aurélius, le sénat et le peuple l'approu-« vaient fort d'avoir secouru par les armes les alliés de

« la république, puisque la foi d'un traité n'avait pu « les mettre à couvert de la violence de Philippe ».

Audience accordée aux ambassadeurs de Carthage.

Les Macédoniens ayant été renvoyés avec une réponse si menaçante, les Carthaginois furent appelés. Dès qu'on eut remarqué leur âge avancé, et que l'on sut qu'ils étaient les plus distingués de Carthage par leur naissance et leurs emplois, on commença à croire que c'était sérieusement que les Carthaginois songeaient à la paix. Le plus considérable d'entre eux était Asdrubal, surnommé *Hædus*, grave sénateur qui avait toujours conseillé la paix à ses concitoyens, et qui s'était en toute occasion déclaré fortement contre la faction barcine; c'est ce qui l'autorisa davantage à imputer la faute de cette guerre à la cupidité d'un petit nombre de particuliers, et à en décharger le conseil public de Carthage. Il fit un discours fort sensé, excusant les Carthaginois sur quelques articles, passant condamnation sur d'autres pour ne point aigrir et aliéner les esprits en niant sans pudeur des choses évidemment vraies, enfin exhortant les sénateurs à user modérément de leurs avantages. Il leur fit entendre « que, si les Carthaginois avaient voulu suivre ses con- « seils et ceux d'Hannon, ils auraient eux-mêmes dicté « les conditions de la paix, au lieu que maintenant ils « étaient réduits à recevoir celles qu'on leur imposait : « qu'il était rare [1] que les dieux donnassent aux hommes

[1] « Rarò simul hominibus bonam fortunam bonamque mentem dari. Populum romanum eo invictum esse quòd in secundis rebus sapere et consulere meminerit. Et herclè mirandum fuisse, si aliter facerent : ex insolentia, quibus nova bona fortuna sit, impotentes lætitiæ insanire : populo romano usitata, ac propè jam obsoleta ex victoria gaudia esse, ac plus penè parcendo victis, quàm vincendo, imperium auxisse. » (Liv.)

« en même temps la bonne fortune et le bon esprit :
« que ce qui rendait le peuple romain invincible, c'est
« que dans la prospérité il savait faire usage de la
« prudence et écouter les conseils de la raison : qu'au
« reste il serait étonnant qu'il en usât autrement; que
« ceux pour qui les heureux succès étaient nouveaux,
« n'étant plus maîtres alors d'eux-mêmes, s'abandon-
« naient à une joie immodérée et insolente parce qu'ils
« n'y sont point accoutumés; mais que les Romains
« avaient contracté une telle habitude de vaincre,
« qu'ils étaient devenus presque insensibles au plaisir
« que cause la victoire; et qu'ils devaient l'accroisse-
« ment de leur empire beaucoup plus à la clémence
« dont ils usaient envers les vaincus qu'à leurs victoires
« mêmes ». Les autres ambassadeurs parlèrent d'un ton
plus humilié et plus propre à exciter la compassion.
« Ils déplorèrent le sort de leur patrie en faisant sentir
« de quel degré de grandeur et de puissance elle était
« tombée dans un abîme de misère : qu'il ne restait
« aux Carthaginois, après avoir porté si loin leurs con-
« quêtes, que les murailles de Carthage même : qu'en-
« fermés dans leur enceinte, ils ne voyaient plus rien,
« ni sur mer ni sur terre, qui leur obéît; et que la pos-
« session de leur ville même et de leurs dieux pénates
« ne leur resterait qu'autant que le peuple romain vou-
« drait bien ne pas pousser la rigueur jusqu'aux der-
« nières extrémités. » Il paraissait que les sénateurs
étaient touchés de compassion, lorsque l'un d'entre
eux, irrité de la perfidie dont les Carthaginois venaient
de donner, dans la rupture de la trêve, une preuve
encore toute récente, « demanda aux ambassadeurs par
« quels dieux ils jureraient l'observation du traité de

« paix, après avoir trompé ceux qui avaient été témoins « de leur premier serment ». *Ce sera*, lui répondit Asdrubal, *par ces mêmes dieux qui punissent si sévèrement les parjures.*

Appian. Bell. pun. 27-29. et 33-35.

Appien met dans la bouche de ce même Asdrubal Hædus une fort belle harangue, mais adressée à Scipion. Il rapporte aussi celle du consul Cn. Lentulus dans le sénat.

Paix accordée aux Carthaginois. Liv. lib. 30, cap. 43.

Tous les sénateurs romains étaient portés à la paix. Mais le consul Cn. Lentulus, qui avait le commandement de la flotte, s'opposa au décret qu'ils étaient près de rendre dans cet esprit. Alors les tribuns Man. Acilius et Q. Minutius demandèrent au peuple assemblé « si « sa volonté était qu'on fît la paix avec les Carthaginois, et par qui il souhaitait qu'elle se fît et que « l'armée fût ramenée d'Afrique ». Toutes les tribus se déclarèrent pour la paix, et chargèrent Scipion du soin de la conclure et de ramener les troupes en Italie. En conséquence de l'ordonnance du peuple, le sénat décerna que Scipion, de l'avis de dix commissaires, ferait la paix avec les Carthaginois à telles conditions qu'il jugerait à propos.

Prisonniers rendus aux Carthaginois sans rançon.

Les ambassadeurs de Carthage, après avoir remercié le sénat, demandèrent qu'il leur fût permis d'entrer dans la ville, et de s'entretenir avec leurs concitoyens qui étaient retenus dans les prisons de la république. Ils représentèrent « qu'il y en avait parmi eux des plus « considérables de Carthage avec qui ils étaient liés par « le sang et l'amitié : qu'il y en avait d'autres que leurs « parents les avaient chargés de voir ». Quand ils les eurent visités, ils demandèrent une nouvelle grace, c'était de pouvoir racheter ceux de ces prisonniers

qu'ils voudraient. On leur en demanda les noms. Ils en désignèrent environ deux cents, que le sénat fit conduire en Afrique par les commissaires romains, à qui il ordonna de les remettre entre les mains de Scipion, en chargeant ce général de les rendre aux Carthaginois sans rançon dès que la paix serait conclue.

Les ambassadeurs retournent à Carthage.

Les ambassadeurs de Carthage partirent de Rome, et, s'étant rendus auprès de Scipion, ils firent la paix aux conditions marquées ci-devant. Ils lui livrèrent leurs vaisseaux de guerre et leurs éléphants, lui rendirent les esclaves et les transfuges romains, et quatre mille prisonniers, parmi lesquels se trouva un sénateur nommé Q. Térentius Culléon. Scipion fit conduire les vaisseaux en pleine mer, où ils furent brûlés. Ils montaient, selon quelques auteurs, à cinq cents. La vue de cet embrasement allumé si près de Carthage causa autant de douleur à ses citoyens qu'aurait pu faire l'incendie de Carthage même. Les déserteurs furent punis plus sévèrement que les esclaves, car on trancha la tête à tous ceux qui étaient du pays latin, et ceux qui étaient Romains furent mis en croix.

Cinq cents vaisseaux brûlés en pleine mer.

Déserteurs punis. Liv. lib. 30, cap. 44.

Il y avait quarante ans que la dernière paix avait été faite avec les mêmes Carthaginois, sous le consulat de Q. Lutatius et d'Aulus Manlius. La guerre avait recommencé vingt-trois ans après, sous celui de P. Cornélius et de Tib. Sempronius. Elle fut terminée la dix-septième année [1], pendant le consulat de Cn. Cornélius et de P. Ælius Pætus. On entendit souvent dire depuis à Scipion que, s'il n'avait pas fini cette guerre par la destruction entière de Carthage, on devait s'en

[1] La dix-septième année accomplie, et la dix-huitième commencée.

prendre à la cupidité et à l'ambition, premièrement de Tib. Claudius, puis de Cn. Cornélius, qui avaient tous deux cabalé pour le supplanter et pour avoir l'honneur de terminer cette guerre.

Annibal rit pendant que les autres pleurent. Liv. lib. 30, cap. 44.

Quand on procéda à l'imposition d'une taxe sur les particuliers pour le premier paiement des tributs réglé par le traité, comme cette contribution paraissait bien onéreuse aux Carthaginois épuisés par une si longue guerre, la tristesse fut grande, et plusieurs dans le sénat ne purent retenir leurs larmes. On dit qu'Annibal alors se mit à rire. Asdrubal Hædus lui faisant de vifs reproches de ce qu'il insultait ainsi à l'affliction publique, lui qui en était la cause : « Si l'on pouvait, « dit-il alors, pénétrer dans le fond de mon cœur et « en démêler les dispositions comme on voit ce qui se « passe sur mon visage, on reconnaîtrait bientôt que ce « ris que l'on me reproche n'est pas un ris de joie, mais « l'effet du transport et du désespoir que me causent les « maux publics. Et ce ris, après tout, est-il plus hors « de saison que ces larmes indécentes que je vous vois « répandre? C'était lorsqu'on nous a ôté nos armes, « qu'on a brûlé nos vaisseaux, qu'on nous a interdit « toute guerre contre les étrangers, c'était alors qu'il « fallait pleurer; car c'est là le coup et la plaie mortelle « qui nous a abattus. Mais nous ne sentons les maux « publics qu'autant qu'ils nous intéressent personnelle-« ment; et ce qu'ils ont pour nous de plus affligeant et « de plus douloureux, est la perte de notre argent. « C'est pourquoi, lorsqu'on enlevait à Carthage vaincue « ses dépouilles, lorsqu'on la laissait sans armes et sans « défense au milieu de tant de peuples d'Afrique puis-« sants et armés, personne de vous n'a versé une larme

« ni poussé un soupir ; et maintenant, parce qu'il faut « contribuer par tête à la taxe publique, vous vous dé- « solez comme si tout était perdu. Ah! que j'ai lieu de « craindre que ce qui vous arrache aujourd'hui tant de « larmes ne vous paraisse bientôt le moindre de vos « malheurs! »

Scipion donne a Masinissa le royaume de Syphax.

Cependant Scipion se préparait à partir. Il assembla ses troupes, et déclara publiquement qu'il ajoutait aux états que Masinissa tenait de ses pères, Cirta et les autres villes et terres de Syphax dont les Romains s'étaient rendus maîtres, et qu'il lui en faisait présent en leur nom. Il ordonna à Cn. Octavius de conduire la flotte en Sicile, et d'en laisser le commandement au consul Cn. Cornélius. Enfin il envoya ordre aux Carthaginois de députer de nouveau à Rome pour y faire ratifier par le sénat et le peuple le traité qu'il venait de conclure avec eux, de l'avis des dix commissaires.

Réflexion sur le gouvernement de Carthage et de Rome au temps de la seconde guerre punique. Polyb. l. 6, p. 493-494.

Je finirai ce qui regarde la seconde guerre punique par une réflexion de Polybe, qui caractérise bien la situation différente des deux républiques rivales dont nous parlons.

Au commencement de la seconde guerre punique et du temps d'Annibal, on peut dire en quelque sorte que Carthage était sur le retour. Sa jeunesse, sa fleur, sa vigueur, étaient déja flétries. Elle avait commencé à déchoir de sa première élévation, et elle penchait vers sa ruine ; au lieu que Rome alors était, pour ainsi dire, dans la force et la vigueur de l'âge, et s'avançait à grands pas vers la conquête de l'univers.

La raison que Polybe rend de la décadence de l'une et de l'accroissement de l'autre est tirée de la différente

manière dont étaient gouvernées alors ces deux républiques.

Chez les Carthaginois, le peuple s'était emparé de la principale autorité dans les affaires publiques. On n'écoutait plus les avis des vieillards et des magistrats : tout se conduisait par cabales et par intrigues. Sans parler de ce que la faction contraire à Annibal fit contre lui pendant tout le temps de son commandement, le seul fait des vaisseaux romains pillés pendant un temps de trève, perfidie à laquelle le peuple força le sénat de prendre part et de prêter son nom, est une preuve bien claire de ce que dit ici Polybe.

Au contraire, c'était à Rome le temps où le sénat, cette compagnie d'hommes si sages, avait plus de crédit que jamais, où les anciens étaient écoutés et respectés comme des oracles. On sait combien le peuple romain était jaloux de son autorité. Nous avons vu néanmoins qu'une centurie composée des jeunes, à qui il était échu par le sort de donner la première son suffrage, qui entraînait ordinairement celui de toutes les autres, ayant nommé deux consuls, elle se désista, sur la simple remontrance de Fabius, du choix qu'elle avait fait, et en nomma d'autres.

De cette différence de gouvernement Polybe conclut qu'il était nécessaire qu'un peuple conduit par la prudence des anciens l'emportât sur un état gouverné par les avis téméraires de la multitude. Rome, en effet, guidée par les sages conseils du sénat, eut enfin le dessus dans le gros de la guerre, quoiqu'en détail elle eût eu du désavantage dans plusieurs combats; et elle établit sa puissance et sa grandeur sur les ruines de sa rivale.

C'est par ces moyens et d'autres pareils qu'on a pu remarquer, dans le cours de l'histoire, que la Providence, qui préside aux états et aux royaumes, qui en règle les événements, qui en fixe la durée, et qui inspire à ceux qui les conduisent la prudence, le courage, et toutes les autres qualités nécessaires pour le gouvernement; c'est ainsi, dis-je, que de loin, et par des accroissements suivis et continuels, elle préparait Rome à cette grandeur et à cette puissance qu'elle lui avait destinée de toute éternité. Rome sentait bien qu'elle devait tous ses heureux succès à une cause supérieure[1] qui la protégeait d'une manière particulière; et elle le témoigna en mille occasions : mais elle avait le malheur de ne la point connaître, et de prodiguer les marques de sa reconnaissance à des divinités sourdes et impuissantes.

Scipion retourne à Rome, et y reçoit l'honneur du triomphe. Liv. lib. 30, cap. 45.

La présence de Scipion n'était plus nécessaire dans l'Afrique. Après avoir procuré à sa patrie une paix si glorieuse, il embarqua ses troupes, et passa à Lilybée en Sicile. De là il fit partir la plus grande partie de ses soldats sur les galères pour aller droit à Rome par mer. Pour lui, Tite-Live nous donne lieu de penser qu'il vint aborder à Rhége; car cet historien rapporte que Scipion traversa l'Italie entre deux haies de peuples qui accouraient de toutes parts pour avoir la satisfaction de voir leur libérateur, au courage et au bonheur duquel

[1] « Hujus beneficii gratiam, judices, fortuna populi romani, et vestra felicitas, et dii immortales sibi deberi putant. Nec verò quisquam aliter arbitrari potest; nisi qui nullam majestatem esse ducit numenve divinum.... Ea vis (divina) sæpè incredibiles huic urbi felicitates atque opes attulit. Non est humano consilio, ne mediocri quidem, judices, deorum immortalium curâ, res illa perfecta. » (Cic. *pro Milone*, n. 83 et 85.)

ils se croyaient redevables du repos, de la tranquillité, et de tous les biens dont la paix allait les faire jouir. Arrivé à Rome au milieu de cette joie publique, il y entra en triomphe avec plus de pompe et de magnificence que l'on n'en avait jamais vu. Le roi Syphax et plusieurs seigneurs de sa cour précédaient son char. Le sénateur Q. Térentius Culléon, qui avait été tiré des fers, suivait le même char, la tête couverte d'une espèce de chapeau qui était la marque de la liberté qu'il avait recouvrée. Syphax ne survécut pas long-temps à sa honte, et il mourut dans la prison. Scipion mit dans le trésor public plus de cinq millions en argent. Il fit donner à chacun des soldats deux déniers et demi (vingt-cinq sous) du butin fait sur les ennemis. Il fut honoré du glorieux surnom d'*Africain*, qui lui resta pour toujours, et qui semblait renouveler à chaque moment le souvenir de son triomphe. Scipion est le premier qui ait pris un surnom tiré de la nation qu'il avait vaincue. Dans la suite, d'autres Romains, à son exemple, ont illustré leurs familles par des titres pareils, mais qu'ils n'avaient pas mérités par des victoires aussi éclatantes.

Il est honoré du surnom d'*Africain*.

# LIVRE VINGT-UNIÈME.

Ce livre renferme l'histoire de quatre années, 552, 553, 554, 555. Il contient principalement la seconde guerre contre Philippe, qui est terminée par la victoire que Quintius Flamininus remporte à Cynocéphales; et quelques expéditions en Espagne et dans la Gaule cisalpine.

§ I. *Guerre de Macédoine. Époques de la guerre des Romains contre Philippe. Commencement de cette guerre. Diverses plaintes portées aux Romains contre Philippe. Le peuple s'oppose d'abord à cette guerre. Le consul fait revenir le peuple à l'avis du sénat, et la guerre est déclarée à Philippe. Ambassadeurs de Ptolémée. Soulèvement de la Gaule excité par Amilcar. Ambassadeurs envoyés à Carthage et à Masinissa. Ambassadeurs de Vermina, fils de Syphax, vers les Romains. Succès de l'ambassade des Romains en Afrique. Argent enlevé du temple de Proserpine. Remontrances de plusieurs particuliers au sénat, sur ce qui leur était dû par la république. Le consul Sulpicius arrive en Macédoine. Centho ravage la ville de Chalcis. Philippe attaque inutilement la ville d'Athènes. Il l'attaque une*

*seconde fois avec aussi peu de succès, et désole toute l'Attique. Les Romains ravagent les frontières de la Macédoine. Des rois voisins de la Macédoine se joignent au consul. Préparatifs de Philippe. Assemblée des Étoliens, où Philippe, les Athéniens et les Romains envoient leurs ambassadeurs. L'assemblée se sépare sans rien conclure. Le consul entre en Macédoine. Rencontre des deux partis. Diverses actions peu importantes entre les deux armées. Philippe remporte quelque avantage sur les fourrageurs romains. Puis il est battu lui-même, et obligé de fuir. Sulpicius retourne à Apollonie. Les Étoliens se déclarent pour les Romains. Décrets des Athéniens contre Philippe. La flotte se retire. On accorde l'ovation à Lentulus pour les succès remportés en Espagne. L. Furius défait l'armée des Gaulois qui assiégeait Crémone. Jalousie du consul Aurélius contre Furius. Celui-ci revient à Rome, et demande le triomphe. Il lui est accordé après de longues contestations. P. Scipion fait célébrer des jeux. Ses soldats sont récompensés. Armée des Espagnols défaite. Retour du consul Aurélius à Rome. On nomme de nouveaux consuls. Combats de gladiateurs.*

Guerre de Macédoine. Liv. lib. 31, cap. 1.

La seconde guerre punique, qui venait de se terminer d'une manière si glorieuse pour les Romains, fut suivie presque immédiatement de celle qu'ils eurent à soutenir contre les Macédoniens : celle-ci n'était en aucune sorte comparable à la première, ni par le mé-

rite du chef, ni par le courage des troupes, ni par l'importance des événements et la grandeur des dangers; mais elle était en quelque sorte plus illustre par la gloire des anciens rois de Macédoine, par l'éclat du nom même de la nation, et par la vaste étendue de son empire, qui avait autrefois embrassé une grande partie de l'Europe et une plus grande partie encore de l'Asie.

Époques de la guerre des Romains contre Philippe.

Au reste, la guerre contre Philippe avait commencé à peu près dix ans auparavant, l'an de Rome 541, lorsque Rome fit alliance avec les Étoliens. On pourrait même en faire remonter le commencement trois ans plus haut. Et cette même guerre avait été terminée trois ans avant la fin de la seconde guerre punique. Les Romains depuis avaient eu plusieurs sujets de mécontentement de la part de Philippe, roi de Macédoine, tant parce qu'il avait mal observé, à l'égard des Étoliens et des autres alliés de la république, les conditions de la paix, que parce qu'il avait envoyé tout récemment à Annibal, en Afrique, des secours d'hommes et d'argent. Lors donc qu'ils se virent libres et tranquilles après la paix qu'ils avaient faite avec les Carthaginois, diverses plaintes qu'on apporta à Rome de différents côtés contre Philippe les disposèrent à recommencer la guerre contre ce prince.

P. SULPICIUS GALBA. II.
C. AURÉLIUS COTTA.

An. R. 552.
Av. J.C. 200.

Commencement de la guerre de Macédoine.

C'est sous ces consuls que commença la guerre contre la Macédoine. Plusieurs événements y avaient préparé de loin.

Diverses plaintes portées aux

Ptolémée Philopator, roi d'Égypte, avait laissé en mourant un fils âgé seulement de cinq ans, qui fut

Romains contre Philippe.
Polyb. l. 16, p. 6, et Legat. p. 4.
Justin. l. 30, cap. 2 et 3.
Val. Max. l. 6, c. 6.

appelé Ptolémée Épiphane. Philippe, et Antiochus, roi de Syrie, firent entre eux une ligue criminelle pour envahir ses états. La cour d'Égypte, dans le danger où la mettait l'union de ces deux princes contre son roi pupille, avait eu recours aux Romains pour implorer leur protection et leur offrir la tutelle du roi et la régence de ses états pendant sa minorité, assurant que le feu roi l'avait ainsi ordonné à sa mort.

Liv. lib. 31, cap. 1, 2.

Les troupes de Philippe ravageaient actuellement l'Attique, et y faisaient un butin considérable : ce qui donna lieu aux habitants d'avoir recours aux Romains. Les ambassadeurs des Rhodiens et du roi Attale se joignirent à ceux d'Athènes pour faire leurs plaintes aussi contre les entreprises des deux rois, et pour donner avis aux Romains que Philippe, soit par lui-même, soit par ses députés, sollicitait plusieurs villes d'Asie à prendre les armes, et qu'il avait sans doute quelque grand dessein en tête.

Les Romains, sur la demande des ambassadeurs d'Égypte, n'hésitèrent point à accepter la tutelle du jeune prince; et en conséquence ils avaient nommé de leur côté trois ambassadeurs, qui furent chargés de notifier aux deux rois la délibération du sénat, et de leur faire savoir qu'ils eussent à cesser d'inquiéter les états de leur pupille; qu'autrement les Romains seraient obligés de leur déclarer la guerre. Les autres plaintes que j'ai marqué qu'ils reçurent presqu'en même temps hâtèrent le départ des trois ambassadeurs. L'un d'eux, M. Æmilius Lépidus, se transporta en Égypte, prit possession de la tutelle au nom du sénat et du peuple romain, et établit un premier ministre pour gouverner pendant le bas âge du roi, comme il a été dit dans

l'Histoire ancienne. Il n'y a personne qui ne sente que c'est faire un digne usage de sa puissance que de se déclarer si généreusement pour un roi et pour un pupille opprimé. Voilà ce qui faisait la gloire du peuple et du sénat de Rome, qui était le refuge des rois et des peuples[1]. L'ambition des magistrats et des généraux d'armée était de se rendre, par leur équité et leur bonne foi, les défenseurs des provinces et des alliés. Aussi, dans ces heureux temps, l'empire romain était-il regardé comme le port et l'asyle de tout l'univers, où les nations opprimées étaient sûres de trouver une prompte et puissante protection contre l'injustice et la violence. Les choses changèrent bien dans la suite.

Tom. VII, pag. 444 et suiv.

Le sénat, après avoir répondu favorablement à tous les ambassadeurs, fit partir M. Valérius Lévinus, qui avait déja fait la guerre contre Philippe, et le chargea, en lui donnant la qualité de propréteur, de s'approcher de la Macédoine avec une flotte pour examiner les choses de plus près, et pour être en état de secourir promptement les alliés.

Liv. lib. 31, cap. 3.

Cependant on délibérait sérieusement à Rome sur le parti qu'il fallait prendre. Dans le temps même que le sénat était assemblé pour examiner cette importante affaire, arriva une seconde ambassade de la part des Athéniens, qui marqua que Philippe était près d'entrer en personne dans l'Attique, et qu'infailliblement il se rendrait maître d'Athènes, si on ne leur envoyait un

Id. ibid. cap. 5.

[1] « Regum, populorum, nationum portus erat et refugium senatus. Nostri autem magistratus imperatoresque ex hac una re maximam laudem capere studebant, si provincias, si socios æquitate et fide defenderent. Itaque illud patrocinium orbis terræ veriùs, quàm imperium, poterat nominari. » (Cic. *de Offic.*, lib. 2, n. 26, 27.)

prompt secours. On reçut aussi des lettres de Lévinus, propréteur, et d'Aurélius son lieutenant, par lesquelles on apprit qu'on avait tout à craindre de la part de Philippe, que le danger était très-pressant, et qu'il n'y avait point de temps à perdre.

Le peuple s'oppose d'abord à la déclaration de la guerre contre Philippe. Liv. lib. 31, cap. 6.

Sur ces nouvelles, le sénat crut que l'on ne pouvait se dispenser d'entreprendre la guerre contre Philippe. Le consul Sulpicius, à qui le département de la Macédoine était échu par le sort, en porta la proposition devant le peuple. Elle fut d'abord rejetée par presque toutes les centuries. Les citoyens, à peine sortis d'une guerre qui leur avait coûté tant de peines et de dangers, en avaient par eux-mêmes un extrême éloignement, qui était encore beaucoup augmenté par les discours séditieux de Q. Bébius. C'était un des tribuns du peuple, lequel, rappelant l'ancien usage où étaient autrefois ses prédécesseurs de se faire valoir auprès de la multitude en se déclarant contre les sénateurs, les accusait de faire naître exprès guerre sur guerre pour tenir toujours le peuple dans l'oppression, et ne lui point laisser de repos. Les sénateurs souffrirent avec beaucoup de peine un reproche si calomnieux et si injuste : ils chargèrent d'opprobres dans le sénat même le tribun qui en était l'auteur, et exhortèrent fortement le consul de retourner une seconde fois devant le peuple, de lui reprocher avec force son indolence pour le bien public, et de lui faire sentir de quelle honte il allait se couvrir, et quel tort il ferait à l'état, si dans les circonstances présentes il différait de déclarer la guerre à Philippe.

Le consul fait revenir le peuple à

Le consul, ayant convoqué l'assemblée dans le champ-de-Mars, avant que d'envoyer les centuries aux suffra-

ges, leur parla de la sorte. « Il paraît, messieurs, que « vous ignorez qu'il ne s'agit point ici de délibérer s'il « faut avoir la guerre ou la paix (car Philippe, en se pré- « parant à vous faire une rude guerre, ne vous en laisse « pas le choix libre), mais si vous devez transporter « vos légions en Macédoine ou attendre que l'ennemi « fasse passer ses troupes en Italie. Quelle différence « il y a entre ces deux partis! vous avez dû certaine- « ment le connaître par votre expérience dans la der- « nière guerre contre les Carthaginois; car qui doute « que, si, dès que les Sagontins assiégés eurent recours « à nous, nous avions été prompts à leur porter du se- « cours, comme l'avaient fait nos pères à l'égard des « Mamertins, nous n'eussions fait tomber sur l'Espagne « tout le poids de la guerre que notre négligence a at- « tirée dans l'Italie, où peu s'en faut qu'elle ne nous ait « accablés? Nous avons agi plus sagement à l'égard de « ce même Philippe lorsqu'il s'engagea par un traité fait « avec Annibal de passer en Italie; et il est clair que « ce fut en faisant partir sur-le-champ Lévinus avec « une flotte pour l'aller attaquer dans son propre pays « que nous le retînmes dans la Macédoine. Ce que nous « fîmes pour-lors pendant que nous avions Annibal dans « le cœur de l'Italie, nous hésitons à le faire mainte- « nant que ce redoutable ennemi est chassé de l'Italie, « et que les Carthaginois sont vaincus sans retour! « Souffrons que Philippe, en se rendant maître d'A- « thènes, fasse essai de notre lenteur comme Annibal « le fit en prenant de force Sagonte, nous le verrons « arriver en Italie, non au bout de cinq mois, comme « Annibal après la prise de Sagonte, mais au bout de « cinq jours, depuis qu'il aura fait partir sa flotte de

l'avis du sénat, et la guerre est déclarée à Philippe.
Liv. lib. 31, cap. 7, 8.

« Corinthe. Souvenez-vous de l'alarme que jeta autre-
« fois dans toute l'Italie Pyrrhus, roi d'Épire, lorsque,
« fier de sa victoire, il vint presque jusqu'aux portes de
« Rome, et cela dans un temps où la république, plus
« florissante qu'elle n'avait jamais été, ne manquait ni de
« troupes ni de généraux, et n'était point épuisée par
« de longues et de sanglantes guerres. Peut-on com-
« parer pour la puissance Pyrrhus à Philippe, l'Épire à
« la Macédoine? Mais, pour ne vous point rappeler à
« d'anciens temps, faites réflexion à ce qui vient d'ar-
« river tout récemment. Si vous aviez refusé de passer
« en Afrique, vous auriez encore ici Annibal et les Car-
« thaginois : que la Macédoine, plutôt que l'Italie, sente
« toutes les horreurs de la guerre par le ravage de ses
« villes et de ses campagnes. Nous avons éprouvé plus
« d'une fois que nos armes sont plus heureuses au-
« dehors que dans notre propre pays. Retournez donc,
« messieurs, aux suffrages, et rendez-vous à l'avis des
« sénateurs, auquel les dieux immortels, que j'ai con-
« sultés par les auspices et les sacrifices, promettent
« toutes sortes de prospérités ».

Quand le consul eut cessé de parler, l'affaire fut mise de nouveau en délibération, et la guerre fut ordonnée. On indiqua des prières publiques qui devaient être continuées pendant trois jours, pour demander aux dieux qu'ils accordassent un heureux succès à la guerre contre Philippe, qui venait d'être ordonnée par le peuple. Sulpicius consulta les féciaux pour savoir s'il fallait que la déclaration de guerre fût faite au roi Philippe en personne, ou simplement dans une place de son royaume la plus prochaine. Ils répondirent que la chose était indifférente, et que de manière ou d'autre

elle serait légitime. Le sénat laissa au consul le choix de celui qui serait chargé d'aller déclarer la guerre au roi. On régla ensuite le département des provinces, le nombre des troupes qui devaient servir cette année, et le choix des généraux qui devaient les commander.

On avait déja satisfait aux prières publiques qui avaient été ordonnées, et l'on avait visité avec les cérémonies ordinaires tous les temples des dieux. Le peuple, qui était fort religieux et fort attentif à se rendre les dieux favorables, surtout dans le commencement d'une nouvelle guerre, ordonna encore que le consul à qui la province de Macédoine était échue promettrait aux dieux des jeux et des sacrifices.

Ambassadeurs de Ptolémée. Liv. lib. 31, cap 9.

Pendant qu'on travaillait aux préparatifs de la guerre, il arriva des ambassadeurs de la part de Ptolémée, roi d'Égypte, qui déclarèrent « que les Athéniens avaient « envoyé demander à leur maître du secours contre Phi-« lippe; mais que, quoiqu'ils fussent ses alliés aussi-bien « que du peuple romain, le roi ne croyait pas devoir « envoyer en Grèce ni armée ni flotte pour attaquer ou « défendre qui que ce fût sans le consentement du peuple « romain ». Le sénat, après avoir remercié le roi de son attention obligeante, répondit « que le dessein du peuple « romain était de défendre ses alliés : que si dans la « suite il se trouvait avoir besoin de quelque secours « pour cette guerre, il le ferait savoir au roi, parce « qu'il comptait entièrement sur sa bonne volonté ». On renvoya les ambassadeurs, après leur avoir fait des présents et rendu tous les honneurs possibles.

Soulèvement de la Gaule excité par Amilcar.

Tous les esprits étant uniquement attentifs à la guerre de Macédoine, on reçut d'un autre côté des nouvelles auxquelles on n'avait pas lieu de s'attendre : c'est qu'A-

Liv. lib. 31, cap. 10.

milcar, officier carthaginois, qui était resté de l'armée d'Asdrubal dans la Ligurie, avait soulevé les Insubriens, les Cénomans, les Boïens, et d'autres peuples de la Gaule cisalpine. Le préteur L. Furius, qui commandait dans cette province, écrivait au sénat que les ennemis, après avoir ravagé et brûlé en partie Plaisance, marchaient actuellement contre Crémone : qu'il était hors d'état de secourir ces deux colonies, n'ayant pour toutes troupes que cinq mille hommes, et que ce serait les exposer à la boucherie que de les envoyer contre une armée qui montait au moins à quarante mille hommes.

Après la lecture de ces lettres, le sénat commanda au consul C. Aurélius de donner ordre sur-le-champ à son armée, à qui il avait marqué un jour pour le rendez-vous en Étrurie, de se rendre le même jour à Rimini. Il lui fut ordonné à lui-même ou d'aller en personne au secours des colonies attaquées, si les affaires de la république lui permettaient de quitter Rome, ou de charger de cette commission le préteur L. Furius. Il prit ce dernier parti.

Ambassadeurs envoyés à Carthage et vers Masinissa. Liv. lib. 31, cap. 11.

En même temps le sénat ordonna qu'on enverrait trois ambassadeurs, d'abord à Carthage, puis en Numidie vers le roi Masinissa. C. Térentius Varron, P. Lucrétius, et Cn. Octavius, furent nommés pour cette commission.

Ils avaient ordre « de se plaindre au sénat de Car- « thage de ce que leur officier Amilcar avait fait prendre « les armes aux Gaulois et aux Liguriens contre le « traité, et de leur déclarer que, s'ils voulaient con- « server la paix qu'on leur avait accordée, ils eussent « à rappeler leur citoyen, et à le remettre entre les

« mains des Romains. Ils devaient aussi leur marquer « qu'on n'avait pas rendu aux Romains tous les trans- « fuges : qu'on apprenait à Rome qu'il en était resté un « grand nombre à Carthage, où ils allaient et venaient « publiquement ; qu'ils eussent soin d'en faire une re- « cherche exacte pour les leur rendre conformément au « traité ».

Les mêmes ambassadeurs étaient chargés de « congra- « tuler Masinissa, de la part du peuple romain, de ce « que non-seulement il avait recouvré le royaume de « ses pères, mais l'avait augmenté de la partie la plus « florissante des états de Syphax. » Ils devaient aussi lui apprendre « qu'on avait déclaré la guerre au roi Phi- « lippe, parce qu'il avait secouru les Carthaginois contre « les Romains; et en conséquence le prier d'envoyer « aux Romains un secours de cavaliers numides pour « être employés dans cette guerre ». Ils étaient chargés de présents pour le roi, et avaient ordre de lui dire « qu'il trouverait dans la reconnaissance du peuple ro- « main tous les secours dont il pourrait avoir besoin, « soit pour affermir son autorité, soit pour augmenter « ses états ».

Ambassadeurs du fils de Syphax vers les Romains. Liv. lib. 31, cap. 11.

Dans le même temps, les ambassadeurs de Vermina, fils de Syphax, s'adressèrent au sénat, « excusant les « hostilités de leur maître contre les Romains sur l'im- « prudence de l'âge, et rejetant toute la faute sur les « conseils trompeurs des Carthaginois. Ils représentè- « rent que Masinissa, d'ennemi des Romains était de- « venu leur ami et leur allié : que Vermina s'efforcerait « par ses bons services de ne le céder ni à Masinissa, « ni à aucun autre prince, en zèle et en attachement « pour le peuple romain ». Le sénat répondit aux am-

bassadeurs « que c'était sans aucune juste raison que « Syphax, d'allié et d'ami du peuple romain, en était « devenu tout d'un coup ennemi; et que ce n'était pas « avec moins d'injustice que Vermina son fils avait « signalé ses premières années en attaquant les Romains: « qu'ainsi il devait demander la paix au peuple romain « avant que de prétendre en être reconnu roi, allié et « ami; que c'était un honneur que le peuple romain « n'avait coutume d'accorder qu'à ceux qui lui avaient « rendu de grands services : que les députés de Rome « seraient incessamment en Afrique, et qu'ils marque- « raient à Vermina les conditions auxquelles le peuple « romain consentait de lui donner la paix; que, s'il « souhaitait qu'on y ajoutât ou qu'on en retranchât « quelque article, ou qu'on y fît quelque changement, « il aurait recours de nouveau au sénat ». Les députés romains partirent avec les instructions dont nous venons de parler. Ils avaient chacun une galère à cinq rangs.

Succès de l'ambassade des Romains en Afrique. Liv. lib. 31, cap. 19.

Quand ils furent arrivés en Afrique, les Carthaginois leur répondirent que tout ce qu'ils pouvaient faire par rapport à Amilcar, était de prononcer contre lui la peine de l'exil et de confisquer ses biens. Quant aux déserteurs et aux esclaves romains, qu'ils avaient rendu tous ceux qu'ils avaient pu découvrir : qu'au reste ils enverraient des ambassadeurs à Rome pour donner satisfaction au sénat sur ces deux articles. En même temps ils firent porter à Rome deux cent mille boisseaux de froment, et autant en Macédoine pour la subsistance des armées.

De Carthage les ambassadeurs romains se rendirent auprès de Masinissa, qui les reçut parfaitement bien.

Il offrit à la république deux mille numides. Les ambassadeurs n'en acceptèrent que mille : ce prince les fit embarquer lui-même, et les envoya en Macédoine avec deux cent mille boisseaux de froment et autant d'orge.

Quand Vermina sut que les ambassadeurs romains étaient en chemin pour venir dans ses états, il alla au-devant d'eux jusque sur les frontières de son royaume. Il se soumit par avance à toutes les conditions qu'il leur plairait de lui prescrire, ajoutant que toute paix avec les Romains lui paraîtrait juste et avantageuse. Elle lui fut accordée. Les articles lui en furent marqués d'autorité, et il eut ordre d'envoyer des députés à Rome pour en recevoir la ratification.

Argent enlevé du temple de Proserpine. Liv. lib. 31, cap. 12.

Cependant le sénat romain avait reçu avis d'un nouveau sacrilége commis à Locres dans le temple de Proserpine. C'était le préteur Q. Minucius, à qui le Brutium était échu pour département, qui avait donné cet avis, marquant en même temps qu'on n'avait pu découvrir les auteurs du crime. Le sénat vit avec indignation que les sacriléges se multipliaient, et que l'exemple encore tout récent du crime et de la punition de Pléminius n'avait pas été capable d'intimider et d'arrêter les impies. Le consul Aurélius fut chargé d'écrire au préteur « que le sénat ordonnait qu'on fît « des informations sur ce vol, comme on en avait fait « quelques années auparavant en pareil cas : qu'on « remît dans le trésor l'argent qui se retrouverait ; « qu'on suppléât à ce qui pourrait y manquer ; et qu'on « fît, si on le jugeait à propos, des sacrifices expia-« toires, tels que les pontifes en avaient ordonné au-« paravant en réparation d'un sacrilége si criminel ».

Remontrances de plusieurs particuliers au sénat sur ce qui leur était dû par la république. Liv. lib. 31, cap. 13.

Après qu'on eut satisfait à tous les devoirs de religion au sujet de différents prodiges, des particuliers en fort grand nombre, à qui des trois paiements des sommes qu'ils avaient prêtées à la république il y avait dix ans, sous le consulat de M. Valérius et de M. Claudius, il en était dû encore les deux derniers, présentèrent requête au sénat. Ils n'avaient pu obtenir satisfaction des consuls, qui leur avaient répondu que le trésor n'était point en état d'acquitter actuellement cette dette à cause des grandes dépenses auxquelles la nouvelle guerre obligeait indispensablement pour entretenir de nombreuses troupes, et pour équiper des flottes considérables. « Ces particuliers représentaient « donc que si la république voulait employer pour la « guerre de Macédoine les sommes qui lui avaient été « prêtées pour celle de Carthage, des guerres nouvelles « se succédant toujours les unes aux autres, la récom- « pense de leur zèle pour la république serait de se « voir privés pour toujours de leur bien. »

Le sénat trouvait ces remontrances fort justes; et elles l'étaient en effet : mais la république était absolument hors d'état d'aquitter ces dettes. Une telle situation devait causer beaucoup de peine à des sénateurs qui respectaient la justice et aimaient véritablement le peuple. Ils trouvèrent un sage tempérament, que les intéressés mêmes leur fournirent : ce fut de céder à ces particuliers les fonds de terre appartenant au public jusqu'à la distance de cinquante milles [1] de Rome, lesquels se trouvaient actuellement à vendre. Les consuls furent chargés de faire l'estimation de ces fonds de terre, et

[1] Quinze ou seize lieues environ.

imposèrent sur chaque arpent un as de redevance par année, pour servir de témoignage que ces fonds étaient de la censive de la république. Et quand l'état pourrait acquitter ces dettes, on laissait aux particuliers qui aimeraient mieux avoir de l'argent comptant que de conserver ces fonds, la liberté de les rendre à l'état. Ils acceptèrent ces conditions avec joie. Il y a dans toute cette conduite un esprit d'équité et d'amour du bien public qui fait beaucoup d'honneur aux Romains, et qui devrait servir de modèle à tous ceux qui sont chargés du gouvernement, dont un des plus essentiels devoirs est de regarder la bonne foi dans les engagements publics comme une chose sacrée et inviolable, à laquelle on ne doit jamais donner atteinte. Cette persuasion établie fortement dans les esprits est la plus grande ressource des États [1].

Le consul Sulpicius arrive en Macédoine, et envoie Centho au secours d'Athènes. Liv. lib. 31, cap. 14.

Enfin le consul Sulpicius, après avoir fait dans le Capitole les prières et les vœux accoutumés, partit de Rome revêtu de sa cotte d'armes [2], et précédé de ses licteurs. Il passa de Brunduse en Macédoine en deux jours. A son arrivée, il y trouva les députés d'Athènes, qui le conjurèrent de les délivrer du siége que les troupes de Philippe avaient mis devant leur ville. Il envoya sur-le-champ C. Claudius Centho au secours d'Athènes avec vingt galères et quelques troupes.

Centho ravage la ville de Chalcis. Liv. lib. 31, cap. 23.

Centho, étant entré dans le Pirée avec ses galères, rendit aux habitants le courage et la confiance. Il ne se contenta pas de mettre la ville et tout le pays voisin en sûreté : mais ayant appris que la garnison de Chalcis

[1] « Nulla res vehementiùs remp. commendat (*ou* continet) quam fides : quæ nulla esse potest, nisi erit necessaria solutio rerum creditarum. » (Cic. *de Offic.*, lib. 2, n. 84.)

[2] *Paludatus.*

n'observait aucune règle ni aucune discipline, se regardant comme éloignée de tout danger, il partit avec sa flotte, arriva près de la ville avant le jour; et, ayant trouvé les sentinelles endormies, il y entra sans peine, mit le feu aux greniers publics remplis de blé, et à l'arsenal qui était plein de machines de guerre, et tailla en pièces tout ce qui se trouva de soldats dans la ville. S'il avait eu assez de troupes pour laisser une garnison dans Chalcis sans abandonner le défense d'Athènes, ç'aurait été, au commencement de cette guerre, un coup de la dernière importance que d'enlever à Philippe la ville de Chalcis et l'Euripe : car le détroit de l'Euripe ferme l'entrée de la Grèce par mer, comme le défilé des Thermopyles par terre. Mais il n'était pas en état de partager le peu de troupes qu'il avait. Ainsi, après avoir fait porter dans ses vaisseaux le butin qu'il avait fait, il retourna au Pirée, d'où il était parti.

Philippe attaque inutilement Athènes. Liv. lib. 31, cap. 24.

Philippe, qui était pour-lors à Démétriade, à la première nouvelle qu'il reçut du désastre de cette ville alliée, accourut dans l'espérance de surprendre les Romains : mais ils n'y étaient plus, et il sembla n'être venu que pour être témoin du triste spectacle de cette ville encore fumante et demi-ruinée. Substituant à la joie qu'il aurait eue de secourir ses alliés le plaisir de se venger de ses ennemis, il songea à rendre la pareille à Athènes, et à la surprendre comme les Romains avaient surpris Chalcis. Il en serait venu à bout, si un de ces coureurs qu'on appelait *hémérodromes* [1], ayant aperçu de la hauteur où il était placé les troupes du roi, n'en avait porté promptement la nouvelle à Athè-

[1] On les appelait ainsi parce qu'en un jour ils faisaient beaucoup de chemin à la course.

nes, où il arriva vers minuit, et où tout était endormi. Philippe y arriva aussi peu d'heures après, et avant le jour. Le prince, apercevant les lumières qu'on avait allumées en différents endroits, et entendant le tumulte et les cris des citoyens qui couraient partout où le péril et la nécessité les appelaient, se détermina à attaquer la ville de vive force, puisqu'il n'avait pu réussir à la surprendre.

Les Athéniens avaient rangé leurs troupes en bataille hors de l'enceinte des murs à la porte Dipyle. Philippe marcha à la tête de son armée, se jeta lui-même dans la mêlée; et ayant tué ou blessé de sa main plusieurs des ennemis, il les repoussa dans la ville, où il ne jugea pas à propos de les suivre. Il déchargea sa colère sur les maisons de plaisance et sur les lieux publics d'exercice, comme le lycée, mettant le feu partout, et ruinant tout ce qui se rencontrait sur ses pas, sans épargner ni les tombeaux, ni ce qu'il y avait de plus sacré. Il partit de là pour surprendre Éleusis, où il manqua aussi son coup.

Il attaque une seconde fois Athènes avec aussi peu de succès, et désole toute l'Attique. Liv. lib. 31, cap. 26.

Il revint peu de temps après devant Athènes, et livra une seconde attaque à cette ville avec aussi peu de succès qu'en avait eu la première. Repoussé honteusement par les Athéniens, il alla tout de nouveau ravager les campagnes. Après la première tentative, il n'avait détruit que les tombeaux qu'il avait trouvés hors de la ville : maintenant, pour ne rien épargner de tout ce que la religion devait rendre inviolable, il fit brûler et démolir tous les temples des bourgs et villages de la contrée. Le marbre qui se trouvait en abondance dans l'Attique, travaillé par les excellents ouvriers qui savaient mettre cette matière en œuvre, avait orné tout

le pays de ces édifices sacrés, que ce prince sacrifia pour-lors à sa fureur et à sa vengeance. Non content de raser les temples et de renverser les statues des dieux, il fit encore mettre en morceaux toutes les pierres qui étaient restées entières, afin qu'il ne restât aucun vestige de tant de beaux monuments, et qu'on n'en pût pas montrer même les ruines. Après une si glorieuse expédition, il se retira en Béotie. Un roi si peu maître de sa colère et qui se livre à de tels excès n'en mérite guère le nom.

Les Romains ravagent les frontières de la Macédoine. Liv. lib. 31, cap. 27.

Le consul, qui campait entre Apollonie et Dyrrachium, envoya en Macédoine un détachement assez considérable sous la conduite du lieutenant Apustius, qui ravagea le plat pays, et se rendit maître de plusieurs petites villes.

Des rois voisins de la Macédoine. se joignent au consul. Liv. lib. 31, cap. 28.

Les Romains, ayant commencé la guerre par ces expéditions assez heureuses, virent arriver dans leur camp plusieurs rois ou princes voisins de la Macédoine : entre autres Pleurate, fils de Scerdilède, roi d'une partie de l'Illyrie; Amynandre, roi des Athamanes; et Bato, fils de Longare, prince des Dardaniens. Longare avait été assez puissant pour faire la guerre en son nom contre Démétrius, père de Philippe. Le consul répondit à ces princes, qui lui offraient leurs services contre le roi de Macédoine, que, quand il entrerait dans le pays ennemi avec son armée, il emploierait les troupes que les Dardaniens et Pleurate lui fourniraient. Pour Amynandre, il le chargea d'engager les Étoliens à entrer dans la ligue contre Philippe. Il fit dire à Attale, dont les ambassadeurs étaient aussi venus le trouver, qu'il attendît la flotte des Romains à Égine où il était en quartier d'hiver; et que, quand elle s'y

serait rendue et jointe à lui, il continuât à faire la guerre aux Macédoniens par mer, comme il avait commencé. Il envoya aussi des ambassadeurs aux Rhodiens pour les exhorter à agir de concert avec les alliés contre Philippe.

Préparatifs de Philippe.

Ce prince de son côté, étant arrivé en Macédoine, se préparait fortement à la guerre. Il fit partir son fils Persée, qui était encore fort jeune, avec des lieutenants capables de le conduire, et une partie de ses troupes, pour s'emparer des défilés qui sont à l'entrée de la Pélagonie [1]. Il rasa Sciathe et Péparèthe, villes assez considérables, situées dans les îles de la mer Égée, de même nom, pour empêcher qu'elles ne devinssent la proie de la flotte ennemie. Il envoya des ambassadeurs aux Étoliens, dont il connaissait l'inquiétude et l'inconstance, pour les exhorter à demeurer unis avec lui contre les Romains.

Assemblée des Étoliens où Philippe, les Athéniens et les Romains envoient leurs ambassadeurs. Liv. lib. 31, cap. 29-32.

Les Étoliens devaient tenir à un certain jour marqué leur assemblée générale. Philippe, les Romains et les Athéniens y envoyèrent leurs ambassadeurs. Celui de Philippe prit le premier la parole. « Il se borna à demander que les Étoliens s'en tinssent aux conditions « de la paix qu'ils avaient conclue quelques années auparavant avec Philippe, ayant éprouvé alors combien « l'alliance avec les Romains était contraire à leurs intérêts. Il leur cita l'exemple de Messine et de toute la « Sicile, dont les Romains s'étaient rendus maîtres « sous prétexte d'y porter du secours. Il leur exagéra « la rigueur avec laquelle les Romains traitaient les « villes conquises, Syracuse, Tarente, Capoue; cette

[1] Province de Macédoine.

« dernière surtout, qui n'était plus Capoue [1], mais le « tombeau des Campaniens, un cadavre de ville, sans « sénat, sans peuple, sans magistrats, plus cruellement « traitée par ceux qui l'avaient laissé subsister en cet « état que s'ils l'eussent entièrement détruite. Si des « étrangers, dit-il, plus éloignés de nous par leur lan- « gage, leurs mœurs, leurs coutumes et leurs lois, que « par les espaces de terre et de mer qui nous en sé- « parent, viennent à s'emparer de ce pays, il y aurait « de la folie à espérer qu'ils nous veuillent traiter plus « humainement qu'ils n'ont fait leurs voisins. Entre « nous autres peuples du même pays, et qui parlons la « même langue, Étoliens, Acarnaniens, Macédoniens, « il peut s'élever de légers différends, qui n'ont point « de suites ni de durée : mais avec des étrangers, avec « des barbares, tous tant que nous sommes de Grecs, « nous sommes et serons continuellement en guerre; « car c'est la nature, toujours invariable, et non quel- « que cause passagère, qui les arme contre nous, et « nous contre eux. Dans ce même lieu, il n'y a que « peu d'années, vous fîtes la paix avec Philippe. Les « mêmes causes subsistent encore, et nous espérons que « vous garderez aussi la même conduite. »

Les députés d'Athènes, du consentement des Romains, parlèrent ensuite. « Ils commencèrent par ex- « poser d'une manière touchante l'acharnement impie « et sacrilége de Philippe contre les monuments les plus « sacrés de l'Attique, contre les temples les plus au-

[1] « Capua quidem sepulcrum ac monumentum Campani populi, elato et extorri ejecto ipso populo, superest; urbs trunca, sine senatu, sine plebe, sine magistratibus, prodigium; relicta crudeliùs habitanda, quàm si deleta foret. » (Liv.)

« gustes, contre les tombeaux les plus respectés ; comme « s'il eût déclaré la guerre non-seulement aux hommes « et aux vivants, mais encore plus aux mânes des morts « et à la majesté même des dieux : que l'Étolie et toute « la Grèce devaient s'attendre à un pareil traitement si « Philippe en trouvait l'occasion. » Ils finirent en priant et en conjurant les Étoliens « d'avoir compassion d'A- « thènes, et d'entreprendre, sous la conduite des dieux « et sous celle des Romains, dont la puissance ne le « cédait qu'à celle des dieux, une guerre aussi juste que « celle qu'on leur proposait. »

« Le député romain, après avoir réfuté fort au long « les reproches du Macédonien sur le traitement que « Rome avait fait souffrir aux villes conquises, et avoir « opposé l'exemple de Carthage, à qui tout récemment « on venait d'accorder la paix et la liberté, soutint que, « bien loin qu'on pût accuser les Romains de cruauté, « ce qu'ils avaient à craindre c'était plutôt que, par « l'excès de leur bonté et de leur douceur, ils n'invi- « tassent les peuples à se déclarer plus facilement contre « eux, parce que les vaincus avaient toujours une res- « source assurée dans leur clémence. Il représenta d'une « manière courte, mais vive, les actions criminelles de « Philippe, ses cruautés horribles et ses débauches en- « core plus détestées que ses cruautés ; tous faits d'au- « tant plus connus de ceux devant qui il parlait qu'ils « étaient plus voisins de la Macédoine et en relation « perpétuelle avec Philippe. Mais, pour me renfermer « dans ce qui vous regarde (dit ce député en s'adressant « aux Étoliens), nous avons entrepris la guerre contre « Philippe pour votre défense : vous avez fait la paix « avec lui sans notre participation. Peut-être direz-vous

« pour vous justifier que, nous voyant occupés à la « guerre contre les Carthaginois, forcés par la crainte « vous avez accepté des lois que vous imposait le plus « fort : et nous, de notre côté, appelés ailleurs par des « soins plus importants, nous avons négligé une guerre « à laquelle vous aviez renoncé. Maintenant délivrés, « grace aux dieux, de la guerre de Carthage, nous « tournons toutes nos forces contre la Macédoine. C'est « une occasion pour vous de rentrer dans notre amitié « et notre alliance, que vous ne devez pas négliger, à « moins que vous n'aimiez mieux périr avec Philippe « que vaincre avec les Romains. »

L'assemblée se sépare sans rien conclure. Liv. lib. 31, cap. 32.

Damocrite, préteur des Étoliens, sentit bien que ce dernier discours entraînerait tous les suffrages : on prétend que Philippe l'avait gagné par argent. Sans paraître embrasser aucun parti, il représenta que l'affaire était trop importante pour être décidée sur-le-champ, et qu'il fallait prendre du temps pour y songer mûrement. Par là il éluda les projets et les espérances des Romains; et il se vantait d'avoir rendu un service considérable à sa nation, qui attendrait l'événement pour se déterminer, et alors se déclarerait pour le plus fort.

Le consul entre en Macédoine. Rencontre de deux partis. Liv. lib. 31, cap. 33, 34.

Philippe cependant préparait vigoureusement la guerre par terre et par mer; mais le consul la faisait actuellement. Il était entré en Macédoine, et s'était avancé vers les Dassarètes. Philippe se mit aussi en campagne. Ils ignoraient encore tous deux quelle route l'ennemi avait prise. On fit de part et d'autre un détachement de cavalerie pour aller à la découverte. Ces deux troupes se rencontrèrent : comme elles n'étaient composées que de gens d'élite, le combat fut rude et la victoire demeura douteuse. Il resta sur la place, du

côté des Macédoniens, quarante maîtres, et trente-cinq du côté des Romains.

Le roi, persuadé que le soin qu'il prendrait d'ensevelir ceux qui étaient morts dans cette rencontre contribuerait beaucoup à lui gagner l'affection des troupes, et les animerait à combattre vaillamment pour lui, fit amener leurs corps dans le camp afin que toute l'armée fût témoin des honneurs qu'il leur rendrait. Il n'y a rien sur quoi l'on doive moins compter que les sentiments et les dispositions de la multitude [1]. Ce spectacle, qu'on croyait devoir animer les soldats, ne servit qu'à ralentir leur courage. Ils n'avaient eu affaire jusque-là qu'avec les Grecs, qui n'employaient guère que des flèches, des demi-piques et des lances, et, par cette raison, faisaient de moins grandes blessures. Mais quand ils virent les corps de leurs compagnons couverts de larges plaies faites par les sabres espagnols, des bras coupés, des épaules entières enlevées, des têtes séparées du tronc, cette vue les saisit de frayeur, et leur fit comprendre contre quels ennemis on les menait.

Le roi lui-même, qui n'avait point encore vu de près les Romains dans un combat en forme, en fut effrayé. Ayant su par des transfuges l'endroit où les ennemis s'étaient arrêtés, il s'y fit conduire par les guides avec son armée, qui était de vingt mille hommes de pied et de quatre mille chevaux; et il se posta à une distance d'un peu plus de deux cents pas de leur camp, près de la petite ville d'Athaque, sur une hauteur qu'il fit bien fortifier de bons fossés et de bons retranchements.

[1] « Nihil tam incertum nec tam inæstimabile est, quàm animi multitudinis. Quod promptiores ad subeundam omnem dimicationem videbatur facturum, id metum pigritiamque incussit. » (Liv.)

Quand du haut de sa colline il considéra la disposition du camp romain, il s'écria *que ce n'était pas là un camp de barbares*[1].

Diverses actions peu importantes entre les deux armées. Liv. lib. 31, cap. 35.

Le consul et le roi demeurèrent deux jours sans faire de mouvement, s'attendant l'un l'autre. Au troisième, Sulpicius sortit de son camp et rangea ses troupes en bataille. Philippe, qui craignait de hasarder une action générale, envoya contre les ennemis un détachement de quatorze cents hommes, moitié infanterie et moitié cavalerie, auquel les Romains en opposèrent un de pareil nombre, qui eut l'avantage et mit l'autre en fuite. Le lendemain ils évitèrent heureusement une embuscade que le roi leur avait préparée. Ainsi le soldat romain, supérieur par la force, et inutilement attaqué par la ruse, se retira plein de joie et de confiance. Le consul voulut profiter de cette bonne disposition; et le jour suivant il alla présenter la bataille au roi, ayant placé au premier rang les éléphants que les Romains avaient pris sur les Carthaginois, et dont ils firent alors usage pour la première fois. Philippe ne jugea pas à propos d'accepter le défi; et il demeura renfermé dans son camp, malgré les reproches insultants de Sulpicius, qui l'accusait de crainte et de lâcheté.

Philippe remporte quelque avantage sur les fourrageurs romains. Puis il est battu lui-même, et obligé de fuir.

Comme, dans un tel voisinage des deux armées, les fourrages étaient fort dangereux, le consul s'éloigna d'environ huit milles (plus de deux lieues et demie), et s'avança vers un lieu nommé *Octolophe*, d'où les fourrageurs se répandirent dans tous les environs par pelotons séparés. Le roi se tint d'abord enfermé dans ses retranchements, comme si la peur l'y eût retenu,

[1] Le même mot est attribué à Pyrrhus.

afin que l'ennemi, en devenant plus hardi, devînt aussi moins précautionné. Cela ne manqua pas d'arriver. Quand Philippe les vit répandus en grand nombre dans la campagne, il sortit brusquement de son camp avec toute sa cavalerie, que les Crétois suivirent autant que le pouvaient faire des gens de pied, et alla à toutes brides se poster entre le camp des Romains et les fourrageurs. Là, divisant ses troupes, il en envoya une partie contre les fourrageurs, avec ordre de faire main basse sur tout ce qui se présenterait ; et lui, avec l'autre partie, il se saisit de tous les passages par où ils pourraient revenir. La fuite et le carnage remplissaient la plaine, sans qu'on sût rien encore dans le camp romain de ce qui se passait dehors, parce que les fuyards tombaient dans les troupes postées à toutes les avenues par le roi ; et ceux qui gardaient les chemins en tuaient un bien plus grand nombre que ceux qui étaient envoyés pour combattre.

Liv. lib. 31, cap. 36-40.

Enfin cette triste nouvelle arriva dans le camp. Le consul donna ordre aux cavaliers d'aller, chacun par où il pourrait, au secours des fourrageurs. Pour lui, il fit sortir les légions du camp et les mena en bataillon carré contre les ennemis. Les cavaliers, dispersés de côté et d'autre, s'égarèrent d'abord, trompés par les cris qui venaient de divers endroits. Plusieurs rencontrèrent les ennemis. Le combat s'engagea en même temps de différents côtés. La plus rude mêlée fut à l'endroit où le roi commandait en personne. Ce corps de troupes était fort nombreux, tant en infanterie qu'en cavalerie, et, de plus, infiniment animé par la présence du roi ; et les Crétois, qui combattaient serrés et de

pied ferme contre des ennemis dispersés et en désordre, en tuaient un grand nombre.

Il est certain que, s'ils avaient su se modérer dans la poursuite des Romains, ils remportaient non-seulement un avantage présent, mais qui pouvait influer dans le succès de toute la guerre. Ils perdirent une si belle occasion pour s'être livrés témérairement à une ardeur inconsidérée, qui les porta au milieu des cohortes romaines accourues en diligence avec leurs officiers. Alors les fuyards, ayant aperçu les enseignes romaines, firent volte-face, et poussèrent leurs chevaux contre les ennemis, qui étaient tout en désordre. En un moment la face du combat changea, et ceux qui poursuivaient auparavant prirent la fuite. Beaucoup furent tués en combattant de près, beaucoup en s'enfuyant; et ils ne périssaient pas seulement par le fer, mais plusieurs, se précipitant dans des marais, s'enfoncèrent tellement dans la boue, qu'ils y restèrent avec leurs chevaux.

Le roi lui-même courut un grand risque; car ayant été jeté à bas de son cheval, qui avait reçu une rude blessure, il allait être percé de coups, si un cavalier, mettant promptement pied à terre, ne lui eût donné le sien. Mais ce cavalier lui-même, ne pouvant plus fuir assez promptement, fut tué par les ennemis après avoir sauvé la vie à son roi. Philippe fit de longs circuits autour des marais, et arriva enfin dans le camp, où l'on n'espérait plus de le revoir.

Nous avons déja vu plusieurs fois, et l'on ne saurait trop le faire remarquer aux gens du métier, pour les mettre en état d'éviter une pareille faute, que la perte des batailles vient souvent de trop d'ardeur des offi-

ciers, qui, n'étant occupés que de la poursuite des ennemis, oublient et négligent ce qui se passe dans le reste de l'armée, et se laissent enlever, par un désir de gloire mal entendu, une victoire qu'ils avaient entre les mains et qui leur était assurée.

Philippe n'avait pas perdu beaucoup de monde dans cette action, mais il en craignait une seconde; et, pour l'éviter, il se proposa de se retirer, et de dérober sa retraite à l'ennemi. Dans ce dessein, il envoya sur le soir un héraut au consul lui demander une suspension d'armes pour enterrer ses morts. Le consul, qui était au bain ou à table, fit dire à ce héraut que le lendemain matin il lui rendrait réponse. Philippe, pendant ce temps-là, ayant laissé dans son camp beaucoup de feux allumés pour tromper les Romains, en partit sans bruit dès que la nuit fut venue. Comme il avait d'avance sur le consul la nuit entière et une partie du jour, il lui fit perdre l'espérance de pouvoir l'atteindre.

Sulpicius ne se mit en marche que quelques jours après. Le roi avait espéré l'arrêter dans des défilés, dont il fortifia l'entrée par des fossés, des retranchements, et de gros amas de pierres et d'arbres; mais la patience et le courage des Romains surmontèrent et écartèrent toutes ces difficultés. Le consul, après avoir fait le dégat dans le pays, et s'être rendu maître de plusieurs places importantes, ramena son armée à Apollonie, d'où il était parti au commencement de la campagne.

**Sulpicius retourne à Apollonie.**

Les Étoliens, qui n'attendaient que l'événement pour prendre leur parti, ne tardèrent pas alors à se déclarer en faveur des Romains, qui prenaient le dessus. S'étant joints avec Amynandre, roi des Athamanes, ils firent

**Les Étoliens se déclarent pour les Romains.** Liv. lib. 31, cap. 40-43.

quelques courses dans la Thessalie qui leur réussirent assez mal, Philippe les ayant battus en plusieurs occasions, et réduits à se retirer avec grande peine en Étolie. Un de ses lieutenants vainquit aussi les Dardaniens, qui étaient entrés en Macédoine pendant l'absence du roi. Ces petits avantages le consolèrent du mauvais succès qu'il avait eu contre les Romains.

Décrets des Athéniens contre Philippe. Liv. lib. 31, cap. 44, 45.

Dans cette même campagne, la flotte romaine, jointe à celle d'Attale, s'approcha d'Athènes. La haine des Athéniens contre Philippe, dont la crainte les avait forcés de modérer les effets, éclata alors sans mesure à la vue d'un secours si puissant. Dans une ville libre comme Athènes, où le talent de la parole avait un pouvoir souverain, les orateurs avaient pris un tel ascendant sur le peuple, qu'ils lui faisaient prendre telle résolution qu'ils voulaient. Ici le peuple, sur leur réquisition, ordonna « que toutes les statues et représen« tations du roi Philippe et de tous ses ancêtres, de « l'un et l'autre sexe, seraient absolument détruites; « que leurs noms seraient effacés, avec tous les titres « et toutes les inscriptions dont on aurait pu, par le « passé, les honorer : que les fêtes, les sacrifices, les « sacerdoces établis en leur honneur seraient déclarés « impurs, profanes, et détestables : que les prêtres, « toutes les fois qu'ils offriraient aux dieux des prières « pour les Athéniens, pour leurs alliés, pour leurs ar« mées, et pour leurs flottes, chargeraient en même « temps de toutes sortes d'anathêmes et d'exécrations « Philippe, ses enfants, son royaume, ses troupes de « terre et de mer, en un mot tous les Macédoniens en « général, et tout ce qui leur appartenait ». On ajouta à ce décret « que tout ce qui serait proposé dans la

« suite propre à décrier et à déshonorer Philippe serait « agréé par le peuple ; et que quiconque oserait dire « ou faire quelque chose en faveur de Philippe, ou contre « les décrets dont on venait de le flétrir, pourrait être « tué sur-le-champ sans autre formalité ». Enfin, pour ne rien oublier, et renfermer tout dans une expression générale, le décret finissait par ordonner « que tout ce « qui avait été autrefois décerné contre les enfants du « tyran Pisistrate aurait lieu contre Philippe ». Les Athéniens faisaient ainsi la guerre à Philippe par des décrets et des ordonnances, qui étaient pour-lors leur unique force. Excessifs en tout, ils prodiguèrent à proportion les louanges, les honneurs, et toutes sortes d'hommages, à l'égard d'Attale et des Romains.

Liv. lib. 31, c. 14 et 15.

Quelque temps auparavant, lorsque ce même Attale était entré dans le Pirée avec sa flotte, dans le dessein de renouveler son traité d'alliance avec les Athéniens, tous les habitants de la ville avec leurs femmes et leurs enfants, tous les prêtres revêtus de leurs habits sacerdotaux, et l'on pourrait presque dire les dieux mêmes, sortis en quelque sorte de leurs demeures, étaient allés au-devant de lui, et l'avaient reçu comme en triomphe. On convoqua l'assemblée pour entendre les propositions que ce prince avait à leur faire. Mais il jugea sagement [1] qu'il convenait mieux à sa dignité de leur déclarer ses intentions par un écrit, qui serait lu lui absent, que de s'exposer à rougir en rapportant lui-même de vive voix les services qu'il avait rendus à

[1] « Ex dignitate magis visum, scribere eum de quibus videretur, quàm præsentem aut referendis suis in civitatem beneficiis erubescere, aut significationibus acclamationibusque multitudinis assentatione immodicâ pudorem onerantis. » (Liv.)

leur république, et en recevant de leur part des éloges outrés, qui feraient infiniment souffrir sa modestie. Ce fut pour-lors que l'on proposa d'ajouter une onzième tribu aux dix anciennes qui formaient le corps de l'état, laquelle porterait le nom d'*Attale.*

On ne reconnaît point ici cette noblesse de sentiments, ce zèle vif et ardent pour la liberté, cet éloignement ou plutôt cette haine comme naturelle de toute flatterie et de toute basse soumission, qui était le caractère le plus marqué de ces anciens républicains, et qui avait fait autrefois leur gloire.

La flotte se retire. Liv. lib. 31, cap. 45-47.

La flotte des Romains et d'Attale, à laquelle s'étaient joints vingt vaisseaux rhodiens, courut les côtes, et fit quelques expéditions, dont le détail n'a rien de fort intéressant; après quoi elle se sépara, et chacun alla prendre dans son pays des quartiers d'hiver.

Pour moins interrompre ce qui regarde la guerre contre Philippe, j'ai omis quelques faits que je rendrai ici. J'en userai quelquefois de la sorte sans en avertir.

On accorde l'ovation à Lentulus pour les succès remportés en Espagne. Liv. lib. 31, cap. 20.

Le proconsul L. Cornélius Lentulus, étant revenu d'Espagne, après avoir exposé au sénat les services qu'il avait rendus à la république pendant plusieurs années dans cette province, demanda que pour récompense on lui permît d'entrer en triomphe dans la ville. Les sénateurs ne disconvenaient pas qu'il n'eût mérité cet honneur; mais il n'y avait point d'exemple qu'un général eût triomphé, à moins qu'il n'eût commandé en qualité de dictateur, de consul ou de préteur, et Lentulus n'avait eu en Espagne que le titre de proconsul. C'était sur ce fondement qu'on avait refusé le triomphe à Scipion lui-même après son retour d'Espagne. Cependant on prit ici un tempérament, et l'on

accorda à Lentulus l'ovation, c'est-à-dire le petit triomphe.

L. Furius défait l'armée des Gaulois qui assiégeait Crémone. Liv. lib. 31, cap. 21, 22.

J'ai marqué auparavant que le préteur L. Furius, en l'absence du consul, avait reçu ordre de marcher promptement au secours de Crémone assiégée par les Gaulois. Il ne perdit point de temps, s'approcha des ennemis, et leur présenta la bataille. Furius donna de si bons ordres, et anima tellement ses troupes, que les Gaulois, après une longue résistance, prirent la fuite et se retirèrent en désordre dans leur camp. La cavalerie des Romains les y poursuivit; et les légions y étant arrivées peu de temps après, l'attaquèrent et le prirent. Il se sauva à peine six mille des ennemis. Il en fut tué ou pris plus de trente-cinq mille, avec quatre-vingts drapeaux et plus de deux cents chariots remplis d'un riche butin. Amilcar, capitaine des Carthaginois, y fut tué, avec trois généraux gaulois des plus distingués. Le vainqueur tira de leurs mains deux mille citoyens libres de Plaisance qu'ils avaient faits prisonniers, et qu'il rétablit dans leur colonie. Une victoire si considérable causa une extrême joie aux Romains. Dès qu'on en eut appris la nouvelle par les lettres du préteur, le sénat ordonna des actions de graces aux dieux, dont la solennité durerait trois jours.

Jalousie du consul Aurélius contre le préteur. Liv. lib. 31, cap. 47.

Quoique le préteur eût presque terminé cette guerre, le consul Aurélius, ayant fini les affaires qui le retenaient à Rome, ne laissa pas de se rendre dans la Gaule, et de prendre le commandement de l'armée victorieuse que lui remit le préteur. A son arrivée, il ne put dissimuler le dépit et le ressentiment dont il était pénétré de ce que le préteur avait agi pendant son absence. Il y a dans la jalousie un travers d'esprit et une

bassesse de sentiments qui devrait faire haïr et détester ce vice, à tout le monde. C'était le consul lui-même qui avait ordonné à Furius de la part du sénat, d'agir sans délai. Voulait-il que, pour l'attendre, il demeurât les bras croisés, et qu'il laissât prendre Crémone sous ses yeux? Au lieu d'entrer en part de la victoire, et de s'en faire honneur en rendant justice au vainqueur, il lui ordonna de passer dans l'Étrurie, pendant que lui-même mena ses légions sur les terres des ennemis; et, par les ravages qu'il exerça, il fit une guerre dont il remporta plus de butin que de gloire.

Furius revient à Rome et demande le triomphe. Liv. lib. 31, cap. 47.

Le préteur Furius, voyant qu'il n'y avait rien à faire dans l'Étrurie, et, persuadé d'ailleurs qu'en l'absence d'un consul irrité et jaloux, il obtiendrait plus facilement le triomphe auquel il aspirait, et qu'il croyait avoir justement mérité par la défaite des Gaulois, revint en diligence à Rome, où l'on ne l'attendait point. Le sénat lui donna audience dans le temple de Bellone. Après avoir rendu compte de sa conduite et exposé les circonstances de sa victoire, il demanda qu'il lui fût permis d'entrer triomphant dans la ville.

Après de longues contestations, le triomphe lui est accordé. Liv. lib. 31, cap. 48, 49.

Cette démarche avait quelque chose de peu régulier. Aussi les anciens du sénat opinaient-ils à lui refuser le triomphe, « parce que ce n'était point avec sa propre « armée, mais avec celle du consul, qu'il avait vaincu « les Gaulois; et surtout parce qu'il avait quitté sa pro- « vince, ce qui était sans exemple, par l'avidité d'em- « porter le triomphe à la faveur de l'absence du con- « sul ». Les consulaires allaient plus loin; et, comme ils étaient intéressés à soutenir la splendeur et la majesté du consulat, qui semblait avoir été peu ménagée par Furius, ils prétendaient « qu'il avait été de son

« devoir d'attendre le consul avant que de rien tenter;
« qu'il aurait pu, en demeurant campé près de la ville,
« défendre la colonie, et tirer les choses en longueur
« sans donner bataille, jusqu'à ce qu'Aurélius fût ar-
« rivé: que le sénat ne devait pas imiter sa témérité,
« mais attendre le retour du consul; qu'alors, ayant
« entendu les raisons de part et d'autre, il serait plus
« en état de décider la question ».

Le plus grand nombre, frappés de la grandeur de la victoire remportée par Furius, et sollicités vivement par ses amis et ses proches, soutenaient « que l'unique
« point de la difficulté était de savoir si ce préteur avait
« agi comme général en chef et sous la direction de ses
« propres auspices, et si ses actions en elles-mêmes
« étaient dignes du triomphe ou non: que l'ordre du
« sénat au consul, ou de partir lui-même pour aller
« défendre en personne une ville alliée, ou d'en donner
« la commission au préteur, était pour ce dernier une
« apologie sans réplique; que d'ailleurs [1], en fait de
« guerre, les moindres délais faisaient perdre les occa-
« sions les plus avantageuses, et que souvent un géné-
« ral donne une bataille, non qu'il y soit porté d'incli-
« nation, mais parce qu'il y est forcé par l'ennemi: qu'il
« ne fallait envisager que le combat en lui-même, et les
« suites qu'il avait eues; que la victoire était complète;
« que les ennemis avaient été défaits et taillés en piè-
« ces; que leur camp avait été pris et pillé : que des
« deux colonies, l'une avait été délivrée du péril qui
« la menaçait, et l'autre avait recouvré ceux de ses

[1] « Non exspectare belli tempora moras et dilationes imperatorum: et pugnandum esse interdùm, non quia velis, sed quia hostis cogat. » (Liv.)

« citoyens que les ennemis avaient faits prisonniers :
« qu'enfin une seule bataille avait terminé la guerre
« avec autant de gloire que de bonheur : que non-seu-
« lement cette victoire avait réjoui les hommes, mais
« que les dieux même en avaient été remerciés par de
« solennelles actions de graces pendant trois jours ; ce
« qui était une approbation authentique de la conduite
« de Furius, à la famille et au nom [1] duquel les dieux
« semblaient même avoir attaché le glorieux privilége
« de vaincre les Gaulois et de triompher d'eux. »

Ces discours de Furius et de ses amis, aidés de la présence de ce préteur, l'emportèrent sur les égards que plusieurs croyaient dus au rang suprême du consul absent, et firent décerner au préteur l'honneur du triomphe. Il fit porter dans le trésor public 320,000 as [2], qui reviennent à seize mille livres de notre monnaie, et 170,000 livres pesant d'argent [3], faisant deux cent soixante et cinq mille six cent vingt-cinq de nos marcs : mais il ne fit conduire devant son char ni prisonniers, ni dépouilles, et ne fut point accompagné de soldats. On voyait que tout était au pouvoir du consul, et lui appartenait, excepté la victoire.

P. Scipion fait célébrer des jeux. Ses soldats sont récompensés. Liv. lib. 31, cap. 49.

Après ce triomphe, Scipion fit célébrer avec beaucoup de magnificence les jeux auxquels il s'était engagé par un vœu, tandis qu'il commandait en Afrique en qualité de proconsul ; et l'on accorda aux soldats qui avaient servi sous lui deux arpents de terre pour chaque année qu'ils avaient porté les armes en Espagne ou en Afrique.

[1] Ils font allusion au grand Camille, de la maison duquel était issu le préteur dont il s'agit ici.

[2] 16,360 fr. — L.

[3] 227,247 marcs, valant 12,272,000 fr. — L.

Cette même année C. Cornélius Céthégus, qui commandait en Espagne comme proconsul, défit une armée considérable dans le pays des Sédétans. Les Espagnols laissèrent dans ce combat quinze mille hommes sur la place, et soixante et dix-huit drapeaux entre les mains des vainqueurs.

Armée des Espagnols défaite.

Le consul C. Aurélius, étant venu à Rome pour présider aux assemblées où l'on devait nommer des consuls, ne se plaignit point, comme on avait cru qu'il le ferait, « de ce que le sénat n'avait pas attendu qu'il « fût de retour pour faire valoir lui-même ses droits et « son autorité contre le préteur, mais de ce qu'il avait « décerné le triomphe à Furius sur la simple exposition « que ce préteur avait faite de ses exploits, sans enten- « dre aucun de ceux qui avaient eu part à cette guerre « comme lui. Il représenta que la raison qui avait porté « leurs ancêtres à ordonner que le triomphateur serait « accompagné des lieutenants-généraux, des tribuns, « des centurions et des soldats, c'était afin que la vé- « rité des faits fût attestée d'une manière authentique ». Après cette plainte assez modérée, et qui faisait voir que le consul était au moins en partie revenu de ses premiers transports de jalousie contre Furius, il marqua le jour des assemblées, dans lesquelles furent créés consuls L. Cornélius Lentulus et P. Villius Tappulus.

Retour du consul Aurélius à Rome.

On nomme de nouveaux consuls.

Cette année, les vivres se donnèrent à très-vil prix. Comme on avait apporté d'Afrique des quantités prodigieuses de blé, les édiles curules le distribuèrent au peuple à quinze deniers le boisseau [1].

Liv. lib. 31, cap. 50.

[1] Tite-Live dit *binis æris in modios*, ce qui veut dire *deux as le modius;* c'est cent vingt fois moins cher que *quinze deniers*. Le prix moyen du modius en blé, au temps de la république, était de trois sesterces ou

Combats de gladiateurs.

Publius Valérius, et Marcus, son frère, firent célébrer pendant quatre jours, en l'honneur de M. Valérius Lévinus, leur père, des jeux funèbres, qui furent suivis d'un spectacle de vingt-cinq couples de gladiateurs. Ce Lévinus est celui que nous avons vu consul avec Marcellus, et qui, après avoir bien servi la république dans la guerre, se distingua aussi par la sagesse de ses avis dans le sénat, en différentes occasions dont nous avons parlé.

§ II. *Département des consuls. Premier paiement du tribut imposé aux Carthaginois. Sédition excitée en Macédoine par deux mille soldats des légions. Philippe retourne en Macédoine. Il devient inquiet sur les suites de la guerre. Il travaille à s'attacher ses alliés en leur relâchant quelques villes, et à gagner l'affection de ses sujets en disgraciant un ministre qui en était généralement haï. Scipion et Ælius créés censeurs. Cn. Bébius est défait dans les Gaules. Contestation sur la demande que fait Quintius du consulat. Caractère de ce jeune Romain. Département des provinces. Les ambassadeurs du roi Attale demandent du secours au sénat contre les invasions d'Antiochus roi de Syrie. Judicieuse réflexion de Plutarque. Quintius part de Rome, et arrive à l'armée en Épire. Il prend le parti d'aller attaquer Philippe dans les défilés où il s'était retranché. Conférence entre Quintius et Philippe.*

de douze as, prix six fois plus élevé que celui auquel le blé fut donné au peuple par les édiles curules. L'année précédente, ils l'avaient vendu *quatre* as. (Tite-Live, lib. 30, cap. 26; lib. 31, cap. 4.) — L.

*Le consul attaque Philippe dans ses défilés, le défait, et l'oblige de fuir. Le roi parcourt la Thessalie, et se retire en Macédoine. L'Épire et la Thessalie se soumettent à Quintius. Prise d'Érétrie et de Caryste. Quintius assiége Élatée. Assemblée des Achéens à Sicyone. Les ambassadeurs des Romains et de leurs alliés, et celui de Philippe, y sont écoutés. Après de longues contestations, l'assemblée se déclare pour les Romains. Lucius, frère du consul, forme le siége de Corinthe, et est obligé de le lever. Le consul prend Élatée. Philoclès se rend maître d'Argos. Affaire de Gaule Conjuration d'esclaves découverte et étouffée. Couronne d'or envoyée à Rome par Attale.*

L. CORNÉLIUS LENTULUS.
P. VILLIUS TAPPULUS.

AN. R. 553.
Av. J.C. 199.

Départements des consuls.
Liv. lib. 32, cap. 1.

L'Italie échut par sort à L. Cornélius Lentulus, et la Macédoine à P. Villius.

Premier paiement du tribut imposé aux Carthaginois.
Id. ibid. cap. 3.

Cette année, les Carthaginois apportèrent à Rome l'argent qu'ils devaient pour le premier paiement du tribut qui leur avait été imposé. Les questeurs s'étant plaints qu'il n'était pas de bon aloi, et que, l'ayant mis dans le creuset, ils y avaient trouvé le quart d'alliage, ils furent obligés d'emprunter à Rome de quoi suppléer à ce déchet. La foi punique ne se dément point. Après avoir satisfait à ce devoir, ils prièrent le sénat de vouloir bien leur rendre leurs ôtages. On leur en remit une partie entre les mains, avec promesse de leur déli-

vrer le reste, supposé qu'ils persistassent à demeurer fidèles.

Sédition excitée en Macédoine par deux mille soldats des légions. Liv. liv. 32, cap 3.

P. Villius, en arrivant en Macédoine, vit renaître une violente sédition, qu'on n'avait pas assez pris soin d'éteindre dans sa naissance. Elle avait été excitée par deux mille soldats, de ceux qui, après avoir vaincu Annibal en Afrique, avaient été ramenés en Sicile, et de là transportés, sur le pied de volontaires, en Macédoine. Ils soutenaient « que ce transport n'avait point « été volontaire de leur part, et que les tribuns des « soldats les avaient forcés de s'embarquer malgré « toute leur résistance : mais que, de quelque manière « que la chose se fût passée, soit qu'ils eussent accepté « le service, soit qu'on leur eût fait violence, le temps « de leurs campagnes était fini : qu'il y avait un grand « nombre d'années qu'ils n'avaient vu l'Italie : qu'ils « avaient vieilli sous les armes en Sicile, en Afrique, « en Macédoine : qu'ils étaient usés par les fatigues, et « épuisés de sang et de forces par les blessures qu'ils « avaient reçues ». Le consul répondait à ces plaintes « que la demande qu'ils faisaient du congé était raison- « nable, si, pour l'obtenir, ils avaient employé des voies « justes, et des prières modestes; mais que, ni la rai- « son qu'ils alléguaient, ni quelque autre que ce fût, « ne pouvait jamais justifier une sédition : qu'ainsi, « s'ils voulaient rester sous leurs drapeaux et obeir à « leurs officiers, il écrirait au sénat, et serait le pre- « mier à solliciter leur congé; qu'ils l'obtiendraient plu- « tôt par leur soumission que par leur opiniâtreté ». Cette réponse les calma.

Philippe retourne en Macédoine.

Philippe attaquait alors de toutes ses forces Thaumaques, ville de Thessalie, située fort avantageusement.

L'arrivée des Étoliens, qui, sous la conduite d'Archidame, étaient entrés dans la place, obligea le roi d'abandonner le siége. Il remena ses troupes en Macédoine, pour y passer l'hiver qui approchait.

Liv. lib. 32, cap. 4.

Il devient inquiet sur les suites de la guerre. Liv. lib. 32, cap. 5.

Le repos dont il jouissait alors, lui laissant le temps de faire des réflexions sur l'avenir, lui causait de cruelles inquiétudes sur les suites d'une guerre où il voyait réunis contre lui tant d'ennemis qui le pressaient par terre et par mer: d'ailleurs il craignait que l'espérance de la protection romaine ne lui fît perdre ses alliés, et que les Macédoniens, mécontents du gouvernement présent, ne songeassent à remuer, et ne se laissassent aller à lui manquer de fidélité. Il mit toute son application à écarter ces dangers.

Il travaille à s'attacher ses alliés en leur relâchant quelques villes;

Par rapport aux alliés, il relâcha, ou plutôt promit de relâcher quelques villes aux Achéens, pour se les attacher plus fortement par cette libéralité, à laquelle ils ne s'attendaient pas: et en même temps il envoya des ambassadeurs en Achaïe pour faire prêter aux alliés le serment qui devait se renouveler tous les ans; faible lien à l'égard d'un prince qui lui-même n'était pas scrupuleux sur l'observation des serments!

et à gagner l'affection de ses sujets en disgraciant un ministre qui en était généralement haï. Liv. lib. 32, cap. 5. Polyb l. 13, p. 672, 673.

Pour ce qui regarde les Macédoniens, il travailla à gagner leur affection aux dépens d'Héraclide, l'un de ses ministres et de ses confidents, qui était haï et détesté des peuples à cause de ses rapines et de ses concussions, et qui leur avait rendu le gouvernement fort odieux. Il était d'une fort basse naissance, originaire de Tarente, où il avait exercé les plus bas ministères, et d'où il avait été chassé pour avoir voulu livrer la ville aux Romains. Il alla se jeter entre leurs bras: mais bientôt il trama une nouvelle trahison contre ceux

qui lui donnaient un asyle, entretenant des intelligences avec les principaux de Tarente et avec Annibal. Son intrigue fut découverte, et il se réfugia chez Philippe, qui, ayant trouvé en lui de l'esprit, de la vivacité, de la hardiesse, et avec cela une ambition démesurée que les plus grands crimes n'effrayaient point, se l'était attaché particulièrement, et lui avait donné toute sa confiance : digne instrument d'un prince qui était lui-même sans probité et sans honneur! Héraclide, dit Polybe, avait apporté en naissant toutes les dispositions imaginables pour devenir un grand scélérat. Dès sa plus tendre jeunesse, il s'était livré aux plus infames prostitutions. Fier et terrible à l'égard de ceux qui lui étaient inférieurs, il se montrait bas et rampant adulateur à l'égard de ceux qui étaient au-dessus de lui. Il avait un si grand crédit auprès de Philippe, que, selon le même auteur, il fut presque la cause de la ruine entière d'un si puissant royaume, par le mécontentement général que ses injustices et ses violences y excitèrent. Le roi le fit arrêter et mettre en prison, ce qui causa une joie universelle parmi les peuples. Comme il ne nous reste que quelques fragments de Polybe sur ce sujet, l'histoire ne nous apprend point ce que devint Héraclide, ni s'il eut une fin digne de tous ses crimes : mais ce morceau seul nous instruit parfaitement au sujet de Philippe, dont nous aurons beaucoup à parler dans la suite, et nous montre ce que nous devons penser d'un prince capable de choisir pour ministre un tel homme.

Liv. lib. 32, cap. 5, 6.

Il ne se passa rien de considérable dans cette campagne entre les Romains et Philippe, encore moins que dans la précédente. Les consuls n'entraient dans la

Macédoine que sur l'arrière-saison, et tout le reste du temps se consumait en de légères escarmouches, pour forcer quelques passages ou pour enlever des convois.

Scipion et Ælius créés censeurs. Liv. lib. 32, cap. 7.

Cependant à Rome le consul Lentulus, qui y était resté, tint les assemblées pour la création des censeurs. Parmi plusieurs personnages illustres qui demandaient cette charge, on choisit P. Cornélius Scipion l'Africain, et P. Ælius Pétus. Ces magistrats gardèrent ensemble une grande union; et dans la lecture qu'ils firent, selon la coutume, du rôle des sénateurs, ils n'en ôtèrent aucun.

Dans le même temps, L. Manlius Acidinus revint d'Espagne. Quoique le sénat lui eût accordé le petit triomphe, l'opposition du tribun M. Porcius Læca l'empêcha de jouir de cet honneur. Il fut obligé d'entrer dans la ville en simple particulier.

Cn. Bébius est defait dans les Gaules.

Le préteur Cn. Bebius Thamphilus, à qui C. Aurélius, consul de l'année précédente, avait remis la province de Gaule, étant entré témérairement sur les terres des Gaulois Insubriens, fut investi avec toutes ses troupes, et perdit plus de six mille cinq cents hommes. Une perte si considérable, reçue d'un ennemi que l'on ne craignait plus, obligea le consul de partir de Rome et de se rendre sur les lieux. En arrivant, il trouva la province remplie de trouble et d'alarme. Après avoir fait au préteur tous les reproches que méritait son imprudence, il lui ordonna de sortir de la province et de s'en retourner à Rome. Mais lui-même il ne fit rien de mémorable dans la Gaule, ayant été rappelé presque aussitôt à Rome au sujet des assemblées pour l'élection des consuls.

Il y eut quelque trouble dans ces assemblées par

Contestation sur la demande que fait T. Quintius du consulat. Caractère de ce jeune Romain. Plut. in Flamin. pag. 369. Liv. lib. 32, cap. 7.

rapport à T. Quintius Flamininus [1], qui demandait le consulat. Comme c'est ici la première fois que nous avons occasion de parler de ce jeune Romain, qui se rendit dans la suite fort illustre, nous commencerons par tracer son caractère d'après Plutarque. Il était fort prompt, soit à se mettre en colère, soit à rendre service : avec cette différence pourtant, qu'il ne gardait pas long-temps sa colère et ne se portait point aux dernières rigueurs; au lieu qu'il ne faisait jamais plaisir à demi, et se piquait de fermeté et de constance dans les graces qu'il avait accordées. Il conservait toujours pour ceux à qui il avait accordé quelque bienfait la même amitié et la même bonne volonté que s'ils eussent été ses bienfaiteurs, regardant comme un grand avantage pour lui-même de pouvoir conserver l'amitié de ceux qu'il avait une fois obligés. Naturellement avide d'honneur et de gloire, il voulait ne devoir qu'à lui-même ses plus belles et ses plus grandes actions. C'est pourquoi il recherchait plus volontiers ceux qui avaient besoin de son aide que ceux qui pouvaient l'aider; regardant les uns comme une ample matière à sa vertu, et les autres comme des rivaux prêts à lui enlever une partie de sa gloire.

Il acquit dans les différents postes qu'il occupa une grande réputation, non-seulement de valeur, mais de probité et de justice; ce qui le fit choisir pour commissaire et pour chef des colonies que les Romains envoyèrent dans les deux villes de Narnia et de Cosse. Cette distinction lui éleva si fort le courage, que, passant par-dessus les autres charges qui étaient les pre-

[1] Plutarque le nomme *Flaminius*, mais il se trompe : c'étaient deux familles différentes.

miers grades par lesquels les jeunes gens étaient obligés de passer, il osa aspirer tout d'un coup au consulat, quoiqu'il n'eût encore été que questeur, et se présenta pour le demander, appuyé de la faveur de ces deux colonies.

M. Fulvius, et Manius Curius, tribuns du peuple, s'opposèrent à sa demande, disant que c'était une chose étrange et inouie qu'un jeune homme, encore novice et sans expérience, entreprît d'emporter tout d'un coup comme de vive force la première dignité de la république. Ils reprochaient aux nobles que depuis quelque temps ils méprisaient l'édilité et la préture, et qu'avant de donner au peuple aucune preuve de leur habileté et de leur mérite par l'exercice des magistratures inférieures, ils aspiraient de plein vol au consulat. La contestation fut portée du Champ-de-Mars dans le sénat. Quand chacun eut exposé ses raisons, les sénateurs décidèrent que le peuple devait être le maître d'élever aux charges ceux des citoyens qu'il lui plairait, pourvu qu'ils eussent les qualités requises par les lois. Il n'y en avait point encore qui imposassent la nécessité de passer par ces différents degrés [1]. Les tribuns n'insistèrent pas davantage, et se soumirent à la décision du sénat. Ainsi le peuple nomma pour consuls Sex. Ælius Pétus, et T. Quintius Flamininus. Celui-ci n'avait pas encore trente ans : ce qui est encore une singularité remarquable, mais non pas une contravention aux lois; car les lois qui fixèrent l'âge compétent pour posséder chacune des charges curules sont postérieures à ce temps-ci.

[1] Sylla, dictateur, porta dans la suite une loi qui défendait de demander la préture avant la questure, et le consulat avant la préture. (APPIAN. *Bellor. civil.* lib. I.)

M. Porcius Caton fut un des préteurs, et il eut pour département la Sardaigne.

An R. 554.
Av. J.C. 198.

SEX. ÆLIUS PÆTUS.

T. QUINTIUS FLAMINIUS.

Département des provinces. Liv. lib. 32, cap. 8.

Les nouveaux consuls, étant entrés en charge, tirèrent au sort les provinces. L'Italie échut à Ælius, et la Macédoine à Quintius.

Les ambassadeurs du roi Attale demandent du secours au sénat contre les incursions d'Antiochus, roi de Syrie. Id. ibid.

Au commencement de cette année, Antiochus, roi d'Asie, attaqua vivement Attale par terre et par mer. Celui-ci envoya à Rome des ambassadeurs « qui repré-« sentèrent au sénat le danger extrême où se trouvait « leur maître. Ils demandèrent en son nom, ou qu'il « plût aux Romains de le défendre par eux-mêmes, « ou qu'ils lui permissent de rappeler sa flotte et ses « troupes. Le sénat répondit que rien n'était plus raison-« nable que la demande d'Attale : qu'ils ne pouvaient « lui donner du secours contre Antiochus, qui était « leur ami et leur allié ; mais que le roi était le maître « de rappeler sa flotte et ses troupes : que l'intention « du peuple romain n'était point d'être en aucune sorte « à charge à ses alliés, et qu'il ne manquerait pas de « reconnaître les services et l'attachement zélés d'Attale : « qu'au reste il emploierait ses bons offices pour lui pro-« curer la paix avec Antiochus. » En effet, les Romains envoyèrent des ambassadeurs à Antiochus pour lui remontrer « qu'Attale leur avait prêté ses troupes et ses « vaisseaux dont ils se servaient contre Philippe, leur « ennemi commun : qu'il leur ferait plaisir s'il voulait « bien le laisser en repos : qu'il paraissait raisonnable « que les rois amis et alliés du peuple romain gardassent

« entre eux la paix. » Antiochus, sur leur remontrance, retira aussitôt ses troupes des terres du roi Attale.

Judicieuse réflexion de Plutarque. in Flamin, pag. 369.

J'ai dit que la Macédoine était échue par sort à Quintius. Ce fut, selon Plutarque, un grand bonheur pour les Romains : car les affaires et les ennemis qu'ils avaient sur les bras ne demandaient pas un général qui voulût tout emporter par les armes et par la force, mais plutôt qui sût employer, selon les conjonctures, la douceur et la persuasion. En effet, le roi Philippe tirait à la vérité de son seul royaume de Macédoine assez d'hommes pour fournir à quelques combats; mais c'était la Grèce principalement qui le mettait en état de soutenir long-temps une guerre en lui fournissant l'argent, les vivres, les munitions, les retraites : en un mot, c'était l'arsenal et le magasin de son armée. Ainsi, pendant qu'on n'aurait point détaché les Grecs de l'alliance de Philippe, cette guerre ne pouvait être terminée par un seul combat. Alors la Grèce n'était pas encore accoutumée aux Romains, et elle ne faisait que commencer à avoir quelque liaison avec eux. C'est pourquoi, si le général des Romains n'avait été homme doux et traitable, plus porté à terminer les différends par des conférences que par la force, assez insinuant pour persuader ceux à qui il parlait, et assez affable pour écouter leurs raisons avec bonté et douceur, et toujours prêt à relâcher même de ses droits les plus justes pour trouver des accommodements, la Grèce n'aurait pas facilement renoncé à un ancien engagement, auquel elle était accoutumée, pour embrasser une alliance étrangère. La suite des actions de Quintius fera mieux sentir la solidité de cette réflexion.

Quintius, ayant remarqué que les généraux qui

Quintius part de Rome et arrive à l'armée en Épire. Liv. lib. 32, cap. 9. Plut. in Flamin. pag. 370.

avaient été envoyés devant lui contre Philippe, c'est-à-dire Sulpicius et Villius, n'étaient entrés dans la Macédoine que sur l'arrière-saison, et qu'ils n'y avaient fait la guerre qu'avec beaucoup de lenteur, consumant le temps en de légères escarmouches pour forcer quelques passages ou pour enlever quelques convois, songea tout au contraire à mettre le temps à profit et à hâter son départ. Ayant donc obtenu du sénat qu'on lui donnât son frère Lucius pour commander son armée de mer, il choisit parmi les soldats qui, sous la conduite de Scipion, avaient vaincu les Carthaginois en Espagne et en Afrique, environ trois mille hommes, qui étaient encore en état de servir et pleins de bonne volonté pour le suivre. Il y en joignit encore cinq mille; et avec un corps de huit mille hommes de pied et huit cents chevaux, il passa en Épire, et se rendit à grandes journées au camp des Romains. Il trouva Villius campé devant l'armée de Philippe, qui depuis long-temps gardait les passages et les défilés, et tenait l'armée romaine en échec.

Il prend le parti d'aller attaquer Philippe dans les défilés où il s'était retranché.

Le consul, après avoir pris le commandement des troupes, et renvoyé Villius, commença par considérer avec soin l'assiette du pays. L'unique passage pour arriver aux ennemis était un petit chemin entre de hautes montagnes et le fleuve Aoüs [1], qui coule au pied de ces montagnes. Ce chemin, taillé dans le roc, était si étroit et si escarpé, qu'une armée ne pourrait y passer que très-difficilement quand il ne serait pas défendu; et pour peu qu'on le défendît, il paraissait impraticable. Quintius assembla le conseil de guerre pour savoir s'il

[1] Plutarque nomme l'Apsus, rivière plus septentrionale que l'Aoüs. Mais toute la suite des faits nous détermine à préférer Tite-Live.

marcherait aux ennemis par le chemin le plus droit et le plus court pour les aller forcer dans leur camp; ou si, abandonnant un dessein aussi pénible que dangereux, il ferait un long circuit, mais sans danger, pour entrer dans la Macédoine par la Dassarétie. Les avis se trouvèrent partagés. Quintius aurait pris volontiers le dernier parti. Mais, outre que ce détour traînait les affaires en longueur, et laissait au roi le temps de lui échapper en s'enfonçant dans les déserts et les forêts, comme il avait déja fait, il craignait de s'éloigner de la mer, d'où il tirait ses vivres. Ainsi il résolut de forcer les passages, quoi qu'il dût lui en coûter. Il se prépara donc à cette hardie entreprise.

Conférence entre Quintius et Philippe. Liv. lib. 32. cap. 10.

Cependant Philippe ayant demandé une entrevue par l'entremise des Épirotes pour tâcher de trouver des moyens de conciliation et de paix, Quintius y consentit sans peine. La conférence se tint sur les bords du fleuve Aoüs. Le consul offrit au roi la paix et l'amitié des Romains, à condition qu'il laisserait les Grecs en liberté et soumis à leurs propres lois, et qu'il retirerait ses garnisons de leurs places. Après quelques discussions vagues, qui n'avançaient pas beaucoup la conclusion, Philippe voulut savoir distinctement quels étaient les peuples à qui les Romains prétendaient rendre la liberté; et le consul nomma les Thessaliens les premiers. La Thessalie, depuis Philippe, père d'Alexandre, avait toujours été soumise aux Macédoniens. Ainsi le roi fut si indigné de la proposition que lui faisait le consul, que, transporté de colère, il s'écria : *Quelles lois plus dures m'imposeriez-vous donc, Quintius, si vous m'aviez vaincu?* Et sur-le-champ il rompit la conférence. On vit pour-lors clairement, et les plus affec-

tionnés au parti de Philippe furent forcés de le reconnaître, que les Romains étaient venus pour faire la guerre, non aux Grecs, mais aux Macédoniens en faveur des Grecs ; ce qui leur gagna le cœur des peuples.

Le consul attaque Philippe dans ses défilés. Liv. lib. 32, cap. 11.

La conférence n'ayant point réussi, il fallut en venir à la force ouverte. Dès le lendemain il y eut une escarmouche fort vive engagée par les corps de garde avancés. Et comme les Macédoniens se retiraient sur leurs montagnes par des sentiers rudes et escarpés, les Romains, animés par l'ardeur du combat, ayant voulu les poursuivre, eurent beaucoup à souffrir, parce que les Macédoniens avaient disposé sur ces rochers des catapultes et des balistes, et les accablaient à coups de pierres et de traits. Il y eut beaucoup de blessés de part et d'autre, et la nuit sépara les combattants.

Un pasteur découvre à Quintius un sentier pour arriver a l'ennemi. Liv. ibid. Plut. in Flamin. pag. 370.

Les affaires étaient dans cette situation, lorsqu'un pasteur envoyé par Charopus, l'un des principaux de la nation des Épirotes, qui favorisait le parti des Romains, vint trouver le consul. Il lui dit qu'il faisait paître son troupeau dans le défilé où le roi était campé avec ses troupes ; qu'il connaissait tous les détours et les sentiers écartés de ces montagnes : que, si le consul voulait envoyer avec lui quelque détachement de soldats, il les conduirait par des chemins sûrs et faciles audessus de la tête des ennemis. Quoique Quintius ne fût pas absolument sans défiance, et que sa joie fût mêlée de quelque crainte, cependant, frappé du nom et de l'autorité de Charopus, il résolut de tenter l'entreprise.

Quintius défait Philippe et l'oblige de fuir. Liv. ibid.

Il fait donc partir un tribun des soldats avec quatre mille hommes de pied et trois cents chevaux. Le jour ils demeuraient cachés dans des fonds couverts de bois; et dès que la nuit était venue, ils se remettaient en

marche à la clarté de la lune, laquelle heureusement était alors dans son plein. Le pâtre, dont on s'était assuré en l'enchaînant, marquait la route qu'il fallait tenir. On était convenu que, lorsque les troupes du détachement seraient arrivées au-dessus de la tête des ennemis, on le ferait connaître au consul par le moyen d'une fumée élevée en l'air; mais qu'elles ne pousseraient aucun cri, qu'il n'eût fait connaître, par un signal qu'il donnerait de son côté, que le combat contre Philippe était commencé.

Plut. in Flamin. pag. 371.

Pour ôter aux ennemis tout soupçon, il continua de les harceler vivement, comme s'il eût prétendu les forcer dans leurs postes. Au troisième jour dès le matin, Quintius aperçut sur le haut des montagnes une fumée, d'abord assez médiocre, mais qui, grossissant de plus en plus, obscurcit bientôt l'air, et s'éleva par grands tourbillons. Alors, ayant donné au détachement le signal dont il était convenu, il marche droit contre la hauteur, toujours exposé aux traits des Macédoniens, et toujours combattant à coups de main contre ceux qui défendaient les passages. Les Romains jetaient de grands cris pour se faire entendre de leurs compagnons qui étaient sur la hauteur. Ceux-ci répondent du haut de la montagne à ces cris par un bruit épouvantable, et tombent en même temps sur les Macédoniens, qui, se voyant attaqués en tête et en queue, perdent courage, et prennent tous la fuite. L'armée de Philippe aurait été entièrement défaite, si les vainqueurs eussent pu la poursuivre; mais la cavalerie fut arrêtée par la difficulté des lieux, et l'infanterie par la pesanteur de ses armes. Philippe s'enfuit d'abord avec précipitation et sans regarder derrière lui. Mais, après avoir fait plus

d'une lieue et demie, jugeant, comme il était vrai, que la difficulté des chemins avait arrêté les ennemis, il s'arrêta sur une éminence, et envoya des officiers dans tous les vallons et sur toutes les montagnes voisines pour ramasser ceux des siens que la fuite avait dispersés. Les vainqueurs, trouvant le camp des Macédoniens abandonné, le pillèrent tout à leur aise, et rentrèrent dans le leur, où ils prirent du repos pendant la nuit.

Le roi parcourt la Thessalie, et se retire en Macédoine. Liv. lib. 32, cap. 12, 13. Plut. in Flamin. pag. 371.

Philippe d'abord prit la route de Thessalie; et, parcourant rapidement les villes de cette province, il entraînait avec lui ceux des habitants qui étaient en état de le suivre, mettait le feu dans les maisons; et, après avoir permis aux maîtres d'emporter avec eux les effets qu'ils pourraient, il livrait tout le reste aux soldats, faisant éprouver à ses alliés des traitements qu'ils auraient à peine appréhendés de la part de leurs ennemis.

L'Épire et la Thessalie se soumettent à Quintius. Liv. lib. 32, c. 14, 15.

Quintius Flamininus n'en usa pas de la sorte. Il passa par l'Épire sans ravager le pays, quoiqu'il sût que les principaux, à l'exception de Charopus, avaient été contraires aux Romains. Mais comme ils obéissaient de bonne grace, il eut plus d'égard à leur disposition présente qu'au ressentiment qu'il pouvait avoir du passé; ce qui lui gagna le cœur des Épirotes, et les lui attacha d'inclination. Il sentit bientôt combien cette conduite de douceur et de modération lui fut avantageuse; car il ne fut pas plus tôt arrivé sur les frontières de la Thessalie, que la plupart des villes s'empressèrent pour lui ouvrir leurs portes. Atrax fut presque la seule qui ne se rendit point. Elle était très-bien fortifiée, et avait une nombreuse garnison, toute composée de Macédoniens. Elle fit une si longue et si vigoureuse ré-

Liv. lib. 32, cap. 17.

sistance, que le consul se trouva enfin obligé de lever le siége.

Prise d'Érétrie et de Caryste. Liv. lib. 32, cap. 16, 17.

La flotte romaine cependant, soutenue de celles d'Attale et des Rhodiens, agissait de son côté. Elle prit deux des principales villes de l'Eubée, Érétrie et Caryste, qui étaient tenues aussi par des garnisons macédoniennes : après quoi les trois flottes s'avancèrent vers Cenchrée, port de Corinthe.

Quintius assiége Élatée. Liv. lib. 32, cap. 18.

Le consul, étant passé dans la Phocide, emporta plusieurs petites places, qui ne lui firent pas grande résistance. Élatée l'arrêta, et il fut obligé de l'assiéger dans les formes.

Assemblée des Achéens à Sicyone. Les ambassadeurs des Romains et de leurs alliés, et celui de Philippe, y sont écoutés. Après de longues contestations, l'assemblée se déclare pour les Romains. Liv. lib. 32, cap. 19-23.

Pendant qu'il était occupé à ce siége, il forma un dessein important, qui était de détacher les Achéens du parti de Philippe, et de leur faire embrasser celui des Romains. Les trois flottes unies étaient prêtes à former le siége de Corinthe, dont actuellement Philippe était le maître. Rien ne pouvait faire plus de plaisir aux Achéens que de leur rendre cette grande et importante ville. Le consul crut devoir les tenter par cette offre, et leur en fit porter les paroles par les ambassadeurs de Lucius son frère, d'Attale, des Rhodiens et des Athéniens. Les Achéens donnèrent audience à tous ces ambassadeurs dans une assemblée de la nation, qui se tint à Sicyone.

Les Achéens se trouvèrent fort embarrassés sur le parti qu'ils devaient prendre. Nabis, tyran de Lacédémone, était un fâcheux voisin qui les incommodait extrêmement. Ils redoutaient encore plus les armes romaines. Ils avaient de tout temps, et tout récemment encore, de grandes obligations aux Macédoniens : mais Philippe leur etait suspect à tous à cause de sa perfidie

et de sa cruauté, et ils appréhendaient que la douceur qu'il affectait actuellement ne dégénérât en tyrannie lorsqu'il serait une fois au-dessus de ses affaires. Telle était la disposition des Achéens, flottant entre tous les partis, trouvant partout des inconvénients, et ne voyant rien à quoi ils pussent se déterminer avec sûreté.

L. Calpurnius, qui venait de la part des Romains, eut audience le premier. Après lui, on écouta les députés d'Attale et ceux des Rhodiens, ensuite ceux de Philippe, car ce prince avait aussi envoyé une ambassade à cette assemblée, dont le succès l'inquiétait. On réserva la dernière place aux Athéniens, afin qu'ils fussent en état de réfuter ce qu'aurait avancé l'ambassadeur de Philippe. Ils parlèrent avec plus de force et de liberté que tous les autres contre le roi, parce que nul n'en avait été si maltraité qu'eux, et ils déduisirent fort au long toutes ses injustices et toutes ses cruautés. La conclusion de la harangue des Athéniens, aussi-bien que des trois premières qui avaient été faites dans cette assemblée, fut d'exhorter les Achéens à se joindre aux Romains contre Philippe. Les ambassadeurs de ce prince, au contraire, sommaient les Achéens de respecter la sainteté du serment qu'ils avaient prêté en faisant alliance avec leur maître; ou, s'ils ne voulaient pas se déclarer ouvertement pour lui, ils se réduisaient à leur demander qu'ils gardassent une exacte neutralité. Ces harangues remplirent le premier jour de l'assemblée tout entier. On remit la délibération au lendemain.

Quand tout le monde fut assemblé, le héraut, selon la coutume, exhorta, au nom des magistrats, ceux qui voudraient parler à le faire. Personne ne se leva. Tous,

se regardant les uns les autres, gardèrent un profond silence. Alors Aristène, premier magistrat des Achéens, pour ne pas renvoyer l'assemblée sans qu'on eût délibéré, prit la parole. *Qu'est donc devenue*, leur dit-il, *cette vivacité et cette chaleur avec laquelle vous disputiez entre vous dans les repas et dans vos entretiens particuliers au sujet des Romains et de Philippe, presque jusqu'à en venir aux mains? Pourquoi donc maintenant, dans une assemblée indiquée uniquement pour ce sujet, après que vous avez entendu les harangues et les raisons de part et d'autre, demeurez-vous muets? Sera-t-il temps de parler quand une fois la résolution aura été prise et arrêtée?*

Des reproches si sensés et si raisonnables, faits par le premier magistrat, non-seulement ne purent porter aucun des assistants à dire son avis, mais n'excitèrent pas même le moindre bruit, le moindre murmure dans une assemblée si nombreuse, et composée des députés de tant de peuples. Tout demeura muet et immobile, personne n'osant s'exposer en parlant librement sur une matière si délicate.

Alors Aristène, obligé enfin de s'ouvrir, se déclara nettement pour les Romains. « La manière, dit-il, dont « les députés des deux partis opposés nous parlent suffit « seule pour nous dicter l'avis que nous devons suivre. « Les Romains, les Rhodiens, et Attale, nous pressent « de nous joindre à eux pour faire la guerre à Philippe, « et appuient leur demande de fortes raisons, tirées de « la justice de leur cause et de notre propre intérêt. « L'ambassadeur de Philippe demande aussi, mais fai- « blement, que nous demeurions attachés à son maître, « et il se contente que nous gardions une exacte neu-

« tralité. D'où pensez-vous, messieurs, que vienne une « manière d'agir si différente? Ce n'est point certaine- « ment modestie du côté de Philippe, ni audace du côté « des Romains. C'est la connaissance de leurs forces, ou « de leur faiblesse, qui les fait parler diversement. Nous « ne voyons rien ici de la part de Philippe que son am- « bassadeur, ce qui n'est pas fort propre à nous rassurer : « au lieu que la flotte des Romains mouille près de « Cenchrée, et le consul avec ses légions n'est pas fort « loin.

« Quel secours pouvons-nous attendre de Philippe? « Ne voyons-nous pas comment il défend ses alliés? « Pourquoi a-t-il laissé prendre Érétrie et Caryste? « pourquoi a-t-il abandonné tant de villes de Thessa- « lie, aussi-bien que la Phocide et la Locride entières? « pourquoi actuellement souffre-t-il qu'on assiége Éla- « tée? Est-ce forcément, ou par crainte, ou volontai- « rement, qu'il a abandonné les défilés de l'Épire, et qu'il « a livré à l'ennemi ces barrières impénétrables, pour « aller se cacher dans le fond de son royaume? Si c'est « volontairement qu'il a livré tant d'alliés à la merci « des ennemis, doit-il les empêcher de pourvoir eux- « mêmes à leur propre sûreté? Si c'est par crainte, il « doit nous pardonner la même faiblesse. S'il y a été « forcé, croyez-vous, Cléomédon (c'était le nom de « l'ambassadeur de Philippe), que les forces de la ré- « publique achéenne puissent soutenir les armes ro- « maines, auxquelles les Macédoniens ont été obligés « de céder? Quintius ayant trouvé Philippe dans un « poste inaccessible, l'en a arraché, lui a pris son camp, « l'a poursuivi en Thessalie, et lui a enlevé, presque « sous ses yeux, les plus fortes places de ses alliés. Si

« nous sommes attaqués, le roi sera-t-il en état de nous
« soutenir contre de si formidables ennemis? ou se-
« rons-nous en état de nous défendre nous-mêmes?

« Le tempérament que l'on nous propose, qui est de
« demeurer neutres, est un moyen sûr de nous rendre
« la proie du vainqueur, qui ne manquera pas de tomber
« sur nous comme sur de rusés politiques qui atten-
« daient l'événement pour se déclarer. Croyez-moi,
« messieurs, il n'y a point de milieu : il faut que nous
« ayons les Romains pour amis ou pour ennemis; ils
« viennent eux-mêmes avec une flotte nombreuse nous
« offrir leur amitié et leur secours. Nous refuser à un
« tel avantage, et ne pas saisir avidement une occasion
« si favorable qui ne reviendra plus, c'est le dernier
« des aveuglements; c'est vouloir se perdre de gaîté de
« cœur et sans ressource. »

Ce discours fut suivi d'un grand bruit et d'un grand murmure dans toute l'assemblée, les uns y applaudissant avec joie, les autres s'y opposant avec violence. Le même partage se trouva entre les magistrats : on les appelait *démiurges*. De dix qu'ils étaient, cinq déclarèrent qu'ils mettraient l'affaire en délibération; cinq protestèrent contre, alléguant qu'il était défendu par une loi aux magistrats de rien proposer, et à l'assemblée générale de rien statuer, qui fût contraire à l'alliance faite avec Philippe.

Ce jour se passa encore tout entier en disputes et en cris tumultueux. Il n'en restait plus qu'un; car la loi ordonnait de finir l'assemblée quand le troisième jour serait expiré. Les disputes s'allumèrent si violemment sur ce qui devait se décider le lendemain, qu'à peine les pères purent-ils s'empêcher de porter leurs

mains sur leurs enfants. Memnon de Pellène était un des cinq magistrats qui refusaient de faire le rapport. Son père le pria long-temps et le conjura de laisser aux Achéens la liberté de pourvoir à leur sûreté, et de ne les pas exposer, par son opiniâtreté, à une perte certaine. Voyant que ses prières étaient inutiles, il jura qu'il le tuerait de sa propre main, s'il ne se rendait à son avis, le regardant, non comme son fils, mais comme l'ennemi de sa patrie. Memnon ne put résister à de si terribles menaces, et se laissa vaincre enfin à l'autorité paternelle.

Le lendemain, la pluralité étant pour mettre l'affaire en délibération, et les peuples témoignant assez ouvertement ce qu'ils pensaient, les Dyméens, les Mégalopolitains et quelques-uns des Argiens, se retirèrent de l'assemblée avant qu'on fît le décret. Personne n'en fut surpris, et ne leur en sut mauvais gré, parce qu'ils avaient des obligations particulières à Philippe, qui, tout récemment encore, leur avait rendu des services considérables. La reconnaissance est une vertu de tous les temps, de tous les pays, et l'ingratitude est partout abhorrée. Tous les autres peuples, quand on en vint aux suffrages, confirmèrent sur-le-champ par un décret un traité d'alliance avec Attale et les Rhodiens; et, quant à ce qui regardait l'alliance avec les Romains, comme elle ne pouvait pas se conclure sans l'autorité du sénat et du peuple romain, il fut résolu qu'on enverrait une ambassade à Rome pour terminer cette affaire.

Lucius, frère du consul, forme le siége de Corinthe.

En attendant on fit partir trois députés pour se rendre auprès de L. Quintius, qui actuellement assiégeait Corinthe après s'être emparé de Cenchrée; et en même

temps on envoya l'armée des Achéens se joindre à la sienne pour presser le siége. D'abord l'attaque fut assez faible, parce qu'on espérait que la division se mettrait dans la ville entre la garnison et les habitants. Quand on vit que rien ne remuait, on fit approcher les machines de tous côtés; et l'on forma diverses attaques, que les assiégés soutinrent avec beaucoup de vigueur, et où les Romains furent toujours repoussés. Il y avait dans Corinthe un grand nombre de déserteurs italiens, qui, n'attendant aucun quartier de la part des Romains, s'ils tombaient sous leur pouvoir, se battaient en désespérés. Philoclès, capitaine de Philippe, ayant fait entrer un nouveau renfort dans la ville, et par là ayant ôté l'espérance aux assiégeants de la pouvoir forcer, il fallut bien que L. Quintius se rendît enfin à l'avis d'Attale qui conseillait de lever le siége. Les Achéens ayant été renvoyés, Attale et les Romains remontèrent sur leurs flottes. Le premier se rendit au Pirée, et les autres à Corcyre.

rinthe, et est obligé de le lever. Liv. lib. 32, cap. 23.

Pendant que les flottes attaquaient Corinthe, le consul T. Quintius était occupé au siége d'Élatée, où il eut un succès plus heureux; car, après une longue et vigoureuse résistance de la part des assiégés, il se rendit maître, d'abord de la ville, puis de la citadelle.

Le Consul prend Élatée. Liv. lib. 32, cap. 24.

Dans le même temps ceux d'Argos, qui étaient toujours attachés à Philippe, trouvèrent le moyen de livrer leur ville à Philoclès, cet officier dont nous venons de parler. Ainsi, malgré l'alliance que les Achéens venaient de faire avec les Romains, Philippe se trouvait maître de deux de leurs plus fortes places, de Corinthe et d'Argos.

Philoclès se rend maître d'Argos. Liv. lib. 32, cap. 25.

Le consul Sex. Ælius ne fit rien de considérable dans

Affaires de Gaule. Liv. lib. 32, cap. 26.

la Gaule. Il passa presque toute l'année à ramasser les habitants de Crémone et de Plaisance, que les malheurs de la guerre avaient dispersés, et à les rétablir dans leurs colonies.

Conjuration d'esclaves découverte et étouffée.

Une conjuration, formée d'abord à Sétia[1] par les esclaves des jeunes seigneurs carthaginois qui y étaient gardés comme ôtages, et ensuite grossie d'un assez grand nombre d'autres esclaves qui s'étaient joints aux premiers, donna quelque alarme à Rome. Mais la conjuration fut découverte, et étouffée dans le moment même.

Couronne d'or envoyée à Rome par Attale. Liv. lib. 32, cap. 27.

Cette même année, les ambassadeurs du roi Attale apportèrent à Rome une couronne d'or pesant deux cent quarante-six livres[2] (c'était plus de 348 de nos marcs), et remercièrent le sénat de ce qu'il avait bien voulu envoyer à Antiochus des ambassadeurs, à la prière desquels ce prince était sorti des états d'Attale.

Caton, préteur en Sardaigne. Sa sévérité. Son caractère. Plut. in Cat. pag. 339. Liv. ibid.

Caton était pour-lors un des préteurs; et il avait eu pour département la Sardaigne. Il s'y conduisit d'une manière qui fit admirer son désintéressement, sa sobriété, sa patience dans les travaux les plus rudes, son éloignement incroyable de toute ombre de luxe et de faste, et son amour pour la justice. Les préteurs qui l'avaient précédé ruinaient le pays en se faisant fournir des pavillons, des lits, des habits, et foulaient le peuple par une suite nombreuse de domestiques et d'amis, et par des dépenses excessives en jeux, en festins, et autres pareilles somptuosités. Caton, au contraire, ne se distingua que par une simplicité sans exemple dans ses habits, sa table et ses équipages. Il ne prit jamais

[1] Ville du pays des Volsques.

[2] 320 marcs environ. — L.

un seul denier du public. Quand il allait visiter les villes de son gouvernement, il marchait à pied, sans aucune voiture, suivi seulement d'un officier public, qui lui portait une robe et un vase pour faire ses libations dans les sacrifices. Cet homme si simple, si modeste, et d'un extérieur si négligé, reprenait l'air grave et majestueux d'un magistrat romain, et se montrait d'une fermeté inexorable et d'une rigueur inflexible quand il s'agissait d'arrêter les désordres et de faire observer les réglements établis pour maintenir la bonne discipline et les lois. Il réunissait en lui deux caractères, qui paraissent inalliables, la sévérité et la douceur : de sorte que jamais la puissance romaine n'avait paru à ces peuples ni si terrible, ni si aimable.

La Sardaigne était remplie d'usuriers qui, en paraissant aider les particuliers par les sommes d'argent qu'ils leur prêtaient dans leurs besoins, les ruinaient de fond en comble. Caton leur fit une guerre ouverte, et les chassa tous de l'île. Je ne vois pas pourquoi Tite-Live semble trouver qu'en cela Caton se montra trop sévère. *M. Porcius Cato, sanctus et innocens, asperior tamen in fœnore coercendo habitus; fugatique ex insulâ fœneratores.* Peut-on traiter avec trop de rigueur des gens qui sont la peste et la ruine des états? Plût à Dieu que l'on écartât ainsi pour toujours de nos villes et du royaume cette foule criminelle d'usuriers qui entretiennent les jeunes gens de famille déréglés dans leurs désordres et leurs débauches!

Qu'il me soit permis, avant que de rapporter les événements de l'année suivante, d'insérer ici quelques traits fort propres à nous faire connaître le caractère de Caton. Ces traits ne sont pas imitables en eux-

mêmes, et pourront paraître avoir quelque chose d'excessif; mais ils sont dignes d'admiration dans le principe qui les produisait, je veux dire l'amour de la simplicité, de la sobriété, et d'une vie dure et laborieuse.

Plut. in Cat. pag. 338.

Il avait écrit lui-même, dans quelqu'un de ses ouvrages, qu'il ne porta jamais de robe qui eût coûté plus de cent dragmes (cinquante livres) : que, lors même qu'il commandait les armées ou qu'il était consul, il buvait du même vin que ses esclaves : que pour son repas (les Romains n'en faisaient qu'un) il ne faisait jamais rien acheter au marché qui passât la somme de trente as, c'est-à-dire environ vingt sous de notre monnaie. Et sa vue était, en menant une vie dure et sobre, de fortifier sa santé, et de se mettre en état de mieux servir sa patrie et de supporter plus facilement les fatigues de la guerre.

Ibid. pag. 336.

Dans ses marches, il allait toujours à pied, chargé de ses armes, et suivi d'un seul esclave qui portait ses provisions; et l'on dit qu'il ne lui arriva jamais de se fâcher contre cet esclave, ou de se plaindre, quelque chose qu'il lui servît pour ses repas; mais que souvent, quand il avait du loisir, après avoir rempli ses fonctions militaires, il le soulageait, et lui aidait lui-même à préparer le souper. A l'armée il ne buvait jamais que de l'eau, excepté quelquefois que, brûlé d'une soif ardente, il y mêlait du vinaigre[1], ou que, se sentant affaibli par la fatigue, il prenait un peu de vin.

Ibid. pag. 340.

Un jour qu'il blâmait l'excessive dépense que dès-

[1] Le vinaigre est rafraîchissant. Tous les soldats romains en portaient avec eux pour tempérer la crudité de l'eau qu'ils étaient obligés de boire quelquefois assez mauvaise.

lors quelques particuliers commençaient à faire pour la table, il dit *qu'il était bien difficile de sauver une ville dans laquelle un poisson se vendait plus cher qu'un bœuf.* On sait quelle était la fureur du luxe et de la dépense des Romains par rapport aux poissons en particulier.

Pendant qu'il commandait l'armée, il ne prit jamais du public plus de trois *médimnes* de froment par mois pour lui et pour toute sa maison, c'est-à-dire moins de treize de nos boisseaux de froment, et un peu moins de trois demi-médimnes d'orge ou d'avoine par jour pour ses chevaux et bêtes de voiture.

§ III. *Loi Porcia. Six préteurs créés pour la première fois. Le commandement dans la Macédoine est continué à Quintius. Entrevue entre Philippe et Quintius sans succès. Philippe abandonne Argos à Nabis, tyran de Sparte. Alliance de Nabis avec les Romains. Les Béotiens se joignent aussi à eux. Mort d'Attale. Éloge de ce prince. Bataille de Cynocéphales, où Philippe est vaincu par Quintius. Vanité insolente des Étoliens. Quintius accorde à Philippe une trève et une entrevue. Il délibère avec les alliés au sujet de la paix. Entrevue de Philippe et de Quintius. La paix y est conclue. La victoire remportée sur Philippe cause à Rome une grande joie. Le projet de paix envoyé par Quintius à Rome y est approuvé. On députe dix commissaires pour régler les affaires de la Grèce. Conditions du traité de paix. Les Étoliens décrient sourdement ce traité. Les articles en sont publiés aux jeux isthmiques. Les*

*Grecs entendent avec des transports de joie incroyables la voix du héraut qui leur annonce la liberté. Réflexions sur ce grand événement. Quintius parcourt les villes de la Grèce. Cornélius, l'un des dix commissaires, se rend auprès de Philippe, et ensuite à l'assemblée des Étoliens.*

An. R. 555.
Av. J. C. 197.

C. CORNÉLIUS CÉTHÉGUS.
Q. MINUCIUS RUFUS.

Loi Porcia.
Pigh. Annal.

Quelques savants rapportent à cette année[1] la fameuse loi Porcia, qui défendait, sous des peines très-sévères, que l'on battît de verges aucun citoyen romain. Ce n'était qu'un renouvellement des anciennes lois sur le droit d'appel au peuple; seulement celle-ci, comme je viens de le dire, ajoutait l'imposition de grièves peines aux contrevenants. On peut voir ce que nous avons remarqué à ce sujet au tome III, page 85. L'auteur d'une loi si célèbre et si intéressante n'est pas connu avec certitude. On croit, non sans vraisemblance, que c'est un tribun qui se nommait P. Porcius Læca.

Six préteurs créés pour la première fois.
Liv. lib. 32, cap. 27.

Cette même année on nomma pour la première fois six préteurs, à cause de l'augmentation des provinces et de l'accroissement de l'empire. De ces six départements deux avaient pour objet l'administration de la justice dans la ville : l'un entre citoyens et citoyens, l'autre entre citoyens et étrangers. Les quatre autres étaient des gouvernements de provinces : Sicile, Sardaigne, Espagne citérieure, Espagne ulterieure.

Après que le sort eut réglé les départements des pré-

[1] D'autres la rapportent à l'an 454 de Rome. — L

Le commandement dans la Macédoine est continué à Quintius. Liv. lib. 32, cap. 28

teurs, les consuls se disposaient aussi à tirer au sort l'Italie et la Macédoine, lorsque les tribuns du peuple L. Opius et Q. Fulvius s'y opposèrent. Ils remontraient « que, la Macédoine étant une province éloignée de « Rome, rien n'avait été jusqu'à ce jour plus contraire « au succès de la guerre qu'on y faisait que la révocation « faite à contre-temps du consul qui en était chargé, à « qui l'on envoyait un successeur lorsqu'il avait à peine « acquis sur les lieux les connaissances dont il avait « besoin pour réussir : que l'on entrait dans la qua- « trième année depuis le commencement de cette guerre : « que Sulpicius avait passé la plus grande partie de son « consulat à chercher Philippe et son armée : que Villius « avait été contraint de partir lorsqu'il commençait à « joindre l'ennemi de près : que Quintius, après avoir « été retenu à Rome la plus grande partie de l'année « pour les affaires de la religion, s'était pourtant con- « duit de telle sorte, qu'il était aisé de juger que, s'il « fût arrivé plus tôt dans la province, ou que l'hiver « lui eût laissé plus long-temps la liberté d'agir, il « aurait pu terminer entièrement la guerre ; et qu'ac- « tuellement il se disposait à la recommencer au prin- « temps d'une manière à faire espérer que, si on ne lui « envoyait point de successeur, il la finirait heureuse- « ment dans la campagne prochaine ». Les nouveaux consuls, ayant entendu ces remontrances des tribuns, promirent qu'ils se soumettraient à la décision du sénat, pourvu que les tribuns en fissent autant. Les tribuns y consentirent ; et en conséquence les sénateurs donnèrent aux deux consuls l'Italie pour département, et prorogèrent à Quintius celui de Macédoine jusqu'à ce

qu'on l'envoyât relever. Voilà une dispute commencée et finie avec bien de la sagesse et de la modération.

Entrevue entre Philippe et Quintius sans succès. Liv. lib. 32, cap. 32-37. Polyb. l. 17, p. 742-752.

Après la prise d'Élatée, Quintius avait déja distribué ses troupes dans la Phocide et dans la Locride pour y passer l'hiver, lorsque Philippe lui envoya un héraut d'armes pour lui demander une entrevue. Il ne se rendit pas difficile, et la lui accorda, parce qu'il ne savait pas encore ce qu'on avait résolu à Rome à son sujet, et qu'une conférence le laissait maître, ou de continuer la guerre, si on lui prorogeait le commandement, ou de porter les choses à la paix, si on lui envoyait un successeur. La conférence se tint sur le bord de la mer, près de Nicée, ville de Locride, très-voisine des Thermopyles. Philippe, qui s'y était rendu de Démétriade par mer, ne quitta point son vaisseau. Il avait avec lui plusieurs seigneurs de Macédoine, et Cycliade, exilé achéen. Le général romain était sur le rivage, accompagné d'Amynandre, roi des Athamanes, et des députés de tous les alliés. Après quelques disputes sur le cérémonial, Quintius fit ses propositions : chacun des alliés fit aussi ses demandes. Philippe y répondit ; et comme il commençait à s'emporter contre les Étoliens, Phénéas, leur magistrat, l'interrompant, lui dit : *Il ne s'agit pas ici de paroles ; il faut, ou vaincre les armes à la main, ou céder au plus fort.* La chose est claire, même pour un aveugle, reprit Philippe, cherchant à piquer Phénéas, qui était incommodé de la vue. Philippe était naturellement railleur [1], et ne pouvait se contenir même en traitant des affaires les plus sérieuses ; ce qui est un grand défaut dans un prince.

[1] « Erat dicacior naturâ quàm regem decet, et ne inter seria quidem risu satis temperans. » ( Liv. )

Cette première entrevue s'étant passée en altercations, on se rassembla le lendemain. Philippe se rendit fort tard au lieu dont on était convenu. Toute la raison qu'il donna de son retardement, c'est « qu'il avait passé « la plus grande partie du jour à délibérer sur la dureté « des lois qu'on lui imposait, sans savoir à quoi se dé- « terminer ». Mais on conjectura, assez vraisemblablement, qu'il avait voulu par là ôter aux Étoliens et aux Achéens le temps de lui répondre ; et il confirma cette pensée en demandant que, pour ne point perdre le temps en de vaines disputes, la conférence se passât entre le général romain et lui. Ce ne fut point sans peine qu'on lui accorda cette demande. Quintius et Philippe s'abouchèrent donc en particulier : ensuite de quoi Quintius ayant rapporté aux alliés les propositions que le roi lui faisait, nul d'eux ne les agréa ; et on était près de rompre toute conférence lorsque Philippe demanda qu'on remît la décision au lendemain, promettant qu'il céderait à leurs raisons, s'il ne venait pas à bout de leur faire goûter les siennes. Quand on se fut rassemblé, il pria instamment Quintius et les alliés de ne pas s'opposer à la paix, et il se réduisit à demander du temps pour envoyer à Rome des ambassadeurs, s'engageant à accepter telles conditions qu'il plairait au sénat de lui imposer, si celles qu'il proposait n'étaient pas jugées suffisantes. On ne put lui refuser une demande si raisonnable ; et l'on convint d'une trève de deux mois, à condition néanmoins que sur-le-champ il ferait sortir les garnisons qu'il avait dans les places de la Locride et de la Phocide. On envoya de part et d'autre des ambassadeurs à Rome.

Quand ils y furent arrivés, on commença par en-

tendre ceux des alliés. Ils s'emportèrent en invectives contre Philippe. Mais ce qui frappa le sénat, c'est qu'ils firent observer et prouvèrent évidemment, par la situation des lieux, que, si le roi de Macédoine retenait Démétriade dans la Thessalie, Chalcis dans l'Eubée, et Corinthe dans l'Achaïe, villes qu'il appelait lui-même, en termes non moins véritables qu'injurieux, *les entraves de la Grèce*, la Grèce ne pourrait jamais jouir de la liberté. On fit ensuite entrer les ambassadeurs du roi. Comme ils commençaient un grand discours, on leur coupa la parole en leur demandant s'ils céderaient ces trois villes ou non. Ayant répondu qu'ils n'avaient point reçu d'ordre ni d'instruction sur cet article, ils furent congédiés sans avoir rien obtenu. On laissa Quintius, à qui l'on avait prorogé le commandement dans la Macédoine, comme nous l'avons dit, maître de faire la paix ou de continuer la guerre. Il comprit bien par là que le sénat n'était pas fâché qu'on la continuât; et, de son côté, il aimait bien mieux terminer la guerre par une victoire que par un traité de paix; ainsi il n'accorda plus d'entrevue à Philippe, et lui fit dire qu'il n'écouterait plus aucune proposition de sa part, s'il ne convenait d'abord d'abandonner toute la Grèce.

Philippe abandonne Argos à Nabis, tyran de Sparte. Liv. lib. 32, cap. 38.

Philippe tourna donc toutes ses pensées du côté de la guerre. Comme il ne pouvait pas aisément conserver les villes de l'Achaïe à cause de leur grand éloignement, il jugea à propos de livrer Argos à Nabis, tyran de Sparte, mais comme un simple dépôt, qui lui serait rendu en cas qu'il remportât l'avantage dans cette guerre, et qui resterait à Nabis si les choses tournaient autrement. Nabis fut introduit de nuit dans la

ville, et en traita les habitants en véritable tyran, exerçant contre eux toutes sortes de violences et de cruautés.

Alliance de Nabis avec les Romains. Liv. lib. 32, cap. 39.

Le tyran oublia bientôt de qui et à quelle condition il tenait la ville. Il envoya des députés à Quintius et à Attale pour leur faire savoir qu'il était maître d'Argos, et pour les inviter à une entrevue dans laquelle il espérait qu'ils conviendraient aisément des conditions du traité d'alliance qu'il souhaitait faire avec eux. Sa proposition fut acceptée. En conséquence le proconsul et le roi de Pergame se rendirent près d'Argos ; démarche peu convenable à l'un et à l'autre. L'entrevue se fit. Les Romains voulaient que Nabis leur fournît des troupes et cessât de faire la guerre aux Achéens. Le tyran accorda le premier article ; mais il ne voulut avec les Achéens qu'une trêve de quatre mois. Le traité fut conclu à ces conditions. Cette alliance avec un tyran aussi décrié pour sa perfidie et ses cruautés que l'était Nabis n'est pas fort glorieuse aux Romains : mais dans un temps de guerre on croit devoir prendre tous ses avantages aux dépens même de l'équité et de l'honneur.

Les Béotiens font alliance avec les Romains. Liv. lib. 33, cap. 1, 2.

Quand le printemps fut venu, Quintius et Attale songèrent à s'assurer de l'alliance des Béotiens, qui jusque-là avaient été incertains et flottants. Ils allèrent ensemble, avec quelques députés des alliés, à Thèbes, qui était la capitale du pays et le lieu de l'assemblée commune. Antiphile, le premier magistrat, leur était favorable et les soutenait sous main. Les Béotiens avaient cru d'abord qu'ils venaient sans troupes et sans escorte, parce qu'ils avaient laissé leur monde à quelque espace derrière eux : ils furent bien surpris quand ils virent que Quintius s'était fait suivre d'un détache-

ment assez considérable, et ils jugèrent dès-lors qu'il n'y aurait point de liberté dans l'assemblée ; elle fut indiquée pour le lendemain. Ils dissimulèrent leur surprise et leur douleur, qu'il aurait été inutile et même dangereux de faire paraître.

Attale parla le premier, et fit valoir les services que ses ancêtres et lui-même avaient rendus à toute la Grèce, et en particulier à toute la république des Béotiens. Se laissant emporter à son zèle pour les Romains, et s'expliquant avec plus de véhémence que son âge ne le comportait, il tomba faible et comme à demi mort au milieu de sa harangue (c'était une attaque de paralysie), et il fallut le transporter hors de l'assemblée, ce qui interrompit pour quelque temps la délibération. Aristène, préteur des Achéens, reprit la parole ; et son discours fut d'autant plus capable de faire impression, qu'il ne donnait point d'autre conseil aux Béotiens que celui qu'il avait donné aux Achéens mêmes. Après lui Quintius dit peu de choses, et fit plus valoir la justice et la bonne foi des Romains que leurs armes ou leur puissance. On alla ensuite aux suffrages ; et l'alliance avec les Romains fut conclue tout d'une voix, personne n'osant s'y opposer, ni tenter une résistance inutile.

Quintius resta encore quelque temps à Thèbes pour voir quel cours prendrait la maladie d'Attale. Quand il vit que c'était une paralysie formée qui ne menaçait pas la vie de ce prince d'un danger présent, il s'en retourna à Élatée. Bien content de la double alliance qu'il avait conclue avec les Achéens et les Béotiens, par laquelle il avait mis en sûreté ses derrières, il tourna tous ses soins et tous ses efforts du côté de la Macédoine.

Dès que l'état et les forces d'Attale le permirent, on

le transporta à Pergame, où il mourut peu de temps après, âgé de soixante et douze ans, dont il en avait régné quarante-quatre. Polybe remarque qu'Attale n'imita pas la plupart des hommes, pour qui les grands biens sont pour l'ordinaire une occasion de vices et de dérèglements. L'usage généreux et magnifique qu'il fit de ses richesses, mais conduit et tempéré par la prudence, lui donna le moyen d'augmenter ses états et de se décorer lui-même du titre de roi. Il comptait n'être riche que pour les autres, et il était persuadé que c'était placer son argent à une grosse et légitime usure que de l'employer en bienfaits et d'en acheter des amis. Il gouverna ses sujets avec une grande justice, et montra toujours une fidélité inviolable à l'égard de ses alliés. Ami généreux, mari tendre, père affectionné, il remplit tous les devoirs et de prince et de particulier. Il laissa quatre fils : Eumène, Attale, Philétère et Athénée. Il avait pris un grand soin de leur éducation, et s'était appliqué surtout à établir entre eux une union tendre et sincère, qui est le plus ferme appui des maisons puissantes. Polybe remarque, comme un bonheur fort rare dans les familles des princes, que les frères d'Eumène, qui succéda à Attale, loin d'exciter aucun trouble pendant son règne, contribuèrent beaucoup à en assurer la paix et la tranquillité. Le goût des lettres et des sciences régnait dans la cour de Pergame. Attale avait fait orner et embellir dans l'Académie d'Athènes, lieu célèbre, comme l'on sait, par les philosophes qui y ont enseigné avec éclat, le jardin où Lacyde, disciple et successeur d'Arcésilas, faisait ses leçons. Il invita ce philosophe à venir à sa cour; mais Lacyde lui répondit, avec une franchise vraiment philosophique,

Mort d'Attale. Éloge de ce prince. Polyb. in Excerpt. p. 101, 102. Liv. lib. 33, cap. 21.

Strab. l. 13, p. 623-625.

Polyb. in Excerpt. pag. 169.

Diog. Laert. in Lacyde.

qu'il en était des princes comme des tableaux, qui souvent, pour être estimés, demandent de n'être vus que de loin. J'ai parlé ailleurs de la fameuse bibliothèque de Pergame.

Bataille de Cynocéphales, où Philippe est vaincu par Quintius. Polyb. l. 17, p. 754-762. Liv. lib. 33, cap. 3-11. Plut. in Flamin. p. 372, 373. Justin. l. 30, cap. 4.

Les armées, des deux côtés, s'étaient mises en marche pour en venir aux mains et pour terminer la guerre par une bataille. Elles étaient à peu près égales en nombre, et composées chacune de vingt-cinq ou vingt-six mille hommes. Les officiers et les soldats, de part et d'autre, souhaitaient avec une égale ardeur d'en venir aux mains. Plus le temps du combat approchait, plus ils sentaient augmenter leur courage et croître leur ambition. Les Romains pensaient que, s'ils étaient vainqueurs des Macédoniens, dont les victoires d'Alexandre avaient rendu le nom si fameux, il ne se pourrait rien ajouter à leur gloire; et les Macédoniens se flattaient que, s'ils battaient les Romains, si supérieurs aux Perses, ils rendraient le nom de Philippe plus célèbre et plus éclatant que celui d'Alexandre même. Quintius s'avança en Thessalie, où il apprit que les ennemis étaient aussi arrivés; mais, ne sachant point encore au juste où ils étaient campés, il ordonna à ses troupes de couper des troncs et des branches d'arbre pour en faire des palissades, et pouvoir fortifier un camp partout où il en serait besoin. C'est ici que Polybe, et après lui Tite-Live, comparent les palissades des Romains avec celles des Grecs. On trouve cette digression dans l'Histoire ancienne.

Quintius arriva bientôt près de l'armée macédonienne, et marcha à sa rencontre à la tête de toutes ses troupes. Après quelques légères escarmouches, où la cavalerie étolienne se distingua, et eut toujours

l'avantage, les deux armées s'arrêtèrent près de Scotusse[1]. La nuit qui précéda le combat, il tomba une grosse pluie accompagnée de tonnerres, de sorte que le lendemain matin le temps était si couvert et si sombre, qu'à peine voyait-on à deux pas de l'endroit où l'on était. Philippe détacha un corps de troupes avec ordre de s'emparer des hauteurs appelées *Cynocéphales*, qui séparaient son camp de celui des Romains. Quintius détacha aussi dix compagnies de cavalerie, et environ mille soldats armés à la légère, pour aller reconnaître l'ennemi, en leur recommandant fort de prendre garde aux embuscades, à cause de l'obscurité du temps. Ce détachement rencontra celui des Macédoniens, qui s'était emparé des hauteurs. D'abord cette rencontre surprit; ensuite on se tâta les uns les autres. Des deux côtés on envoya avertir les généraux de ce qui se passait. Les Romains, malmenés, dépêchèrent à leur camp pour demander du secours. Quintius envoya aussitôt Archédame et Eupolème, tous deux Étoliens, et les fit accompagner de deux tribuns qui commandaient chacun mille hommes, et de cinq cents chevaux, qui, joints aux premiers, firent bientôt changer de face au combat. De la part des Macédoniens, on ne manquait pas de valeur; mais, accablés sous le poids de leurs armes, qui n'étaient propres que pour combattre de pied ferme, ils se sauvèrent par la fuite sur les hauteurs, et de là envoyèrent au roi demander du secours.

Philippe, qui avait détaché pour un fourrage une partie de son armée, instruit du danger où étaient ses premières troupes, et voyant que l'obscurité commen-

[1] Ville de la Pélasgie, province de Thessalie, près de Larisse.

çait à se dissiper, fit partir Héraclide, qui commandait la cavalerie thessalienne; Léon, sous les ordres duquel était celle de Macédoine; et Athénagore, qui avait sous lui tous les soldats étrangers et mercenaires, à l'exception des Thraces. Quand ce renfort eut été ajouté au premier détachement, les Macédoniens reprirent courage, retournèrent à la charge, et à leur tour chassèrent les Romains des hauteurs. La victoire même eût été complète, sans la résistance qu'ils rencontrèrent dans la cavalerie étolienne, qui combattit avec un courage et une hardiesse étonnante. C'était ce qu'il y avait de meilleure cavalerie chez les Grecs, surtout pour les rencontres et les combats particuliers. Elle soutint le choc et l'impétuosité des Macédoniens, de façon qu'elle empêcha que les Romains ne fussent mis en déroute. Ils abandonnèrent les hauteurs, mais firent leur retraite sans désordre et sans confusion.

Il venait à Philippe courrier sur courrier, qui criaient que les Romains épouvantés prenaient la fuite, et que le moment était venu de les défaire entièrement. Ni le temps ni le terrain ne plaisaient à Philippe. Les collines sur lesquelles on combattait étaient rudes, rompues en différents endroits, et fort élevées. Cependant il ne put se refuser à ces cris redoublés, ni aux instances de l'armée qui demandait à combattre, et il la fit sortir de ses retranchements. Le proconsul en fit autant de son côté, et mit son armée en ordre de bataille.

Chacun des généraux, dans ce moment décisif, anima ses troupes par les motifs les plus intéressants. « Philippe représentait aux siennes les Perses, les Bac- « triens, les Indiens, toute l'Asie et tout l'Orient domptés « par les armes victorieuses de la Macédoine, ajoutant

« qu'il fallait maintenant combattre avec d'autant plus « de courage, qu'il s'agissait ici, non de l'empire, mais « de la liberté, objet le plus cher et le plus précieux « pour des gens de cœur. Le proconsul mettait devant « les yeux de ses soldats leurs propres victoires encore « toutes récentes : d'un côté, la Sicile et Carthage; de « l'autre l'Italie et l'Espagne assujetties aux Romains; « et, pour tout dire en un mot, Annibal, le grand « Annibal, comparable certainement, et peut-être supé- « rieur à Alexandre, chassé de l'Italie par leurs mains « triomphantes; et, ce qui devait les encourager encore « davantage, ce même Philippe, contre lequel ils al- « laient combattre, vaincu plus d'une fois par eux- « mêmes, et obligé de prendre la fuite devant eux. »

Animés par de tels discours [1], ces soldats, qui se disaient, les uns vainqueurs de l'Orient, les autres vainqueurs de l'Occident, tout fiers, ceux-là de l'ancienne gloire de leurs ancêtres, ceux-ci de leurs propres trophées et des victoires nouvellement remportées, se préparent de part et d'autre au combat. Flamininus, ayant commandé à son aile droite de ne pas branler de son poste, place les éléphants devant cette aile, et, marchant d'un pas fier et assuré, mène lui-même l'aile gauche aux ennemis. Dès que ceux des Romains qui avaient été obligés de quitter les hauteurs aperçurent leur général et son armée, ils recommencèrent à combattre, et, fondant sur les ennemis, les forcèrent une seconde fois à lâcher pied.

[1] « His adhortationibus utrinque concitati milites, prælio concurrunt, alteri Orientis, alteri Occidentis imperio gloriantes, ferentesque in bellum, alii majorum suorum antiquam et obsoletam gloriam, alii virentem recentibus experimentis virtutis florem. » (JUSTIN. lib. 30, cap. 4.)

Alors Philippe s'avança en diligence sur les hauteurs avec les soldats armés de rondaches, et l'aile droite de sa phalange, et donna ordre à Nicanor, l'un des premiers de sa cour, de le suivre incessamment avec le reste de ses troupes. Quand il fut arrivé au haut de l'éminence, il y aperçut quelques corps morts et quelques armes que les Romains y avaient laissées; ce qui lui fit juger qu'on avait combattu dans ce lieu, que les Romains y avaient été défaits, et qu'on en était aux mains près de leur camp. Cet objet le transporta d'une joie extraordinaire. Mais, un moment après, voyant les siens en fuite par le changement qu'avait occasioné l'arrivée du proconsul, il douta un moment s'il ne devait pas faire rentrer les troupes dans le camp. Néanmoins, comme les Romains approchaient toujours, et que ceux des siens qui avaient les premiers combattu, obligés de prendre la fuite, et présentant le dos à l'ennemi qui les poursuivait, ne pouvaient manquer d'être taillés en pièces, s'il n'allait à leur secours, et qu'enfin il ne lui était pas aisé à lui-même de faire retraite sans s'exposer, il se trouva forcé d'en venir aux mains avant que le reste de son armée l'eût joint.

Le roi, ayant ramassé ceux qui fuyaient, forma sa droite de ceux qui portaient des rondaches et d'une partie des soldats qui composaient la phalange; et, pour empêcher qu'on ne les pût enfoncer, il diminua de la moitié le front de la bataille pour doubler les rangs en dedans, lui donnant beaucoup plus de profondeur que de largeur; et en même temps il leur commanda de se serrer de façon que les hommes et les armes se touchassent, et de marcher contre l'ennemi piques baissées. Quintius avait aussi en même temps

reçu dans ses intervalles ceux qui avaient chargé d'abord les Macédoniens.

Le combat étant engagé, on poussa de côté et d'autre des cris épouvantables. L'aile droite de Philippe avait visiblement tout l'avantage. Le poste élevé d'où elle combattait en tombant impétueusement sur les Romains, le poids de son ordonnance, l'excellence de ses armes, tout cela lui donnait une grande supériorité. Les Romains ne purent soutenir le choc de ces troupes serrées et couvertes de leurs boucliers, dont le front présentait une haie de piques. Ils furent donc obligés de plier.

Il n'en fut pas de même de l'aile gauche de Philippe, qui ne faisait que d'arriver. Elle ne put presque pas se former en phalange, ses rangs étant rompus et séparés par les hauteurs et les inégalités qui remplissaient le terrain. Quintius, ne voyant point d'autre remède au désavantage que les siens avaient à l'aile gauche, passa brusquement à son aile droite, poussa d'abord ses éléphants contre cette phalange mal assurée, et qui faisait une fort mauvaise contenance, puis fondit lui-même sur elle avec ses troupes toutes fraîches, persuadé que, s'il pouvait l'enfoncer et la mettre en désordre, elle entraînerait avec elle l'autre aile, quoique victorieuse. La chose arriva de la sorte. Cette aile n'ayant pu se maintenir en phalange, ni doubler ses rangs pour se donner de la profondeur, ce qui fait toute la force de l'ordonnance macédonienne, elle fut entièrement renversée.

En cette occasion, un tribun, qui n'avait pas avec lui plus de vingt compagnies, fit un mouvement qui contribua beaucoup à la victoire. Voyant que Philippe,

fort éloigné du reste de la bataille, poussait vivement l'aile gauche des Romains, il quitte l'aile droite, qui déja était pleinement victorieuse, et, sans prendre conseil que de lui-même et de la disposition présente des armées, il marche vers la phalange de l'aile droite des ennemis, arrive sur leurs derrières, et les charge de toutes ses forces. Or tel est l'état de la phalange par la longueur excessive de ses piques et par le serrement de ses rangs, qu'on ne peut ni se tourner en arrière, ni combattre d'homme à homme. Le tribun enfonce donc toujours en tuant à mesure qu'il avançait; et les Macédoniens, ne pouvant se défendre, jettent bas leurs armes et prennent la fuite. Le désordre fut d'autant plus grand, que ceux des Romains qui avaient plié, s'étant ralliés, étaient venus en même temps attaquer en front la phalange.

Philippe, jugeant d'abord du reste de la bataille par l'avantage qu'il remportait de son côté, avait compté sur une pleine victoire. Lorsqu'il vit ses soldats jeter leurs armes, et les Romains fondre sur eux par les derrières, il s'éloigna un peu du champ de bataille avec un corps de troupes, et de là il considéra en quel état étaient toutes choses. Quand il vit que les Romains qui poursuivaient son aile gauche touchaient presque au sommet des montagnes, il rassembla ce qu'il put de Thraces et de Macédoniens, et chercha son salut dans la fuite.

Après le combat, où de tous côtés la victoire s'était déclarée en faveur des Romains, Philippe se retira à Tempé, et il s'y arrêta pour attendre ceux qui s'étaient sauvés de la défaite. Il avait pris la sage précaution d'envoyer à Larisse brûler tous ses papiers, afin que

les Romains ne fussent point en état d'inquiéter aucun de ses amis. Les Romains poursuivirent les fuyards pendant quelque temps. On accusa les Étoliens d'avoir été cause que Philippe se sauva : car, au lieu de le poursuivre, ils s'amusèrent à piller son camp; de sorte que les Romains, quand ils revinrent de la poursuite, ne trouvèrent presque plus de butin à faire. Les reproches furent vifs de part et d'autre, et à cette occasion commença à éclater l'aigreur entre les deux nations.

Le lendemain, après avoir ramassé les prisonniers et le reste des dépouilles, on prit le chemin de Larisse. La perte des Romains dans cette bataille ne fut que d'environ sept cents hommes. Les Macédoniens y perdirent treize mille hommes, dont huit mille restèrent sur le champ de bataille, et cinq mille furent faits prisonniers. Ainsi se termina la journée de Cynocéphales.

A l'occasion de ce combat, Polybe fait une digression sur la phalange macédonienne, dont il expose les avantages et les inconvénients. On la trouve dans l'Histoire ancienne, tome V, p. 383.

Vanité insolente des Etoliens. Polyb. in Excerpt. leg. pag. 788. Liv. lib. 33, cap. 11. Plut. in Flamin. pag. 373.

Les Étoliens s'étaient certainement distingués dans cette bataille, et n'avaient pas peu contribué à la victoire. Mais ils eurent la vanité, ou plutôt l'insolence, de s'attribuer à eux seuls cet heureux succès, au préjudice de Quintius et des Romains. Une inscription en vers, composée dans ce sens par un poète du temps qui se nommait *Alcée*, répandit ce bruit dans toute la Grèce. Quintius, déja mécontent de l'impatiente avidité avec laquelle les Étoliens s'étaient jetés sur le butin sans attendre les Romains, fut encore plus choqué de tous ces discours injurieux pour lui personnellement. Depuis ce temps-là il agit fort froidement à leur égard,

et ne leur communiqua plus rien des affaires publiques, affectant en toute occasion d'humilier leur orgueil.

Quintius accorde à Philippe une trêve et une entrevue. Polyb. in Excerpt. leg. pag. 789. Liv. lib. 33, cap. 12.

Quelques jours après le combat il vint des ambassadeurs de Philippe à Quintius, qui était à Larisse, sous prétexte de demander une trêve pour enterrer les morts, mais en effet pour obtenir de lui une entrevue. Le proconsul accorda l'une et l'autre, et ajouta des honnêtetés pour le roi, en disant qu'*il devait avoir bonne espérance.* Ces paroles choquèrent extrêmement les Étoliens. Comme ils connaissaient mal les Romains, et qu'ils en jugeaient par leurs propres dispositions, ils s'imaginèrent que Flamininus n'était devenu favorable à Philippe que parce que celui-ci l'avait corrompu à force de présents; et que ce général, le plus désintéressé qui fût jamais, et le moins capable de se laisser gagner par les attraits d'un gain sordide, avait dessein de s'enrichir des libéralités du roi.

Il délibère avec les alliés au sujet de la paix.

Le proconsul avait accordé au roi une trêve de quinze jours, et était convenu avec lui du temps où ils devaient conférer ensemble. Mais, en attendant, il convoqua l'assemblée des alliés pour leur communiquer les conditions auxquelles il croyait que l'on pouvait lui accorder la paix. Amynandre, roi des Athamanes, qui parla le premier, sans s'amuser à faire de longs raisonnements, dit « qu'il fallait terminer la guerre de façon « qu'en l'absence même des Romains la Grèce fût en « état de conserver la paix et de défendre sa liberté par « elle-même ».

Alexandre, Étolien, prit ensuite la parole, et dit « que, si le proconsul pensait qu'en faisant un traité « avec Philippe, il procurerait une paix solide aux Ro- « mains, ou une liberté durable aux Grecs, il se trom-

« pait : que l'unique moyen de finir la guerre avec les « Macédoniens, c'était de détrôner Philippe; que la « chose était alors très-aisée, pourvu qu'on profitât de « l'occasion que l'on avait entre les mains ».

Quintius, adressant la parole à Alexandre : « Vous « ne connaissez, lui dit-il, ni le caractère des Romains, « ni mes vues, ni les intérêts des Grecs. Ce n'est pas « l'usage des Romains, quand ils ont fait la guerre à « une puissance et qu'ils l'ont vaincue, de la détruire « entièrement : Annibal et les Carthaginois en sont une « bonne preuve. Pour moi, mon dessein n'a jamais été de « faire à Philippe une guerre irréconciliable. J'ai tou- « jours été disposé à lui accorder la paix dès qu'il se « soumettrait aux conditions qui lui seraient imposées. « Vous-mêmes, Étoliens, dans les assemblées qui se « sont tenues à ce sujet, vous n'avez jamais parlé d'ôter « à Philippe son royaume. Serait-ce la victoire qui nous « inspirerait un tel dessein? quel indigne sentiment! « Quand un ennemi nous attaque les armes à la main, « il convient de le repousser avec fierté et hauteur; « mais, quand il est terrassé, le devoir du vainqueur « est de faire paraître de la modération, de la douceur, « de l'humanité. Quant aux Grecs, il est de conséquence « pour eux que le royaume de Macédoine soit moins « puissant qu'autrefois, je l'avoue; mais il leur importe « également qu'il ne soit pas tout-à-fait détruit. C'est « pour eux une barrière contre les Thraces, les Illy- « riens et les Gaulois [1], sans laquelle, comme il est déja

[1] Plusieurs peuplades de Gaulois s'étaient établies dans les contrées voisines de la Thrace. = Principalement sur la côte de la mer Adriatique, vers le nord de l'Illyrie. — L.

« souvent arrivé, tous ces barbares ne manqueraient « pas de fondre sur la Grèce ».

Flamininus conclut en disant que son avis et celui de l'assemblée était, si Philippe promettait d'observer fidèlement tout ce qui lui avait été prescrit auparavant par les alliés, de lui accorder la paix après qu'on aurait consulté le sénat; et que les Étoliens pouvaient là-dessus prendre telle résolution qu'ils jugeraient à propos. Phénéas, préteur des Étoliens, ayant représenté avec vivacité « que Philippe, s'il échappait au « danger, ne tarderait pas à former de nouveaux pro- « jets et à donner occasion à une nouvelle guerre. *C'est* « *mon affaire*, reprit le proconsul : *je donnerai bon* « *ordre qu'il ne puisse rien entreprendre contre nous* ».

Entrevue de Philippe et Quintius. La paix y est conclue. Polyb. in Excerpt. leg. pag. 791. Liv. lib. 33, cap. 13. Plut. p. 374.

Le lendemain Philippe arriva au lieu de la conférence; et, trois jours après, Quintius, avec tous les députés des alliés, donna audience au roi, qui parla avec tant de sagesse et de prudence, qu'il adoucit tous les esprits. Il dit « qu'il acceptait et exécuterait tout ce « que les Romains et les alliés lui avaient prescrit dans « la dernière entrevue; et que pour le reste il s'en re- « mettait entièrement à la discrétion du sénat ». A ces mots, il se fit un grand silence d'approbation dans l'assemblée. Il n'y eut que l'Étolien Phénéas qui fit encore de mauvaises difficultés, auxquelles on n'eut aucun égard.

Au reste, ce qui engageait Flamininus à presser la conclusion de la paix, c'est que la nouvelle lui était venue qu'Antiochus songeait sérieusement à passer en Europe avec une armée. Il craignait que Philippe, dans l'espérance de recevoir un secours considérable de ce

prince, ne prît le parti de se borner à la défense de ses places, et par ce moyen ne traînât la guerre en longueur. Il sentait d'ailleurs que, si un autre général venait prendre sa place, on ne manquerait pas d'attribuer à ce nouveau venu tout l'honneur de cette guerre. C'est pourquoi il accorda au roi quatre mois de trève, lui ordonna de payer sur-le-champ quatre cents talents [1], prit pour ôtages Démétrius son fils et quelques-uns des grands de sa cour, et lui permit d'envoyer à Rome pour recevoir du sénat la décision de son sort. Quintius donna sa parole au roi que, si la paix ne se faisait point, il lui rendrait son argent et ses ôtages. Après cela, tous les intéressés envoyèrent des ambassadeurs à Rome, les uns pour solliciter la paix, les autres pour y mettre obstacle.

L. FURIUS PURPUREO.
M. CLAUDIUS MARCELLUS.

An. R. 556.
Av. J. C. 196.

La victoire remportée sur Philippe cause a Rome une grande joie. Liv. lib. 33, cap. 24.

Ce fut sous ces nouveaux consuls qu'on reçut à Rome des lettres de Quintius qui apprenaient le détail de la victoire remportée sur Philippe. On en fit lecture, d'abord dans le sénat, puis devant le peuple; et l'on ordonna des actions de graces publiques pendant cinq jours, pour remercier les dieux de la protection qu'ils avaient accordée aux Romains dans la guerre de Macédoine.

Le projet de paix envoyé par Quintius est approuvé à Rome. On députe dix commis-

Quelques jours après arrivèrent les ambassadeurs au sujet de la paix que l'on se proposait de faire avec le roi de Macédoine. L'affaire fut agitée dans le sénat. Les ambassadeurs y firent de longs discours, chacun selon

[1] Quatre cent mille écus. = 2,200,000 fr. — L.

saires pour régler les affaires de la Grèce.
Liv. lib. 33, cap. 24.
Polyb. in Excerpt. leg. pag. 793.

ses intérêts et ses vues : mais enfin l'avis de la paix l'emporta. La même affaire étant proposée au peuple, le consul Marcellus, qui souhaitait avec passion d'aller commander les armées dans la Grèce, fit tous ses efforts pour que le projet fût rejeté : mais il ne put réussir. Le peuple approuva le plan de Flamininus et ratifia les conditions. Le sénat nomma ensuite dix des plus illustres de son corps pour aller régler les affaires de la Grèce avec le proconsul et assurer la liberté aux Grecs.

Les Achéens demandèrent, dans la même assemblée, à être reçus au nombre des alliés du peuple romain. Cette affaire, qui souffrait quelques difficultés, fut renvoyée aux dix commissaires.

Il s'était élevé parmi les Béotiens une émeute entre les partisans de Philippe et ceux des Romains, laquelle fut portée de part et d'autre à de violents excès. Mais elle n'eut pas de suite, ayant été apaisée par le proconsul, qui y apporta un prompt remède.

Conditions du traité de paix.
Polyb. in Excerpt. leg. pag. 795.
Liv. lib. 33, cap. 30.

Les dix commissaires partis de Rome pour régler les affaires de la Grèce ne furent pas long-temps sans y arriver. Voici quelles furent les principales conditions du traité de paix qu'ils réglèrent de concert avec Quintius : « que toutes les autres[1] villes grecques, tant en « Asie qu'en Europe, seraient libres et se gouverne- « raient selon leurs lois ; que celles qui obéissaient à « Philippe, ou dans lesquelles il avait garnison, ce « prince les évacuerait avant la célébration des jeux « isthmiques : qu'il rendrait aux Romains les prison- « niers et les transfuges, et leur livrerait tous ses vais-

[1] Ce mot *autres* est mis ici parce que les Romains prétendaient tenir garnison dans Chalcis, Démétriade et Corinthe.

« seaux pontés, ne gardant que cinq felouques et sa « galère à seize rangs de rames ; qu'il donnerait mille « talents [1], moitié incessamment, et l'autre moitié en « dix ans, cinquante chaque année en forme de tribut. « Parmi les ôtages qu'on exigea de lui était Démétrius, « le plus jeune de ses deux fils, qui fut envoyé à « Rome ».

Ce fut ainsi que Quintius termina la guerre de Macédoine au grand contentement des Grecs, et fort heureusement pour Rome : car, sans parler d'Annibal, qui, tout vaincu qu'il était, pouvait encore susciter bien des affaires aux Romains, Antiochus, voyant sa puissance considérablement accrue par ses glorieux exploits qui lui avaient fait donner le surnom de *grand*, songeait actuellement à porter ses armes en Europe. Si donc Quintius n'avait pas prévu par sa grande prudence ce qui pouvait arriver ; que la guerre contre Antiochus se fût jointe, au milieu de la Grèce, à la guerre que l'on avait contre Philippe ; et que les deux plus grands et plus puissants rois qu'il y eût alors, unis de vues et d'intérêts, se fussent élevés en même temps contre Rome, il est certain qu'elle se serait trouvée encore engagée dans des combats et des dangers aussi grands que ceux qu'elle avait eus à soutenir dans la guerre contre Annibal. Mais une providence particulière veillait sur Rome, et arrangeait les événements d'une manière conforme aux desseins qu'elle avait sur cette future capitale du monde.

Les Étoliens décrient sourdement

Ce traité de paix, dès qu'on en eut quelque connaissance, satisfit beaucoup tous les esprits raisonnables.

[1] Trois millions. = 5,500,000 fr. — L.

le traité de paix. Liv. lib. 33, cap. 31. Polyb. in Excerpt. leg. pag. 796.

Les Étoliens seuls en parurent mécontents. Ils le décriaient sourdement parmi les alliés, disant « qu'il ne « contenait que des paroles, et rien davantage : qu'on « amusait les Grecs par un vain titre de liberté, et que « sous ce beau nom les Romains couvraient leurs vues « intéressées : qu'à la vérité ils laissaient libres les villes « situées dans l'Asie, mais qu'ils paraissaient se réserver « celles de l'Europe, comme Orée, Érétrie, Chalcis, « Démétriade, Corinthe : qu'ainsi, à proprement par- « ler, la Grèce n'était point délivrée de ses chaînes, et « que tout au plus elle avait changé de maître ».

Ces plaintes chagrinaient d'autant plus le proconsul qu'elles n'étaient pas tout-à-fait sans fondement. Les commissaires, selon les instructions qu'ils avaient reçues à Rome, conseillaient à Quintius de rendre la liberté à tous les Grecs, mais de retenir les villes de Corinthe, de Chalcis et de Démétriade, qui étaient les clefs de la Grèce, et d'y mettre de bonnes garnisons pour s'en assurer contre Antiochus. Il obtint dans le conseil que Corinthe serait mise en liberté; mais il fut résolu qu'on tiendrait garnison dans la citadelle, aussi-bien que dans les deux villes de Chalcis et de Démétriade; et cela pour un temps seulement, et jusqu'à ce que l'on n'eût plus rien à craindre de la part du roi de Syrie.

Les articles du traité de paix sont publiés aux jeux isthmiques. Liv. lib. 33, cap. 32.

Les jeux isthmiques[1], qu'on allait célébrer, attiraient toujours une grande multitude de monde, tant à cause de l'inclination que les Grecs avaient naturellement pour ces spectacles, où l'on disputait le prix de la force du corps, de la légèreté à la course, et même de l'ha-

[1] Il en est parlé dans le tome IV de l'Histoire Ancienne, p. 350.

bileté en toutes sortes d'arts, qu'à cause de la facilité qu'ils avaient de se rendre en un lieu où l'on aborde également par les deux mers. Mais ils y accoururent alors en plus grand nombre que jamais, pour être instruits par eux-mêmes des nouveaux arrangements qui allaient changer l'état de la Grèce, et pour apprendre au vrai quelle serait leur destinée et leur fortune. Les conditions du traité de paix, qui n'étaient pas encore entièrement connues, faisaient le sujet de toutes les conversations; et l'on en parlait différemment, la plupart ne pouvant se persuader que les Romains voulussent se retirer de toutes les places qu'ils avaient prises.

Plut. in Flamin. pag. 374. Polyb. Excerpt. leg. pag. 797.

Tout le monde était dans cette incertitude lorsque, les Romains ayant pris leurs places, le héraut s'avance au milieu de l'arène. Un coup de trompette ayant averti de faire silence, il prononce à haute voix ce qui suit : *Le sénat et le peuple romain, et T. Quintius Flamininus, général de leurs armées, après avoir vaincu Philippe et les Macédoniens, déclarent libres, exempts de recevoir garnison, ou de payer aucun tribut, maîtres de se gouverner par leurs lois et selon leurs usages, les Corinthiens, les Locriens, les Phocéens, les habitants de l'île d'Eubée, les Achéens Phthiotes*[1], *les Magnésiens, les Thessaliens et les Perrhèbes.*

A ces paroles[2], que plusieurs n'avaient ouïes qu'à

[1] Peuple totalement distingué de la ligue achéenne. Ceux qui la composaient n'avaient pas besoin d'être déclarés libres : ils l'étaient.

[2] « Auditâ voce præconis, majus gaudium fuit, quàm quod universum homines caperent. Vix satis credere se quisque audisse. Alii alios intueri mirabundi velut somnii vanam speciem. Quod ad quemque pertineret, suarum aurium fidei minimùm credentes, proximos interrogabant. Revocatus præco, quum unusquisque non audire, sed videre libertatis suæ nuntium averet, iterùm pronunciat eadem. Tùm ab certo jam gaudio tantus cum clamore plausus est ortus, totiesque repeti-

Les Grecs entendent avec des transports de joie incroyables la voix du héraut qui leur annonce la liberté. Liv. lib. 23, cap. 32. Plutarch. et Polyb. ut suprà.

demi, à cause du bruit qui les interrompit, tous les spectateurs, transportés hors d'eux-mêmes, ne furent plus maîtres de leur joie : se regardant les uns les autres avec surprise, et s'interrogeant mutuellement sur les articles qui intéressaient chacun en particulier, ils n'en pouvaient croire ni leurs yeux, ni leurs oreilles, tant ce qu'ils voyaient et entendaient leur paraissait semblable à un songe! Il fallut que le héraut recommençât encore la même proclamation, qui fut écoutée avec un profond silence, et l'on ne perdit pas un mot du décret. Alors, pleinement assurés de leur bonheur, ils se livrèrent de nouveau sans mesure aux transports de leur joie avec des cris et des applaudissements si souvent et si fortement répétés, que la mer en retentit au loin, et que des corbeaux, qui dans ce moment volaient par hasard sur l'assemblée, tombèrent dans le stade; et on reconnut pour-lors que de tous les biens humains il n'en est point de plus agréable à la multitude que la liberté. La célébration des jeux s'acheva à la hâte et fort rapidement, sans que ni les esprits, ni les yeux, fussent attentifs au spectacle, personne ne s'y intéressant plus, et un seul objet remplissant entièrement l'ame, et n'y laissant point de place à tous les autres plaisirs.

Quand les jeux furent finis, tous presque coururent en foule vers le général romain, en sorte que chacun s'empressant d'approcher de son libérateur, de le saluer, de lui baiser la main, et de jeter à ses pieds des couronnes et des festons de fleurs, il aurait couru quelque

tus, ut facilè appareret nihil omnium bonorum multitudini gratius, quàm libertatem, esse. Ludicrum deindè ita raptim peractum est, ut nullius nec animi, nec oculi spectaculo intenti essent. Adeò unum gaudium præoccupaverat omnium aliarum sensum voluptatum. »

risque de sa personne, si la vigueur de l'âge (car il n'avait guère que trente-trois ans) et la joie d'une journée si glorieuse ne l'avaient soutenu et mis en état de résister à toutes ces fatigues.

Réflexions sur ce grand événement.

Je demande en effet s'il y eut jamais pour un mortel journée plus agréable ou plus glorieuse que celle-ci le fut pour Flamininus et pour tout le peuple romain. Que sont les triomphes du monde en comparaison de ces cris de joie d'une multitude innombrable, et de ces applaudissements qui partent du cœur et qui sont l'effet naturel d'une vive reconnaissance? Qu'on entasse ensemble tous les trophées, toutes les victoires, toutes les conquêtes d'Alexandre, que deviennent-elles rapprochées de cette unique action de bonté, d'humanité, de justice? C'est un grand malheur que les princes ne soient pas sensibles, comme ils devraient l'être, à une joie aussi pure et à une gloire aussi touchante que celle de faire du bien aux hommes.

Liv. lib. 33, cap. 33.

Le souvenir d'une si belle journée et d'un bienfait si touchant se renouvelait de jour en jour [1]; et pendant un fort long temps il n'était parlé d'autre chose dans les repas et dans les entretiens. On disait avec des transports d'admiration, et dans une sorte d'enthousiasme, « qu'il était donc au monde une nation qui, à ses frais « et à ses risques, entreprenait des guerres pour pro-

[1] Nec præsens omnium modò effusa lætitia est, sed per multos dies gratis et cogitationibus et sermonibus revocata. Esse aliquam in terris gentem quæ suâ impensâ, suo labore ac periculo bella gereret pro libertate aliorum : nec hoc finitimis, aut propinquæ civitatis hominibus, aut terris continenti junctis præstet : maria trajiciat, ne quod toto orbe terrarum injustum imperium sit, et ubique jus, fas, lex, potentissima sint. Unâ voce præconis liberatas omnes Græciæ atque Asiæ urbes. Hoc spe concipere, audacis animi fuisse : ad effectum adducere virtutis et fortunæ, ingentis. »

« curer aux autres le repos et la liberté ; et cela non « en faveur de peuples voisins ou joints du moins par « une continuité de terres qui se touchent, mais que « cette généreuse nation passait les mers pour empêcher « qu'il n'y eût, quelque part que ce fût, une domination « injuste, et pour faire régner partout les lois, l'équité, « la justice! qu'à la seule voix d'un héraut la liberté « avait été rendue à toutes les villes de la Grèce et de « l'Asie! qu'il y avait une magnanimité digne d'admira- « tion à former seulement un tel dessein ; mais que de « le mettre à exécution, c'était l'effet d'un rare bonheur « et d'une vertu consommée! »

Plut. in Flamin. p. 375.

Ils rappelaient tous les grands combats que la Grèce avait entrepris pour la liberté. « Après avoir soutenu « tant de guerres, disaient-ils, jamais sa valeur n'a reçu « une si douce récompense que lorsque des étrangers « sont venus combattre pour elle. C'est alors que, sans « avoir presque versé une goutte de sang, ni répandu « de larmes, elle a remporté le plus beau de tous les « prix et le plus digne d'être recherché. La valeur et « la prudence sont rares à la vérité dans tous les temps ; « mais de toutes les vertus, la plus rare, c'est la justice. « Les Agésilas, les Lysandre, les Nicias, les Alcibiade, « ont bien su conduire des guerres et gagner des ba- « tailles par terre et par mer ; mais c'était pour eux et « pour leur patrie, non pour des étrangers. Cette gloire « était réservée aux Romains. »

Voilà les réflexions que les Grecs faisaient sur un si heureux événement, et les effets répondirent prompte- ment à la glorieuse proclamation faite aux jeux isth- miques : car les commissaires se partagèrent pour aller faire exécuter leur décret dans toutes les villes.

Quelque temps après, Flamininus, étant allé à Argos, fut fait président des jeux néméens. Il s'acquitta parfaitement de cet emploi, et n'oublia rien de tout ce qui pouvait augmenter la célébrité et la magnificence de la fête, et il fit publier encore dans ces jeux, comme il avait fait dans les isthmiques, la liberté des Grecs par la voix du héraut.

Quintius parcourt les villes de la Grèce. Plut. in Flamin. pag. 375.

En visitant toutes les villes, il y faisait de bonnes ordonnances, y réformait la justice, rétablissait l'amitié et la concorde entre les citoyens, apaisait les séditions et les querelles, faisait revenir les bannis : mille fois plus content de pouvoir, par les voies de la persuasion, porter les Grecs à se réconcilier les uns avec les autres et à vivre bien ensemble, qu'il ne l'avait été d'avoir vaincu les Macédoniens ; de sorte que la liberté même leur parut le moindre des bienfaits qu'ils avaient reçus de lui. A quoi, en effet, leur aurait-elle servi, si la justice et la concorde n'eussent été rappelées au milieu d'eux ? Quel modèle pour un gouverneur, pour un intendant de province ! et quel bonheur pour les peuples qui en trouvent de tels !

On rapporte que le philosophe Xénocrate, ayant été délivré un jour à Athènes, par l'orateur Lycurgue, des mains des fermiers qui le traînaient en prison pour lui faire payer une somme que les étrangers devaient au trésor public, et ayant rencontré, bientôt après, les fils de son libérateur, il leur dit : *Je paie avec usure à votre père le plaisir qu'il m'a fait, car je suis cause qu'il est loué de tout le monde.* Mais la reconnaissance que les Grecs témoignèrent à Flamininus et aux Romains n'aboutit pas seulement à les faire louer : elle servit encore infiniment à augmenter leur puissance,

en portant tout le monde à prendre confiance en eux, et à s'abandonner à leur bonne foi : car on ne se contentait pas de recevoir les magistrats et les généraux qu'ils envoyaient dans les provinces; on les appelait et l'on se remettait avec joie entre leurs mains pour tous ses intérêts; et non-seulement les peuples et les villes, mais les princes et les rois même, quand ils avaient quelque sujet de plainte contre les rois voisins, avaient recours à eux, et se mettaient comme sous leur sauvegarde : de sorte qu'en peu de temps, par un effet de la protection divine [1] (c'est l'expression de Plutarque), toute la terre fut soumise à leur domination.

Cornélius, l'un des dix commissaires, se rend auprès de Philippe, et ensuite à l'assemblée des Étoliens. Liv. lib. 33, cap. 35.

Cornélius, l'un des commissaires, s'était rendu auprès de Philippe; et après avoir terminé les autres affaires avec ce prince, avant que de le quitter il lui demanda s'il était d'humeur à écouter un conseil utile et salutaire. Le roi lui ayant répondu que, bien loin de le trouver mauvais, il lui serait même obligé de lui faire connaître ce qui convenait le plus à ses intérêts, alors Cornélius l'exhorta fortement, puisqu'il avait conclu la paix avec le peuple romain, à envoyer des ambassadeurs à Rome pour convertir le traité de paix en un traité d'alliance et d'amitié. Il lui fit entendre que, comme Antiochus paraissait avoir des desseins, on pourrait le soupçonner, s'il ne faisait pas cette démarche, d'avoir attendu l'arrivée de ce prince pour se joindre à lui, et recommencer la guerre. Philippe trouva l'avis fort sage, et promit de faire partir incessamment ses ambassadeurs pour Rome.

Alors Cornélius, de Tempé, où il avait trouvé le roi,

[1] Θεοῦ συνεφαπτομένου.

se rendit à Thermes[1], où les Étoliens tenaient régulièrement en certain temps une assemblée générale. Il y fit un long discours pour les exhorter à demeurer fermes dans le parti qu'ils avaient pris, et à ne s'écarter jamais de l'amitié et de l'alliance qu'ils avaient faite avec les Romains. Quelques-uns des principaux d'Étolie se plaignirent, mais d'un ton modeste, que les Romains, depuis la victoire, ne paraissaient pas aussi bien disposés pour leur nation qu'ils l'avaient été auparavant : d'autres se portèrent à des reproches durs et injurieux, prétendant que, sans les Étoliens, non-seulement les Romains n'auraient point vaincu Philippe, mais que même ils n'auraient pas pu mettre le pied dans la Grèce. Cornélius, pour ne point donner lieu à des disputes et à des altercations qui ont toujours un mauvais effet, se contenta sagement de les renvoyer au sénat, en leur promettant qu'on leur rendrait bonne justice. C'est le parti qu'ils prirent. Ainsi finit la guerre contre Philippe.

[1] Tite-Live dit que ce fut aux Thermopyles : il se trompe.

FIN DU TOME DIX-SEPTIÈME.



# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

## DANS LE TOME DIX-SEPTIÈME.

## HISTOIRE ROMAINE

DEPUIS LA FONDATION DE ROME JUSQU'A LA BATAILLE D'ACTIUM.

SUITE

## DU LIVRE DIX-SEPTIÈME.

§ III. Marcellus entre en charge Plaintes du peuple. Grand incendie à Rome. Campaniens, auteurs de cet incendie, punis de mort. Plaintes des Campaniens contre Fulvius. Ils suivent à Rome Lévinus, qui revenait de Grèce. Plaintes des Siciliens contre Marcellus. Suite de cette affaire, laquelle enfin se termine heureusement. Jugement sévère prononcé par le sénat contre les Campaniens. Nouvelle charge imposée aux citoyens, qui excite de grands murmures. Conseil salutaire du consul Lévinus. Tout le monde porte à l'envi son or et son argent au trésor. Parti extrême que prend Annibal à l'égard de ses villes alliées. Salapie reprise par les Romains. Défaite d'une flotte Romaine par celle de Tarente. La garnison de la citadelle de Tarente remporte un avantage sur celle de la ville. Affaires de la Sicile. Lévinus se rend maître d'Agrigente, et chasse entièrement les Carthaginois de la Sicile. Affaires d'Espagne. Scipion forme un grand dessein, et y prépare toutes choses pendant les quartiers d'hiver. L'armée et la flotte partent ensemble, et arrivent en même temps devant Carthagène. Situation de cette ville. Elle est assiégée par

terre et par mer. Carthagène prise d'assaut et par escalade. Butin considérable. Manière de partager le butin usitée parmi les Romains. Scipion harangue l'armée victorieuse, et loue le courage et le zèle des troupes. Dispute fort vive au sujet de la couronne murale, terminée pacifiquement par Scipion. Générosité de Scipion envers les ôtages et les prisonniers. Sage conduite du même à l'égard des dames qui se trouvent parmi les ôtages. Il rend sans rançon une jeune princesse d'une rare beauté à Allucius, à qui elle était promise en mariage. Vive reconnaissance de ce prince. Éloge de Scipion. Il envoie Lélius à Rome pour y porter la nouvelle de sa victoire. Il fait faire l'exercice aux troupes de terre et de mer. Scipion retourne à Tarragone. Les Carthaginois dissimulent leur douleur sur la prise de Carthagène. Page 5

---

# LIVRE DIX-HUITIÈME.

§ I. Marcellus prend quelques villes du Samnium. Fulvius est battu et tué dans un combat contre Annibal, près d'Herdonée. Combats entre Marcellus et Annibal sans avantage bien décidé. Conjuration des Campaniens découverte. On ravitaille la citadelle de Tarente. Ambassadeurs de Syphax à Rome, et des Romains à Syphax. Ambassade au roi d'Égypte. La flotte romaine ravage l'Afrique. Dispute au sujet du dictateur. Nouvelle dispute entre le dictateur et les tribuns. Lélius arrive à Rome. Département des provinces. Valérius Flaccus, nommé prêtre de Jupiter, réforme ses mœurs, et rétablit un privilége attaché à sa charge. Plaintes et murmures des colonies romaines : douze refusent de fournir leur contingent. Les consuls leur font de vifs reproches. Les dix-huit autres colonies font leur devoir avec joie. Or tiré du trésor secret pour les pressants besoins de l'état. On nomme des censeurs. Ils exercent leur charge avec une juste sévérité. Page 57

§ II. Fabius se prépare à assiéger Tarente. Marcellus se présente devant Annibal près de Canouse. Premier combat avec un égal avantage de part et d'autre. Second combat où Annibal est supérieur. Vive réprimande de Marcellus à son armée. Troisième combat, où Annibal est vaincu et mis en fuite. Plusieurs peuples rentrent sous l'obéissance des Romains. Fabius assiége et prend Tarente par intelligence. Il n'en emporte qu'une seule statue. Annibal tend un piége à Fabius. Sa ruse est découverte. Jeunesse de Caton. Scipion fait rentrer les peuples d'Espagne dans le parti des Romains. Asdrubal et Scipion songent à en venir aux mains. Indibilis et Mandonius quittent les Carthaginois pour se joindre à Scipion. Belle réflexion de Polybe sur l'usage qu'il faut faire de la victoire.

Combat entre Scipion et Asdrubal. Celui-ci est vaincu et mis en fuite. Scipion refuse le nom de roi qui lui est offert par les Espagnols. Massiva, jeune prince numide, renvoyé par Scipion à ses parents sans rançon et avec des présents. Jonction des trois généraux carthaginois. Leurs résolutions. Page 77.

§ III. Marcellus, accusé par ses ennemis, se justifie avec succès. Les nouveaux consuls entrent en charge. Jeux apollinaires rendus annuels. Les habitants d'Arrétium sont obligés de donner des ôtages. On traite l'affaire des Tarentins dans le sénat. Affaire de Livius. Un détachement de Romains donne dans une embuscade d'Annibal. Nouvelle embuscade d'Annibal : Marcellus y est tué. Contraste de Fabius et de Marcellus. Annibal est pris lui-même dans ses piéges à Salapie. Il fait lever le siége de Locres. Le consul Crispinus écrit au sénat pour lui apprendre la mort de Marcellus, et en reçoit différents ordres. La flotte romaine bat celle des Carthaginois près de Clupée. Affaires des Grecs. Mort de Crispinus consul. Claud. Néron et M. Livius désignés consuls. Ils se réconcilient. Département des deux consuls. Dénombrement. Lieu des assemblées couvert. Les consuls font les levées avec une nouvelle sévérité. Asdrubal passe les Alpes. Il assiége Plaisance. Réponse dure de Livius à Fabius peu vraisemblable. Il remporte une victoire sur Annibal ; et bientôt après, une seconde. Lettres d'Asdrubal à Annibal interceptées. Dessein hardi que forme Néron. Il part pour aller joindre Livius son collègue. Alarme de Rome sur la nouvelle du départ de Néron. Il déclare son dessein à ses troupes. Néron arrive au camp de Livius, et joint ses troupes à celles de son collègue. Combat contre Asdrubal. Entière défaite de son armée ; lui-même est tué. Néron retourne à son armée. Tête d'Asdrubal jetée dans le camp d'Annibal. Il se retire dans le fond du Brutium. Triomphe de Livius et de Néron. Réflexion sur l'entreprise de Néron, et sur la conduite de Livius. Page 105

## LIVRE DIX-NEUVIÈME.

§ I. État des affaires d'Espagne. Silanus défait deux corps d'ennemis coup sur coup, et fait prisonnier Hannon, l'un des chefs. Prise d'Oringis dans la Bétique par L. Scipion. P. Scipion se retire à Tarragone. La flotte romaine, après avoir ravagé l'Afrique, bat celle des Carthaginois. Traité conclu entre les Romains et quelques autres peuples contre Philippe. Philippe remporte quelques avantages contre les Étoliens. Sulpicius fuit devant ce prince ; et celui-ci, à son tour, fuit devant Sulpicius. Les Romains et Philippe se mettent en campagne. Attale et Sulpicius attaquent et prennent Orée. Sulpicius est obligé

de lever le siége de Chalcis. Description de l'Euripe. Attale est presque surpris par Philippe. Ce prince retourne en Macédoine. Les Étoliens font la paix avec Philippe. Les Romains font aussi la paix avec ce prince, et les alliés de part et d'autre y sont compris. Département des nouveaux consuls. Extinction du feu dans le temple de Vesta. Culture des terres rétablie en Italie. Éloge d'Annibal. Éloge de Scipion. Réflexion de Tite-Live sur les affaires d'Espagne. Scipion remporte une grande victoire sur les Carthaginois, commandés par Asdrubal et Magon. Scipion retourne à Tarragone. Masinissa se joint aux Romains. Scipion recherche l'amitié de Syphax, va le trouver en Afrique, et s'y rencontre avec Asdrubal. Scipion assiége et prend Illiturgis, et la détruit entièrement. Castulon se rend et est traitée avec moins de sévérité. Jeux et combats de gladiateurs donnés par Scipion en l'honneur de son père et de son oncle. Résolution horrible des habitants d'Astapa. Ils sont tous tués. Entreprise sur Cadix. Maladie de Scipion, qui donne lieu à une sédition. Révolte des Romains campés à Sucrone. Scipion use d'une adresse infinie pour apaiser et punir la sédition. P. 155.

§ II. Tentative inutile de Lélius et de Marcius sur la ville de Cadix. Combat naval entre Lélius et Adherbal dans le détroit même. Lélius et Marcius retournent vers Scipion. Ce général marche contre Mandonius et Indibilis, et les défait entièrement. Indibilis envoie son frère Mandonius vers Scipion, qui leur accorde le pardon. Entrevue de Scipion et de Masinissa. Magon reçoit ordre de passer en Italie, et d'aller se joindre à Annibal. Il fait une tentative inutile sur Carthagène. Il retourne à Cadix, dont on lui ferme les portes. Magon passe dans les îles Baléares. Cadix se rend aux Romains. Scipion retourne à Rome. Il est créé consul. Députation de ceux de Sagonte aux Romains. Dispute au sujet du dessein qu'avait Scipion de porter la guerre en Afrique. Discours de Fabius contre Scipion. Réponse de Scipion à Fabius. Réflexion sur le discours de Fabius. Scipion, après quelque doute, s'en rapporte au sénat, qui lui permet de passer en Afrique. Fabius traverse, autant qu'il le peut, l'entreprise de Scipion. Zèle merveilleux des alliés pour ce consul. Il part pour se rendre en Sicile, et son collègue dans le Brutium. Magon aborde en Italie, et s'empare de Gênes. Page 201

§ III. Scipion arme trois cents cavaliers romains aux dépens de pareil nombre de Siciliens. Il choisit dans les légions les plus anciens soldats et les plus expérimentés. Il prend toutes les mesures nécessaires pour son grand dessein. Il règle quelques affaires de Sicile. Indibilis renouvelle la guerre en Espagne. Bataille dans laquelle Indibilis est tué et son armée défaite. Mandonius et les autres auteurs de la révolte sont livrés aux Romains. Lélius ravage l'Afrique avec sa flotte. Alarme de Carthage. Mesure que prennent les Carthaginois pour se mettre en état de défense. Masinissa vient trouver Lélius, et se plaint de la lenteur de Scipion. Lélius retourne en Sicile. Magon reçoit les convois de Car-

thage. Locres reprise sur les Carthaginois. Avarice et cruauté de Pléminius et des Romains dans la ville de Locres. Combat dans cette ville entre les Romains mêmes. Pléminius traité cruellement par deux tribuns. Scipion donne gain de cause à Pléminius. Celui-ci fait mourir les tribuns avec une cruauté inouie. Maladie répandue dans l'armée du consul Licinius. La mère des dieux appelée *la Mére Idee*, est apportée de Pessinonte à Rome. Scipion Nasica est déclaré le plus homme de bien de toute la république. Arrêt du sénat contre les douze colonies qui avaient refusé de payer leur contingent. On ordonne le paiement des sommes prêtées à la république par les particuliers. Députés de Locres envoyés à Rome. Plainte douloureuse des Locriens contre Pléminius. Fabius parle contre Scipion avec beaucoup d'aigreur. Le sénat nomme des commissaires pour examiner l'affaire de Pléminius et les plaintes formées contre Scipion. Les commissaires partent pour Locres. Pléminius est condamné, et envoyé à Rome. Les commissaires arrivent à Syracuse. Scipion est pleinement justifié. Retour des commissaires à Rome. Mort de Pléminius. Scipion comblé de louanges dans le sénat. Réflexion sur la conduite de Fabius à l'égard de Scipion. P. 238

# LIVRE VINGTIÈME.

§ I. Syphax épouse Sophonisbe, fille d'Asdrubal. Syphax renonce à l'amitié de Scipion et à l'alliance des Romains. Scipion cache à ses soldats l'infidélité de Syphax. Scipion se rend à Lilybée, et prépare tout pour le départ de la flotte. Elle part. La flotte aborde en Afrique. La terreur se répand dans les campagnes et dans les villes. Scipion ravage les terres, après avoir défait un détachement de cavalerie carthaginoise. Masinissa vient se joindre à Scipion. Action de cavalerie. Hannon est défait par Scipion et tué. Scipion ravage l'Afrique. Il entreprend le siége d'Utique, et est obligé de l'interrompre. Convois envoyés à Scipion. Le consul Sempronius est battu par Annibal, puis le bat à son tour avec beaucoup d'avantage. Le consul Cornélius contient l'Étrurie dans le devoir. Conduite bizarre et indécente des censeurs Livius et Néron. Loi Cincia. Page 289

§ II. Partage des provinces entre les consuls. Éloge de Licinius. Commandement prorogé à Scipion. Les consuls se rendent à leurs départements. Scipion forme un grand dessein, et cependant amuse Syphax par l'espérance d'un accommodement. Scipion exécute son dessein et brûle les deux camps des ennemis. Consternation générale dans Carthage. Les Carthaginois et Syphax lèvent de nouvelles troupes pour continuer la guerre. On donne un combat. Scipion remporte la

victoire. Il soumet toutes les villes qui étaient de la dépendance de Carthage. Consternation des habitants de cette ville. Annibal est rappelé en Afrique. Les Carthaginois attaquent la flotte romaine, et remportent un léger avantage. Masinissa rentre en possession de son royaume. Syphax remet de nouvelles troupes sur pied. Il est vaincu par Lélius et Masinissa, et fait prisonnier. Cirta, capitale des états de Syphax, se rend à Masinissa. Discours de Sophonisbe à Masinissa. Masinissa épouse Sophonisbe. Syphax est amené dans le camp des Romains. Il tâche de se justifier devant Scipion en accusant Sophonisbe. Reproches de Scipion à Masinissa, pleins de douceur et de ménagement. Masinissa envoie du poison à Sophonisbe. Elle l'avale avec fermeté. Scipion console Masinissa et le comble de louanges. Lélius conduit à Rome Syphax et les prisonniers. Les Carthaginois envoient demander la paix à Scipion. Conditions de paix proposées par Scipion. Lélius arrive à Rome. Joie qu'y cause la nouvelle des victoires remportées en Afrique. Ambassadeurs de Masinissa bien reçus du sénat. Magon est vaincu. Il reçoit ordre de repasser en Afrique. Il meurt en chemin. Page 307

§ III. Annibal quitte l'Italie avec douleur et avec une espèce de rage. Inquiétude des Romains au sujet de Scipion. Ambassade des Sagontins à Rome. Sur la remontrance de quelques sénateurs on ordonne des prières publiques, en actions de graces du départ d'Annibal. Les ambassadeurs de Carthage demandent la paix au sénat. Ils sont renvoyés à Scipion. Le consul Servilius est rappelé de Sicile en Italie. Les Carthaginois violent la trève par la prise de quelques vaisseaux. Les ambassadeurs de Scipion sont insultés à Carthage. Annibal arrive en Afrique. Plaintes des alliés de Grèce contre Philippe. Mort du grand Fabius. Département des provinces sous les nouveaux consuls. Inquiétude des Romains sur le départ d'Annibal. Scipion renvoie à Annibal ses espions. Entrevue de Scipion et d'Annibal. Discours d'Annibal tiré de Polybe. Réponse de Scipion tirée du même Polybe. Dicours d'Annibal tiré de Tite-Live. Réponse de Scipion tirée du même Tite-live. Préparation au combat décisif. Scipion range son armée en bataille; Annibal en fait autant. Les deux généraux exhortent leurs armées. Bataille de Zama entre Annibal et Scipion. Victoire des Romains. Éloge d'Annibal. P. 340

§ IV. Annibal retourne à Carthage. Scipion se prépare à assiéger Carthage. Les ambassadeurs de Carthage viennent lui demander la paix. Numides défaits. Conditions de paix proposées par Scipion aux Carthaginois. Gisgon s'y oppose. Annibal lui impose silence. La flotte de Ti. Claudius est battue d'une rude tempête. La victoire de Scipion annoncée à Rome y cause une grande joie. Dispute au sujet du département des provinces. Le sénat donne audience d'abord aux ambassadeurs de Philippe, puis à ceux de Carthage. Paix accordée aux Carthaginois. Prisonniers rendus aux Carthaginois sans rançon. Les ambassadeurs retournent à Carthage. Cinq cents vaisseaux brûlés

en pleine mer. Déserteurs punis. Annibal rit pendant que les autres pleurent. Scipion donne à Masinissa le royaume de Syphax. Réflexion de Polybe sur le gouvernement de Carthage et de Rome au temps de la seconde guerre punique. Scipion retourne à Rome et y reçoit l'honneur du triomphe. Il est honoré du surnom d'*Africain*. Page 376

# LIVRE VINGT-UNIÈME.

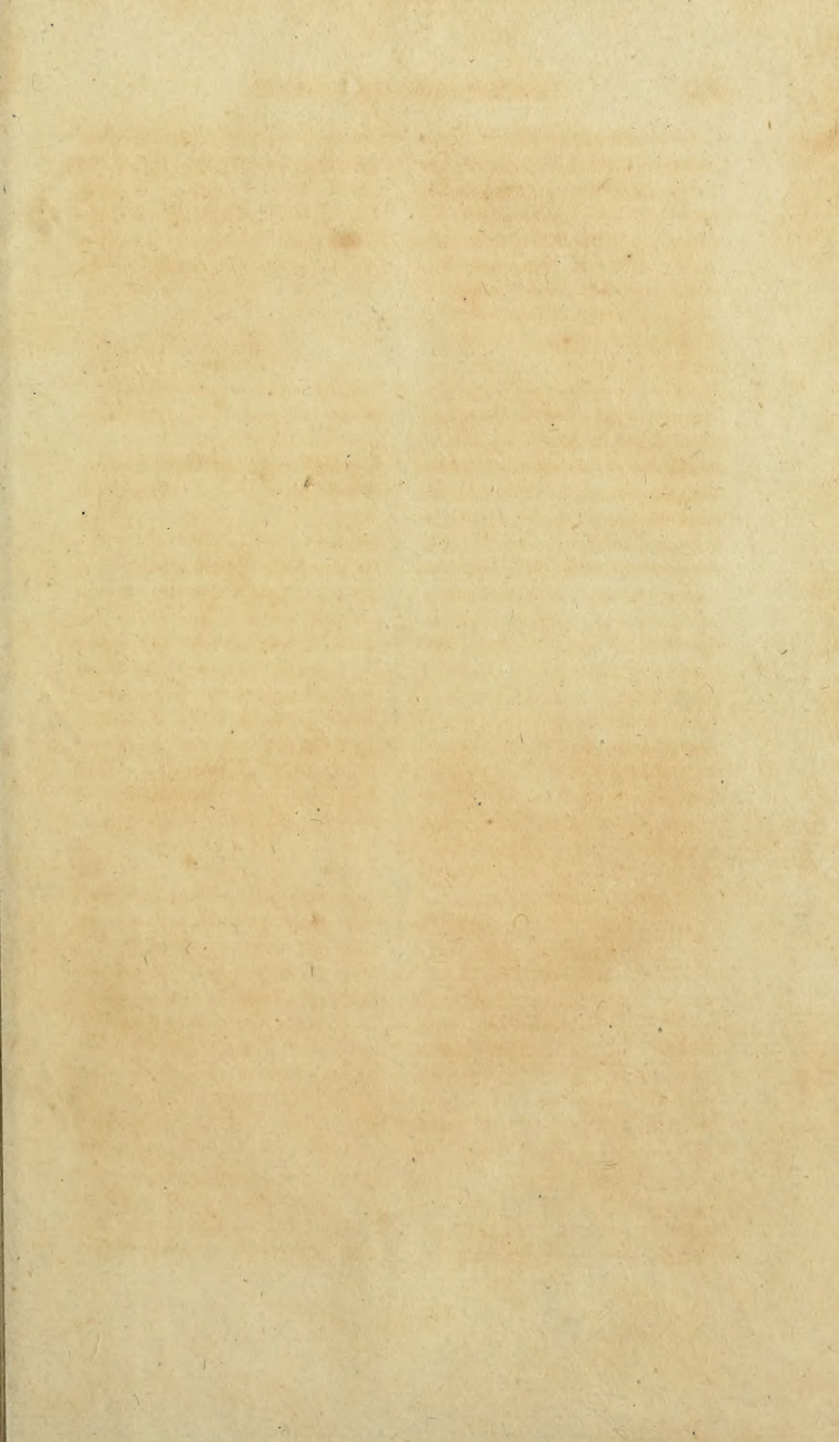
§ I. Guerre de Macédoine. Époques de la guerre des Romains contre Philippe. Commencement de cette guerre. Diverses plaintes portées aux Romains contre Philippe. Le peuple s'oppose d'abord à cette guerre. Le consul fait revenir le peuple à l'avis du sénat, et la guerre est déclarée à Philippe. Ambassadeurs de Ptolémée. Soulèvement de la Gaule excité par Amilcar. Ambassadeurs envoyés à Carthage et à Masinissa. Ambassadeurs de Vermina, fils de Syphax, vers les Romains. Succès de l'ambassade des Romains en Afrique. Argent enlevé du temple de Proserpine. Remontrances de plusieurs particuliers au sénat sur ce qui leur était dû par la république. Le consul Sulpicius arrive en Macédoine. Centho ravage la ville de Chalcis. Philippe attaque inutilement la ville d'Athènes. Il l'attaque une seconde fois avec aussi peu de succès, et désole toute l'Attique. Les Romains ravagent les frontières de la Macédoine. Des rois voisins de la Macédoine se joignent au consul. Préparatifs de Philippe. Assemblée des Étoliens, où Philippe, les Athéniens et les Romains, envoient leurs ambassadeurs. L'assemblée se sépare sans rien conclure. Le consul entre en Macédoine. Rencontre de deux partis. Diverses actions peu importantes entre les deux armées. Philippe remporte quelque avantage sur les fourrageurs romains; puis il est battu lui-même, et obligé de fuir. Sulpicius retourne à Apollonie. Les Étoliens se déclarent pour les Romains. Décrets des Athéniens contre Philippe. La flotte se retire. On accorde l'ovation à Lentulus, pour les succès remportés en Espagne. L. Furius défait l'armée des Gaulois qui assiégeait Crémone. Jalousie du consul Aurélius contre Furius. Celui-ci revient à Rome et demande le triomphe. Il lui est accordé après de longues contestations. P. Scipion fait célébrer des jeux. Ses soldats sont récompensés. Armée des Espagnols défaite. Retour du consul Aurélius à Rome. On nomme de nouveaux consuls. Combats de gladiateurs. P. 397

§ II. Département des consuls. Premier paiement du tribut imposé aux Carthaginois. Sédition excitée en Macédoine par deux mille soldats des légions. Philippe retourne en Macédoine. Il devient inquiet

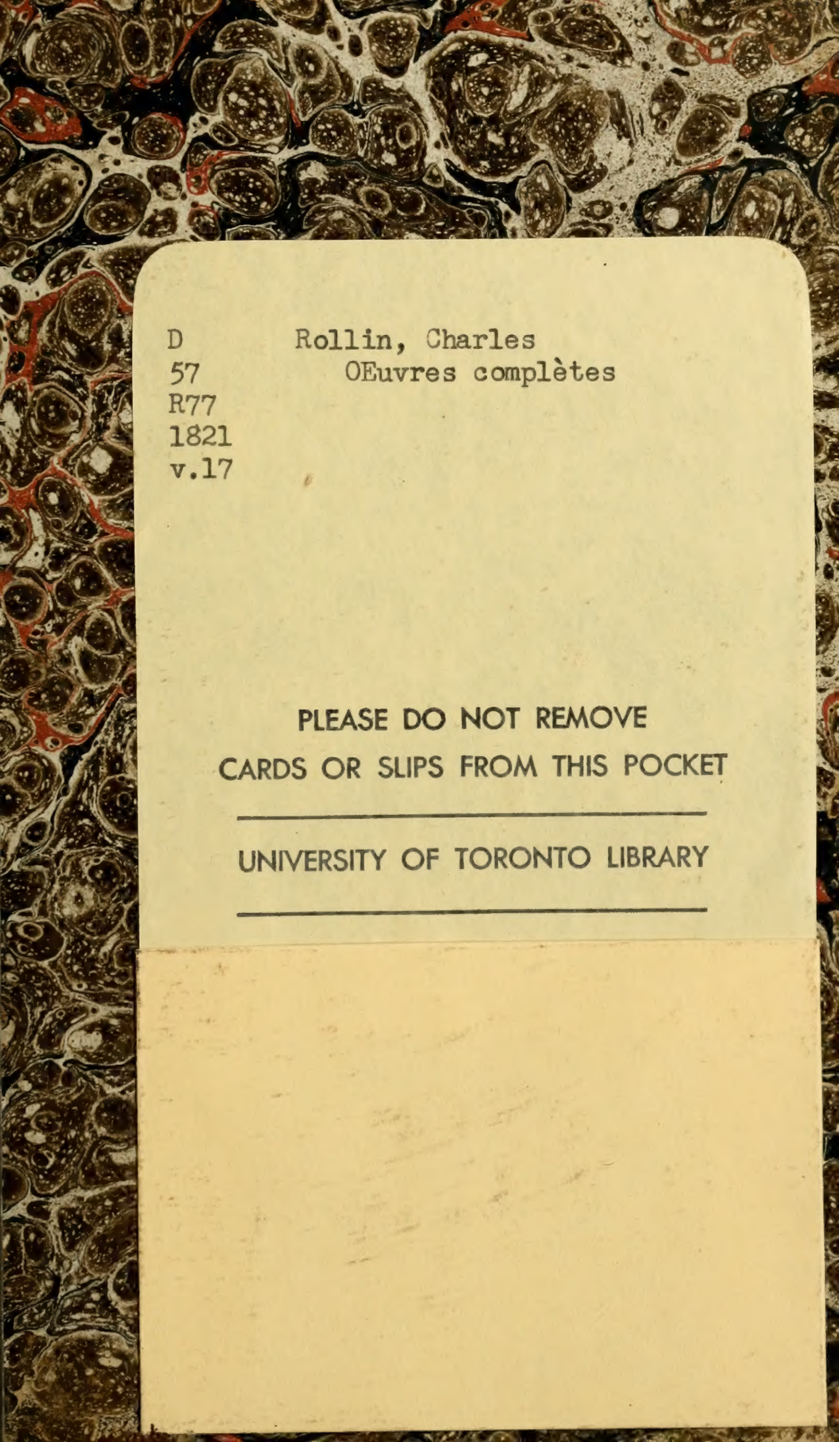
sur les suites de la guerre. Il travaille à s'attacher ses alliés en leur relâchant quelques villes, et à gagner l'affection de ses sujets en disgraciant un ministre qui en était généralement haï. Scipion et Ælius créés censeurs. Bébius est défait dans les Gaules. Contestation sur la demande que fait Quintius du consulat. Caractère de ce jeune Romain. Département des provinces. Les ambassadeurs du roi Attale demandent du secours au sénat contre les invasions d'Antiochus, roi de Syrie. Judicieuse réflexion de Plutarque. Quintius part de Rome, et arrive à l'armée en Épire. Il prend le parti d'aller attaquer Philippe dans les défilés où il s'était retranché. Conférence entre Quintius et Philippe. Le consul attaque Philippe dans les défilés où il s'était retranché. Conférence entre Quintius et Philippe. Le consul attaque Philippe dans ses défilés, le défait, et l'oblige de fuir. Le roi parcourt la Thessalie et se retire en Macédoine. L'Épire et la Thessalie se soumettent à Quintius. Prise d'Érétrie et de Caryste. Quintius assiége Élatée. Assemblée des Achéens à Sicyone. Les ambassadeurs des Romains et de leurs alliés, et celui de Philippe, y sont écoutés. Après de longues contestations, l'assemblée se déclare pour les Romains. Lucius, frère du consul, forme le siége de Corinthe, et est obligé de le lever. Le consul prend Élatée. Philoclès se rend maître d'Argos. Affaires de Gaule. Conjuration d'esclaves découverte et étouffée. Couronne d'or envoyée à Rome par Attale. Page 432

§ III. Loi Porcia. Six préteurs créés pour la première fois. Le commandement dans la Macédoine est continué à Quintius. Entrevue entre Philippe et Quintius sans succès. Philippe abandonne Argos à Nabis, tyran de Sparte. Alliance de Nabis avec les Romains. Les Béotiens se joignent aussi à eux. Mort d'Attale. Éloge de ce prince. Bataille de Cynocéphales, où Philippe est vaincu par Quintius. Vanité insolente des Étoliens. Quintius accorde à Philippe une trève et une entrevue. Il délibère avec les alliés au sujet de la paix. Entrevue de Philippe et de Quintius. La paix y est conclue. La victoire contre Philippe cause à Rome une grande joie. Le projet de paix envoyé par Quintius à Rome y est approuvé. On députe dix commissaires pour régler les affaires de la Grèce. Conditions du traité de paix. Les Étoliens décrient sourdement ce traité. Les articles en sont publiés aux jeux isthmiques. Les Grecs entendent avec des transports de joie incroyables la voix du héraut qui leur annonce la liberté. Réflexions sur ce grand événement. Quintius parcourt les villes de la Grèce. Cornélius, l'un des dix commissaires, se rend auprès de Philippe, et ensuite à l'assemblée des Étoliens. Page 457

FIN DE LA TABLE DU TOME DIX-SEPTIÈME.






D
57
R77
1821
v.17
Rollin, Charles
OEuvres complètes
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

